

P
Erhut.
A

LES

Annales

Romantiques

Revue d'Histoire du Romantisme

DIRECTEUR

LÉON SÉCHÉ

SEPTIÈME ANNÉE

T. VII



PARIS

BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*

14, RUE CARDINAL-LEMOINE

1910

LES

Annales Romantiques

LÈS

Annales Romantiques

Revue d'Histoire du Romantisme

DIRECTEUR

LÉON SÉCHÉ

SEPTIÈME ANNÉE

T. VII



PARIS
BUREAU DES ANNALES ROMANTIQUES
14, RUE CARDINAL-LEMOINE

1910

150 751
28/5717

LAMARTINE et MADAME DE GIRARDIN

(DOCUMENTS INÉDITS)

I

Lamartine, qui fut aimé de tant de femmes, n'eut vraiment — après M^{me} Charles — que deux amies selon son cœur.

La première en date fut cette gracieuse Eléonore de Canonge, qu'il avait rencontrée, l'année du *Lac* (1817), à Aix-les-Bains, et qui, devenue plus tard M^{me} Dupont, le demanda comme parrain de sa fille (1).

La seconde fut M^{me} Emile de Girardin. Elle n'était encore que Delphine Gay, quand elle lui apparut, en 1826, dans l'arc-en-ciel des cascades du Vellino, et l'apparition de cette jeune muse de vingt-deux ans lui avait laissé un tel souvenir, que, lorsqu'elle sortit de ce monde, il se plut à l'évoquer dans cette page éblouissante :

C'était, disait-il, de la poésie, mais point d'amour, comme on a voulu par la suite interpréter en passion mon attachement pour elle. Je l'ai aimée jusqu'au tombeau, sans jamais songer qu'elle était femme. Je l'avais vue déesse à Terni.

Et quelle déesse !

Elle était à demi assise sur un tronc d'arbre que les enfants des chaumières voisines avaient roulé là pour les étrangers ; son bras, admirable de forme et de blancheur, était accoudé sur le parapet. Il soutenait sa tête pensive ; sa main gauche, comme alanguie par l'excès des sensations, tenait un petit bouquet de pervenches et de fleurs des eaux noué par un fil, que les enfants lui avaient sans doute cueilli, et qui traînait, au bout de ses doigts distraits, dans l'herbe humide.

(1) Elle habitait alors à Chivres, près Soissons. On montre encore dans le jardin de la maison un hêtre au feuillage pourpre sur l'écorce duquel Lamartine grava un jour au couteau l'initiale de son nom. (Note du maire de Chivres).

Sa taille élevée et souple se devinait dans la nonchalance de sa pose ; ses cheveux abondants, soyeux, d'un blond sévère, ondoyaient au souffle impétueux des eaux, comme ceux des sibylles que l'extase dénoue ; son sein, gonflé d'impression, soulevait fortement sa robe : ses yeux, de la même teinte que ses cheveux, se noyaient dans l'espace... Son profil, légèrement aquilin, était semblable à celui des femmes des Abruzzes ; elle les rappelait aussi par l'énergie de sa structure et par la gracieuse courbure du cou. Ce profil se dessinait en lumière sur le bleu du ciel et sur le vert des eaux ; la fierté y luttait dans un admirable équilibre avec la sensibilité ; le front était mâle, la bouche féminine ; cette bouche portait, sur des lèvres très mobiles, l'impression de la mélancolie. Les joues pâlies par l'émotion du spectacle, et un peu déprimées par la précocité de la pensée, avaient la jeunesse, mais non la plénitude du printemps : c'est le caractère de cette figure qui attachait le plus le regard en attendrissant l'intérêt pour elle...

Elle se leva enfin au bruit de mes pas. Je saluai la mère qui me présenta à sa fille. Le son de sa voix complétait son charme. C'était le timbre de l'inspiration. Son entretien avait la soudaineté, l'émotion, l'accent des poètes, avec la bienséance de la jeune fille ; elle n'avait, à mon goût, qu'une imperfection, elle riait trop ; hélas ! beau défaut de la jeunesse qui ignore la destinée ; à cela près, elle était accomplie. Sa tête et le port de sa tête rappelaient trait pour trait en femme celle de l'Apollon du Belvédère en homme ; on voyait que sa mère, en la portant dans ses flancs, avait trop regardé les dieux de marbre (1)...

Elle riait trop... C'est toujours le reproche que lui fit Lamartine, car les chagrins de la vie n'éteignirent jamais son beau rire. Il lui écrivait, le 16 juillet 1841 :

Prenez votre sérieux tout à fait. Ne touchez plus que dans le journal la corde semi-sérieuse de l'esprit. La gaieté est amusante, mais au fond c'est une jolie grimace. Qu'y a-t-il de gai dans le ciel et sur la terre (2) ?...

Et une autre fois qu'on l'avait amusé avec je ne sais quelle histoire, il lui écrivait encore :

Voilà le rire. Il est si rare que je vous le renvoie précieusement. J'aimerais mieux le sourire, mais je ne le vois que quand je vous vois (3).

(1) « Cours de littérature, 2^e Entretien » (1856).

(2) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détrouat.

(3) Lettre inédite. — Mais tout le monde ne pensait pas comme Lamartine. Par exemple, le duc de La Rochefoucauld-Dondeauville disait : « Détestant l'ennui comme la peste, Delphine vous saura gré de la faire rire ; et de même qu'elle sait féconder les sujets les plus élevés par les côtés inaperçus qu'elle y découvre, elle sait poétiser la plaisanterie en y jetant toutes les fleurs de son esprit. » (« Esquisses et Portraits »).

Mais il n'y avait pas que le rire qui lui déplût alors en elle. La réputation qu'on lui avait faite, le surnom qu'elle s'était donné de « Muse de la patrie », quelque justifié qu'il fût, bien loin de le disposer en sa faveur, l'aurait plutôt prévenu contre elle. Il craignait que cette belle jeune fille ne tournât au bas-bleu, et c'est pour cela sans doute qu'il écrivait au marquis de la Grange, peu de temps après leur rencontre à Terni :

Elle paraît une bonne personne, et ses vers sont ce que j'aime le moins d'elle. Cependant c'est un joli talent féminin, mais le féminin est terrible en poésie (1).

Il ne devait pas tarder à revenir de ses préventions ; si nous ouvrons sa *Correspondance*, nous y trouvons cette lettre qu'il adressait à Delphine Gay, le 31 décembre 1828 :

Mademoiselle,

J'ai reçu la lettre et le volume. J'ai lu les vers avec le sentiment que j'avais en les entendant. C'est tout dire. Quand l'impression froide n'enlève rien du charme que l'auteur lui-même (et quel auteur !) peut donner à ses vers, on ne doit rien désirer. Ils ajouteront, s'il est possible, à votre renommée, et vous feront des amis de plus.

Cependant il y règne un ton de mélancolie qui était moins senti dans les premiers volumes. Est-ce que vous seriez moins heureuse ? Quand on vous a connue, c'est-à-dire aimée, on a le droit de s'intéresser non seulement à l'ouvrage, mais plus encore à l'écrivain. Pardonnez-moi donc cet intérêt, fût-il indiscret (2)...

Et, en effet, Delphine était moins heureuse à la fin de 1828 que deux ans auparavant. D'abord elle avait éprouvé une cruelle déception du côté du mariage. On l'avait fiancée longtemps dans le monde au marquis de la Grange, celui-là même qui les avait recommandées, elle et sa mère, à Lamartine, quand elles étaient parties pour l'Italie, et le marquis, pour une raison ou pour une autre (3), avait épousé, au mois de juin 1827, une jeune femme

(1) « Corresp. de Lamartine », lettre du 8 octobre 1826, t. II, p. 350.

(2) « Corresp. », t. II, p. 129.

(3) S'il faut en croire cette mauvaise langue d'Eugène de Mirecourt, ce seraient les allures à la Madame Sans-Gêne de sa mère qui auraient fait manquer le mariage de Delphine. Et le fait est qu'elle était un peu trop tambour-major. Lamartine, qui l'aimait beaucoup et s'en serait voulu d'en dire du mal, ne lui trouvait qu'un défaut, c'était « un excès de nature qui lui faisait négliger quelquefois cette hypocrisie de délicatesse qu'on appelle bienséance. Elle avait, disait-il conservé la franchise tragique d'idées, d'attitude et d'accent de cet interrègne de la société appelé la Terreur en France. Elle semblait défler la bienséance comme elle avait déflé l'échafaud... »

qu'il avait connue chez M^{me} de Montcalm. Et puis, faut-il le dire, à ce chagrin s'en était ajouté un second encore moins guérissable : elle nourrissait un sentiment très noble et très pur, mais très ardent tout de même, pour un homme qu'elle n'avait pas le droit d'aimer, et cet homme n'était autre que Lamartine. Qu'on lise plutôt la pièce de vers qu'elle lui adressa quelque temps après sous ce titre : *le Départ*.

Quel est donc le secret de mes vagues alarmes ?
Est-ce un nouveau malheur qu'il me faut pressentir ?
D'où vient qu'hier mes yeux ont versé tant de larmes
En le voyant partir ?

La nuit vint... et j'errais encor sur son passage.
Regardant l'horizon où l'éclair avait lui,
Sur la route, de loin, je vis tomber l'orage,
Et je tremblai pour lui.

Cependant, pour tromper son âme généreuse,
J'ai caché ma douleur sous l'adieu le plus froid...
Pourquoi de son départ être si malheureuse ?...
Je n'en ai pas le droit.

Quel est ce sentiment, ce charme de s'entendre,
Qui montrant le bonheur, le détruit sans retour...
Qui dépasse en ardeur l'amitié la plus tendre...
Et qui n'est pas l'amour.

C'est l'attrait de deux cœurs, exilés de leur sphère,
Qui se sont d'un regard reconnus en passant,
Et que dans les discours d'une langue étrangère,
Trahit le même accent.

On parle à son ami des chagrins de la terre,
On confie à l'amour le secret d'un instant ;
Mais au poète aimé l'on redit sans mystère
Ce que Dieu seul entend.

Ces vers sont du mois de juin 1829. Lamartine venait de passer un mois à Paris quand il les reçut un matin à Mâcon. Il en fut d'autant plus flatté qu'ils étaient accompagnés d'un joli portrait de Nisida, la petite chienne qu'il avait donnée à Delphine.

Nisida est parfaite, lui écrivait-il le jour même, et le nom de sa maîtresse m'empêchera de l'égarer (1)...

(1) « Corresp. » Lettre du 2 juillet 1829. T. II. p. 149.

A quoi Delphine répondait :

Venez bien vite consacrer par votre voix poétique notre nouvelle demeure dont le plus grand mérite est d'être aussi fort près de l'hôtel de Rastadt (1). Il me tarde bien de vous y voir, et de m'entendre annoncer *le monsieur qui a un chien*. Nisida appelle à grands cris Fido, et maman le petit chien que vous lui avez promis. Moi, je demande des vers, toujours des vers et un souvenir (2).

Lamartine avait hérité de saint François d'Assise l'amour des bêtes, et quand on les aimait, on était sûr de trouver le chemin de son cœur. Au plus fort de sa détresse (1852), il mandait un jour à Dargaud :

Tout est triste, mais rien n'est désespéré tant qu'il reste un Dieu dans le ciel, des amis sur la terre, un cheval à l'écurie, un chien au foyer (3).

La perte d'un chien lui était presque aussi cruelle que celle d'un ami. Quand il perdit Fido, il écrivait à Aymon de Virieu :

Ces jours-ci mes chagrins passés ont été remués et soulevés en moi par une perte que vous trouverez insignifiante, et qui pour moi en a été une immense, celle de mon ami Fido. Il est mort entre mes pieds, après treize ans d'amour et de fidélité, après avoir été le compagnon de toutes les heures de mes années de bonheur, de voyages, de larmes. La vie est affreuse (4).

Et à M^{me} de Girardin :

Je vous remercie de cette larme pour Fido. C'est tout ce que vous pouviez me dire de plus affectueux. J'espérais passer une soirée avec vous, mais il n'y a mal que pour moi. Si vous n'avez pas confiance, moi je n'ai pas d'espérance. Tout va mal en moi et autour de moi. Je ne serai pas ce soir chez moi. J'ai une migraine à fendre les rochers. J'irai vous voir dès qu'elle passera. Mille respectueuses affections (5).

Delphine, en 1829, avait donc fait sous tous les rapports la conquête de Lamartine. Pour achever de faire la sienne, il avait

(1) Delphine habitait alors avec sa mère au n° 11 de la rue de Choiseul, et l'hôtel Rastadt était situé dans la rue Neuve-Saint-Augustin, à deux pas de l'hôtel du maréchal Richelieu où Lamartine descendait autrefois.

(2) « Lettres à Lamartine » p. 73.

(3) « Corresp. », t. IV, p. 352.

(4) « Corresp. », Lettre du 25 avril 1837, t. III, p. 420.

(5) Lettre inédite, communiquée par M^{me} Léonce Detroyat.

cru bon de lui présenter, avant de quitter Paris, son ami Louis de Vignet qui était attaché à la légation de Sardaigne et qui, à force d'avoir pensé et vécu avec lui, lisait dans son cœur comme dans un livre. Vignet avait été parfait pour elle et sa mère, ayant deviné à quel point elles aimaient Alphonse, mais Delphine n'avait eu besoin de personne pour se souvenir de l'absent. N'était-il pas candidat à l'Académie française ? Aussitôt elle s'était mise en campagne pour lui gagner des voix, et Brifaut et Villemain aidant, sans parler de l'ami Rocher, Lamartine avait été élu sans avoir eu la peine de faire les visites traditionnelles.

Cela valait bien, n'est-il pas vrai ? les vers qu'elle lui avait demandés naguère en réponse aux siens. Aussi s'exécuta-t-il tout de suite, mais après les avoir copiés sur papier anglais à grande marge pour les lui adresser officiellement, le malheur voulut qu'il en donnât lecture à quelques amis qui la connaissaient. Ils lui ordonnèrent de les garder *in petto*, prétendant « qu'ils n'étaient pas assez compassés, mesurés, rognés, limés, pour être adressés à une jeune et belle personne comme elle ; qu'on mettrait sur le compte de sentiments personnels ce qui n'était que de l'admiration politique ; que cela ferait un mauvais effet pour elle, un pire pour lui. Bref, il fut convaincu, et il renferma dans l'ombre d'un secrétaire des stances qui étaient cependant bien pures de toute méchante interprétation ». — « Je vous en ferai juge, lui écrivait-il, quand nous nous verrons (1). »

Mais il craignait si peu d'afficher les sentiments qu'il éprouvait pour elle que, six mois après le jour de sa réception à l'Académie, il sortit de la salle en lui donnant le bras.

J'étais bien fière ce jour-là, lui disait-elle, le 2 juin 1841, et toutes les femmes étaient bien envieuses de moi ! Vous en souvient-il (3) ?

S'il s'en souvenait ! et comment aurait-il pu l'oublier ? Quand ils avaient traversé ensemble la cour de l'Institut, il y avait eu un murmure d'admiration parmi la foule des spectateurs qui faisaient la haie, et tous avaient remarqué, comme M. de Montmorency-Laval (3), que Delphine et Lamartine se ressemblaient comme frère et sœur.

(1) « Corresp. », Lettre du 15 septembre 1829. T. II, p. 159.

(2) « Lettres à Lamartine », p. 182.

(3) Le duc de Montmorency-Laval écrivait à Lamartine, le 24 octobre 1829, de Londres : « Veuillez faire parvenir à M^{lle} Delphine, qui a des traits de ressemblance avec vous, mes meilleures amitiés romaines. » (« Lettres à Lamartine », p. 80).

Ressemblance réelle, en effet, et qui nous fera mieux comprendre ce qui va suivre.

II

Sur ces entrefaites, Delphine épousa M. Emile de Girardin (1). Ce n'était pas précisément le mari qu'elle avait rêvé, et je ne crois pas non plus que, du côté du cœur, il l'ait jamais rendue heureuse. Mais, étant donnée l'admiration qu'elle professait pour son talent et le dévouement qu'elle lui montra dans deux ou trois circonstances mémorables, il est permis de penser qu'elle eût trouvé le bonheur avec lui, s'il y avait eu entre eux ce lien naturel qui est l'enfant.

Vous avez donc été malade, lui écrivait Lamartine le 3 novembre 1831. Je croyais que c'était mieux qu'une maladie et que vous nous promettiez une œuvre belle et poétique de plus. N'en est-il rien ? Je ne parle pas du *Lorignon*, car son nom est venu jusqu'ici ; je parle d'une œuvre comme *Julia* (2).

Hélas ! M^{me} de Girardin ne devait pas connaître les joies de la maternité. Elle le regretta un jour dans une poésie charmante 3.

(1) Ce mariage eut lieu le 1^{er} juin 1831.

(2) « Corresp. », t. II, p. 252. — Julia, c'était la fille de Lamartine.

(3) Elle est intitulée la « Fête de Noël ». En voici quelques strophes :

C'est le jour où Marie
 Enfants le Sauveur ;
 C'est le jour où je prie
 Avec plus de ferveur ;
 D'un lourd chagrin mon âme
 Ce jour-là se défend.
 O Vierge ! je suis femme,
 Et je n'ai point d'enfant !

Bénis ces larmes pures
 Et je t'apporte en vœux
 Tout l'or de mes parures,
 Tout l'or de mes cheveux ;
 Mes plus belles couronnes,
 Vierge, seront pour toi,
 Si jamais tu me donnes
 Un fils, un ange à moi.

Alors dans ma demeure
 Le plaisir renaîtrait,
 Et la femme qui pleure
 Pour l'enfant chanterait.
 De ma gaieté ravie
 Célébrant le retour,
 Je vivrais... et ma vie
 Serait toute d'amour.

mais je gagerais bien qu'elle remercia Dieu de ne pas lui avoir envoyé d'enfant, le jour où on lui apprit la mort de la fille de Lamartine.

Elle avait été une des premières à s'élever contre l'idée du Voyage en Orient, et son mari, pour d'autres raisons que les siennes, en avait également dissuadé le grand poète. Car Emile de Girardin avait l'esprit positif et, depuis qu'il avait inséré dans son journal des *Connaissances utiles* le remarquable article que Lamartine lui avait donné sur *les Droits civils du curé*, il avait acquis la conviction qu'il y avait en lui l'étoffe d'un homme de gouvernement. Que n'avait-il naguère à Bergues fait précéder sa candidature politique de quelque article de ce genre ? Il eût suffi, d'après lui, pour assurer son élection. Et faisant allusion à la brochure sur *la Politique rationnelle* que Lamartine avait publiée au mois d'octobre 1831, Emile de Girardin lui disait :

« Ce ne sont point des brochures qu'il faut faire en ce temps, Monsieur, mais des articles ; les journaux sont le pain quotidien de l'esprit. Comme pour la cuisson du pain, il faut un four chauffé à l'avance ; pour l'effet d'un article il faut cette publicité dont l'ardeur est entretenue par la périodicité. Tout autre mode de publication est froid.

Si j'osais vous donner un conseil, Monsieur, ce serait de rechercher plus souvent les occasions de publier quelques articles. Le public est souvent dédaigneux, plus souvent encore oublieux, il est rarement injuste. Cette haute et impartiale raison que vous avez n'échappe point au bon sens dont il est doué. Ne vous éloignez pas, restez isolé des partis, faites souvent entendre votre voix, et l'avantage de l'avoir pour interprète sera brigué par autant d'arrondissements que député populaire ou doctrinaire puisse s'enorgueillir d'avoir été l'élu dans une même session (1).

On voit qu'Emile de Girardin était assez bon prophète. Mais la politique n'intéressait guère Delphine, et si elle regrettait que Lamartine n'eût point été élu député, c'était uniquement parce qu'elle l'avait vu d'avance établi pour longtemps près d'eux.

« Que je déteste les voyageurs, les gens qui voyagent pour voyager ! lui disait-elle, qu'il y a d'inquiétudes dans un cœur capable de cette passion ! Je ne comprends un départ que lorsqu'on fuit ou qu'on rejoint quelqu'un qui vous trahit ou qui vous aime. Lord Byron en quittant l'Angleterre, où il était méconnu, persécuté, fuyait des ennemis, une patrie ingrate, qui n'avait plus de charmes pour lui ; mais vous, qu'allez-vous faire si loin ? chercher des inspirations ; n'en avez-

1 « Lettres à Lamartine », p. 141.

vous pas à revendre ? Quelles images, quels souvenirs, quelles couleurs étrangères peuvent ajouter à votre talent dont le plus grand mérite est d'être vous, dont l'individualité est toute la puissance, toute la grâce ! Pourquoi quitter avec dépit un pays où l'on vous admire, où vous avez tant d'amis, et cela pour une terre classique et rebattue, dont on ne veut plus entendre parler, pour de vieux souvenirs fanés par tous les mauvais poètes et que tout votre génie ne pourrait rajeunir ? Je suis si indignée, si affligée de votre départ, que je fais vœu de ne rien lire de ce que vous écrirez pendant cette longue absence ; je ne veux plus de Léonidas, de l'Eurotas, ni d'Epaminondas. Je sens que je ne pardonnerai jamais à ces vieilles *perruques* de héros d'avoir été abandonnée pour eux. Mais je ne puis croire que tout soit encore décidé : n'y a-t-il donc dans le monde des obstacles que pour ce qu'on désire ? ne s'en trouverait-il pas pour ce malheureux voyage qui me désole ? Ah ! si j'étais reine, qu'un ordre serait vite donné pour vous retenir ! ce n'est pas la peine de mort que j'abolirais (1), c'est l'exil (2).

Mais Delphine n'était pas reine, ou plutôt elle n'était que reine de beauté, et Lamartine, malgré tout ce qu'on pouvait lui dire, se sentait attiré vers l'Orient par un attrait irrésistible. Tant il est vrai que, si le malheur vous attend quelque part, on n'y va pas, on y court.

Parti de Marseille avec sa fille malade, au commencement de juillet 1832, il revint au mois de novembre 1833 avec son cercueil. Mais il était encore en Syrie quand on apprit en France la triste nouvelle. On juge du chagrin de Delphine. Comme elle était à peine convalescente de la petite vérole, on la lui cacha le plus longtemps possible, mais un jour il fallut bien lui dire la vérité ; ce jour-là, quoiqu'on lui défendît d'écrire, elle sauta sur sa plume pour envoyer à son illustre ami quelques paroles de consolation :

... J'avais raison, lui disait-elle, de détester ce voyage. Vous savoir malheureux et si loin de nous !... Revenez vite : à de tels malheurs il faut de grandes distractions, des occupations, des devoirs graves, et j'espère que ces tristes affaires politiques dans lesquelles vous allez entrer (3), vous aideront à vivre même en vous tourmentant. J'espère aussi que notre vraie affection vous sera encore douce et que votre cœur brisé n'a pas dit adieu à tout ce qui l'aime. Je n'ose pas vous dire, pour vous rattacher un peu à moi, que je viens d'être dangereusement malade, j'ai peur que vous m'en vouliez d'être échappée, moi qui n'étais pas tout pour vous...

Mon Dieu, que je vous plains, elle était si belle ! Que je voudrais vous revoir ! Je ne sais si mon amitié s'augmente de votre malheur et

(1) Allusion à la pièce de vers « Contre la peine de mort » que lui avait inspirée le procès des ministres de Charles X.

(2) « Lettres à Lamartine », p. 143.

(3) Il avait été élu député par le collège de Bergues, pendant son voyage.

de la crainte que j'ai eue moi-même de ne plus vous revoir, mais il me semble que jamais cette tendresse n'a été plus vive, et pourtant depuis un an, je n'ai pas eu un souvenir de vous. J'en ai été bien affligée, croyez-le. Emile et ma mère se joignent à moi pour vous demander en grâce de vos nouvelles. Adieu, que le chagrin ne vous rende pas ingrat envers nous, vos bons amis (1) !

Delphine n'avait pas tort de croire que la politique était seule capable, sinon de le consoler de la perte irréparable qu'il venait de faire, du moins de l'en distraire en occupant puissamment son esprit. D'abord il avait toujours eu l'ambition de jouer un grand rôle dans le maniement des affaires publiques, et puis, étant donnée son habitude de rapporter à la volonté divine tout ce qui lui arrivait d'heureux ou de malheureux depuis quinze ans, la première pensée qui lui était venue après la mort de Julia, avait été — comme l'y invitait l'abbé de Lamennais après la mort de sa mère, — de voir la main de la Providence dans le nouveau coup qui l'atteignait, de la remercier de lui avoir créé des devoirs nouveaux en plantant cette autre croix dans son cœur. Et ces devoirs étaient de se consacrer tout entier désormais à la défense des intérêts primordiaux du pays, de travailler à l'amélioration matérielle et morale du sort de la classe ouvrière, de mener enfin à la Chambre où il allait entrer ce que, dans son langage imagé, il appelait un jour la bataille de Dieu.

Mais il n'avait pas attendu jusque-là pour exposer son corps de doctrines. Dès le mois d'octobre 1831, à la suite de son échec électoral, il avait eu à cœur de définir la *Politique rationnelle* qu'il voulait inaugurer, dans une lettre au directeur de la *Revue européenne*, et comme il n'était pas homme à rougir de ses sentiments religieux, pour bien montrer, au contraire, qu'il entendait rester fidèle à son idéal poétique, il avait pris pour épigraphe cette maxime de l'évangile : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu, le reste vous sera donné par surcroît. »

Personne ne fut donc surpris à la Chambre de le voir traiter en philosophe et en chrétien toutes les questions du problème social qui faisaient partie de son programme ou qui s'y rapportaient de près ou de loin.

Cela ne veut pas dire qu'il imposa tout de suite silence au tumulte intéressé des partis. Oh ! non, il suffisait qu'il se fût mis au-dessus d'eux et en dehors d'eux, en ayant la prétention de siéger au plafond de la Chambre, pour qu'on l'accusât d'avoir des desseins inavouables et même d'être vendu au gouvernement.

(1) « Lettres à Lamartine », p. 150.

Mais cette dernière accusation était si ridicule, portée contre un homme qui ne s'était rallié que par patriotisme à la monarchie de Juillet, qu'elle tomba peu à peu d'elle-même, quand on le vit s'attaquer tour à tour à M. Guizot, à M. Thiers, à M. Molé, à tous ceux qui exerçaient le pouvoir, et soutenir, avec le courage et la foi d'un apôtre, des idées qui n'appartenaient qu'à lui, — qu'il s'agit de la liberté d'association, d'enseignement et des cultes, de la décentralisation politique ou de la représentation proportionnelle, des chemins de fer ou des fortifications de Paris, de la question d'Orient ou de la Pologne, de la paix ou de la guerre.

« Mieux vaut seul, disait-il, que compagnie suspecte. Ma devise est : *conscience du pays*. »

Fort de ses dons merveilleux et de la valeur morale de la cause qu'il défendait, il était convaincu qu'un jour ou l'autre on finirait par l'écouter et par le suivre. Et, en effet, l'heure sonna au cadran de la Chambre où ceux-là mêmes qui avaient ri de ses premiers discours, l'applaudirent à tout rompre et comptèrent avec lui.

C'est qu'à force de batailler, il était devenu très vite un des maîtres de la tribune. Lorsqu'il y montait, le silence se faisait sur tous les bancs. Sa voix avait beau manquer de médium (1), il en tirait parfois, dans le feu de l'improvisation, des accents qui vous remuaient jusqu'aux entrailles. Le geste sobre, éloquent, mesuré ajoutait à l'autorité du verbe, et le visage inspiré, avec ses cheveux soulevés en ondes frissonnantes et ses lignes admirables, achevait de donner l'impression que le dieu qui était en lui vaticinait du haut d'un trépied.

Enfin, lui écrivait M^{me} de Girardin, après avoir entendu ses discours sur la Pologne et la politique de la France en Orient (2), vous avez dompté la bête ; vous l'avez maintenant dans la main. C'était plaisir de la voir se cabrer hier sous le fouet de vos invectives. Villemain trouve que vous vous êtes surpassé, et Berryer, qui ne vous est pas toujours très tendre, m'a dit que vous gagniez chaque jour du terrain, que l'avenir vous appartenait. Il ne vous manque plus qu'un bon journal qui répande partout votre parole. Mais patience, Emile y songe et vous le donnera bientôt. Vous verrai-je demain (3) ?

Delphine ne pouvait se passer d'entendre Lamartine. Quand elle était deux jours sans le voir, ses réunions privées, qu'il appelait « des petits couverts de rois sans sujets », n'avaient plus le

(1) Je tiens ce détail de M. Emile Ollivier.

(2) Janvier 1836.

(3) Lettre inédite, communiquée par M^{me} Léonce Détrouat.

même entrain. Elle n'était vraiment heureuse que lorsqu'elle était assise entre lui et Victor Hugo, mais il fut toujours l'ami préféré de la maison, et personne n'en était jaloux.

— Le dieu viendra-t-il ce soir ? lui demandait un jour Balzac.

— Non, lui répondit-elle, il a la migraine.

— C'est comme moi, répliqua-t-il. Ça me flatte et je reste au lit (1).

Seulement, quand Lamartine avait la migraine, — et cela lui arrivait souvent, — il avait l'habitude de prévenir Delphine qui, comme Louis XIV, n'aimait pas attendre.

J'ai sur ma table une multitude de petits billets du matin ou du soir où il s'excuse de garder la chambre et de ne pouvoir « se rendre à l'autre ». En voici quelques-uns :

— Je tenais la plume (historique) pour vous écrire et vous baiser les doigts qui ont écrit, quand votre mot m'arrive. Et je n'avais pas écrit hier parce que j'ai espéré jusqu'à onze heures aller vous remercier.

Oh ! non, je ne suis pas, comme M. Molé, difficile ni ingrat. Mon cœur depuis long'temps vous rend plus que vous ne lui donnez, et c'est beaucoup.

Mais aujourd'hui je suis retombé malade. Je ne pourrai pas sortir. Je ne parlerai pas ou je dirai peu de chose à la Chambre. Cela ne vaut pas la peine d'un regard encourageant.

A revoir souvent et à ne remercier jamais assez.

— Je savais vos trois billets. Je ne sais si je parlerai *jeudi* : c'est probable, si l'horrible évanouissement ne me chasse pas de mon banc.

Si vous êtes là, je parlerai moins mal.

Je parlerai vendredi si je manque jeudi et puis plus. Adieu et mille sentiments toujours plus vieux et aussi jeunes.

— Je vous griffonne un remerciement en rentrant d'une nuit passée à la Chambre pour m'inscrire. C'est le bivouac de la politique. Je n'enverrai que dans quelques jours la lettre au général [Leydet].

— J'irai vous voir ce soir. Je ne suis pas si misérablement souffrant que ce matin. Non, ni vers, ni prose, ni homme ne valent rien. Il n'y a plus d'illusion à se faire. La seule triste gloire qui reste est de se connaître. Il n'y a de grand en moi que ma tristesse et mon amitié pour vous qui grandit réellement toujours. Conservez-en un peu quand même.

— Voilà l'album avec six mauvaises rimes. Mais je suis trop triste et trop malade ce matin pour plus, et puis, et puis, j'aimerais mieux

(1) Lettre inédite de Delphine à Lamartine.

votre album, si votre album n'était pas le livre de gloire de ce temps (1).

— Je suis de nouveau dans mon lit. Une rechute légère du rhumatisme mal fini. Je déménage le 18, 19, 20. J'irai vous demander à dîner, mais je vous écrirai avant.

Priez Girardin de faire des efforts vigoureux avant le 20 pour ce qu'il sait, car il faut, sous peine de nullité, que tout soit irrévocablement fixé avant le 1^{er} mai.

A vous de cœur.

Demain, non ; je me fais arracher une dent, triste fête ! — Les *Huguenots*, non ! Je n'aime que le chant dans les notes (2). Il y a mis de l'érudition.

Vous, oui, et toujours. Mais je travaille jour et nuit et je n'aime plus que l'entretien à deux ou à quatre.

— Seriez-vous assez bonne pour achever cette adresse ? J'ai voulu aller vous voir tous ces jours-ci, mais je n'ai pas un moment le matin, et le soir rhumatisme encore douloureux.

Laissez-moi vous dire de plus en plus combien je vous suis reconnaissant et touché de la persévérance de votre amitié. Je crois que cela ne finira plus et je m'en réjouis.

Ne dînerons-nous pas ensemble avant la fin du mois ?

— Je pars cette nuit, non sans vous dire adieu de cœur et surtout à revoir. J'ai reçu ce matin le testament de ma tante, qui est en ma faveur. Les terres vendues et les legs payés, je crois qu'il me restera 400.000 francs. Dites cela à Emile. Priez-le aussi de faire insérer ce mot pour dépister les ennuyeux. Je n'y suis que pour vous et vos amis.

— J'ai été repris hier de névralgie. Je ne puis me tenir debout. Sans cela j'aurais été vous voir hier chez M^{me} de Chastenay. Je tâcherai, ce soir, de vous rencontrer chez M^{me} Belmontet. Mais je ne sais si je pourrai m'y tenir. Quel martyre qu'une telle vie, et combien cela fait rougir des *Confidences* ! Il n'y en a qu'une qui coûtât un peu, c'est celle d'une tendre et croissante amitié. Gardez-m'en un peu, et je vous dirai plus tard pourquoi je la désire tant et pourquoi je la désire réservée à de meilleurs jours. Je vous écrirai ce soir quelques lignes politiques, et voici seulement le mot sur Napoléon. Du reste, citez-moi, ou prenez les mots pour le feuillet, sans me citer. Je l'aime mieux.

(1) Voici que's étaient ces vers :

Cachez-vous quelquefois dans les pages d'un livre
Une fleur du matin, cueillie aux rameaux verts,
Quand vous rouvrez la page après de longs hivers,
Aussi pur qu'au jardin son parfum vous enivre.
Après ces jours bornes qu'ici mon nom doit vivre,
Qu'une odeur d'amitié sorte encor de ces vers !

(« Poésies inédites »).

Avril 1841.

(2) Cela me rappelle un joli mot de Jules Simon : « Le vrai musicien, disait-il, est celui qui chante. »

Voyez si je vous oublie, même dans la fièvre de l'improvisation la plus remuante !

Voici un bon billet pour demain, où vous aurez de belles choses, mais rien de moi, je suis trop fatigué.

A vous de cœur.

— Je vous envoie la phrase prononcée, mais il vaut peut-être mieux laisser dormir tout cela.

Quant aux vers, je viens de passer la matinée à en réunir 3500. Ils sont si crayonnés, si griffonnés, que je n'en trouve pas 100 dignes de se présenter sous vos yeux. Je vous en enverrai en épreuves. Mon libraire les prend demain (1).

Adieu. Voilà un beau soleil. Mais je reçois prière d'aller à l'Académie. Puissiez-vous avoir une aussi bonne promenade qu'hier ! Vous n'aurez pas le bras d'un ami plus ancien, plus affectionné et plus désintéressé quand même.

— J'ai bien regretté d'être au banquet, pendant que vous étiez au salon. J'irai ce soir ou demain m'en dédommager. Je viens de passer deux heures à rechercher, avec deux convives, le discours que j'ai fait hier soir. Demandez à M. de Girardin s'il veut l'insérer, peu m'importe quel jour. Tout est bon à ce qui traite de matières permanentes. Le ministère y est bien traité, cela a excité un murmure. Le reste a bien été.

Mille tendres respects.

— Voilà le discours et celui de l'année dernière. Si vous pouvez en faire insérer dans la *Presse*, merci. Mais c'est trop lourd pour votre feuilleton ; ce serait dommage que vos beaux doigts y touchassent.

Je ne vous envoie celui de l'année dernière que pour mémoire. Mais la *Presse* pourrait citer toute la deuxième partie et celui d'hier.

Adieu et à demain.

LAMARTINE.

(1840).

Tous ces billets restés inédits (2) prouvent que les rapports entre Lamartine et M^{me} de Girardin étaient devenus avec le temps aussi étroits que possible, et qu'elle lui avait donné le journal politique qu'elle avait fait naguère miroiter à ses yeux.

En effet, Emile de Girardin, qui avait déjà révolutionné la presse périodique avec des publications populaires, telles que la *Mode*, le *Volteur*, le *Journal des Connaissances utiles*, avait également révolutionné la presse quotidienne en publiant, le 1^{er} juillet 1836, un journal d'un bon marché extraordinaire où Delphine allait s'illustrer bientôt comme courriériste sous le pseudonyme

(1) Il s'agissait des vers des « Recueils ».

(2) Ils m'ont été communiqués par M^{me} Léonce Détrouat.

du vicomte de Launay. Et, naturellement, il avait mis cette feuille à la disposition de Lamartine dont il était, depuis 1834, le collègue à la Chambre des députés.

Mais disposition n'est pas dévotion. Et de ce que la *Presse* soutenait habituellement les idées de Lamartine et reproduisait tous ses grands discours, on aurait tort d'en conclure qu'elle était toujours d'accord avec lui.

Outre que les opinions d'Emile de Girardin étaient extrêmement flottantes et qu'il sautait souvent d'un bord à l'autre, sans autre raison que de prendre le vent ou de satisfaire ses intérêts, ses petites rancunes, Lamartine, qui évoluait lentement mais sûrement vers la République, ne pouvait manquer de heurter la ligne de conduite de la *Presse* qui, jusqu'en 1848, fut malgré tout constitutionnelle. Il pensait autrement que son directeur même sur des questions étrangères à la politique proprement dite, comme en témoigne la lettre suivante :

J'espérais vous voir hier, écrivait Lamartine à M^{me} de Girardin, au mois de décembre 1840, mais j'ai parlé vingt-deux fois avant-hier, commission ou Chambre, et, hier, une bonne fois contre Berryer, la migraine hideuse s'ensuit et j'ajourne tout plaisir. Lisez, ce matin, ma réplique à Berryer, dans le *Moniteur*, et dites à M^l de Girardin qu'il est indigne, à lui qui vit du journal, de ruiner comme il le fait ceux qui vivent du livre. N'est-ce pas le même autel ? Je voudrais qu'on le condamnât à ne le rémunérer de la *Presse* que par une rente que les acheteurs lui payeraient, après avoir réimprimé à volonté la première épreuve. Si je n'étais rapporteur et obligé de ne pas me fâcher à la tribune, je répondrais vigoureusement à tous ces sophismes contre *notre* travail à vous et à moi (1).

De son côté, Lamartine n'était pas toujours exempt de reproche, et je sais deux ou trois affaires où sa légèreté, il disait son « étourderie », l'aurait brouillé avec Emile de Girardin, si Delphine, avec sa bonne grâce ordinaire, ne s'était interposée entre eux.

Exemple : le 4 novembre 1840, quelques jours après la constitution du ministère Soult-Guizot, la *Presse* publiait la lettre suivante que Lamartine avait adressée à M. Granier de Cassagnac :

Saint-Point, 10 octobre.

... Vous faites ce que j'allais vous demander de faire. J'écrivais à M. Doisy, pour avoir vos cinq lettres et les lire avant d'y répondre. J'ai du loisir et de la liberté pour quelques jours ; et quant au fond de

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détrouy.

la question, il y a longtemps que mon système est fait. Je ne suis pas de ceux qui jettent des théories à croix ou pile, au risque d'écraser une nation ou une race. Pratique et politique, c'est le même mot pour moi, quoi qu'on en dise ; mais politique et moralité, c'est aussi le même mot, pour vous comme pour moi.

Je vous félicite de quitter vos rivages en ce moment. Nous marchons à un *Dir Aoit* prochain et à un démembrement possible. Plaiguez ceux qui, comme moi, voient le mal depuis deux ans et n'ont pas un parti assez fort pour l'empêcher.

Adieu donc et bonne fortune, pendant que nous allons lutter contre la mauvaise. Que les vents soient pour vous et Dieu pour nous.

LAMARTINE.

Le lendemain, 5 novembre, on lisait dans le *Constitutionnel* :

Il y a quelques jours, M. le maréchal Soult proposait à M. de Lamartine un portefeuille. Ce n'est pas la bonne volonté qui a manqué au député de Saône-et-Loire, et s'il n'est pas ministre, c'est la faute du président du Conseil, qui n'a pas su lui composer un dixième département ministériel. Il faut donc donner quelque attention aux paroles et aux écrits d'un homme qui a été sur le point de devenir un des dépositaires du pouvoir, un des conducteurs de la nation.

Suivait la lettre de Lamartine à Granier de Cassagnac, accompagnée des réflexions désobligeantes que voici :

Nous ne pensons pas qu'une lettre pareille fût destinée à la publicité, et M. de Lamartine aura été sans doute surpris, comme nous, en voyant mettre au jour ses rêveries inédites. Quoi qu'il en soit, M. de Lamartine désespère de l'avenir de son pays et, dans ses sombres prévisions, il ne voit, pour la France, que le déshonneur et l'anarchie. Heureusement, c'est un poète qui parle, c'est-à-dire un homme qui méprise souverainement les faits et qui s'abandonne à tous les délires de son imagination. Les frayeurs de M. de Lamartine ne sont pas fondées, est-il besoin de le dire ? Nous vivons sous un régime de lutte et de labeur que M. de Lamartine ne comprend pas : voilà tout ce que sa lettre prouve. On ne fonde pas une ère nouvelle du gouvernement sans avoir à résister à bien des attaques...

Lamartine ne pouvait laisser passer cet article sans y répondre. On ne fut donc pas surpris de lire cette lettre dans le *Constitutionnel* du 6 novembre :

Monsieur le Rédacteur,

Vous supposez avec raison que j'ai été fort étonné de voir imprimer un *billet confidentiel* de moi à M. de Cassagnac, qui me demandait mon avis sur des travaux économiques.

J'ai dit cent fois, et je suis loin de m'en dédire, que le cabinet du 1^{er} mars perdait la France. Mais je l'ai dit en termes convenables et avec la mesure et le respect que tout écrivain doit au public. Un homme n'est responsable que de ce qu'il publie. La vie privée est murée. Les correspondances intimes sont de la vie privée. Celui qui les imprime sans aveu est aussi indiscret que celui qui les décachette.

Recevez, etc.

LAMARTINE (1).

Cette lettre — que Lamartine en ait eu l'intention ou non — atteignait par ricochet le journal qui avait commis l'indiscrétion (2). Aussi Delphine s'en plaignait-elle amèrement à son ami. Mais le jour même il lui répondit en ces termes :

Je suis tout abasourdi de votre lettre. Qu'y a-t-il de commun entre M. de Girardin, qui insère une lettre croyant le faire avec mon aveu, et l'impression indiscrete d'un billet confidentiel par celui qui l'a provoqué et reçu ? L'idée m'est si peu venue que rien de tout cela pût retomber sur lui et sur vous, que j'ai envoyé dans la même minute la rectification à lui et au *Constitutionnel*. Excusez donc ma trop prompte étourderie, s'il y en a eu, et surtout n'accusez pas ceux qui vous ont toujours aimée et défendue.

Si vous pensez qu'on puisse réparer cela par un mot, je ferai avec empressement ce que vous voudrez. Mais j'ai vu cinquante personnes aujourd'hui qui m'ont parlé de la publication de ce billet, et *pas une* n'a eu l'idée seulement que ma plainte se rapportât ou pût se rapporter à M. de Girardin, dont on connaît l'amitié et la bonne intention pour moi, comme on sait mes sentiments pour lui et pour vous. Je suis désolé de ce malentendu, et si je n'étais pas au lit, j'irais vite vous demander pardon.

LAMARTINE (3).

6 novembre 1840. Paris.

(1) Ces lettres de Lamartine n'ont pas été recueillies dans sa « Correspondance ».

(2) Et d'autant plus cruellement, il faut bien le dire, que, quelques jours, avant cet incident, la « Presse », répondant au « Courrier français », qui avait appelé Lamartine « son candidat » au ministère de l'Instruction publique, publiait la note suivante :

« Certes, il n'est aucun homme politique avec lequel nous soyons dans des rapports d'idées plus étroites qu'avec M. de Lamartine, mais plus nous avons de confiance en son avenir, et moins nous devons désirer qu'il fasse partie d'une combinaison qui, avant même d'être formée, a déjà trahi le secret de sa faiblesse et de sa fragilité. M. de Lamartine, par l'élévation des idées, par l'élévation des sentiments, par l'élévation du langage, est aujourd'hui sans contredit et sans comparaison avec un autre, même avec M. Berryer, le premier orateur des deux Chambres. M. de Lamartine ne peut donc, ne doit donc entrer que dans un cabinet fortement constitué et où il occuperait l'un des deux grands départements politiques. Ce moment ne nous paraît pas venu pour lui. » (« La Presse » du 29 octobre 1840).

(3) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détryat.

A cette lettre était jointe cette note que Lamartine avait rédigée pour être insérée dans la *Presse* :

Cela par exemple.

M. de Lamartine nous écrit pour nous donner l'assurance que la plainte qu'il a portée, dans le *Constitutionnel*, sur la publication d'un billet confidentiel de lui à M. de Cassagnac ne se rapporte qu'à la publicité donnée par d'autres que nous à cette lettre et nullement à un journal dont il a reçu tant de preuves de sympathie et de loyauté.

Mais la note ne fut pas insérée, et je suppose que Delphine pria Lamartine de passer chez elle, car on a trouvé dans ses papiers cette lettre du poète :

Je rentre et je reçois, trop tard pour aller ce soir, votre second billet. J'irai demain vers *deux heures*. Ce soir je reçois. Je cherchais moi-même un moyen de réparer mon étourderie et d'expier mon tort involontaire. Je croyais l'avoir trouvé aussi. J'accepterai le vôtre. Rien ne peut, je vous assure, égaler le chagrin que je ressens d'avoir ainsi, par une phrase à deux tranchants, et à qui je n'en voulais pas même un, contristé deux personnes à qui *je dois* et à qui je porte autant de reconnaissance que d'affection. Dieu sait si c'était par ma main qu'une goutte de tristesse devait tomber dans votre cœur et une tache sur votre manteau. Je dis cela pour tous les deux. *Pardonnez-moi du cœur* ou je ne vous verrai plus, et je me frapperai la poitrine de ma légèreté à écrire.

Au reste, j'ai vu aujourd'hui cinquante personnes à la Chambre à qui j'ai parlé ainsi et *pas une* n'a eu la pensée que ma phrase tombât sur vous.

LAMARTINE (1).

Cette fois l'incident fut clos :

III

Six mois après un nuage d'une autre sorte s'éleva de nouveau entre Lamartine et Delphine dans les circonstances que je vais rapporter.

Il était à Saint-Point, aux prises avec des difficultés dont nous parlerons plus loin, quand un matin du mois de mai 1841, il reçut du poète Becker, qui la lui avait dédiée, sa Marseillaise allemande :

Non, vous ne l'aurez pas le libre Rhin allemand.

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détrouat.

Un autre que lui aurait pris cela pour une provocation. Lamartine n'y vit qu'une riposte, un défi aux rodomontades du parti de la guerre français. Et comme il avait combattu énergiquement à la Chambre la politique aventureuse de ce parti, comme il avait horreur du sang et qu'il voulait, en bon patriote, la paix dans la dignité, non seulement pour la France, mais pour toute l'Europe, il répondit séance tenante à Becker par les strophes admirables de la *Marseillaise de la Paix*. En même temps il écrivit à M^{me} de Girardin qu'il les lui enverrait le surlendemain.

Ceci se passait le 17 mai. Huit jours après, Delphine n'avait encore rien reçu. Or, quelle ne fut pas sa stupéfaction de trouver les vers qu'elle attendait impatiemment dans le numéro du 1^{er} juin de la *Revue des Deux Mondes* ! La nuit portant conseil, elle écrivit le lendemain à Lamartine :

Je ne comprends pas que, si malade et désolé, vous ayez encore des inspirations si admirables : ces vers qui me désolent sont bien beaux. Je les ai relus ce matin avec Théophile Gautier. Il en était enchanté, et ce soir j'ai vu Alfred de Musset qui les savait par cœur. Il m'en a apporté de très jolis sur le même sujet. Ils sont railleurs et insolents. Lui, m'a priée de les publier, lui, me les a donnés pour la *Presse*. Il ne devinait pas tout le chagrin qu'il me faisait en me les apportant (1).

A cette lettre piquée et qui sentait le dépit, Lamartine répondit aussitôt :

Moi ! avoir songé à vous faire froidement et systématiquement un chagrin ! Je rougirais de moi devant mon ombre. Voulez-vous savoir la grosse bête de vérité ? Au moment de vous envoyer ces vers pour la *Presse*, je reçus la demande de 500 francs bien pressés d'un homme que j'aime et qui en a bien besoin. J'écrivis à Buloz : Envoyez-moi 1000 francs courrier par courrier, si vous jugez à ce prix quelques mauvaises rimes de mon nom. Trois jours après, il m'adressait un billet de 1000 francs dans une lettre, seul argent que j'aie jamais touché d'un journal ou d'une revue, et voilà tout. Je pensais que la *Presse*, si elle trouvait les vers bons, les reprendrait le lendemain. C'est toute ma confession. J'espère que je suis absous (2).

Absous ! il l'était d'avance ; mais, quand une femme pardonne, fût-elle la meilleure du monde, elle est toujours heureuse de vous donner une petite leçon.

Et donc, le 6 juin, le vicomte de Launay publiait dans la *Presse*, à la suite de la *Marseillaise de la Paix*, les vers « insolents »

(1) « Lettres à Lamartine », p. 182.

(2) « Corresp. », t. IV, p. 102.

d'Alfred de Musset et racontait, à ce propos, pour leur donner plus de sel encore, une histoire moitié vraie, moitié fausse, qui dut bien amuser Lamartine, malgré le trait du Parthe qu'on lui décochait sous les roses.

Le vicomte de Launay, oubliant ce que M^{me} de Girardin avait écrit le 2 à son ami, disait qu'un soir, plusieurs ouvriers en poésie étant réunis chez M^{me} de G..., s'étaient disputé les vers de la *Marseillaise de la paix* comme des *confrères*, non comme des *corbeaux avides* (1), et avaient vanté, à tour de rôle, la strophe que chacun aimait le mieux. « Voilà ma strophe », s'était écrié Balzac. « Voilà la mienne », avait clamé Théophile Gautier. « Et moi, dit Musset, qui était assis dans un coin du salon, voilà la strophe que je préfère. » Et il avait récité par cœur ces vers magnifiques :

Amis, voyez là-bas ! la terre est grande et plane !
L'Orient délaissé s'y déroule au soleil !
L'espace y lasse en vain la lente caravane
La solitude y dort son immense sommeil !
Là des peuples taris ont laissé leurs lits vides ;
Là d'empires poudreux les sillons sont couverts ;
Là, comme un stylet d'or, l'ombre des Pyramides
Mesure l'heure morte à des sables livides
Sur le cadran nu des déserts !

Quant à M^{me} de Girardin, après avoir lu les dernières stances qu'elle trouvait les plus belles, elle dit :

— C'est très beau, mais c'est trop généreux. J'aurais voulu qu'on dit des choses désagréables à ce monsieur. Nous autres femmes, nous n'entendons rien à vos beaux sentiments humanitaires ; nous sommes, en toutes choses, orgueilleuses, vindicatives, passionnées, jalouses ; c'est là notre seul mérite ; nous ne saurions y renoncer. Pour ma part, je professe un égoïsme national, féroce, j'en conviens ; j'ai le préjugé de la patrie, et j'aurais aimé à répondre à cet Allemand des vers cruels.

— Moi aussi ! s'écria Alfred de Musset.

— Faites-les donc vite, reprirent en chœur tous les assistants.

Et, Musset, après être sorti sur la terrasse, le cigare à la bouche, revint un quart d'heure après, avec les strophes cavalières du *Rhin allemand*.

Voilà l'histoire, telle que la raconta le vicomte de Launay dans le feuilleton de la *Presse* du 6 juin. En la lisant, Lamartine dut

(1) Allusion aux « corbeaux avides » de la ballade de Becker.

bien rire, lui qui savait de M^{me} de Girardin elle-même que les vers de Musset n'avaient pas été improvisés, de nuit, dans son jardin. Mais il avait l'âme trop haute pour s'émouvoir de la petite leçon de patriotisme qu'on avait voulu lui donner, ou pour en vouloir à Musset, d'avoir fait, sur son dos, à l'Allemand Becker, la réponse qu'il méritait. Il voyait beaucoup plus loin que les autres. Il pensait qu'un jour viendrait, quand ? Dieu seul pouvait le dire, où, selon la parole de l'Écriture, les instruments de guerre serviraient à faire des socs de charrue, et que les peuples ennemis qui se défiaient des deux côtés du Rhin chanteraient à l'unisson :

Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races
 Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
 De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?
 La voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
 Nations ! mot pompeux pour dire barbarie !
 L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
 Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :
 L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
 La fraternité n'en a pas.

Cependant, j'ai comme idée, — car, si généreux qu'il fût, il n'en était pas moins homme, — que Lamartine se souvenait de cet incident, quand il écrivait à M^{me} de Girardin, à quelque temps de là :

Certainement j'y serais allé, car malgré votre dureté pour moi je vous aime comme quand vous n'étiez que Delphine. Mais je suis dans mon lit avec une courbature et une migraine à ne pas tourner la tête.

Je regrette bien M. de Musset, dites-le lui, mais donnez-moi ma revanche avec lui et avec vous.

« Quelle divine soirée vous nous fîtes mercredi ! » (1)

Lamartine n'eut jamais cette revanche, il ne devait rencontrer Alfred de Musset qu'à l'Académie où il avait contribué à le faire entrer, pour être agréable à Delphine. Mais il trouva le moyen de lui donner sa revanche à elle, deux mois et demi après l'affaire de la *Marseillaise de la paix*. Voici à quelle occasion.

Il lui écrivait de Saint-Point, le 10 août 1841 :

Je viens d'écrire, pour soulager ma tristesse, environ 250 vers que j'avais promis d'adresser à votre ami *Huber-Saladin*, de Genève. C'est une allusion politique dont il était flatté d'être l'objet. C'est au fond

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détrouat.

une apostrophe poétique à la Suisse. Cela s'appelle *Ressouvenir à M. Huber-Saladin*.

Si un feuilleton de la *Presse* peut contenir 250 vers environ, dites-le moi et je vous les enverrai. Dites-moi aussi, mais ceci entre nous, si la *Presse*, comme journal et non comme confident de nos pensées, donnerait une rétribution à ces vers, et si cela est, chargez-vous de mes intérêts. Si cela n'est pas, prenez toujours les vers au lieu de la *Presse* journal, c'est à vous alors que je les offre. Je les fais copier ce matin pour vous, ils partiront vite.

Je suis au plus mal dans mes affaires. Tout m'a manqué : Genève et Paris. Je n'ai plus qu'un reste d'espoir pendant encore quinze jours. Après cela il faudra peut-être me résoudre à vendre même Saint-Point et la terre foulée des pieds de ma mère à Milly. Je cherche où je pourrais aller hors de France vivre et mourir. Ce n'est pas aisé.

J'ai le cœur débordant de cela *un peu*, et beaucoup plus d'autres chagrins bien plus dans la moelle qui se sont accrus très inopinément et très extraordinairement depuis vous. Ma santé, du reste, va bien mieux et la névralgie s'en va aussi lentement qu'elle est venue.

Adieu. Je vous quitte à regret pour des hommes de chiffres. Un mot de vous de tems en tems. Vous êtes mon ami ! On dit que cela vaut mieux que tous les autres noms humains. Je le crois, car quand la mort ne me les prenait pas je n'en ai jamais perdu.

LAMARTINE (1).

Cette lettre, où la poésie et les affaires sont mêlées de façon si triste, parvint à son adresse le lendemain de la mort de M^{me} O'Donnell, sœur aînée de M^{me} de Girardin. Aussi n'est-ce point Delphine, mais l'administrateur de la *Presse* qui répondit à Lamartine, et la réponse était que le journal déclinait son offre gracieuse.

M^{me} O'Donnell passait pour une des femmes les plus spirituelles de son temps. Plus âgée que Delphine et mariée quatorze ans avant elle, elle était très répandue dans le monde et c'est elle qui fournissait à sa sœur ses mots les plus piquants, quand elle entreprit d'écrire les chroniques du vicomte de Launay.

Lamartine, avant même de la connaître, lui avait adressé, en 1826, les vers suivants qu'elle lui avait fait demander par le marquis de la Grange :

De la lyre les doux accents
Sont un parfum qui s'évapore :
Il faut respirer cet encens
Au moment qui le voit éclore.
Je voudrais, sur l'aile des vents
T'adresser un son de ma lyre
Mais toi qui demandes des chants
Peux-tu m'envoyer un sourire ?

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détrouat.

Sa mort soudaine causa une impression profonde dans la société parisienne, et l'on peut dire que Jules Janin fut l'interprète du sentiment général en écrivant sur elle la page éloquente que voici :

Oui certes, je l'ai connue cette aimable et charmante femme que nous aimions tous. J'étais à la campagne quand la fatale nouvelle est arrivée, j'ai été frappé comme par un coup de foudre. Je me disais : « C'est impossible ! Quoi ! cette femme si jeune, si belle, si bienveillante, tant d'esprit, tant de grâce, tant de verve, si dévouée à celui dont elle était le bras droit, tout cela est mort si vite, tout d'un coup, en cinq minutes, c'est impossible ! » Hélas ! ce n'était que trop vrai. Elle n'est plus notre admirable et ingénieuse causerie, cette rare vivacité d'esprit, cette Parisienne qui représentait à peu près toute l'urbanité de ce temps-ci. Et, d'ailleurs, elle était des nôtres. Elle était un frère d'armes, seulement elle ne voulait de ces batailles de chaque jour que les belles actions sans songer à les faire. Elle était sur la brèche quand il fallait se montrer ; au jour de la récompense on ne la trouvait plus nulle part. Fille et sœur de tant d'esprit, elle a passé sa vie à faire valoir l'esprit de sa mère, à reconnaître par un sourire l'esprit de sa sœur. Elle avait deviné qu'elle devait rester près de l'une et de l'autre, dégagée de toute gloire qui lui fût personnelle, pour soutenir sa mère, pour encourager sa sœur. Elle était vive, animée, heureuse souvent, elle n'était guère inquiète que la veille d'un nouveau poème de Delphine. Mais aussi, le lendemain, quelle joie dans ses yeux ! quel triomphe dans son cœur ! C'était un si adorable naturel ! Une femme sans envie, un honnête homme qui savait remplir à merveille tous les devoirs de l'amitié, une prodigue qui jetait à qui les voulait prendre et mettre en usage, les plus rares trésors de l'imagination et du bon sens. Je ne l'ai pas revue depuis cette soirée de l'hiver où elle encourageait de si bon cœur cette jeune fille qui lui exécutait des fantaisies de Schubert, et à cette belle Allemande, qui devait débiter le lendemain à l'Opéra, elle donna bien du courage.

Maintenant qu'elle n'est plus, et malgré le peu de bruit qu'elle voulait faire, on verra quel grand *vide* elle va laisser. Elle était un des juges les mieux disposés et les plus absolus de toutes les études littéraires. Au théâtre, les plus habiles se tournaient vers elle pour savoir ce qu'ils devaient penser du drame nouveau ; dans les salons, il n'était pas une femme à la mode qui n'eût besoin de l'approbation tacite de la comtesse O'Donnell, pas un vers ne se disait sans son aveu ; elle avait un certain petit froncement de sourcil imperceptible qui faisait pâlir les plus braves. Et comme on se pressait autour d'elle ! Et comme on voulait savoir la pensée qu'elle disait souvent tout haut et avec une entière franchise, ou tout au moins la deviner, lorsqu'elle l'entortillait dans les mille détours de son atticisme avec son sourire ! — Ainsi, à son insu, et malgré elle, c'était la vie et le charme des salons parisiens. Elle savait rendre à chacun ce qui lui était dû d'honneur et de confiance, tout aussi bien qu'elle savait remettre chacun à sa place. « Tant promis, tant payé », c'était là sa devise, et jusqu'à la fin elle y a été fidèle. Et cette femme, entourée de tant d'avantages, assez belle pour pouvoir se passer de tout cet esprit, assez spirituelle pour avoir

tous les droits du monde, d'être laide et difforme, élégante dans son parler, dans son silence, dans son travail, dans ses mœurs, dans ses amitiés, élégante partout et toujours, cette femme a été pleurée sincèrement, même par les femmes !

Mais de quoi donc est-elle morte ? Et pourquoi ? Et comment ? Qu'est-ce que cela signifie ? On n'en sait rien, nul ne peut le dire, nul ne sait le dire. Dans tout Paris on s'aborde encore en se disant : « Est-ce bien vrai ? » Hélas ! Ce n'est que trop vrai. Et vous le verrez surtout cet hiver, lorsque nous reverrons ce cher gîte des poètes, les hommes de cour, les grandes dames, les artistes célèbres, les vieilles femmes qui l'aimaient comme une sœur, tous ceux, en un mot, qui l'ont connue, tous ceux qui l'ont aimée et qui ne la verront plus, qui ne l'entendront plus, les uns et les autres cette fois-ci porteront le deuil du plus sincère esprit qui fût encore parmi nous.

Jules JANIN (1).

En apprenant la fatale nouvelle, Lamartine qui, dans l'intervalle et avant d'avoir reçu la réponse de l'administrateur de la *Presse*, avait envoyé ses vers à Delphine, pensant qu'ils lui seraient agréables et que, dans le misérable état de ses affaires, elle s'arrangerait de manière à l'en rétribuer, lui écrivit la lettre suivante :

Saint-Point, 15 août 1841.

J'ai malheureusement fait partir hier mes trois cents vers pour vous. Ne vous en occupez que pour les envoyer à *M. de Champrans*, employé au ministère de la guerre, rue de Lille, n° 17, qui les remettrait à la *Revue des Deux-Mondes*. Vous avez bien autre chose à penser qu'à corriger et à imprimer ma poésie ! Cependant, ce n'est point un ordre, c'est une faculté : s'ils vous sont utiles ou agréables, gardez et faites imprimer, demandez seulement qu'on maintienne les alinéas et ponctuations, et lignes de points, indiquant les interruptions de ma pensée.

Quel horrible coup vous frappe aussi ! Je ne savais rien de la maladie et j'apprends la mort ! Je suis atterré pour vous, pour votre mère, pour vous tous ! Ecrivez comment vous soutenez tous ces choes : ceux qui vont au cœur tuent plus que tous ceux que vous éprouvez si souvent et moi aussi.

M^{me} de Lamartine] est désolée, elle vous écrivait pour vous demander une visite ici. Je pense qu'elle va suspendre. Elle n'est pas là.

J'espère aller vous voir dans un mois. Ecrivez-moi un mot seulement.

LAMARTINE.

Si les vers vous paraissent mauvais, renvoyez-les-moi promptement ; j'en ferai un abrégé qui satisfera seulement au désir d'Huber.

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détrouyat.

Rien de conclu dans mes affaires ; quelques espérances seulement nouvelles moins incertaines (1).

Mais au lieu de recevoir son manuscrit du *Ressouvenir*, Lamartine reçut le même jour un billet de 1000 francs (2) de Delphine, et le lendemain la *Presse* publiait cette note :

« Nous recevons de Genève une épître que M. de Lamartine vient d'adresser à M. Huber-Saladin, quelques jours après un voyage en Suisse où M. Huber avait accompagné M. de Lamartine. Nos lecteurs liront avec le plus vif intérêt ces beaux vers qui rappellent les anciennes habitudes d'esprit du poète et qui échappent encore de temps en temps aux préoccupations de l'homme politique. »

Suivait la poésie que Delphine avait voulu payer à son illustre ami, au tarif de la *Marseillaise de la paix* (3).

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détroyat.

(2) « J'ai reçu les 1000 francs en un billet de banque, lui écrivait-il alors. Je vous remercie de cette négociation plus que satisfaisante pour de mauvais vers. Je suis prêt à les renvoyer à ces messieurs s'ils jugeaient la chose onéreuse.

« J'ai écrit ce matin à votre pauvre mère. Je vous remercie de me dire : je suis mieux, et moi aussi de santé, mais pas d'affaires. Je pars à l'instant pour Lyon et bientôt pour Genève encore, puis pour Paris, j'espère.

« Soignez-vous au milieu de ces chagrins et croyez que votre capital d'amitié se grossit de mille intérêts dans mon cœur. » (Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détroyat).

(3) J'ai sous les yeux le manuscrit original du « *Ressouvenir du lac Léman* ». Il est daté du 12 août 1841 et contient les corrections suivantes de la main même de Lamartine :

Vers 66, version primitive :

De frapper « sous l'esquif » la vague recueillie.

Version définitive :

« sur le bord »

Vers 182, 1^{re} version :

Sa voix est dans tes « bruits... »

2^e version :

Sa voix est dans tes « cris... »

Vers 191, 1^{re} version :

Pendant que « sous ses pieds l'univers » avili

2^e version :

Pendant que « sous sa gloire un empire » avili.

3^e version :

Pendant que « sous des fers » l'univers avili

Du front césarien étudiait le pli.

Vers 202, 1^{re} version :

On retrouva leurs feux « éternels » dans ton âme.

2^e version :

« immortels »

Vers 204, 1^{re} version :

Suivent « la » servitude au fond « de leur » cercueil.

2^e version :

Suivent « leur » servitude au fond « d'un grand » cercueil.

Vers 205, 1^{re} version :

Qu'imitant des « tyrans » l'abjecte idolâtrie

2^e version :

Qu'imitant des « Césars... »

Ah ! qu'il avait donc raison de lui écrire un jour : « J'aime mieux une femme qui m'aime comme vous, que deux femmes qui m'adorent ! » (1) Je ne crois pas, en effet, qu'il ait eu, dans toute sa vie, deux amies comme elle.

IV

Et quel était donc ce M. Huber-Saladin à qui Lamartine avait dédié ces vers sur le Léman ? C'est ce que je vais dire.

Né à Rome le 25 janvier 1798, il descendait d'une ancienne famille du Tyrol, les barons Huber de Mauër, qui se réfugièrent en Suisse, en 1509, pendant la guerre de Souabe. Son père était citoyen de Genève ; sa mère, Isabelle Lodovisi, était issue d'une famille princière. Il avait traversé le champ de bataille de Marengo dans les bras d'un vieux serviteur, ce qui lui faisait dire en riant qu'il était le plus ancien blessé de l'armée française ; sans compter qu'il s'en fallut de peu qu'il ne fût tué sous nos drapeaux. Chargé, en 1835, par le gouvernement fédéral, d'une mission militaire en Algérie, il avait été attaché, en arrivant, à l'état-major du maréchal Clausel. Un jour, c'était au combat de la Tafna, il s'offre au maréchal pour une mission que l'on ne pouvait remplir qu'en franchissant à cheval un escarpement rocheux battu des feux de l'ennemi. Il part, dégage deux pièces de canons menacées par les Arabes et rentre au camp après avoir reçu une grave blessure. Décoré de la légion d'honneur pour cet action d'éclat, il fut toute sa vie si fier de cette distinction que, trente ans plus tard, en 1863, il résigna ses fonctions d'attaché militaire de la légation suisse à Paris, pour ne pas *déposer*, selon son expression, la croix arrosée de son sang, que les règlements de son pays lui interdisaient de porter officiellement.

Il faut dire que son éducation avait été toute française. Commencée à Lausanne par sa grand'mère et par son oncle François Huber, le célèbre observateur des abeilles, continuée à Genève

Vers 215, 1^{re} version :

Si le « grossier » encens qui brûle dans leurs mains

2^e version :

Si le « banal »

Vers 229, 1^{re} version :

Dans le tronc fédéral concentrez « plus » sa sève

2^e version :

. « mieux » . . .

(1) Extrait d'une lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détrouat.

sous l'œil vigilant d'une tante, M^{me} Rilliet-Huber, dont le salon était très fréquenté, il l'avait achevée à Coppet, chez M^{me} de Staël qui l'avait présenté à Schlegel, Sismondi, le duc de Montmorency, Dumont, Pictet, Diodati, lord Byron. Et son mariage, en 1825, avec la baronne de Courval, née Saladin-Egerton, avait fait le reste. A partir de ce moment, sa riante villa de Montfleuri devint le rendez-vous des poètes, des diplomates et des beaux esprits. On y rencontrait Cavour, Bonstetten, le comte de Circourt et surtout Lamartine qui le prit tout de suite en amitié, peut-être parce qu'ils parlaient tous deux la même langue. Car je n'ai pas dit qu'Huber-Saladin courtisait les Muses. Il a même fait de très beaux vers dont quelques-uns, — ceux notamment en réponse au *Ressouvenir du lac Léman*, — font regretter qu'il n'ait pas donné plus de temps à la poésie. Mais il était de l'avis de Lamartine qui la regarda toujours comme un brillant accessoire à ses facultés intellectuelles. « La mission du poète, disait Huber, s'est agrandie avec l'horizon du siècle. »

Il habitait à Paris depuis un an, quand éclata la Révolution de 1848. Lamartine, qui le voyait souvent chez lui ou chez M^{me} de Girardin et l'estimait autant pour son rare esprit que pour son cœur, le chargea alors d'une mission de confiance auprès du gouvernement fédéral. La Suisse sortait à peine d'une longue période d'agitation et, bien que menacée encore d'une revendication armée de la Prusse, se refusait à toute concession dans l'affaire embrouillée de Neuchâtel. Lamartine, dont elle attendait un secours militaire, lui fit savoir par le colonel Huber-Saladin qu'il était prêt à l'appuyer diplomatiquement vis-à-vis de la Prusse, mais qu'il ne lui était pas possible de lui accorder davantage.

Dans le même temps, le comte de Circourt, dont Huber nous a laissé une remarquable biographie, était envoyé par Lamartine à Berlin.

Mais le plus grand service qu'Huber-Saladin ait rendu à sa patrie d'adoption fut de recueillir, en 1870, au nom de la Société de secours aux blessés, toutes les ambulances françaises qui revenaient désorganisées de nos armées prisonnières ou vaincues. Dans cette œuvre, tout particulièrement délicate et difficile, il fut tout simplement admirable. Il mourut subitement en Suisse le 21 septembre 1881 (1).

A présent que nous savons à qui nous avons affaire, reprenons le cours de notre récit.

(1) Renseignements fournis par M^{me} Huber, belle-fille de l'ancien colonel.

Lamartine écrivait de Mâcon à Huber-Saladin, le 10 juin 1841 .

Cher et aimable confrère en poésie et en politique, je présume que c'est à vous que je dois le *Fédéral* (1) et les très remarquables articles qu'il contient quelquefois. Soyez-en donc remercié non seulement en mon nom, mais au nom de tous ceux qui ne veulent pas que cette machine infernale qu'on appelle la presse révolutionnaire incendie l'Europe. Déjà vieux dans la liberté, votre pays donne l'exemple de la sagesse au jeune monde libre. C'est juste et c'est utile.

Etes-vous à Genève ou dans vos belles campagnes d'où l'on est encore à Genève en quelques minutes ? Si cela est ainsi j'aurais un vrai et grand service à vous demander. Je l'avais demandé il y a deux ans à M. Eynard qui avait réussi à me le rendre. Je le sçus trop tard, je n'en profitai pas, maintenant j'en ai besoin plus qu'alors et, ne sachant où est M. Eynard, je vous le demande à vous. Voici ce que c'est :

Une banqueroute assez considérable pour ma médiocre fortune et des remboursements rendus imminents par la mort prochaine de quelqu'un à la succession de qui je dois, me rendent indispensable un emprunt de 150.000 francs pour sept ou huit ans, six ans au moins à 4 1/2 ou 5 pour 100. Je ne trouve rien en ce moment à Lyon ; à Paris, c'est trop loin, on n'y place que sur les hypothèques voisines. Les miennes sont dans *Saône-et-Loire*. Cela touche l'Ain où Genève prête volontiers. Vous savez combien Mâcon est près de Genève.

J'offre pour hypothèque de cette somme de 150.000 francs de deux choses l'une, savoir : ou une seconde hypothèque sur la terre de *Monceau* rendant 24.000 francs environ et valant 600.000 francs. Elle a subi une première hypothèque de 245.000 francs, il reste donc près de 400.000 francs libres sur cette terre plus que suffisants pour servir à double gage à 150.000 que je demande.

Ou une première hypothèque sur la terre de *Saint-Point* valant environ 350 et 400.000 francs et qui n'est grevée que d'une somme de 40.000 francs par un contrat viager.

L'un ou l'autre de ces gages serait au choix du prêteur. Cependant, je serais très heureux qu'il voulût préférer le premier, au moins aussi infailible, parce que M^{me} Lamartine, qui s'engage avec moi, voudrait garder *Saint-Point* intact.

Je payerais les intérêts à Genève sans frais en deux termes égaux.

Voilà l'affaire. Soyez assez bon pour dérober quelques minutes à nos doubles mises pour la négocier et écrivez-moi quand vous aurez réussi, pour prendre alors les mesures de conclusion. J'irais à Genève ou le prêteur viendrait à *Monceaux*, à volonté. Si je ne trouve pas cela pour affranchir mon esprit et mes affaires pendant ces sept ans, je suis forcé de quitter Paris et toute politique. A d'autres l'avenir et le combat.

Nous sommes à *Monceaux* auprès d'un mourant, un jeune et charmant jeune homme que vous avez vu chez moi et qui a épousé une de mes nièces, M. de *Pierreclos*, bien tristes comme vous voyez.

(1) Journal fondé en 1836 par Huber-Saladin, avec Rossi, pour assurer à son pays un organe politique à la fois conservateur et libéral.

Adieu. Viendrez-vous secouer la poussière de quelques grands voyages à Saint-Point ?

M^{me} de Lamartine vous dit mille choses et moi autant.

LAMARTINE (1).

Et voilà les difficultés financières auxquelles il faisait allusion dans sa lettre du 10 août 1841, quand il disait à Delphine : « Tout m'a manqué, Genève et Paris. » Ces difficultés ne dataient pas d'hier, elles remontaient, comme je l'ai dit naguère (2), à son contrat de mariage où, sous couleur de lui constituer une dot et de l'avantager, ses parents lui avaient donné un château qui lui constituait une charge immédiate, et depuis, elles n'avaient fait qu'augmenter. C'est au point qu'il écrivait à Aymon de Virieu, le 29 septembre 1839 :

Ma fortune a reçu de graves échecs, elle en est où était la tienne il y a quelques années : tes capitaux engouffrés dans les mines du Rhône, et les miens ensevelis dans les ceps du Mâconnais. Je suis à présent dans ce défilé étroit où je devais me trouver si mes charges de famille, acceptées pour en garder les terres, se prolongeaient au-delà des calculs ordinaires de la vitalité humaine. Je donne 40.000 livres de rentes viagères ou non, sur des terres qui les rendent à peu près ; avec cela il faut vivre de la vie d'homme public dans Paris, chose écrasante aujourd'hui... (3)

En sorte que plus il héritait, plus il s'enfonçait dans la dette.

Au lieu de chercher à emprunter de nouveau, il eût mieux fait de vendre et de liquider sa situation. C'est le conseil que les Pereire lui donnèrent après 1848 par le canal de Béranger. Mais tout en parlant quelquefois de cette éventualité, il ne pouvait se résigner à vendre.

S'il me fallait vendre une terre, disait-il à M^{me} de Girardin, le 16 juin 1838, je me sentirais *déraciné* (on voit que le mot n'est pas nouveau). Ce serait comme vendre mon père et ma mère et moi-même dans tout mon passé. Cela me rend triste quelquefois, et j'embrasse mes arbres pour qu'on ne nous sépare pas (4).

C'est pourtant le sort qui l'attendait. Mais, en 1841, il faisait flèche de tout bois, il se raccrochait à toutes les branches pour ne pas entamer son patrimoine.

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Huber.

(2) Voy. dans le « Correspondant » du 25 septembre 1908 notre article sur le « Mariage de Lamartine ».

(3) « Corresp. », t. IV, p. 29.

(4) « Corresp. », t. III, p. 463.

Elevé parmi les vigneron et les cultivateurs, il aimait la terre comme un enfant sa mère-nourrice, et de toutes les professions, de toutes les conditions sociales, celle qu'il préféra toujours était celle d'agriculteur. Il avait pris au pied de la lettre le vers fameux de Virgile : *O fortunatos nimium !*... La preuve en est que dès 1819 il avait formé le projet, avec son ami Nansouty, d'obtenir du gouvernement italien la concession d'une petite île située vis-à-vis de Livourne, nommée la Pianozza, qui était inculte et n'appartenait à personne.

Nous réunissons tout l'argent que nous pouvons, mandait-il à Virieu, cela va déjà à 60 et 100.000 francs. Nous y portons des charrues, des ânes, des mulets et nous y semons du blé. Nos *minimum* de produit sont de 100 pour 100, dès la première année, bien calculés. Peu à peu nous y élevons quelques baraques et y faisons pour nous et nos amis un petit champ d'asile. Mande-moi si tu veux en être, et ce que tu pourras y mettre... (1)

Mais Virieu, plus pratique, ne voulut pas entrer dans la combinaison. Il connaissait son Lamartine. Il lui répéta toute sa vie qu'il n'était que poète, et l'autre mourut, persuadé qu'il avait manqué sa vocation. Il écrivait à M^{me} de Girardin le 16 juillet 1841 :

L'homme est venu, il a examiné mes terres. Il les a trouvées très larges et très bien cultivées. Il a compris enfin, m'a-t-il assuré, ce mot mystérieux du *Courrier de Paris* : « Lamartine, le premier agriculteur de France. » Vous croyiez badiner, eh bien ! il l'a pris au sérieux (2) en voyant mes vignes et mes familles heureuses et bien gouvernées de vigneron. Me prêtera-t-il sur cette valeur morale ? C'est là toute la question. En attendant, je vais aller à Genève un de ces jours pour voir si je trouverai là un appui qui ne perce la main... (3)

Il ne devait pas l'y trouver, malgré les bons offices d'Huber-Saladin. Nous savons comment celui-ci fut payé de sa peine. Huber fut plus reconnaissant à Lamartine des vers du *Ressouvenir* que de tout ce qu'il aurait pu lui offrir. Quelques jours après, il répondit au grand poète :

Je ne t'ai demandé ni palmes ni couronne ;
J'estime toute fleur au parfum qu'elle donne.
Si du ciel de ta gloire un rayon égaré
Brille pour un moment sur mon nom ignoré,
Si ton cœur tout rempli du charme qui l'opresse
Grandit le compagnon de quelques jours d'ivresse ;
L'hommage trop brillant je l'accepte à demi ;
Mais je presse la main que tu me tends, ami.

(1) « Corresp. », t. II, p. 4.

(2) C'est, en effet, M^{me} de Girardin qui l'avait surnommé ainsi dans son *courrier* du 6 mars 1841.

(3) « Corresp. », t. IV, p. 107.

Et ce noble échange ne fit que resserrer le lien qui les unissait depuis longtemps.

Le 30 mars 1843, Lamartine écrivait à Huber.

Mon cher et excellent ami,

Oh ! quelle truite ! et quelle chair blanche, fraîche et savoureuse comme les eaux du lac où vous me l'avez élevée. Nous avons été bien touchés de ce souvenir splendide qui a décoré et humilié les jambons et les dindons de Saint-Point.

J'ai là sur ma table, seule et attendant son heure d'amitié libre, votre longue et belle lettre politique. Mais l'heure ne vient pas. Je suis accablé d'audiences et de billets. Je vous écris donc pour vous dire que je ne vous écrirai pas sérieusement avant le printemps et le repos de Monceaux.

Votre démocratie ressemble à la démagogie d'Athènes : son patriotisme consiste surtout à bien haïr ce qui la dépasse. Que voulez-vous ? c'est comme chez nous. *Tyrannie* si le pouvoir est en haut, *envie* s'il est en bas. Voilà la condition humaine et, cependant, il faut lutter à la fois contre ces deux vices, c'est ce que nous faisons.

Vous voyez que, depuis que j'ai pu prendre terre sur le terrain de l'opposition, je travaille à l'élever et à l'agrandir. Je lui prêche impunément la *paix*, quand elle veut la guerre ; l'*humanité*, quand elle veut l'égoïsme, et l'*unité*, quand elle veut l'ostracisme. Mais moi-même, on essaye déjà de *m'ostraciser*. Je suis tenté de dire comme Périclès : « L'ostracisme n'est pas fait pour si peu que moi ! »

Sérieusement, l'opposition mesquine et ambitieuse est furieuse de ce que l'opinion et les journaux me suivent comme un seul homme en ce moment. J'ai treize journaux tous les matins qui me servent *gratis* : avec cette armée, on intimide ses ennemis dans ce pays de *moutonnerie*.

Ma femme est malade, moi souffrant. Nous vous aimons beaucoup. Nous parlons tous les jours de vous dans ce salon avec vos amis ou amies. Venez donc un moment et, en attendant, écrivez, rimez, rêvez. Regardez le lac et plaignez-moi.

LAMARTINE (1).

Hélas ! le plus à plaindre, ce fut bientôt Huber, tant il est vrai que chacun de nous a son tour dans la tristesse et dans les larmes. Au mois de janvier 1844, la mort lui prit sa fille, et voici la lettre que Lamartine lui adressait à cette occasion :

Monceau, 14 janvier 1844.

Cher et malheureux ami,

A la nouvelle de votre douleur, nous n'aurions pas hésité à aller à vous si nous n'étions pas forcés impérieusement de partir ce matin

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Huber.

même pour Paris où mon devoir, longtemps ajourné, me pousse au dernier moment. Tout ce que M^{me} Huber et vous avez éprouvé a tellement retenti en nous que M^{me} de Lamartine et moi nous en avons été malades depuis quarante-huit heures. Nous ne pouvons pas croire que le ciel ait exigé un tel sacrifice de cette pauvre mère et de vous. Comment vous consolera-t-il jamais ? Quant à ces anges que Dieu enlève avant l'heure des tristesses, ils sont bien heureux, mais nous !

Les cruels détails où vous occupez encore la férocité de nos mœurs religieuses nous sont sans cesse présents. C'est pour cela que je serais parti à l'instant, je vous le jure, si je n'étais attendu à Paris samedi par la Chambre sans pouvoir reculer de quinze jours. Vous est-il impossible de faire embaumer l'enfant et de le rapporter près de votre séjour habituel ? Mais, d'un autre côté, comment laisseriez-vous M^{me} Huber ? Je m'y perds comme vous. Quand vous aurez un instant de force, écrivez-nous souvent deux lignes. Dites bien à M^{me} Huber que nos pensées et nos cœurs ne vous quittent pas. Rien n'unit comme une douleur commune. Rien ne fond les cœurs comme des larmes versées pour la même cause et les uns pour les autres, tour à tour. Je ne vous parle pas de consolation devant l'image de notre pauvre fille (1) qui ne me quitte pas depuis huit ans. La consolation de semblables pertes c'est de les rejoindre et d'achever sa tâche en pensant que chaque heure nous en rapproche.

Adieu. Je vous quitte pour monter en voiture. Nous serons samedi à Paris. Ecrivez-nous bien vite et bien souvent et pensez à nous quand vous vous croirez seuls sur la terre. Nous y serons sans cesse d'âme, de cœur et de tristesse.

M^{me} de Lamartine ne cesse de pleurer depuis hier. Que ces larmes adoucissent les vôtres !

LAMARTINE (2).

V

Revenons à l'année 1841, cause de cette digression un peu longue, et reprenons le fil des événements politiques.

Nous avons vu qu'au mois d'octobre 1840, le maréchal Soult avait offert un portefeuille à Lamartine dans son ministère. L'année 1841 était à peine commencée, que le roi le manda aux Tuileries. Dans quel but ? Les uns disaient que c'était pour l'entretenir des fortifications de Paris auxquelles s'intéressait tout particulièrement la cour ; les autres, que c'était pour le décider à accepter l'ambassade de Vienne que lui offrait M. Guizot.

En tout cas, Lamartine, qui avait pour principe que « l'on doit servir des idées ou rien », ne céda pas plus au roi qu'il n'avait cédé au maréchal Soult et à M. Guizot.

(1) La petite Julia.

(2) Lettre inédite communiquée par M^{me} Huber.

Adversaire déclaré des fortifications de Paris, il entendait lutter jusqu'au bout contre le projet du gouvernement, qu'il qualifiait de « mesure barbare », d'autant qu'il se sentait appuyé par la majorité de l'opinion.

Au mois de décembre précédent, il écrivait à Aymon de Virieu :

Je viens de recevoir ta lettre de douze pages et de la lire haut devant des hommes d'esprit qui se trouvaient là : elle a eu le plus grand succès. Ton idée des forts détachés à l'envers est une découverte de génie. Je n'y avais pas songé, ni personne, mais c'est évident. Certes, je le dirai, si j'ose, et si par là je n'assure pas le succès de cette démenche dont le dernier mot est révolutionnaire, je la définirai ainsi : *La fortification de la guillotine et de la Convention assiégée*. Cela n'est inventé et soutenu que pour cela. Je serai seul contre tous, les uns par perversité, les autres par obséquiosité pour le roi, les autres, en plus grand nombre, par lâcheté. Tout dit. Amen ! Ego non (1).

Lamartine exagérait. S'il était le principal adversaire des fortifications de Paris à la Chambre des députés, il y en avait d'autres à la Chambre des pairs qui étaient tout aussi ardents que lui. De ce nombre étaient Pasquier et Molé. Mais c'est un fait que la plus grande partie des représentants avait peur de déplaire au roi, et je lisais hier dans la *Chronique* de la duchesse de Dino que le duc d'Orléans ne quittait pas le palais du Luxembourg, où il pointait lui-même les pairs *pour et contre*.

Là encore Lamartine fut très fortement soutenu par la *Presse*, à laquelle, entre deux discours, il faisait passer des notes dans le genre de celles-ci :

M. de Lamartine, en attendant le vote sur les fortifications, disait tout haut, au milieu d'un groupe de députés au pied de la tribune : « Je ne me fie pas aux réserves que fait la gauche pour la liberté. Qu'est-ce qu'un article de loi devant vingt forts et une enceinte pouvant tourner, sur un signe du télégraphe, trois mille bouches à feu sur la constitution ? Quand Bonaparte s'empara du pouvoir absolu après le 18 Brumaire, il appela son despotisme du nom de République. Les libéraux du temps se déclarèrent contents, comme ceux d'aujourd'hui, et la liberté fut perdue. »

M. Guizot, dans son discours sur les fortifications, a parlé de l'art de recomposer la majorité et de la consolider. Entendons-nous : oui, sans doute, des majorités de raison et de dévouement comme celles qui réunissent depuis M. Dufaure jusqu'à M. de Lamartine, pour sauver le pays d'une conflagration imminente, méritent bien des ménagements ; il ne faut pas jouer avec elles.

(1) « Corresp. » t. IV.

Combattre contre la moitié de cette majorité, contre l'autre moitié, comme a fait le ministre dans les fortifications, se mettre à la tête de l'opposition pour venir démolir cette majorité, lutter avec ses ennemis contre ses amis, nous ne savons pas si c'est ainsi que dans certains gouvernements on consolide les majorités, mais nous savons qu'en France où la politique a du cœur, c'est ainsi qu'on les humilie, qu'on les contriste et qu'on les dissout.

Cette majorité de patriotisme ne se dissoudra pas pour cela, mais elle est contristée et humiliée ; il ne faut jamais mettre une majorité dans le cas d'exécuter ses chefs ; on défend mal des mesures dont on ne s'honore pas. Le ministère a remporté une victoire où il a lui-même sinon perdu, du moins démoralisé son armée. Mauvaise victoire (1).

Et la *Presse* ajoutait pour son compte, dans son numéro du 17 janvier 1841 :

M. Thiers, afin de persuader que les Parisiens peuvent résister longtemps à un grand nombre d'assiégeants, dit dans son rapport :

« Nous pourrions citer l'exemple des habitants de Vienne, assiégés en 1683 par 200.000 Turcs, se défendant 2 mois. »

Un peu plus loin, M. Thiers avance d'une manière tranchante cette assertion contradictoire : jamais un ennemi ne sera 60 jours devant Paris. Un approvisionnement de 60 jours va au-delà de toute vraisemblance.

A quoi nous répondrons :

Si, en 1590, avec une armée de 20.000 hommes, Henri IV investit Paris et le tint assiégé jusqu'en 1594, comment peut-on croire que 3 ou 400.000 étrangers n'en feraient pas autant aujourd'hui ?

C'est que M. Thiers, qui n'avait pas prévu les chemins de fer, n'avait pas prévu davantage les canons à longue portée. D'ailleurs, c'était aussi bien contre les Parisiens que contre l'étranger que, dans sa pensée de derrière la tête, étaient élevées les fortifications de Paris. Lamartine ne s'y trompait pas et se montrait une fois de plus bon prophète, lorsqu'il écrivait à son ami de Virieu, le 6 février 1841, après le vote du projet du gouvernement :

« Trahis par le roi, livrés par le ministère, nous avons succombé, et la France aussi. C'est un crime du cabinet. Cette dynastie le paiera trop un jour. Ici l'opinion tourne déjà à nous. Paris prend peur ; on voit la révolution maîtresse de ces murs et les honnêtes gens fou-

(1) Le brouillon de ces notes m'a été communiqué par M^{me} Léonce Détrouy.

droyés par les canons qu'ils ont chargés. N'en parlons plus, habent sua fata (1)... »

Si Lamartine avait vécu jusqu'en 1871, il aurait vu M. Thiers retourner contre Paris insurgé, les canons qui avaient été armés contre les Prussiens, et je l'entends lui crier : « Je vous l'avais prédit, c'était fatal ! »

VI

Battu sur ce point comme sur tant d'autres, le député de Mâcon n'en continuait pas moins la lutte. Il savait qu'il y a des défaites qui valent des victoires et que chaque discours qu'il prononçait, en augmentant le prestige de son nom, ajoutait à son autorité. Mais il s'était promis de n'entrer au ministère que par une *brèche*. On n'avait de force, suivant lui, que dans les places conquises d'assaut. C'est pourquoi il refusa, au mois de novembre 1841, de se laisser porter à la présidence de la Chambre, malgré les instances de M^{me} de Girardin.

— Acceptez, lui disait-elle, faites ce sacrifice aux muses, que vous délaissez et qui vous le rendront. La présidence vous donnera des loisirs.

— Les muses, répondait Lamartine, je suis devenu trop vieux pour les courtiser. Je veux maintenant faire de l'histoire et de la philosophie. Je ne vois plus que cela, et cela se fait en prose. En politique, j'attends quelques événements qui en vailtent la peine. Je ferai l'insurrection de l'ennui ; mais, pour cela, il faut des forces dans le pays.

— Voilà encore un blasphème, ripostait Delphine, je dis plus, un *non sens*. Les vers sont trop jeunes pour vous ! Et Homère ! Et Milton ! Avaient-ils donc quinze ans lorsqu'ils ont exhalé leurs plus beaux chants ? Vous ferez de la philosophie et de la politique : est-ce que ces deux choses-là se peuvent faire en même temps ? Est-ce que la politique n'est pas l'action dans toute sa véhémence ?

(1) Quatre ans plus tard, quand la question de l'armement des fortifications revint devant la Chambre, Lamartine écrivait encore à sa nièce, la comtesse de Pierreclos : « Les fortifications de Paris sont selon moi le plus monstrueux anachronisme qu'une politique à contre-sens du siècle ait jamais rêvé à défaut d'idées. C'est un contre-sens à la guerre, car le principe de la guerre moderne, c'est la mobilité des forces, c'est la locomotion des armées, c'est la stratégie qui combat en marchant. M. de Rémusat voudrait voir son nom inscrit sur les débris des fortifications de Paris. » Lettre publiée par Pierre de Lacretelle dans la « Grande Revue » du 25 septembre 1909.

Est-ce que la philosophie n'est pas le repos dans toute son impassibilité ? Non, non, ces deux choses-là ne peuvent marcher de front. Vous n'êtes pas encore un philosophe, heureusement pour notre pays. Vous pouvez être un homme d'Etat. Vous ne parlez d'événements qui vous amènent, de révolutions, de grandes émotions qui passionnent le pays ; cela m'effraye, je crains que vous ne soyez comme les pompiers qui n'ont rien à faire quand il n'y a point d'incendie. J'ajouterai même que vous m'avez l'air assez disposé à mettre le feu pour l'éteindre (1).

Delphine ne savait pas dire si vrai. Lamartine avait effectivement entrepris un ouvrage d'histoire et de philosophie mêlées qui devait mettre le pays en feu et le libérer lui-même d'une partie de ses dettes, — ce qui n'était pas à dédaigner. Cet ouvrage, qui lui fut payé 250.000 francs n'était autre que les *Girondins*. Comme il avait besoin de temps et de solitude pour l'écrire, il s'enferma près de quatre ans dans son manoir de Saint-Point, ne venant à Paris que de loin en loin, pour prononcer quelque grand discours à la Chambre dans les questions qui lui tenaient au cœur, comme les chemins de fer, l'Orient, la régence, la suppression du timbre des journaux, l'impôt sur le sel, la traite des noirs, ou pour attaquer *le règne tout entier*. Car il n'avait pas plus de goût pour Louis-Philippe que le roi n'en avait pour lui. Seulement, si, chez le roi, c'était presque de la haine, chez Lamartine, c'était de l'indifférence et un peu de mépris. Le légitimiste impénitent n'avait jamais pardonné à l'usurpateur...

Quand les *Girondins* parurent en librairie, — le 20 mars 1847, — il courut dans toute la France un frisson d'enthousiasme mêlé de stupeur, que l'on ne saurait mieux comparer qu'à celui qui marqua l'aurore de la première République. Cette histoire avait beau se vendre en huit gros volumes, l'éditeur n'avait pas à la tirer, elle était dans toutes les mains, les journaux ne parlaient que d'elle, et je ne surprendrai personne en disant que Delphine fut une des premières, ses réserves faites sur le fond, à proclamer la souveraine beauté de la forme.

L'apparition des *Girondins*, écrivait-elle dans la *Presse*, le 4 avril 1847, réveille toutes les fureurs des partis, cela devait être ; ce livre est une révolution ; c'est un présage, c'est un symptôme, c'est un décret peut-être !... Car ce n'est pas sans raison que Dieu a permis à un tel homme d'écrire un tel livre. L'âme du poète est une lyre su-

(1) « Lettres à Lamartine », p. 192.

blime que le souffle divin fait vibrer, elle n'est pas responsable de ses accords. Quand nous voyons les idées d'une époque s'incarner dans un homme de génie, quelle que soit notre répugnance pour ces idées, nous nous attristons avec respect ; inquiets mais résignés, nous disons : Il faut que ces idées, que nous redoutons comme dangereuses, soient nécessaires et qu'elles servent les mystérieux desseins de Dieu, puisqu'il charge une de ses plus dignes créatures de les propager, puisqu'il n'inspire à aucun génie rival le besoin, le devoir de les combattre. Aussi, à chaque page de ce livre, nous rêvons troublé et charmé. Que c'est beau ! pensons-nous, quelle admirable lecture ! quel style ! quel bonheur dans ces expressions ! quelle ampleur dans cette phrase ! Vivacité, coloris, verve, grâce, violence, fraîcheur, toutes les qualités sont là réunies. Comme cet homme est bien largement doué, en favori ! Ah ! que c'est beau ! mais que d'événements vont naître de ce livre ! Je voudrais bien ne pas les voir ! Oh ! je voudrais mourir ! N'est-ce pas un effet étrange que cette admiration excessive qui vous fait souhaiter la mort ?

Sans doute, la Révolution de 89 est une belle chose, une généreuse réforme ; mais que voulez-vous, nous n'aimons pas les révolutions. M. de Lamartine semble dire que si la révolution a été cruelle et imparfaite, c'est que malheureusement elle a été accomplie par les hommes. Eh bien ! voyez comme nous sommes inintelligent et sottement borné ; nous ne voudrions même pas non plus d'une révolution qui serait faite par des anges : il y en a eu autrefois, elle a produit l'enfer, et rien que cela suffit pour nous donner des préventions invincibles. On aura beau dire, les procédés révolutionnaires sont défectueux ; mais expliquez-nous comment il se peut que, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, dans un pays où l'industrie découvre des merveilles, on n'ait encore trouvé qu'un moyen de donner de l'argent aux pauvres, c'est de couper la tête aux riches ; le moyen est expéditif, mais, franchement, il n'est pas très ingénieux. Il nous semble que, en cherchant bien, on pourrait trouver autre chose. M. de Lamartine parle des idées révolutionnaires comme un homme qui aurait découvert le secret de les appliquer, sans crimes, sans violences, sans orages. Dieu veuille qu'il ait raison, et que son livre soit le commencement de son entreprise :

Suivait une dissertation très habile où Delphine, répondant aux vociférations du parti légitimiste contre l'*Histoire des Girondins*, s'appliquait à démontrer que c'était la reine qui était la grande figure du livre, la victime bien-aimée de l'auteur, que c'était Marie-Antoinette qui était l'héroïne du poème.

Il est bien certain que Lamartine n'avait pas eu l'intention, suivant le reproche de Chateaubriand, de dorer la guillotine, mais en jetant le manteau des fils de Noé sur les épaules de la Révolution il avait voulu familiariser les classes dirigeantes avec l'idée de la République qui leur causait une peur mortelle, et c'est un fait que l'*Histoire des Girondins* qui remua l'opinion de fond en comble,

eut plus d'influence sur les événements de février 1848, que la campagne des banquets dont elle fut la préface retentissante.

Le plus célèbre de ces banquets fut justement celui qui fut offert à Lamartine le 18 juillet 1847. Le soir même de ce jour mémorable, le grand poète écrivait à M^{me} de Girardin :

Voici en toute hâte une charmante description du banquet colossal que nous venons de quitter. Je vous l'envoie tout de suite pour vous servir d'élément. Demain, vous aurez le discours, la tempête en a emporté la moitié, c'est égal, c'est beau comme l'antique, un colysée exhumé dans une prairie de Mâcon ! Pas de bulletin. C'est M. de Ronchand qui y était venu du Jura et qui vous écrit ce mot descriptif. Seulement il y avait plus de convives, près de trois mille fourchettes.

Adieu et amitiés. Ma femme est à Vichy avec ses nièces. Moi seul ici.

LAMARTINE (1).

La *Presse*, pour une raison ou pour une autre, n'ayant pas inséré le compte-rendu de M. Ronchand, nous le publions ici à titre de document :

Le jour du banquet offert à M. de Lamartine, Mâcon présentait dès le matin un aspect inaccoutumé ; un mouvement bien différent de celui qui anime les grands industriels avait changé pour un jour la face de la ville ; on s'abordait, on se saluait au nom des mêmes sentiments. Les bateaux à vapeur, les voitures publiques ne cessaient de verser sur le quai et dans les murs de la ville natale de M. de Lamartine l'affluence des étrangers. Les hôtelleries étaient pleines de voyageurs venus de tous les points de la France ; chaque maison avait son hôte. A trois heures s'ouvrait la salle du banquet, si l'on peut ainsi appeler un espace de 4 ou 5 arpents, couvert de tables et abrité par des toiles tendues sur la tête des convives comme les voiles d'un navire. De larges bandes tricolores pendaient du plafond mobile et portaient les noms de chacune des villes qui avaient envoyé des députés à cette fête patriotique ; 2200 souscripteurs étaient assis dans cette immense enceinte ornée de drapeaux et de verdure ; d'autres, venus trop tard, remplissaient plus qu'à demi les intervalles laissés entre les tables. Des tribunes avaient été disposées pour les femmes accourues pour témoigner à l'auteur des *Girondins* leur reconnaissance pour le rôle qu'il leur a restitué dans l'histoire de notre grande révolution (2). On en voyait aussi au bas des murailles, comme une

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détrouat.

(2) Se rappeler à ce propos la lettre que Lamartine écrivait à Boulay-Paty, le 24 mars 1847, en réponse à celle que lui avait adressée M^{me} Lamber, de Nantes, après la lecture des « Girondins » : « L'amour, disait Lamartine, fait partie de l'histoire. L'en bannir, comme on le fait jusqu'ici, c'est mutiler la nature humaine.

« Elle dit (M^{me} Lamber) que si les femmes faisaient la gloire, l'histoire des « Girondins » en aurait. Cela me fait espérer, car elle doit savoir que le pressentiment de la postérité est dans l'âme des femmes, et que tous les livres qui ont dû vivre ont commencé par être couvés dans leur cœur. » (« Corresp. de Lamartine », t. IV.

frange vivante aux mille couleurs ; les toilettes étaient fraîches et élégantes. On peut porter à 5000 le nombre des personnes présentes ; à quatre heures, M. de Lamartine paraît ; il fut accueilli par de nombreux vivats et par des cris d'enthousiasme. Le dîner commence. Sur la table à laquelle était assis M. de Lamartine et qu'il devait tout à l'heure transformer en tribune, un immense plateau d'étain était apporté, et un veau flanqué de quatre agneaux rappelait la naïve abondance des festins homériques. M. Roland, maire de Mâcon, devait prendre la parole et fournir l'occasion à M. de Lamartine d'une de ces improvisations qui font courir du feu dans les âmes des auditeurs. Tout à coup un vent s'élève, précurseur de l'orage ; les tentes palpitent comme les voiles d'un vaisseau dans la tourmente ; quelques-unes cèdent ; un tourbillon passe sur les convives ; table et mets sont couverts à l'instant de poussière. Mais des cris de *vive Lamartine* s'élèvent comme pour braver, par l'enthousiasme de cette manifestation même, les éléments qui semblent conjurés contre elle. En un moment, les tables sont abandonnées, la foule se presse autour d'une tribune improvisée ; on semble attendre que M. de Lamartine jette à la foule assemblée de si loin pour l'entendre, ses paroles mêlées aux éclats de la foudre. On lui demande de lutter avec elle. Tous veulent l'entendre, nul ne se retire. Les femmes mêmes font à l'enthousiasme le sacrifice de leurs toilettes, et, malgré la pluie qui commence, demeurent intrépides à leurs places. Le maire engage les convives à se retirer devant les intempéries de l'atmosphère. Pour lui, fidèle à son poste, il ne le quittera qu'après avoir été auprès de M. de Lamartine l'interprète des sentiments de tous ; il attendra le moment favorable, et M. de Lamartine fait annoncer qu'il croit de son devoir de répondre. Alors vous eussiez vu une heure d'attente héroïque sous les torrents de la pluie qui pénétrait de toutes parts à travers les tentes déchirées.

Au moment où M. de Lamartine se lève, la foule se presse aussi compacte autour de la tribune que si la salle du festin n'eût pas été dévastée par la tempête. Seulement les tables, balayées par le vent de tout ce qui les couvrait, avaient été à leur tour changées en tribunes d'auditeurs. Toute la première partie du discours de M. de Lamartine fut moins un discours qu'un dialogue de reconnaissance et d'enthousiasme entre la foule et lui, un échange de protestations et de serments auxquels un reste d'agitation donnait un caractère à part, vraiment dynastique. Mais lorsque l'orateur aborda les hautes considérations historiques et politiques, le silence s'établit. Pendant une heure, on n'entendit que le bruit des applaudissements que l'enthousiasme ne pouvait contenir, et celui des tables chargées d'auditeurs qui, de moment en moment, gémissaient et s'écroulaient, sans qu'un cri, un mouvement perturbateur, parmi toutes ces chutes d'hommes et de femmes victimes de leur zèle, vînt troubler la solennité d'une audition religieuse.

Le discours achevé et applaudi avec énergie, la foule s'est écoulee en silence, emportant comme une relique dans la mémoire, le souvenir d'une fête unique dans l'histoire de notre pays et d'un de ces jours qui, suivant l'expression de M. de Lamartine lui-même, ne se couchent pas avec le soleil (1).

(1) Communiqué par M^{me} Léonce Détroyat.

Le lendemain, après avoir lu le récit de cette journée héroïque, Doudan disait : « Le tonnerre a dû se retirer tout mouillé et bien attrapé d'avoir trouvé son maître (1). »

Oui, mais il ne devait pas tarder à prendre sa revanche.

Le proverbe dit qu'il ne faut pas jouer avec le feu. Pour avoir joué durant des mois avec l'élément révolutionnaire et risqué vingt fois sa vie en voulant le dompter, on osa accuser un jour Lamartine de pactiser avec le communisme, de transiger avec le terrorisme, et il fut renié, flétri, abandonné par ceux-là mêmes qu'il avait préservés de l'anarchie.

Que n'avait-il écouté la voix de Delphine et de sa mère ! Ce n'étaient pourtant que deux femmes, mais les femmes voient souvent plus juste que les hommes dans les temps de Révolution.

Non, je ne peux pas y tenir, lui écrivait Sophie Gay, il faut que je vous dise à quel point les belles paroles de votre voix divine ont fait battre mon cœur, à quel point ma vieille admiration en est exaltée, ma vieille amitié en est fière.

Ah ! pour l'amour de cette France qui vous inspire de si nobles pensées, restez à votre rang, et après avoir si bien défini la seule égalité possible, ne mêlez pas votre génie aux misérables intérêts de la mauvaise compagnie politique. Ce conseil tire toute sa valeur de mon expérience, songez que j'ai vu les grandeurs et les horreurs de la première Révolution, que j'ai connu presque tous les acteurs de ce drame sanglant et que j'ai vu succomber les plus forts, les plus éloquents à l'influence mystérieuse et désastreuse de l'entourage (2).

C'est, en effet, son entourage qui perdit Lamartine. S'il avait jeté par-dessus bord les Ledru-Rollin, les Louis Blanc et leurs acolytes, on l'eût porté sur le pavois, et la France entière eût été — pour un temps du moins — à ses genoux. Mais comme il le disait un jour à M^{me} Duport (Eléonore de Canonge), il ne voulut pas « prendre la dictature au prix du sang, de la trahison, de l'homicide. » Fort de sa conscience et des gages éclatants qu'il avait donnés au monde de son esprit de sagesse et de son amour de l'ordre, il pensait qu'en gardant partie liée avec ses pires compagnons du gouvernement provisoire, il faisait preuve de loyauté et de courage et que personne ne se méprendrait sur ses intentions. Ne valait-il pas mieux les réduire en ayant l'air de se solidariser avec eux, que de les soulever contre soi et contre la paix publique en leur signifiant un congé brutal ? Mais les mécontents

(1) « Mélanges et lettres de Doudan », t. II, p. 42.

(2) Lettre publiée par M^{me} Emile Ollivier dans son beau livre sur « Valentine de Lamartine ».

dont le nombre augmentait chaque jour, avec leur bonne foi ordinaire, dénoncèrent cet acte de courage et de vertu civique comme un acte de faiblesse et de complicité criminelle. Et Lamartine vit peu à peu s'éloigner de lui ses adulateurs d'hier et ses amis des anciens jours. Delphine elle-même eut toutes les peines du monde à échapper à la contagion.

Quelque temps avant l'élection qui devait porter Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence, elle écrivait dans le courrier de la *Presse* ces lignes qui étonnent et détonnent sous sa plume :

On s'attend à de violents orages parlementaires et politiques, et l'on prétend que cette fois c'est le paratonnerre lui-même qui lancera la foudre. Quelle horrible comparaison ! nous ne la pardonnerons jamais à notre illustre maître ; qu'est-ce que c'est qu'un aigle qui se ravale à l'état de paratonnerre ? L'aigle peut-il jamais trahir l'Olympe et divertir les carreaux divins que Jupiter lui confie ? Pourquoi la ruse quand on a la force ? pourquoi la fraude quand on a le droit ? La loyauté est l'attribut de la toute-puissance ; il ne faut jamais tricher au jeu, même quand on joue avec la foudre. Mais, hélas ! M. de Lamartine, comme homme d'Etat, a un grand défaut, un défaut qui a déjà perdu M. Guizot et qui le perdra lui-même, si le destin de la France ne le sauve pas. M. de Lamartine a la monomanie de l'habileté. Ses ennemis lui ont tant crié qu'il était poète, rien que poète, que maintenant il se défie de son inspiration, c'est-à-dire de sa véritable force. Il repousse l'idée qui lui vient pour courir après la combinaison qui lui échappe ; il est naturellement inspiré, il se fait péniblement ingénieux : c'est l'oiseau du jour qui a la prétention de se faire oiseau des ténèbres ; il s'imagine que c'est beaucoup plus habile de voir la nuit que de supporter l'éclat du soleil. Mais vienne une circonstance impérieuse, un beau danger qui le retrempe malgré lui dans sa nature, et l'homme de génie étouffera le factice homme d'Etat ; vienne l'aurore resplendissante, et l'aigle retrouvera son instinct glorieux. D'épaisses vapeurs l'enveloppent encore, les nuages noirs amoncelés autour de lui dérobent pour quelques moments à nos regards les méandres capricieux de son vol ; mais, patience ! il ne lui faut qu'un coup d'aile pour remonter dans l'azur.

Nous le disons avec tristesse, disciple inquiet, tremblant à l'écart, nous n'avons plus la même confiance dans le caractère politique de notre maître, du moins dans le caractère politique qu'il se fait, mais nous avons toujours foi dans son génie. Nous puisons notre espérance dans notre constante admiration. Chez les êtres favorisés, les trésors sont des promesses. Dieu n'a pas légèrement comblé de tous ses dons un mortel, pour que ces dons précieux deviennent entre ses mains fatals ou stériles. Dieu n'a pas allumé avec tant de rayons, avec tant d'amour, ce flambeau, pour qu'il s'éteigne avant l'heure, avant d'avoir jeté au monde toute sa clarté. Dieu n'a pas mis sur une même tête une triple couronne de poète, d'orateur, d'historien, pour la frapper tout à coup de démence. Dieu n'a pas pris plaisir à familiariser ainsi un

rains avec les épisodes de *Raphaël* et de *Graziella* que lui avait demandés la *Presse*, et dont le charme captivant lui ramena une partie de l'opinion.

Et puis il fit un second voyage en Orient pour visiter l'immense domaine que le Grand Turc, plus généreux que la République, lui avait donné en apanage, et qu'il ne put mettre en valeur, faute de trouver l'argent nécessaire. Car, chose remarquable et toute à la honte des hommes de ce temps, ce dictateur improvisé, qui avait mangé 160.000 francs de son bien pendant ses trois mois de pouvoir, et qui pour se rembourser avait négligé d'enlever les fonds secrets de son ministère, ce dont on l'accusa quand même pour lui faire une suprême injure, Lamartine ne trouva pas un financier pour lui venir en aide. Laffitte était mort trop tôt et n'avait pas été remplacé. En sorte que c'est lui qui, avec sa plume et un courage inlassable, entreprit la tâche héroïque de se libérer envers la meute de ses créanciers. Mais c'était vouloir remplir le tonneau des Danaïdes !

Il écrivait à M^{me} de Girardin à son retour de Smyrne :

Mardi, 13 août 1850.

Vous souvenez-vous de moi ? Moi, j'ai pensé à vous sur la terre et sur les mers ! Souvent et toujours avec bonheur. J'en ai même parlé aux flots du Caijstre, mon *fleuve* et aux ombres du Taurus, mes ombres.

Me voilà revenu, mais, hélas ! en route, en pleine mer, j'ai perdu, par une fièvre inflammatoire, mon ami et compagnon, M. de Champeaux. Nous en sommes bien tristes au retour d'un voyage tout enthousiasme et charme autrement.

Je me repose ici deux jours chez mon beau-frère (1). Je vais de là à Mâcon pour le conseil général, puis à Paris quatre jours, dont un, j'espère pour vous. Je verrai si je trouverai un capital quelconque à jeter dans mon empire agricole *vraiment, vraiment* magnifique. Mais magnifique comme un million de rentes en cinq ans, si j'avais un million de capital à y semer en troupeaux et en vers à soie.

En attendant, ma richesse platonique ne m'empêche pas d'être poursuivi par mille créanciers et de mourir de faim sous trente lieues de sol en Asie et quatre en Europe.

Voulez-vous dire à M. de Girardin, dans le cas où le 2^e volume des *Confidences* aurait réussi près des lecteurs, s'il voudrait m'acheter le 3^e beaucoup plus varié et m'en payer à mon passage à Paris ou à peu près 10 ou 12.000 francs, comme l'année dernière : il faut que je sue de l'encre pour mes sangsues financières.

Ecrivez-moi un mot à Mâcon. J'y serai dix ou douze jours. Ma femme

¹⁾ M. de Ligonnès, père de l'évêque actuel de Rodez, qui habitait à Mende.

homme de génie avec toutes les royautés, pour permettre qu'une royauté de plus l'étonne et l'enivre comme un Mazaniello éperdu !... Le pauvre pêcheur du rivage peut devenir fou en atteignant si vite au trône populaire ; l'habitant des vallées a le vertige, transporté tout à coup sur les pics sublimes ; mais le poète, c'est l'habitant naturel des hauteurs, son œil est exercé aux pièges des profondeurs terribles ; il est accoutumé à regarder le monde à ses pieds, à mesurer l'espace, à interroger l'abîme ; pourquoi donc aurait-il le vertige du trône ? Pour y parvenir, il ne monte pas, il descend (1)...

Lamartine n'avait nullement le vertige du trône, et sans désirer la présidence nous savons qu'il l'eût acceptée par patriotisme si on la lui avait donnée. Mais en demandant à l'Assemblée nationale, dans un discours d'autant plus impolitique qu'il prévoyait les conséquences de sa motion, en demandant aux constituants de rendre au pays l'élection du président de la République, il descendait du trône avant même d'y monter. Ce fut la grande faute de sa vie publique, car si le président avait été élu par l'Assemblée constituante, il est probable que nous n'aurions jamais connu le second Empire. Mais il était d'un âge, d'une génération où l'on sacrifiait tout aux principes. Et son idée était que le premier magistrat du pays, du moment que le droit divin avait fait place au droit populaire, devait recevoir le baptême et l'investiture du suffrage universel.

Quoi qu'il en soit, Lamartine fut très sensible à l'article de Delphine et lui écrivit sur-le-champ qu'il lui en coûtait beaucoup de ne pas aller lui répondre de vive voix. « La République est si jalouse, lui disait-il, qu'elle croirait que je la trahis pour une femme auprès de laquelle on a trop récemment médité non de la République, mais des républicains. »

Il voulait parler de la campagne néfaste d'Emile de Girardin qui, après avoir arraché en quelque sorte son abdication au roi Louis-Philippe et s'être rallié franchement à la République, n'avait cessé de jeter le discrédit sur le gouvernement provisoire (2).

L'élection présidentielle lui ayant fait des loisirs, Lamartine se réfugia dans ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, se consolant de ses déceptions politiques et de l'ingratitude de ses contempo-

(1) La « Presse » du 3 septembre 1848.

(2) Bien que ménagé personnellement par la « Presse », Lamartine souffrait beaucoup des attaques d'Emile de Girardin contre ses collègues : « Nous sommes dans une si forte crise d'affaire ce soir et toute la nuit, écrivait-il un jour à Delphine, que nous ne pourrions pas nous voir ce soir. Les mots « la Révolution du ridicule » et « vous faites regretter M. Guizot » sont iniques et font beaucoup de mal. Tout va « divinement », hors un seul point, mais rien ne dépassera notre patriotisme. » (Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détrouyat).

a été bien en route, souffrante au retour, mieux à présent.
 Tout à vous de cœur, dans le passé, présent et avenir.

LAMARTINE (1).

Le coup d'Etat mit fin à sa carrière politique.

Il était à Mâcon et sur le point de rentrer à Paris quand il en eut connaissance. Il retarda son voyage *par bienséance*, estimant qu'il n'était pas convenable, — ce sont ses propres expressions, — *que la République* qu'il personnifiait malgré tout *assistât à ses propres funérailles* (2). Et quelque temps après il adressait à un professeur de philosophie ces mots dignes de figurer en tête de sa vie publique :

Je n'ai jamais mis mon espérance, comme Strafford, dans le fils de l'homme, elle est plus haut. Cependant, elle s'éclipse quelquefois. Dieu semble toujours se déclarer contre ceux qui veulent faire son œuvre. Il combat pour ses ennemis contre ses amis. On s'étonne peu du manichéisme, quand on a vécu un certain nombre d'années et bien étudié l'histoire : la terre entière est bien un calvaire et une roche tarpéienne, calvaire pour les philosophes, roche tarpéienne pour les patriotes... Je m'y perds. Je mourrai, du moins, avec cette conscience de n'avoir pas dit un mot et pas fait un acte dans ma vie publique qui n'eût pour objet le service de la vérité divine à mes dépens. Fût-ce une folie de la croix ? fût-ce une duperie de la bonne volonté ? Le ciel seul me le dira, c'est son affaire (3).

A partir de ce moment, il ne vécut que pour les lettres et pour quelques rares amis. J'ai à peine besoin de dire que Delphine était de ce nombre. On le rencontrait surtout chez elle, aux heures de joie et de tristesse, car elle fut très éprouvée, elle aussi, à commencer par la mort de sa mère, arrivée le 6 mars 1852 (4).

On sait que, stimulée par Rachel, qui avait interprété sa *Judith* et sa *Cléopâtre*, elle avait quitté la plume et le masque du vicomte de Launay pour se consacrer entièrement à l'art dramatique.

Voici deux petits billets qui ont trait à la représentation de *Lady Tartuffe*.

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Déroyat.

(2) « Corresp. de Lamartine », t. IV, n. 356. Lettre au marquis de la Grange.

(3) « Ibid. », p. 357. Lettre à M. Valette.

(4) Lamartine lui écrivait à cette occasion : « Je passe à votre porte pour laisser une larme bien sincère et très chaude de mes yeux sur votre seuil. J'ai passé deux heures, ce matin, dans ce canapé où elle était hier. Elle est plus heureuse que nous aujourd'hui. Je ne demande pas à franchir cette porte que les consolations d'en haut doivent seules aborder en ce moment. Mais il y a aussi du ciel dans un cœur ami. » (Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Déroyat).

Le premier était adressé par Lamartine à M^{me} de Girardin l'avant-veille de cette représentation :

J'aurais à cœur de rendre service au meilleur des hommes qui m'a souvent rendu service à moi-même et qui ne veut pour récompense que trois billets payants à *Lady Tartuffe*. Pouvez-vous me les faire obtenir ? Faites que je réussisse comme vous réussirez.

De mon lit, le 8 février 1853.

LAMARTINE (1).

Le second était adressé par M^{me} de Girardin à Arsène Houssaye le lendemain de cette représentation :

M^{me} de Lamartine me fait demander à voir *Lady Tartuffe* aujourd'hui ; son mari est un peu mieux, elle oserait le quitter ce soir. Vous serait-il possible de me donner votre loge ? Vous seriez le plus aimable des voisins.

D. G. DE GIRARDIN (2).

Depuis lors, chaque fois que Delphine fit représenter une pièce nouvelle, Lamartine, qui se plaisait à dire que « tout allait à sa nature souple et forte, le cothurne et le sabot (3) », fut au premier rang des spectateurs. Mais il ne devait pas l'applaudir longtemps. Après avoir donné toute sa mesure dans ces deux chefs-d'œuvre, *la Joie fait peur* et *le Chapeau d'un horloger*, qui sont comme les deux faces de son talent, elle s'alita tout à coup pour ne plus se lever, et la marche du mal qui la minait fut si rapide, que le public apprit sa mort presque en même temps que sa maladie.

Sa dernière pensée avait été pour Lamartine. Quand on ouvrit son testament, on y trouva cette recommandation :

« Priez M. de Lamartine d'achever mon poème de *la Madeleine*, auquel il manque des chants, et qui est celui de mes ouvrages poétiques auquel j'attache le plus de ma mémoire. J'attends cela de son souvenir pour moi. J'ai beaucoup espéré autrefois de l'amitié de M. de Lamartine ; je l'ai trouvé toujours gracieux et bon avec moi, mais jamais complètement dévoué. Cette froideur a été mon premier désillusionnement dans la vie. Quand je serai morte, il ne refusera pas d'exaucer ce dernier vœu de mon cœur. »

C'était lui demander l'impossible, et il s'en est excusé en termes qui n'admettent pas de réplique. On ne complète pas, à soixante-

(1) Lettre inédite communiquée par M^{me} Léonce Détrouat.

(2) Lettre inédite de notre collection particulière.

(3) « Corresp. de Lamartine » t. IV, p. 230.

Des Vers de Charles Asselineau

On ignore généralement que Charles Asselineau fut poète.

Est-ce poète qu'il faut dire ?

Il dut à la fréquentation assidue de Théodore de Banville et de Charles Baudelaire d'être un rimeur passable et voilà tout.

Ces amitiés firent beaucoup pour sa réputation et on a parlé quelquefois élogieusement de ses nouvelles : *Le paradis des gens de lettres*, *La Double vie*, *Le major Prométhée*, *La ligue brisée* et de ses travaux de critique et de biographe. *Histoire du sonnet*, *Histoire de la ballade*, *André Boulle*, surtout de son petit livre de souvenirs sur Baudelaire, celui de ses ouvrages qu'on lit le plus volontiers et qui, s'il ne dit pas tout sur Baudelaire, est du moins écrit avec émotion et enthousiasme.

Il ne faut pas oublier avec cela la *Bibliographie romantique* qui renferme les plus sûrs renseignements sur quelques poètes avec des citations très suffisantes pour juger des auteurs du second et du troisième rang contemporains de Victor Hugo.

Cependant on n'a jamais fait allusion à des vers d'Asselineau ni même dit qu'il en avait publié !

Ce n'est certes pas à titre d'échantillon romantique que je crois devoir indiquer les deux pièces qui suivent.

Leur valeur littéraire est assez mince mais elles contiennent des noms d'écrivains bien oubliés aujourd'hui et complètent ainsi les études d'histoire littéraire relatives à cette époque fertile en travaux de toutes sortes :

Bourquelot, Lalanne et Bordier
Sont la fine fleur de l'école
Tout savant doit étudier
Bourquelot, Lalanne et Bordier
Lalanne est un rude écuyer
Mais parfois Bordier caracolle
Bourquelot, Lalanne et Bordier
Sont la fine fleur de l'école

cinq ans, l'œuvre d'une femme de vingt-deux ans. Mieux vaut une œuvre inachevée que faite de pièces et de morceaux mal joints et de matière différente.

Quand au reproche que Delphine faisait à son illustre ami, il aurait pu s'en justifier aisément. Plus dévoué lorsqu'il était jeune, il l'aurait peut-être compromise, et il n'était pas homme à le faire.

Plus tard, quand elle fut mariée, il se peut qu'elle lui ait plus donné que reçu, mais cela tint principalement à la différence de leur condition sociale. A la place de Delphine, il aurait probablement agi comme elle et moins reçu que donné. Et, d'ailleurs, il n'est pas prouvé que celui qui reçoit ait plus de plaisir que celui qui donne.

Quoi qu'il en soit, Lamartine s'acquitta largement de sa dette envers Delphine en lui consacrant après sa mort les pages admirables que l'on sait.

Avant, pendant, après [*la Presse*], a-t-il écrit, j'étais resté son ami *quand même*, je lui devais bien cette constance d'affection, et celle qu'elle avait pour moi, bien que désintéressée, méritait l'immutabilité d'une reconnaissance surnaturelle.

Tous les jours, quand je passe triste devant cette place vide des Champs-Élysées, où fut sa maison, plus semblable à un temple démoli par la mort, je pâlis, et mes regards s'élèvent en haut. On ne rencontre pas souvent ici-bas un cœur si bon et une intelligence si vaste (1).

Esprit et bonté : toute la vie de Delphine tient, en effet, dans ces deux mots.

LÉON SÉCHÉ.

(1) « Cours de littérature ». 2^e Entretien

Enault, Lemer et Dufaï
 Se sont repassé la férule
 Quel journal n'ont point envahi
 Enault, Lemer et Dufaï
 Il n'est pas un seul drap de lit
 Où ce beau trio ne pullule
 Enault, Lemer et Dufaï
 Se sont repassé la férule

Si Lemer est le plus coquet
 C'est qu'il travaille dans les modes
 Enault jappe comme un roquet
 Si Lemer est le plus coquet
 Parlant de tout en perroquet
 Il ira jusqu'aux antipodes
 Si Lemer est le plus coquet
 C'est qu'il travaille dans les modes

Quel journal n'est pas embrené
 O Dufaï par tes articles
 Depuis que ton heure a sonné
 Quel journal n'est pas embrené
 Il vaut mieux prendre un pince-né
 Pour le lire, que des besicles
 Quel journal n'est pas embrené
 O Dufaï par tes articles

Que Léon Feugère a d'appas
 Parlant d'Estienne et d'Homère
 A trouver son galimatias
 Que Léon Feugère a d'appas
 Il est si savant qu'il n'a pas
 Le temps d'apprendre la grammaire
 Que Léon Feugère a d'appas
 Parlant d'Estienne et d'Homère

Les noms (1) contenus dans les triolets d'Asselineau sont ceux de littérateurs avec lesquels il fut collaborateur de l'*Athenœum*, une revue de 1852 à 1856 qui n'est pas précisément amusante.

(1) Vers la même époque, Banville rimait pour les « Odes funambulesques », sa ballade des célébrités du temps jadis ; Lalanne et Dufaï y sont cités :

Dites-moi sur quel Sinai
 Ou dans quelle manufacture
 Est le critique Dufaï ?
 Où ? dans quelle maculature
 Lalanne met-il sa rature ?
 Où sont les plâtres de Dantan ?
 « Le Globe » et « La Caricature »
 Mais où sont les neiges d'antan ?

.....

L'Athenœum s'intitulait journal universel de la littérature, de la science et des beaux-arts, paraissait tous les samedis par cahier de deux feuilles (16 pp. grand in-4°) et se disait rédigé par les sommités de la science et de la littérature.

Les *sommités*, avec ceux cités par Asselineau, sont Ancelot, Philarète et Emile Chasle, Charma, Edelestand du Meril (oncle de Barbey d'Aurevilly), Jal, Vinet, Mérimée et aussi Ernest Reyer.

Dans son intéressante étude du *Mercur* (1^{er} mai 1909) sur Reyer écrivain, M. Henriot a parlé des premiers articles de son ami sans citer l'Athenœum.

Reyer est certainement celui de tous les collaborateurs de ce journal d'art, dont les articles se reliraient avec le plus de plaisir. La critique musicale en 1852 n'avait pas l'importance qu'elle a de nos jours et des articles comme ceux du maître Reyer étaient très rares.

Pourquoi Asselineau choisit-il de préférence pour servir de sujet à son innocente moquerie les noms de Léon Feugère, Bourquelot, Lemer..., etc. ?

Peut-être en raison de l'intimité qui l'unissait à ces savants qui étaient pour lui plutôt des collègues de bibliothèque que des confrères en littérature.

Feugère fut maître d'études puis professeur à Louis le Grand ; il a écrit une vie d'Etienne Pasquier, une vie d'Etienne de La Boétie ; critique littéraire il parlait en effet des livres d'Henri Estienne sur les auteurs grecs.

Il avait débuté par des vers plus nobles, mais justement aussi inconnus que ceux d'Asselineau.

Voici une strophe de *La mort du fils de Napoléon* :

Si d'un soleil plus beau la chaleur salulaire
 Eût muri son jeune âge en sa fleur moissonné
 Peut-être on l'aurait vu dans les champs de la guerre
 Revendiquer l'honneur du sang dont il est né.

.....

Tel était le ton de l'ode avant Victor Hugo.

Dufaï fit surtout de la politique ; on lui dut cependant des volumes de biographie.

Enault était le plus littéraire du groupe. Cousin de Louis Enault il publia un assez grand nombre de romans-feuilletons dont le plus connu est *Le Vagabond*.

Julien Lemer, mort il y a quelques années seulement, était un libraire qui se mêlait d'écrire non sans succès, dans les journaux de Paris avec des pseudonymes divers :

J. Raymond, Jean Lux..., etc (1).

On a de lui une petite anthologie des *poètes de l'amour*. Le titre n'est pas très exact. C'est en réalité une anthologie où figurent des pièces relatives à l'amour mais empruntées aux œuvres de tous les poètes célèbres depuis Charles d'Orléans jusqu'à Vacquerie et Julien Lemer lui-même. On rencontre dans ce petit volume in-16 *Lesbos* de Baudelaire. Pourquoi cette seule pièce de Baudelaire alors que Lemer en a choisi vingt-cinq de Voltaire et douze de Parny ?

Il y a aussi une petite pièce d'Auguste Vitu, poète passable s'il fut un médiocre critique. On ne lui reprochera pas de n'avoir pas lu les *Fleurs du Mal* :

Courtisanes, objet de délire et de haine
O lascives Phrynés, Laïs marmoréennes
Vous avez tout l'attrait du gouffre. Vous portez
Des épines au front qui sont des voluptés.

Vos amours sont pareils à ces blancs coquillages
Abandonnés un jour sur le sable des plages,
Et qui gardent en eux avec un rire amer
L'écho désespéré des sanglots de la mer.

Rien ne peut entamer l'enveloppe d'ivoire
Vase mystérieux, auquel ne saurait boire
La lèvre sans pudeur du passant ingénu
Que ne crispa jamais la soif de l'inconnu.

.....
Mais revenons aux vers d'Asselineau et à la fine-fleur de l'école comme il appelle ses trois amis : Bourquelot, Lalanne et Bordier (2).

Il s'agit encore de trois érudits mais ce n'est pas sans intention qu'Asselineau les a réunis dans ses vers. Une affaire rententissante les avait récemment groupés ; je veux parler du procès Libri.

En 1842, Libri, italien naturalisé, savant géomètre, ami intime de Guizot et d'Arago était nommé inspecteur de toutes les biblio-

(1) C'est chez Julien Lemer (librairie centrale, 9, rue des Beaux-Arts) que fut publié le Parnassiculet contemporain recueil de vers nouveaux précédé de l'Hôtel du Dragon bleu et orné d'une étrange eau-forte — 1872.

Ce petit livre fut rédigé en commun par Paul Arène, Alfred Delveau, Jean du Boys et Alphonse Daudet.

(2) Bourquelot (1815 + 1868) auteur d'une Histoire de Provins, professeur de l'école des Chartes, collaborateur d'Aug. Thierry. Lalanne, auteur des « Curiosités bibliographiques ».

thèques et de tous les dépôts d'archives de France lorsqu'on s'aperçut après chacune de ses tournées, de la disparition de livres et de manuscrits importants.

L'année suivante, Libri fit une vente qui produisit quelques centaines de mille francs et qui comprenait une édition de Theocrite disparue cinq ans auparavant de la bibliothèque de Carpentras et adjugée 635 francs.

Une instruction fut ouverte et les détournements attribués à Libri évalués à 500.000 francs.

Prévenu anonymement Libri passa la Manche.

Il ne cessa de protester de son innocence dans des lettres arrogantes adressées au ministère de l'Intérieur et à l'Institut.

A Paris deux clans s'étaient formés l'un avec Paul Lacroix, Brunet, Mérimée qui traitait l'accusation d'odieuse machination. L'autre soutenait les conclusions accablantes qui firent condamner le 22 juin 1850, Libri, à dix ans de réclusion.

Or ce second clan avait pour chefs les trois *experts* Bourquelot, Lalanne et Bordier.

Le parti favorable à Libri entreprit une violente campagne de réhabilitation où Mérimée se couvrit de ridicule lorsqu'on apprit que le père de Libri avait été un faussaire et un voleur.

Libri qui avait été condamné par contumace continua de résider en Angleterre et continua de *vendre* ses livres ce qui lui rapporta un million.

Sa culpabilité fut depuis prouvée jusqu'à l'évidence par M. Delisle (1).

Bordier (2) s'était particulièrement distingué dans cette affaire, surtout par la manière passionnée qu'il avait pour défendre ses opinions. C'est sans doute pour cela qu'Asselineau lui donne une mention :

Mais parfois Bordier caracole.

C'est ce même Bordier qui au lendemain d'une représentation des *Burgraves*, se rappelant que Victor Hugo avait écrit dans une ode :

Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux
composa les vers suivants :

Hugo lorgnant les voûtes bleues
Au Seigneur demanda tout bas
Pourquoi les astres ont des queues
Quand les Burgraves n'en ont pas !

(1) Voir Grande encyclopédie.

(2) Bordier (1817 + 1888) archiviste aux archives nationales.

Lalanne et Bordier publièrent après le procès Libri, un curieux dictionnaire des pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de la France.

Asselineau dut composer ses triolets à cette époque et les conserva longtemps inédits. Il ne les publia qu'en 1863 dans le *Parnasse satyrique* paru chez Poulet-Malassis, en deux volumes auxquels s'ajouta en 1866 un troisième volume ayant pour titre le *Nouveau Parnasse*. C'est dans le second volume que se trouvent les vers d'Asselineau.

Le *Parnasse satyrique* (sic) est une publication erotique et scatologique dont les plus détestables morceaux ne sont pas signés.

Dans une nouvelle édition parue à Bruxelles en 1881 il y a des notes attribuant à divers auteurs, plus ou moins célèbres, ces productions ordurières... (Alphonse Karr, Musset, Roqueplan, Béranger..., etc.).

Barbey d'Aurevilly a donné une pièce au *Parnasse satyrique* un jour, a-t-il avoué depuis « où il avait tenu à se déshonorer. »

A côté de véritables infamies il y a de belles choses à commencer par les six pièces condamnées de Baudelaire et voilà le danger des condamnations et des suppressions du genre de celles des *Fleurs du Mal*.

Ces six pièces étaient placées dans la première édition des *Fleurs du Mal* là où elles devaient être et n'offensaient rien ni personne.

Dans le *Parnasse satyrique* la mauvaise compagnie où elles se trouvent en change le caractère et en atténue la beauté autant que la beauté d'aussi beaux vers peut être atténuée.

On ne va pas chercher des fleurs du Mal dans le *Parnasse satyrique*, mais des polissonneries.

Baudelaire a cru devoir ajouter à ces inconvénients en faisant suivre ses admirables strophes d'une *venus belge* indigne de lui, pitoyable de forme et de pensée.

Béranger seul est vraiment à sa place dans un recueil à la fois erotique et scatologique. Sa démocratie est là à l'aise et malgré son sentimentalisme grossier, malgré tout, il est poète.

Charles Asselineau à côté des triolets que j'ai cités, en a d'autres sur un certain Malitourne collaborateur à l'*Artiste* d'Arsène Hous-saye et célèbre parmi les dandys du café de Paris.

La Malitourne de Véron
N'a rien de notre Malitourne
C'est un bonhomme en chapeau rond

Le Malitourne de Véron
 Le nôtre est pimpant et luron
 Tandis que le sien s'en retourne
 Le Malitourne de Véron
 N'a rien de notre Malitourne.

Mais le personnage a été étudié et très complètement dans l'intéressant ouvrage de M. Marcel Boulenger sur les dandys (1).

La seconde pièce d'Asselineau que je veux citer est plus que probablement inédite (2).

Où court Henry de Pène
 Que mon cœur a de peine
 Il nous répond à peine
 Ce brillant matador.

Il court à perdre haleine
 Vers une bourse pleine
 Le meilleur hippocrène
 N'est plus qu'un fleuve d'or.

A la Samaritaine
 Jetons-nous dans la Seine
 Ton départ grand de Pène
 Va causer notre mort.

Plus de bonne semaine
 De mots sentant leur veine
 De farira dondaine
 De turp ou bien de sport !

Figaro nous l'emmène
 Quelle chance inhumaine
 A nos hommes de peine
 Figaro fait un sort.

Ainsi dans ce domaine
 Où le succès l'entraîne
 Il va paraître à peine
 Qu'on nous donnera tort :

Quoi ! vous vouliez, vieux drôle,
 Tenir par les épaules
 Cet Amadis des Gaules
 Ce brillant pèlerin.

(1) Un vol. in-12. — Ollendorf 1907.

(2) Je n'ai pas consulté la « Gazette du Nord ». Je m'en aperçus aujourd'hui, mais il est peu probable que cette fantaisie y ait été insérée.

Ce héros de la mode
 Qui sur le bon ton brode
 Et qui dicte son code
 De Luchon jusqu'au Rhin ;

Ce roi des mandolines
 Ce duc des crinolines
 Ce régent des prâlines
 Cet argus de téfour

Pâtissier de nouvelles
 Plus vieilles que nouvelles
 Plus fausses que réelles
 Qu'il cuit dans son grand four

Faites moins de tapage
 Auguste aréopage
 Et laissez-là ce page
 Qui se lance en pleine jour.

Il faut à nos soirées
 Ses phrases bien nacrées
 Ses devises sucrées
 Son mollet fait au tour !

Quand il aura de Bade
 Assez vu la parade
 Assez mis en salade
 La glace et l'ananas ;

Il reviendra mes mattres
 Comme chez ses ancêtres
 Rapportant dans ses guêtres
 L'esprit des vieux anas !!!

Les vers d'Asselineau sont en somme assez anodins très peu *satyriques* mais d'une forme facile et c'est par là qu'ils conviennent au *Parnasse satyrique*.

A propos de cette publication et de la *facilité* qu'elle fait supposer en effet chez ses collaborateurs, Léon Gozlan disait que les lyriques dureraient au plus cinquante ans.

On ne s'attendait pas à voir Gozlan dans cette affaire.

Romancier de premier ordre, l'auteur du *Notaire de Chantilly* fut un médiocre poète et lorsqu'il publia *Les Bayadères* dans le 8^e volume des *Annales romantiques*, sa pièce fut jugée la plus faible de toutes celles envoyées :

« Sonnez, tambours chinois » et dansez bayadères,
 Voici les palanquins et les hauts dromadaires

.....

Plus de pudeur ! volez. Imitiez en courant
 Par un geste échappé de vos mains expressives
 Ce long abattement et ces rages lascives
 De l'amour qui combat, de l'amour qui se rend.
 « Bien ! » Penchez votre corps comme un rameau de saule :
 Peignez la volupté ! sur votre brune épaule,
 « Que votre tête aille mourant ! »

On ne dirait pas en lisant ces vers qu'Asselineau appelait des *invraisemblances* que leur auteur, en contradiction avec ses contemporains, fut excellent prophète en matière de lyrisme.

Il avait pourtant raison. Il prévoyait le Parnasse, celui sans épithète, celui des Parnassiens, qui viendrait bientôt pour achever le lyrisme.

Gozlan écrivait cela en 1856. C'est en effet moins de cinquante ans après que Verlaine formula l'art poétique de la nouvelle école :

Car nous voulons la nuance encore
 Pas la couleur, rien que la nuance.

Qu'avaient donc ces romantiques pour avoir exercé un attrait aussi puissant et aussi durable avec des babioles comme celles que j'ai citées avant d'arriver aux admirables vers de Verlaine ?

On me répondra qu'ils n'ont pas écrit que des babioles et que la présence des *Fleurs du Mal* dans le *Parnasse satyrique* en est la preuve ; on me dira aussi qu'ils avaient l'enthousiasme et on aura deux fois raison. Mais il me semble qu'il y avait en ce temps autre chose encore. Pourquoi sont-ils si amusants tandis que leurs successeurs, leurs détracteurs et leurs défenseurs d'aujourd'hui sont si complètement ennuyeux ?

René MARTINEAU.

UNE COMÉDIE DE HENRI DE LATOUCHE

LA “REINE D'ESPAGNE”

Le 5 novembre 1837, Henri de Latouche faisait représenter au Théâtre Français une pièce sur le succès de laquelle il comptait pour établir définitivement sa renommée.

Henri de Latouche était à cette époque une personnalité littéraire bien connue ; non pas que ses œuvres fussent marquées au coin du génie, mais son esprit, son goût et son sens critique avaient attiré auprès de lui un grand nombre d'artistes qui savaient apprécier ses conseils et en profiter. C'était surtout comme on l'a dit un grand exciteur d'âmes que ce personnage fantasque et rancunier qui finissait toujours par se brouiller avec tous.

Il tira André Chénier de l'oubli et Sainte Beuve prédisait que ce serait là son plus beau titre à la reconnaissance de la postérité ; ce fut lui qui découvrit Georges Sand et Auguste Barbier ; Charles Nodier et Jules Lefèvre-Deumier se plaisaient à rendre hommage à Latouche comme à un maître, et Balzac qui écrivit contre lui de si violents articles dans sa *Revue parisienne* ne dédaignait pas cependant de s'inspirer de lui. La physionomie de Latouche, un peu oubliée aujourd'hui et si intéressante commence à devenir l'objet d'une série d'études. On veut voir en lui l'amant poète célébré par Marceline Desbordes-Valmore.

Ce qui est certain c'est qu'il entretenait avec la famille Valmore de longues relations et qu'il eut sur la formation littéraire de la tendre Marceline l'influence la plus efficace.

Lorsqu'il écrivit la *Reine d'Espagne* ce n'était pas la première fois qu'Henri de Latouche abordait le théâtre. En 1811, il avait notamment fait jouer les *Projets de sagesse*, une comédie assez peu prisée. En 1818, nouvelle tentative, Latouche réussit à faire accepter à Favart d'abord puis à l'Odéon un acte en vers qui eut une certaine vogue : le *Tour de faveur*. L'auteur avait eu l'adresse

de glisser dans la pièce de discrètes allusions politiques : son héros était un jeune officier qu'une des lois les plus néfastes à la Restauration avait réduit à la demi-solde.

« Il était militaire avant qu'on fit la paix » disait Latouche dans ce vers bien simple, qui pourrait être de Casimir Bonjour ou de Camille Doucet ; on y vit une allusion à l'armée de la Loire ; il fut salué par des applaudissements et ne contribua pas peu à conduire le *Tour de faveur* jusqu'à la 100^e. Enfin, en 1818, Latouche écrivait en collaboration avec Emile Deschamps, *Selmours de Florian*, comédie en 3 actes et en vers.

Mais Latouche visait plus haut, il voulait un grand succès. En 1831 il était devenu presque célèbre. Son roman *Clément XIV et Carlo Bertinazzi* inspiré par un passage de la correspondance de l'abbé Galiani, avait eu un grand retentissement. Sa réputation était désormais amorcée, ce qui lui permettait d'affronter désormais le théâtre avec plus de chance.

La tentative toutefois n'était pas sans difficultés. Latouche était alors rédacteur en chef du *Figaro* et les lazzi qu'avec sa verve habituelle il distribuait un peu à tous lui faisaient d'avance des ennemis de sa pièce. Peut-être aussi l'âpre satire de la *Camaraderie littéraire* où il avait dénoncé la vanité des groupes de l'*Arsenal* et de *Notre-Dame-des-champs* n'était-elle pas oubliée.

Latouche ne se rendait-il pas compte des haines qu'il avait soulevées contre lui, voulait-il les braver ? Toujours est-il qu'il travailla sa pièce avec opiniâtreté. Il n'écrivait pas facilement ; tous ceux qui l'ont connu s'accordent à déclarer que ce causeur charmeur et disert éprouvait d'insurmontables difficultés à revêtir sa pensée d'une forme littéraire. Emile Deschamps qui fut plusieurs fois son collaborateur en faisait la remarque dans une lettre qu'il adressait à Sainte Beuve : « Je ne saurais vous rendre ce qu'il y avait de finesse de vues, de distinction, de plaisanterie, quand M. de Latouche disait le plan des scènes et certains détails improvisés. Puis il écrivait, et quelques jolis traits surnageaient dans une phraséologie négligée, incorrecte, obscure. Il fallait refaire. »

Latouche souffrait de cette impuissance ; aussi s'attachait-il surtout à la rédaction de sa nouvelle pièce. Il escomptait un grand succès. Sainte Beuve rapporte que la veille de la représentation de sa comédie, l'auteur de *la Reine d'Espagne* en proie à une vive agitation disait à un ami : « Je suis comme une femme enceinte qui voit le volume de son ventre et qui ne sait si l'enfant sortira. — Et pourtant reprit-il avec énergie et frémissement, il faut bien que ça sorte ! »

Ça ne devait pas *sortir*.

Tout se liguait contre Latouche. Une cabale s'ourdait. Latouche eut avec les acteurs des difficultés qui faillirent tout compromettre. Puis, des rancunes littéraires se réveillèrent, des vanités blessées se raidirent et les passions politiques subitement rallumées contre « le premier libéral romantique » se préparèrent à se déchaîner de concert contre l'auteur malheureux.

Latouche avait retiré le rôle d'Hénarès — un des principaux de sa pièce — au comédien David pour le donner à Menjaud : il s'était fait un ennemi qui devint un des chefs de la cabale. Il faut avouer aussi qu'il ne manquait pas de sans gêne avec les acteurs. Henri Monnier dans les mémoires de Joseph Prud'homme raconte à ce propos une anecdote amusante. L'acteur Monrose — qui devait jouer un des rôles principaux de la reine d'Espagne — fut prié de venir passer avec sa famille un dimanche chez Latouche à Aulnay. De loin, Latouche voit s'avancer une diligence sur laquelle il reconnaît Monrose portant sur les genoux un melon ; et de s'écrier aussitôt : « Je sens qu'il me serait impossible d'accueillir convenablement quelqu'un qui se présenterait chez moi avec un melon sous le bras » ; et de donner l'ordre au domestique Pierre de ne pas recevoir l'invité. Il fut impitoyable. « Enfin, je respire s'écria-t-il quand le bruit des roues de la voiture qui s'éloignait cessa de se faire entendre, la vue de ce melon m'a mis les nerfs dans un état affreux : j'en ferai une maladie : j'ai le *cantaloup morbus*. » Mais Monrose ne dut pas trouver la plaisanterie de son goût ; rien ne dit cependant qu'il ait songé à s'en venger et ce fut lui qui joua dans la *Reine d'Espagne* le rôle de Charles II.

Le sujet de la pièce était singulièrement hasardé. La reine d'Espagne, Marie-Louise d'Orléans, épouse de Charles II déjà vieillard, est aimée d'un jeune seigneur, *Médina Sidonia*.

Voulant pénétrer plus facilement à la cour, il s'est fait moine pour l'amour d'elle, et il a pris le nom de *Fra Hénarès*. Un chambellan également épris de la reine dévoile le secret d'Hénarès à Monville ambassadeur français, chargé par son gouvernement d'une mission politique étrange. La maison de Bourbon doit régner sur l'Espagne, tel est le mot d'ordre ; il faut faire tout pour empêcher que le roi ait un héritier. L'amour du chambellan pour la reine et la passion de Fra Hénarès à son endroit sont un danger pour la politique française ; aussi, Monville, espère-t-il que le chambellan jaloux saura déranger les projets de son rival ; c'est tout ce qu'il faut, car le chambellan, lui, c'est un sentimental, un tendre qui se bornera toujours à adorer en silence celle qu'il n'ose-

rait approcher. Monville ne se trompe pas ; Fra Hénarès se bat avec le chambellan ; blessé il est secouru par la reine.

Bientôt Marie-Louise se repent d'un instant de pitié ; Hénarès l'aime, elle l'a compris. Prise de scrupules elle appelle son confesseur et se retire avec lui ; tous pensent qu'elle s'est enfermée avec Hénarès. Monville veut à tout prix faire cesser le tête à tête : il met le feu au château. Mais il s'est trompé : Hénarès n'est pas là : le voici qui accourt et sauve la reine des flammes. La jalousie veille : Hénarès a touché la reine, c'est un crime de lèse majesté passible des derniers supplices. Paquita, une jeune suivante, réussit par une feinte à faire obtenir la grâce d'Hénarès par la reine elle-même. Celle-ci rougissante déclare au roi que selon l'usage on doit exaucer son premier vœu car le trône d'Espagne aura bientôt un héritier. Le roi ravi signe l'acte de clémence. Mais, le Saint-Office refuse d'obéir, le grand inquisiteur sacrifie Hénarès à sa haine, et la reine s'évanouit.

La maison de Bourbon régnera sur l'Espagne. Le sujet comme on le voit, était passablement hardi : les situations sont équivoques, la scène de l'incendie est même plutôt ridicule dans son invraisemblance. Tout cela ne serait rien si la forme même dans laquelle la pièce est écrite ne donnait lieu à des plaisanteries faciles et de mauvais goût. Si fin, si classique même qu'il soit d'ordinaire, il manque à Henri de Latouche un certain tact ; quand il parle des choses de l'amour, il passe facilement de la plaisanterie à une désinvolture qui ressemble trop souvent à la grossièreté.

En 1840, dans sa *Revue Parisienne*, Balzac, en un article virulent contre un roman de Latouche intitulé *Leo*, remarquait que l'auteur ne pouvait distinguer ce qui se dit à la rigueur entre amis à la fin d'un banquet de ce qu'il convient de taire en public. Et Balzac ajoutait que Latouche faisait dire par son héroïne à son mari : « ces mots que jamais aucune femme, ni la duchesse, ni la bourgeoise, ni la marchande de coco n'a pu dire : un autre *m'a possédée*. » Des remarques dans ce sens pourraient se répéter à propos de la reine d'Espagne. D'ailleurs, le sujet était choquant par lui-même et le public du Théâtre-Français fut choqué.

« Le public, dit Raoul Deberdt, un des principaux biographes de Latouche, voyait exposé en cinq grands actes cette éternelle thèse qui hante sans cesse le malheureux Latouche : l'histoire d'un mari débile, les états d'âme d'un homme tendre et généreux cherchant à innover les types du *mariage blanc* et des formules de liberté sentimentale. »

La pièce tomba. Dès le premier acte, les dames se sentirent froissées ; il y eut des murmures, puis des cris hostiles, tout s'acheva dans le brouhaha. Au lendemain de cet échec, Gustave Planche écrivait en réponse à la *Camaraderie littéraire* un violent article sur la *Haine littéraire* où Henri de Latouche était cruellement bafoué.

Henri de Latouche riposta. Il fit imprimer sa pièce chez Levasseur avec une préface où il expliquait les raisons de son échec. Jamais peut-être celui qui s'appela le *paysan de la vallée aux loups* ne montra plus d'esprit. Il sut être caustique et fin à la fois, et cette préface est un petit chef-d'œuvre de malice et de rancune concentrées.

« J'ai indigné des actrices de l'Opéra, j'ai scandalisé des séminaristes, j'ai fait prendre contenance à des marquises et à des marchandes de modes. Vous eussiez, dès la troisième scène du premier acte, vu quelques douairières dont les éventails se brisaient, se lever dans leurs loges, s'abriter à la hâte sous le velours de leurs chapeaux noirs, et, dans l'attitude de sortir, s'obstiner à ne pas le faire, pour feindre de ne plus entendre l'acteur et se faire répéter par un officieux cavalier quelque prétendue équivoque, afin de crier au scandale en toute sécurité de conscience. L'épouse éplorée du commissaire de police s'est enfuie au moment où l'Amoureux obtient sa grâce.

Ceci est un fait historique.

Elle a fui officiellement, enveloppée de sa pelisse écossaise. Je garde pour moi quelques curieux détails, des noms propres, plus d'une utile anecdote et comment la clef forcée du dandy était enveloppée bravement sous le mouchoir de batiste destiné à essuyer les sueurs froides de son puritanisme. Mais j'ai été perdu quand les cousins des grandes dames se sont pris à venger l'honneur des maris ; quand j'ai eu affaire aux chastetés d'estaminet et aux éruditions des magasins à prix fixe. »

Je soupçonne Latouche d'avoir inventé de toutes pièces après coup, plus d'une de ces « chastes interprétations » (1), certaines sont vraiment d'une recherche trop grossière pour que le public, somme toute choisi, des Français y ait même songé.

Cette polémique eut quelque succès ; mais Latouche ne devait jamais se relever de son échec. L'article de *Gustave Planche* sur la *Haine littéraire* avait été une exécution et Latouche y était

(1) Voici un exemple de ces passages équivoques et de grâce dont Latouche les souligna dans l'édition de la « Reine d'Espagne, Acte III Scène IX.

« Vous êtes terriblement ignorante, ma nié. Toutes les fois que ce signe est laissé au seuil d'un appartement ou d'un oratoire, il veut dire en Espagne que la faveur de Dieu est implorée pour une âme pecheresse. Qu'il y a un rapprochement essayé... entre la pénitence et l'absolution.

« La phrase a été coupée en deux par une interprétation indécente. »

même accusé de plagiat. Dans sa préface Latouche répondit avec dignité :

« Je ne finirai pas sans consigner ici un aveu dont je n'ai pu trouver la place dans la rapide esquisse de cet avertissement. Je déclare que je dois l'idée première de la partie bouffonne de cette comédie à une grave tragédie allemande, plusieurs détails relatifs à la nourrice Jourdan, à un excellent livre de M. Mortonval (1), la réminiscence d'un sentiment de prêtre amoureux au chapitre VII du roman de « Cinq Mars » et enfin une phrase tout entière à mon ami Charles Nodier. Cette confession est la seule malice que je me permettrai contre des plagiaires qui pullulent chaque jour, et qui sont assez effrontés et assez pauvres pour ne m'épargner à moi-même ni leur vol ni leur silence. La phrase de Nodier, je l'avais appropriée à mon dialogue avec cette superstition païenne qui pense éviter la foudre à l'abri d'une feuille de laurier ; avec la foi du chrétien qui essaye à protéger sa demeure sous un rameau béni. L'inefficacité du préservatif n'ébranlera pas dans mon cœur la religion de l'amitié. » (2)

En 1849, la *Reine d'Espagne* fut reprise à l'Odéon. Le public ne resta pas insensible à tant d'esprit et à tant de malice et il consentit bénévole, à laisser passer les bouffonneries un peu trop risquées.

Le succès fut réel mais il y eut peu d'enthousiasme. On avait vu *Ruy-Blas* et on oubliait que la *Reine d'Espagne* était son aînée. Latouche plus que jamais alla se cloîtrer à Val-de-Loup et se désintéressa de plus en plus de la vie littéraire. Pauline de Flaugergues qui s'était prise pour lui d'une amitié pure et pleine de tendresse vécut auprès de lui.

Il ne reçut plus que quelques rares amis qui, oubliant toute haine, venaient rendre visite à un homme qu'ils savaient bon et malheureux.

xxx

La *Reine d'Espagne* fait souvent songer à *Ruy-Blas* ; il est tant de ressemblances, qu'on est souvent en droit de se demander, si

(1) « Furey Guesdon », dit « Mortonval » né vers 1780, fut à la fois romancier, vaudevilliste et historien. Il écrivit de nombreux ouvrages et notamment un roman intitulé le « Tartufe moderne » qui eut quelque succès en 1825. « Une sombre histoire » (1845) qui est de lui est attribuée à tort à Horace Napoléon Raison.

(2) « Ch. Nodier » s'était lui-même vanté dans la préface de « Trilby » de s'être inspiré d'une pièce de vers de Latouche « La fleuse » ; il appelait Latouche son maître et son ami. Plus tard ils se brouillèrent, et un beau jour Latouche reprocha à Nodier de l'avoir imité sans le prévenir. Accusation injuste ; Nodier avait procédé non seulement avec tact mais avec amitié et son « plagiat » qu'il n'avait pas voulu céler était un hommage pour Latouche.

ce n'est pas la pièce de Latouche qui a donné à Hugo la première idée de son drame, et, si grâce à son immense talent ce n'est pas le sujet de l'ermite de *la Vallée aux Loups* et non sa propre inspiration qu'il a transformé jusqu'à en faire un chef-d'œuvre. L'action des deux pièces se passe à la même cour, de part et d'autre le même roi sinon la même reine ; dans la *Reine d'Espagne* un prêtre aime sa souveraine ; la passion de Victor Hugo pour l'antithèse fait de cet amoureux un valet ; de plus il est certains détails qui se retrouvent dans les deux œuvres. Sans doute, *Ruy-Blas* et *la Reine d'Espagne* ont une source commune : les *Mémoires de la cour d'Espagne* de Madame d'Aulnoye. C'est là que Victor Hugo aussi bien que Latouche ont puisé la donnée initiale de leurs pièces.

A un moment donné l'historien de la cour de Charles II raconte que la reine reçut un jour une lettre d'un inconnu qui prétendait l'aimer et cette lettre se terminait en une plainte amère : « *Que l'on est malheureux d'être un sujet quand on se sent les inclinations du plus grand roi du monde !* »

N'est-ce pas Ruy-Blas souffrant d'avoir laissé pénétrer « dans le cœur d'un valet les passions d'un roi ? »

Chez M^{me} d'Aulnoye, on trouve les personnages principaux des deux œuvres ; le rôle de la *camarera major* dont Victor Hugo et Latouche ont tiré parti est indiqué dans les termes les plus précis, de même qu'on y lit consignées les règles protocolaires que cette vilaine femme veut faire respecter dans toute leur rigueur.

Mais si les *Mémoires* de Madame d'Aulnoye sont la source commune, Victor Hugo semble cependant s'être inspiré grandement de son prédécesseur. Le fait que Victor Hugo s'est servi des mêmes épisodes que Latouche serait déjà un indice ; les mêmes détails les ont frappés ; de l'œuvre de Madame d'Aulnoye ils ont détaché les mêmes personnages.

Sans doute Victor Hugo traite le sujet avec infiniment plus d'art, mais il n'en reste pas moins vrai que Latouche l'avait fait avant lui avec succès. Il faut pour s'en rendre compte comparer l'entrevue de la reine et d'*Hénarès* d'une part, celle de la reine et de *Ruy-Blas* d'autre part.

Rapprochez surtout la fameuse scène de la lettre du roi dans *Ruy-Blas* et le célèbre :

Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups ;

Cet épisode se trouve entièrement en germe chez Latouche :

« *Le confesseur* (à la reine),

Il (le roi) entend d'abord la Sainte Messe ; puis, avant d'entrer en chasse, il se détournera, m'a-t-il dit, pour venir vous baiser la main.

M^{me} Jourdan.

« La chasse ! Toujours la chasse ! »

A la fin de la scène voici tout ce que le roi trouve à dire à la reine dont il a sollicité une entrevue :

« Vive Dieu ! Madame, nos meutes ont retrouvé la piste. C'est un signal convenu entre nous et le grand veneur ; j'étais accouru vous voir en attendant cet événement ; maintenant je répons du succès... de la chasse. A tantôt, Madame... Holà ! Messieurs, messieurs, entreprenez la reine en liesse, et en joie jusqu'au grand coucher qui aura lieu ce soir et qu'on avertisse le corps diplomatique ».

D'ailleurs si les deux pièces ont plus d'un rapport, il est parmi les différences un détail qui n'est pas tout à fait à l'honneur de Victor Hugo.

Le grand poète, comme Latouche, place son drame à la cour de Charles II, mais au lieu que ce soit, comme dans la *Reine d'Espagne*, la reine *Marie-Louise d'Orléans* qui règne, il suppose que c'est *Marie-Anne de Neubourg* la seconde épouse du roi.

Biré, sans songer à rapprocher *Ruy-Blas* de la *Reine d'Espagne*, a dans son livre sur *V. Hugo après 1830*, souligné la particularité à laquelle nous faisons allusion, dans des termes acerbes.

« Victor Hugo place son drame « à Madrid 169.. » et pour préciser davantage en 1699 puisqu'au cours de la pièce « l'infant bavarois se meurt » et que cet infant ou plutôt le prince électoral de Bavière, Maximilien Emmanuel, prétendant à la couronne d'Espagne, meurt le 6 février de cette année. A cette date, la reine était bien Marie-Anne de Neubourg, seconde femme de Charles II qu'elle avait épousé en 1690. Pour tracer son portrait, le poète ouvre les « Mémoires de la Cour d'Espagne », par la comtesse d'Aulnoye, collectionne avec soin tous les faits, tous les traits qui s'appliquent à la reine et les transporte dans son drame. Il n'y a qu'un petit malheur, c'est que la reine dont il est parlé dans les « Mémoires de Madame d'Aulnoye » ce n'est pas Marie-Anne de Neubourg, mais bien Marie-Louise d'Orléans, fille d'Henriette d'Angleterre et première femme de Charles II.

« On le voit, rien de plus simple ; Victor Hugo prend le portrait de Marie d'Orléans, il écrit au-dessus : Portrait de dona « Maria de Neubourg » et il ajoute le plus tranquillement du monde « à défaut de talent l'auteur a la conscience, il veut la porter en tout, dans les petites choses comme dans les grandes ».

Pourquoi cette substitution ? N'était-ce pas pour dépister les curieux, pour éloigner les velléités de rapprochements entre la donnée de *Ruy-Blas* et celle de la *Reine d'Espagne* en changeant tout simplement le nom d'un des personnages principaux.

Ce n'est pas à dire que Latouche qui semble, lui aussi, avoir certaines prétentions à l'exactitude historique soit plus rigoureux que Hugo.

Latouche fait dire à Charles II, époux de Marie-Louise d'Orléans :

« Docteur, penses-tu qu'un homme de mon âge, soixante ans et un peu plus, mais un roi, puisse avoir des enfants ? »

Or né en 1661, Charles II est mort en 1700 à 39 ans, Marie-Louise mourut peu après son mariage et le roi épousa en secondes noces une princesse de Bavière, fille du Palatin de Neubourg dont il n'eut pas d'enfants non plus.

Quoi qu'il en soit, les analogies entre *Ruy-Blas* et la *Reine d'Espagne* sont assez frappantes pour que la source commune ne suffise pas à les expliquer. Qu'on relise *Ruy-Blas*, que l'on jette un coup d'œil sur la pièce d'Henri de Latouche et l'on n'aura pas de peine, croyons-nous, à trouver de nouveaux points de ressemblances qui n'ont pu être discutés dans cette rapide étude.

Georges VRANCKEN.

LETTRES INÉDITES

d'Alfred Le Poittevin à Gustave Flaubert

J'ai eu récemment l'occasion, en publiant les œuvres inédites d'Alfred Le Poittevin (1), de mentionner dans une courte introduction plusieurs fragments importants des lettres adressées par lui à son ami Gustave Flaubert. Quelques critiques, en particulier M. Léon Bocquet (*Revue Bleue* du 28 août 1909), ont bien voulu exprimer le regret que je me sois borné à des citations trop rapides de cette correspondance, et ont paru souhaiter de la voir à son tour intégralement publiée.

J'avais indiqué les raisons qui m'empêchaient alors de prévenir leur désir. Elles tenaient d'abord aux engagements pris envers les héritiers de Le Poittevin (engagements dont les événements sont venus depuis me libérer en partie). Elles tenaient aussi, et surtout, à certains scrupules littéraires justifiés, me semblait-il, par le caractère de ces lettres. Je demande qu'on m'autorise à m'expliquer brièvement sur ce point, puisqu'aussi bien je n'ai pas su me faire comprendre une première fois.

Il peut sembler étrange qu'à notre époque on hésite à imprimer quelque chose, sous le seul prétexte que la morale ou la simple décence risquent d'en être choquées. Nous ne sommes plus au temps où le Parquet d'Etampes dirigeait des poursuites contre un poème de Maupassant, dont l'inspiration naturaliste avait effarouché les bourgeois. — Sans doute. Nous avons fait des progrès, et de nos jours il s'en publie bien d'autres. Mais la différence reste plus apparente que réelle. Le lecteur français veut être respecté, même quand il ne lui déplaît pas qu'on flatte un peu ses instincts gaulois ; sa curiosité a beau n'être pas toujours très chaste, elle affecte encore des airs de prudence et de distinction auxquels on se laisse prendre. Tout le talent, en cette matière, est en effet de savoir présenter élégamment l'ordure qu'on veut faire avaler. Le danger moral n'est pas en cause : on s'en moque bien,

(1) In-16, Ferroud, 1909.

pourvu que le cadre soit agréable, le décor raffiné, l'intrigue noblement voluptueuse et spirituellement développée. Mettez aux personnages de vos romans des gants blancs, un habit, et une fleur à la boutonnière, tout leur devient permis, même les pires obscénités. Peu importe ce qu'on décrit, si la description est habilement maquillée. On accompagnerait sans dégoût Messaline dans les pires lupanars de Rome, à condition qu'elle porte sur la gorge cette résille d'or dont parle Juvénal. C'est la vieille histoire des feuilles de vigne aux statues. Le succès exige qu'au lieu de raconter franchement, crûment même, on se contente de laisser deviner, de suggérer. Et, partant de là, on en arrive non plus à faire de l'art sans se préoccuper de la morale, mais à s'ingénier à être délicatement immoral pour donner l'illusion qu'on fait encore œuvre d'art.

Il y a donc, malgré tout, des mots qu'on ne doit pas prononcer et des actes qu'il faut laisser dans la pénombre de l'alcôve, quand rien, pas même le voile le plus transparent, n'est là pour en cacher la nudité. On a le droit de tout dire, mais à condition de le dire d'une certaine manière.

Or, les confidences intimes de Le Poittevin à Flaubert sont souvent d'une franchise brutale à déconcerter les esprits les moins pudibonds. On est habitué à se représenter Flaubert uniquement comme un travailleur austère, dont la vie n'a été traversée que par une passion, toute platonique, pour M^{me} Marie Schlésinger, et par sa liaison moins éthérée avec Louise Colet. Les documents authentiques que j'ai sous les yeux, démontrent qu'à l'exemple de Le Poittevin, il ne dédaigna pas toujours les aventures triviales, ni les débauches les plus sensuelles. Cela rentrait dans son apprentissage du monde et de la réalité. Les deux amis ont voulu également, pendant leur jeunesse, tout connaître, tout expérimenter : ce sont leurs expériences qu'ils se communiquent dans leurs lettres, avec force détails à l'appui. Et je veux bien, pour reprendre l'expression de M. Léon Bocquet, « qu'il soit permis à des hommes libérés de pensers bourgeois et de l'hypocrisie courante, d'écrire, comme on parle au fumoir, des propos qui ne scandalisent que les pusillanimes et les pharisiens » — mais c'est affaire entre eux ; et si, au lieu de donner à leurs récits un tour simplement libre, mais malgré tout correct, ils n'ont jamais employé que l'argot des hôtels borgnes et des maisons dont ils fréquentaient volontiers les pensionnaires, c'est apparemment qu'ils entendaient réserver pour eux seuls ce genre assez douteux d'observations et de plaisanteries.

Je ne crois donc pas, rien que par égard pour la mémoire de ces deux hommes, pouvoir, aujourd'hui mieux qu'hier, livrer à la publicité des écrits qu'il est infiniment probable qu'ils n'avoueraient eux-mêmes qu'à contre cœur. Peut-être, un jour, la correspondance autographe de Le Poittevin à Flaubert tombera-t-elle entre les mains d'un chercheur qui n'hésitera pas à combler certaines lacunes des lettres qu'on va lire ; je préfère lui laisser l'entière responsabilité de son travail, comme j'accepte d'avance le reproche d'avoir cédé à de sots préjugés en laissant le mien incomplet.

Et, sans doute, je me fais ici seul juge d'un procès que je solutionne à mon profit, en raisonnant sur des témoignages que je me refuse à produire. Mais j'ajoute, sans crainte cette fois d'être démenti, que l'histoire littéraire n'aurait rien à gagner à la divulgation des quelques coupures que j'ai pratiquées : et c'est bien l'argument décisif qui m'engage à les maintenir.

Mais il n'en est pas de même, semble-t-il, de l'histoire psychologique. Une étude approfondie ne réclame-t-elle pas qu'on examine dans son ensemble la mentalité de ces deux écrivains, sans en négliger aucune particularité ? Une insistance aussi marquée à s'appesantir, avec un réalisme cynique, sur la description des aspects physiques de l'amour, des raffinements qu'on peut apporter à l'acte sexuel, à l'exclusion de tous ses autres aspects, constitue un trait de caractère remarquable dont ne saurait éluder de parti pris l'explication. D'où provient cette tournure d'esprit, et quelle en est la portée ?

C'est là un problème assez complexe, dont la discussion entraînerait beaucoup trop loin. Notez-le d'abord, cette tournure d'esprit n'appartient pas en propre à Flaubert ni à Le Poittevin. On en constaterait l'existence chez Gautier, chez Balzac, chez Zola et chez Maupassant — dont une œuvre de jeunesse, la comédie *A la feuille de rose*, restera probablement toujours ignorée du public pour des raisons analogues à celles que j'invoquais tout à l'heure. Mais elle n'a rien de commun cependant avec la liberté franche et naturelle de Rabelais, ni avec le piquant de Voltaire, ni avec le libertinage de Crébillon fils, ni avec le vice maladif du marquis de Sade. C'est quelque chose d'un peu spécial à une époque et à une génération. Je verrais volontiers, dans cette tendance commune à des hommes de valeur si différente, la conséquence d'un pessimisme général et la manifestation détournée d'une révolte contre le lyrisme romantique et sa poétisation exces-

sive de la passion. En dépouillant la correspondance inédite de Le Poittevin, comme en étudiant celle de Flaubert, il m'a semblé découvrir qu'une crainte identique était la raison profonde de leur penchant à se complaire dans l'arrière-boutique sordide de l'amour, — c'est à savoir la crainte d'accorder, dans leur concept du monde, une part trop grande aux purs sentiments, même à ceux qu'ils pouvaient éprouver eux-mêmes ; c'est une égale défiance de toute idéalisation involontaire faussant la vision nette et scientifique des choses. Comme il leur était devenu essentiel, pour observer et peindre fidèlement la réalité, en même temps pour la dominer et se soustraire à sa tristesse, de n'y rien mêler de leur cœur ni de leur esprit, ils redoutaient toujours, aussi bien dans leur vie privée qu'en littérature, d'être les esclaves et les interprètes inconscients de leurs émotions personnelles. Ils combattaient donc l'attrait de celles-ci par l'emploi de remèdes contraires. De la fameuse définition de l'Amour, ils ne retenaient que la seconde partie, le contact de deux épidermes : et ils exagéraient encore ce point de vue positif, matériel, jusqu'à le rendre grossier, pour s'ôter l'envie de trouver l'autre préférable.

S'il en est ainsi, cette particularité psychologique se rattacherait de très près aux principes d'esthétique objective qui ont provoqué le mouvement naturaliste. Et peut-être, alors, ne faudrait-il pas accorder une importance trop absolue aux gaillardises qui émaillent certaines lettres inédites de Le Poittevin, par exemple, ou de Flaubert. On parle peu de ce qu'on fait beaucoup ; et je ne suis pas éloigné de penser que, pour en avoir tant raconté entre eux, et d'une couleur aussi épaisse, ils ont dû, avec leur imagination outrancière, inventer et dénaturer bon nombre de leurs fredaines.

Quoi qu'il en soit, il suffit en tous cas, même à l'étude psychologique de ces auteurs, d'envisager le problème dans ses données générales, comme je viens de le faire ici même. La question est assez clairement posée : peu importe à la découverte de sa solution la mise au jour de documents scatologiques ou pornographiques, dont la simple indication est déjà très explicite.

Heureusement ces pages de Le Poittevin (à propos desquelles je regrette d'avoir été forcé de m'expliquer trop longuement) ne constituent qu'une partie aisément négligeable de sa correspondance. Il reste, à côté, de quoi exciter autrement, et mieux, l'attention des lecteurs.

Plusieurs des lettres qu'on lira ici même n'ont subi aucun retranchement : les fragments publiés de beaucoup d'autres en

absorbent presque la totalité. Et je me suis aperçu, en les relisant toutes attentivement, que même mutilées et tronquées elles pouvaient encore fournir un tout complet par lui-même. L'intérêt véritable de cette publication sera, je l'espère, non seulement de renseigner sur les relations amicales de Le Poittevin et de Flaubert, et les circonstances biographiques qui entourent leur intimité, mais de fixer un caractère original, très représentatif de son temps et de son milieu, et que M. Léon Bocquet a fort justement défini en l'appelant « *une victime du romantisme* ».

J'ai respecté exactement l'ordre chronologique de ces lettres, et pour celles qui ne portaient aucune mention de date, j'ai signalé quels arguments tirés du texte permettaient de les classer approximativement dans la série. Comme il peut être utile à des recherches ultérieures d'avoir, sur ce point, des indications absolument précises, j'ai noté même le rang de plusieurs lettres ou billets, dont j'ai les autographes en mains, mais que je laisse exprès dans l'ombre.

On ne doit pas s'attendre à rencontrer dans cette correspondance rien de bien comparable à ce qui fait le charme et la beauté de celle de Flaubert. Elle vaut surtout par sa franchise de bon aloi. Et s'il arrive qu'il s'en dégage la silhouette d'un personnage différent de celui que j'ai cru entrevoir et peindre ailleurs, c'est qu'alors je me serai trompé en le montrant, une première fois, autre qu'il se révélait lui-même. Des deux témoignages, le sien est naturellement le seul qui doive être pris en considération.

René DESCHARMES.

I

(*Timbre de la poste, Rouen, 6 août 1842*).

Monsieur Gustave Flaubert, rue de l'Odéon, 35.

..... As-tu été voir Gautier, avec qui tu devais lier connaissance ? As-tu été le complimenter de son exaspération croissante contre les progrès de l'espèce humaine ? Je parie bien que non, et qu'un sot amour-propre t'aura empêché de passer sa porte et fixé au seuil, comme le suisse de celle de Notre-Dame de la Garde.....

..... Je lis la correspondance de Rousseau : quel gaillard ! « Je n'ai jamais mis au bas d'une lettre « votre serviteur », n'étant le serviteur de personne ! »

De l'orgueil bien placé. Pamphlet ! (1).....

(1) J'ai sous les yeux une première lettre, un peu antérieure à celle-ci, datée par la poste du 15 juillet 1842, et adressée à « Monsieur Baudry, rue de Vaugirard, 15, pour remettre à M. Gustave Flaubert. »

II

(*Timbre de la poste, Fécamp, 11 septembre 1842*).

Monsieur Gustave Flaubert, Trouville-les-Bains, par Touques.

Me voilà enfin revenu dans ma niche, après une assez longue tournée ; ne sachant pas très bien pourquoi j'y retourne, et ne voyant guère dans quel but j'en étais parti.

Si tu étais, il y a deux ans, à Fontarabie, je t'apprendrai, par compensation, que j'étais il y a un an à Fécamp, il y a deux ans à Fécamp, il y en a trois pareillement, toujours à la même époque, « et sic in infinitum ».

Lorsque je suis arrivé au Havre, par le « Français », il était à peu près nuit. Il y avait, à une fenêtre de l'Hôtel de l'Amirauté, deux femmes, l'une jeune, l'autre plus âgée. J'ai cru que c'était Flora et sa mère et je suis revenu le soir errer sous la lumière qui tombait des fenêtres. « Errat qui putat.... ! » ce n'était pas elle. Elle a quitté le Havre il y a 15 jours, et j'en ai été pour mes frais d'émotion.

Pourquoi cette jeune fille, que je ne connais pas, m'est-elle ainsi restée dans la mémoire ? Je ne le sais, et sans doute quelques heures de plus m'en auraient désenchanté comme des autres. Mais enfin, j'aime à y penser de temps en temps. Est-ce parce que je lui ai adressé deux pièces de vers ? et ce souvenir d'elle n'est-il qu'une forme nouvelle de la vanité ?

J'ai entendu, à Bayeux, sonner les carillons, ce qui m'a rappelé qu'à propos des carillons de Flandre, Michelet a mis dans son dernier volume un petit morceau, chef-d'œuvre du genre amphigourique.

J'ai monté à Cherbourg, à bord des frégates à la vapeur, des frégates à la voile, et tiré un coup de canon ; j'ai vu le phare de Gaddoville et admiré la querelle de mon père et de notre hôte, qui nous avait égorgés comme dans un bois.

J'ai admiré ta froideur à l'endroit de la femme que tu as fait baigner.....

Je te prie de vouloir bien me répondre de suite, surtout pour ta sœur dont ces dames sont inquiètes. Ce que tu me dis nous chagrine beaucoup. Tache de nous envoyer quelque bonne nouvelle.

« Manuel du fou. — Manuel du mauvais navigateur. Extrait :

« Quoique la mer soit dure et le navire mal radoubé, le mauvais « navigateur n'hésite pas à mettre à la voile ; s'il observe que le pilote « connaît la mer, il n'hésite pas à le renvoyer et à le remplacer par un « homme notoirement incapable ; à l'endroit même où les cartes indi- « quent un écueil, il prétend faire passer le vaisseau ; quoiqu'il heurte « les rochers, il s'obstine à le pousser à toutes voiles dans la même « direction, etc... »

Tout à toi,

LUCIEN.

Je t'avais prié de détruire la lettre où étaient les changements à mon dithyrambe. Je te prie de vouloir bien m'annoncer dans ta prochaine lettre si tu as exécuté ta promesse à cet égard. « Vale. »

Je pars de Fécamp le 1^{er} octobre.

III

(Timbre de la poste, Fécamp, 23 septembre 1842).

Monsieur Gustave Flaubert, chez son père, Rouen.

Si tu fais à Trouville ta compagnie d'un matelot stupide et d'un enfant de huit ans, c'est bien, mais au-dessous de moi qui ne la fais de personne.

Je suis seul à la manière de Timon. Je suis apparemment « le Méchant » de Diderot, qui vit seul. Ce qui est sûr, c'est que je ne me débattrai pas, comme Rousseau, pour m'en défendre.

Il me vient parfois le désir d'une fille quelconque, pour cinq minutes environ. N'en ayant pas je m'en passe, et me résigne même de bon cœur.....

Je sors rarement de mon trou ; j'entends le bruit de la mer à toute heure du jour : c'est mon chant de nourrice. Le soir, je vois se lever la Grande Ourse, j'attends que la lune paraisse, je la salue d'un bonsoir au bout d'une heure, et je vais me coucher.

J'ai fait hier « mes visites ». Sens tu la beauté plastique de l'homme en frac noir qui fait des visites d'une heure à sept, et rentre après cela dans sa cahute, pour y dîner.

J'ai à te conter, à Rouen, une histoire qui t'étonnera, quoique tu te croies peut-être un homme, comme Goethe, à n'être étonné de rien. Mais de pareilles choses ne se confient point au papier. Tu y verras qu'il y a encore des hommes dans la magistrature qui honorent l'humanité.

La lettre de Miss Jane..... m'est arrivée à point pour m'apprendre votre retour à Rouen. Sans cela cette lettre t'aurait joint à Trouville, ce qui aurait retardé l'arrivée des choses importantes qu'elle contient.

Je lis Hérodote et Port-Royal. Je viens d'achever « l'Ile de Vénus ». La belle chose que la lecture !

Je te prie de m'envoyer une lettre et de vouloir bien y insérer le bulletin de la santé de ta sœur qui m'intéresse, qu'attendent ces dames, et que tu as encore omis la dernière fois.

Je pars d'ici le 4 octobre au matin (7 heures). Je n'aurai pas la poste ce jour-là, écris-moi auparavant. Adieu, bonne nuit.

(A suivre).

LETTRE SUR LA MORALE

A la suite des articles parus dans certains journaux sur les *Lettres d'Alfred de Musset à Aimée d'Alton* que M. Léon Séché vient de publier au *Mercure de France*, M. Jules Troubat a adressé la lettre suivante au directeur des *Annales Romantiques* (1) :

Mon cher ami (1),

A l'exemple de Sainte-Beuve, qui écrivit autrefois une *Lettre sur la Morale et l'Art* au directeur du *Moniteur* (encore en ce temps-là *Journal Officiel*), à propos de ses articles sur *M^{me} Bovary* et *Fanny*, qui offensaient, paraît-il, la morale, je viens vous demander la permission d'écrire mes impressions personnelles sur la façon dont a été accueillie, par *une certaine* presse, comme on dit, sévère... mais juste, la presse grave, sérieuse, bien pensante, celle qui fait la loi en morale, en religion, en philosophie de toute espèce, qui a ses brevets de capacité, — la presse des sciences morales, si l'on veut, car elle est en grande partie de l'Institut, — la publication des *Lettres d'Alfred de Musset à une inconnue* (qui ne l'a pas été longtemps), publication dont je prends ma part de responsabilité, puisque c'est à moi qu'ont été dus la conservation et le dépôt de ces lettres à la Bibliothèque Nationale.

« Aurons-nous toujours l'idole, jamais l'homme ! » me dictait un jour Sainte-Beuve dans son article de 1861 sur Béranger, dont il chiffonnait un peu l'auréole, sans lui rien ôter de ce qu'il y avait de réellement bon et d'humain chez le chansonnier populaire. A lire les critiques, dont la publication récente des *Lettres d'Alfred de Musset* dans *le Figaro* a été l'objet, il semble que vous et moi nous ayons fait du tort à la mémoire du poète. Cette appréciation dépend de l'idée qu'on se fait de l'homme. Ceux qui voient l'homme dans l'œuvre se font illusion. Ceux au contraire pour qui l'homme est intéressant à connaître, le cherchent, en dehors de l'œuvre, là où il se révèle le plus lui-même, sans pose, sans apprêt,

(1) La même lettre a paru sous une autre forme dans le « *Mercure de France* » du 16 Février et dans le « *Figaro* » du 19 du même mois

dans sa Correspondance principalement, quand elle n'a pas été travaillée, soignée, triturée, en vue d'une publicité prochaine ou lointaine. Personne n'a poussé plus loin que Sainte-Beuve, de nos jours, cet ordre de pénétration, d'investigation littéraire, qu'il n'avait peut-être pas inventé, car les *Essayistes* anglais, auxquels il en rendait hommage et témoignage, l'avaient appliqué avant lui, mais il lui a donné un développement qui ouvre les portes à toutes les curiosités. — Et la sienne était une de ses facultés critiques. — Rien n'est indifférent de tout ce qui vient d'un homme célèbre, d'un grand nom, d'un homme en vue, d'un écrivain de génie, d'un grand poète. C'est l'humanité, prise dans un de ses grands types, et dont il est un des spécimens les plus accomplis, qu'on étudie en lui et qu'il apprend le mieux à faire connaître.

Nous n'y portions peut-être pas tant de prétentions, mon cher Séché, quand vous vîntes me dire à l'hôpital Pasteur, où je recevais, depuis plus de deux mois, des soins merveilleux pour un mauvais coup reçu au genou droit : « Vous savez, la cassette que vous avez remise, il y a trente ans, à la Bibliothèque nationale, pleine de Lettres d'Alfred de Musset, on va l'ouvrir au mois de janvier prochain... Si vous voulez, nous les publierons... » Je n'y pensais plus, j'avais oublié cet épisode d'un temps où j'avais trente ans de moins, et où je ne me serais pas fait crédit à moi-même, alors, pour une si longue échéance : je n'aurais pas été sûr d'y être. « Publiez-les, vous répondez-je ; vous me trouvez en pleine *inactivité de service* ; vous, vous avez la force et la santé, la *robur*... » Et vous vous chargeâtes de copier les Lettres, de les annoter, de les publier dans *le Figaro* d'abord, en volume ensuite à la Société du *Mercur de France*. — Je ne me *désolidarise* pas d'avec vous, si vous le permettez.

Qu'avons-nous fait ? Et qu'auraient fait, à notre place, les confrères qui ont blâmé la publication de ces Lettres ? Du tempérament littéraire dont on les connaît, ils les auraient publiées comme nous. Que fallait-il en faire ? Les détruire ou les laisser détruire ? En 1880, M^{me} Paul de Musset me mit dans la confiance de ces Lettres intimes, et me dit qu'elle voulait les brûler ou les faire enterrer avec elle, dans son cercueil. Je l'en détournai. Quel homme de lettres n'en aurait fait autant à ma place, à moins d'être de ces fanatiques qui suppriment les documents historiques ? — « Des lettres signées d'Alfred de Musset, lui dis-je, on les conserve pour la postérité ; donnez-les à la Bibliothèque nationale, fixez un délai pour leur ouverture après votre mort... » Elle avait d'abord demandé cinquante ans ; M. Léopold Delisle n'en

aurait voulu que vingt ; on s'en tint à trente à partir du jour où elles seraient remises à la Bibliothèque.

Il y a eu, même avant leur publication, un parti pris de dénigrement — peut-être de dépit — contre ces Lettres. On les jugeait sans les connaître, ce qui prête le mieux à la médisance, car on ne parle jamais tant et avec plus de suffisance que de ce qu'on ignore. Quand elles ont paru, des gens qui s'attendaient à *mieux*, — à quelque chose de manigancé d'après ce qui ressortait pour eux d'une figure légendaire, et nullement vraie ou naturelle, — les ont trouvées puérides, insignifiantes, semblables à toutes les lettres d'amour. — Et elles étaient signées en toutes lettres : Alfred de Musset ! — Il est clair qu'elles n'avaient pas été copiées dans *la Nouvelle Héloïse* où bien des amoureux, du temps de Musset, — peut-être encore du nôtre — allaient ou vont toujours chercher des modèles pour écrire leurs lettres d'amour. Elles sont simples, expriment bien ce qu'elles veulent dire, et portent l'incubation de deux chefs-d'œuvre qui les justifient pleinement, *le Caprice* et *le Fils du Titien*. Ne serait-ce que cela, que Aimée d'Alton, en les inspirant, aurait bien mérité des Lettres françaises. Elle était ce que le poète l'a dépeinte : franche, loyale, jolie et d'un blond irrésistible. Pourquoi l'injuriez-vous, du haut de vos colonnes ? Vous mettez sa vertu en doute ? Mais vous enfoncez une porte ouverte. Vous tenez d'elle-même comment elle en fit le sacrifice. Qu'avez-vous à lui reprocher ? Vous ne savez rien d'elle que par elle, et elle vous apporte une gerbe de Lettres charmantes, qui montrent celui qui les a écrites dans son vrai tempérament et sa vraie nature, et ne lui ôtent rien de son génie, si elles n'y ajoutent rien. Elles le font mieux connaître. Alfred de Musset amoureux et aimé ! C'était dans son élément, sous quelque forme qu'il se présentât, et cette fois il n'y a eu ni orage ni drame. — C'est peut-être ce qui vous manque et ce à quoi vous vous attendiez.

Un amour avec une jeune fille du monde, indépendante, libre, bien élevée dans les idées d'alors, comme devait l'être la fille d'un général de l'Empire, qui n'avait pas le temps de s'occuper de l'éducation de ses filles, surtout à une époque comme celle-là où la morale se ressentait du voisinage d'un siècle très émancipé, où la poésie était légère, et les femmes aussi. *La Pucelle* de Voltaire était encore classique. Est-ce à nous à nous plaindre ? Ne soyons donc pas bégueules, et puisque vous invoquez tant la gloire de « notre cher et grand Musset », que vous prétendiez ridiculisée

et compromise par la publication de ces bluettes en prose, adressées à une amie, qui exerça sur lui une influence douce et bien-faisante, ayez davantage présente sa profession de foi, ces deux premiers vers, par où s'ouvrent ses poésies, du temps où il était encore « un enfant de génie », comme l'appela Sainte-Beuve, le désignant ainsi à Victor Hugo :

Je n'ai jamais aimé pour ma part ces bégueules,
Qui ne sauraient aller au Prado toutes seules...

Ne les aimons pas plus que lui, et sachons gré à celles qui ne lui furent pas cruelles et ne le firent pas souffrir.

Soyons vertueux si vous y tenez, mais soyons-le pour nous-mêmes, et ne le soyons pas pour qui n'en a pas la vocation. Personne ne le fut moins que les deux frères, Alfred et Paul, — et en général que tous les grands romantiques et mêmes les petits.

Un monument sera élevé un jour à la mémoire des deux frères, lorsque le capital, laissé à cet effet par celle qui m'écrivait à moi-même : « mes deux Musset », la veuve de Paul, sera disponible.

Paul de Musset ne partageait pas la morale commune dans sa situation de mari. Il annotait les lettres de son frère à celle qui avait été tour à tour la maîtresse et l'épouse légitime de l'un et de l'autre, sans les tromper. Pourquoi nous en montrerions-nous scandalisés ? Paul avait au plus haut degré le culte d'Alfred, et il oubliait, en relisant ces Lettres, qu'il était mari. C'est de la philosophie qui nous dépasse, — soit ! — et que nous ne sommes pas obligés de partager, mais qui, du moins, n'est pas à la portée de tous. Tout le monde n'est pas le frère d'Alfred de Musset, je ne saurais ni le blâmer ni l'approuver. Il faut le juger avec altruisme, en sortant de soi-même, et faisant abstraction de ses propres préventions et préjugés personnels. Il est toujours facile de dire : « à sa place, j'aurais fait... » Mais vous n'êtes pas lui, et il n'est pas vous. — Et Paul était un parfait galant homme ! — et un honnête homme, bien autant que Janin toujours !...

Bien à vous de cœur, mon cher Séché.

Jules TROUBAT.

P.-S. — A force de dire que M^{me} Jaubert était la « marraine » d'Alfred de Musset, on a fini par croire qu'elle l'avait réellement tenu sur les fonts baptismaux. Eh, non ! elle était l'héroïne de la *Chanson de Fortunio*. C'est Musset qui l'avait baptisée du titre

de « marraine », parce qu'elle le traitait comme l'autre marraine, celle du *Mariage de Figaro*, dont le petit page chante : « *J'avais une marraine...* » Musset l'appelait encore : « le plus blond des clercs », en souvenir du *Chandelier*.

Musset et Beaumarchais, quel rapprochement bien français ! Ils étaient de même lignée, comme esprit, comme langue, et ont leurs racines dans les siècles de Voltaire, de Rabelais et de Villon, où l'on ne se piquait pas précisément de tant de bégueulerie apparente qu'aujourd'hui. Savait-on même ce que c'était que la morale et la vertu ? Il est plus question... *d'autre chose* dans les monuments littéraires, transmis par les âges, de notre plus glorieux passé.

J. T.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, n° d'octobre-décembre 1909 :

I. *Le Romantisme et l'homme de lettres* par Louis Maigron. — II. *Lettres inédites de Xavier de Maistre* par Paul Bonnefon. — III. *Sur le manuscrit des Natchez* par Victor Giraud. — IV. *A propos d'un sonnet de Baudelaire* par Jean-Marc Bernard. — V. Chateaubriand et Joubert, par Pierre-Maurice Masson.

LE MERCURE DE FRANCE, n° du 1^{er} janvier 1910 : *Les Origines paternelles de Lamartine* par Pierre de Lacretelle. — N° du 16 janvier : *Les Jeux Floraux et le Cénacle de la Muse Française* (documents inédits) par Armand Praviel. — N° du 1^{er} février : *Les palettes d'Eugène Delacroix et sa recherche de l'Absolu du coloris* par Emile Bernard. — *La personnalité de Baudelaire et la critique biologique des Fleurs du mal* par Gilbert Maire.

LE FIGARO ET LES AUTRES JOURNAUX du 3 janvier. — Alfred de Musset et les lettres à « l'inconnue. »

LE FIGARO du 12 janvier : *Un amour d'Alfred de Musset, Aimée d'Alton*, par Léon Séché. — Du 13 au 20 janvier, *Lettres d'Alfred de Musset à l'inconnue*.

LE TEMPS du 21 janvier : *La vie à Paris*, chronique sur les lettres d'Alfred de Musset à Aimée d'Alton par Jules Claretie.

LA REVUE DE PARIS du 1^{er} février : Fragments inédits du *Poète déchu* d'Alfred de Musset.

LA REVUE, nos des 1^{er} et 15 janvier et du 1^{er} février : *Le Cénacle de Sainte-Beuve* par Jules Troubat.

SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES. Conférence du 4 février : Ber-ryer et le Barreau par M. Maurice Sabatier. — Conférence du 12 février : Louise Colet, par le marquis de Ségur.

LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (de Lausanne), n^o de janvier : *M^{me} de Staël et la Restauration* par Charles Burnier.

LE JOURNAL DE GENÈVE du 8 février. — *Un Musset inédit*, par Eugène Philippe.

LA MORT D'UN AMI DE LAMARTINE. — On lit dans *Le Temps* du 5 février 1910 : « On nous télégraphie de Chalon-sur-Saône, qu'à Saint-Point-Lamartine, près de Cluny, vient de mourir M. Siraud, âgé de quatre-vingt-quinze ans, qui fut longtemps le voisin, le confident et l'ami de Lamartine.

« M. Siraud, qui avait conservé malgré son grand âge toute sa lucidité d'esprit, se plaisait à évoquer des souvenirs et à conter des anecdotes concernant le grand poète. »

LE LISEUR.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE LOUIS CONARD, 17, boulevard de la Madeleine : Œuvres complètes de Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1 vol. in-8°, prix 8 francs.

Ce que Paul Meurice avait entrepris pour Victor Hugo, la librairie Louis Conard vient de l'entreprendre pour Gustave Flaubert, et c'était attendu, désiré depuis longtemps. Nous allons donc enfin avoir une belle édition des œuvres complètes de l'auteur de *Madame Bovary* et de *Salammbô*. Pour cette édition rien n'a été négligé. D'abord c'est l'imprimerie nationale qui a été chargée de l'impression, et c'est tout dire. Ensuite le papier choisi, avec le nom de Flaubert dans le filigrane, le format in-8°, moins haut et plus large que celui qu'on emploie généralement, enfin les appendices où l'on a accumulé les fac-simile de l'écriture de Flaubert, les scénarios divers de ses romans, les variantes et les témoignages de la critique contemporaine, tout cela constitue les éléments d'une édition qu'on peut regarder comme définitive.

Naturellement c'est *Madame Bovary* qui forme le premier tome. Il est illustré d'un très beau portrait de Flaubert tiré sur Chine et de plusieurs pages en fac-simile du manuscrit qui font penser immédiatement aux corrections, ratures et surcharges innombrables de Balzac. Cela nous donne une idée exacte du travail de galérien auquel Flaubert soumettait sa pensée et son style.

A l'appendice on trouve l'opinion de la presse du temps et quelques témoignages précieux comme ceux de Victor Hugo, de Henry Monnier, de Guillaume Guizot, d'Edmond About, de Taine. On y trouve aussi l'opinion de la presse actuelle, et l'on pense bien qu'elle est plus favorable à Flaubert que l'autre. Non seulement la mort consacre les réputations, mais elle met les hommes de talent à leur vraie place, et celle de Gustave Flaubert est d'ores et déjà au premier rang. Le volume de *Madame Bovary* se termine par la plaidoirie de M^e Sénard qui fut le défenseur de Flaubert devant le tribunal correctionnel au mois de février 1857 et à qui est dédié ce maître-livre.

Les admirateurs du grand écrivain feront donc bien de souscrire à cette édition qui est digne de lui.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE. — *Critique de sympathie. Portraits littéraires*, par Joseph Ageorges, 1 vol. in-8°.

A la bonne heure ! Voilà au moins un auteur qui a le courage de ses opinions et qui les affiche sur la couverture de ses livres. « Critique de sympathie ». Cela veut dire : « pas d'éreintements, pas de portraits rosses ! je ne parle ici que de ceux et de ce que j'aime ! » Et l'on s'en aperçoit immédiatement, et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Ce livre, plein de choses intéressantes et curieuses — car M. Ageorges connaît son monde — débute par un joli portrait de M. Etienne Lamy, le très distingué directeur du *Correspondant*. Saviez-vous qu'il était des anciens 363 ? Je parierais que non : il y a de cela si longtemps ! D'ailleurs ce n'est pas ce souvenir de sa vie politique qui lui a fait la figure qu'il a aujourd'hui dans le monde. Il a d'autres titres à notre considération, ne serait-ce que son attitude courageuse dans les Chambres dont il fit partie quand il s'agit de la défense des droits de l'Eglise contre les entreprises sacrilèges de l'Etat. En un mot, c'est un caractère, chose très rare par le temps qui court.

A la suite du portrait de M. Lamy, je remarque dans le volume de M. Ageorges ceux de M. Fagnet, de M. Georges Goyau, de M. Loti et surtout celui de Ferdinand Brunetière. Je ne crois pas qu'on ait mieux parlé de l'ancien directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Peut-être parce qu'il fut, lui aussi, un caractère. Du jour, en effet, où il trouva son chemin de Damas, il le suivit contre vents et marée, sans souci des brocards de droite et de gauche. Sa fin pourtant fut cruellement attristée par le désaveu que lui infligea le successeur de Léon XIII, et je suis de ceux qui regretterent qu'on eût laissé tomber cette goutte de fiel dans son calice, mais il était trop chrétien alors pour s'en irriter. Il la but avec résignation, sachant qu'on n'est catholique aux yeux de Rome qu'à ce prix.

Il faut décidément remercier M. Ageorges de sa « critique de sympathie. » Ce volume comporte une suite. Je souhaite qu'il nous la donne au plus tôt.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN. — *Alfred de Vigny*, par Emile Lauvrière, 1 vol. in-18.

Ce volume d'une lecture agréable n'apprend rien de nouveau. C'est un bon résumé de tous les travaux antérieurs, encore aurait-on le droit de reprocher à l'auteur de ne pas toujours nommer ceux à qui il emprunte le plus. C'est ainsi qu'il a pris à droite et à gauche et un peu partout, au livre de M. Léon Séché sans l'avouer à peine. C'est tout au plus si l'on trouve son nom une ou deux fois au bas d'une page. Par contre, le nom de M. Ernest

Dupuy revient à toute minute sous la plume de M. Lauvrière. Que les élèves de l'Université rendent hommage au talent de leurs maîtres, c'est fort bien et nous ne pouvons que les approuver. Mais ce n'est tout de même pas une raison pour piller et démarquer les ouvrages de ceux qui n'appartiennent pas à *l'Alma mater*, surtout quand ils font autorité. De deux choses l'une, en effet, ou ces ouvrages ont leur valeur, et il est de la plus stricte honnêteté de dire ce qu'on leur prend, ou bien ils n'en ont aucune, et dans ce cas on n'a tout simplement qu'à n'en tenir aucun compte. M. Emile Lauvrière doit savoir que toutes les lettres d'Alfred de Vigny à Marie Dorval qu'il cite dans son livre ont été publiées pour la première fois par M. Léon Séché. Dès lors, pourquoi renvoie-t-il le lecteur à la correspondance du poète recueillie par M^{lle} Sakellaridès qui, elle, ne les a reproduites qu'avec l'autorisation de M. Léon Séché ? Cela n'est même pas habile, car il a l'air de pécher par ignorance là où il pêche par une raison moins avouable.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Le Vicomte d'Arincourt, prince des Romantiques*, par Alfred Marquiset, 1 vol. in-18.

Le sous-titre de ce volume « prince des Romantiques » en fera sourire plus d'un. C'est pourtant le titre de gloire que porta longtemps le Vicomte d'Arincourt. Qui se souvient de lui aujourd'hui ? *Vanitas vanitatum !* Ce n'est pas, remarquez bien, que ce vicomte fût sans talent. Il y a dans ses romans, et notamment dans le *Solitaire*, des pages qui ne manquent ni d'éloquence, ni de style ; par malheur tout cela n'était en somme que le clair de lune de — l'autre. Et cet autre s'appelait le vicomte de Chateaubriand. On dira que d'Arincourt ne pouvait mieux choisir son modèle. J'en tombe d'accord, mais le malheur voulut qu'il fut un disciple trop servile. Aucune originalité. C'est pourquoi M. Alfred Marquiset, dans le livre qu'il lui consacre, s'est occupé beaucoup plus de sa vie que de ses œuvres. Et la vie du vicomte d'Arincourt fut très amusante. On pourrait même dire que ce fut son meilleur roman. M. Marquiset nous l'a contée avec sa verve coutumière et une curiosité qui ne néglige rien, ni les traits, ni les anecdotes. J'ajoute que la part de l'inédit est considérable et que grâce à ses trouvailles nous connaissons maintenant le prince des Romantiques comme *si nous l'avions fait*, pour me servir d'une expression populaire. Ce petit livre devra donc prendre place dans les bibliothèques à côté de la *Merveilleuse* (Madame Hamelin) du même auteur. Cela instruit et cela amuse.

J. DE LA ROUXIÈRE.

Le Gérant : LÉON SÉCHÉ.

HÉGÉSIPPE MOREAU

A PROPOS DU CENTENAIRE DE SA NAISSANCE

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

I. — PROVINS

Provins est une ville déchue, mais toujours belle, qui pourrait orner de myosotis les créneaux ruinés de sa couronne murale.

Je ne dis pas cela seulement à cause du jeune poète qui la représente mieux qu'aucun autre au regard du monde, et parce que la fleur bleue du *vergiss mein nicht*, qui a donné son nom au recueil d'Hégésippe Moreau, fleurit comme à plaisir sur les bords ombragés de la Voulzie, je dis cela encore et surtout parce que la petite cité du comte Thibaut de Champagne a le culte enraciné de tous ses glorieux souvenirs.

La première chose, en effet, qui frappe le voyageur, c'est que tous les noms qui ont marqué à un litre quelconque dans ses annales, depuis le douzième siècle, s'étalent en peinture ou en relief sur les plaques indicatives de ses rues étroites et sinueuses, ou sur les façades blanchies de ses vieilles maisons. — Et quelques-uns d'entre eux, comme Abailard, Jeanne d'Arc et Bassompierre, comme Moreau le jeune et Pierre Lebrun, comme Hégésippe Moreau et Pierre Dupont, sont évocateurs de faits d'armes, de disputes théologiques, de trophées d'art et de poésie dont l'éclat et la renommée dépassent de beaucoup le cadre et l'horizon de Provins.

Jeanne d'Arc n'y fit que passer au mois d'août 1429, mais le fait seul qu'elle entendit la messe dans l'église de Saint-Quiriace, au lendemain du sacre de Charles VII, valait bien la plaque commémorative que la société archéologique a posée à l'entrée de cette église romane. Et quant à Abailard, on sait qu'après avoir attiré

une première fois à Provins une foule énorme par ses prédications hardies, il y chercha, dans le malheur, un dernier refuge contre les menaces de l'abbé de Saint-Denis. — On peut voir encore au-dessus du portail gothique de l'église de Saint-Ayoul, la galerie couverte d'où il prêchait aux milliers de clercs qui l'avaient suivi, de Paris, de Melun et d'ailleurs.

Souvenirs glorieux, s'il en fut oncques, et dont les Provinois sont auss fiers que si Jeanne d'Arc et Abailard étaient nés chez eux ! Mais il en est d'autres plus proches de nous qui ne sont pas à dédaigner non plus.

Quand on descend du chemin de fer, on entre à Provins par la rue Hégésippe-Moreau. Cela met immédiatement dans l'air un parfum de myosotis, et cette impression serait plus vive encore, si l'image du poète se dressait au bord du ruisseau que l'on franchit d'une enjambée à cent mètres de la gare. Mais vienne la rue de la Cordonnerie qui mène à Saint-Ayoul, et le regard sera attiré et retenu, à droite et à gauche, par deux inscriptions qui se font vis-à-vis.

Au n° 17, on lit au-dessus de la devanture de l'ancienne imprimerie Lebeau :

HÉGÉSIPPE MOREAU
LE POÈTE DU MYOSOTIS
A ÉTÉ ÉLEVÉ ET A TRAVAILLÉ
DANS CETTE IMPRIMERIE

Au n° 16, on lit sous les fenêtres du premier étage d'une maison bourgeoise :

PIERRE DUPONT
LE POÈTE DES PAYSANS
HABITA CETTE MAISON
1842-1860

La rencontre n'est-elle pas curieuse ? Moi, j'avoue que j'en éprouvai l'autre jour une véritable surprise.

Je croyais que Pierre Dupont était un Lyonnais pur sang. Il ne l'était en somme que par sa mère. Ses ancêtres, en ligne paternelle, étaient originaires du village de Saint-Brice, situé à un kilomètre et demi de Provins. C'est là qu'était leur maison de famille et que se retira Louis-Christophe Dupont, grand-père du chansonnier, après fortune faite.

Il était marchand éperonnier à Provins, dans la rue des Caves, aujourd'hui la rue du Val, et l'on parle encore de son enseigne en rébus qui mettait à la torture l'esprit des jeunes écoliers.

Deux hommes noirs en caleçon blanc avec une coiffure de plumes étaient en garde, l'épée à la main, sur un tableau portant cette inscription :

A l'envi des mors DUPONT éperonnier.

Ces nègres, qui avaient la prétention de représenter des Maures, et la qualité d'éperonnier qui dissimulait celle de fabricant de mors, étaient cause de quiproquos et de plaisanteries sans fin. Mais Louis-Christophe Dupont laissait dire.

Cependant quand il eut un fils, au lieu d'en faire un éperonnier comme lui, il en fit un conducteur de diligences qui, devenu par la suite, contrôleur d'une compagnie de voitures d'*accélérés*, fut envoyé par elle à Lyon où il prit femme. C'est ainsi que de Jean-Baptiste Dupont naquit dans cette ville, le 23 avril 1821, celui qui fut l'auteur de la *chanson des Bœufs*.

Mais à partir de sa vingtième année, Pierre Dupont habita plus souvent les bords de la Voulzie que les bords de la Saône (1). Dès 1842, le métier de canut ayant cessé de lui plaire, il entra chez l'imprimerie Lebeau qui reporta sur lui l'affection et l'intérêt qu'il avait témoignés naguère à Hégésippe Moreau.

Justement Pierre Dupont était à la veille de tirer au sort. Comme il n'avait aucun goût pour la carrière des armes et qu'il rimait déjà fort agréablement, Théodore Lebeau eut l'idée de réunir en volume les premiers vers qu'il avait publiés dans la *Feuille de Provins*, et pria Pierre Lebrun, toujours prêt à venir en aide aux jeunes gens qui promettaient, de lui trouver à Paris quelques souscripteurs de marque, afin de « le soustraire aux rigneurs de la conscription ». — J'ai vu le prospectus du volume des *Deux Anges* et suis en mesure de révéler les noms des principaux complices de la bonne action de Lebeau et de Pierre Lebrun. Il y avait onze membres de l'Académie Française dont Lamartine, Victor Hugo, Mignet, Victor Cousin, Salvandy, Flourens, Molé et le comte de Ségur. C'est sous ce patronage illustre que Pierre Dupont affranchi du service militaire, débuta dans la carrière des

(1) C'est alors qu'il composa la charmante pièce de vers qui commence ainsi :

Mon père, ton pays est devenu le mien :
Dieu me l'a fait connaître et je m'en trouve bien.

(« Les Deux Anges »).

lettres. Quelque temps après Pierre Lebrun lui trouvait, à l'ombre même de la Coupole, un modeste emploi conforme à ses goûts.

L'auteur de *Marie Stuart*, était un homme dépourvu d'ambition qui dans sa petite maison des champs ne vécut que pour les lettres et pour sa ville. Mais il reçut beaucoup moins de celle-ci que de celles-là, les villes étant en général assez peu reconnaissantes.

J'ai trouvé récemment dans un catalogue d'autographes une lettre inédite de Lebrun datée du 11 novembre 1837, où il regrette d'avoir échoué à l'élection législative dans le département de Seine-et-Marne. M. de Montalivet, ministre de l'Intérieur, aurait voulu le dédommager et lui offrait un des sièges laissés vacants par Lamartine. Mais Pierre Lebrun disait : « J'aurais été heureux d'être député de Provins ; je tiens peu à être député d'un autre pays. » Il ne le fut ni de Provins ni d'ailleurs et n'en garda aucun ressentiment contre ses concitoyens. Je crois même qu'il leur fit encore plus de bien après cet échec. En tout cas, lorsqu'il mourut, en 1873, il légua à la Bibliothèque de Provins les cinq mille volumes dont se composait la sienne, et quels volumes ! Si l'habit ne fait pas le moine, les reliures font souvent les livres. Or, les livres de Pierre Lebrun ont été habillés par les premiers relieurs du temps, et ils portent presque tous sous leur couverture de maroquin des *ex-dono* qui en rehaussaient encore le prix. Je les signale en passant à la curiosité des bibliophiles.

Tout cela m'était conté et montré l'autre jour, au cours d'une charmante promenade, par l'homme de Provins qui connaît certainement le mieux l'histoire du pays. J'ai nommé M. Louis Rogeron. Ah ! l'aimable guide ! et quel plaisir on goûte à l'écouter, surtout sur le chapitre d'Hégésippe Moreau. Je ne m'étonne pas que tous ceux qui se sont occupés de lui aient eu recours à ses lumières. Depuis qu'il a quitté l'imprimerie Lebeau où il avait hérité de la casse d'Hégésippe, il a formé avec la patience qu'ont les gens de province le dossier le plus curieux et le plus complet qui puisse être réuni sur le poète du *Myosotis*. Portraits de toutes sortes, lettres et documents, autographes, épreuves d'imprimerie, corrigées de la main même du poète, brochures, articles de journaux, pièces d'archives, rien n'y manque. Et sa mémoire extraordinaire répand sur tout cela la vie qui ranime tout.

Mon premier mot avait été pour lui dire : « Je veux voir la ferme et la tombe de la fermière. » Il me fit voir d'abord la tombe, dans la partie du cimetière où l'on n'enterre plus depuis long-

temps. C'est une simple pierre de marbre noir entourée d'une grille en fonte, sur laquelle on lit cette inscription :

ICI REPOSE
LE CORPS DE DAME SOPHIE LAVAL
VEUVE DE CAMILLE-NICOLAS GUÉRARD
DÉCÉDÉE A PROVINS, LE 11 OCTOBRE 1863
DANS SA 67^e ANNÉE
PRIEZ POUR ELLE.

Cela ne dit rien aux profanes, mais ceux qui savent tout ce qu'il y a de caché entre les lignes de cette épitaphe, regretteront avec moi qu'Hégésippe Moreau ne soit pas enterré à côté de M^{me} Guérard qui fut pour lui « si gentille et si douce. »

Quant à la ferme de Champbenoist où le poète passa toute son enfance et la meilleure partie de sa jeunesse, comme elle est située à une certaine distance de la ville, M. Rogeron me dit qu'il me la montrerait plus tard lorsque nous aurions fait le tour de l'ancien *oppidum*.

Et, en effet, vers le soir, après avoir escaladé les vieilles murailles qui enserrent la ville haute, après avoir visité la Grange aux dîmes, la tour de César et l'église de Saint-Quiriace, dont la nef semble la réduction de celle de Notre-Dame de Paris, M. Rogeron me conduisit au bout d'un petit chemin qui longe la maison de Pierre Lebrun, et là, sur une plate-forme d'où l'on découvre toute la vallée, il me montra là-bas, bien loin, derrière un rideau de peupliers qui dessinent le cours de la Voulzie, un long mur blanc dominé par une maison plus blanche encore et par quelques bâtiments de servitude à couverture bleue.

-- Voilà la ferme de Chambenoist ! me dit-il, contentez-vous pour aujourd'hui de la regarder du haut de ce promontoire, car nous n'avons pas le temps d'aller jusque là.

Et j'admirai longtemps dans le nuage d'encens dont l'enveloppait l'haleine de la Voulzie, l'enclos charmant, béni du ciel, où le « bleuet » de l'âme d'Hégésippe était « éclos parmi les roses de Provins. »

II. — SUR LE PRÉNOM D'HÉGÉSIPPE

Il n'y a qu'une chose que M. Rogeron n'ait pu me dire, c'est d'où était venu au poète du *Myosotis* le prénom d'Hégésippe qui n'était pas le sien.

— Pourquoi ce nom étrange, demandait un jour Alexandre Dumas, que veulent dire dans un nom de baptême ces deux racines grecques dont l'une signifie *bouc* et l'autre *cheval* ? (1)

J'avais cru jusqu'en ces derniers temps, sur la foi de M. René Vallery-Radot et d'autres biographes moins bien informés, que Moreau s'était offert ce prénom d'Hégésippe, « un jour d'imagination » (2), comme Louis Bertrand avait pris celui d'Aloysius, pour donner à son nom une couleur plus romantique. M. Rogeron m'a prouvé l'autre jour que c'était une erreur absolue. Il possède effectivement un palmarès du collège de Provins où Moreau, âgé de dix ans, figure déjà sous le nom d'Hégésippe (écrit sans h.).

Qui donc le lui avait donné ? Si j'interroge les pièces d'état civil qui le concernent, je vois que son père s'appelait *Claude-François* et que lui-même fut inscrit à la mairie et à l'église sous le nom de *Pierre-Jacques* qui étaient ceux de son parrain. La Saint-Hégésippe tombant le 7 avril, veille de sa naissance, ses parents — comme cela se pratique quelquefois — avaient-ils jugé à propos de lui adjoindre ce troisième patron ? (3) Ou ne serait-ce pas plutôt le nom de son frère qui, à l'en croire, serait mort en Russie ? M. René Vallery-Radot ne veut pas que ce frère ait existé. Qu'en sait-il ? Le père d'Hégésippe avait cinquante-quatre ans et sa mère trente-six, lors de sa naissance. Qui nous répond qu'avant de venir se fixer à Provins, quand il enseignait le latin à Scellières ou à Chalon-sur-Saône (4) Moreau n'avait pas eu un premier enfant de Jeanne Rouillot, sa concubine, ou d'un autre lit ?

Tout est mystérieux, énigmatique dans la vie d'Hégésippe Moreau, et l'on dirait qu'il prit plaisir à embrouiller davantage

(1) « Le Mousquetaire » du 23 septembre 1853.

(2) Introduction aux « Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau, par R. Vallery-Radot, p. 8.

(3) Simple rencontre, sans doute, mais curieuse tout de même. En cherchant l'acte de décès de Pierre-Nicolas Jeunet, dont il sera question plus loin, j'ai trouvé dernièrement aux archives municipales de la ville de Paris un Jeunet Hégésippe, décédé à Paris, le 28 frimaire an II.

(4) Voici deux documents originaux et inédits qui témoignent de sa résidence dans ces deux localités.

1° Nous soussigné, procureur d'office et greffier de la justice de Scellières, en Franche-Comté, bailliage de Poligny, où le papier timbré n'est pas en usage. Certifions à tous ce qu'il appartiendra que le sieur Claude-François Moreau, originaire de Poligny, a résidé à Scellières depuis le premier jour du mois de novembre 1777 jusqu'à la date du présent certificat, vingt-neuf mai 1779, où il a enseigné les humanités avec tout le succès et l'applaudissement des personnes qui lui ont confié leurs enfants, qu'il a donné les preuves d'un talent le plus distingué, et que, d'un autre côté il s'est comporté audit Scellières pendant le temps qu'il y a résidé, avec toute la

encore l'écheveau de ses origines, pour empêcher ses biographes d'en trouver le fil conducteur.

Quel intérêt, par exemple, avait-il, au moment de satisfaire à la conscription, lui qui, dans une lettre à M^{me} Favier (1), repoussait comme une injure gratuite le nom de conscrit réfractaire que peut-être on lui donnait tout bas à Provins, quel intérêt avait-il à se faire passer pour Moreau Pierre-Jaques-Egésippe, né à Paris le 7 avril 1807, quand il était né le 8 avril 1810 ? C'est plutôt la fausse date de 1807 qui aurait pu le compromettre aux yeux de la loi sur le recrutement, puisque, lorsqu'il se fit inscrire sur les listes de recensement de la classe de 1832, il aurait eu vingt-cinq ans à son compte (2).

Et qu'on ne dise pas qu'il pouvait ignorer son âge ! Il le savait si bien, au contraire, que sa pièce de vers intitulée *Dix-huit ans* est datée de 1828. Mais, comme il l'écrivait à sa bienfaitrice, il craignait que « cette mesure (la conscription) n'entraînât des découvertes qui le jetteraient dans une position honteuse et pénible. » (3) En d'autres termes, il ne voulait pas être traité de bâtard après avoir porté pendant vingt ans le nom de son père (4), et c'est

circuspection et la décence possible, qu'il ne nous est venue aucune plainte sur sa conduite, en témoignage de quoi nous lui avons donné le présent.

DALLOZ, greffier.

A. GUYON, procureur d'office.

HUGUENIN, secrétaire

JOUFFROY, échevin.

GALLIER, échevin de Landernier.

2^o Acte de réception du sieur François Moureau, natif de Poligny-la-Comté, âgé de 23 ans, comme maître grammairien et habitant à Chalon-sur-Saône.

12 juin 1779, trois heures de relevée, à l'hôtel commun de la dite ville, par Charles-Marie Batault, avocat à la Cour, premier échevin et en l'absence de M. Moinot, maire, lieutenant-général de police de la même ville — permettre au sieur François Moureau de professer et enseigner la langue latine et y instruire la jeunesse, ainsi que le recevoir habitant de Châlons.

Signé : CHAMBOSSE.

(Communiqué par M. Louis Rogeron).

(1) « Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau ». Introduction de R. Vallery-Radot.

(2) Le tableau de recensement de la commune de Provins pour l'année 1833 indique qu'Hégésippe Moreau, avant été omis de la classe 1827, sans curateur, s'était présenté pour se faire inscrire de cette classe mais qu'il ne l'avait pas été. Il se présenta lui-même au tirage au sort en 1833, obtint le numéro 84 et fut déclaré bon pour le service. Mais à la révision il fut exempté par son numéro.

(3) « Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau ». Introduction de R. Vallery-Radot, p. 62.

(4) On s'est demandé si son père ne l'avait pas reconnu avant de mourir. C'est peu probable, car en ce cas il se serait probablement marié, et son acte de décès ne fait pas mention de sa femme. Cependant Jeanne Rouillot continua de porter le nom de Moreau, et, quand elle mourut, le 4 février 1823, elle fut déclarée à la mairie de Provins comme étant sa veuve.

pourquoi, j'imagine, il fabriqua de toutes pièces l'acte de naissance au nom de Moreau Pierre-Jacques-Egésippe, né à Paris le 7 avril 1807.

Autre chose : on sait qu'après la mort de sa mère, M^{me} Favier, qui l'avait eue neuf ans à son service, mit le jeune Moreau au petit séminaire de Meaux et puis au petit séminaire d'Avon, près de Fontainebleau, dans la pensée de lui faire prendre un jour l'état ecclésiastique. Mais on n'a jamais su positivement dans quelles conditions il était sorti de cet établissement.

M^{me} Favier l'en retira-t-elle après sa rhétorique, trouvant qu'elle avait assez dépensé pour ses études ? ou bien fût-il renvoyé, comme on l'a prétendu (1), pour des vers plus ou moins légers, et parce qu'on jugea qu'il n'avait pas la vocation religieuse ? - Je pencherais plutôt pour cette dernière hypothèse. Mais il n'est pas possible qu'il ait été renvoyé pour la pièce de vers intitulée *les Noces de Cana*. Bien qu'elle ne porte aucune date dans le *Myosotis*, cette pièce est certainement postérieure à sa sortie du séminaire d'Avon : elle ne sent pas l'élève de rhétorique, et le thème de cette chanson est vraiment trop licencieux pour que Moreau ait osé le traiter, étant au séminaire.

D'autre part, les Muses n'ont jamais été en odeur de sainteté dans les pensions ecclésiastiques. Elles ont la réputation fort justifiée d'ailleurs de mettre les têtes à l'envers et de dévergondner les esprits, et je me souviens d'avoir entendu un jour un directeur de conscience pousser cette exclamation, en voyant tel élève s'émanciper un peu entre sa seconde et sa rhétorique : « Mon Dieu ! pourvu qu'il ne fasse pas de vers ! »

Hégésippe Moreau en fit, lui, dès son arrivée au séminaire d'Avon : il fut même puni pour s'être vanté — ce qui était vrai du reste — d'être l'auteur d'une élégie sur l'assassinat du duc de Berry qui courait dans les classes. Dès lors, quoi d'étonnant que ce premier succès l'ait grisé et qu'il ait perdu de vue à la longue le but que lui avait assigné sa bienfaitrice ?

Il a dit un jour, longtemps après, dans une pièce exquise :

Mon cœur, ivre à seize ans de volupté céleste,
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste.

C'est bien cela. A force de taquiner la Muse, elle finit par lui apparaître sous les traits d'une femme, et le jour où la fille de son patron parut s'intéresser à lui, il l'identifia pour jamais avec elle.

(1) La « Revue retrospective » de 1891.

III. — LOUISE LEBEAU

Nous avons deux portraits d'elle. Dans le premier, qui a été gravé par G. Staal pour la petite collection Bachelin-Deflorenne, elle peut avoir vingt-cinq ans. Elle est représentée de trois quarts et tête nue avec des papillottes soyeuses qui laissent voir à peine le lobe de l'oreille. Le front dégagé est poli comme une glace, les yeux sont doux, la bouche souriante. Bref, elle est fort jolie, trop jolie même à mon gré. On dirait que cela a été fait de chic pour illustrer le couvercle d'une boîte à bonbons. Mais tel était l'art de G. Staal : il enjolivait et pommadaït tout.

Dans l'autre, — simple croquis au crayon de son frère Théodore, — elle a trente-deux ans et les paraît bien. Prise de profil, elle est coiffée d'un bonnet de linge à bavolets, avec des bandeaux terminés par deux ou trois tire-bouchons. Le front est légèrement bombé, le nez long est arrondi du bout, les lèvres sont fines et l'œil bien ouvert est rempli de bonté. J'aurais plus de confiance dans ce portrait naïf que dans l'autre. On sent que la nature y a été prise sur le vif, et l'impression qui s'en dégage s'accorde beaucoup mieux avec la réputation que le modèle a laissée à Provins : pas jolie, mais très agréable et très douce, et le cœur sur la main (1).

Louise avait de qui tenir sous le rapport de la bonté, car le désintéressement des Lebeau était proverbial dans le pays. Quand il y avait une bonne œuvre à faire, on était sûr de les trouver. Théodore Lebeau, premier du nom, avait imprimé gratuitement les premiers volumes de la Bible de M. de Genoude, alors simple régent de collège, pauvre et ignoré (2). Son fils, qui lui succéda, ouvrit à Pierre Dupont les portes de la gloire en prenant à sa charge tous les frais de son volume des *Deux Anges*. Je me contente de citer ces deux traits dignes de mémoire.

Louise était l'aînée de trois enfants. Son frère Théodore-Joseph était venu au monde en 1806 (3) : Sa sœur cadette Marie-Louise-Eulalie, le 21 novembre 1812. Elle, le 10 mai 1801. Elle avait donc

(1) Ce portrait appartient à M. L. Rogeron.

(2) Il avait même risqué la prison en imprimant en 1815 la « Traduction des Prophètes d'Isaïe », de Genoude, que la Censure avait refusé de laisser imprimer à Paris, à cause de certains passages où elle avait vu des allusions offensantes pour l'empereur Napoléon.

Lebeau avait encore imprimé en 1818 une traduction nouvelle du « Livre de Job », en 2 vol. in-8°, et en 1820, une traduction des « Petits Prophètes », en 2 vol. in-8° également. De ces différents ouvrages aucun biographe de M. de Genoude ne fait la moindre mention.

(3) Il mourut à Provins le 1^{er} janvier 1883.

neuf ans de plus qu'Hégésippe Moreau (1). On l'avait mariée à seize ans et demi avec un mégissier du nom de Jeunet, dont elle avait eu un fils, quatre ans après leur mariage (2), mais ils n'avaient pas fait bon ménage ensemble, et Louise avait été obligée de revenir habiter chez son père peu de temps après la naissance de son enfant. Cela avait mis un peu de tristesse sur son visage empreint d'une certaine gravité naturelle. Je ne sais pas pourquoi les biographes d'Hégésippe Moreau ont passé ces faits-là sous silence. A présent que j'en suis instruit, je m'explique mieux que cette jeune femme délaissée se soit attachée si vite au poète orphelin. Le malheur attirera toujours les âmes sensibles, à plus forte raison, celles qui ont à se plaindre de la destinée. Aussi bien, lorsqu'Hégésippe entra en apprentissage à l'imprimerie Lebeau, il avait tout ce qu'il fallait pour plaire et pour toucher les cœurs : non seulement il était sans famille, mais il était de figure et de manières agréables, d'une sensibilité exquise, et tout Provins parlait déjà de son talent poétique.

Il fut donc traité chez les Lebeau moins en apprenti qu'en enfant de la maison. On lui donna une chambre au-dessus de l'imprimerie, il prit ses repas à la table commune, et le frère de Louise devint immédiatement son camarade.

J'ai vu la casse de typographe devant laquelle il travailla pendant trois ans. On conserve encore à l'imprimerie, comme une relique, l'interligne en zinc sur laquelle il écrivit un jour un mauvais quatrain. Les lieux n'ont pas changé depuis quatre-vingts ans. L'escalier qui dessert la maison est toujours le même, les ateliers aussi. Seules, les machines à bras ont été remplacées par des presses mécaniques, comme à peu près partout. En ce temps-là — je parle de 1827. — la *Feuille de Provins*, si modeste quelle fût, constituait le gros labour de l'imprimerie Lebeau. Les ouvriers ne manquaient pas de loisirs, et le jeune Hégésippe occupait les siens à cultiver les muses. Les circonstances seules étaient assez rares qui pouvaient exciter sa verve, aussi le moindre événement local était-il mis par lui à contribution.

Il y a au Musée de Provins une dalle funéraire provenant de l'ancien cimetière de Saint-Ayoul, que cette épitaphe a sauvée de la destruction :

1) Tous les biographes de Moreau sont ou muets sur l'âge de Louise ou la font plus jeune que lui. Lhuillier l'a même confondue avec sa sœur cadette. (c. H. Moreau et son Diogène, p. 99 s.).

2) Ce mariage eut lieu à Provins le 9 décembre 1817. Pierre-Nicolas Jeunet était né dans cette ville le 17 juillet 1793. Il y avait donc entre lui et sa femme une différence de huit ans. (Archives municipales de Provins).

M. René Valléry-Radot dit que Jeunet Pierre-Nicolas fut imprimeur à Abbeville et à Amiens. Il se trompe, c'est son fils.



1833

*Louise Lebeau à 32 ans
d'après un dessin au crayon
de Théodore Lebeau, son frère*

De grâce, de vertus, le ciel l'avait ornée.
 Tendre épouse, à l'enfant d'un premier hymenée
 Dont le berceau chancelait sans soutien,
 Par son amour vigilant et sincère
 Elle a fait oublier le trépas d'une mère ;
 Mais qui pourra jamais faire oublier le sien ?...
 Pour guérir les douleurs elle savait des charmes ;
 De concorde, d'amour, de bonheur, s'entourant,
 Plus d'une fois elle essuya des larmes
 Et n'en fit couler qu'en mourant !

Ces vers qui n'ont encore été recueillis par personne, peut-être parce qu'on ne savait pas de qui ils étaient, sont parmi les tout premiers qu'Hégésippe Moreau ait composés à Provins. Il les fit pour la tante d'un de ses camarades qui fut plus tard son biographe (1). Mais ceux qui remontent le plus loin dans la mémoire des Provinois sont les couplets satiriques qu'inspira au jeune poète le passage de Charles X et de la Dauphine à Provins, en 1828. Moreau était alors sous l'influence de Béranger, par qui jurèrent tous les patriotes et qui justement venait d'être condamné à neuf mois de prison et dix mille francs d'amende. Pour ne pas trahir son patron, que le sous-préfet avait chargé de l'impression des affiches et des transparents relatifs à cette solennité, Hégésippe, faisant violence à ses sentiments, avait composé ces vers de mirliton :

Par l'aspect d'un bon roi dont la France s'honore,
 Déjà Provins s'est ennobli ;
 Aujourd'hui, plus heureux encore,
 Il voit en même temps Henri quatre et Sully.

Mais, dès que les lampions furent éteints, il se vengea de lui-même en faisant la chanson mordante dont chaque couplet commence ironiquement par « Vive le Roi ! » et finit par « Vive la Liberté ! »

Il avait alors dix-huit ans. A cet âge, on a la tête un peu folle, surtout quand le succès s'en mêle. Hégésippe fut grisé par les applaudissements de la bourgeoisie libérale de Provins et s'amusa pendant quelque temps à faire vibrer la corde satirique. Mais je suis bien sûr que Louise Lebeau préférait à ces chants de circonstance les vers charmants qu'il avait faits sur son âge et dans lesquels il s'écriait :

(1) Je veux parler d'Alphonse Fourtier, dont la tante Angélique Dureau était morte le 15 juin 1829, à l'âge de 39 ans.

J'ai dix-huit ans : tout change, et l'Espérance
 Vers l'horizon me conduit par la main.
 Encore un jour à traîner ma souffrance,
 Et le bonheur me sourira demain.
 Je vois déjà croître pour ma couronne
 Quelques lauriers dans les fleurs du printemps ;
 C'est un délire... Ah ! qu'on me le pardonne :
 J'ai dix-huit ans !

J'aime Provins, j'aime ces vieilles tombes
 Où les amours vont chercher des abris ;
 Ces murs déserts qu'habitent les colombes
 Et dont mes pas font trembler les débris.
 Là je m'assieds, rêveur, et dans l'espace
 Je suis des yeux les nuages flottants,
 L'oiseau qui vole et la femme qui passe !
 J'ai dix-huit ans !

Bercez-moi donc, ô rêves pleins de charmes,
 Rêves d'amour !...

En entendant cette jolie chanson d'avril, Louise Lebeau ne pouvait pas ne pas penser qu'elle avait été rimée pour elle. D'abord Hégésippe ne la quittait pas des yeux et vivait pour ainsi dire dans son sillage. Et puis, pour l'intéresser davantage à ses travaux, à ses rêves de gloire, il lui avait demandé la permission de lui lire ses vers au fur et à mesure qu'ils lui viendraient à l'esprit. Et elle avait accepté d'autant plus volontiers cette proposition, qu'elle y avait vu le moyen tout naturel de le diriger, de le ramener doucement, si par hasard il s'égarait. Et donc, deux ou trois fois par jour, notre Hégésippe descendait l'escalier quatre à quatre, sans prendre garde aux réflexions désobligeantes de ses camarades d'atelier, et, se dirigeant tout droit vers le comptoir où se tenait ordinairement sa Muse, il lui récitait à mi-voix les vers harmonieux qu'elle venait de lui inspirer. Et la Muse n'était jamais lasse de l'entendre. Il lui arrivait même souvent de lui dire : « Encore, encore, Monsieur Moreau ! » Et monsieur Moreau recommençait sans se faire prier. Ce mot de « monsieur », tombant de cette bouche, paraîtra peut-être excessif, étant donnés les égards particuliers, l'affection filiale et fraternelle que toute la maison témoignait au jeune poète ; mais Louise Lebeau savait très bien ce qu'elle faisait en l'employant à l'exclusion de tout autre. Elle était trop femme pour n'avoir pas deviné qu'elle était aimée d'Hégésippe, et, comme elle éprouvait à son endroit le même sentiment et qu'elle ne pouvait ni ne voulait le laisser

paraître, elle appuyait plus que de raison sur ce mot de « monsieur », afin de maintenir dans leurs rapports journaliers la distance respectueuse que comportait cette situation délicate.

Et tous les soirs, après souper, — je puise ce renseignement dans sa correspondance, — quand Hégésippe montait dans sa chambre et qu'après avoir embrassé M^{me} Lebeau mère il inclinait son front vers les lèvres de Louise, elle lui répétait sur un ton d'affectueuse réserve : « Bonsoir, Monsieur Moreau ! »

Et il faut croire que chacun d'eux garda jusqu'au bout ses positions et son secret, puisque lorsqu'il partit pour Paris, à la fin de l'année 1829, elle n'avait qu'à « étendre la main pour le retenir » et qu'elle n'en eut pas le courage.

Mais l'absence délie les langues les plus discrètes et fait souvent jaillir en nous des sources que nous ne soupçonnions pas. Hégésippe n'était pas arrivé à Paris que Louise éprouva le besoin de lui ouvrir son âme et de lui confier sa peine. Pour la première fois de sa vie elle ressentait la brûlure de l'amour, et, en face du vide immense que le départ de l'ami avait fait autour d'elle, cette âme honnête et forte, qui jusqu'ici n'avait vécu que pour le devoir, ne songeait qu'aux moyens de le combler. Tout lui était indifférent ou à charge ; son enfant même qui devait être un jour sa joie et son unique consolation (1) ne lui rappelait présentement que des choses tristes. Qu'était devenu, par exemple, celui dont elle portait le nom ? Les registres de décès d'Abbeville m'ont appris qu'il était mort employé de la préfecture de la Seine (2). Était-il déjà à Paris quand Moreau alla y tenter la fortune ? ou bien est-ce à sa nomination prochaine que Louise faisait allusion, quand elle écrivait à son ami que le malheur pourrait la rapprocher de lui avant peu ? Je ne saurais le dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce rapprochement désiré n'eut pas lieu et qu'elle demeura chez ses parents à Provins. Ce fut heureux pour elle, car il est probable qu'elle eût succombé comme tant d'autres victimes de l'amour, et elle n'aurait pas aujourd'hui autour du front la couronne de roses blanches que lui a tressée la piété reconnaissante des fidèles d'Hégésippe ; mais ce fut malheureux pour lui, car elle

1. Né à Provins le 30 juillet 1821, le fils Jeunet, s'établit imprimeur à Abbeville en 1846, et quelques années plus tard il alla à Amiens fonder un grand journal. C'était l'ami intime de Jules Verne dont le père était mort juge à Provins.

2. Louise Lebeau est morte, en effet, à Abbeville le 27 mai 1857, et son corps ramené à Amiens le 5 novembre 1877 fut inhumé au cimetière du Petit-Saint-Jean dans une concession achetée par son fils qui fut enterré avec elle le 16 mai 1882. L'acte de décès de Louise porte qu'elle était veuve de Pierre-Nicolas Jeunet, employé à la Préfecture du Département de la Seine. Celui-ci mourut à Montrouge le 4 janvier 1850. (Renseignements fournis par la mairie d'Amiens).

seule aurait pu le sauver. Ne disait-il pas qu'elle était à la fois « son pays, sa mère, son amante et sa sœur » ? Que n'eût-il pas fait si elle avait été là pour le diriger ? Elle essaya bien de le reconforter en lui faisant passer à plusieurs reprises des secours d'argent et toutes sortes de douceurs (1). Mais avec une nature comme la sienne, ambitieuse et aigrie, consciente de ses dons et honteuse de tout, de sa misère et des protecteurs qu'on lui procurait, il lui aurait fallu autre chose que cela pour l'aider à affronter le combat de la vie ; il lui aurait fallu la main d'une femme en qui il eût confiance. Cette main lui ayant fait défaut, après avoir lutté quelque temps, en qualité de compositeur d'imprimerie et de maître d'étude dans des pensions de troisième ordre, il se laissa aller à la dérive, n'ayant pour se soutenir au-dessus des flots que son rêve d'amour et de gloire qui ne le quitta jamais.

On sait le reste, et qu'à sa sortie de l'hôpital, étant retourné à Provins pour tirer au sort, il eut l'idée saugrenue d'y publier un pamphlet périodique dans le genre de la *Némésis*. « Je suis cynique, moi ! » disait-il, le 11 juillet 1833, dans le premier numéro du *Diogène* (2). Pauvre garçon ! Au lieu de l'encourager dans cette entreprise folle et qui ne répondait à rien, la famille Lebeau et ceux qui s'intéressaient à lui auraient mieux fait de l'en dissuader, car à vouloir rouler le tonneau de Diogène dans les rues de Provins, il ne réussit qu'à s'aliéner les autorités et une partie de la population, sans compensation aucune. Mais le soleil de juillet avait allumé par toute la France des foyers d'incendie dont quelques-uns flambaient encore, et Provins était de ce nombre. Il y avait là des républicains et des royalistes qui ne décoléraient pas contre le règne de l'usurpateur, et c'étaient tous ces mécontents

(1) « Ma chambre est petite et froide, lui écrivait-il un jour, mais la nuit j'enveloppe mon cou d'un mouchoir qui a touché le vôtre, et je n'ai plus froid. »

(2). Voici quelques variantes que j'ai relevées dans la préface.

Vers 15, Moreau avait écrit d'abord :

Malheur à l'imprudent qui « s'écarte » d'un pas
Il mit ensuite :

qui « s'égaré »

Vers 29, 1^{re} version :

Oh ! pour être « à vingt ans » vieux au métier de sage,

2^e version :

Pour « être jeune encor »

Vers 82, 1^{re} version :

S'illumine « au couchant » comme pour une fête.

2^e version :

S'illumine « au soleil »

Vers 92, 1^{re} version :

Effrayaient le hibou qui « perche » au Vatican.

2^e version :

. qui « règne »

qui avaient armé du fouet de la satire le bras de ce jeune homme de vingt-trois ans.

J'ai feuilleté les épreuves corrigées de sa main des neuf numéros de ce *Diogène* qui n'eut pas moins de trois imprimeurs, et je ne suis pas encore revenu de mon étonnement.

Certes, il y a beaucoup de talent et des vers superbes dans ce pamphlet fantaisiste ; on sent, comme le disait Chateaubriand, que son rédacteur « a été touché de la langue de feu » ; mais on sent encore plus la gageure — et c'était une gageure aussi que de prétendre rivaliser avec Barthélemy sur un théâtre aussi étroit que celui de Provins. Cependant Moreau l'égala dans *l'Incendie*, *l'Apparition*, *Henri V* et *Merlin de Thionville*. Pourquoi faut-il qu'il ait cru devoir l'imiter jusque dans la vénalité qui déshonore ? Il aurait rougi jusqu'aux yeux si on lui avait dit, quand il était traqué par la police, qu'un jour viendrait — et il était proche — où il lui vendrait sa plume pour quelques centaines de francs ! C'est pourtant l'épilogue qu'il donna au *Diogène*. Mais il était si misérable alors, que je n'ai pas le courage de lui jeter la pierre, d'autant que le destin l'en punit cruellement en lui donnant plus tard pour ami intime celui-là même qu'il avait combattu ainsi à prix d'argent. J'ai nommé Berthaud, le poète de Lyon.

Quand il commit cette vilénie, Hégésippe Moreau avait été forcé de quitter Provins, dans les circonstances pénibles que je vais rapporter.

Le dimanche 25 août 1833, une dizaine de jeunes gens dont quelques-uns ont marqué depuis dans l'administration, la politique ou la finance (1), se trouvaient réunis dans la propriété de Saint-Syllas appartenant à leur camarade Emile Génisson, pour pendre la crémaillère.

Le dîner, présidé par un bon Provinois surnommé *Rat d'eau*, peut-être parce qu'il avait une bonne cave, fut on ne peut plus joyeux. Chacun fit honneur à la table et chanta au champagne sa petite chanson. Seul, Hégésippe Moreau, qui paraissait soucieux, n'avait rien dit encore, lorsque l'amphytrion, après des variations plus ou moins drôles sur le cens, la religion et la monarchie légitime, l'interpella ainsi à brûle-pourpoint :

— Eh bien ! Diogène, n'aurons-nous rien aujourd'hui de ton tonneau ?

(1) Notamment Alphonse Fourtier qui était payeur central du Trésor, lors du paiement anticipé des cinq milliards à la Prusse ; et G. Ruel de Forges qui fut sous-préfet en 1848.

Piqué au vif, Hégésippe se leva et d'un air plutôt mélancolique égreua ce gentil couplet :

L'œil au loin tendu dans l'espace,
 Je cherche pour mon âme lasse
 Encore un tendre souvenir
 Qui passe,
 Et puis je laisse l'avenir
 Venir.

— Ah ! non, lui crièrent ses camarades, assez de sentiment, dis-nous quelque chose de gai.

Mais Hégésippe, qui décidément n'avait pas envie de rire, fit un geste négatif et se rassit au milieu des protestations. Après quoi, quelqu'un ayant proposé d'aller terminer la soirée au café Dalisson, place Saint-Ayoul, tout le monde opina du bonnet et leva le siège.

Cependant Moreau s'était échauffé et sous l'action du champagne amusait maintenant la société de ses saillies grivoises. Il avait même, en arrivant au café, entonné une des plus jolies chansons de son cru, lorsque, tout à coup, on le vit se diriger vers un cosommateur assis à une table voisine, l'apostropher d'une voix vibrante et lui donner un violent soufflet.

Celui qui venait d'être l'objet de cette agression était un jeune clerc d'avoué nommé Victor Plessier, beau-frère de l'imprimeur Lebeau. Il se releva rouge de honte et de colère et voulut se précipiter sur Moreau ; il en fut empêché par les amis du poète, qui s'étaient jetés entre eux. Mais un ex-brigadier des Chasseurs de la garde, nommé Sotholin, qui assistait à la scène, se mit à crier :

— Arrière ! arrière ! un soufflet est une insulte qui se lave on sait comment.

— J'exige une réparation par les armes, dit à son tour le jeune clerc d'avoué.

— Je suis à vos ordres, riposta Moreau.

Le lendemain matin, au petit jour, les deux adversaires et leurs témoins arrivaient sur le terrain, dans le fossé des fortifications de la ville, au pied de la tourelle du Trou-au-Chat.

Moreau n'avait jamais tenu une arme de sa vie ; afin d'égaliser les chances, on avait décidé que le duel aurait lieu au pistolet.

Cependant à la dernière heure, un des témoins qui croyait comme tout le monde que le motif de la querelle était une chansonnette publiée quelques jours auparavant dans le *Diogène*,

essaya d'arranger l'affaire, mais les deux adversaires, qui savaient à quoi s'en tenir, ne voulurent rien entendre.

Ils se placèrent donc, Hégésippe Moreau du côté du talus du fossé, Victor Plessier au pied du mur d'enceinte, à quinze pas l'un de l'autre, et au commandement de l'ancien brigadier de la garde, deux détonations retentirent. Moreau fut frôlé à l'épaule, et sa balle alla s'aplatir sur le mur à quelques centimètres de la figure de son adversaire. Quand la fumée fut dissipée, les combattants s'avancèrent spontanément l'un vers l'autre, et, tendant la main à Moreau, Plessier lui dit : « L'insulte que vous m'avez faite est suffisamment effacée par cette rencontre ; je n'ai d'ailleurs jamais douté de votre courage. » Moreau prit la main qu'on lui tendait et s'éloigna sans mot dire avec ses témoins.

Mais le jour même, comme ce duel avait fait un bruit énorme à Provins, le beau-frère de Victor Plessier, Théodore Lebeau fils, signifia à Moreau qu'il lui fermait sa porte, et le pauvre jeune poète reprit le chemin de Paris sans avoir pu embrasser sa chère Louise (1).

Que s'était-il donc passé exactement entre lui et le clerc d'avoué ? La lettre suivante va nous l'apprendre. Elle fut écrite cinquante ans après par Victor Plessier lui-même, devenu député de Coulommiers, à M. Louis Rogeron qui a bien voulu me la communiquer :

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Paris, le 24 janvier 1884.

« Mon cher Monsieur Rogeron,

« Je n'ai aucun souvenir de mes témoins. En avais-je deux ou un seul ? J'incline pour l'unité. Il est certain que je ne me suis pas adressé à Herman Scherer ; ce serait plutôt à son frère Adolphe. La scène du café ne fut pas la cause de la rencontre ; elle ne fit que précipiter le dénouement d'un état de choses intolérable que Moreau et moi nous sommes abstenus de révéler même à nos témoins.

« Le résultat a été la sortie de Moreau de la maison Lebeau où il entretenait des relations qui scandalisaient ma sœur.

« Vous savez à quoi je fais allusion.

Bien à vous,

V. PLESSIER (2).

(1) Je dois tous ces détails à M. Rogeron qui en fait l'objet d'une chronique, il y a quelque vingt ans, dans la « Feuille de Provins ».

(2) M. Victor Plessier est mort en 1886.

« La scène du café ne fut pas violente. Il y avait de part et d'autre un sous-entendu qui ne fut pas soupçonné de ceux qui y assistaient » (1).

Ce sous-entendu était qu'il y avait entre Plessier et Moreau rivalité de sentiment. Tous les deux aimaient Louise Lebeau, et le premier souffrait de voir que ses préférences étaient pour l'autre. De là les propos malsonnants qui amenèrent la gifle et le duel.

Voilà donc Hégésippe retombé sur le pavé de Paris, et dans quelles conditions, grands dieux ! Au lieu de courber la tête sous l'orage, de faire le mort en laissant au temps le soin d'arranger les choses, son premier soin fut de couper les ponts derrière lui en écrivant au fils Lebeau la lettre que voici :

Paris, lundi 2 septembre 1833.

« Monsieur, après ce qui s'est passé, il ne doit plus y avoir entre nous aucun rapport. Quand même aujourd'hui vous me tendriez la main, j'aurais le courage de la repousser. Vous m'avez chassé de chez vous, et vous devez savoir que je suis trop fier pour l'oublier jamais. Ce préambule m'était indispensable : j'ai besoin de vous faire mes adieux, et je ne veux pas qu'on puisse attribuer ma lettre à des motifs d'intérêt, à l'espoir d'une réconciliation désormais impossible.

« Monsieur, beaucoup de gens m'ont fait du bien, mais personne autant que vous. Le fardeau de la reconnaissance m'était léger, car je vous aimais d'instinct avant de vous aimer par raison. Vous m'aviez adopté pour frère, et me voilà orphelin une seconde fois ; mais vous aviez le droit de m'ôter gratuitement ce que vous m'aviez donné de même. Je ne me plains pas. Mon affection sera moins volage que la vôtre ; et si, comme j'ai lieu de le craindre, vous êtes malheureux un jour, puissiez-vous trouver quelque consolation en pensant qu'il est de par le monde quelqu'un qui vous aime sincèrement, et qui sera malheureux de vos peines, s'il ne peut être heureux de votre bonheur.

H. MOREAU.

« Je vous prie de ne montrer ma lettre à personne » (2).

A personne ! cela voulait dire à Louise, mais on pense bien qu'elle fut la première à en avoir connaissance et qu'elle en fut navrée. Comment ferait-elle, à présent, pour rester en correspondance avec celui qui maltraitait ainsi son frère ? Son cœur avait beau protester qu'il lui demeurerait fidèle, elle dut tout de même lui en vouloir de lui rendre la tâche si difficile. Et je crois que pendant un certain temps elle se contenta des nouvelles que lui faisait passer M^{me} Guérard, car la bonne fermière de Saint-Martin-

(1) Lettre inédite.

(2) Introduction aux « Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau », p. 130.

Chennetror ne semble pas avoir pris parti dans cette malheureuse affaire. Elle continuait de blanchir le linge d'Hégésippe, et, quand celui-ci le lui renvoyait par la diligence, il y avait toujours un mot pour M^{me} Jeunet. Cependant, la sœur de Lebeau se tenait toujours sur ses gardes, et jusqu'en 1836 je ne vois pas qu'elle ait correspondu directement avec Moreau. Cela résulte pour moi d'une lettre de lui à elle, datée du 18 août 1836 où il dit que sans M^{me} Guérard, il ignorerait quelle est sa position de sœur (de sœur charnelle) et de mère. « Vous êtes presque heureuse, dit-elle, ce presque est bien vague et j'ai peur. »

Ce fut *la Sœur du Tasse* qui rompit la glace ; le contraire n'eût pas été digne de celle à qui il avait dédié cette charmante poésie (1).

Comment, en effet, n'aurait-elle pas tressailli, soupiré, pleuré, en lisant ces vers :

Loïsa, sœur chérie,

Mes premières amours, que faites-vous là-bas ?
 Quand je jette au Destin le gage des combats,
 Dame de ma pensée, au Christ d'un oratoire
 Sans doute vos soupirs demandent ma victoire.
 Oh ! priez : veuf de vous, mon cœur n'a point vécu ;
 Mais je ne reviendrai qu'après avoir vaincu.
 Vous sauriez bien encor, généreux en silence,
 De votre pauvreté me faire une opulence ;
 Mais pour dot à ma sœur je n'irai plus offrir
 Mon trésor de misère, et je saurai souffrir.

La Sœur du Tasse parut au mois de mai 1836 dans le *Journal des Demoiselles* (1). Le temps n'était plus où Moreau le « cynique »

(1) Elle est, en effet, dédiée « à ma sœur » dans le « Journal des Demoiselles », et je me demande pourquoi les éditeurs du « Myosotis » ont supprimé cette dédicace. M. René Vallery-Radot aurait bien dû la rétablir dans son excellente édition parue chez Lemerre en 1900.

(1) A la suite d'un fort joli « tableau » en prose sur Jeanne d'Arc qu'Armand Lebaillly recueillit pour la première fois dans les « Œuvres inédites » de Moreau, en 1863.

La version de la « Sœur du Tasse » publiée dans le « Journal des Demoiselles » diffère sensiblement de la version du « Myosotis ». Voici les variantes que j'y relève pour la première fois :

3^e vers, 1^{re} version :

Sphinx « éternel debout » aux portes de Paris

2^e version :

Sphinx « dévorant qui veille »

4^e vers, 1^{re} version :

Et peut-être, qui sait ! de la chambre où j'écris
 « Où le soleil m'oublie, où le feu manque à l'âtre,
 « Le Tasse avait cédé le bail à Malfilâtre. »

ne pensait qu'à montrer le poing à la société. Le chagrin que lui causait la perte de son amie lui avait fait faire un sérieux retour sur lui-même et avait changé le cours de son inspiration. Elle avait tourné subitement à l'élégie, sous une influence poétique que personne encore n'a remarquée, malgré qu'elle saute aux yeux. Sainte-Beuve lui-même n'a pas vu ou n'a pas voulu dire qu'après s'être inspiré de Béranger dans la chanson et de Chénier et Barthélemy dans la satire, il s'était inspiré de Brizeux dans l'élégie.

Marie avait vu le jour à la fin de 1831, sous la date de 1832, mais ce petit « roman » en vers, comme l'avait d'abord baptisé Brizeux, n'avait pas fait grand bruit dans le monde, et Moreau

2^e version :

Et peut-être (qui sait ?) de la chambre où j'écris
« La Tasse un jour fut l'hôte, et ma table de hêtre,
« Boiteuse, sous son coude a chancelé peut-être ».

14^e vers, 1^{re} version :

Non, mais il « répétait » : Loïsa, sœur chérie,
Mes « uniques » amours ! que faites-vous là-bas ?

2^e version :

Non, mais il « soupirait »
Mes « premières » amours :

19^e vers, 1^{re} version :

« Priez ! veuf, loin de vous, mon cœur n'a pas vécu,

2^e version :

« Oh ! priez, veuf de vous

25^e vers, 1^{re} version :

Quand ma lampe ordinaire aux yeux d'un chat s'allume

2^e version :

« Seul flambeau de mes nuits quand l'œil d'un chat s'allume ».

35^e vers, 1^{re} version :

Clorinde « l'idolâtre » expire.

2^e version :

Clorinde « l'infidèle »

38^e vers, 1^{re} version :

« Les palmiers », les drapeaux, « le beau ciel », tout enfin.

2^e version :

« Les armes », les drapeaux, « les palmiers », tout enfin.

70^e vers, 1^{re} version :

Dût cet amour « passer », « le » souvenir me reste.

2^e version :

Dût cet amour « s'éteindre », « un » souvenir me reste.

74^e vers, 1^{re} version :

« Insulté », si je pleure...

2^e version :

« Coudoyé »

77^e vers, 1^{re} version :

« Oui », le siècle entendra les chants que je lui livre.

2^e version :

« Oh ! » le siècle entendra.

79^e vers, 1^{re} version :

Ce livre « publiant » votre sainte amitié.

2^e version :

Ce livre « proclamant ».

92^e vers, 1^{re} version :

De prison en prison il « erra ».

2^e version :

De prison en prison il « tomba ».

qui menait une vie misérable ne devait pas l'avoir lu. En tout cas il n'y paraît point dans ses chansons de l'époque. En 1836, au contraire, *Marie* était connue de tous les lettrés, à plus forte raison des poètes. Je suppose donc que ce fut à ce moment-là, sous l'empire des circonstances que je viens de raconter, qu'Hégésippe fit connaissance avec le Théocrite breton, et que ce sont les délicieuses idylles où les rivières du Scorf, du Létà, de l'Ellé mettent tant de fraîcheur, qui lui donnèrent l'idée de chanter sa Voulzie. Il la chanta dans des vers très purs et bien à lui, mais qui n'ont pas tout de même la coupe classique des autres. Et comme s'il avait voulu nous prouver qu'il s'était imprégné de l'art et du sentiment poétiques de Brizeux, lors de la publication de son *Myosotis*, il donna comme épigraphe à *la Sœur du Tasse* ces deux vers tirés de l'idylle du Pont-Kerlo :

Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de seize ans (1) reflouriront toujours.

Quoi qu'il en soit, à partir du jour où Louise Lebeau reprit sa correspondance régulière avec Hégésippe, on peut dire qu'elle lui rendit force et courage. Jusque-là il n'avait guère fait que muser le long des rues, cédant à sa paresse naturelle. De 1836 à 1838, il semble qu'il ait voulu, par un effort constant, montrer à sa sœur, à la fermière, à tous ceux qui le suivaient de près ou de loin, ce dont il était capable. Prose et vers, contes, chroniques, chansons, romances, tout lui était bon. Il se multiplia, il conquit la première place dans la rédaction de la *Psyché*, du *Journal des Enfants*, du *Petit Courrier des Dames* et surtout du *Journal des Demoiselles*. Le sauvage qu'il était s'humanisa ; il fut recherché, prôné, protégé par des femmes du monde. Il entra même assez avant dans le cœur d'une belle girondine qu'il appelait sa troisième idole (2). Et, pour comble de bonheur, un ami lui trouva un éditeur pour son *Myosotis*. Tout autre à sa place, eût profité du vent qui soufflait dans ses voiles pour se pousser dans les journaux et dans les revues qui distribuent la renommée. Mais la phtisie qui le minait lui enlevait une bonne part de ses moyens, et, comme il en convenait lui-même, il n'avait pas la moindre intelligence des choses de la vie. Avec cela mauvais caractère, ombrageux, susceptible et se brouillant avec tout le monde, pour tout et pour rien.

(1) Brizeux avait écrit « quinze ans », mais comme Hégésippe en avait « seize » quand il rencontra Louise Lebeau, il remplaça un chiffre par l'autre.

(2) Mme Emma Ferrand, à qui il dédia une ode sur « Bordeaux ».

Tant il y a qu'au mois de décembre 1837, au moment où ses amis le croyaient sauvé et où il caressait l'idée de revoir sa Voultzie, il eut une nouvelle crise d'ennui, de lassitude, de découragement.

Il écrivait alors à Louise Lebeau :

20 décembre [1837].

« Vous vous inquiétez de ma santé, bonne sœur : rassurez-vous sur ce point. Vos soupçons ne sont pas fondés. Ce dont je souffre actuellement, c'est d'une espèce de fièvre cérébrale fort tenace et fort douloureuse pendant l'été, mais supportable pendant les autres saisons. Je suis heureux d'apprendre que votre voyage à Troyes contremandé n'a pas fait tomber ma lettre dans les mains d'un tiers (1). Je vous avoue que j'attends sans grand plaisir la visite de Mme Guérard, bien que je l'aime de tout mon cœur. Je voudrais paraître devant elle avec les signes extérieurs d'une grande aisance. Je sais que ces petites choses ont beaucoup d'influence sur elle, et, malheureusement, il m'est difficile pour le moment de lui donner cette satisfaction. Votre frère est un bon jeune homme ; je l'ai toujours trouvé tel, et je suis content, mais non surpris, d'apprendre qu'il ne m'a pas gardé rancune. Vous avez bien raison d'appeler énigme l'offre que vous me faites à l'occasion de mes vers. Je ne la comprends pas. Je crois cependant deviner que cet argent viendrait d'une autre bourse que la vôtre, et je désire avoir deviné juste. Je rougirais d'accepter encore vos dons ; d'autant plus que j'ai tout lieu de croire que le débit de la publication n'en couvrira les frais qu'à grand'peine. Ils monteront à cinq cents francs au moins, à six au plus ; il [est] difficile de préciser d'avance combien le manuscrit donnera de feuilles d'impression. Du reste, je ne tiens pas autant à ce projet que vous pourriez le croire (2). Pardonnez-moi, bonne sœur ; je m'aperçois en vous écrivant que ma lettre est froide comme glace. C'est que je suis dans un de ces moments d'amertume d'autant plus cruels qu'on ne sait à qui s'en prendre pour se venger. Je ne puis vous cacher que je suis horriblement malheureux. Remarquez que je dis *malheureux* et non *misérable*. J'éprouve un dégoût de la vie continuel et profond dont vous ne sauriez vous faire une idée. Je n'ose vous dire jusqu'à quel point cela va quelquefois. Vous ne me croiriez pas ou vous seriez épouvantée. Je voudrais devenir dévot. Si vous l'êtes un peu, priez Dieu pour moi.

Votre frère,

H. MOREAU.

(1) Ce tiers était Théodore Lebeau, le frère de Louisé.

(2) Ce passage demande une explication. Quand Moreau vendit son « Myosotis » à Desessart, l'éditeur, celui-ci l'avait obligé, « de prendre ses pièces une à une et de les mutiler misérablement » — ce qui lui avait fait mal au cœur. Il avait pensé alors à publier ses poésies à part et en avait parlé un jour à Louise Lebeau qui s'était mise en devoir d'exaucer son désir.

P.-S. — Si vous ne m'écrivez pas d'ici à huit jours, adressez-moi votre lettre poste restante, car à cette époque j'aurai changé de logement (1).

H. M. (2).

Je voudrais être dévot ! Le fait est qu'il ne l'était guère. Je crois même qu'il ne le fut jamais. D'abord la ville de Provins n'est pas un de ces foyers de dévotion où l'enfant naît en quelque sorte mystique. On y est plutôt voltairien, comme à peu près dans toute la grande banlieue de Paris, et tout en fréquentant les églises les indigènes du pays adorent avant tout le dieu des bonnes gens cher à Béranger. C'était aussi le dieu d'Hégésippe, encore ne le priait-il pas souvent. Quand par hasard son nom lui venait à la bouche, c'était pour lui reprocher de ne pas lui donner le pain qu'il lui avait promis. Il avait gardé un assez mauvais souvenir des prêtres qui l'avaient élevé. Rappelons-nous le passage de son *Diogène* où il dit :

Un ogre, ayant flairé la chair qui vient de naître,
M'emporta vagissant dans sa robe de prêtre,
Et je grandis, captif, parmi ces écoliers,
Noirs frélons que le cloître (3) essaime par milliers,
Stupides icoglans que chaque diocèse
Nourrit pour les pachas de l'Eglise française.
Je suis à traîner les plis du noir manteau ;
Le camail me brûlait comme un *san-benito* ;
Pleurant le sol natal (4) et ma libre misère,
J'égrenais, dans l'ennui, mes jours comme un rosaire.
Devant le crucifix et le saint bénitier,
Profane ! j'enviais le sort d'Alain Chartier !

Mais on a beau avoir perdu la foi de bonne heure, il y a toujours un moment dans la vie où l'on se reprend aux croyances du jeune âge, quand bien même la raison n'y trouve pas son compte. C'est le charme sans pareil de l'éducation première : on le croit évanoui, qu'il opère encore. Et donc, après avoir bien combattu et bien souffert, après avoir, suivant ses expressions, « suivi les pas des faux prophètes et blasphémé le Christ et persécuté les siens » Hégésippe, sur la fin de sa vie, eut, lui aussi, son *quart*

(1) Moreau passait son temps, je ne dirai pas à déménager, car il n'eut jamais aucuns meubles, mais à changer de domicile, et il lui arriva plus d'une fois de coucher à la belle étoile, sous les ponts ou dans le bois de Boulogne. Rien que dans les trois dernières années de sa vie (1836-1838) il habita tour à tour, hôtel des Postes, rue Montorgueil ; institution Chapuis, rue du faubourg Saint-Martin ; chez M. Leison, quai Bourbon 19 ; rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 11, et rue de Vaugirard, 36.

(2) Lettre inédite communiquée par M. J. Macqueron.

(3) Dans la version primitive il y a « Montrouge ».

(4) Dans la version primitive il y a « Regrettant mon enfance ».

et non miséricordes. Je vous en sers de la
vie continue et profonde. Tout vous ne laissez vous
faire une idée. Je ne vous dire jusqu'à quel point
cela va quelquefois. Vous ne me croirez pas ou vous
devez étonnée. Je voudrais devenir secret. Si
vous êtes un peu, priez Dieu pour moi.

Notre frère,

H. Monod

d'heure de dévotion. Etant entré un soir dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, non pour prier mais pour se reposer, il se souvint tout à coup que Jean Racine était enterré là, et, sa mort chrétienne l'ayant fait rougir de son incrédulité, il tomba à genoux en disant : « Seigneur, faites-moi croire ! » Et il sentit presque aussitôt qu'il conservait encore :

Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé.

Et je versai des pleurs, et reconquis à Dieu,
Au tombeau de Racine alors je fis un vœu (1).

Ce vœu était de finir comme l'auteur d'*Athalie*.

Or, moins d'un an après avoir écrit à sa sœur la lettre navrante qu'on vient de lire, il entra à l'hôpital de la Charité et sa première pensée était de mander un prêtre.

Et dans la nuit du 19 décembre 1838, un peu avant que la mort lui eût fermé les yeux, l'homme de Dieu lui dit, comme autrefois à Jean Racine : « Partez, âme chrétienne ! »

Ce qui n'empêche que le *Myosotis* reste un livre plutôt païen.

IV. — La Tombe d'Hégésippe Moreau

En 1840, dans la notice biographique de son édition du *Myosotis*, Sainte-Marie Marcotte qui fut un des meilleurs amis de Moreau (2), écrivait les lignes suivantes :

De toutes les larmes qu'on a répandues sur sa mort, du dévouement de ses nombreux amis, il n'est pas résulté une obole pour lui acheter un tombeau. Un matin, au mois de janvier dernier, deux jeunes gens suivaient tête nue, à travers le cimetière du Mont-Parnasse, les fossoyeurs qui avaient exhumé de sa fosse provisoire le corps de Moreau et le portaient à son dernier asile. Ils étaient seuls (3).

On pouvait croire après cela que le poète reposait dans une concession perpétuelle et définitive.

La surprise fut donc grande, quand on lut, dans le *Mousquetaire* du 23 décembre 1853, un article virulent d'Alexandre Dumas, déclarant que si d'ici au 5 janvier 1854, l'Administration n'avait

(1) « Un quart d'heure de dévotion ».

(2) Sainte-Marie Marcotte, ancien condisciple de Moreau, était fils d'un receveur général de Troyes. Il mourut en 1855.

(3) « Le Myosotis », édition Masgana, p. XIX.

pas reçu les 376 fr. 25 qui manquaient pour que la concession *temporaire* de Moreau devînt définitive, les ossements du poète seraient jetés à la fosse commune.

Nous espérons, disait Dumas, qu'un des ministres auxquels cette lettre (1) fait un pieux appel attachera son nom à cette bonne œuvre.

En tout cas, le 5 janvier 1854, si nous n'avions aucune nouvelle, et nous en aurons ; M. Fould (2) nous a donné la preuve qu'il entendait notre voix, même quand elle ne s'adressait pas à lui ; en tout cas, répétons-le, si le 5 janvier 1854 nous n'avons aucune nouvelle, les 376 fr. 25 seraient faits au bureau du *Mousquetaire*, rue Laffitte, 1.

Quant à son épitaphe devant les hommes, nous demandons qu'elle soit celle-ci :

ICI REPOSE

HÉGÉSIPPE MOREAU, POÈTE, MORT DE FAIM ET DE MISÈRE

LE 20 DÉCEMBRE 1838

LOUIS-PHILIPPE ÉTANT ROI DES FRANÇAIS

M. MONTALIVET ÉTANT MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

ET M. DE SALVANDY MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

TIRÉ DE LA FOSSE COMMUNE ET DÉPOSÉ SOUS CETTE PIERRE PAR...

Nous ne savons point encore par qui.

Seulement, nous l'avons dit, si le cinq du mois prochain personne n'a pris les devants, ce sera par l'auteur de cet article.

Alex. DUMAS.

L'auteur des *Trois Mousquetaires* avait connu de bonne heure le poète du *Myosotis*. Il raconte dans cet article — mais son récit me paraît sujet à caution — qu'étant allé en 1824 ou 25, au moment où il faisait *Christine*, visiter le cimetière d'Avon où est enterré l'amant et la victime de Christine, on lui montra un jeune homme vêtu de noir qui passait, et qu'on lui dit :

— Tenez, voici un enfant qui sera probablement un grand poète.

— Comment l'appellez-vous ?

— Hégésippe Moreau.

D'autre part, je vois dans une lettre de Moreau à M^{me} Guérard, en date de janvier ou février 1834, qu'il se disposait à présenter le plan d'un vaudeville à Ancelot et celui d'un drame à A. Dumas (1). Il est donc permis de croire que Dumas connaissait Moreau de vue.

(1) Lettre de M. Léon Noël à Dumas qui lui avait mis la plume à la main.

(2) Alors ministre de l'Instruction publique.

(3) Lettre publiée par M. René Valléry-Radot dans son introduction aux « Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau », p. 106.

Quoi qu'il en soit, son article du *Mousquetaire* eut un retentissement considérable, et je n'ai pas besoin de dire que son appel fut entendu.

Dès le 26 décembre, Dumas annonçait qu'en dehors des souscriptions d'Emile de Girardin et du vicomte de Launay, de Villemessant et de Laferrière, il avait reçu la somme entière du prince Napoléon et vingt lettres contenant des offres, dont celle-ci que je reproduis textuellement.

Monsieur Dumas,

Je viens de lire le numéro de votre journal consacré tout entier à Hégésippe Moreau, et c'est le cœur navré que je rentre chez moi pour vous écrire cette lettre.

Il n'y a qu'un homme au monde qui puisse réclamer l'honneur de conserver les restes de Moreau.

Cet homme est absent, cet homme est à trois mille lieues de nous, et c'est en son nom que je viens vous écrire.

J'ai connu Hégésippe Moreau : j'étais bien jeune encore à l'époque de sa mort, mais j'ai vécu et grandi au milieu des seuls amis qu'ait eus le grand poète.

Mon frère mort, Marcotte que j'ai perdu de vue, et Auguste Lefèvre. Auguste Lefèvre surtout a été l'ami, le consolateur, le frère d'Hégésippe. Il a partagé avec lui jusqu'au dernier jour ses vêtements, son pain. Que de choses je pourrais vous dire sur l'existence de ces deux hommes, sur cette intimité, sur cette misère toujours partagée ! Mais Lefèvre seul sait raconter ces choses, comme lui seul sait chanter, avec des larmes dans les yeux et dans la voix ces joyeuses chansons écloses au milieu des larmes et du désespoir.

Aujourd'hui Lefèvre est magistrat à Bourbon, c'est-à-dire à trois mille lieues de nous, comme je vous le disais tout à l'heure.

Quel mal vous allez lui faire, si votre journal va le trouver là-bas ! A cette douleur il n'y a qu'un remède, et je vous l'apporte.

Au nom d'Auguste Lefèvre, l'ami, le frère d'Hégésippe Moreau, je mets à votre disposition la somme entière que réclame l'administration du cimetière.

Aujourd'hui, demain, quand vous voudrez, cette somme vous sera comptée.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

L. DE LUCY-FOSSARIEU,

peintre

13, rue de l'Oratoire du Roule.

Quel était ce Lefèvre dont aucun biographe de Moreau ne fait mention, non plus d'ailleurs que de la campagne si intéressante

qu'Alexandre Dumas mena dans *le Mousquetaire* ? J'ai pu consulter son dossier au ministère de la Justice. Il était né à Gacé (Orne) le 10 juillet 1806 et avait fait son droit à Paris. Entré dans la magistrature coloniale comme lieutenant de juge, le 3 juin 1851, sous le patronage de M. Emile Pepin-Lehalleur, député de Seine-et-Marne, il fut nommé substitut du procureur général de Saint-Denis de la Réunion, le 24 juillet 1852 et procureur général le 28 juillet 1866. Il avait connu Moreau au quartier latin et s'était lié avec lui d'autant plus vite que lui-même cultivait les Muses. Il est l'auteur d'un petit volume de poésies intitulé *Mosaïque* qui parut chez Hetzel en 1850 et dans lequel il y a d'assez jolies choses. Je suppose que c'est lui qui, lors de l'exhumation, en 1840, du corps de Moreau, accompagnait Sainte-Marie Marcotte au cimetière du Mont-Parnasse. Toujours est-il, que la somme de 376 f. 25 réclamée par l'Administration du cimetière fut versée en son nom par M. de Lucy-Fossarieu, le 29 décembre 1853 (1).

La sépulture du poète une fois assurée, on s'occupa de lui ériger un monument funéraire.

Dès l'année 1851, un comité s'était formé dans ce but, et le sculpteur Taluet avait fait le buste de Moreau d'après le moulage pris sur son lit de mort. L'année suivante, pour venir en aide aux promoteurs de la souscription, Pierre Dupont avait composé une chanson qui finissait ainsi :

Passants, sur la pierre qui s'use
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la Muse :
Hégésippe Moreau.

Mais ce projet n'aboutit pas, et, en 1853, Alexandre Dumas qui avait eu l'idée de le reprendre y renonça, après avoir vu la pierre tombale du poète.

Notre avis, disait-il, est que la pierre qui a suffi depuis quinze ans à sa sépulture, est sainte, et que ce serait une profanation de la toucher.

Il valait mieux, suivant lui, « faire les frais d'une édition d'Hégésippe Moreau. »

Nous demanderons une pièce de poésie inédite à tous les poètes qui vivaient l'année où H. Moreau est mort. Nous sommes bien sûrs que

(1) Voir « le Mousquetaire » du 30 décembre 1853.

les rois de la Poésie moderne qu'on appelle : Lamartine, Hugo, Alfred de Vigny, Béranger, Alfred de Musset, Barbier, et tous les sujets de leur immense empire y contribueront pour leur part.

L'idée était originale, en effet, mais pour un motif que nous ignorons, Dumas qui en avait au moins une par jour, comme Emile de Girardin, passa à une autre, et l'édition des œuvres d'Hégésippe alla rejoindre dans l'oubli le projet de son monument.

Ce n'est qu'en 1900 que, grâce à M. Eugène Granger et à M^{me} Coutan (1), femme de notre distingué confrère, M. Georges Montorgueil, le charmant conteur du *Gui de chêne*, de *la Souris blanche* et des *Petits souliers* eut un mausolée digne de lui.

Il n'avait donc rien perdu pour attendre, et si la ville de Paris arrive à ses fins, c'est-à-dire à capter les sources de la petite rivière qui coule à Provins, le jour n'est pas loin peut-être où les admirateurs d'Hégésippe pourront arroser les myosotis de sa tombe avec de l'eau même de la Voulzie.

Ce jour-là ses mânes seront pleinement apaisés.

LÉON SÉCHÉ.

(1) C'est Mme Coutan-Montorgueil qui est l'auteur du buste de Moreau.

Lettres inédites d'Alfred de Musset

(1838-1857)

Les dix-sept lettres suivantes ont été publiées par M. Jean Monval dans le *Correspondant* du 10 mars dernier. Elles font partie d'une liasse de papiers provenant du cabinet d'Alfred de Musset que M^{me} veuve Martellet, son ancienne gouvernante, avait donnés à François Coppée, à la fin de l'année 1896, pour le remercier d'avoir fait aboutir la demande de secours qu'elle avait adressée à l'Académie Française.

Ces lettres sont précieuses à plus d'un titre. Non seulement elles sont parmi les plus spirituelles qu'ait écrites Alfred de Musset, mais quelques-unes d'entre elles forment le complément de quatre ou cinq lettres fragmentées que M. Léon Séché a publiées, en 1907, dans la *Correspondance* du poète, d'après la version des journaux où elles avaient paru d'abord.

1. — A Alfred Tattet.

Vendredi 17 [août 1838] (1).

Tout ce que je puis vous dire, mon cher Alfred, c'est que si nous n'allons pas vous voir, ce ne sera pas notre faute, pour moi surtout, à qui vous venez de faire passer quelques jours si agréables et si doux. Soyez sûr que si je disposais de moi, à ma guise, je passerais la moitié de ma vie auprès de vous ; mais vous savez ce que dit le proverbe : « A une chose pense le mulet, à une autre celui qui le selle. » Je ne sais donc si je pourrai aller vous voir, et si je n'y vais pas, j'en serai plus fâché que vous. Et vous aussi, vous me faites des compliments, *Tu quoque, Brute !* mais je les reçois de bon cœur venant de vous. — Ne m'appellez jamais

(1) Cette lettre figure dans la « Correspondance » d'Alfred de Musset, mais incomplètement et soudée, sous la seule et même date du 17 août 1838, à une autre lettre adressée à Alfred Tattet le 28 mai 1845. On trouvera celle-ci plus loin.

illustre, vous me feriez regretter de ne pas l'être. Quand vous voudrez me faire un compliment, appelez-moi votre ami. Ainsi donc, venant ou non-venant, comptez que nous ferons ce que nous pourrons.

Présentez, je vous prie, mes respects à M^{me} votre mère, et dites-lui encore combien j'ai été sensible à l'accueil plein de grâce et de bonté qu'elle a bien voulu me faire cette fois comme tant d'autres, car ce qui est ordinairement si rare est chez elle une habitude.

Addio carissimo.

Alfred DE MUSSET.

2. — *A Madame Jaubert (1), au château d'Augerville (2).*

[Fin septembre 1840.]

J'ai commencé, marraine, par être assez mal portant, un peu même beaucoup ; j'ai dormi à proportion et c'est tout au plus si je suis absolument réveillé à présent. Je me débarbouille pour vous conter l'histoire de ma vie depuis jeudi passé.

1^{re} impression de voyage d'Augerville à Malesherbes. Causerie fort agréable... visite non moins flatteuse au docteur Aublée, je ne trouve pas de place à la corriole.

2^e impression. Je pars pour Fontainebleau après avoir déployé le plus grand caractère pour obtenir la moitié d'une charrette à prix d'or. Le cocher vole du raisin toute la route.

3^e impression. Je dîne à l'*Aigle noire* ; après dîner, je me rends sur la place dans le dessein formel d'acheter n'importe quoi, comme je vous l'avais annoncé, chez une grisette que j'avais remarquée en venant, mais je m'aperçois avec peine que la susdite grisette est une marchande de drap ; or, ne pouvant raisonnablement acheter une pièce de drap marron, comme l'avocat Patelin, et l'emporter dans la poche de mon gilet, je me contente d'entrer chez un épicier où j'achète un briquet, après quoi je pars pour Paris, non sans oublier mon paletot à l'auberge, comme vous pensez bien.

4^e impression. A une lieue de Fontainebleau, je m'aperçois que j'ai oublié mon paletot dans la poche duquel se trouvent d'un côté mon bonnet de nuit et de l'autre un cache-nez pour la nuit. Cet oubli m'afflige d'autant plus que je suis seul dans le coupé et qu'il commence à faire très froid.

(1) La marraine d'Alfred de Musset.

(2) Propriété de Berryer. Voir le livre de M. Léon Sédé, sur Alfred de Musset, 2 vol. au « *Mercur de France* ».

5^e impression. Je paie au conducteur une bouteille de vin blanc, et je lui persuade de faire déguerpir un monsieur en blouse de l'intérieur, afin de me mettre en son lieu et place. Le conducteur, ému par ma position, fait déguerpir deux messieurs en blouse au lieu d'un et je m'installe dans l'intérieur, les messieurs prennent le coupé.

6^e impression. Je me trouve dans l'intérieur avec un monsieur de Malesherbes et une dame fort laide, également de Malesherbes; et je découvre avec affliction qu'il fait encore plus froid dans l'intérieur que dans le coupé, attendu que la dame tient à conserver un carreau ouvert. Je me penche vers le monsieur (saisissant adroitement un moment où la dame sommeille) et je lui expose que je suis fort souffrant, et que ce carreau ouvert peut causer ma mort. Le monsieur, plein d'urbanité, ferme le carreau.

7^e impression. La dame se réveille, aperçoit son carreau fermé et le rouvre avec un geste plein de grâce et de nonchalance, puis se rendort.

8^e impression. J'allonge le bras et je referme le carreau de la dame.

9^e impression. La dame se réveille et rouvre son carreau.

10^e impression. Je vois qu'il y a un grand parti à prendre. Je rappelle à moi toute la force de mon âme et toute ma connaissance du cœur humain; renonçant tout à coup à mon premier dessein, j'imité la position de l'ennemi: je tourne le dos à la dame, j'ouvre mon propre carreau avec la même grâce et la même nonchalance, et je feins le plus profond sommeil.

11^e impression. Un vent épouvantable, engouffré entre les deux carreaux ouverts, souffle dans la voiture. Le monsieur se mouche.

12^e impression. La dame, gelée jusqu'aux os, voyant mon carreau ouvert, ferme le sien.

13^e impression. Voyant le carreau de la dame fermé, je ferme à mon tour le mien, nous commençons à dégeler.

14^e impression. La dame, dégelée, mais têtue, voyant mon carreau fermé, rouvre le sien.

15^e impression. Voyant le carreau de la dame rouvert, je rouvre le mien. Nouvelle entrée de l'ouragan dans la voiture. Le monsieur, toujours muet et immobile, se mouche de nouveau.

16^e impression. La dame, commençant à comprendre que je suis aussi têtue qu'elle, ferme son carreau définitivement. J'en fais autant, la victoire m'appartient et la paix se rétablit dans le royaume. (Je prie la lectrice de remarquer que, pendant cette mémorable bataille, où je me flatte d'avoir déployé une science

de stratégie peu commune, pas un mot n'a été prononcé. Nouvelle preuve qu'avec les femmes il est bon de se contenter d'une pantomime expressive.)

17^e impression. Je m'endors sur mes lauriers.

18^e impression. Faute grave. Le manteau de la dame, plié en paquet, est entre elle et moi ; en dormant, je me trompe de paquet et je m'appuie sur la dame qui me tourne le dos.

19^e impression. — Il paraît, dit la dame, que monsieur n'a pas assez de place.

20^e impression. — Pardonnez-moi, madame, répondis-je.

21^e impression. Le plus profond silence règne jusqu'au relais. Au relais, je descends, je m'approche du monsieur, également descendu, et je lui adresse la question suivante, afin de savoir s'il est fâché ou non, et ce que je dois penser de son silence prolongé : — Monsieur, est-ce que vous connaissez cette dame qui est avec vous ?

22^e impression. — Parbleu ! si je la connais ! me répond le monsieur.

23^e impression. Le plus profond silence règne de nouveau jusqu'à Paris.

A la barrière, j'aperçois dans la rotonde un vieillard et une femme (toujours de Malesherbes) que j'avais vus dans la carriole de Fontainebleau. *Item* deux inconnus, *item* une assez jolie femme en bonnet. Total, cinq. Après avoir échangé quelques mots de reconnaissance avec le vieillard, je grimpe dans la rotonde, toujours sous le prétexte du froid.

24^e impression. J'ai enfin chaud, au moment où nous arrivons rue Dauphine.

25^e impression. « Plus souvent que je prendrai une voiture pour porter deux paniers de raisin, et encore c'est par complaisance que je les apporte, c'est une commission. » Ainsi parle, dans la cour des messageries, la jeune femme en bonnet, qui en outre a deux malles pour sa part.

26^e impression. Je rassemble de nouveau ma force d'âme et ma connaissance du cœur humain. Voyant que, d'une part, cette femme est jolie, que, d'un autre, ayant quatre paquets elle refuse un fiacre, je conclus qu'elle n'a pas le sou.

27^e impression. Je m'approche d'elle très poliment. — Mademoiselle, lui dis-je, j'ai un fiacre à l'heure, si vous voulez me confier vos paquets, après que j'aurai été chez moi, je les enverrai chez vous.

28^e impression. — Mais, monsieur... vous êtes bien bon...

29^e impression. Ou plutôt, si vous pensiez que nous puissions tenir tous, vous, moi, les malles et le raisin, je serais charmé de vous mener chez vous.

30^e impression. J'avoue que le cœur me battait un peu et que je craignais d'être refusé. Voici pourquoi. Pendant ce colloque, la dame au carreau me regardait d'un œil oblique. Si j'avais été refusé par la grisette, à coup sûr, cette méchante femme en aurait été charmée. De plus, comme je n'avais pas été très poli pendant la nuit, j'avais mis dans ma proposition toute la candeur et la vertu dont je suis capable, afin de prouver que j'étais gentilhomme, et de réparer au grand jour ma conduite nocturne. J'avais à cœur d'achever de dépiter ma laide ennemie en m'emparant glorieusement de la seule jolie femme qu'il y eût dans la voiture. — Eh bien, mademoiselle ? dis-je enfin...

31^e impression. — La grisette accepta. Elle prit ma main pour monter en fiacre, et je puis dire que ce fut avec la plus grande décence et la puérilité la plus honnête que j'enlevai dans mon carrosse, cette jeune et confiante personne qui demeure rue de la Cité, derrière le quai aux fleurs.

Mon voyage finit là. Je vous dirai plus tard le reste de l'histoire de ma vie ; en attendant, je baise respectueusement le bout de la pantoufle de ma marraine.

Son filleul,

Alfred DE MUSSET.

P.-S. — J'ai vu M. Berryer hier avec Arthur. Je vous charge expressément de dire à M^{me} Berryer que je me conforme à ses conseils. Je suis un régime exemplaire, et s'il ne me rend pas à la santé, il prouvera du moins mon obéissance envers la plus aimable des châtelaines.

3. — *A Madame Jaubert, au château d'Augerville.*

Jeudi, 4 octobre 1840.

Il est vrai que je n'ai pas entendu le plaidoyer pour le prince Louis (1) ; mais je voudrais bien savoir, madame, de quel droit vous le savez, car enfin j'aurais pu y être, je l'aurais même dû.

(1) C'est Berryer qui avait assumé la tâche de défendre le prince Louis-Napoléon Bonaparte, après l'échafourée de Boulogne.

et je trouve souverainement injuste que vous me fassiez un réquisitoire *avant tout*.

Je ne sais pas pourquoi vous me demandez quel est l'objet qui, etc.

— Je crois, Madame, avoir eu l'honneur de vous dire à Augerville, dans les roches, étant assis sous un pin, que je ne répondrais plus jamais à des questions de cette sorte, à moins que ce ne fût à charge de revanche ; alors — mais —

Je vous dirai pourtant que j'ai vu à la Gaieté une jeune personne charmante, actrice à ce théâtre, jouant le rôle de Pâquerette. Elle est rousse et elle a un œil bleu et un œil noir. Non seulement elle est charmante, mais je suis convaincu qu'elle est d'une naissance honnête et qu'elle aurait un grand talent si elle était plus connue.

Je fais une nouvelle dont le sujet vous paraîtra, je crois, assez *vrai*. Vous en jugerez, du reste, mieux que bien d'autres. Voici à peu près la donnée : deux êtres se rencontrent, s'approchent, se parlent, se conviennent, s'aiment, etc. — puis ils se conviennent moins, ne se disent plus rien, se quittent et finissent même par ne plus se rencontrer. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret sur un sujet aussi neuf, et je serais au désespoir, vous le sentez, si quelqu'un me volait mon idée.

Parmi toutes les pièces que j'ai vues ces jours-ci, une seule scène m'a frappé au dernier point. Pantalon, Léandre et Mezzetin sont en prison. Pantalon est souffrant, il demande du thé, le geôlier se fait un plaisir de lui en apporter, et le prévient que c'est tout ce qu'il y a de meilleur, du thé poudre à canon. A peine en ont-ils pris chacun une tasse qu'une effroyable colique se déclare. Tout à coup, sous leurs chaises, éclate une espèce de feu d'artifice, effet du thé. Cette scène m'a paru profondément pathologique.

J'oubliais de vous parler de la question d'Orient. Vous savez qu'on a chanté la *Marseillaise* à l'Opéra. C'est une démonstration hardie, mais vigoureuse. Il est à croire que cela donnera à réfléchir aux quatre puissances. Quant aux députés, ils sont convoqués pour le 28. Si Méhémet-Ali est mort d'ici là, il faut espérer qu'il en restera assez pour qu'on puisse le mettre dans quatre ou cinq pots, comme feu Pouch (1), et l'envoyer à M. Orfila.

Je suis allé, Madame, au Vaudeville, à Franconi, à la Gaieté, aux Variétés, aux Français (où j'ai vu Paolita et Pepita) (2) et à

(1) Allusion au procès Pouch Lafarge.

(2) Pauline Garcia et Rachel.

l'Opéra. Je bois de l'eau rougie et je soupe avec une bavaroise. Voilà mon existence.

Mille respects et compliments au châtelain et à la châtelaine.

Alfred DE MUSSET.

4. — *A Alfred Tattet.*

Samedi 17 octobre 1840.

Je suis assez bien portant, mon cher Alfred, ni gai, ni triste, et enfermé ; mais mon esprit et mon cœur (style de journaux) sont absents. Je crois qu'il faut que je me dépêche d'écrire mes mémoires, pour prouver que j'ai ri et pleuré jadis. Je ne peux véritablement pas vous plaindre d'avoir perdu de l'argent ; c'est quelque chose, et il vaut autant penser à cela en se couchant que de lire le *Moniteur parisien*.

Etre bien tranquille chez soi est le plus atroce de tous les supplices ; je ne comprends pas qu'on ne l'ait pas mis en enfer. Comment Dante n'a-t-il pas pensé à nous montrer un homme en robe de chambre, au quatrième ou au cinquième cercle de son *Enfer*, assis au coin de son feu dans un fauteuil, les pieds dans ses pantoufles ? C'eût été certainement le dernier degré de l'horreur, et peut-être n'a-t-il pas osé nous faire un si affreux tableau. O misère ! Pas de souci, pas d'inquiétude, pas d'espérance, pas de n'importe quoi ! — Du bois, de l'huile, de la flanelle ! horrible, horrible ! comme dit le spectre de Shakespeare. Ah ! c'est plus hideux qu'Ugolin, plus impatientant que Tantale, plus bête qu'Ixion !

Voilà, mon ami, dans quelle heureuse disposition je suis et je vous répète que je me porte assez bien, que j'ai un chapeau neuf, des bottes neuves, en un mot tout ce qu'il faut pour être heureux... Adieu, mon ami ; si en courant dans les bois, ou en buvant un verre de vin, vous rencontrez une espérance ou une illusion, étendez le bras et prenez-la par la patte, comme une mouche engourdie d'octobre ; envoyez-la-moi, je vous en prie, et dites que c'est « pour un monsieur qui n'a encore rien pris. »

A vous de cœur.

Alfred DE MUSSET.

5. — *A Alfred Tattet.*

27 avril 1841.

Vous avez été plus qu'aimable, mon ami, en m'envoyant ce matin votre voiture. Le diable soit de moi, de ne pas savoir

répondre au moins par ma triste présence aux efforts constants de votre amitié pour me réveiller de mes grogneries. Ce soir, en sortant, le vent m'a soufflé une idée au nez, que je veux rimer pour ceux qui m'aiment, c'est-à-dire pour vous presque seul.

6. — *A Alfred Tattet.*

Mai 1844.

Mon cher ami, je viens d'avoir une fluxion de poitrine, et je profite de l'occasion pour vous donner de mes nouvelles. Quand je dis fluxion de poitrine, c'est pleurésie que je devrais dire : mais le nom ne fait rien à la chose, — il suffit qu'on m'ait saigné trois fois et mis cinquante sangsues ; après quoi, le troisième jour, on m'a purgé ni plus ni moins que si j'eusse avalé les diamants de la couronne ; puis on m'a réconforté par une diète absolue. — Avec tout cela, mon cher ami, on m'a guéri, et très vite, et admirablement bien. Je vous dirai à l'oreille que sans cela même, plaisanterie à part, mon paquet était à la diligence et ma place retenue pour un monde meilleur. J'ai perdu mes arrhes en ne partant pas.

Vous comprenez que j'ai eu mes religieuses. Ma bonne sœur Marceline (1) est revenue, puis une seconde avec elle, bonne, douce, charmante, comme elles sont toutes, et de plus femme d'esprit.

Je suis sage, réellement sage, tranquille, content, à moitié dévot — surtout ne me faites pas de morale, je vous en adjure au nom de l'amitié, et de tous les lavements que j'ai pris, à moins que vous ne vous reconnaissiez pour un meilleur orateur que la fièvre et plus grand moraliste que la diarrhée.

Maintenant que je vous ai bien parlé de moi, pour obéir à la loi de nature, dites-moi un peu ce que vous devenez. Que faites-vous ? Que lisez-vous ? Voyez-vous quelqu'un ? Écrivez-moi et parlez-moi à votre tour beaucoup de vous, — comme si vous aviez perdu mille écus.

Adieu, cher. Je travaille. J'ai une petite drogue en train qu'il faut que je finisse (2). J'irai un de ces jours frapper à votre porte et vous demander une tasse de lait. Telle est la nourriture de votre ami.

(1) Sur la Sœur Marceline cf. le t. II du livre de M. Léon Séché, sur « Alfred de Musset ».

(2) Sans doute la nouvelle « Pierre et Camille » qui parut quelque temps après dans le « Constitutionnel ».

7. -- A Alfred Tattet.

Mirecourt, 28 mai 1845 (1).

Votre lettre est bien aimable, mon cher Alfred ; ce n'est pas une nouveauté pour moi, cependant je vous en sais gré, comme si je n'y étais pas fait ; on dit que sur le chemin de l'amitié il ne faut pas laisser pousser l'herbe -- cela peut être vrai pour ceux qui la broutent, mais non pas pour ceux qui la fauchent, c'était assez mon système et le vôtre, et je sais que nous n'avons pas changé.

Oui, mon cher, je suis dans les Vosges, et vous pouvez dire en songeant à moi : « Epinal, Vosges, Epinal », en toute vérité, car, grâce à l'amabilité du préfet et aux avances flatteuses des indigènes, je voltige de ci et de là, en attendant que l'eau de Plombières soit chaude. Je suis un papillon de mairies, une Joconde d'arrondissement, je dîne avec des principaux de collège et même des inspecteurs généraux, l'unique gendarme des bourgs circonvoisins se découvre devant ma boutonnière, je suis fêté partout, on m'offre de la bière. Je ne sais pas encore ce qu'en pensent les dames, attendu qu'il n'y en a pas. Ça et là quelques potirons affectent bien la forme humaine, mais c'est une contre-façon lorraine. J'ai vu à Lagny, près Paris, une assez jolie maîtresse de poste, et quelques volées de grisettes à Nancy (le hussard y respire).

Entre tous les pays que j'ai visités, la Champagne partout m'a ravi, ou du moins la moitié de la Champagne. Je ne sais qui l'a surnommé *pouilleuse*, mais c'était un grand géographe. La langue n'a point d'autre mot, il n'y a point d'équivalent, lorsqu'on regarde avec délices ces belles plaines de sable et de craie, cette végétation *luxuriante*, d'échalas, ces oriflammes de toiles de blanchisseuse, et ces habitations charmantes qui saluent le passant en attendant qu'elles tombent, ces clochers pleins d'urbanité qui semblent toujours prêts à ôter leurs toits pour vous faire accueil. Napoléon est inexcusable d'avoir piétiné sur ce beau pays avec ses escadrons crottés ; ce devait être le théâtre choisi par un romancier d'outre-mer pour une pastorale à la crème : deux amants persécutés, par exemple, se donnent un rendez-vous clandestin au milieu de cette contrée pittoresque. Où trouver un

(1) Une partie de cette lettre a été publiée dans la « Correspondance » du poète sous la date inexacte du 17 août 1838.

endroit propice, pour se dérober aux yeux des jaloux ? Point d'arbres, pas un buisson à six lieues à la ronde ; les toiles de blanchisseuse sont à jour. La campagne est plate comme une écuelle ; avec une lorgnette de poche on voit depuis la cathédrale de Strasbourg jusqu'à Notre-Dame. Que faire ? Ils se couchent à plat ventre dans un sillon parfaitement chauve, et se récitent ainsi un chapitre de Balzac. Voilà, je crois, une situation.

Sérieusement parlant, j'aurais mauvaise grâce à me moquer de ces braves gens, qui me reçoivent à merveille. Je jouis ici d'un calme incomparable, chose dont j'avais grand besoin. Si peu que je voie, je vois du nouveau. Ce ne sont pas du moins les mêmes bottiers, les mêmes tailleurs, ce sont d'autres Buloz, des Gerdez différents (1), des protes qui ne m'impriment pas, des créanciers à qui je ne dois rien. Ce spectacle innocent me rafraîchit beaucoup. Mon argent se réjouit de m'appartenir. Du reste, je suis d'une sagesse exemplaire.

Adieu, cher Alfred, présentez mes respects à madame d'abord, puis à M. le comte et à Mlle Jeanne ; on me dit que je trouverai à Plombières (si j'y vais) plusieurs genres de sylphides. Si j'y découvre par hasard l'objet qui doit me fixer pour la vie, je vous en ferai part sous le sceau du secret avant que tout le monde le sache.

Ecrivez-moi à Mirecourt.

A vous,

Alfred DE MUSSET.

8. — A Alfred Tattet.

Paris, 20 août [1845] (2).

Ecce iterum Crispinus. Me voilà à Paris, mon cher Alfred, et vous êtes venu, si j'en crois ma portière ; son autorité a du poids. Elle prétend que vous vous portez bien et continue à vous adorer. Je suis capable à l'heure qu'il est d'aller vous embrasser et vous serrer la main, il y a longtemps que cela nous est arrivé -- et j'y serais même allé tout droit avec mes bottes de sept lieues, quoi- qu'elles soient percées, si j'avais été sûr d'arriver à propos. Car, même avec son meilleur ami, il vaut mieux faire un mort qu'un cinquième au whist.

(1) Gerdès était caissier de la « Revue des Deux Mondes ».

(2) Publiée en partie seulement dans la « Correspondance ».

J'ai fait de grandes pérégrinations. Sachez, mon cher ami, que j'ai été d'abord de Mirecourt à Epinal, puis d'Epinal à Mirecourt. De là, je me suis rendu à Epinal, puis de ce dernier j'ai senti le besoin de revoir Mirecourt. Après quoi j'ai été à Plombières. De Plombières je devais nécessairement revenir à Mirecourt. Mais alors le moment est venu de retourner à Epinal, une fois à Epinal je ne pouvais me dispenser de retourner à Plombières. Plombières m'a paru trop voisin de Mirecourt pour n'y pas faire une petite excursion, et ainsi de suite pendant trois mois, toujours avec la même variété, le même imprévu, et cette inconstance délicieuse qui fait le charme de la vie. Vous concevez du reste, je suppose, tout ce qu'il y a eu d'instructif pour moi dans ces folles excursions à plus de 10 ou 12 lieues à la ronde. Rien n'élève le cœur et n'embellit l'esprit comme ces grandes tournées dans le royaume. C'est incroyable le nombre des maisons, de paysans, de troupeaux d'oies, de chopes de bière, de garçons d'écurie, d'adjoints, de plats de viandes réchauffées, de curés de villages, de personnes lettrées, de hauts dignitaires, de plants de houblon, de chevaux vicieux et d'ânes éreintés, qui m'ont passé devant les yeux. Puis, comme dit une admirable pièce de vers de ma façon :

Le long, le long de la Moselle,
J'ai vu plus d'une demoiselle,
Faisant, faisant de la dentelle.

Je suis revenu avec une jeune beauté de quarante cinq à quarante-six ans, qui se rendait par les diligences de la rue Notre-Dame des Victoires, de Varsovie aux Batignolles. Le fait est historique ; elle mangeait un gâteau polonais, couleur de fromage de Marolles, et elle pleurait en demandant l'heure de temps en temps, parce qu'un grand monsieur de sept ou huit pieds de long sur très peu de large s'était apparemment chamaillé avec elle ; ce monsieur s'appelait *mon bien-aimé*, du moins, ne l'ai-je pas entendu appeler d'un autre nom, et après avoir échangé avec sa mère Duleinée un nombre suffisant de schuet schuet ski crot, etc., il était allé impoliment bouder dans la rotonde. Resté seul en tête à tête avec elle dans le coupé, jugez, mon cher ami, de la situation ! Heureusement, sa figure d'Ariane, m'a fait penser à Bacchus. Donc, j'ai acheté à Voie, pour dix sous, une bouteille de vin excellent, mais je dis tout à fait bon, avec un poulet. Et ainsi, elle pleurant, moi buvant, nous cheminâmes tristement. O mon

ami, que de drames poignants, que de souffrances et de palpitations peuvent renfermer les trois compartiments d'une diligence!

Adieu, cher ami, à bientôt.

A vous de cœur.

Alfred DE MUSSET.

9. — A Alfred Tattet.

Dimanche l'autonne 1845.

Merci, mon cher ami, de votre exactitude et de votre obligeance. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit. Il est clair que la postérité vous bénira.

Pour ce qui est d'aller vous voir, je n'ose pas dire que le diable s'en mêle, cela y ressemble pourtant beaucoup. Je viens de finir un petit, tout petit proverbe (1) pour le puissant Buloz, après quoi j'avais noté sur mes tablettes, *id est caput meum*, que j'irais galoper avec vous. Voilà maintenant que le mari de ma sœur (entre nous soit dit) arrive mercredi, or vous comprenez (2)...

Que ma présence en robe est ici nécessaire.

C'est cependant une chose comique que nous soyons toujours si près l'un de l'autre avec la meilleure envie de nous voir et que nos verres se cassent dès que nous voulons trinquer.

Je vais faire une nouvelle très courte pour Véron. Je comptais la faire à peu près chez vous. C'eût été facile, attendu que je travaille maintenant à la papa, comme une personne naturelle. Après avoir été une vache enragée, je suis un honnête boeuf dans son sillon. Mais foin ! comme dit Molière.

J'ai pensé que, ne pouvant partir d'ici cette semaine, je pourrais du moins partir l'autre. Encore foin ! car il est probable que je serai obligé alors d'aller aux répétitions de l'Odéon, et de veiller à mon fiasco, car je maintiens qu'il y aura fiasco. Tout le monde dit que ce sera charmant, délicieux, etc., etc. Seul, contre tous, fort du passé, et ne doutant pas de l'avenir, je compte héroïquement sur les pommes cuites (3).

Ma petite *prima donna* a décidément une paire d'yeux magnifiques. Elle a dix-neuf ans. La connaissez-vous ? Elle a été célèbre

(1) « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ».

(2) M. Larlin, conseiller à la Cour d'Angers.

(3) Bocage, directeur de l'Odéon, avait eu l'idée de monter le « Caprice », et c'est Mlle Naptal qui devait jouer le rôle de Mine de Léry. On sait maintenant par les « Lettres d'Amour à Aimée d'Alton » quelle fut l'inspiration de cette ravissante comédie.

sous son vrai nom de Planat, devenu Naptal par manière d'anagramme, au théâtre Castellane. Que Dieu me préserve de ses yeux, car elle demeure dans ma propre maison, au-dessus de ma tête ; c'est beaucoup trop près. Voyez un peu quelle niche du hasard.

Et donc, pourtant au milieu de tout cela, il faudra que je m'échappe, d'une façon quelconque, et que j'arrive chez vous la bride sur le cou, quand ce ne serait que pour vous demander à déjeuner, et m'en revenir. Vous me donnerez toujours bien quatre œufs sur le plat et une poignée de main. Aussi je ferai une escapade. Je vous apporterai ce que vous me demandez. Le nom du dessinateur qui doit me dessiner m'est inconnu, attendu que M. Arsène Houssaye, qui m'a fait proposer la chose, a laissé le choix à ma disposition et que je l'ai remis à la sienne (1).

Adieu, cher ami, remerciez madame de ce que vous m'avez dit d'aimable de sa part et veuillez me garder tous deux une petite place au coin de votre feu, que je ne veux céder à personne.

A vous.

Alfred DE MUSSET.

10. — A M^{me} Mennessier-Nodier.

Mercredi, 5 janvier 1848.

Si vous êtes encore à Paris, madame, et si vous n'avez rien à faire ce soir, voici une loge pour mon proverbe (2).

Je suis malade dans ce moment-ci et je réclame l'indulgence. Dans le cas où ce billet viendrait mal à propos, soyez assez bonne pour me le renvoyer. Vous savez qu'une loge vide dans une salle est comme une dent de moins dans la bouche d'une petite-maitresse.

Mille compliments respectueux et bien dévoués.

Alfred DE MUSSET.

11. -- A Alfred Tattet.

Jeudi 15 [juin] 1848 (3).

Mon cher ami,

Je trouve ce matin le nom de votre oncle en tête de la liste des généraux qu'on vient de nommer, et j'en éprouve un si vif plaisir.

(1) Allusion au portrait d'Alfred de Musset qui parut dans l'« Artiste » d'Arsène Houssaye, sous la signature de Riffaut.

(2) « Un Caprice ».

(3) Un fragment de cette lettre a été publié dans le journal la « France » 7 avril 1883.

qu'il faut absolument que je vous envoie une bonne poignée de main. Vous devez être bien heureux, et on ne saurait l'être à plus juste titre. Voilà au moins le sabre d'un homme de mérite, qui ne s'accrochera plus dans les jambes des guerriers d'antichambre.

Que faites vous, mon ami, et comment allez-vous ? Ne viendrez-vous pas un de ces jours à Paris ? Je crois que dans le courant de la semaine prochaine, je vais être exécuté en effigie sur l'échafaud de la rue Richelieu (1). Serait-il possible que vous n'y veniez pas ? Alors, à quoi serviraient les chemins de fer ? Je vous préviens que je vous garde une loge, et que, si je ne vous vois pas dedans, je ferai comme M^{me} Dorval, cette vieille Allan non Despréaux (2). Elle m'avait menacé, si je ne venais pas, de s'avancer au bord de la rampe, et de dire poliment au public : « Messieurs, il est vrai que je devais jouer ce soir, mais M. de Musset n'étant pas dans la salle, je suis obligée de vous dire que ça m'em-bête, etc. »

Je ne vis que de théâtre, j'y passe mes journées, et même mes soirées les trois quarts du temps.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

Mes acteurs sont parfaits. C'est un peu vexant, car si je tombe, je n'aurai pas même la consolation de pester contre les autres.

Adieu, mon cher Alfred, donnez-moi de vos nouvelles ; et veuillez faire agréer de ma part à M^{me} Tattet l'assurance des sentiments les plus sincères de respectueuse amitié.

A vous,

Alfred DE MUSSET.

Le prince Napoléon est perdu. On dit qu'il parlera à l'Assemblée

12. -- *Lettre à sa mère.*

Judi 14 septembre 1848 (3).

Je ne pouvais pas, ma chère mère, recevoir une meilleure nouvelle, mais j'en étais sûr. Hermine est trop gentille et trop bonne et son mari est un trop excellent homme pour n'être pas heureux tous deux (4). Me voici donc oncle, comme tu dis, et la première

(1) « Il ne faut jurer de rien » qui fut joué le 22 juin.

(2) Mme Dorval avait, en effet, été mariée au comédien Allan avant d'épouser l'écrivain Merle. Quant à Mme Allan-Despréaux, on sait, par le chapitre que lui a consacré M. Léon Séché, quel rôle elle a joué dans la vie littéraire et intime du poète. (Voir « Alfred de Musset », t. II).

(3) Un très court passage de cette lettre a paru dans la « Correspondance d'Alfred de Musset » (1907).

(4) La sœur d'Alfred de Musset avait épousé M. Lardin.

chose que j'ai à faire, c'est d'embrasser sur les deux joues M. mon neveu et sa maman. Bien que je sois l'ainé de quelque chose comme une petite dizaine d'années, c'est à moi maintenant à avoir du respect pour elle, comme à une personne vénérable qui donne des citoyens à la patrie. Mais je dois aussi, par la même occasion, avoir quelques égards pour moi-même, et ne pas agir maintenant que je suis l'oncle de mon neveu, aussi légèrement que lorsque je n'étais que le neveu de mon oncle.

C'est un bien grand point surtout que cette couche ait été aussi heureuse que tu me le dis. J'ai éprouvé en l'apprenant, presque autant de joie que si on m'avait dit qu'elle était sortie saine et sauve de quelque naufrage ou de quelque incendie. J'exagère peut être. Mais c'est une chose si affreuse que ces jeunes femmes à qui une première couche coûte si souvent la santé, quelquefois la vie, et, au contraire, c'est une chose si belle, si douce, si attendrissante à voir, qu'une jeune mère, bien portante, avec un bel enfant. Tu dois être bien heureuse, toi qui as là aussi ta part de mère. Timoléon doit l'être aussi. Je ressens d'ici toute votre joie. J'ai encore bien du plaisir à songer que la nouvelle petite maman ne peut manquer d'être aussi bien soignée que possible au milieu de vous, sans doute sa santé se remettra promptement. Je serais bien vexé si mes affaires (qui, du reste, vont très bien) ne me laissaient pas grand temps pour aller vous voir, mais je m'échapperai

Je ne puis guère, en pareille circonstance, te parler de ces affaires. Je te dirai pourtant que le ministre de l'intérieur vient de réparer un peu et jusqu'à un certain point, de la manière la plus aimable, la sottise de l'Académie (1). Les auteurs dramatiques joués depuis février étaient compris dans les fonds d'indemnité donnés aux théâtres. Cela n'a rien que de fort honorable. Il était reconnu que les théâtres avaient moins gagné à cause de la révolution, par conséquent les auteurs devaient y avoir perdu.

(1) Dans sa séance du 17 août 1848, l'Académie française, pour l'indemniser de la perte de son emploi de bibliothécaire au ministère de l'intérieur, avait décerné à Alfred de Musset le prix fondé par M. de Maillé-Latour-Landry. Et le poète avait eu, sur le moment, l'envie de le refuser. « Il y a vingt ans que j'écris, écrivait-il à son frère ; j'en ai tout à l'heure trente-huit, et on m'apprend que je suis un jeune homme qui mérite d'être encouragé à poursuivre sa carrière. Quand la critique me fait de ces compliments-là, je les méprise ; mais, de la part de l'Académie, c'est plus grave. Il m'en coûterait de paraître orgueilleux ou susceptible, et cependant puis-je à mon âge me laisser traiter d'écolier ? Que faire ? » — Il finit cependant par accepter, mais il envoya le montant du prix à la souscription du journal le « National » en faveur des victimes des événements de juin 1848.

On a donc envoyé à chacun une petite somme, mon nom a été mis en tête pour *mille francs*, ce n'est pas le Pérou, mais enfin, les pauvres gens, tu sais de quoi ils vivent, et les autres n'ont guère eu que moitié. Le directeur des beaux-arts m'a annoncé cela avec les compliments les plus flatteurs de la part du ministre. Tu penses bien que cette fois j'ai accepté. Non, ce n'est point comme à l'Académie (qui pourrait bien en être vexée).

On ne joue plus *le Chandelier* (1), j'en suis ravi, j'espère qu'il nous reviendra. *André del Sarto* (2) et ma pièce en vers (3) viennent tout doucement ; nous autres, écrivailleurs, nous n'accouchons pas si vite que cela.

Adieu, chère mere, et chère petite maman. Bonjour, mon neveu. J'embrasse Timoléon et lui serre la main.
Ton fils qui t'aime.

Alfred DE MUSSET.

13. — *A Alfred Tattet.*

27 mars 1850.

J'accepte avec plaisir, mon cher ami, votre place à l'Opéra, s'il n'est pas maintenant trop tard. J'ai dormi jusqu'à cette heure-ci. Alexandre dormait la veille d'une bataille ; moi, je ronfle le lendemain, tout comme si j'avais été dans un fauteuil. Je vous laisse à décider quel est le plus vaillant.

14. — *A sa sœur Hermine.*

[Hiver 1851].

J'espère, ma chère Hermine, que Timoléon sait combien l'amitié que j'ai pour lui est sincère. — J'espère donc aussi qu'il croira aisément à la part que je prends à son chagrin. Il n'y a malheureusement rien à dire sur ces choses-là, même aux gens qu'on aime le mieux. Lorsqu'une douleur est aussi légitime, tout ce qu'on peut faire, c'est de la respecter.

Je t'ai envoyé hier par la poste ma petite pièce que, je ne sais pourquoi, le *Constitutionnel* appelle *Proverbe* (4). Malgré toute la

(1) Le Théâtre-Historique venait de donner quelques représentations du « Chandelier » (la première le 10 août). La Comédie-Française reprit la pièce le 29 juin 1850.

(2) Ce drame en prose, écrit et publié en 1833 fut représenté pour la première fois à la Comédie-Française, le 21 novembre 1848, avec quelques changements.

(3) « Louison », comédie en deux actes, représentée pour la première fois à la Comédie-Française le 22 février 1849.

(4) « Carmosine », comédie en trois actes.

bonne volonté du chemin de fer, lorsque tu la recevras à Angers, il est plus que probable qu'elle sera oubliée à Paris. C'est là l'inconvénient du journal quotidien.

J'aurais bien voulu pouvoir te faire, comme tu me le dis, une visite cet été, mais tu sais qu'il n'y a personne de si occupé que les gens qui n'ont rien à faire. C'est tout simple, ils n'ont jamais le droit de se trouver libres un jour plutôt qu'un autre. Je suis bien loin cependant de renoncer à l'idée d'aller à Angers, et, puisque tu m'y encourages, je suis capable d'essayer, mais quand? C'est ce qu'il m'est impossible de savoir. — Il est probable que d'ici à quelque temps je vais être pris par le théâtre.

L'adresse de M^{me} Kælergi est rue d'Anjou n° 8. Pourquoi n'as-tu pas joué devant elle quand elle a passé à Angers? Elle est très bonne musicienne, et j'aurais été flatté qu'elle t'eût entendue. Comment veux-tu que je répare d'un seul doigt l'honneur de la famille?

Je te remercie de ta bonne lettre. Je t'embrasse et serre de tout mon cœur la main de Timoléon.

Alfred DE MUSSET.

Je suppose, par une lettre que m'a lue mon oncle, que ma mère va revenir. Ainsi je l'embrasserai bientôt moi-même. Il y a bien longtemps que cela ne m'est arrivé.

15. — A Alfred Tattet.

Vendredi 14 décembre [1851].

Mon cher Alfred, nous nous connaissons trop, j'espère, pour que vous ayez mis en doute la part que j'ai prise à la perte cruelle que vous avez faite; j'aurais voulu vous voir, mais j'étais malade et très sérieusement cette fois. Pour vous en donner une idée, je vous dirai que, pour abattre mes souffrances, il a fallu employer le chloroforme; encore n'a-t-il réussi qu'à grand-peine, et avec accompagnement de morphine, vous voyez l'impossibilité de bouger. Peut-on vous voir maintenant? Arago (1) m'a dit que oui. Répondez-moi un mot.

Vous savez qu'on me réimprime, j'ai corrigé, ce matin justement les vers où je vous remercie de votre amitié dans mes jours de deuil; je me regarderais comme bien ingrat si je ne pouvais

(1) Alfred Arago, son compagnon de plaisirs.

dire, la main sur le cœur, qu'il me semble que ces vers sont écrits d'hier.

16. — *A sa sœur Hermine.*

Mardi [hiver 1852].

Ma chère Hermine,

Vous m'avez écrit tous deux une lettre charmante à laquelle je devrais avoir déjà répondu, mais j'ai eu quantité d'affaires, visites, etc., maintenant je suis, comme tu penses, fort occupé de mon futur discours. Je ne sais pas encore quand je le prononcerai, ce sera sans doute vers le mois de *mai* (1) — mais il faut que celui qui me recevra ait le temps de faire sa réponse. — C'est une chose assez effrayante pour tout le monde, et pour moi en particulier, que l'idée de parler en public. Des orateurs célèbres de la Chambre ont eu peur en pareille occasion. Peut être un avocat, peut-être même un conseiller (j'en demande pardon à Timoléon) ne serait-il pas bien assuré. — Il y a là un certain parterre de chapeaux roses et d'habits brodés de vert qui a un aspect dont l'effet ne manque pas d'agir sur les plus intrépides. Il est bien vrai que depuis que j'ai l'honneur de bavarder sur les tréteaux j'ai eu affaire à plus d'une assemblée pleine d'habits et de chapeaux de bien d'autres couleurs — mais ce n'était pas moi qui parlais pour moi, et pendant que Brindeau palpait d'émotion devant les quinquets (2), je poussais tranquillement de gros soupirs derrière un morceau de carton peint. — Mais maintenant c'est moi qui suis Brindeau lui-même, et je n'ai même pas la consolation de réciter les bêlises d'un autre — enfin nous verrons.

Je suis très flatté de l'interprétation guerrière que M. mon neveu trouve à ma gloire — Je suis bien aise aussi des compliments que tu peux recevoir. — Si cela t'amuse en pareil cas, tu peux ajouter que le Prince (3) a approuvé ma nomination en termes très aimables. Je suis bien aise surtout que le plaisir très vif que j'ai éprouvé ait été aussi ressenti par vous. J'en ai été ici bien heureux pour ma mère.

(1) Alfred de Musset prononça son discours de réception à l'Académie française le 27 mai 1852.

(2) Edouard Brindeau, sociétaire de la Comédie-Française, avait créé Chavigny dans « Un Caprice » ; le comte dans « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée », Valentin dans « Il ne faut jurer de rien », le duc dans « Louise », Clavaroche dans le « Chandelier », Octave dans « Les Caprices de Marianne ».

(3) Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République.

Adieu et au revoir, ma chère sœur. Je t'embrasse et je serre de tout cœur la main de Timoléon.

Alfred DE MUSSET.

J'ai toujours à ton service la statuette de M^{lle} Rachel (1).

17. — *A M. Buloz.*

Voici un fragment de *Lettre inédite à M. Buloz ou les Voleurs de noms*. C'est le dernier morceau en prose d'Alfred de Musset : il est daté de 1857.

Sur les grèves solitaires d'un lac du Nord, ainsi commence un des contes d'Hoffmann, et l'auteur ne prend la peine de nous dire ni quel est ce lac, ni dans quelle année, ni dans quelle contrée se passe la scène, sinon que le principal personnage possède, outre son château inconnu, d'autres propriétés en Courlande.

Cette façon de procéder est évidemment contraire à l'usage adopté par les romanciers, qui ne manquent jamais, non seulement de nous avertir du pays que vont habiter leur héros, mais qui le décrivent, même au risque de se tromper ; et si l'héroïne prend un fiacre, le lecteur sait au juste, à une minute près, combien de temps dure la course.

Il ne semble pas, cependant, que cette négligence du conteur allemand nuise à l'intérêt de son récit ; cela donne aux choses un air de mystère qui ne déplaît pas ; au lieu de noms propres, Hoffmann ne met que des initiales, et peut-être cela vaut-il autant que de prendre au hasard, dans l'histoire, des noms célèbres et quelquefois consacrés, pour en baptiser des marionnettes.

Ces réflexions critiques étaient faites naguère dans une « compagnie », comme dit Vadius, par un ancien journaliste qui a beaucoup voyagé. Et remarquez, continuait-il, quel sort se fait un romancier par cette rage des noms propres.

Sont-ils historiques ? On en sait autant que lui, et, tout en le lisant, quel que soit son talent, on le suit, on l'observe, on s'en défie, et, s'il bronche, adieu l'intérêt (à moins qu'il n'écrive pour les grisettes). Sont-ils de son invention ? S'est-il donné, à coups de dictionnaire, à grand renfort de souvenirs, la peine de trouver un nom euphonique, agréable, presque vrai ? On le lui prend ; les feuilletonistes, les vaudevillistes, toutes sortes de parasites s'en emparent ; et, quelque soir, après dîner, s'il entre, pour éviter la

(1) Œuvre de Barre, représentant Rachel dans « Hermione ».

pluie, dans un théâtre des boulevards, il se trouve, lui qui a travaillé pour donner l'air probable à sa fiction, en face de gens qui s'en servent, qui l'exploitent tout simplement, tout bonnement, sans nulle vergogne, comme bien publié, et qui broutent là comme les ânes dans le pré de la commune. O Damis, Géronte et Marton, que vous vous moquiez bien de ce *serrum pecus* ! Vos noms appartiennent au premier venu, et c'est pourquoi l'on voyait bien quand ce premier venu était Molière. Mais vous n'aviez pas la triste prétention de vouloir passer pour vraisemblables. Il était clair que personne ne s'appelait :

Oronte, Alcidas, Polydore, Clitandre (1).

Après eux viennent Saint-Albis, Germeuil, Norville et beaucoup d'autres ; tout cela était bien innocent et ne trompait personne. Aujourd'hui, tout le monde cherche une apparence de vérité, depuis le dramaturge, qui, du moins, vous amuse, jusqu'au soi-disant biographe qui vous calomnie, qui affiche votre nom sur sa propre infamie, et qui profite du mépris qu'il inspire pour débiter ses plats mensonges, impunément et impudemment.

— Cela intéresse pourtant, dit un jeune homme à moustaches frisées, cela intéresse de trouver dans un livre des portraits curieux et des descriptions des lieux et des époques. Ce n'est plus tout à fait un roman qu'on lit, cela est moins fade que la fantaisie qui, livrée à elle-même, n'est pas supportable.

— Soit, répondit le journaliste, je ne prétends pas qu'un homme de talent ne puisse exécuter ce tour de force qu'on nomme un roman historique, et en mettant ensemble l'Angleterre, l'Amérique et la Beauce.

Il en est jusqu'à trois que je pourrais compter.

Mais cela demande beaucoup de recherches, beaucoup de pénétration et de sagacité ; ajoutez beaucoup d'imagination. Et notez bien que les plus habiles se trompent quelquefois, témoin Waller Scott lui-même, qui croit que Plessis-lez-Tours veut dire un château flanqué de tours, et tant d'autres exemples de même force. La fantaisie, comme on dit aujourd'hui, n'a pas à craindre de pareils écueils.

« Elle a les siens, qui sont tout aussi dangereux, car elle ne vous représente pas tel homme à telle ou telle époque ; il faut, sous peine de divaguer, qu'elle vous montre l'homme de tous les temps. Il faut qu'elle soit croyable, admissible même ; elle n'a

(1) « Tartuffe », acte 1^{er}, scène VI.

point d'excuse dans le passé, pour ce qu'elle a de plus étrange. Alcidas n'existe pas ; nous y croyons sur la foi de Cléante, et une jeune dame romanesque, arrivant à Londres pour la première fois, demandait qu'on lui indiquât la rue où était morte miss Clarisse Harlowe.

— Qu'est-ce que c'est, dit un monsieur, grave magistrat qui portait des lunettes d'or, qu'est-ce que c'est que l'homme de tous les temps ? L'homme change avec les époques.

— Oui, de costume, dit le journaliste.

— Et de langage, dit le jeune homme frisé.

— Assurément ; depuis que l'homme existe, il y a eu, dans le beau monde, un jargon. Les Grecs, dit on, en avaient plusieurs ; pour les Romains, lisez Pétrone. « J'étais, j'allions » ; ainsi parlaient les jeunes gens de la cour de Charles IX ; et, sous Louis XIV, on disait : « Je crois qu'oui. » On a porté des toges et des manteaux, des armures et des bas de soie ; notre siècle y a mis bon ordre, et je ne sais trop si la mode inventera quelque chose de plus laid que ce lambeau de drap noir qui voltige sur nos jambes. Mais, pensez-vous, en bonne conscience, que le jargon ou l'habit métamorphosent l'homme, et qu'on change de peau comme de chemise ?

— Je ne sais rien, dit le monsieur grave ; mais, à propos de votre fantaisie, vous venez de parler tout à l'heure de Molière et de Richardson. Que vont-ils faire dans cette galère ? Il n'y a chez eux nul caprice, ni rien d'étrange. Ils n'ont peint que la vérité dans tout ce qu'elle a de piquant et de saisissant.

— Qui a jamais dit, reprit le journaliste, qui osera jamais dire le contraire ? Les personnages créés par ces grands hommes sont toujours essentiellement vrais ; qu'ils ne soient jamais étranges, c'est autre chose. Alceste n'est pas le voisin d'à côté, ni Lovelace. Tous deux sont fort étranges, et même passablement difficiles à comprendre, puisque Rousseau accusait Molière d'avoir rendu, dans le *Misanthrope*, la vertu ridicule.

— Voilà qui est bien, dit le monsieur grave, ouvrant sa tabatière ; les deux grands hommes sont donc des fantaisistes ?

— Ne me faites pas, de grâce, dire une sottise, répondit le vieil homme de lettres. D'abord, je ne sais vraiment pas ce que signifie ce mot barbare que vous me jetez ; il n'est pas, que je sache, encore français, et n'a guère de chance de le devenir.

— On le trouve sans cesse dans les journaux, hasarda timidement un jeune homme doux et poli.

— Sans doute, monsieur ; mais ce n'est pas pour moi, bien que j'aie été du métier, une raison de le bien entendre. Voudrait-il dire, ce mot, qu'un écrivain doit imprimer ou mettre sur les planches tout ce qui lui passe par la tête, sans nul souci du vrai de tous les caractères, de la raison ni des passions, surtout sans aucune expérience ? Alors, ce n'est pas le caprice, c'est l'absurde. Et voilà pourquoi le *servum pecus*, persuadé qu'il suffit de rêver pour penser, se traîne piteusement derrière les maîtres, s'embourbe et se fourvoie sans cesse, prenant l'ornière pour le chemin, ou parfois saute dans le carrosse, comme les laquais de la rue Quincampoix.

— Ce mot, pourtant, nous est acquis, dit le monsieur grave prenant du tabac. Il désigne un grand ridicule.

— Oui, à coup sûr, s'il ne désigne que les extravagances des écoliers, ou s'il détourne les apprentis. Il a fait du mal, il en fait encore. Il a le tort de flatter la paresse, d'étourdir les bons sentiments et d'encourager l'ignorance. Il a le malheur d'être séduisant. Qu'un enfant de dix-neuf ans, botté, éperonné, le chapeau sur l'oreille, amoureux comme Chérubin, s'y laisse prendre, ce n'est qu'une fanfaronnade ; mais, à vingt-cinq ans, halte-là !

— Ainsi, dit le jeune homme poli, vous pensez, monsieur, qu'on a tort...

— Vous faites des vers ? dit le journaliste.

— Oui, monsieur, et si vous vouliez...

— Si, au contraire, continua le journaliste, n'ayant pas l'air d'avoir entendu, vous ne voulez exprimer par ce mot baroque, inintelligible, que ce doux repos de la pensée, ce demi-sommeil du génie, cette charmante **liberté**...

.....

(Ici s'arrête le manuscrit).

LETTRES INÉDITES

d'Alfred Le Poittevin à Gustave Flaubert

(Suite)

IV

(Timbre de la poste, Fécamp, 28 septembre 1842).

Monsieur Gustave Flaubert. chez son père, Rouen.

Tout à l'heure, ne sachant que faire, j'ai ouvert ma porte qui donne sur la côte, j'ai tourné du côté de la ville, puis, revenant brusquement, j'ai suivi la route des falaises en passant sous la chapelle. Le ciel était gris, la mer monotone. A mesure cependant que je la découvrais, et que derrière les falaises s'en démasquaient d'autres, elle me plaisait, je ne sais pourquoi, mieux ainsi que si le soleil l'eût illuminée. Je me suis retrouvé fils du Nord, en traversant les brouillards, alors légers, des bruyères, et j'ai senti en moi quelque chose de l'ancienne vie des Scythes nomades. Je pensais à cela quand la falaise à jour d'Étretat, se découpant dans l'horizon, m'a ramené d'autres idées. Du haut de la côte où je dominais il m'a semblé nous voir tous deux, au jour déjà lointain où nous y avons été ensemble, marchant côte à côte sur le sable. Quel était ce *moi*, soucieux et chagrin, qui regardait de là cet autre *moi*, si non plus gai, du moins plus jeune ?.....

J'ai voulu qu'entre nous la communion fût complète ; je t'envoie la moitié de ce souvenir, que tu dois remercier de cette lettre, si elle te fait plaisir.

Puisque nous parlons du passé, il faut corriger une impression trop sérieuse que t'avait laissée ma précédente lettre (1). Si c'est une belle chose qu'une passion, en revanche n'en a pas qui veut. Je n'ai pas eu précisément d'angoisse en apprenant qu'*Elle* était absente, mais un petit désappointement. Si la belle a place dans mon Panthéon, elle n'est pas encore du moins la reine des déesses.

Quel gaillard que cet ouragan ! 3 heures du matin — Patatras — Voilà le mur qui f... le camp (mon père).

7 heures du matin — arrivée du maçon. On fait des trous au mur restant pour faciliter l'écoulement des eaux.

(1. Voir lettre du 11 septembre 1842.

Les nouvelles.

La ville est pleine d'eau. Madame et M^{me} Leclerc, en sortant de chez elles en bateau, ont chaviré. On a vu le c... de M^{me} — connu !

M. Huet perd 100.000 fr. — ma sœur : « a-t-on sauvé ses cols ? » (M. Huet porte des cols monstrueux) !

Un paralytique a été emporté dans son lit. On l'a retrouvé perdu dans les roseaux.

Les bottes ont f... le camp ! La ville en est pleine. « Quelle botte le temps vous a portée là ! » (plaisanterie adressée à un bottier).

La maison de Lechat, cuisinier, est f... bas. Les lièvres, lapereaux morts, et autre feu gibier, victimes de l'accident.

Moi : quelle épouvantable catastrophe !

Hippot : La ville est inondée : on ne retrouve plus la place des maisons. Un gaillard a laissé emporter par l'eau sa femme, ses enfants, et s'est sauvé.

Un homme s'était enfui dans son grenier avec un sac de 3.000 fr. Il se f... des voisins. La maison est minée par l'eau et culbute.

Une personne avait mis 1.000 fr. dans une pailleasse. Les pièces ont f... le camp.

Malandin, mon fermier :

« Monsieur, voilà un épouvantable désastre ; mes récoltes sont emportées, je vous prie d'avoir égard..... »

Le propriétaire :

— Euh ! »

VALE

Marguerite.

V

(*Timbre de la poste, Rouen, 15 novembre 1842.*)

Monsieur Gustave Flaubert, chez M. Hamard, rue St-Hyacinthe, St-Michel, 29, Paris.

Sur l'enveloppe, à l'intérieur [quelle pitoyable enveloppe je t'envoie là ! Quelle pitié aurait Delamarre (1) s'il la voyait : pour quel rustre il me tiendrait].

Et toi mon fils aussi !.....!

Voilà donc que nous nous retrouvons hommes, faibles des même faiblesses que nos pareils ! Tu te révoltais autrefois quand je te disais que tu aurais quelque jour affaire à l'officier civil ; qui vivra verra ! Laissons faire (2).

Ce n'est pas qu'après tout je m'étonne démesurément. Je ne te savais pas de bronze, et la tentation était forte. Ce sont de vivaces affections que celles que développe la famille. Quand les pères ont fait leur

(1) Interne du D^r Flaubert, plus tard officier de santé à Ry, canton de Darnetal, et qui sera le modèle de Charles Bovary.

(2) Voir mon étude sur « La vie, le caractère et les idées » de Flaubert avant 1857 (in-16, Ferrond, 1909), page 485, note (2).

temps, et que les frères et sœurs ont chacun leur maison à eux, je me figure qu'il se fait autour de nous un désert étrange. La solitude est bonne pour les forts, mais à condition d'y grandir. Vient-elle trop tard, l'homme est comme un vieil arbre qu'on change de place, il finit par en mourir.

Je viens d'avoir un quart d'heure de bonne et franche joie, comme je n'avais pas eu depuis longtemps. Te rappelles-tu qu'il y avait dans ta dernière lettre : « Si Lengliné ou Baudry savaient mon émotion, quelle idée ils auraient de moi ? » Tu avais en vérité deviné : tu as excité la pitié de Lengliné. Voilà comment : ma mère avait été voir la tienne, qui lui avait fait part de ta tristesse en la quittant. Ma mère en reparla au dîner. Lengliné étant présent. Il a ri de pitié, mais d'une pitié bienveillante, comme un père de famille qui rit des petits chagrins de son marmot. Il prédit que Paris (1) te consolera vite, cela pendant le dîner ; et après il m'a dit à l'oreille, en confidence, que les *petites filles* te guériraient. Il riait beaucoup, en se f... de toi, mais je riais plus fort, d'un rire bizarre, apparemment, car il a couvert et fait mourir le sien. — Tu comprendras cela.

Lengliné était en jour de confidence. Il m'a affirmé qu'il.....
Quant à moi..... je rougis de plus en plus de mon infériorité !

.....Notre mère nature
Comme tout autre mère a ses enfants gâtés,
Et pour les malvenus, elle est avare et dure.

Je ne suis pas des enfants gâtés, sous ce rapport au moins. Mais l'homme en question est comme les *bleds* de Panurge, un Mahomet coupé en herbe.

Adieu, aimons-nous bien. L'avenir nous rapprochera peut-être.

VI

(Timbre de la poste, Rouen, 8 décembre 1842).

Monsieur Gustave Flaubert, 49, rue de l'Est, Paris.

Je te demande mille fois pardon, mon cher ami, de l'oubli où j'ai paru te laisser. Le fait est que je suis accablé de rapports aux conférences, d'actes d'accusation, d'ennuis par dessus tout cela, et que, tout en pensant à toi souvent, ces causes ont amené leurs retards. J'aurai du mal à me faire au sérieux de ma position. J'use des souliers, pour me distraire, et par cela même que j'avais pour l'Art une vocation exclusive, j'y deviens de plus en plus étranger.

J'ouvre quelquefois un livre, par ennui, mais je n'en ai pas lu ? lignes que la même cause me le fait fermer. Le flot, que je croyais diriger, m'emporte, et la route triomphale que j'avais cru mener (*sic*), se change en un naufrage vulgaire dont nul ne saura même la place. Tu vois donc qu'il n'y a pas de larmes que pour toi. Nous nous magré-

(1) C'est en effet à partir de octobre ou novembre 1842 que Flaubert, qui auparavant n'avait fait à Paris que de très courts séjours, et passé la plus grande partie de son temps à Rouen ; s'y fixa définitivement, pour continuer ses études de droit. (Voir mon étude déjà citée sur Flaubert p. 173, note 3).

tisons sans doute à distance, et l'unisson où nos âmes étaient ici a survécu à l'éloignement.

Tu as peut-être eu raison de refuser de voir la Boigontier. L'abstinence est le plus sage : *anékon, anépon* ! j'ignore si je cite bien. On a d'ailleurs rarement à se louer d'une connaissance nouvelle, l'ennui nous tue, les amis nous achèvent.....

As-tu été voir Pradier ? Tâche de te lier avec lui ; il peut te donner des indications utiles, dont je te demanderai ma part.

Quelle diable d'idée j'ai eue de me mettre de cette conférence de Droit. La vulgarité de ma vie m'effraie. Il y a, je crois, un malin génie qui se plaît à me dépiter.

Le sieur L... attaché au Parquet, me faisait part, hier, qu'il avait rencontré Ernest (1) à Paris. Il l'a trouvé *vaniteux, mais spirituel* : n'y aurait-il pas quelque interversion à faire ici, comme de dire qu'il est spirituel, mais pas vaniteux ? Et P... ? Quel grelot (*sic*), comme tu disais ! Quelle cascade ! C'est un Niagara !

J'ai aujourd'hui à débattre une *belle* question de droit ; comme je l'ai peu étudiée, je crains d'exciter par mon peu de zèle le mécontentement de mes confrères.

Je vais manger une omelette au jambon pour me donner du cœur. Ah ! mon pauvre ami, quelle vie nous menons, c'est à faire pitié à un portefaix !...

As-tu vu la Delille ? As-tu revu M^{me} Alphonse ? Ce sont là de précieuses connaissances : on n'y va que quand on veut, sans qu'elles aient l'idée de rendre la visite.....

Il est inutile de t'observer que ces pages ne sont communicables à personne. Ecris-moi et viens le plus tôt possible.

Tout à toi,

ARCHILOQUE.

VII

(*Timbre de la poste, Rouen, 30 décembre 1842*).

Monsieur Gustave Flaubert, rue de l'Est, 19, Paris.

Je suis vraiment honteux, mon cher Gustave, de mon retard avec toi ; mais je suis très occupé, très paresseux, très ennuyé, trois raisons pour une, qui expliquent mon silence. Cela ne m'empêche pas de t'aimer et d'appeler ton retour

Je viens de plaider deux mauvaises affaires ; j'ai obtenu dans chacune l'écartement de toutes les circonstances aggravantes. J'ai obtenu beaucoup de félicitations, à deux reprises celles du président de Beauchamp dans son résumé. Je crois les avoir méritées. Ce dont je me f..., au reste !.....

(1) Chevalier.

VIII

(*Timbre de la poste, Rouen, 18 mars 1843*).

Monsieur Gustave Flaubert, rue de l'Est, 19.

Je suis vraiment honteux de ma conduite envers toi, et si mon front n'avait pas cessé de rougir, il le ferait en ce moment. Nous faisons des promesses, mais nous les tenons malaisément. La chair est faible en proportion de l'enthousiasme de l'esprit, et comme tu m'as habitué à un peu d'indulgence, je m'en autorise pour pécher beaucoup.

Le fait est que je deviens pitoyable ; tu dois penser que si je ne t'écris pas, c'est que je n'écris à personne. Que cela te fasse miséricordieux, si tu veux bien considérer, en outre, que ma première lettre est à ton adresse.

Que fais-tu là-bas de ta peau ? As-tu revu Elodie.....

Tu as appris que mon père avait été malade. J'ai aujourd'hui de bonnes nouvelles. Il y a tout lieu d'espérer qu'il n'y aura pas de rechute.

Je t'écrirais plus longuement, mais tu ne me tiendras pas rigueur, il y a une tribade à la Cour d'assises, et je ne l'ai pas encore vue.

Ecris-moi, je te répondrai immédiatement, *sur l'honneur*..... (1)

IX

(*Timbre de la poste, 28 mars 1843*).

Monsieur Gustave Flaubert, jurisconsulte, 19, rue de l'Est.

Pardon de t'écrire avec du crayon, mais il n'y a dans mon cabinet ni encre ni plume.

Je m'ennuie bougrement.....

J'ai été très inquiet de mon père et je le suis encore un peu. Je tombe dans la crapule pour me distraire de mes chagrins de toute sorte (2).....

X

(*Timbre de la poste, Rouen, 15 mai 1843*).

Monsieur Gustave Flaubert, rue de l'Est, 19, Paris.

Je viens d'apprendre que tu es furieux contre moi, que tu adresses à Déville, par le facteur, des volumes d'injures qu'on me renvoie ; la chose est burlesque et digne d'être expliquée.

(1) Entre cette lettre et la suivante s'intercale par ordre chronologique un très court billet de six lignes, date du 20 mars 1843, adressé à Flaubert, 19, rue de l'Est.

(2) Suit un billet d'une dizaine de lignes, à la même adresse, et daté du 30 mars. Il est écrit sur une feuille d'acte d'accusation en blanc, à manchettes imprimées portant l'indication du Parquet du Procureur Général du Roi près la Cour de Rouen.

J'ai reçu de toi, depuis ton retour de Paris, deux lignes : ces deux lignes me disaient que le samedi suivant je recevrais une lettre dont elles étaient l'annonce. Le samedi arrive : la lettre point ! J'attends, même silence ; enfin m'arrive l'explication que dessus (*sic*). Que tu aies cru m'avoir écrit, cela est possible ; que tu aies écrit et que la lettre ne me soit pas venue, cela ne l'est guère ; tu as donc pris tes deux mots pour une lettre ; tu as remis la seconde et tu as attendu majestueusement que je t'adressasse la mienne.

C'est ainsi, je crois, que tout s'est passé.

Quant à moi, en pareil cas, si j'avais eu quelque chose d'intéressant, comme tu dois avoir, à t'écrire, j'aurais remis à plus tard une mercoriale, mais je t'aurais envoyé signe de vie. Je crois qu'en ne le faisant pas tu as eu tort, et que tu t'es gourmé fort sottement ; je veux bien te le passer, mais c'est un peu d'un homme abruti, probablement par les excès dont j'espère que tu vas te décider à m'envoyer la relation.

Quant à mes nouvelles : rien !.....

J'avais connu autrefois un nommé Flaubert, mais j'ai rompu avec lui toutes relations ; c'était un homme taré, sans consistance ni moralité. J'ai entendu dire qu'il faisait des faux ; je redoute d'être forcé de diriger des poursuites contre lui.

Tu as connu Félix ; le gaillard est maintenant domestique à Saint-Léger et se marie ; il épouse la bonne de Madame Delamarre-Riquier ; les maîtres paient la noce où il y aura 30 couverts, et viendront au bal qui suivra. Quel gars que ce Félix ! quel matin !

(*Histoire de Félix, 4 volumes in-folio avec planches, 12 fr. le volume*).

Adieu écris-moi enfin, et des détails. Je t'en écrirais plus long, mais que te dire d'une aiguille qui est toujours à zéro.

XI

(*Timbre de la poste, 7 juin 1842*) (1).

Monsieur Gustave Flaubert, rue de l'Est, 49, Paris.

J'ai vraiment à te demander pardon, mon cher Gustave, de mon long et coupable silence. Mon inertie se développe à proportions si colossales qu'il n'y a plus en moi *le principe de la moindre action*.

J'ai été un peu malade depuis quelque temps et tu dois penser que cela n'a pas dû contribuer à me rendre plus exact. Je m'arrache cependant à mon feu, à ma paresse pour t'envoyer cette lettre et me remettre à ta miséricorde.

J'ai reçu ce matin la visite du citoyen Baudry, que le chemin de fer a apporté à Rouen et remportera demain. Tu devais venir passer quelques jours à la Pentecôte ; la Pentecôte est venue, et toi non. Écris-moi s'il faut désespérer tout à fait de te voir avant les vacances. Si tu peux faire un effort pour moi, viens.

(1) La date de l'année est à peu près illisible sur le timbre de la poste. Je crois déchiffrer 1843. Rien dans le texte de cette lettre ne permet de préciser.

Je suis étonné que notre ennui ne produise pas quelque effet magnétique, et qu'agissant dans un rayon de 15 lieues, il n'endorme pas tout ce qui est entre nous de vivant, de Rouen à Paris.

Que dis-tu de la procédure, où tu dois procéder à pas de Flaubert, et promettre à ton père un rival de son nom dans une autre branche. Que dis-tu du Code Pénal ! « *Celui qui aura..... sera puni de.....* » Sens-tu la beauté de l'homme puni, et du magistrat qui punit ? Si, à quelque jour, les mêmes bancs nous rassemblaient pour appliquer la loi ! — ce serait à désirer que Rabelais revint, pour faire un nouveau roman.

Je te prie de ne pas mesurer mon amitié à mes retards. Elle est moins active, peut-être, mais plus intense que jamais. Nous sommes quelque chose comme un même homme, et nous vivons de la même vie.

Je n'ai, moi, rien à t'apprendre. Tout se ressemble, fors le temps qui marche ; c'est à peu près comme dans un tombeau.

Elles étaient belles, les heures où nous étions jeunes !

Adieu, je t'embrasse.

XII

(*Timbre de la poste, Rouen, 25 juillet 1843*).

Monsieur Gustave Flaubert, rue de l'Est, 19.

Si je ne t'ai pas écrit plus vite, carissimo, ce n'est pas précisément que le temps m'ait manqué : le courage seul m'a fait défaut, comme d'ordinaire. Mais pour une meilleure cause, où du moins plus juste : c'est qu'étant toujours malade, je commence à être las de la vie que je mène, comme disait quelqu'un, et que je suis incapable de la moindre occupation.

Si Timon (1) pouvait plaindre quelqu'un, il te plaindrait, enseveli que tu es sous les livres de droit. J'ai envie de voir comment finira la chose, et comment *le père* (2) prendra la résolution que tu m'annonces de clore au diplôme ta vie active.....

Comment ne me dis-tu pas si tu as été voir M^{me} Germain (3), et, si tu l'as vue, ce qu'elle t'a dit de la mort de notre ami, l'impression qu'elle t'a paru avoir ressentie, etc. ; j'espère que ta première lettre réparera cet oubli.

Je n'ai, comme tu le penses bien, rien de nouveau à t'annoncer pour moi. Voilà 3 mois à peu près que je n'ai passé le seuil de ma porte, si ce n'est en voiture, dont je ne descendais pas. Je me console en vivant avec Marc-Aurèle, mais je te dirai cela plus tard..... La souffrance me force de m'arrêter là.....

1. C'est lui-même. Cf. Lettre du 23 septembre 1842.

2. Le docteur Flaubert.

3. Mme Germain des Hogues, mère de l'auteur d'un volume de poésies « Les Caprices », dont il est plusieurs fois question dans ces lettres et dans la « Correspondance » de Flaubert.

XIII

(*Timbre de la poste, Rouen, 18 août 1843*).

Monsieur Gustave Flaubert, rue de l'Est, 19.

Mon cher ami,

Lorsqu'hier j'ai été dire adieu à ta mère, elle a bien voulu me faire une offre que j'ai acceptée, à savoir de demander à Madame Darcet, qui doit lui tenir de près par les liens du sang, tout espèce de renseignements sur **Choron** (1).

Voici le fait : M. Méreaux s'occupe d'un article biographique sur cet artiste. Il n'a trouvé que des détails de peu d'intérêt dans les notices déjà publiées. Quelques révélations (— quelque anecdote, par exemple : l'anecdote est la truffe d'une biographie) sur la vie intime de Chorou, qui paraît avoir été assez secrète, et mériter d'être mieux connue, seraient donc fort utiles. M^{me} Darcet est à bonne source pour les envoyer, et je ne doute pas qu'elle n'y mette quelque obligeance, connaissant le talent personnel du biographe.

Je te prie de mettre quelque activité dans cette affaire et de t'en occuper avant de quitter Paris. Adresse-moi deux mots pour m'instruire si M^{me} Darcet pourrait rendre à M. Méreaux quelque service en cette affaire. Je tiens à ce que ce dernier ne m'accuse pas de négligence.

Pour revenir à nous, je te souhaite bonne chance pour ton examen, et te recommande de m'en dire le succès. Je ne doute pas au reste de ta réussite et que ta famille, à l'arrivée, ne te trouve la tête ceinte de lauriers, sur les feuilles desquels on aura gravé des versets de procédure !

Tu n'oublieras pas que tu m'as promis quelques jours pour Fécamp. Mets-toi en mesure de tenir, cette promesse est de rigueur.....

XIV

(*Timbre de la poste, Rouen, 2 septembre 1843*).

Monsieur Gustave Flaubert, chez M. Bonnenfant, avoué, Nogent-sur-Seine.

Mon cher Gustave,

Je t'ai adressé il y a quelque temps une lettre où je sollicitais une prompte réponse. N'ayant reçu de toi aucune nouvelle, je présume que tu ne l'as pas reçue. Voilà de quoi il s'agissait.

M. Méreaux prépare un article bibliographique (*sic*) sur Chorou. M^{me} Darcet était sa proche parente et par conséquent doit être en état de fournir quelques renseignements. Les articles biographiques jusqu'ici publiés sont très courts. M. Méreaux en prépare un plus complet, et voudrait surtout des détails anecdotiques. Il paraît que l'intérieur de Chorou prêterait à des détails curieux.

(1) Chorou, musicien, né à Caen en 1772, mort en 1834.

Il s'agissait de déterminer Madame Darcet, qui d'ailleurs connaît et la personne et le talent du biographe, à avoir l'obligeance d'envoyer ses souvenirs.

Tu me rendrais service en t'occupant de cette affaire en repassant par Paris. Je tiendrais fort à rendre à M. Méreaux ce petit service pour lequel ta mère avait bien voulu m'offrir ton aide.....

..... Je pars pour Fécamp ; apprête-toi à m'y venir voir quelques jours. Quand reviens-tu ?

Mes préparatifs de départ (*des malles, des livres*, par Descambeaux, *Manuel du voyageur*) m'empêchent de t'en dire plus long. Réponds-moi, je te prie, de suite.

XV

(*Timbre de la poste, Fécamp, 23 septembre 1843*).

Monsieur Gustave Flaubert, chez son père, à Rouen.

Pardon de cette petite lettre, mon cher Gustave, mais je t'envoie mon dernier morceau de papier ; je m'occupe à faire disposer la chambre qui doit te recevoir, mon père occupant celle où tu descends habituellement. Elle sera prête de samedi prochain en huit ; fais donc tes préparatifs pour cette époque et apprête-toi à venir voir une famille de malades.

La maladie paraît cependant vouloir nous donner un peu de répit. Mon père va mieux.....

Je viens de lire la philosophie de Kant et je m'occupe de l'esthétique de Hegel. « Et tradidit mundum disputationibus. »

Et toi vieux....., que fais-tu de la vie ? Analyses-tu toujours Plaute, et fais-tu toujours le désespoir des bourgeois de Nogent en refusant de parler littérature ? Adieu, présente mes amitiés à ta famille, celles de la mienne, et réponds-moi vite. Je t'embrasse.

XVI

(*Timbre de la poste, 30 septembre 1843*).

Monsieur Gustave Flaubert, chez son père, Rouen.

Ne me souvenant plus très exactement du fameux dithyrambe, et en voulant faire pour moi une copie, je te prie de demander à Du Camp de te remettre celle que je lui ai donnée ; je la transcrirai et la lui remettrai quand je le reverrai, ou mieux dès qu'il voudra bien, s'il vient à Rouen, me revenir voir ici avec toi, comme il l'a promis.

J'ai appris avec grand chagrin qu'il avait été incommodé d'une *substance* que le sieur Baudry m'avait conseillée il y a quelques mois, mais pour l'usage de laquelle je n'avais point suivi son conseil ; heureusement que tout cela a été arrêté à temps. J'espère que cela n'em-

pêchera pas Maxime de venir à Rouen, et même qu'il se décidera à venir un peu plus tôt pour se rétablir près de moi.

Je lis Spinoza que j'ai bientôt achevé ; je prends beaucoup de notes. Je prépare beaucoup, mais je ne suis encore qu'en gestation. Espérons que tout cela aboutira !

Je n'ai que le temps de t'envoyer ces deux mots car il faut que ma lettre parte et je n'ai appris que ce matin ton absence.

Adieu cher vieux, à toi et à Maxime. N'oublie pas le dithyrambe.

XVII

(Timbre de la poste, Rouen, 26 novembre 1843).

Monsieur Gustave Flaubert, 3, rue de l'Est.

..... Je quitte ce chapitre pour passer à celui du Parquet, où j'ai fait ma rentrée. Le substitut de service, le sieur Pinel, m'y a observé, sur un acte d'accusation, qu'« *alarmé* » devait s'écrire par deux « *ll* ». Quelque envie qu'ait de s'élever le gaillard avec ses deux *ailes* (plaisanterie, farce. — Ah ! ah !) je lui en ai rogné une, et lui ai démontré qu'il abornait *totalé ridé*, comme dit Pancrace. Voilà pourtant les gaillards qui donnent le mot d'ordre !

J'ai envie d'écrire là-dessus, comme St-Simon, des Mémoires que je ferai publier 50 ans après ma mort, car il ne faut pas froisser les *amours propres* des magistrats, quand on veut entrer dans ce f... corps.....

Je te conseille fort de cultiver les Pradier. Il y a là pour toi beaucoup à gagner, une maîtresse peut-être, des amis utiles tout au moins.....

Pour copie conforme,

René DESCHARMES.

(A suivre).

“Le Manuscrit de ma Mère”

J'ai dit et répété cent fois que tout était à vérifier dans les récits de Lamartine, le grand poète n'ayant pas eu plus de souci de l'exactitude des dates et des faits, que n'en eurent Charles Nodier, Victor Hugo et la plupart des poètes de son temps.

En voici deux nouvelles preuves :

I. — LE MARIAGE DE LAMARTINE

On connaît le passage du *Manuscrit de ma mère*, dans lequel la mère de Lamartine parle du mariage de son fils :

Mâcon, 3 juillet 1820.

« J'ai eu tant d'occupation depuis le 31 mai, qui est le dernier jour que j'ai noté dans ce journal, que je n'ai pu marquer encore une des époques les plus intéressantes, celle tant désirée et si peu espérée du mariage de mon fils. Il a été célébré le 6 juin dans la chapelle du gouverneur de Chambéry ; j'étais revenue de Chambéry le 2. Ma belle-fille a passé dans la retraite les jours qui ont précédé son mariage. La cérémonie s'est faite à huit heures du matin, les assistants étaient : le gouverneur et sa femme, l'aide de camp du gouverneur, la marquise de la Pierre et ses filles, toutes quatre, M. le comte de Maistre, M. de Vignet et M^{lle} Olympe, leur sœur, Mgr l'évêque d'Annecy ; l'abbé d'Etiola a célébré le mariage. Ma belle-fille était vêtue avec toute la convenance possible ; elle avait une très belle robe de mousseline brodée et un voile de dentelle superbe, qui la couvrait presque entièrement ; il est impossible d'avoir une contenance plus remplie de dignité, de modestie et de grâce et l'air plus pénétré de piété. Je ne peux dire tout ce que j'éprouvais en voyant mon fils arrivé enfin à ce moment si important de sa vie ; j'ai prié Dieu avec bien de l'ardeur, mais je me reproche toujours de ne l'avoir pas encore assez prié : que peut réserver de prières de reconnaissance et de joie dans son cœur une mère qui touche enfin pour son fils à un tel moment ! Son œuvre sur la terre est finie, le jour où elle a vu le bonheur assuré de tous ses enfants. Il m'en reste encore deux à contempler au pied de ces mêmes autels, dans une si touchante cérémonie. On me parle d'un mariage pour ma belle Suzanne ; heureux, heureux celui à qui Dieu destine un pareil ange visible !

« Alphonse, sa femme et sa belle-mère sont partis, après la double cérémonie de Chambéry et de Genève pour l'Italie. Il va lentement occuper son poste auprès du duc de Narbonne (1). »

J'étais revenue de Chambéry le 2 ! Cette petite phrase a fait croire à tout le monde que la mère de Lamartine n'assistait pas à son mariage. E. M. Mugnier, ancien conseiller à la Cour d'appel de Chambéry, qui a publié, le premier, l'acte de mariage du poète, n'ayant trouvé au pied de cet acte que les signatures des mariés et de leurs témoins en a conclu à tort qu'en effet la mère de Lamartine était retournée à Mâcon avant la cérémonie. Eh bien, nous savons maintenant que Lamartine avait mal lu le *Manuscrit de ma mère* et qu'au lieu d'avoir écrit : « *J'étais revenue DE Chambéry le 2* », elle avait écrit : « *J'étais revenue A Chambéry le 2 !* » C'est ce changement de préposition qui a fait naître la légende. M. Duréault, secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon a pu contrôler le récit de Lamartine sur l'original du *Manuscrit de ma mère* qui est aujourd'hui la propriété de M^{me} Frédéric de Parseval (née Léontine de Pierreclos) et a constaté que le poète avait pris des libertés extraordinaires avec le texte de sa mère. Voici textuellement (2) comment la mère de Lamartine parle de son mariage :

Mâcon, ce 3 juillet 1820.

« J'ai eu tant d'occupation depuis le 31 mai qui est le dernier jour que j'ai noté dans ce journal que je n'y ai pas pu marquer encore une des époques les plus intéressantes, celle tant désirée et si peu espérée du mariage de mon fils. Il a été célébré le mardi 6 juin, dans la chapelle du gouverneur de Chambéry. *J'étais revenue à Chambéry le 2.* Ma belle-fille a passé dans la retraite les jours qui ont précédé son mariage, tout occupée à se préparer à recevoir la grâce du sacrement dans toute son efficacité ; Alphonse s'est aussi confessé à M. l'abbé d'Hiola (3) ... (4) évêque d'Annecy. La cérémonie s'est faite à 8 heures du matin, les assistants étaient le gouverneur et sa femme, l'aide de camp du gouverneur, M^{les} de la Pierre toutes quatre, M. de Maistre (5), M. Vignet et M^{lle} Olympe, M^{me} Birch, M. l'abbé d'Hiola,

(1) « Le Manuscrit de ma mère », éd. Hachette, in-18 p. 222.

(2) Communication faite par M. Duréault à l'Académie de Mâcon.

(3) Il faut lire de Thiollaz ; il était alors prévôt du chapitre de Genève à Annecy. Il ne devint évêque de cette ville qu'en 1822.

(4) Mots raturés illisibles.

(5) Lamartine avait lu « le comte de Maistre » et a raconté à son sujet une histoire qui, si elle ne fut pas inventée de toutes pièces, ne se passa toujours pas dans ces circonstances. (Voir notre article intitulé « le Mariage de Lamartine » dans les « Annales romantiques » du mois de novembre 1908.

Suzanne et moi. Ils ont été mariés par le curé de la paroisse de Maché (1). Ma belle-fille était parée avec toute la noblesse possible. Elle avait une très belle robe de mousseline brodée entièrement. Il est impossible d'avoir une contenance plus remplie de dignité, de modestie et de grace et l'air plus pénétré de piété. Je ne peux dire tout ce que j'éprouvais en voyant mon fils arrivé enfin à ce moment important de sa vie. J'ai prié Dieu avec bien de l'ardeur, mais je me reproche toujours de ne l'avoir pas remercié assez pour une telle faveur. Après la messe on est entré dans le salon du gouverneur où l'on a déjeuné. La mariée s'est mise en toilette de voyage et mon fils, sa belle-mère et sa femme sont partis pour Genève où l'on avait décidé qu'il était nécessaire, pour les biens qu'ils avaient en Angleterre ou qu'ils pourraient avoir un jour, qu'ils allassent faire la cérémonie anglicane, mais en déclarant bien qu'ils étaient tous les deux catholiques (car ma belle-fille avait déclaré son changement de religion à sa mère) et qu'ils n'entendaient point faire de ceci acte religieux mais une faveur aux lois civiles de l'accepter. C'est ce que mon fils a fait publiquement.

..... (2)
 un chagrin si vif de l'abjuration de sa fille. Cependant elle en a pris son parti et a comblé même Alphonse de présents. C'est une femme qui a d'excellentes qualités et qui, dans toutes les grandes occasions, a donné à sa fille les plus grandes preuves de tendresse mais qui, dans tous les petits détails de la vie, est un peu difficile, et fatigue même sa fille par un excès de soins et d'affection. Ce qui inquiétait déjà Alphonse et moi beaucoup, dans la crainte que, voulant trop protéger sa femme contre ses petites vexations, cela ne nuise à la paix domestique qu'il désire si vivement qui existe entre eux. Je lui ai bien dit tout ce que je pensais là-dessus. Ils sont revenus de Genève le dimanche, Alphonse était enchanté de sa femme et il m'a dit qu'il était le plus heureux du monde, ce qui m'a rendu bien heureuse moi-même. Je suis enfin partie de Chambéry le mardi 13... Alphonse est parti de Chambéry deux jours après moi. Je n'ai eu de ses nouvelles que de Turin. »

On voit que les deux versions sont sensiblement différentes. Nous sommes donc maintenant fixés définitivement sur la cérémonie du mariage de Lamartine à Chambéry. Quant à la question du mariage à l'anglaise qui eut lieu à Genève, elle reste entière, puisqu'on n'en trouve trace nulle part. Si, comme le dit la mère de Lamartine la cérémonie anglicane était rendue nécessaire par les biens que les jeunes époux avaient en Angleterre ou qu'ils pouvaient avoir un jour, cette cérémonie dut avoir un caractère public ou tout au moins officiel. Comment donc se fait-il que le mariage de Lamartine ne figure sur aucun registre de l'Eglise réformée à

(1) Voir l'acte de mariage dans la brochure de M. Mugnier : « Le Mariage de Lamartine. »

(2) Mots raturés dans le manuscrit.

Genève ? Espérons qu'un jour ou l'autre nous aurons le mot de cette énigme.

II. — LES LETTRES D'ELVIRE

On sait que les lettres d'Elvire à Lamartine sont au nombre de quatre et qu'elles furent publiées pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes* par M. René Doumic. Après les avoir lues et relues dès leur publication, je m'étais demandé à part moi si la première, qui est datée de *mercredi à onze heures et demie* (du soir) avait bien été mise à sa place. Quoique la date supposée de cette lettre s'accordât en apparence admirablement avec celle que Lamartine a donnée de son arrivée à Paris dans le roman de *Raphaël*, soit le 25 décembre 1816, il me paraissait peu vraisemblable que Lamartine eût quitté Mâcon la veille des fêtes de Noël et du jour de l'an qui sont partout des fêtes de famille, et qu'il se fût présenté le soir de Noël chez M^{me} Charles. Je ne m'expliquais pas bien non plus qu'entre le 25 décembre 1816 et le 2 janvier 1817, date de la troisième lettre d'Elvire, Lamartine eût fait une absence pendant laquelle il aurait eu à se plaindre de M^{me} Charles. Mais comme je n'avais aucun moyen de contrôle, j'avais accepté, sous bénéfice d'inventaire, l'ordre chronologique des trois premières lettres d'Elvire, tel que M. Doumic l'avait établi.

Cependant cette question ne cessait de me préoccuper. Sachant que M^{me} de Parseval avait entre les mains l'original du *Manuscrit de ma mère*, l'idée me vint un jour de lui demander respectueusement si la mère de Lamartine n'y avait pas indiqué la date exacte du départ d'Alphonse pour Paris, à la fin de l'année 1816 ou au commencement de l'année 1817. Mais pour des raisons que je n'ai pas à apprécier, M^{me} de Parseval s'excusa de ne pouvoir satisfaire ma curiosité. J'avais donc pris le parti d'attendre une occasion meilleure, quand ces jours derniers M. Duréault, secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon ramena mon attention sur ce point, en me communiquant le passage du *Manuscrit de ma mère* relatif au mariage de Lamartine.

Je le priai séance tenante de bien vouloir tenter en mon nom une dernière démarche auprès de M^{me} de Parseval. Il s'acquitta sur-le-champ de cette mission et m'écrivit quelques jours après : « Soyez heureux ! vos prévisions se sont réalisées : M^{me} de Lamartine raconte que son fils quitta Mâcon le 4 janvier 1817. »

Lamartine n'était donc arrivé à Paris que le mercredi 8 janvier — soit quinze jours plus tard qu'on ne le croyait d'après le roman

de *Raphaël* — et la première lettre de M^{me} Charles, datée de *mercredi à onze heures et demie*, devenait du coup la troisième, chronologiquement parlant. Quelle surprise pour M. Doumic !

Cette révélation a son importance et éclaire d'un jour nouveau les lettres passionnées d'Elvire. Il est acquis désormais : 1^o que Lamartine était encore à Mâcon lorsque M^{me} Charles lui écrivit les deux lettres attristées, affolées du 1^{er} et du 2 janvier 1817 (1) ; 2^o que c'est de Mâcon qu'il lui adressa les reproches immérités qui la mirent hors d'elle ; 3^o que Virieu, contrairement à ce que j'avais supposé, ne fut pour rien dans la mauvaise humeur de Lamartine contre M^{me} Charles, et que, s'il eut tort de parler légèrement de Graziella devant elle, il doit être innocenté de ce chef. Je laisse de côté pour aujourd'hui les raisons d'ordre moral que cette découverte peut faire valoir à l'appui de ma thèse pour l'honneur d'Elvire. Je me réserve de les examiner dans une prochaine réimpression de mon *Roman de Lamartine*.

A chaque jour suffit sa peine.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Je me demande même si elles lui furent adressées à Mâcon ; en tout cas il n'eut pas le temps de les recevoir dans cette ville, puisqu'il en partit deux jours après qu'elles furent écrites et qu'il en fallait quatre pour aller de Paris à Mâcon.

« Je voudrais partir pour vous aller trouver, disait M^{me} Charles à Lamartine. C'est de la barbarie que de retenir mes lettres après m'avoir envoyé la vôtre (celle qui contenait les reproches), il fallait rester un jour de plus, dussiez-vous me voir plus tard. » Cela encore m'avait fait ouvrir les yeux.

V A R I A

I

POUR LA VALLÉE-AUX-LOUPS

Voilà qu'on veut « lotir » la Vallée-aux-Loups, l'ermitage de Chateaubriand.

Tout près de cette kermesse permanente qu'on appelle Robinson, mais à l'abri de sa foule et de son tumulte, grâce à un épais rideau de futaies séculaires, il existe un village presque ignoré encore des « dimanchards », et n'aspirant nullement à perdre cette invraisemblable virginité. C'est Chatenay, une des plus anciennes communes de la banlieue, une des plus étendues bien que des moins peuplées, une des plus intéressantes aux points de vue pittoresque et historique.

C'est là que Voltaire est né, plusieurs érudits en sont du moins persuadés, et pour que le passant n'en doute point, les Castanétiens (c'est ainsi qu'on nomme les habitants de Chatenay) ont décerné au grand ironiste deux bustes et les plaques d'une rue et d'une place (ruelle et placette, en réalité).

Auprès du logis où la Société des Arouëtistes veut que son dieu ait daigné prendre forme humaine, une vaste et antique propriété fut longtemps occupée par M^{me} de Boigne. M^{me} Récamier a également fréquenté ces lieux champêtres et rêvé parfois peut-être devant deux grilles, laides, mais historiques, que le prince Borghèse, prédécesseur de M^{me} de Boigne, avait acquises parmi les démolitions du Temple.

A faible distance, le presbytère est l'ancienne villa où Eugène Suë composa *Mathilde* ; puis c'est une maison où Taine passa plusieurs étés, avant de préférer aux environs du bois de Verrières, la rive du lac d'Annecy ; une autre, où vécut trente ans Emmeline Raymond, auteur d'innombrables romans pour jeunes personnes et innovatrice, avec la *Mode illustrée*, du genre de

presse qui, depuis a fait son chemin ; une autre encore, où Bouchardy, le terrible Bouchardy de *Gaspardo le Pêcheur*, de *Lazare le Pâtre*, du *Sonneur de Saint-Paul*, mourut dans un isolement que les visites de Théophile Gautier avaient fini par être seules à troubler.

Un peu plus loin, voici un petit château qui fut à Colbert, et un autre qui fut à Nicolas de Malézieu, membre de l'Académie des sciences, précepteur du duc du Maine et professeur de mathématiques du duc de Bourgogne.

A Malabry, hameau juché sur une crête qui relie Robinson à la forêt de Verrières, Edmond About a résidé.

Mais il y a pour ainsi dire condensation de souvenirs littéraires dans le hameau d'Aulnay, tapi au fond d'un vallon qui sépare Robinson du bourg de Chatenay. On trouve là une propriété où acheva lentement son existence le général comte Alexandre de Girardin, père du turbulent Emile, et écrivain militaire que les techniciens tiennent pour une espèce de prophète. A côté, celle où Léon de Lamorinerie composa presque tous ses vers, qui d'ailleurs en valaient bien d'autres.

En face, la villa qui fut celle de Jules Barbier, puis un ermitage où André Chénier vint rêver avant la tourmente, et où plus tard son révélateur Henri de Latouche usa la seconde moitié de son existence. Balzac, George Sand, d'autres géants de l'ère épique, visitèrent là, fréquemment, le beau ténébreux de Marceline Desbordes-Valmore. Sully-Prudhomme, dont la famille était de Chatenay et qui avait passé son enfance dans ce village, habita de 1890 à 1902 l'ancien ermitage de Henri de Latouche, y recevant surtout André Theuriet et François Coppée. Mais ce fut dans une maison du bourg qu'il alla mourir.

Enfin, dans la Vallée-aux-Loups, entre Malabry et Aulnay, Chateaubriand a vécu de 1807 à 1817.

Le domaine qui portait ce beau nom appartenait au fameux brasseur Acloque, généralissime des gardes nationaux de Paris. Chateaubriand en acheta la moitié au retour de son voyage à Jérusalem. Il n'y avait là, dit-il, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, qu'une « maison de jardinier, cachée parmi les collines couvertes de bois. Le terrain inégal et sablonneux dépendant de cette maison n'était qu'un verger sauvage, au bout duquel se trouvaient une ravine et un taillis de châtaigniers. Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances. »

La maison de jardinier fut remplacée par un château de dimensions restreintes, mais qui reproduisait les aspects principaux du

manoir de Combourg. Le parc fut dessiné par René en personne, et planté d'arbres dont le grand romantique a dit : « Je les ai choisis, autant que je l'ai pu, des divers climats où j'ai erré ; ils me rappellent mes voyages, et nourrissent au fond de mon cœur d'autres illusions. Je leur ai adressé des élégies, des sonnets, des odes. Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'aie soigné de mes propres mains, que je n'aie délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille. Je les connais tous par leurs noms, comme mes enfants ; c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir auprès d'elle... Ils sont encore si petits, que je leur donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil. Un jour, en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux ans comme j'ai protégé leur jeunesse... Si jamais les Bourbons remontent sur le trône (cela était écrit le 4 octobre 1811), je ne leur demanderai, en récompense de ma fidélité, que de me rendre assez riche pour joindre à mon héritage la lisière des bois qui l'entourent. »

Les Bourbons remontèrent sur le trône, mais la main de l'infortune n'en pesa pas moins lourd sur la belle tête de René. Celui-ci dut songer à se défaire de sa pauvre petite seigneurie. Il eut d'abord l'idée singulière de la mettre en loterie. Un ami intervint, le duc de Montmorency, qui eut la Vallée-aux-Loups pour une poignée de deniers. Elle a passé, par voie d'héritage, aux La Rochefoucauld, propriétaires actuels.

Le château a subi des modifications insignifiantes. La tourelle, isolée au cœur des bois, où furent écrits les *Martyrs*, le *Dernier des Abencerages*, l'*Itinéraire*, *Moïse*, les deux premiers « livres » des *Mémoires*, a été respectée. Le parc est intact, avec ses cèdres du Liban, ses cyprès de la Louisiane, ses pins de Jérusalem, ses magnoliers de la Caroline, ses érables du Massachusetts, ses sapins du Canada, ses énormes sycomores, ses châtaigniers vénérables, ses chênes rouges. C'est un des plus anciens « parcs à l'anglaise » qui subsistent en France, et l'une des merveilles de la région parisienne. Une profusion de rossignols et de chouettes y perpétuent les deux caractères essentiels du chant romantique.

Or, tout cela est menacé. Le lotissement, qui sévit implacable sur la banlieue, guette la Vallée-aux-Loups.

Déjà on a massacré, à Verrières, le beau parc des Cambacérés, et à Arcueil, celui des Colbert-Laplace. A Chatenay, on dépèce l'ancien domaine de Colbert, et il est question d'écarteler l'ancienne résidence des de Malézieu. La Châtaigneraie d'Aulnay

agonise de sa trop intime proximité de Robinson ; ce qui reste du logis d'Alexandr  de Girardin est à vendre, — et des rumeurs sinistres planent au-dessus de la Vallée-aux-Loups. D'ailleurs, il est question d'installer un aérodrome sur le plateau qui avoisine Malabry, et l'on essaye, sur les routes environnantes, quelques-uns de ces monstres apocalyptiques qu'on appelle des autobus. Si cela continue, les chouettes finiront par se taire, et les rossignols par déserter.

Les habitants de Chatenay et d'Aulnay s'inquiètent. Tous, depuis le cantonnier jusqu'au membre de l'Institut, ont le culte de leur petit pays, et jusqu'à ce jour, ils ont su s'arranger pour que nul établissement industriel et nulle agglomération de « vide-bouteilles » ne vint profaner l'un des rares parages où persistent les logis imprégnés d'histoire et les nobles parcs. L'âge moderne n'est représenté autour d'eux que par des pépinières chères aux artistes autant qu'aux savants, car le voisinage de la Vallée-aux-Loups a permis d'y faire prospérer la flore de l'Orient et celle du Nouveau-Monde.

Et voici ce que plusieurs de ces braves gens, amateurs, eux aussi, des longues espérances, rêvent pour sauver au moins l'oasis de René.

Avant tout, et le plus tôt possible, il conviendrait que le parc f t « classé ».

Rarement, un site en fut plus digne à tous égards. Puis, le château peut-être, et à coup sûr le « cabinet de travail », doivent être, eux aussi, décrétés intangibles.

Le domaine est peu vaste, et sans doute l'acquisition en serait-elle relativement peu onéreuse pour quiconque insisterait sur certaines considérations d'esthétique et d'histoire. L'Etat n'est pas riche, par le temps qui court, mais il est parfois intelligent et souvent généreux. Pourquoi n'achèterait-il pas la Vallée-aux-Loups ?

Probablement le Conseil général de la Seine, le Conseil municipal de Paris, la commune de Chatenay, concourraient, dans une mesure quelconque, à l'opération, et il serait bien étonnant qu'il ne se trouvât pas des Mécènes pour faciliter celle-ci.

C'est pourquoi il s'organise présentement une Société des Amis de la Vallée-aux-Loups.

(*Le Temps* du 27 décembre 1909).

II

LES DERNIERS JOURS DE RACHEL

La petite ville du Cannet, près de Cannes, ne s'enorgueillit pas seulement de ses maisons blanches exposées au soleil du midi sur un amphithéâtre de côteaux, de ses champs de violettes ombragés d'oliviers et de ses plantations de « cassies » fleuries de chenilles dorées. Elle se souvient d'avoir donné le jour à la famille Sardou, et d'avoir abrité les derniers moments de Rachel. Sur la maison des Sardou une plaque a été posée récemment. Quelques personnes, parmi lesquelles M. Emile Rochard et le docteur Czernicki, se proposent d'inscrire le nom de Rachel sur la villa où elle mourut voici cinquante ans, et qui, par une rencontre séduisante pour les amateurs de théâtre, s'appelle : Villa Sardou.

Cette construction aux lignes bizarrement régulières, au badigeon colorié, semble avoir été oubliée là par les Maures.

Au milieu du siècle dernier, ses deux tours de pierres brunes, reliées par un pont volant, lui donnaient peut-être l'air farouche. Au reste, elle était isolée du bourg et protégée par des barrières de lauriers-roses et des alignements d'orangers. Maintenant elle est abordable et rajeunie.

Mais les pièces principales sont demeurées telles que les a connues Rachel. Le salon est une sorte de galerie éclairée par de grandes baies et des rosaces. Au plafond, deux cartes célestes arrondissent leurs dômes, et la cheminée s'ouvre dans un énorme olivier en pierre stucquée. La chambre à coucher n'est pas moins hétéroclite. La lumière y pénètre en s'irisant à travers des vitraux versicolores. Au plafond, une solive saillante porte des médaillons de personnages célèbres. Au-dessus de la cheminée, deux volutes en relief serpentent à travers tout le trumeau. Dans une alcôve, prolongée encore, d'un côté, par un oratoire aussi sombre et pas plus large qu'un confessionnal, le lit dresse sa forme imprévue. Il est en pierre. Le panneau de fond supporte trois têtes de statues antiques. Sur le panneau de pied une statuette de Polymnie, debout, penche mélancoliquement son front sur l'étroit espace où Rachel est venue mourir.

Une légende s'est formée autour de ce lit de pierre. Les souvenirs de Jean-Jacques Sardou, cousin de Victorien Sardou et hôte

de la tragédienne, redits par sa nièce, habitante actuelle de la villa, et ceux du docteur Czernicki, qui veilla Rachel, notés par son fils, permettent de rétablir les incidents qui précédèrent cette mort fameuse et touchante.

C'est Mario Uchard qui prépara l'installation de Rachel au Cannet. Il y vint pendant l'été de 1857 et demanda à son ami J.-J. Sardou de recevoir la malade. Rachel ne pouvait plus retourner en Egypte, où elle avait passé l'hiver précédent. Il fallait trouver un refuge moins éloigné, où elle eût chance de vivre encore un peu, de souffrir moins, puis de s'éteindre avec douceur. Le brave provençal « savait bien son Paris », comme on disait ; il fut bouleversé à l'idée d'accueillir une si grande artiste, accoutumée à tant de luxe. Mais on le persuada que son hospitalité n'était pas aussi modeste qu'il le prétendait. Et n'offrait-il pas un grand luxe de soleil et de fleurs !

Un mois après, Rachel se mettait en route accompagnée de sa sœur Sarah, d'un ami de sa famille, M. Tampier, d'un valet de chambre et de sa vieille camériste Rose, qui veillait sur elle nuit et jour. A cette époque, le chemin de fer ne dépassait pas Marseille. Pour épargner à la voyageuse le long et pénible cahotement de la malle-poste, dans les plaines rousses du Var, les monts des Maures et de l'Estérel où l'on stationnait à la fameuse Auberge des Adrets, on l'embarqua sur un petit bateau, *le Var*. Par malheur, le mistral troubla la traversée. Sur le quai, à Cannes, une grande foule attendait. C'était le public encore. Et ce public fut profondément ému en apercevant, dans un fauteuil, porté par deux matelots, la grande tragédienne pâle, de cette pâleur qu'elle avait aussi pour mourir la mort des héroïnes de théâtre. M. J.-J. Sardou l'emmena dans sa calèche jusqu'au bourg de Cannet. De là, une chaise à porteur improvisée servit à la dernière étape de ce pittoresque et triste voyage, parcourant un chemin pavé et voûté, puis des sentiers noyés dans la verdure, jusqu'à la cour, rafraîchie de fontaines jaillissantes et ornée de statues toutes blanches, de l'étrange villa.

On conçoit que les poètes amis de Rachel aient pu dramatiser ces péripéties, ce décor dignes vraiment d'un cinquième acte tragique. Legouvé a raconté à sa façon l'arrivée de Rachel épuisée, tombant sur le fameux lit, puis, réveillée au milieu de la nuit, croyant voir dans la statue de Polymnie « une figure de femme qui se penchait vers elle pour la prendre », et alors criant à la mort, appelant au secours.

La vérité fut moins romantique, moins dramatique. L'arrivée au Cannel eut lieu un matin tiède de septembre. Rachel souriait, oubliant peu à peu sa lassitude. On se mit à table aussitôt. Mais les domestiques, nonchalants selon leur naturel, et un peu en émoi, tardaient à faire leur service. Le maître de maison s'impatientait. Par plaisanterie, Rachel offrit à tous le pain et le sel et l'on s'entretint de Paris, on rappela « d'inoubliables souvenirs. »

Après le repas seulement, Rachel fut conduite à sa chambre. Devant le lit de pierre, elle eut un mouvement : « C'est étrange, dit-elle, en Russie j'ai fait un rêve durant lequel j'étais couchée dans un lit absolument semblable à celui-ci. Ce rêve n'est jamais sorti de ma mémoire, tant il m'avait frappée. Il va se réaliser aujourd'hui. » Mais cet obscur pressentiment ne l'empêcha pas de reposer. Elle reparut bientôt « vêtue à la grecque, d'une robe tombante et d'un peplum blanc, la tête recouverte d'une capuce rouge. » L'après-midi s'acheva en plein air, sous un jujubier chargé de ses baies fauves, et des musiciens vinrent « donner la sérénade. »

Mais les jours suivants, la malade repoussant le flux montant des indiscrets s'enferma dans sa solitude contemplative.

Elle n'en sortit qu'une fois. Dans le jardin envahi de curieux avides de la voir, les jeunes gens du pays étaient venus, le jour de leur fête patronale, danser pour elle le « Rigaudon, les Sauts et les Olivettes. » Ce fut sa dernière apparition en public.

Elle ne paraissait pas découragée. Elle savourait la clarté et la douceur de ces jours d'automne, - - dont chacun, cependant, l'affaiblissait un peu plus. Les nuits étaient souvent déplorables. Ses deux fils, son père et sa mère arrivèrent. Quelques visiteurs étaient admis à la villa Sardou. De Toulon venait fréquemment le lieutenant de vaisseau Gabriel Aubaret, que Rachel avait connu, l'année précédente, en Egypte, et dont on a conté récemment qu'il l'avait décidée à se convertir au catholicisme. Secrètement préparée, la cérémonie du baptême, où le lieutenant devait officier lui-même, allait avoir lieu. Elle fut interrompue par la visite de Jérôme-Napoléon, arrivant à l'improviste.

Le Prince allait en Italie. Il fit un détour par le Cannel et il vint à la villa, un soir, accompagné de J.-J. Sardou et d'un aide de camp, par le chemin voûté et le sentier feuillu, où des hommes portant des torches le précédaient.

Il passa une heure auprès du lit de pierre où Rachel commençait à mourir.

Les syncopes se multipliaient. Au sujet de ces malaises, le docteur Czernicki rapporte une explication troublante dont Sarah Félix avait fourni le point de départ : « Rachel possédait la singulière et dangereuse faculté d'arrêter les battements de son cœur, comme on retient sa respiration. Avec Phèdre, avec Adrienne, elle tombait réellement en syncope. De là ses triomphes, qu'elle a payés de sa vie. Cet acte antiphysiologique répété entraîna des lésions définitives... »

En reprenant ses sens, après une de ses dernières syncopes, Rachel murmura : « Merci, docteur ! C'est l'art qui m'a tuée, je l'ai trop aimé. » Elle mourut quatre mois après son arrivée, dans la nuit du 3 au 4 janvier.

Un grand nombre d'amis et d'admirateurs accoururent. Sarah leur distribua les morceaux d'une soie rouge qui faisait la doublure de la robe de Phèdre.

Le corps avait été purifié et enveloppé de bandelettes, selon le rite juif. On raconte qu'il fut emporté du Cannet sur une charrette de vendangeurs.

Même en effaçant de ce tableau les surcharges de la légende, il faut reconnaître que la réalité l'a composé de traits merveilleux et enveloppé de mystère.

Ainsi cette vie, que l'art et le romanesque avaient éclairée de leur prestige, s'éteignit dans un dernier rayonnement d'étrangeté.

TAVERNY.

(*Le Figaro* du 8 janvier 1910).

POÉSIE

Pauvre vieil Ami !

Tout est triste, mais rien n'est désespéré tant
qu'il reste un Dieu dans le Ciel, des amis sur la
terre, un cheval à l'écurie, un chien au foyer.

A. DE LAMARTINE (1)

Mon Bob, mon brave chien, camarade de chasse,
Douze hivers ont neigé sur tes longs poils soyeux ;
Dans tes membres raidis a pénétré leur glace,
Et la brume du temps a terni tes bons yeux.

Comme toi, je me lasse ; et ma vue est moins sûre.
Je commence à souffrir des atteintes des ans,
Crains le soleil très chaud, la trop vive froidure,
Et quelquefois j'hésite à braver le *rézan* (*).

Que l'âge m'a changé ! Parfois je te rudoie.
La fatigue me rend dur, maussade et grognon.
Quand de me caresser tu te fais une joie,
Je te trouve importun, toi, mon vieux compagnon !

Mais toi, sans t'expliquer pourquoi je me courrouce,
Tu t'obstines quand même à t'approcher de moi,
Et, cherchant à lécher la main qui te repousse,
Lèves sur moi des yeux suppliants, pleins d'émoi.

Pardonne ! J'ai compris ton bon regard si triste !
Il dit : « Ne me bats pas, maître que j'aime tant,
Si pour te témoigner mon dévouement j'insiste.
Hélas ! je ne dois plus t'importuner longtemps. »

Oui, je t'ai bien compris, et mon cœur me reproche
De t'avoir sans motif trop souvent repoussé.
Viens, mon fidèle ami ! De mon fauteuil approche.
Mets dans mes mains ta tête, et parlons du passé.

(1) Voir l'article publié dans le dernier numéro des « Annales » sur Lamartine et Mme de Girardin.

(*) En Anjou les paysans du Baugeois appellent ainsi la rosée. (Note de l'auteur).

Te souviens-tu, vieux Bob, comme dans la bruyère,
Que l'emperlât la pluie ou l'argentât le gel,
Ou qu'une lourde nuit fit prévoir à la terre
Qu'au jour un vrai brasier allait tomber du ciel.

Nous nous lancions gaîment, à cette heure où Diane
Partait courir un cerf, son arc d'or à la main,
Dès que le premier coq claironnait la diane
Et que l'aube effeuillait ses roses au lointain ?

Le verglas avait beau faire craquer les chênes,
Le vent sur les sapins se ruer en hurlant,
Un orage en bourniers changer chemins et plaines,
Le soleil décocher ses traits les plus brûlants,

Rien ne nous rebutait, n'arrêtait notre course.
Plus l'air était piquant, plus vite nous courions.
Et souvent, pris de soif, à défaut d'une source,
Dans le creux d'un fossé nous nous désaltérions.

Que j'aimais, au retour, à conter nos prouesses,
Tandis que, tête haute, air très fier, bien assis,
Tu présentais toi-même à ta bonne maîtresse,
Quelque pièce de choix, à l'appui des récits !

Et que nous trouvions bon, quand, toute une journée,
Nous nous étions sentis par la brise fouettés,
De nous ragailleardir devant la cheminée
Dans laquelle un grand feu de sapin sec chantait !

Je te laissais poser sur mes genoux ta tête,
Et bientôt, engourdis par la tiédeur du lieu,
Bien qu'on nous eût crié que la soupe était prête,
Nous nous laissions aller à sommeiller un peu.

Mon pauvre ami n'est plus ! Par un jour d'hiver blême,
Je le trouvai gisant, mais respirant encor.
Je sanglotai : « Bob ! Bob !! Mon Bob !!! » Adieu suprême,
Il fit, pour relever la tête, un vain effort.....

A l'ombre d'un pommier, pour toujours, il repose,
Tout au bord du chemin et devant ma maison :
Et sa couche se pare ainsi de bouquets roses
Que le Printemps lui jette à chaque floraison.

Souvent je vais le voir. Sur sa tombe chérie,
Qui d'un heureux passé couvre tout un lambeau,
C'est douze ans d'amitié, c'est douze ans de ma vie,
Que par le souvenir je revis de nouveau.

Paul PRONIS.

(*Clefs*, novembre 1909).

BIBLIOGRAPHIE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE,
15, RUE DE CLUNY. — *Alfred de Vigny, ses amitiés*, par Ernest Dupuy, 1 vol. in-18.

A la bonne heure ! voilà enfin un livre fait par un universitaire de marque d'après la méthode que M. Emile Faguet, parlant des livres de M. Léon Séché, appelait de la périobiographie. C'est un grand honneur pour le directeur de cette revue de servir de modèle à des professeurs aussi doctes que M. Ernest Dupuy.

Dans le court avant-propos de son livre, M. Dupuy s'exprime ainsi : « Le plus urgent — nous le sentons presque tous aujourd'hui — n'est pas de conclure : c'est de réduire, en tout sujet, la part de l'à peu près et de l'obscurité, pour ne pas dire de l'erreur... » C'est bien notre avis, et il est vraiment surprenant qu'on ait mis tant de temps à s'en apercevoir. Cependant dans un ouvrage du genre de celui-ci, les documents ne sont pas tout, il y a encore la manière de les mettre en œuvre, autrement dit de faire la sauce. M. Ernest Dupuy ne sait pas encore très bien faire la sauce, — son poisson est trop sec, — mais cela viendra avec le temps. Rien n'est plus difficile à manier que les documents, surtout quand il y a abondance, comme dans le *Vigny* de M. Ernest Dupuy. Je trouve même que ce livre eût gagné à être moins chargé d'inédit, car il y a beaucoup de fatras, s'il y a des pièces très intéressantes.

Les premiers chapitres sur les amis de collège et de régiment ne nous apprennent pas grand'chose de neuf, il y a cependant quelques bonnes pages sur les séjours de Vigny en Angleterre et sa liaison avec d'Orsay. J'aime mieux la seconde partie du livre qui a pour titre les *Amitiés du Cénacle*. Seulement M. Ernest Dupuy a l'air d'ignorer le *Cénacle de la Muse française* de M. Léon Séché, et dans un livre d'histoire littéraire qui se pique d'être bien informé, cette ignorance voulue est pour le moins bizarre. Un des bons chapitres est celui qui est consacré aux rapports de

Lalouche avec Alfred de Vigny. Tout ce qui touche au paysan de la vallée-aux-loups a le don de nous intéresser. Les chapitres de Victor Hugo et de Sainte-Beuve, quoique renfermant un certain nombre de lettres inédites, nous laissent plutôt froids : on a tant écrit sur eux et tout cela est si connu ! Bref, ce *Vigny* est à mettre en bonne place dans les bibliothèques qui prisent le document, et je ne saurais trop féliciter M. Dupuy d'avoir décidé la famille Sangnier-Lachaud à lui ouvrir ses tiroirs. Il eut été fâcheux que certaines lettres de ce volume ne fussent pas mises au jour.

A propos de Vigny j'ai reçu à la suite de mon article sur le livre de M. Lauvrière une lettre de protestation de cet auteur où il est dit : « Si j'ai fait à mon insu usage de quelques menues allégations de M. Léon Séché, je le regrette, étant bien sûr que mon livre n'y a rien gagné en autorité. — Si j'ai plus souvent cité M. Ernest Dupuy, c'est que précisément sa documentation m'inspire toute confiance, bien que je sois loin de partager ses vues. — Si, pour quelques courts extraits de quatre ou cinq lettres à M^{me} Dorval je renvoie, comme pour la plupart des autres lettres, du reste, au recueil de M^{lle} Sa Kellaridès, c'est pour cette évidente raison de commodité qui contraint désormais tout critique, comme tout lecteur de Vigny, à aller chercher dans cet unique volume de *Correspondance* ce qui était naguère dispersé de tous côtés et cela sans avoir à demander de droits de reproduction à qui ne les délient pas. » Je donne bien volontiers à M. Lauvrière acte de sa protestation, tout en regrettant qu'il n'ait pas jugé à propos dans son livre de rendre à César ce qui lui appartient.

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS. — *Souvenirs d'une Mission à Berlin, en 1848*, par Ad. de Circourt, publiés pour la société d'histoire contemporaine par Georges Bourgin, t. II, 1 vol. in-8.

Nous avons déjà parlé de ces curieux souvenirs diplomatiques. Le tome II qui vient de paraître n'est pas moins intéressant que le premier. Désormais tous ceux qui voudront étudier la politique de Lamartine devront faire état de cet ouvrage. On sait que M. de Circourt avait été envoyé à Berlin par Lamartine en 1848. A peine celui-ci avait-il été remplacé par M. Bastide aux affaires étrangères que M. de Circourt fut destitué. Il n'en resta pas moins l'ami de Lamartine, sachant qu'il n'avait pas dépendu de lui qu'il ne fût envoyé à Washington, comme il l'avait demandé, et comme on le lui avait promis.

Ce volume est comme le précédent enrichi de notes excellentes dues à la plume de M. Bourgin.

LIBRAIRIE LOUIS CONARD, 17, boulevard de la Madeleine, Paris. Œuvres complètes de Gustave Flaubert. *Correspondance*, première série (1830-1850), 1 vol. in-8.

Tout Flaubert est dans sa correspondance. On a donc bien fait de la réunir. Ses premières lettres à Ernest Chevalier, écrites à l'âge de 16 et 17 ans, font déjà présager le grand écrivain de *Madame Bovary*. Celle-ci par exemple, datée de Rouen, 13 septembre 1838 :

« Tes réflexions sur V. Hugo sont aussi vraies qu'elles sont peu tiennes. C'est maintenant une opinion généralement reçue dans la critique moderne que cette antithèse du corps et de l'âme qu'expose si savamment dans toutes ses œuvres le grand auteur de Notre-Dame. On a bien attaqué cet homme parce qu'il est grand et qu'il a fait des envieux. On fut étonné d'abord, et l'on rougit ensuite de trouver devant soi un génie de la taille de ceux qu'on admire depuis des siècles ; car l'orgueil humain n'aime pas à respecter les lauriers verts encore. V. Hugo n'est-il pas aussi grand homme que Racine, Caldéron, Lope de Véga et tant d'autres admirés depuis longtemps.

« Je lis toujours Rabelais et j'y ai adjoint Montaigne. Je me propose même de faire plus tard sur ces deux hommes une étude spéciale de philosophie et de littérature. C'est selon moi un point d'où est parti la littérature et l'esprit français.

« Vraiment je n'estime profondément que deux hommes, Rabelais et Byron, les deux seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face. Quelle immense position que celle d'un homme ainsi placé devant le monde !... »

Flaubert demeura un fidèle admirateur de Victor Hugo et de Rabelais, mais sur le tard l'écrivain qui eut le plus de prise sur lui fut sans contredit Chateaubriand.

Nous avions pensé que l'édition présente nous donnerait le texte complet des Lettres de Flaubert à Louise Colet, mais il paraît que M. Louis Conard a rencontré de ce chef des difficultés insurmontables. C'est fâcheux, mais qu'y faire ? Nous devons donc nous contenter du texte incomplet qu'on nous servira.

Pourvu que les mêmes scrupules n'empêchent pas M. Mariéton de publier un jour — et le plus tôt serait le mieux — les lettres de Vigny et de Musset à Louise Colet qui sont entre ses mains !

Jean DE LA ROUXIÈRE.

Le Gérant : LÉON SÉCHÉ.

Balzac et Madame de Girardin

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS (1)

I

Lamartine écrivait un jour à M^{me} de Girardin :

« Voici Balzac qui me demande réponse sans me donner *d'adresse*. J'ai recours à vous, vous qui savez tout, même où se cache un homme de génie.

« Il s'agit d'une loge pour l'applaudir. Je veux la prendre. J'aurai assez de fortune et d'amitié pour la remplir si vous y venez ce soir-là. J'aurai même assez de gloire s'il triomphe. J'aime Balzac. C'est le figaro du génie. Mais ne lui dites pas son nom.

« Adieu ! J'arrive de la campagne, sans cela j'irais vous voir, mais, ô migraine, *tu es mon mal*.

« Mille tendresses respectueuses. »

« LAMARTINE (2). »

« Dimanche soir. »

Cette lettre n'est pas datée, mais je ne crois pas me tromper en disant qu'elle est du 13 mars 1842. A cette époque, Delphine était, en effet, une des rares personnes sachant où Balzac se cachait à cause de ses dettes. Lireux lui-même qui dirigeait le théâtre de l'Odéon, ignorait sa retraite, et l'on a raconté qu'au moment de répéter la pièce intitulée *les Ressources de Quinola* qui devait passer le 19 mars 1842, Lireux lui ayant demandé où lui adresser le bulletin de répétition, Balzac lui répondit :

« — Avez-vous un garçon de théâtre intelligent, discret ?

— Parfaitement.

(1) La plupart des documents de cet article m'ont été communiqués par M^{me} Léonce Détruvat, nièce de M^{me} Girardin.

(2) Lettre inédite.

— Eh bien, voici ce que devra faire ce garçon. Muni de mon bulletin de répétition, il se rendra, chaque matin aux Champs-Élysées.

— Aux Champs-Élysées ? s'écria Lireux.

— Oui, vers l'Arc de l'Etoile, et au 20^e arbre, à gauche, au-delà du rond-point ; il verra un homme qui fera semblant de chercher un merle dans les branches.

— Un merle ? dit Lireux.

— Un merle ou tout autre oiseau !... alors, votre garçon s'approchera de cet homme et lui dira : « *Je l'ai.* » Cet homme lui répondra : « Puisque vous l'avez, qu'attendez-vous ? » — Sur cette réponse, votre garçon lui donnera le bulletin de répétition et s'en ira. »

Werdet qui a mis cette histoire en circulation aurait mieux fait de se taire (1).

La vérité, c'est que, de 1836 à 1840, Balzac qui, comme la souris, avait plusieurs trous pour ne pas être pris, se faisait adresser ses lettres à M. A. de Pril (nom de son domestique), rue des Batailles, 13, à Chaillot, ou encore à M^{me} veuve Durand, même rue, 2, et qu'à partir de 1841 il habita tantôt au n^o 47 de la rue des Martyrs, et tantôt au n^o 19 de la rue Basse à Passy (2) sans parler des Jardies, sa fameuse maison de campagne où l'architecte, qui n'était autre que lui-même, avait oublié l'escalier.

Lamartine avait rencontré pour la première fois Balzac à la table de Delphine, au mois de juin 1839. Il relevait d'une maladie pendant laquelle il n'avait « vécu » que des romans de *la Comédie humaine*, et c'est pour remercier Balzac du bien qu'il lui avait fait, qu'il avait prié Delphine de l'inviter à dîner avec lui (3). Mais il y avait longtemps déjà que le grand romancier connaissait Emile de Girardin. D'après une lettre écrite par celui-ci à Armand Baschet, le 22 décembre 1851, c'est en 1829 que

(1) Werdet, « Portrait intime de Balzac », in-12, 1859.

(2) Léon Gozlan lui écrivait un jour : « à Madeleine Durand, née « Balzac », histoire de l'ennuyer.

Le 1^{er} juin 1841, Balzac priait Victor Hugo de lui envoyer les 2 billets qu'il lui avait demandés (probablement pour l'Académie) au n^o 47 de la rue des Martyrs. Et quelques jours après, Victor Hugo, qui avait sans doute égaré sa lettre, lui répondait : « Si j'avais su où vous écrire, je vous aurais épargné hier un dérangement ».

(3) Nous avons la lettre par laquelle M^{me} de Girardin invitait Balzac à ce dîner : « M. de Lamartine, lui écrivait-elle, doit dîner chez moi dimanche, il veut absolument dîner avec vous. Rien ne lui ferait plus de plaisir. Venez donc et soyez aimable. Il a mal à la jambe, vous avez mal au pied, nous vous soignerons tous deux, nous vous donnerons des cousins, des tabourets. Venez, venez ! Mille affectueux souvenirs ».

Levavasseur, qui venait de publier la *Physiologie du mariage*, lui présenta Balzac. Quelque temps, après l'auteur de ce livre lui apportait un article intitulé *El Verdugo* qui parut dans *la Mode* où collaboraient Delphine et sa mère (1).

Emile de Girardin avait alors pour associé Lautour-Mezeray, fils d'un notaire d'Argentan dont il avait fait la connaissance en Normandie et avec qui il avait fondé *le Voleur*. C'était un jeune homme de vingt-trois ans (2), d'apparence frêle. « Son visage avait des traits fins, son regard était vague, une sorte de pâleur qui n'avait rien de maladif lui donnait de la distinction, mais sa parole nette et son accent ferme annonçaient une énergie de volonté précoce et de la soudaineté dans ses résolutions. »

Les cabinets de rédaction des journaux, grands ou petits, ont cela de bon qu'on y retrouve souvent d'anciens amis qu'on avait perdus de vue. A peine Balzac était-il entré à *la Mode*, qu'il renoua connaissance avec Hippolyte Auger dont il avait imprimé, en 1828, le *Gymnase*, organe éphémère des Saint-Simoniens nuance Buchez, et avec Ernest Sain, un de ses camarades du collège de Vendôme, Tourangeau comme lui, qui se faisait appeler Bois-le-Comte, depuis, disait Balzac, qu'il avait cessé d'être sain (3).

Auger raconte en ses *Mémoires* que Balzac, après avoir jeté son brevet d'imprimeur aux orties, s'était réfugié, rue Cassini, dans une maison dont le jardin avait une petite porte sur la place de l'Observatoire.

« Cette habitation, dit-il, protégeait une intimité mystérieuse avec une belle dame que j'aperçus un jour et qui me sembla sèche et laide, motif bien certain du mystère ; et pour y avoir les illusions du luxe et de l'élégance, attelage ordinaire de sa pensée, il s'était fait l'artisan des choses. Henri de Latouche (4)

(1) C'est même Sophie Gay qui avait obtenu pour « la Mode » le patronage de la duchesse du Berry.

(2) Il était né à Paris le 23 juin 1806 et avait été inscrit à l'état civil sous le nom d'Emile Delamotte et comme étant né de parents inconnus. Il était, comme on sait, fils adultérin du comte Alexandre de Girardin, dont il prit le nom en 1828, et de M^{me} Dupuy, femme d'un conseiller à la Cour impériale de Paris.

(3) André-Olivier-Ernest Sain de Bois-le-Comte, né à Tours le 20 juin 1799, mourut en 1832 ; d'abord garde du corps, il donna sa démission en 1830, reprit du service quelque temps après et demissionna de nouveau pour collaborer à l'« Histoire parlementaire de la Révolution » par Buchez et Roux. Lamartine le prit comme chef de cabinet en 1848 et l'envoya comme ministre de France à Naples. Nommé quelque temps après à Washington, il fut destitué au mois de mars 1851.

(4) Cela prouve une fois de plus, quoi qu'en disent certains biographes, que Latouche se faisait, dès ce temps-là (1828), appeler Henri, bien que son vrai nom fût Hyacinthe.

et moi l'aidâmes à tendre un salon avec du calicot bleu bien lustré qui *jouait la soie*, et vraiment tous trois nous faisons merveille : « On est toujours ce qu'on veut être », disait le lion de cette cage en se cognant sur les doigts.

« Il cessa de s'y plaire, malgré les bosquets du jardin et nous proposa, a Bois-le-Comte et à moi, de nous établir ensemble dans un petit hôtel. Son imagination avait très minutieusement procédé à l'arrangement de ce projet, où les armoiries des deux nobles familles, réciproquement contestées, devaient figurer, et ce qui les fit avorter fut ma déclaration bien formelle de n'avoir pas d'écusson à mettre en vedette. »

On est toujours ce qu'on veut être. Si Balzac ne put jamais prouver sa noblesse, malgré ses prétentions à la particule, il réussit d'assez bonne heure à devenir le grand écrivain qu'il voulait être, mais ce ne fut pas sous les auspices du jeune directeur de *la Mode* et du *Voleur*. Balzac et Emile de Girardin étaient tous les deux trop autoritaires et trop violents pour faire longtemps bon ménage ensemble. Le premier, tout en étant un bourreau d'argent, aurait cru se déshonorer en subordonnant son art à des questions de mercantilisme industriel. Le second n'estimait la littérature qu'autant qu'elle faisait aller ses affaires. Emile de Girardin avait donc demandé un jour à Balzac de lui donner des romans-feuilletons qu'on pût couper par tranches et sur un effet dramatique, comme ceux de Dumas et d'Eugène Sue, Mais Balzac lui avait répondu que c'était au-dessus de ses moyens. Et Girardin en avait été d'autant plus contrarié, que Delphine avait pris le parti de Balzac. Ce n'était pas la dernière fois que cela devait lui arriver. Chaque fois que par la suite — car ils passèrent leur temps à se quereller, à se quitter et à se reprendre — chaque fois qu'Emile de Girardin eut à se plaindre de Balzac, il trouva devant lui Delphine pour l'excuser et prendre sa défense.

Leur première contestation sérieuse remontait à l'année 1834. Balzac, qui n'écrivait plus à *la Mode*, s'étant permis de reproduire ailleurs des articles qu'il avait donnés à ce journal, Emile de Girardin lui écrivit que ces articles étaient sa propriété et qu'il ne pouvait en disposer sans son consentement. A quoi Balzac s'empressa de répondre qu'il s'arrogeait là un droit qu'il n'avait point. Il s'échauffa même jusqu'à lui dire des choses qui font sortir ordinairement l'épée du fourreau.

« Vous dites, riposta Emile de Girardin, que du centre d'intérêts où je suis placé, je n'ai peut-être pas le temps de reconnaître

les changements qui s'opèrent dans la situation des hommes. C'est ce que tous les parvenus disent à leurs amis, et je ne vous savais pas encore parvenu !

« Quant au plaisir que vous trouvez à être seul, chacun ses goûts, mon cher Balzac. Vous avez peut-être raison. Vous dites que votre nom ne peut plus être vendu ni acheté. Il fallait ajouter : par un éditeur de journal, pour distinguer d'un éditeur-libraire, car, autrement, la phrase n'est pas claire.

« Je ne comprends pas davantage cette phrase, tout homme d'esprit que vous me fassiez l'honneur de me croire : — « Vous saurez reconnaître qui de nous a le plus de fer dans ses pots. » Je ne savais pas encore qu'un pot fût la gaine de votre épée. »

Cela donne le ton de la lettre de Balzac. Naturellement Delphine en eut connaissance aussitôt. Qu'allait-elle faire ? Son rôle était assez difficile. Si elle donnait tort à Balzac, elle manquait au devoir de l'amitié ; si elle lui donnait raison, elle manquait d'égards à son mari et aussi de justice. En femme d'esprit qu'elle était, elle leur donna tort à tous les deux, et quand elle crut que leur colère était passée, elle adressa cette lettre à Balzac :

[Mars] 1834.

« J'ai laissé quinze jours à votre colère. Maintenant que vous devez être de sang-froid, je vous déclare que je trouve votre querelle absurde. Emile et vous n'avez pas le sens commun. En voilà assez. Redevenons bons amis, et ne perdez pas à vous bouder les beaux jours que nous pouvons passer à rire ensemble. Vous me devez un dîner pour celui que vous avez si généreusement refusé l'autre jour. Voulez-vous venir dîner avec nous dimanche, jour de Pâques ? (1)

« Vous aurez pour convives deux arrivants de Normandie, M. Lautour [- Mézeray] et M. Génial. Ils ont eu des aventures à mourir de rire ; ils seront de retour dimanche, pour dîner. Quel bonheur pour eux de vous trouver là ! Venez. Ce sera de la bonne amitié, --- ce sera mieux, — et ce sera de l'esprit ! Et puis M^{me} O'Donnell, qui est malade, se lèvera ce jour-là pour vous voir. Elle prétend que votre vue seule la guérira.

« Mille amitiés.

« G[AY] DE GIRARDIN (2). »

(1) Pâques était le 30 mars en 1834.

(2) Lettre inédite.

Un autre que Balzac aurait accepté l'invitation de Delphine, ne fût-ce que pour lui tenir compte de ce qu'elle avait fait jusque-là pour lui, et, par exemple, de s'être mis « un peu de noir aux doigts » en écrivant, en 1832, la préface ratée qu'il lui avait demandée pour ses *Etudes de femmes*. Mais il avait la tête si près du bonnet, et l'aversion si prompte, il avait été si mortifié de la lettre d'Emile de Girardin, que, sans prendre le temps de réfléchir, il avait sur-le-champ écrit à M^{me} Hanska qu'il se brouillait « à peut-être se battre, mais avec bonheur, avec lui. » Et ce qui prouve que cela partait du cœur, c'est que le jour de Pâques, au lieu d'aller dîner chez Delphine, il mandait encore à *l'Etrangère* :

« J'ai dit adieu à cete taupinière des Gay, des Emile de Girardin et compagnie. J'ai saisi la première occasion, et elle a été si favorable que j'ai rompu net. Il a failli s'ensuivre une affaire désagréable ; mais ma susceptibilité d'homme de plume a été calmée par un de mes amis de collège, ex-capitaine sous l'ex-garde royale (1), qui m'a conseillé. Tout a fini par un mot piquant [en réponse] à une plaisanterie. » (2)

Cependant il prit encore des gants pour décliner l'invitation de Delphine. Voici, en effet, quelle fut sa réponse :

« Je suis vivement touché, Madame, de votre aimable souvenir et de la bonne opinion que conserve M^{me} O'Donnell de ma présence. Mais je ne saurais accepter votre invitation. Il n'y aurait pas cette cause — que vous trouvez absurde — que les travaux et des occupations qui s'aggravent de jour en jour ne me permettent plus d'être un homme sociable. Vous étiez une des quelques personnes que je me permettais de voir ; ainsi vous devez juger de l'étendue de mes regrets. Je suis las de tout ce qui n'est pas étude et silence, j'ai si peu de plaisir, que, pour renoncer à une personne dont la conversation amie et le commerce m'ont paru sincères, pour me refuser aux quelques bonnes heures, toujours trop rares, que je trouvais près de vous, il faut des déterminations où il n'y a ni entêtement, ni fausse susceptibilité. L'entêtement doit, je crois, prendre chez moi un autre nom, et la susceptibilité n'a jamais été le défaut d'un homme qui a autant d'indulgence que j'en ai, sans compter ma mollesse particulière en fait de douce existence.

(1) Bois-le-Comte.

(2) Corresp. de Balzac.

« Ainsi donc, agréez mes souvenirs pleins de bienveillance, et les respectueux hommages que je suis heureux de pouvoir vous offrir directement.

« Votre dévoué serviteur

« DE BALZAC (1). »

Que pensez-vous que fit M^{me} de Girardin après avoir lu cette lettre ? Qu'elle prit son parti de la bouderie du romancier ? Oh ! que non ! Elle se promit tout bas au contraire de le ramener bon gré mal gré chez elle ; et trois mois ne s'étaient pas écoulés, qu'elle profita d'une absence de son mari pour prier le boudeur à déjeuner.

« Vous trouverez, lui disait-elle, de beaux yeux noirs qui vous feront mille agaceries délicieuses. »

Ces yeux noirs n'étaient autres que ceux de M^{me} O'Donnell. Quant aux siens qui étaient bleus comme le ciel, Delphine pour le quart d'heure les mettait dans sa poche.

Mais le temps n'avait pas encore fait son œuvre. Balzac répondit à Delphine qu'il y aurait quelque chose d'illogique à se présenter chez elle, du moment qu'il s'abstenait d'y aller quand M. de Girardin s'y trouvait. En quoi m'est avis qu'il n'avait pas tort. Et il ajoutait :

« Les regrets que j'éprouve sont causés autant par les yeux bleus et les blonds cheveux d'une personne qui, je crois, est votre meilleure amie, et dont je ferais volontiers la mienne, que par ces yeux noirs coquets que vous me rappelez, et qui, en effet, m'ont impressionné ; mais je ne puis. »

En sorte que Delphine fut obligée, pour ramener l'infidèle, d'inventer tout un petit roman, si tant est que la *Canne de M. de Balzac* soit autre chose qu'une éblouissante fantaisie. On en connaît l'intrigue légère.

Tancrède Dorimont — le beau jeune homme éconduit trois fois pour sa beauté — est allé à l'Opéra, un soir qu'on jouait *Robert-le-Diable*. A peine était-il assis dans sa stalle d'orchestre, qu'un objet étrange attira ses regards. Sur le devant d'une loge d'avant-scène se pavanait une canne comme il n'en avait jamais vu, une canne-monstre, tellement colossale qu'elle faisait songer à celle d'un tambour-major.

Tancrède, intrigué, prend sa lorgnette et regarde longuement cette canne. C'était une sorte de massue terminée par un énorme

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite.

pommeau enrichi de turquoises, d'or et de ciselures merveilleuses. Elle brillait cependant moins que les deux yeux noirs qui par instants flambaient au-dessus.

La toile se leva, le second acte commença, et l'homme à qui appartenait cette canne s'avança pour regarder la scène.

— Pardon, Monsieur, dit Tancrède à son voisin, oserais-je vous demander le nom de ce monsieur qui porte de si longs cheveux ?

— C'est M. de Balzac.

— Lequel ? L'auteur de *la Physiologie du mariage* ?

— Ou, si vous le préférez, de *la Peau de Chagrin*, *d'Eugénie Grandet* et du *Père Goriot*.

— Merci mille fois, Monsieur.

Et Tancrède, tout en lorgnant de nouveau la canne, se dit à part lui : « Comment un homme aussi spirituel a-t-il une si vilaine canne ? On dirait d'un fourreau de parapluie. Il doit y avoir quelque mystère là-dessous, mais lequel ? »

C'est ce que je vais avoir l'honneur de vous dire.

Et d'abord n'allez pas vous imaginer — comme le donne à entendre M^{me} de Girardin — que Balzac ne tenait à cette canne que parce qu'elle avait la vertu de le rendre invisible, ni plus ni moins que l'anneau de Gigès ou le rameau d'or de Robert le Diable. S'il était invisible rue Saint-Gorges, ce n'était point la faute de sa canne ; je crois même que Balzac ne lui avait donné ces dimensions énormes, que pour être vu de plus loin et se faire mieux remarquer, les grands hommes ayant leur faiblesses comme les autres.

Balzac avait beau avoir du génie et compter des admirateurs et des admiratrices dans le monde entier, cela ne suffisait pas à sa gloire. Il voulait, lui aussi, jeter de la poudre aux yeux, comme un simple « bourgeois de Paris », et il s'était fabriqué des quartiers de noblesse, il avait une voiture au mois et sa loge à l'Opéra, qu'on appelait *la loge infernale*, pour faire concurrence aux viveurs de l'époque et donner dans l'œil aux belles petites du boulevard de Gand.

Quant à sa canne, elle était à deux fins : article de réclame d'un côté, reliquaire d'amour de l'autre.

Werdet, son ancien éditeur, a raconté que c'est à l'Hôtel des Haricots, en donnant à dîner à des amis, que Balzac en avait conçu la première idée. C'est fort possible : la prison de la garde nationale a vu éclore des rêves plus extravagants que celui-là (1).

(1) Sur les murs de l'Hôtel des Haricots quelqu'un avait écrit : « M. de Balzac, prisonnier d'Etat, du 7 au 15 mars ».

Mais où Werdet me semble avoir inventé une histoire, c'est quand il ajoute que Balzac voulut utiliser ainsi les bijoux et les pierres précieuses qu'il recevait de tous côtés de l'admiration de ses lectrices. *De tous côtés* c'est beaucoup dire. Certes, Honoré de Balzac mit plus d'une tête de femme à l'envers avec ses créations romanesques, mais il ne fallait pas l'approcher de trop près, et s'il eut quelques bonnes fortunes, il n'inspira, je crois, qu'un grand amour, encore cet amour ne résista-t-il pas à l'épreuve du feu, j'entends de la possession. Or, c'est justement de ce côté-là que vinrent « les bijoux et les pierres précieuses » dont se servit l'orfèvre Gosselin pour ciseler et enrichir le pommeau de la canne de Balzac. Nous savons par une lettre de M^{me} Hanska (1) que le bracelet d'or orné de myosotis qui entourait le jonc de cette canne fut, à l'origine, un collier de jeune fille, mais quoi qu'elle en dise, « tout le mystère » de ce bâton de maréchal de lettres ne tenait pas dans ce souvenir. Ce qu'il y avait de réellement mystérieux dans la canne de Balzac, e'était la petite boîte fermée surmontant le groupe de singes qui en décoraient le pommeau. Cette boîte ne contenait pas une natte blonde, comme le dit Werdet, mais un portrait de femme si décolletée, que je m'explique l'affolement de Balzac, le jour où il crut avoir perdu sa canne. Figurez-vous Eva Hanska dans le costume d'Eve ! Le nom évidemment appelait la chose, mais cette chose ne pouvait tout de même courir les rues et faire l'amusement des profanes. La preuve en est qu'après la mort de Balzac, Eve quitta sa boîte, et nul ne sait ce que devint la jolie miniature, mais il est probable qu'elle fut jetée au feu qui purifie tout.

II

La façon spirituelle dont M^{me} de Girardin avait parlé de Balzac à propos de sa canne ne pouvait pas le laisser indifférent. Il était absent de Paris quand parut le roman de Delphine. A peine était-il de retour qu'il lui écrivit la lettre suivante :

(1) Cette lettre, datée du 7 octobre 1850, a été publiée par Jules Claretie dans le « Temps » du 11 juin 1908. Elle était adressée au docteur Nacquart, qui fut le médecin dévoué de Balzac.

« Permettez-moi, lui disait M^{me} Hanska, de vous offrir un objet qui a appartenu à votre illustre ami... Cette canne, que je prends la liberté de vous offrir, et dont on a beaucoup parlé dans le temps, cette fameuse canne dont tout le mystère consiste en une petite chaîne de jeune fille qui a servi à faire sa pomme, vous rappellera non seulement cet ami si cher, mais aussi cette jeune fille, devenue, avec les années, la triste et malheureuse femme dont vous avz essayé de soutenir le courage et de calmer la douleur... » — La canne de Balzac appartient aujourd'hui à M^{me} la baronne de Fontenay, fille du docteur Nacquart.

Paris, vendredi 27 mai 1836.

« Madame,

« Je ne suis arrivé qu'hier à Paris, et je n'ai pas voulu vous remercier de votre envoi sans avoir lu le livre.

« Vous avez trop d'esprit pour ne pas deviner les mille compliments de la vanité caressée, mais vous avez aussi trop de cœur pour ne pas savoir par avance tout ce que celui d'un vieil ami (car nous sommes de vieux amis, quoique nous ayons de jeunes cœurs) vous garde de gracieusetés ! Aussi vais-je vous parler de ceci en ami.

« Il y a là le même esprit fin et délicat qui m'a ravi dans le *Marquis de Pontanges* (1). Mais je vous en supplie [prenez garde] ; en voyant d'aussi riches qualités dépensées sur des mièvreries (comme sujet) je pleure. Vous êtes une fée, qui vous amusez à broder d'admirables fleurs sur de la serge. Vous avez une immense portée dans le détail, dont vous n'usez pas pour l'ensemble. Vous êtes au moins aussi forte en prose qu'en poésie, ce qui dans notre époque, n'a été donné qu'à Victor Hugo. Profitez de vos avantages. Faites un grand, un beau livre. Je vous y convie de toute la force d'un désir d'amant pour le beau.

« M^{me} O'Donnell est, je crois, un excellent critique, et un esprit très distingué. Bâissez à vous deux (ne croyez pas que je vous rabaisse en vous disant : mettez-vous deux, car je n'ai, pour mon compte, rien combiné sans soumettre mes plans à la discussion), bâissez une forte charpente. Vous saurez toujours vous éloigner du vulgaire et du convenu. Soyez dans l'exécution, tour à tour poétique et moqueuse ; mais ayez un style égal, et vous franchirez cette désolante distance qu'il est convenu de mettre entre les deux sexes (littéralement parlant), car je suis de ceux qui trouvent que ni M^{me} de Staël ni M^{me} George Sand ne l'ont effacée.

« Que si j'assistais à ces conférences, ce serait un de ces jours rares que je ne connais plus, car le travail use et je deviens taciturne, bête, ennuyé, de tant d'efforts pour de si maigres résultats !

« Permettez-moi de croire que vous ne verrez dans mes observations que les preuves de l'amitié sincère que vous inspirez à ceux qui ont l'heureux privilège de vous bien connaître. Portez aux pieds de M^{me} O'Donnell une partie des hommages que je vous adresse collectivement, et croyez que, si le travail absorbe, il y a des moments où je me souviens que je suis votre tout dévoué.

DE BALZAC (2).

(1) Roman de M^{me} de Girardin paru en 1835 chez Dumont, 2 vol. in-8°.

(2) L'autographe de cette lettre appartient au comte Primoli.

Faites un grand, un beau livre ! C'était également le conseil que Lamartine donnait à M^{me} de Girardin, mais, quels que fussent ses dons, je ne crois pas qu'elle était de force à effacer la distance dont parlait Balzac. Elle était trop femme, elle avait trop d'esprit pour faire une œuvre vraiment virile. Et personne ne fut étonné de lui voir prendre, peu de temps après, le masque de velours du vicomte Charles de Launay. En s'improvisant chroniqueur, elle cédait à une inclination naturelle, elle créait un genre où nul ne s'était encore essayé, où elle devait rester sans rival. J'ajoute que ses amis auraient eu bien tort de s'en plaindre, puisqu'elle les servit tour à tour dans ses feuilletons de la *Presse* avec un zèle qui n'eut d'égal que sa bonne humeur.

Naturellement, Balzac, après ce que je viens de raconter, fit sa paix avec Emile de Girardin. Ils s'étaient brouillés pour une question de propriété littéraire. Au mois de novembre 1836, Emile voulant se montrer beau joueur, autorisa Honoré à donner tout ce qu'il voudrait au *Figaro* dès qu'il lui aurait remis *la Torpille* et *la Femme supérieure*, et cela malgré l'engagement pris par le romancier de ne rien écrire jusqu'au mois de juin 1837, pour aucun autre journal que la *Presse*. Mais, avec eux, une difficulté n'était pas aplanie, qu'un mauvais génie en faisait surgir une autre. A peine Balzac avait-il livré *la Torpille* à Emile de Girardin, que celui-ci, prétextant des nombreuses réclamations que lui avait attirées la publication de *la Vieille Fille*, lui demanda de choisir un « autre sujet qui fût de nature à être lu par tout le monde ». Balzac ayant proposé *la Haute Banque*, premier titre de *la Maison Nucingen*, Emile de Girardin accepta cet échange, en exprimant le désir que l'on commençât à la fin de l'année 1836. Mais Balzac, qui avait coutume de faire imprimer ses romans en placards et de les corriger trois et quatre fois sur épreuves, avant de les livrer aux journaux, n'était pas encore prêt au mois de juin 1837 — ce qui ne l'avait pas empêché, d'ailleurs, de se faire avancer par la *Presse* une somme de plusieurs milliers de francs.

Tant il y a que, de guerre lasse, Emile de Girardin refusa *la Maison Nucingen*, et publia, faute de mieux, *le Curé de Village*, après avoir reçu de Balzac une lettre de protestation qui finissait ainsi :

« Quels que soient mes sentiments à votre égard, Monsieur, vous ne trouverez jamais rien chez moi qui ne soit conforme aux règles les plus strictes de la justice et je puis certes ajouter de la haute délicatesse, car je vous laisserai toujours ignorer combien j'y ai

sacrifié à propos de votre refus de *la Maison Nucingen* ; mais, moi plus que tout autre, j'ai égard aux droits de l'amitié, même brisée. »

Pendant ce temps-là Delphine, tout heureuse qu'elle était d'avoir reconquis son grand homme, ne savait quelles prévenances lui faire, et Balzac, qui n'était pas moins heureux d'avoir retrouvé sa grande amie, la payait de retour, allant des yeux noirs aux yeux bleus, qui lui souriaient à qui mieux mieux, sans laisser poindre les soucis que lui causaient ses perpétuelles discussions avec Emile.

Que si parfois il avait l'air de vouloir y faire allusion, Delphine s'empressait de lui fermer la bouche en lui disant : « Oh ! non, je vous en prie, adressez-vous à Théophile Gautier. Ce n'est pas pour rien que je l'ai chargé de la direction du feuilleton de *la Presse*. Ça ne me regarde plus, arrangez-vous avec lui. »

Et c'était vrai. Pour ne pas avoir d'histoires avec les romanciers, ses amis, elle avait conseillé à son mari de céder la direction du rez-de-chaussée de *la Presse* à Théo, qui l'exerçait en général à la satisfaction des intéressés. Mais Théo ne faisait pas toujours ce qu'il voulait, et quand il s'agissait d'un feuilleton de Balzac, celui-ci avait de telles exigences que presque toujours le *maitre* était obligé d'intervenir, la fêrule ou le marché à la main.

« Ma belle reine, écrivait une fois Théo à Delphine, si ça continue, plutôt que d'être pris entre l'enclume Emile et le marteau Balzac, je vous rendrai mon tablier. J'aime mieux planter des choux ou ratisser les allées de votre jardin (1). »

A quoi Delphine avait répondu : « J'ai un jardinier dont je suis très contente, merci ; continuez à faire la police du palais (2). »

C'était l'heure où Lamartine ne jurait, rue Laffitte, que par « le figaro du génie » qu'était à ses yeux Balzac. Nous avons vu que pour charmer les loisirs que lui avait faits une maladie assez longue, le grand poète, sur le conseil de Delphine, avait lu une bonne partie des œuvres du grand romancier. A partir de ce moment Lamartine ne pensa qu'à faire un sort à Balzac, en marge

(1) Les lettres de Théophile Gautier sont extrêmement rares. D'abord il en a écrit très peu, sous prétexte que c'était de la copie qui n'était pas payée, et puis le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul leur a fait pendant vingt ans une chasse effrénée. En dehors de ce petit billet inédit vraiment amusant, je n'en ai trouvé qu'un autre de Théo dans les papiers de Delphine. Le voici : « Madame, je suis aux regrets de m'être engagé aujourd'hui, mais j'irai le soir et j'assisterai au bouquet de feu d'artifice qui se tirera après le dessert ; comme les gamins dans les fêtes publiques je reviendrai avec cinq ou six fusees. A vos pieds ». (Lettre inédite).

(2) Lettre inédite.

de la littérature. Sachant qu'il avait eu l'idée, quelques années auparavant, de briguer un siège à l'Académie, il lui offrit, en 1839, de lui servir de patron. Mais, tout en acceptant ces offres, Balzac sentit qu'il n'y avait rien à faire pour lui, tant que Victor Hugo ne serait pas assis sous la Coupole et il retira sa candidature devant la sienne. Deux ans après, toujours avec l'appui de Lamartine, il voulut se présenter au siège de Bonald dont il se disait le disciple. Victor Hugo l'en dissuada. En 1844-45 il hésita encore à se porter à la place de Campenon et de Royer-Collard. Enfin, en 1849, quand il était en pleine gloire, il eut l'ambition légitime de succéder à Chateaubriand. L'Académie lui préféra le duc de Noailles. Et le soir même Victor Hugo écrivait dans son journal :

— J'ai voté pour Balzac, avec Empis, Pongerville et Lamartine. Puis je suis allé à l'Assemblée nationale. En y arrivant, j'ai rencontré Berryer qui m'a pris la main. Je lui ai dit : « Vous auriez bien dû nous tirer d'embarras. — Berryer a repris : « Pour remplacer Chateaubriand, il vous fallait un grand talent, et vous ne l'aviez pas sous la main. » — Si ! précisément, ai-je dit en la lui serrant. »

Ainsi, en 1849, au yeux de Berryer, le grand talent qu'il fallait pour remplacer Chateaubriand n'était pas Balzac. J'aime mieux croire, pour l'honneur de l'Académie, qu'elle avait d'autres raisons de lui préférer le duc de Noailles. Elle n'a jamais aimé les gens endettés, et le caricaturiste avait peint exactement la situation, qui, voulant dire son mot sur la candidature de Balzac, l'avait représenté sous les traits de l'aveugle du pont des Arts, recevant dans sa sébile l'obole des immortels.

C'est peut-être pour cela que Lamartine avait essayé, en 1845, de l'attirer dans la politique. Balzac écrivait alors à M^{me} Hanska :

« Lamartine veut plus que jamais que j'aille à la Chambre. Mais soytez tranquille, je ne dépasserai jamais le seuil de la mienne pour y entrer (1). »

(1) Le 18 juillet de la même année, Balzac écrivait encore à son amie : « Je suis revenu à 1 heure du matin de chez M^{me} de Girardin. Le dîner était donné pour M^{me} de Hahn, la neuve actrice d'Allemagne, qu'un monsieur doué de cinquante mille francs de rente a retirée de la scène et qu'il a épousée en dépit de tous les hobereaux de sa famille et de sa caste. M^{me} de Girardin avait ses deux grands hommes, Hugo et Lamartine... Le dîner a fini à dix heures. A la suite d'une tartine politique de Hugo, je me suis laissé aller à une improvisation où je l'ai combattu et battu, avec quelque succès, je vous assure. Lamartine a paru charmé : li m'en a remercié avec effusion... J'ai conquis Lamartine par mon appréciation de son dernier discours (sur les affaires de Syrie) et j'ai été sincère, comme toujours, car véritablement ce discours est magnifique d'un bout à l'autre. Lamartine a été bien grand, bien éclatant pendant cette session ». (Corresp. de Balzac).

Le temps n'était plus où il aurait couru tout le pays à cette fin. Sa renommée littéraire en grandissant lui avait créé d'autres devoirs et lui avait donné d'autres satisfactions, au premier rang desquelles il mettait l'amitié de Delphine. Pourquoi faut-il qu'elle ait eu un mari si désagréable ? Elle avait beau se multiplier pour calmer les susceptibilités de l'un et les colères de l'autre, un jour vint où elle dut céder à la force des événements. C'était en 1847. Balzac qui avait donné à *la Presse*, au mois de décembre 1844 la première partie de son roman *les Paysans*, ne pouvait se décider à écrire le reste. Pourquoi ? pour une foule de raisons dont celle-ci, qu'il n'avait plus foi dans son œuvre. Les *Paysans* avaient donné lieu dès les premiers chapitres à des protestations et à des désabonnements nombreux parmi la clientèle de *la Presse*, et Emile de Girardin, pour couper court à ce mouvement fâcheux, avait fait annoncer qu'aussitôt terminée la première partie des *Paysans*, le journal commencerait la publication de *la Reine Margot* par Alexandre Dumas (1).

Cette sorte de désaveu avait d'autant plus mécontenté Balzac qu'il était jaloux du traitement de faveur dont jouissait Dumas dans tous les journaux, voire à *la Presse*, et que c'était en vue d'obtenir des conditions d'argent égales aux siennes qu'il avait entrepris ce roman à grand orchestre.

Pendant il avait été convenu, entre lui et le gérant de *la Presse*, que la seconde partie des *Paysans* paraîtrait aussitôt après *la Reine Margot*. Dujarrier, ayant avancé neuf mille francs sur cet ouvrage, tenait à rentrer dans ses fonds. Sur ces entrefaites, Dujarrier fut tué en duel. Cette mort tragique, en rendant à Emile de Girardin la gérance du journal, ne fit que compliquer la situation.

Au mois de mars 1846, il écrivait à « mon cher de Balzac : »

« Le retard que vous mettez à donner à *la Presse* la suite des *Paysans* se prolonge si indéfiniment que, s'il ne doit pas y avoir un terme prochain, je renoncerai à publier la fin. Depuis que *la Presse* a commencé, en décembre 1844, à publier *les Paysans*, elle a vu ses abonnés s'augmenter de sept à huit mille. Quelle sera la position de ces abonnés, qui n'auront pas eu le commencement ? En vérité, *la Presse* paie assez chèrement les feuilletons

(1) « Lorsque Balzac, disait un jour Th. Gautier, publiait dans la « Presse » son roman des « Paysans », qui est un chef-d'œuvre, le directeur du journal recut par lettres sept cents menaces de désabonnement. Il eut l'imparadmissible tort de céder à ces menaces et d'interrompre le roman, ce qui était une grosse injure faite à Balzac ». (« Théophile Gautier, Souvenirs intimes, » par Ernest Feydeau, p. 120).

qu'elle publie, pour avoir le droit d'exiger qu'on ne la traite pas si légèrement.

« Rancune. »

« EMILE DE GIRARDIN (1) ».

Rancune était de trop. Aussi Balzac s'empressa-t-il de relever ce mot malencontreux. Voici sa réponse :

Passy, 16 mars 1846.

« Mon cher Emile,

« Si quelqu'un devait avoir de la rancune, ce serait moi.

« Dujarrier a interrompu la publication de l'introduction des *Paysans* dans l'intérêt purement pécuniaire de *la Reine Margot*, qui devait être publiée à jour fixe en librairie. Ce temps d'arrêt a été fatal à mes travaux, et mes voyages ont été nécessaires pour rétablir ma santé.

« Depuis mon retour, *la Presse*, annonce les *Paysans* après cinq ouvrages, en dernier. Et vous avez fait tomber sur *les Paysans* une note qui me donne tort vis-à-vis du public.

« Aujourd'hui je me vois si fatigué de mes travaux, qui ont terminé la première édition de *la Comédie Humaine*, que je prends un mois de vacances pour me rafraîchir la cervelle, car j'ai la conviction que je ferais peu de chose en voulant forcer la nature.

« En somme, *les Paysans* seront finis cette année. Ils peuvent paraître quand la session sera terminée, et, à mon retour, si cela ne vous convient pas, vous me le direz. Jamais *les Deux Frères* (2) n'ont souffert de l'interruption plus considérable qui a séparé la première partie du reste. Vos abonnés sont venus après *la Reine Margot* et la situation pour eux eût été la même, dans ce temps comme à présent.

« Présentez à Madame de Girardin mes hommages affectueux et mes adieux, car je pars aujourd'hui même pour Rome, et je reviendrai, bien chagrin, pour terminer la seule obligation que j'aie : celle d'achever *les Paysans*.

« Mille amitiés

« DE BALZAC (3) ».

(1) Cf. « la Genèse d'un roman de Balzac », par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

(2) Première partie de « la Rabouilleuse », qui parut dans « la Presse » au mois de février 1841.

(3) Lettre publiée par le vicomte de Lovenjoul dans « la Genèse d'un roman de Balzac ».

Balzac en prenait tout de même un peu trop à son aise. Mais Delphine, qui le savait mal pris de toutes les façons, en proie qu'il était à ses créanciers d'un côté, et de l'autre aux exigences de M^{me} Hanska, laquelle étant venue le voir à Paris ne le quittait pas d'une minute. — Delphine avait obtenu de son mari qu'il le laisserait tranquille quelque temps encore. Et pour faire attendre *les Paysans*, Balzac avait remis au journal *la Dernière incarnation de Vautrin*.

Mais tout a une fin, la patience comme le reste. Au mois de juillet 1847, Emile de Girardin, las des temporisations de Balzac, lui écrivit qu'il ne publierait certainement pas *les Paysans*, s'il n'avait pas un compte à éteindre, *la Dernière Incarnation de Vautrin* n'ayant pas répondu à son attente.

« Si donc, lui disait-il, vous pouvez sans vous gêner rembourser à *la Presse* ce qu'elle vous a avancé, je renoncerais volontiers aux *Paysans*. »

Mis ainsi au pied du mur, Balzac bondit sous l'injure faite à son amour-propre d'auteur, et, quels que fussent alors ses embarras d'argent, il répondit à Emile de Girardin qu'il était prêt à le rembourser :

« Il n'y a point la moindre équivoque, lui mandait-il, le 14 juillet 1847.

« Vous m'avez écrit que vous ne vouliez point des *Paysans*, que vous ne le donniez que parce que j'étais débiteur de *la Presse*, et qu'il y avait pour ainsi dire force majeure.

« Je vous ai répondu que je ne pouvais pas accepter une pareille proposition. Je la regarde comme une injure, et je n'en souffre de personne. Comme celle-ci ne concerne que mon talent d'écrivain, je n'ai qu'une manière de vous la laisser, *c'est de verser la somme dont je serai reliquataire, une fois mon compte établi. C'est ce qui sera fait dans un espace de temps qui ne dépassera pas vingt jours.*

« Demain, 15 juillet, j'irai demander mon compte à M. Rouy, l'examiner avec lui, et je ferai mes versements en écus dans l'espace de temps que j'indique.

« J'ai pris la liberté fort naturelle de vous dire que la copie composée du temps de Dujarrier et lors de la publication [des premiers chapitres] des *Paysans*, réduit de beaucoup l'avance, ce qu'il est facile de vérifier. Cela veut dire que c'est vous qui ne voulez pas de l'ouvrage. Je pose les faits comme ils sont. Je n'ai de ma vie équivoqué. Je regarde, contre votre opinion, mon ma-

nuscrit et mon œuvre comme excellents, ET JE NE FERAI PAS COMP-
TER CE QUE VOUS N'EN PUBLIEZ POINT, quoiqué cela soit écrit et
composé pour *la Presse* et à *la Presse*.

« Je crois tout ceci assez clair pour que nous n'échangions plus
de notes à ce sujet.

« Vous pouvez avoir personnellement une opinion sur *la Der-
nière Incarnation de Vautrin*. Mais ce n'est pas à *la Presse*, c'est
à *l'Époque* à trouver l'ouvrage mauvais. Il n'était pas destiné à
votre journal ; il était *composé*, vous l'avez eu à examiner ; vous
pouviez le refuser ! Quant à l'œuvre en elle-même, le temps don-
nera tort à ceux qui la trouvent mauvaise. C'est mon droit de
démentir ces jugements, non pas par des défenses élogieuses,
mais par mes écrits subséquents.

« Cette dernière observation était nécessaire, car vous avez l'air
de ne pas vouloir publier *les Paysans* à cause de *la Dernière
Incarnation de Vautrin*.

« DE BALZAC (1). »

Nous avons dit qu'en 1844 Dujarrier avait avancé neuf mille
franes à Balzac sur le prix total des *Paysans*. Au mois de juil-
let 1847, défalcation faite du prix des chapitres parus, Balzac
était redevable à *la Presse* de 5.221 fr. 85 sur lesquels il versa en
deux fois, le 5 août et le 1^{er} septembre, la somme de 4.500 fr. On
lui donna trente jours pour s'acquitter du reste, soit 721 fr. 85 c.
Mais il partit dans l'intervalle pour l'Ukraine, et le caissier du
journal s'abstint de lui réclamer quoique ce soit jusqu'au
18 avril 1848.

A cette époque, la Révolution de Février l'avait littéralement
mis à sec. Au lieu de demander du temps, qu'on lui eût sans
doute accordé, Balzac reprit tranquillement le chemin de
l'Ukraine, pensant qu'on lui tiendrait compte de ses versements
antérieurs. Mal lui en prit. A peine avait-il quitté Paris que
M. de Girardin, se vengeant de son silence, eut le front d'adres-
ser au président du tribunal civil une requête en autorisation
de former opposition « entre les mains des directeurs et admi-
nistrateurs du Théâtre-Français sur le sieur Honoré de Balzac,
pour sûreté de la somme de 721 fr. 85 qu'il restait lui devoir. »
Cette opposition portait sur les recettes futures de *Mercadet* qui
était alors en répétition à la Comédie. Balzac averti désintéressa

(1) « La Genèse d'un roman de Balzac », par le V^{te} de Spoelberch de
Lovenjoul.

la Presse, et ce fut à tout jamais fini entre lui et M. de Girardin.

Quant à Delphine, si vous me demandez ce que devint son amitié avec Balzac, je vous répondrai : Hélas ! depuis que les yeux noirs de M^{me} O. Donneill s'étaient fermés à la lumière du jour (1), les yeux bleus de Delphine avaient perdu pour Balzac une partie de leur charme, et ce qui en restait s'évanouit dans cette malheureuse affaire.

Ce qui n'empêche que, lorsque Balzac mourut, Delphine s'évanouit en apprenant cette triste nouvelle.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Août 1841.

LES DEUX PETITES CHANTEUSES

(SOUVENIRS)

J'ai connu à Rennes, dans ma jeunesse, un charmant garçon dont la figure aimable et ouverte attirait la sympathie. Il avait de l'esprit, de l'imagination, et surtout, ce que j'admiraais en lui, une prodigieuse mémoire. Nous apprenions l'anglais ensemble et j'étais confondu de la facilité avec laquelle il retenait les mots et l'accent qui leur convenait. La conformité des goûts littéraires nous avait liés ; nous joignîmes bientôt à l'étude de l'anglais celle de l'italien et de l'espagnol, dans notre désir de tout savoir, et nous faisons de longues promenades aux environs de Rennes en essayant de nous comprendre dans ces divers langages, les entremêlant quelquefois, de manière à former un patois peu intelligible, mais qui avait le mérite de nous égayer beaucoup.

Au retour de nos excursions, lorsque nous entrions dans un café pour faire une partie de dominos, nous appelions le garçon *muchacho waiter cameriere* et cela nous amusait. On s'amuse de si peu de chose lorsqu'on est jeune. Le domino surtout nous plaisait infiniment. Il ne se passait pas de jour que nous ne lui consacrasions quelques heures de loisirs à cette heureuse époque. Comme il était impossible de ne pas intéresser la partie et que nos bourses n'étaient pas garnies par nos familles de façon à nous permettre d'y puiser plus que la consommation exigée par l'établissement pour nous tolérer, nous avons imaginé, chacun de nous étant pourvu d'une petite bibliothèque, fruit de ses économies, de jouer nos livres les uns contre les autres. Il s'opérait ainsi un échange perpétuel entre les ouvrages que nous estimions le plus. J'ai un *Horace* que nous appelions « la Navette », tant il passait et repassait de l'un à l'autre.

Un soir, nous étions entrés dans un café où nous allions rarement ; il s'appelait le Café de Bretagne, et l'on y jouait très gros jeu. Il avait été adopté par la jeunesse dorée de la ville, jeunesse royaliste. Comme des querelles politiques s'y étaient souvent

élevées, nous préférions des cafés plus paisibles. Nous y entrâmes néanmoins ce soir-là, par hasard. Attablés dans un coin, ayant pour enjeu un volume de Shakespeare d'un côté, un volume de Corneille de l'autre, nous fûmes promptement absorbés dans les méditations que réclamait une partie si intéressante. Au fond du café, dans une salle séparée, on jouait un jeu d'enfer, mais cela ne nous inquiétait pas.

C'est à peine si nous prêtâmes l'oreille à la voix charmante d'une chanteuse qui, s'accompagnant d'une guitare, fit entendre à la porte du café une mélodie populaire. La chanson finie, la chanteuse entra pour faire sa collecte, c'était une blonde enfant d'une dizaine d'années, blanche et rose, qui tenait par la main une petite fille plus jeune qu'elle, dont la physionomie possédait une expression singulière. Celle-ci était brune ; elle avait le regard vif et perçant, le front bombé. Sa maigreur et son air sombre contrastaient étrangement avec la bonne grâce et le naissant enbonpoint de sa conductrice. Je fus frappé de la fierté de son attitude. Elles firent le tour du café, et lorsqu'elles arrivèrent près de nous, ayant fouillé dans ma poche, et n'y ayant pas trouvé de monnaie, je dis à la plus petite :

— Je n'ai pas d'argent, veux-tu mon livre

Et je lui offris mon volume de Corneille.

— Je ne sais pas lire, me répondit-elle d'un ton bref.

— Je le regrette, lui dis-je, car je t'aurais donné ce volume de bon cœur.

En ce moment un grand bruit éclata dans la salle où l'on jouait. Un jeune homme de vingt-cinq ans, taillé en hercule, sortit criant, gesticulant, maudissant les chances du jeu, sous l'empire d'une émotion à laquelle n'étaient pas sans doute étrangères des libations fréquentes.

Ses amis cherchaient à l'apaiser en lui disant qu'il gagnerait une autre fois, qu'il ne se comportait pas en beau joueur, en gentilhomme, mais il ne cessait de jurer, de tempêter. Il attribuait sa perte à la promesse qu'il avait faite à sa mère de ne plus jouer, promesse qu'il avait si mal tenue ; il semblait plus furieux d'avoir manqué à sa parole que de s'être vu déposséder d'une somme assez considérable, destinée à l'achat d'une corbeille de noces. Il avait presque des larmes dans les yeux. De grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses joues rondes et colorées, car il y avait dans toute sa personne vigoureusement constituée une exubérance de force qui rendait son agitation d'autant plus saisissante.

Les deux petites filles se rangèrent pour le laisser passer, et la plus jeune le considérait avec une fixité toute particulière, sans témoigner d'effroi, comme on regarde un objet de curiosité. L'aînée eut peur et voulut se cacher.

— Ne crains rien, mon enfant, dit-il, en s'apercevant de la frayeur qu'il inspirait, ce qui sembla le faire rentrer en lui-même et le dégriser complètement.

Devenu entièrement calme, il s'écria, saisi par une idée subite :

— Viens, ma petite, et il s'assit en attirant à lui la chanteuse qui résistait un peu ; viens donc, ajouta-t-il avec une certaine brusquerie, et tends ton tablier.

Tout le monde le regardait, ne sachant ce qu'il voulait faire. La chanteuse obéit à l'ordre qu'il lui donnait d'un ton si impérieux. Elle tendit son tablier. Alors il retourna ses poches, où se trouvaient encore un assez bon nombre de pièces d'or.

— Tiens, dit-il, c'est pour toi ; porte cela à ta famille ; tu dois en avoir une, et dis-lui que c'est le cadeau d'un monsieur qui a manqué à la promesse qu'il avait faite de ne plus jouer, et qui jure, et cette fois il tiendra son serment, de ne pas porter sur lui une seule pièce d'or d'ici à son mariage.

— Bah ! il jouera sur parole, dit un des assistants à son voisin.

— Non, messieurs, non, je ne jouerai plus, reprit-il en se levant et d'un ton qui n'admettait pas de réplique, puis il sortit du café.

La chanteuse, étonnée et ravie, tenait les coins de son tablier serrés sur sa poitrine, sans oser regarder ce qu'il pouvait contenir.

Le maître du café s'approcha d'elle, en disant qu'il fallait reprendre cet or follement donné. Il voulut ouvrir le tablier de la chanteuse, près de qui s'élança sa jeune sœur, comme pour la défendre, avec l'air d'un petit lion.

— Laissez ces enfants en paix, dirent les jeunes gens au maître du café, cet or leur appartient, et ils protégèrent leur sortie, en ajoutant quelques pièces nouvelles à leur butin.

Cette scène avait vivement impressionné les joueurs de dominos, qui se la rappelèrent longtemps. L'un d'eux (et ce fut moi) abandonna bientôt sa ville natale pour venir se fixer à Paris. L'autre continua à apprendre toutes les langues connues, passant de l'une à l'autre, sans en savoir précisément aucune, et surchargeant son cerveau de tant de mots (des mots, comme dit Hamlet), qu'un jour son cerveau finit par éclater, et que sa raison succomba ; l'amour m'a-t-on dit, s'en mêla un peu. Il eut un duel dans lequel son adversaire lui cassa le bras ; enfin, ce dictionnaire vivant alla s'engloutir dans une maison de fous...

Pauvre garçon ! il y est mort.

Le gentilhomme breton dont il vient d'être question a tenu le serment qu'il avait fait, s'est marié et est devenu père de nombreux enfants.

Quant aux deux petites chanteuses, je les ai rencontrées depuis à Paris, toutes les deux célèbres. L'aînée se nommait Sarah. La plus jeune, que l'on eût dit, dans les grands rôles de nos théâtres, une incarnation de la muse tragique, c'était Rachel.

HIPPOLYTE LUCAS.

LETTRES INÉDITES

d'Alfred Le Poittevin à Gustave Flaubert

(SUITE ET FIN)

XVIII

(*Timbre de la poste, Rouen, 14 décembre 1843*).

Monsieur Gustave Flaubert, rue de l'Est.

Quelque soit le plaisir que j'éprouve d'habitude à lire tes lettres, j'ai vraiment éprouvé un moment de remords en lisant celle que je viens de recevoir. Ce n'est pas que je ne pense à t'écrire, et cela souvent : je pense que tu n'en douteras pas, et que tu n'imputeras point à mon cœur les paresseuses de ma main. J'ai assez de besogne au Parquet pour donner à ce méchant travail les meilleurs de mes moments ; après quoi je me croise les bras de lassitude, de dégoût et de pitié. Je crois en effet que si nous sommes de ce monde, nous ne sommes pas de ce siècle. Avons-nous quelque chose à expier ? Je ne le sais ; mais le forfait doit être grand, s'il est en raison de l'embêtement de notre vie.

Il faut que tu saches que j'ai été présenté à Monsieur le Premier Président et à Madame la Présidente. Ce bon de B.... a fait les frais de la salutation. J'ai vu là force conseillers, substituts, avocats, et usé mes reins en courbettes. Il y a cependant eu quelque chose d'assez gaillard, et qui va t'amuser. J'ai avisé dans un coin ce bon Boivin, qui ne me connaît pas, ni moi lui. J'ai été à lui, j'ai fait savoir mon nom, et lui ai fait, en lui serrant la main mon sincère compliment de sa thèse. Nous voilà en bonnes relations, et dont j'ai fait les frais, contre l'ordinaire.

Ah ! quelque chose de bien ! J'avais demandé au président des assises une assez belle affaire, et le président me l'avait promise, s'il avait à la donner d'office. Le jour de l'interrogatoire, qui était hier, il demande à l'accusé s'il avait fait choix d'un avocat. — « Oui, répond le gaillard. — Si vous n'en aviez pas eu, reprend le président, j'aurais remis vos intérêts à M^e Le Poittevin, jeune avocat de talent (*terto*). — J'en suis fâché, a repris l'accusé, mais je veux être défendu par M^e G...., que j'ai choisi. » — Le mieux est que le président a raconté la farce, et qu'on se fout de G.... et peut-être de moi !

Si tu étais un gaillard, tu viendrais de Paris ici pour écouter la plaidoirie que prononcera le citoyen G.... en cette affaire.

Voilà tout ce que j'ai à te dire. Ecris-moi le jour de ton examen, et crois que s'il ne faut que des vœux pour ta réussite, il en sera fait ici pour toi.

Adieu, écris moi ; je vais tâcher de t'écrire prochainement pour que tu me pardonnes ma négligence.

XIX

(*Timbre de la poste, Paris, 8 mai 1844*).

Monsieur Gustave Flaubert, au Tréport, chez M. Lameille.

Si je t'avais semblé, mon cher enfant, m'écarter un peu de toi depuis quelque temps, c'est qu'il m'avait paru que de ton côté, dans une occasion récente, j'avais trouvé moins de franchise que je n'en attendais. Cela m'avait fait te cacher différentes choses que sans cela j'aurais été tout prêt à te dire. Il m'avait été triste d'agir ainsi, mais je serai heureux de m'être trompé.

Je ne sais quelle fatalité nous suit, mais on dirait que quelque chose cherche à jeter entre nous les obstacles, sauf que tout cela aboutit à un brin de paille, par où on voudrait arrêter deux mers qui se réunissent. Pourquoi ne nous sommes nous donc jamais trouvés à Paris réunis ? On dirait que cette ville ne peut nous abriter ensemble, jusqu'à ce que l'heure soit venue qu'il faudra bien qu'elle nous reçoive. Espérons-le, au moins !

Envoie-moi un prompt détail de ton état. J'espère que la campagne et la mer t'auront presque remis. Je pense souvent à toi, dans ce vieux Paris ; aux femmes, non. Je ne les aime plus que dans la statuaire ou la peinture — ; l'homme peut y être beau aussi, mais ceux qui ont dit de la sculpture qu'on avait tort d'y représenter la vie, ont dit plus vrai qu'ils ne pensaient, et plus loin. Je crois que la vie, si belle partout, ne l'est pas dans l'homme.

Il y a au Louvre de magnifiques paysages de Marilhat : *le Nil, l'Égypte, Une Caravane dans le désert* (1).

« Là j'irai, voyageur, dont l'éclat illumine » etc....,

Je ne pense plus qu'à cela, et si, à trente ans, je ne mets pas le pied à l'étrier, c'est que je serai bien changé..... ou bien malade !

Deux tableaux de Diaz : *des bohémiens en voyage* et *une forêt*, un grand tableau, *la soif de Por* (2), voilà à peu près tout le bagage.

Les charges, (sans intention des auteurs), abondent. J'ai beaucoup embêté Laure en en faisant l'éloge, et en prétendant m'y arrêter.

Adieu, cher Gustave, rétablis-toi et compte toujours sur moi, *et nunc et semper*.

Des nouvelles de ta sœur, qui était encore souffrante quand elle a écrit à Laure. Mes amitiés aux tiens.

Laure écrira dans quelques jours à Caroline.

XX (3)

J'ai terminé la première partie du roman ; tu la verras à ton retour, tu me feras là-dessus des observations. J'ai fait aussi des scènes dra-

(1) Les principaux tableaux exposés en 1844 par Marilhat étaient en effet : « Souvenir des bords du Nil, Une Ville d'Égypte au crépuscule, Les Arabes Syriens en voyage ».

(2) N'est-ce pas plutôt le « Siècle de l'or », d'Ingres, exposé au Salon de 1844 ?

(3) L'autographe de cette lettre ne porte aucune indication de date. Il n'y a pas de cachet de la poste. Il est facile cependant de la dater 1^o grâce à l'allusion au mariage de Fred. Baudry qui épousa, le 31 mai 1845, M^{lle} Lucile Sénard ; 2^o grâce aussi au conseil donné à Flaubert d'aller chez M^{me} P..., conseil auquel Flaubert répond dans une lettre du 2 avril 1845 (cf. Corresp. I. 75). La lettre ci-dessus est donc approximativement de mars 1845.

matiques (pour la lecture), sur le sujet d'un mari qui prostitue sa femme au grand-duc, (la scène est à Fizence) s'imagine qu'elle ait un amant, et la tue d'un coup de pistolet. C'est une pièce de mœurs, je crois que tu en seras content.

Je mène une vie très dérégulée et je m'affaiblis beaucoup : j'étouffe. Assez fort pour ne pas agir contre ma volonté, je ne l'étais pas assez pour agir comme il l'eût fallu. Il me fallait le voyage, le mouvement et ne pas rester à croupir au coin du feu. Il y a près de moi des gens qui disent qu'ils m'aiment, et cela est vrai ; ces gens-là ont en mains le moyen de me sauver, mais ils le donneront de si mauvaise grâce, que j'hésite à le demander. Et pourtant ils me pleureront quand je serai mort — mort étouffé — sans qu'ils aient rien fait, ni su faire.

C'est là l'éternelle histoire des vieux et des jeunes ; ne vaudrait-il pas mieux moins pleurer les morts et aider un peu les vivants ?

Tu vois, au décousu de tout ceci, dans quel état je suis réduit.

Boum ! boum !

Baudry épouse Lucile Sénard (l'aînée). Ceci a duré longtemps, pas cette négociation, mais les projets matrimoniaux.....

« *Tantae molis erat Baudricam condere gentem* ».

!!! Euh, euh, voilà qui est fait !

J'ai l'idée d'un conte phantastique que tu aimeras, je crois, beaucoup, nuis de quelques romans, et de quelques poésies, les unes pudiques, les autres gaillardes.... L'étrange individu que je fais !

Et toi, vieux, rumines-tu quelque plan ; entrevois-tu quelque chose ? Songe à déjeuner, au retour, chez Madame P... Demande lui : « Etes-vous amoureuse ? ». Elle répondra : « Comme une g... doit l'être. » Sur quoi..... Si, par accident, elle était dégoûtée, ne te déconcerte pas, mais reprends : « Etes-vous amoureuse ? », à quoi elle dira, pour rire : « Non, point du tout. »

Je viens d'avoir la visite d'un parent — cousin, pour spécifier — qui est notaire à Cherbourg. Je crois qu'il me trouve *drôle*.

Ecris-moi, je t'en prie, plus promptement que la dernière fois. Comment vont les tiens ! Quand retournes-tu à Rouen, Je ne crois pas, moi, aller à Vichy avant le 1^{er} juillet, mais il faut auparavant que je passe un mois à Paris. Qu'y va faire Monsieur ? — Prendre des bains de vapeur — De quelle maladie Monsieur se fait-il traiter ? -- Euh !!!

Adieu, cher vieux, je t'embrasse.

XXI (1)

J'ai sorti hier soir avec Baudry et Boivin. J'avais auparavant poussé quelques cris, pour imiter la femme qui jouit, avec un si bel accent, qu'ils m'ont comme transi moi-même. Je ne sais si mes auditeurs les ont appréciés, mais on a pu les entendre en haut, où ils ont pu paraître étranges.

J'ai été après cela conduire Baudry chez sa g.... Puis, Boivin et moi, nous avons descendu les boulevards, nous avons adressé la parole à quelques femmes, qui se sont étonnées de notre impudence : nous avons fait, comme de raison, pas mal de bêtises et enfin je suis rentré chez moi, — las du présent, du passé, de l'avenir.

(1) Cette lettre ne porte aucune indication de date. Mais grâce aux allusions qui y sont faites : 1^o au passage de Flaubert à Lyon et à son voyage ; 2^o à la mort du poète Germain — on peut la dater avec certitude du début de l'année 1845.

Il y a aussi quelque chose en moi qui n'a jamais été satisfait, je ne sais pas bien quoi. Reminiscences ? ou vague aperception de l'avenir ?

Je ne sais pas où j'avais l'esprit, mais quand Germain (1) me disait il y a deux ans que je reviendrais à la *rage* littéraire, j'avais peine à le croire. Les événements ont réalisé la prédiction, et le prophète dort dans sa tombe. J'éprouve maintenant, dans mon chagrin et dans mon ennui, une certaine volupté que voici : c'est que j'ai renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, je veux dire à faire un état. Comment je réussirai ? Ce m'est une question secondaire ; la principale c'est d'être artiste. J'ai tué en moi ce qu'il y avait d'humain et je crois qu'il y avait nécessité, dans l'état d'esprit où j'étais. Peut-être cependant ai-je réalisé le problème comme les tyrans de Tacite : « *Solitudinem lacuisse pacem appellant* (sic). »

Si j'avais pu, en étant aussi artiste, être d'un caractère *joyial*, comme disait dernièrement une dame en louant son gendre, tout aurait été sauvé !

J'avance assez dans mon roman, il sera moins long que je n'avais cru, parce que je veux d'abord sonder le goût du public, sauf à faire une deuxième *Promenade de Belial* ; j'ai pas mal de sujets en tête, mais d'incroyables accès de paresse. Cela va bien quand je suis en train, mais comment se mettre en train ? J'ai dû être statue dans quelque vie passée.

Quand tu seras à Lyon, tu monteras à Fourvières pour aller voir l'église St-Irénée. Tu demanderas à descendre dans les caveaux, et tu y pourras voir les os du martyr. Je les ai contemplés et touchés le soir, à la clarté des torches ; tu te souviendras de moi, et aussi à la jonction de la Saône et du Rhône. C'est là que je me suis arrêté, et qu'il m'a fallu retourner, bien qu'enviant les flots qui allaient toujours. Je crois que je ferai cette année la même excursion, sauf que nous irons peut-être à Marseille. Je m'en f... bien ! tant que la langue de mes compatriotes me résonnera aux oreilles, je me croirai à Rouen ou à Darnétal. Il y a des souvenirs qui gâtent tout !

Si tu as reçu quelque nouvelle du Camp (2), fais-la moi passer. Tu étais inquiet en partant. On avait été, je crois, un mois sans en recevoir.

Ecris-moi immédiatement, je te répondrai de même ; aie soin de me dire si tu espères que le voyage influe en bien sur ta santé. Ecris-moi aussi tes impressions à Arles, à Nîmes.....

On dit que Napoléon épouse Mademoiselle Dieusy. J'ignore ce qui en est. Ce serait, si c'est vrai, un mariage *très convenable* ; qu'en dis-tu ?

Adieu, vieux ; je t'embrasse et vais remettre ma lettre à Achille. Tu m'invitais bien à t'écrire à Marseille, mais n'ayant point d'adresse, et ignorant si tu voulais que je t'adressasse porte restante, j'ai préféré ce moyen. Vale.

(1) Germain des Hogues, auteur des « Caprices », poésies, in-8, Desessart, 1843.

(2) Du Camp terminait alors son premier voyage en Turquie et en Asie-Mineure (Cf. Souv. Littéraires, I. 187 et suivantes) ; il dit lui-même (ibid., 218) être rentré à Paris dans le courant de mai 1845. Cette indication permet donc, comme je l'indiquais dans la note (1) de dater cette lettre de février ou des premiers jours de mars 1845. Le mariage de Caroline Flaubert, que Gustave accompagnait en Italie avec ses parents, est du 3 mars 1845.

XXII (1)

Il y avait quelque temps que je t'avais écrit, pour la seconde fois, quand m'est arrivée ta dernière lettre ; j'avais envoyé la mienne à Achille (2), il m'a semblé que tu ne l'avais point reçue en lisant celle que je viens d'ouvrir. Il y avait huit jours qu'elle m'attendait.

Je reviens de Cherbourg où je me suis embarqué pour visiter la rade. Je deviens tout à fait amoureux de la nature, mais amoureux comme Théocrite et les Bucoliques. A Honfleur, où j'ai passé hier à minuit, la lune était pleine, la mer calme, et j'aurais donné je ne sais quoi pour me promener une heure seulement sur la jetée ; il a fallu remonter dans l'intérieur où j'étais encaissé avec d'autres. Malheureux celui qui ne peut ni partir, ni s'arrêter quand il voudrait !

J'ai été élevé dans ce pays. Le Havre et Honfleur, pour beaucoup de causes, me donnent encore un attendrissement singulier. J'y rêvais d'amour quand j'étais très jeune ; de cet amour que je refuserais aujourd'hui, d'où qu'il vînt, quel qu'il fût. J'ai aujourd'hui le mot de cette bouffonnerie, exquise entre toutes, mais j'aime à revenir dans le passé, quand je croyais..... De ces femmes-là, les unes sont mariées, les autres encore à prendre. Chose étrange. J'ai les sens âpres, mais je ne peux donner un baiser qui ne soit ironique. — Je ne sais ce que tu penseras d'un projet, que je réaliserai dès que je pourrai : j'irai passer trois jours au Havre et à Honfleur avec une g... que je choisirai *ad hoc*, je la ferai boire, manger, promener, nous coucherons ensemble. J'aurai une grande joie à la conduire dans le pays où j'ai cru, quand j'étais jeune..... Je la congédierai au retour.

Je suis comme ce grec, qui ne pouvait plus rire après être descendu dans l'autre de Trophonius.

Reviens donc, j'ai soif de toi ; nous sommes deux trappistes qui ne parlons que quand nous sommes ensemble. Sais-tu qu'il est dur de ne jamais penser tout haut. Nous serions ingrats pour les nôtres, s'il n'y avait une morale à part pour de pareilles natures, comme pour les rois.

Il y a une chose qui me fait une indicible impression, c'est quand on me demande à ton propos : « A quelle *carrière* se destine votre ami ? »

Mon père disait de toi l'autre jour : « C'est un matin qui ferait un bon avocat ! »

Je crois que ni toi ni moi ne sommes destinés aux palmes oratoires. Nous ne dépouillerons jamais la veuve et l'orphelin, mais nous ne nous y intéressons guère.

Lençliné se marie demain. Baudry le 31. Dénouette est marié. Voilà tous nos amis qui marchent. Nous aussi..... mais ailleurs. Vois-tu d'ici mon *beau-père* ? Je parie que tu ne te figures pas cette figure-là, plus que celle du « *garçon* ».

Adieu, j'ai compris pour Naples. Reviens-moi donc.

XXIII

(Timbre de la poste, Fécamp, 15 septembre 1845).

Monsieur Gustave Flaubert, Croisset, près Rouen,

J'ai un peu tardé à t'écrire, cher vieux, parce que j'ai beaucoup travaillé ; j'ai fait mon dialogue (de Brutus et de Don Quichotte) .me

(1) La lettre qui ne porte aucune indication de date, ni timbre de la poste, est de 1845, approximativement du mois de mai. On peut la dater 1^o par la phrase « J'ai compris pour Naples », qui correspond à ce que dit Flaubert, Corresp. I. 80. Flaubert était en Italie ; 2^o par le mariage de Baudry.

(2) Achille Flaubert.

pièce de vers (*Chœur de Bacchantes*) dont je crois que tu seras content. Et je m'amuse maintenant à une histoire burlesque, la *Botte merveilleuse* : on la dédiera à Boivin, qui est le vrai pontife de la botte.

Je ne lis point, sauf le soir quelques vers de Quinault. Il y a de fort belles choses, mais le mal est qu'il n'y en a point beaucoup.

J'use toujours un peu trop de ce vieux trois-six ; j'en ai été malade l'autre jour, au point de dég..... à minuit par la fenêtre. Que trouves-tu du gaillard ? Et de l'opinion du bourgeois sur la moralité d'un pareil matin. Il y a cela de fâcheux, que mon estomac s'use de fatigue, et que décidément il ne me paraît pas qu'avec un pareil régime je sois appelé à faire de vieux os.

Je suis tellement abruti aujourd'hui que la composition de la *Botte* en souffre. Tu pourras constater toi-même que le commencement est au-dessus de la fin.

T'occupes-tu toujours de ce vieux philosophe ? Manges-tu de la viande, quand elle n'est point coupée droit ? As-tu soin en dormant de ne point ressembler à un homme mort ? étends-tu les bras comme les oiseaux ?...

Je ne te dis rien du *moral* ; il est toujours aussi triste, aussi las, aussi épuisé ; il paraît qu'on ne revient pas de l'ennui et du dégoût des choses. Si le bien suprême est l'action, j'en suis bougrement loin. J'admire ta sérénité (1). Tient-elle à ce que tu es moins détourné que moi, moins assailli par l'*externe* ? ou bien est-ce que tu as plus de force ? tu es toujours heureux de te sauver par un moyen, que j'aurais aussi, et auquel je n'ai pas eu jusqu'ici l'envie de me cramponner.

Dis-moi si tu songes toujours à ton conte oriental, si la conception s'éclaircit. — Quelles lectures tu fais ? — Tu ne me parles pas des obscénités auxquelles je scupçonne que tu te livres avec M. Parain (2).

Tu dois trouver que mon grotesque n'est pas plus gai que celui de M. Hugo.

C'est une singulière chose que ces lieux où on revient tous les ans. On rattache le dernier départ à l'arrivée récente et il semblerait que l'espace intermédiaire ne s'est pas écoulé. Voilà déjà bien des années que je compte ainsi rapides, et cependant la vie humaine n'en a guère. Où courons-nous ? Et pourquoi y a-t-il des gens qui rient tous les jours et d'autres qui ne rient jamais ? J'ai cru dans un temps que le bonheur n'existait pas ; mais j'y crois parce que j'ai rencontré des hommes qui m'ont dit très sérieusement qu'ils étaient heureux. Il est bien fâcheux d'avoir des nerfs, et c'est là qu'est tout le mal..... l'esprit, peut-être ?

Ecris-moi, je te prie, immédiatement. Ne prends point exemple de ma paresse, qui après tout n'était que de l'occupation ailleurs : faire de l'Art, c'est aussi penser à toi. Te rappelles-tu de l'année dernière (*sic*), quand en revenant de Fécamp je t'ai rapporté ma pacotille ? c'est après, je crois, que je suis venu te voir avec Lévesque et Boivin, dans ce vieux fiacre. Ils chantaient sur la route comme des gens ivres ; j'entends encore le « pioù, pioù » de Lévesque, et je vois les prairies couvertes d'eau.

J'ai des souvenirs de faits insignifiants ; c'est peut-être parce que j'ai toujours oublié les choses importantes.

Adieu, vieux. Des nouvelles de ta sœur. Mes amitiés à tous, aux tiens.

1) Voir la réponse de Flaubert dans sa *Corresp.* I. 104, datée à tort dans l'édition Charpentier, « été 1846 ».

2) Oncle de Flaubert.

XXIV

(Timbre de la poste, 23 Septembre 1845).

Monsieur Gustave Flaubert, Croisset, près Rouen.

Je viens, cher vieux, d'achever un conte qui, je l'espère, te divertira. Il a nom la *Botte merveilleuse*. Je ne te dirai rien de l'intrigue, ni de la facétie, à mon avis *sublime* (tant pis, c'est dit) qui termine la pièce. Je crois qu'il est difficile de faire quelque chose d'aussi agréablement bouffon.

J'ai ajourné la pièce à Emma Caye, je ne m'occupe guère maintenant que de choses immédiatement publiables. Peut-être même ce qui me paraît tel choquera-t-il un peu le goût du public. Cette bonne hypocrisie s'effarouchera de la liberté de ma Muse. La belle chose, vraiment, que la convention, et que la pudeur des filles de boutiquier (aujourd'hui grandes dames) des prédicateurs, des lorettes, et des ministres de Louis-Philippe !

Tu parles du *chic* du bourgeois. Et toute cette époque donc ! Sais-tu que nous sommes d'heureux gaillards, d'y être nés.

Je lis Quinault, qui est vraiment un poète admirable. Je relis Rollin (qui te divertira, toi qui dois préférer les nouvelles découvertes) et je viens d'achever Damiron (?). Ce ne sont pas, comme tu vois, des occupations d'artiste. Je voulais en finir avec quelques lectures, sauf à n'y plus revenir. Mais je lis peu, le temps passe, et je crois qu'une fois mes fondements bien assis, il sera tard pour faire beaucoup. Quelle bonne charge cependant on pourrait faire sur la science actuelle.

ô Lucien

ô Archiloque,

le premier pour la philosophie, le second pour la poésie. Voilà les deux inspirations que Dieu a réunies chez ton serviteur. Qu'il serait bon d'être la hache — comme Phocion ou Demosthènes — de toutes les inconséquences d'aujourd'hui.

Je te fais passer pour ce vieux père Baud. (1) la lettre en question. Présente-lui mes amitiés, mes condoléances pour son accident, et mon em..... à l'Université dont je reconnais bien là l'essentielle bêtise.

Je ne sais pas encore quand nous revenons à Rouen, je crois que ce sera bientôt.

Je vois passer de ma fenêtre les voitures des Barbet qui retournent à Valmont ; et des propriétaires de l'Abbaye. Sens-tu la beauté des *dames* à la campagne ? des étrangers ? De toute cette pauvre espèce qui grelotte à Paris l'hiver et suc l'été à la campagne ? La fameuse c..... que tout cela.

Y a-t-il un sens ?

Je crois que *oui*, la moitié du temps, et que *non* l'autre. Je ne suis pas comme les gens qui n'ont pas changé. O Barthélémy ! Que je suis l'antipode de l'homme absurde !

Je te vois souvent — avec ta longue robe de chambre — sur la terrasse ou dans le verger — regardant, à travers les échappées, passer les bateaux et les passagers. Où vont tous ces gens-là ? et pourquoi toi, comme les arbres de ton jardin, es-tu toujours au même lieu ? Que je serais heureux de savoir ce qu'eût pensé de toi le philosophe, s'il t'eût connu.

(1) Frédéric Baudry, qui sans doute venait d'échouer à quelque examen.

Ecris-moi, je te prie, de suite et pense de temps en temps qu'où je suis il y a quelqu'un qui t'aime tendrement (1).

XXV

Monsieur Gustave Flaubert, à Croisset, près Rouen.

« Florence, 19 septembre » [1846].

Il y a longtemps que j'ai pensé à t'écrire, mon cher Gustave, mais ce n'est pas seulement ma paresse bien connue qui m'a retenu, il a fallu écrire à mes deux familles, tout au moins quelques lignes, et à diverses reprises, afin qu'on sût bien où j'étais et ce que je faisais ; si bien que ces nécessités, jointes aux fatigues de route et d'*admiration*, ne m'ont point laissé de temps. Je suis du reste habitué à penser beaucoup, sans en donner marque ni nouvelle à ceux qui, pour cela, me soupçonneraient de les oublier.

J'ai vu de fort belles choses et de fort curieuses depuis que je t'ai quitté. Le Mont-Blanc a été la première et le Simplon la seconde. J'ai admiré au premier la main de Dieu, et n'ai point trouvé, contre la coutume, qu'au second la main de l'homme perdit à la comparaison. Venise, je ne dirai pas *après* cela, mais en suite de cela, m'a tout à fait enchanté.

C'est une chose vraiment merveilleuse que ces chemins qui marchent, comme disait Pascal, et conduisent les gondoles où elles veulent aller. Au milieu de ses petites rues dont l'eau seule sépare les côtés, le Grand Canal divise Venise en deux parties.

J'ai vu le Rialto et les palais déserts des patriciens sur les rives du Grand Canal dont je te parlais tout à l'heure. Parmi ces royautés déchues, la maison de la duchesse de Berry, et au devant, des colonnes (?) recouvertes de fleurs de lys. J'ai eu quelque mal à retrouver la place où avait passé Byron. Mon batelier en me l'entendant demander haussait alternativement chaque épaule et me disait « je ne sais pas ». C'est après tout comme aujourd'hui au palais ducal (Pitti). J'allais quêtant la place de IV statues de Michel-Ange ; mais ces braves gens, qui tous les jours pourtant font le tour du jardin, ne s'en doutaient guère. Heureusement que j'ai rencontré deux peintres français qui ont eu pitié de ma peine et pu me tirer d'embarras.

J'ai admiré à Venise ce portrait de l'Arioste, dont Byron disait que c'était un des rares tableaux qui lui faisaient comprendre la peinture. Il y a aussi de Titien une fort belle *descente de Croix*.

Comme ville, Venise est ma première émotion. Rome aura la seconde et je crois la dernière.

Je ne sais pas encore grand'chose de Florence, j'y suis arrivé hier ; c'est aujourd'hui dimanche et je ne pourrai que demain voir les musées.

Oblige-moi, cher ami, de faire toi-même quelques courses que je te demande ici pour un seul objet. J'ai acheté à Venise quelques verrières, et je veux acheter à Rome et à Florence quelques objets d'art, pour mon usage particulier s'entend. Comment a fait Achille pour

(1) Suit, par ordre chronologique, une lettre du 20 décembre 1845. Elle est adressée à Gustave Flaubert, chez son père, rue Le Cat, à Rouen.

introduire en France ceux qu'il a rapportés ? Et d'abord, quelles sont les lois et quelles sont les habitudes pour les marbres où albatres de Florence où de Rome, et verres de Venise ? M. de Carey ne pourrait-il point nous donner là-dessus quelques renseignements et même nous rendre quelque service ? Ton frère, où Grout, à qui j'ai déjà écrit à ce propos, pourront te renseigner. Oblige-moi de voir au plus tôt l'un et l'autre. Ecris-moi à Rome poste restante, et en même temps à Naples, parce que j'aurai peut-être quitté Rome quand ta lettre y parviendra. Les postes ne sont pas très exactes et j'abrègerai peut-être la fin du voyage.

J'attends de toi sur le sujet en question tous les renseignements désirables. Parle-moi un peu de toi, surtout, dans ta réponse. Donne à Hamard une bonne poignée de main, embrasse pour ma femme et pour moi ta bonne mère, envoie-moi la santé de ta nièce, et reçois pour toi l'assurance de mon sincère attachement.

XXVI

Timbre de la poste, Pont Saint-Pierre, 14 avril 1847.

Monsieur Gustave Flaubert, à Croisset.

Il faut avoir quelque indulgence pour un ami paresseux, dont la maladie, comme la plupart des maladies, ne fait qu'empirer et qui, s'il pense souvent à toi, te le manifeste trop rarement. J'espère que cette lettre te pourra parvenir avant ton départ, sinon elle t'ira joindre dans tes pérégrinations (1), et au lieu d'être une distraction de tes ennuis, aura peut-être la bonne fortune d'être un des plaisirs de ton voyage. J'en profite pour me rappeler au souvenir de ton compagnon de route, qui ne me paie pas de réciprocité en pensant quelquefois à moi.

Comme les gens qui ont été sur mer, et qui n'en ont rapporté qu'une grande répugnance pour y retourner, je suis, depuis mon retour de Naples, tout à fait antipathique au moindre dérangement. Quelques promenades devant la maison, dans le potager, et rarement jusqu'à la lisière des bois, voilà l'évolution journalière du corps qu'il plaît à la divine providence d'associer à mon esprit. Ce n'est pas du reste que celui-ci travaille beaucoup : ils dorment tout simplement chacun de leur côté. Je viens cependant de lire *Vaulabelle*, ou plutôt je l'achève, car je ne vais pas plus vite qu'au temps de Chéruel et au jardin Mortainville.

Si on te demande en quoi je me différencie du Boa, tu pourras répondre que c'est en ceci qu'il mange beaucoup et digère lentement, tandis que moi, pour digérer lentement mes lectures, je n'en mange pas moins extrêmement peu.

Je lis aussi quelques *Bucoliques*, quand elles me tombent sous la main. Ernest Delamarre avait bien raison d'en parler mais il avait tort de ne les point lire.

(1) Flaubert allait partir le 1^{er} mai pour son voyage en Bretagne avec Maxime du Camp.

J'ai à toi les tomes IV, V et VI de la Bible ; si tu m'envoyais les tomes VII à XII, cela m'obligerait et si tu pouvais m'adresser *l'Itinéraire* de Chateaubriand, ton obligeance et ma reconnaissance s'accroîtraient en proportion.

Je te serais obligé d'y joindre les tomes de Gibbon et de l'abbé Fleury que tu as à moi, ainsi que la *Vie de Jésus* de Strauss ; tout cela, cependant, dans l'hypothèse où tu n'aurais besoin d'aucun de ces livres, parce que je ne t'adresse ici que des demandes de précaution.

Aie soin de mettre tous les livres en un seul paquet, ficelé et bien fermé, pour éviter tout accident. Fais remettre chez moi, où laisse chez toi, ceci à ta volonté.

Je serais bien aise d'être favorisé de quelque mot de réponse. En attendant je te souhaite bon voyage, bonne auberge (quoique Stoïcien), le plus que possible d'antiquités et le moins que possible de choses d'aujourd'hui.

XXVII

(*Timbre de la poste, Pont St-Pierre, 13 septembre 1847*).

Monsieur Gustave Flaubert, à Croisset, près Rouen.

Ce me serait grand' honte de tarder ainsi, cher ami, à t'envoyer la lettre promise, si je ne tardais sans t'oublier, et si l'occupation qui m'a retardée n'était de celles qui obtiennent grâce devant tes yeux. Je me suis remis à *Belial*, ce qui est m'occuper de toi, tes sollicitations ne m'ayant point manqué pour reprendre le vieux sillon. Je refais toute une partie, j'arrangerai les autres pour un tout complet, et j'espère bientôt pouvoir te montrer quelque chose. Je vais ainsi remettre *au net, à la versoïn définitive*, tout ce que j'ai fait ; la première série ainsi terminée, nous passerons à la seconde phase, ou hypostase.

Tu as dû recevoir Maxime et lui faire part de mon invitation. Je la lui renouvelle ici, et vous attends tous les deux, vous recommandant de venir au plus tôt et de partir au plus tard (de chez moi, s'entend) que vous pourrez. Je m'arrangerai de façon à te remettre bientôt tes Bibles.

Je ne lis guère, bien entendu. La composition exclut ce divertissement, et quand on médite des œuvres on ne peut guère s'occuper de celles des autres. Chacun son tour ; les modèles que nous admirons ont procédé comme nous qui, toujours par analogie, avons bien droit de procéder comme eux, quand nous nous occupons de la postérité.

Je fais cependant beaucoup moins de bruit et beaucoup moins de besogne que *l'homme aux études* (1). Je suis bien loin de la croix d'honneur, et je crois que la cour d'assises bien plutôt récompenserait et primerait l'auteur de *Belial*, et de *la Lettre*, et des *Lotophages*, et de *Flora*, et du *Sonnet*, et des *Bottes*... Ô Pasquier ! académiciens combien différent nos poétiques et nos littératures !

(1) Chéruel, leur ancien professeur d'histoire au collège de Rouen, qui venait d'être décoré.

Et toi, dernier breton, rédiges-tu ton voyage ? (1) Penses-tu quelquefois à ta vieille cheminée, je dis à l'Hôtel-Dieu ? Comme le reste, sans doute, elle est enjolivée. N'importe, j'aime autant la *version* d'autrefois. Nous avons là des balles qu'on ne remplacera point — et nous-mêmes, peut-être, ne le pourrions-nous plus.

O jeunesse ! comme dit M. Thiers en parlant de Napoléon. La pensée s'accroît, l'opinion s'étend et l'homme, cependant, n'a plus la fleur première.

Le vieux foyer, pourtant, a encore quelques flammes, quand nous causons ensemble.

A bientôt donc, vecchio.

XXVIII (2)

Mon cher enfant,

Je n'ai pu t'aller voir aujourd'hui, parce que je voulais finir ma besogne ; cela m'est impossible demain, où je ne suis pas libre. Je viendrai samedi de bonne heure ; et demain je ferai ta commission à Baudry.

Il est fâcheux que nous ne soyons point plus libres, de ton côté et du mien, de faire coïncider nos entrevues ; mais nous sommes soumis tous deux aux mœurs et habitudes.

J'entends à cette heure le coq et la poule qui roucoulent agréablement ; que ne suis-je ce coq qui chante, f... et ne pense point, au lieu de la sacrée *monade* (?) de ton serviteur.

XXIX (3)

J'ai été dérangé tous ces jours, et n'ai pu rien faire. J'étais saoul hier. Je vais aujourd'hui dîner à St-Léger, chez Lengliné.

Je te viendrai voir lundi sans faute, vers les 1 heure.

Je m'ennuie sans savoir de quoi, ni pourquoi. Vois-tu d'ici le jour de mon enterrement ? Euh !

J'avais une organisation singulièrement fine et délicate. J'aurais pu faire quelque chose, *si j'avais su être un artiste*.

Ce qui m'a toujours manqué, c'est la *volonté*. Je l'ai pressenti avant de le savoir, et c'est pour cela peut-être que je n'ai jamais cru au libre arbitre.

Je t'embrasse.

Mes amitiés à Hamard. Je regrette bien d'avoir été absent quand il est venu.

(1) « Par les champs et par les grèves ».

(2) Cette lettre ne porte aucune indication de date.

(3) Cette lettre ne porte aucune indication de date.

XXX (1)

Je me vois forcé, bien malgré moi, mon cher ami, de te faire défaut demain ; l'oppression me gagne à mesure que la jaunisse me quitte, et je crains que la maladie ne change de place au lieu de s'en aller. Je ne t'exprime pas mes regrets de ne pouvoir assister à ce diner d'adieu, que j'avais accepté si volontiers, pensant que tu ne seras pas tenté d'en douter. Je serais du reste si triste convive que je me résigne un peu plus aisément, pour cette raison, à me montrer prudent et à garder la chambre.

Si tu as un instant demain, viens à toute heure ; donne-moi le plus que tu pourras de ta dernière journée. Il y aura bientôt 30 lieues et 3 mois entre nous deux.

XXXI (2)

J'ai tardé un peu à t'écrire, voilà ce qui a été fait. Il s'agissait surtout d'un commencement de liste sérieux. J'espère, grâce à ma mère, que nous l'aurons.

Nous avons Madame de Maupassant, Madame Streline, Madame Fayolle. Les femmes te sauvent, incrédule !

Nous aurons à coup sûr une liste pour le commencement de la semaine prochaine. J'ai fait écrire à M^{me} Lambert. Envoie-moi quelque renfort de Paris, ce dont on se peut passer, mais qui serait utile. Je m'arrangerai pour faire publier au commencement de la prochaine semaine.

J'ai beaucoup de choses fort gaillardes et fort divertissantes à te raconter, mais cela ne s'écrit pas.

Je me divertis beaucoup de vivre, comme d'ordinaire.

Je viens d'achever une pièce de 240 vers. Décidément, il y a progrès ! Le « garçon » mesure le progrès à la longueur.

Je lis Horace, Aristote. Je m'embêterais de plus en plus, si faire se pouvait.

Quel matin que cet Horace, cependant :

Tument tibi quum inguina, num si
Ancilla aut verna est præsto puer, impetus in quem
Continuo fiat, malis tentigine rumpi ? (3)

Lis ces vers à ce vieux Du Camp, savourez-les ensemble, faites *impetus* l'un sur l'autre — et engage-le à nous venir serrer la main.

Et toi, vieux, écris-moi seulement quand tu reviens.

Numquid ego a te
Magno prognatum deposco consule cunnum ? (4)

(1) Cette lettre ne porte aucune indication de date.

(2) Cette lettre ne porte aucune indication de date. Elle est en tous cas postérieure à mars 1843, puisqu'il y est question de Du Camp, que Flaubert ne connaissait pas auparavant. (Cf. Souvenirs Littéraires, I. 160).

(3) Horace, Satires, I. 2.

(4) Ibid.

XXXII

Monsieur,

Monsieur Gustave Flaubert, Flaubert (bis par honnêteté).

En Ville.

Je désirais trop entendre ton roman (1) avec Ducamp pour ne pas venir ; je m'étais arrangé pour cela.

Vendredi, une affaire survient à mon père. Le tien, qui l'a vu, le savait, j'ai pensé qu'il te le dirait. Je suis allé chez M. Sénard qui était absent ; il a fallu retourner samedi à deux heures ; Sénard m'a remis à aujourd'hui, même heure, pour une réponse.

Je viendrai demain, mais avec Lévesque et Boivin. Mercredi, je suis retenu ; je ne pourrais donc être libre que jeudi, et encore, ne te pouvant promettre que ma bonne volonté pour vendredi ou samedi ; je crois cependant qu'il n'y aurait pas d'obstacle. (2)

XXXIII (3)

J'ai à te raconter une scène inouïe ! Un homme comme toi aurait payé 10.000 fr. pour la voir, et ce n'eût pas été trop. Je n'ai pas ri, parce que l'art à son plus haut degré n'excite ni tristesse ni gaieté. On contemple et on casse — *intellectualise* — jouit.

Je me plains d'être attaché ici, comme Louis au rivage — quand diable reviens-tu, homme des bois ? Tu étais né pour le 18^e siècle, au moment précis d'où Lacretelle a dit : « On eût rougi de ne pas aimer les champs ».

.... Oh ! Flaubert ! reviens un peu voir le rat de ville, puisque tu ne demeures plus à *Dérille* !!!

Je ne puis absolument te dire quand je t'irai voir ; je suis retenu pour demain, pour après-demain et pour lundi. Je tâcherai d'être libre dimanche, sinon ce serait mardi.

Ecris-moi, au nom des dieux, quand tu reviens. L'ami a besoin de son ami, et, encore plus, l'artiste d'un confident. (Sacré nom de Dieu quelle scène !!! je ressens encore, en y songeant le frisson de l'art !)

Je ne fais rien, comme d'habitude, que de boire du 1/0, toujours comme d'habitude.

XXXIV

Monsieur Gustave Flaubert, Rouen (4).

J'aurai avec toi une explication franche et complète quand ie serai revenu à Rouen sur le principal sujet de ta dernière lettre. Dis-moi dans ta réponse ce que tu as fait de la demande de Hamard (5), si elle a été communiquée, et quelle réponse lui a été faite.

(1) « Novembre » ou la première « Education sentimentale ».

(2) Cette lettre ne porte aucune indication de date.

(3) Cette lettre ne porte aucune indication de date.

(4) Cette lettre ne porte aucune indication de date.

(5) Peut-être la demande en mariage de Caroline Flaubert ? Cette allusion daterait approximativement la lettre du début de 1845.

Je viens de faire deux pièces de vers. L'une est fort belle, mais je ne t'en expliquerai pas le sujet parce que tu perdrais la surprise *heureuse* qu'on éprouve en l'entendant lire. L'autre est assez courte et assez bizarre.

Je vais me promener tous les jours, au soir, sur la jetée. Le temps est beau et je pense autant à toi que Calypso à Ulysse. Te souviens-tu de l'histoire que je te racontais, en montant la côte, de ma ribotte avec Baudry ? Vois-tu encore le rayon de soleil qui nous tombait sur la figure ?

Il y a de cela un an : « grande mortalis ævi spatium ».

Mon père ne va pas mal, mais il s'affecte souvent. Je crois que la nature du mal le décourage beaucoup. Il se fatigue très vite, moralement comme physiquement, et s'en aperçoit.

Histoire de Aubry (fils)

Le nommé Aubry, saleur, demeure à Fécamp, près de M. Le Poitevin, dont il est fermier. Il a un fils, âgé de 14 ans, qu'il fut, il y a 15 jours, question d'envoyer au Havre, pour passer un mois chez de riches parents qu'il a dans cette ville. On fit au petit bonhomme une fameuse malle ; il assista à la confection et eut soin de la faire bourrer d'effets, à tel point qu'il y fit mettre nombre de choses inutiles. Il fallut, pour la porter à la diligence, que le père se fit aider par son voisin.

Aubry fils partit, très gai, accompagné de ses camarades qui enviaient son sort, sa fameuse malle, et vinrent lui souhaiter bon voyage.

A peine arrivé au Havre, Aubry fils regretta sa famille, et la modeste et même infecte salerie de son père. Il pleura la nuit et ne fut pas plus gai le lendemain. Comme il voulait revoir les jupons de sa mère et que sa misanthropie ne diminuait pas, on se décida à écrire à sa mère qu'il allait repartir. Il n'attendit pas la réponse, et le jour même, escorté de la fameuse malle, qu'on n'avait pas défaits, il reprit le chemin de Fécamp.

Un petit bonhomme de ses amis, qui crut reconnaître la malle sur la voiture, et un autre, qui crut reconnaître Aubry dans la voiture, se confièrent leurs découvertes. A la descente, ils reconnurent en effet la malle et Aubry. Grand étonnement, explications de la part d'Aubry, retour de Aubry chez lui. Son nez flaira avec joie l'odeur de salure, il reprend ses habitudes et défait la malle.

Pendant son séjour au Havre, Aubry avait été témoin d'un *déplorable accident* ; un marin était tombé des mâts, et s'était fracassé d'importance. Aubry, témoin de cette aventure, avait vu les restes informes du malheureux marin. Cette circonstance contribua à nourrir ses dispositions hypocondriaques, et, à peine Aubry fils de retour chez lui, se réjouissait-il de reprendre son train de vie, que sa joie fut empoisonnée par ce souvenir. La première nuit après son retour, il réveilla sa mère, tout épouvanté, et cria qu'il voyait *l'homme*. On s'empressa de courir à lui. Mais son petit frère, éveillé

par le bruit, cria de son coin qu'il voyait l'homme *itout* (aussi) — Aubry fils aîné continue à être victime des mêmes illusions ; il croit voir l'homme qui lui fait des grimaces, et n'a retiré que ce fatal souvenir de son voyage au Havre, qui entrepris sous de si brillants auspices, a si tristement fini.

« O vanitas vanitatum, et omnia vanitas. »

Je ne sais si tu sentiras tout le chic de l'histoire d'Aubry, mais je ne pense qu'à cela depuis que je suis arrivé. Ce qu'il y a de plus beau, c'est le marmot qui, quoique n'ayant pas été au Havre, voit l'homme *itout* !

Adieu, vieux. écris-moi selon ta promesse, avant d'aller à Trouville.

XXXV

Il y a environ huit ans que je me suis ainsi posé le problème de mon existence : « La vie étant reconnue pour une énigme, ce qui est une manière honnête, vis-à-vis le Père Eternel, de ne la pas appeler autrement, se réduire à l'immobilité impassible ». On croirait que, les prémisses étant posées, la conclusion irait d'elle-même. Mais la pratique n'est pas si aisée. Vivre sans vivre, et n'avoir de développé qu'une faculté — celle de sentir — c'était chose malaisée à tous, à un poète impossible peut-être. Je m'épuise à la suite de ce rude idéal, mais Prométhée sent le vautour, et la chair palpite encore.

Je suis plus tranquille pourtant qu'autrefois. L'expérience m'a coûté cher, mais elle est complète. Je ne la vendrais pas aisément, si le troc était possible.

Je crois que je comprendrais mieux aujourd'hui qu'autrefois la pratique de l'art et sa théorie ; mais la faculté ne s'est développée que parallèlement au dédain, et je ne veux plus de la gloire que je cueillerais peut-être en avançant la main.

J'ai parfaitement écarté, dans tout plan d'avenir, ce qui n'est pas *moi*. Qu'on me jette dans la rue de la boue ou des fleurs, il m'importe peu. Et peut-être ai-je l'esprit assez de travers pour préférer la première. Je ne pense plus qu'à m'en aller un peu plus loin, en Egypte, en Grèce, me consoler, avec ce qui fut, de ce qui est. Quelles ruines que celles de Thèbes et de Philae ! Cela peut valoir les palais de Mansart et la maison du Grand-Roi. Je crains que la régularité ne tue le beau, et l'art la poésie.

Il est fâcheux d'être né ne pensant comme personne, las de soi comme des autres, et recherchant le bonheur vulgaire et n'y pouvant même arriver. Il doit cependant y avoir quelque chose sous tout cela, comme les lanternes du diorama.

J'ai grande envie de te revoir ; il y a malgré tout quelque chose qui saigne en nous quand nous sommes longtemps éloignés. La distraction empêche d'abord de le sentir, mais nous ne sommes pas longtemps distraits et l'habitude se réveille.

Voilà un mort, ou une morte, qui passe à ma fenêtre. On dit que c'est une jeune fille, les draperies sont blanches. Pauvre fillette ! qui ne pourra pas engendrer, accoucher, menstruer, et cocufier son mari !

Je reviens à Rouen le 31. Je viens de voir hier le panorama de Saint-Paul-hors-murs. C'est très beau.

.... J'incline vers la plage,
Le secret de mes maux est au sein de Thétis.

Quand pourrons-nous auparavant causer un peu

..... comme deux vieux amis,
Au foyer l'un de l'autre après vingt ans assis.

J'en ai grande envie pour ma part. Je t'aime beaucoup, mais je dois te sembler parfois bizarre. C'est un travers des gens très heureux ou très malheureux.

Adieu, écris-moi vite. Laure attend une lettre de Caroline. Mes respects aux tiens. A toi (1).

ALFRED LE POITTEVIN.

pour copie conforme,

René DESCHARMES.

(1) Cette lettre, fort intéressante au point de vue psychologique, ne porte encore aucune indication de date. Le ton des réflexions qu'elle contient, l'état d'esprit qu'elle révèle, m'avaient d'abord laissé croire qu'elle était des dernières années de la vie de Le Poittevin, tout au moins postérieure à 1845, et je l'avais classée, un peu arbitrairement, à la fin de la série de ces lettres à Flaubert. Un examen plus attentif du texte me fait aujourd'hui penser qu'elle pourrait bien remonter à l'année 1843. Il existait en effet, en 1843, à Paris, rue de la Douane, un « diorama », installé par M. Bouton, élève et collaborateur de Daguerre, et l'on y voyait précisément un tableau représentant l'« Eglise Saint-Paul-hors-les-Murs », de Rome, après un incendie (cf. l'« Illustration », 1843, 2, page 72). C'est bien à ce spectacle que Le Poittevin paraît faire, à deux reprises, allusion. Il est d'ailleurs certain qu'il n'a fait lui-même qu'un seul voyage à Rome, en 1846, et cette lettre ne semble pas avoir été écrite d'Italie, par un jeune marié en voyage de noces. J'estime par suite qu'il convient de la reporter à 1843 ou 1844.

CORRESPONDANCE INÉDITE

de Félicien David et du Père Enfantin

(1845)

Les lettres inédites de David et du Père Enfantin, que nous publions, à l'occasion du centenaire de l'auteur du *Désert* (né à Cadenet le 13 avril 1810), sont tirées du Fonds Enfantin, ou Saint-Simonien, de la Bibliothèque de l' Arsenal.

David, qui était entré dans la « Famille » d'Enfantin en 1832, avait fait la « retraite de Ménilmontant », puis un voyage en Orient (1833-34), resta toute sa vie en rapports intimes avec ses coreligionnaires. Après le succès éclatant du *Désert* (décembre 1846), il fit un voyage triomphal dans le Midi, à Lyon, à Marseille, et à Aix, puis il partit pour l'Allemagne où il rejoignit un des amis d'Enfantin, Dufour-Féronce, à Leipzig. Puis, son compatriote Sylvain Saint-Etienne, « l'embêtant ami » de David, ainsi que le qualifie le Lyonnais Arlès-Dufour, partit le rejoindre, après avoir longuement supplié le « Père », dans des lettres où il détaille et fait valoir, non sans faconde méridionale, ses titres à la reconnaissance du timide Félicien, qui était fort peu homme d'affaires, il faut le reconnaître.

David quitta Paris dans les premiers jours de mai 1845. Une curieuse note de frais, dressée par Jourdan, indique quelles furent les dépenses préparatoires du voyage :

	fr.
Carte d'Allemagne	15 »
Malle poste Mayence.....	106.70
Or pour le voyage.....	120 »
Argent	100 »
Pour sa malle.....	10.30
Monnaie à la malle poste.....	7. »
	<hr/>
	360 »

Un autre compte du même Jourdan et communiqué au Père Enfantin indique que David avait encaissé, du 27 février au 9 mai, tant de droits d'auteur pour ses compositions que de droits d'exécution au Théâtre-Italien (19 mars, 29 mars, 19 avril, 20 mai, 9 mai et 31 mai), une somme totale de 10.829 fr. 40), sur lesquels Jourdan avait dépensé ou placé, chez Arlès-Dufour, à Lyon, 10.100 fr. 50. (Ms. 7710, et lettre de Jourdan au Père, du 31 mai 1845.)

Voici, d'après les journaux du temps, la liste des concerts donnés par David dans son premier voyage en Allemagne : Bade, 30 août ; Francfort, 27 et 29 septembre ; Mannheim, 13 octobre ; Munich, 29 octobre ; Pesth, 30 novembre ; Vienne, 7, 11 et 26 décembre. David revint en France par Trieste, Gênes, Marseille (où il donna deux concerts). Il était de retour à Paris vers le 29 février (*France musicale* du 22) (1).

L'auteur du *Désert* et de *Lalla Roukh* écrivait fort peu ; aussi ces lettres d'Allemagne offrent-elles un caractère exceptionnel dans sa vie, tant par leur intérêt documentaire que par la personnalité à laquelle elles s'adressaient.

J.-G. PRODHOMME.

F. David au Père Enfantin (2).

Mon bon Père,

Je reçois à l'instant votre lettre du 25 mai, les nouvelles que vous m'annoncez m'ont fait de la peine et du plaisir en même temps. Du plaisir pour ce qui concerne le concert et les affaires, du chagrin parce que je vois que je serai encore longtemps privé de vous voir, mais enfin que la volonté de Dieu et la vôtre soit faite, j'ai tardé bien longtemps de vous écrire parce que j'attendais d'avoir des nouvelles positives à vous donner. Dieu merci, elles sont bonnes, comme vous allez le voir. D'abord, j'ai vu Mendelshon (*sic*) à *Francfort*, qui m'a reçu comme un ami, un frère, nous avons beaucoup parlé de vous ; il désire bien vous voir à Leipzig, même accueil de la part du bon Dufour qui m'a présenté aux notabilités littéraires et musicales, j'aurais bien désiré commencer mes concerts par Leipzig, mais il manquait la présence de Ferdinand David, le bout-en-train musical de cette ville ; j'ai dû, pour ne pas perdre de temps, me diriger vers Berlin, et j'ai bien fait. D'abord je suis allé chez Meyerbeer, qui m'a reçu à bras ouverts, vous ne pouvez vous figurer comme il a été aimable et dévoué pour moi, il a fait de suite savoir au Roi que j'étais arrivé. Le Roi a commandé de suite un concert à *Postdam* (*sic*) pour entendre ma musique.

Meyerbeer a dirigé tout et m'a servi de *truchman* aux répétitions. C'est lundi dernier qu'a eu lieu le concert, toute la cour y

(1) Voir, sur David en Allemagne, les comptes-rendus publiés à l'époque par l'« Allgemeine musikalische Zeitung ». Il y revint à la fin de l'année 1846 ; on sait qu'il se rencontra alors à Vienne avec Berlioz. On trouvera, dans ma biographie de « Berlioz » (Paris 1905) quelques détails piquants relatifs à cette rencontre des deux maîtres français.

(2) Bibl. de l'Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7710. On trouvera dans la revue musicale de la S. I. M. (février-mars 1907) la correspondance de David, depuis son départ de Ménilmontant jusqu'en 1845.

était. Succès immense, le Roi donnait le signal des applaudissements, aussi l'exécution était belle. Quels chœurs ! Il faut que vous veniez entendre cela. La symphonie en *mi* n'a pas fait autant d'effet que l'autre. Cependant elle a été applaudie, après le concert le Roi m'a fait demander ; il m'a félicité de la manière la plus flatteuse ; après lui, la Reine et la princesse de Prusse, le lendemain il m'a envoyé 60 ducats. La princesse de Prusse a voulu me voir chez elle. Meyerbeer m'a présenté : elle a été extrêmement gracieuse pour moi, le 1^{er} concert à Berlin a été fixé à lundi prochain, nous venons de répéter à la salle de l'Opéra, la princesse de Prusse a voulu assister à la répétition et elle m'a fait encore beaucoup de félicitations. Le concert sera composé des deux symphonies, et de trois mélodies, le jour des morts, les hirondelles, et le Tchibouk : tout cela traduit en allemand. On m'a dit que les journaux de Berlin ont rendu un compte très louangeux du concert de la cour ; et c'est une bonne chose, car ils font autorité en Allemagne. Comme vous voyez, cela marche bien ; et je suis content, autant que je puis l'être loin de vous, et malgré les souvenirs si tristes de Paris, je n'ai pas pu encore surmonter ces chagrins, selon votre désir, ils me suivent partout. S'ils savaient ce que me coûte cette séparation, ceux qui me croient sans cœur !... Enfin Dieu nous jugera (1).

Aimez-moi bien, mon père, il n'y a que votre amour qui me fasse supporter ces peines, je n'ai pas besoin de vous dire si je vous aime, vous le savez maintenant, surtout après ce qui s'est passé.

(1) Allusion à des faits que nous ne connaissons qu'imparfaitement par une lettre d'Arlès Dufour qui parle des « ennuis » de David, par quelques lignes de David « à Emma », et par ce billet au Père Enfantin, un peu antérieur sans doute au voyage d'Allemagne (Ms. 7710) :

« Père,

« Je meurs de chagrin, vous avez flétri un homme et une femme qui ne le méritaient pas, des amis qui m'aimaient comme un frère, qui m'avaient donné l'hospitalité pendant si longtemps, je le jure, ils ne méritaient pas cette flétrissure. Félix pouvait avoir agi légèrement envers vous, mais il n'a jamais eu les intentions que vous lui donnez. Emma, malgré son caractère violent et emporté, a toujours été noble cœur. Ah ! j'ai reçu un coup dont je ne guérirai jamais, flétri à cause de moi. Cette pensée me tue, me désespère, vous ne les connaissiez pas ; si vous saviez ce qu'ils ont souffert et ce qu'ils souffrent et toujours à cause de moi. Je n'ai que la force de pleurer. Oh ! si j'avais su ce que [vous] vouliez faire, que n'aurais-je pas fait pour l'empêcher ! Mais le coup est porté et ma vie est empoisonnée pour toujours.

« Père, je suis triste jusqu'à la mort...

« F. DAVID. »

Une seule femme, celle de Eudes, porte le prénom d'Emma, parmi les Saint-Simoniennes.

Adieu, père, je vous embrasse de tout cœur.

Je serre la main aux bons amis et amies, Jourdan, Suquet, Morin [?], Duveyrier, etc. Dites-leur que je ne les oublie pas.

FÉLICIEN DAVID.

Berlin, 30 mai 1845.

Le Père Enfantin à David (1).

[Paris] 24 juin 1845 (veille de St-Prosper).

Cher ami, la lettre de Dufour, du 18, me donne enfin de bonnes nouvelles de toi, mais bien peu de détails. Ta bonne lettre de Postdam m'avait fait tant de plaisir que j'en attendais une après Berlin. J'avais aussi vraiment besoin d'un mot, d'une caresse de toi en réponse à la lettre que je t'avais écrite.

Dufour ne me dit même pas si tu as donné concert à Berlin même, ni quel succès tu as eu, ni combien tu comptes donner de concerts à Leipsig.

Tu sais qu'indépendamment des deux symphonies je t'ai fortement recommandé de faire entendre à Leipsig des Quintetti, ton nonetto, ton piano et violoncelle. Il faut que tu laisses tout ce grand foyer musical de l'Allemagne échauffé dans tous les points par les mille flammes que tu portais en toi.

Je te recommande bien aussi de pousser Moïse. L'affaire de Suez marche ici de mieux en mieux (2). Il est impossible que je n'aille pas prochainement pour elle, tout se prépare pour cela merveilleusement et il faut que Moïse nous y accompagne. Fais-toi mettre avec Dufour en rapport avec un Allemand qui puisse mettre des paroles allemandes sur ce que tu composeras, soit en traduisant les miennes, soit en t'inspirant d'elles.

Dufour me demande avis sur la visite que tu feras aux villes du Nord ; cela m'est impossible, c'est à vous de combiner cela. Quant à moi je ne peux dire qu'une chose, c'est que cela me sourit peu ; c'est bon pour un exécutant, cela ne me paraît pas digne de toi après Berlin, Leipsig et Vienne. Je ne conçois d'autres villes qu'autant que tu y serais appelé, pressé, soit par quelque grand artiste ou quelque grand prince aimant les arts. J'aime bien mieux pour toi le retentissement d'une connaissance plus

(1) Ms. 7313, Travaux personnels. « Correspondance », Paris, 1844-1845, f^{os} 72-73.

(2) Le Père Enfantin s'était préoccupé un des premiers de la question du percement de l'isthme de Suez, dès son voyage en Égypte, en 1835

intime de toi et de ta musique à Leipsig ou à Francfort, si Mendelssohn t'y convie, doit avoir sur l'Allemagne. J'ai vu que Bade t'avait annoncé comme on *annonce* Liszt ou Rachel, quoique je n'aie rien voulu promettre pour toi et même quoique j'aie dit que je trouvais inconvenant de t'*annoncer* surtout pour la bagatelle que Benazet (1) offrait. Causer de cela avec Dufour et ne jeter pas tes perles aux pourceaux.

Je recommande à Dufour pour bien juger la chose d'examiner toujours ton affaire de ce point de vue très *Capital* que tu fais en ce moment l'affaire de Suez en Allemagne, autant que lui-même ; que par conséquent tes voyages, ta présence, ta musique, tous tes actes doivent être combinés dans ce but de ta religieuse vie, que tout le monde te prenne pour un grand compositeur, c'est bien, mais que Dufour ne tente pas, parce que tu n'es pas le *Roi David* que tu chantes *devant l'arche* ce serait mal, cela vous ferait faire des choses inutiles et peut-être même mauvaises. — Oui, cher ami, songe bien à *David* portant *Moïse* en lui lequel *Moïse* pousse *Israël* à la *terre promise*. Montre cette lettre à Dufour et marchez ferme dans cette ligne qui mène le monde à Suez.

Je reçois une lettre de Sylvain qui m'annonce sa prochaine arrivée ici et il me dit avoir reçu une lettre de toi. Berlioz paraît avoir fait fiasco à Marseille. J'ai mis tellement de feu sous le ventre de l'ami Sylvain qu'il comprend mieux maintenant, je le crois, son affaire et sera plus en état de le réaliser utilement (2).

Adieu ami.

F. David au Père Enfantin.

[Leipzig] 26 juin 1845.

Cher père,

Votre dernière lettre m'a fait le plus grand bien : elle m'a consolé de mes chagrins ; elle m'a fortifié contre la calomnie qui m'accuse d'ingratitude, si je n'ai pas encore surmonté toutes ces peines, du moins elles sont diminuées, et j'espère que votre affection de père achèvera de me donner le repos. C'est qu'il m'est si pénible de vivre en état d'hostilité avec qui que ce soit, surtout avec des amis que j'ai aimés. Vos paroles d'espérance de les ramener un jour à nous m'ont beaucoup soulagé. Dieu fasse que ce jour ne soit pas éloigné.

(1) Le directeur du théâtre de Baden-Baden.

(2) Il s'agit du livret de « Moïse », qui, inspiré par le Père Enfantin, fut versifié par Sylvain Saint-Etienne.

J'ai donné hier soir au théâtre mon second secret, le succès a été complet, la salle était comble, je considère ce succès comme une véritable victoire, car les habitants de Leipsik, avec leur enthousiasme exclusif pour Mendelshon (*sic*) ne sont pas faciles à remuer, peut-être donnerai-je encore un concert, après lequel je partirai pour Dresde, où je suis annoncé.

J'ai oublié de vous dire, dans ma dernière lettre de Berlin, que j'attendais le reste des paroles du *Moïse* (1) pour le terminer. Après le vers

fais-moi plutôt mourir

il était convenu que vous mettriez quelques vers dans lesquels Moïse, à la manifestation de la puissance de Dieu, *trompettes et tonnerre*, se sent raffermi : alors il prend son air (que j'ai commencé) :

au sein des nations tu voulus nous bénir
pour reprendre sur terre
le nom de l'éternel, la divine Lumière
Des temps passés, de l'avenir.

Il faut que cet air continue encore quelque temps sur le même rythme, après quoi vient la prière

Eternel, Eternel,
tu nous as promis en partage, etc...

la marche est faite et vous n'aurez rien à changer dans la mesure des vers.

Je me suis arrangé pour introduire dans les chœurs les voix de femmes, ce qui, je crois, sera d'un grand effet. Décidément le chœur final du salut ne me plaît pas pour terminer la scène, surtout avec l'emploi des voix féminines, je garderai le commencement *salut, terre, salut*, jusqu'au mineur, *ton peuple a faim*, je ne crois pas que le peuple d'Israël doive crier misère à la vue de la terre promise, c'est plutôt un chant d'enthousiasme, de reconnaissance à Dieu, et d'espérance en l'avenir, quelque chose de grandiose, de puissant, je crois que vous serez de mon avis, j'attendrai tout cela pour terminer et me mettre à l'écriture de la partition, Dieu aidant, j'espère qu'elle ne sera pas mauvaise.

(1) La partition de « Moïse », écrite sur un livret de Sylvain Saint-Etienne, pendant le voyage de David en Allemagne et en Autriche, était destinée à Vienne. Le duc de Montpensier en demanda, le 16 décembre 1847, une exécution au Conservatoire de Paris.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire sur le *Moïse*, je désirerais bien aussi avoir le libretto de l'Opéra de Scribe (1), afin de le ruminer pendant les voyages, je vais avoir sur le chantier plusieurs ouvrages à la fois. Je vais écrire à Scribe à ce sujet, en attendant, Duveyrier pourrait lui rappeler la chose.

Adieu, père, votre fils, pour qui vous avez de si bonnes paroles de consolations et d'amour, vous embrasse de tout son cœur.

FÉLICIEN DAVID.

J'oubliais de vous dire combien Dufour est charmant pour moi, je voudrais bien que [nous] fussions un jour réunis ensemble. J'ai trouvé aussi dans mon *homonime Ferdinand David* (2) beaucoup d'amitié et de dévouement beaucoup d'amitiés aux amis, Jourdan, Suquet, Hadot (3) et autres...

Le Père Enfantin à David (4).

Paris, 3 juillet 1845.

Cher ami,

Ta bonne lettre du 26 m'annonce que tu m'as donné, sans t'en douter, un fameux bouquet allemand pour ta fête de la Saint-Prosper du 25 (5). Mais ton succès de Leipsig, malgré le prix énorme que j'y attache, ne vaut pas pour toi tes bonnes paroles de calme, de confiance et d'espoir que tu me donnes, il ne vaut pas non plus l'entrain que je te vois mettre à ton œuvre du Sinaï, à laquelle j'attache tant de prix, saint prélude de notre messe de Suez. Que ceci ne te fasse pas oublier les choses que je t'ai demandées par ta dernière à Dufour (6^e soirée d'été et 2^e violoncelle de la 5^e) vu les mélodies que nous devons livrer fin de ce mois de juillet. Voici déjà 1500 fr. arrêtés par l'oubli relatif aux quinquetti et de plus une occasion pour Escudier de chicaner. Gardons-nous de lui donner un semblant de motif à la fin du mois.

1. « La Nonne sanglante ». Cf. plus loin la lettre de Baden Baden (début de septembre).

2) Ferdinand David, un des plus grands violonistes allemands, konzertmeister (1^{er} violon solo) du Gewandhaus de Leipzig (1810-1873).

(3) Saint-Simoniens.

(4) Ms. 7616, f^{os} 76-77. Le post-scriptum de la lettre précédente, dans le même manuscrit, adressée à Arlès-Dufour, de Paris, 2 juillet 1845, est ainsi conçu :

« Bonne lettre de David, du 26, succès complet. Enchanté de Dufour, très content de son homonyme David, attendu à Dresde plein de foi et d'ardeur, calmé sur ses petits chagrins par une bonne lettre que je lui ai écrite, » (f^o 76).

(5) Le prénom d'Enfantin.

Peut-être ma lettre te trouvera-t-elle au moment de partir avec Dufour pour venir passer un mois avec nous. Tu verrais toi-même Scribe et nous nous entendrions bien mieux aussi sur les paroles de Moïse.

Je suis bien d'avis comme toi que le salut ne termine pas bien. Aussi avais-tu songé à une queue *instrumentale* joyeuse. Mais je conçois maintenant, puisque tu mets des voix de *femme* (et je voudrais que cela pût comporter aussi des voix d'enfants) que tu finisses avec le Tutti, instruments et voix.

Je crois que cela n'empêcherait pas le salut terre de rester dans son entier. Mais s'il me semble qu'après le dernier Gloire à Dieu il faudrait passer par un intermédiaire joyeux à un chœur commençant par les voix d'enfants, gaies et même criant en sautant d'allégresse (le contraire de l'enfant de chœur chrétien) et commençant la danse générale, que prendraient ensuite les 1^{er} et 2^e téneurs d'hommes, puis les femmes, puis le Tutti. — Peut-être même faudrait-il que Moïse, comme le musicien, poète et danseur David, mît successivement tout en branle. — Pour cela, cher ami, je sens qu'il faut que nous soyons côte à côte, toi à ton piano, moi la plume à la main.

D'ici là, polis, finis, accomplis toutes les portions de l'œuvre que tu as commencées, sois sûr qu'en les entendant nous nous inspirerons tous deux de la magnifique queue de ta sublime comète orientale (1).

Plus j'avance ici dans les affaires, plus je vois combien nous devons tous deux faire danser à l'Allemagne la danse à Dieu. Je suis heureux d'apprendre par toi que tu te réjouiras d'avoir ainsi Dufour pour ce compagnon dans cette religieuse tâche.

Suppose 4 vers de récitatif précédent le chant : *au sein des nations*. Supposes (*sic*) aussi que ce chant sera doublé ou triplé par un ou deux couplets semblables, rithmés tout à fait de la même manière et précédant le chœur : *Maître des peuples et des Rois*. Que ceci ne t'arrête pas, rien ne sera plus facile comme de mettre des paroles sur ta musique. J'écris y provisoirement, ta, ta, ta, ou le nom des notes. Tu rithmes trop bien pour que sur ton sentiment musical le verbe ne vienne pas se placer de lui-même.

D'ailleurs tu sais que je t'avais recommandé de te mettre par Dufour en rapport avec un poète allemand pour qu'il traduisît ce qui serait fait et complétât ce qui ne serait pas fait selon tes propres inspirations. Songes que tu ferais cette trouvaille d'un

(1) C'est-à-dire du « Désert ».

Aliemand comprenant la poésie de ta musique, tu ferais une conquête apostolique de la plus haute importance, il me semble que tu dois faire cette trouvaille, tant il y a d'infinités en Allemagne entre la poésie et la musique. Or l'Allemagne adopte la musique, *donc*, le poète allemand doit être déjà près de toi. Regardes...

Dis à Dufour que *nous* allons toujours bien et sagement piano, pour [aller] lontano ; je ne sais si cela s'écrit ainsi en italien, mais cela veut dire que nous voulons un *crescendo* soigné et bien amené

Je t'embrasse bien, cher enfant, que j'aime presque trop, car je souffre d'être loin de toi quoique je sente fort clairement que Dieu le voulait ainsi (1).

F. David au Père Enfantin (2).

Cher Père,

me voici de retour à Leipsig après un séjour de 3 semaines à Dresde. Ma musique y a été accueillie aussi bien qu'à Leipsig, les habitants de la ville m'ont assurés (*sic*) n'avoir pas vu depuis longtemps un pareil enthousiasme, les Dresdois passent pour être très froids. Je suis certain, moi, qu'ils ont été réchauffés par nombre de polonais et polonaises, fanatiques de la musique, aussi les invitations ne m'ont pas manqué chez les princesses, comtesses, etc... de cette nation, on me faisait tant de fêtes, qu'il a fallu payer d'amabilité, *j'ai parlé*, j'ai chanté, par hasard ma voix s'est trouvée bonne, et je suis parti avec la réputation de grand compositeur, et de chanteur délicieux. Tout cela est peut-être un peu volé ; mais je puis dire que ce n'est pas à force d'intrigue, j'ai donné deux concerts à Dresde ; on m'en demandait un 3^e ; j'ai mieux aimé me faire regretter que de tenter la lassitude des Dresdois. Le roi et la famille royale ont assisté au second concert et ont applaudi la musique. Bref, je suis content de mon séjour à Dresde, j'ai passé plusieurs jours chez f. Hiller (3), à Pilanitz, près de Dresde, il a été charmant pour moi, et m'a beaucoup parlé de vous et des anciens de la rue Monsigny, nous avons fait ensemble plusieurs excursions dans la Suisse Saxonne,

(1) Copie non signée.

(2) Ms. 7710.

(3) Ferdinand Hiller, pianiste, compositeur et musicographe, né à Francfort le 24 octobre 1811, mort à Cologne le 11 mai 1885. Il vécut à Paris de 1838 à 1835.

pays sauvage et pittoresque au possible, j'ai reçu votre lettre dans laquelle vous me parliez d'un projet de voyage, à faire à Paris avec Dufour ; je ne pense pas que ce projet puisse se réaliser maintenant, vous savez que Gustave Arlès est parti pour Lyon ; je ne sais encore quels sont les intentions de Dufour, attendu qu'il est maintenant à la campagne à 15 lieues de Leipsik avec sa famille, jusqu'à Lundi prochain. Quant à moi, je pense qu'il serait bon de me rendre maintenant sur les bords du Rhin, pour visiter Karlsruhe (*sic*), francfort, Baden, Baden (*sic*) et de là m'acheminer vers Vienne en passant par Munich, je viens d'écrire à M. Benazet pour l'avertir que je suis à Leipsik, et pour lui demander quelles seraient ses intentions et conditions, je l'avertis que je ne veux pas avoir à m'occuper des détails de concert, et que je ne consentirai à un arrangement, qu'à la condition qu'il se chargerait des préparatifs, je ne vois pas pourquoi nous négligerions cette recette pour la laisser aux Escudier (1), car je crois que notre traité finit avec le mois d'août. A propos des Escudier, dites-moi ce que vous pensez de leur projet sur la Russie. Ils m'ont écrit qu'ils voulaient garder le *Désert inédit* jusqu'au printemps prochain. Je crois qu'il ne faudrait y consentir qu'avec de bons arrangements.

On m'a averti qu'il serait bon d'être au mois de septembre à Vienne : que cette ville est très fréquentée pendant ce mois là. Il serait encore bon de ne pas négliger cet avis, j'attends vos conseils sur tout cela.

Dufour a expédié à Paris la 3^e soirée et 3 romances à livrer à la fin du mois, une 4^e va partir aussi, il ne faut plus que deux pour faire le compte, Jourdan devra aller chez moi prendre, dans le tiroir de mon bureau, deux mélodies : *Marine*, commençant par ces mots : *je suis de quart* et *l'absence*, paroles de T. Gautier, commençant par : *Reviens, reviens, ma bien-aimée*.

Je voudrais bien faire la musique de Moïse sans les paroles mais j'ai déjà essayé sans succès, je vois qu'il me faudra absolument avoir le texte. Si vous aviez un moment, au milieu de vos travaux, pour songer à cela, vous contenteriez bien votre fils, et collaborateur.

Voilà une lettre bien longue pour moi, mais pas pour vous, père, qui m'invitez tant à vous écrire, je trouve le temps bien long loin de vous, et des chers amis de paris. Nous n'en aurons

(1) Editeurs de Félicien David.

que plus de plaisir à nous revoir, il faut bien se résigner et terminer à bien une chose commencer (*sic*).

Adieu, cher père, je vous embrasse en fils qui vous aime tendrement, et qui croit aussi en tout votre cœur.

Mes affections au brave Jourdan dont j'ai reçu un petit mot si gentil, aux Suquet, Hadot, Barrault, et tous les autres.

FÉLICIEN DAVID.

Leipsik, 25 juillet 1845.

Le Père Enfantin à David (1).

[Paris], 8 août 1845.

Cher ami, Rodrigues me disait hier tenir d'Halévy qu'il était convenu à l'Institut que la première place vacante aux beaux-arts est pour toi. J'aime à commencer ma lettre par cette bonne nouvelle, car, il faut que je te le répète encore une fois, je ne puis partir pour te rejoindre.

L'ami Sylvain, chez qui je cherche en vain les cordes industrielles de *l'homme d'affaires*, et dans le cœur tant d'affection, de dévouement pour toi, que j'ai vu avec plaisir ton invitation pour le rejoindre. Quoiqu'il ne parle pas *Deutsch* et qu'il soit d'Aix, il a beaucoup d'allemand dans sa personne, blonde et bonne : il te sera donc utile en Allemagne, et d'ailleurs j'aurai en lui un correspondant plus exact que toi qui m'a pourtant écrit une bien bonne lettre le 25 juillet. Je voudrais donc qu'il pût aller avec toi, après Bade, à Vienne et à Prague et que là il fût prêt, si je lui écrivais d'aller en Russie avec Escudier, de partir, de te quitter, parce qu'alors ce sera bien le diable si je ne puis pas aller moi-même te rejoindre.

Quant à Bade, je *t'engage* à ne pas *t'engager* avec Benazet, il faut que tu y passes comme promeneur et touriste ; si la ville te plaît, si la société qui y est te paraît convenable, tu n'auras certainement qu'un geste à faire pour avoir les 1.000 fr. que t'offre Benazet, si au contraire, tu t'engages, tu auras un renfort de trompettes et d'annonces de ce farceur de Benazet et cela sentira le charlatan, odeur que tu dois *par dessus tout* éviter en Allemagne.

Je ne sais encore si je m'arrangerai avec Escudier pour la Russie ; les affaires avec ces gaillards-là sont plus difficiles

(1) Ms. 7616, f^{os} 80 v^o et 81. Travaux particuliers. « Correspondance » (1844-1845).

qu'avec les lois de la finance (1). Avec ces derniers, cher ami, en 1845, ton Père a signé un traité pour une affaire de 200 millions ; où sa signature se trouve entre celles de Rothschild et de Laffitte ; c'est une symphonie du désert, tu dois comprendre comment, malgré mon vil désir de te rejoindre, j'ai dû absolument rester au poste que Dieu m'a merveilleusement donné cette année. J'ai entendu tes mélodies fort bien jouées, chez M^{me} Kiene (2), par les deux filles de Duport (3), qui les sentent fort bien, et hier, dans une pièce des Variétés, j'ai entendu des couplets sur tes hirondelles, chantées par Nathalie, à la très grande satisfaction de ce bon public français qui créa le vaudeville.

Je vois qu'on a dû ouvrir le 26 juillet, le chemin de fer de Prague à Vienne ; cela diminue ta peine. Il me tarde d'apprendre comment tu te seras trouvé de ta course de Bonn, et ce que tu auras fait dans cette fête musicale.

J'ai été si terriblement occupé que je n'ai pu avoir la tête à notre Moïse ; mais j'ai montré à Jourdan ce qu'il y avait à faire et tu ne tarderas certainement pas à avoir ton complément. Je tiens toujours au *Salut*, sauf à terminer par autre chose, et cette autre chose, je voudrais que ce fût un *crescendo instrumental* puis *apocalyptique*, mais *apocalypse* de joie. Ton entrée au désert renversé, c'est-à-dire le contraire de l'immensité et de l'éternité : le point, le moment, le fait, le présent, l'instantané, la *Chahut Religieuse*, la Danse de David, devant l'*arche*, sur l'*autel*, en face du Dieu de grâce et de force, du Dieu de chair belle et bonne et fringante — tandis que les maçons bâtissent le Temple, que les ingénieurs creusent le canal, que les forgerons battent le fer, et que les enfants rient aux éclats, que les femmes chantent et que toute la nature soleil et terre et ciel tout entiers sont en joie.

Songe que 1845, cher enfant, est la première année de joie et que je veux me réjouir avec toi et pour toi.

(8 août, jour de naissance d'Arthur) (V).

Je t'embrasse.

1. De « Paris, le 3 août 1845 », le Père Enfantin écrit à Arlès Dufour : « Les Escudier m'embêtent encore assez proprement ; ils parlent d'un voyage en Russie où je ne me soucie pas d'envoyer David. Je rumine le moyen de nous tirer de ces gaillards-là sans encombre, malheureusement Sylvain ne peut être d'aucun secours pour cela. » M. 7616, f^o 82).

2. Probablement de la famille de Marie Bigot, née Kiene, 1786-1820), pianiste qui vécut à Vienne et fut très estimée de Beethoven.

3. Probablement les filles du violoncelliste Duport (1749-1819).

(3) Arthur Enfantin, fils naturel du « Père ».

11 Août. — Cher ami, voici quelques modifications faites par Jourdan : celles du commencement seront, je crois, inutiles puisque tu as fait ton évocation, celles du milieu pourront, j'espère, aller, quant à celles de la fin; ce n'est qu'un commencement : après le chœur des jeunes filles, Moïse provoquera celui des femmes, puis celui des hommes qui feront rentrer les femmes et les Enfants pour un *Tutti* final chicocandar.

Jc n'ai pas encore vu Escudier ; causez avec Sylvain de l'affaire de Russie, à laquelle, pour ma part, je n'attacherais d'importance que dans le cas où Sylvain y aurait vu une affaire. Or je crois que jusqu'ici il ne l'a considérée que comme une corvée. Réponds-moi vite sur ce point, c'est le 23 de ce mois que le délai expire.

Bonjour de la part des amis — Adèle (1) te fait ses amitiés et t'en veut un peu de l'avoir toujours oubliée dans tes lettres. Je lui dis que c'est plus fort que toi, mais que tu viendras tout de suite dîner à ton retour.

à toi ami.

F. David à Enfantin (2).

Cher père,

Me voici arrivé à Baden depuis deux jours, après avoir assisté aux fêtes de Bonn. Je ne vous ferai pas la description de ces fêtes, vous devez en avoir vu le compte-rendu plus ou moins exact dans les journaux (3). Quant à moi je les trouvai très peu dignes. Mais si je n'ai pas été content de Bonn, j'ai été ravi des bords du Rhin; quel beau pays ! et Baden encore ; je me trouverais très heureux de rester quelque temps ici s'il ne faisait pas un temps affreux. J'attends toujours quelques rayons de soleil.

M. Benazet veut donner 2 concerts, le 1^{er} aura lieu le 30 de ce mois, je crois d'après les préparatifs que l'exécution sera belle, j'aurai 1.000 fr. par concert ; c'est peu, mais je n'ai à m'occuper de rien : je n'ai pas voulu diriger l'orchestre dans cette occasion, je pense que vous approuverez (4).

(1) Adèle Nuguès, cousine d'Enfantin.

(2) Ms. 7710.

(3) On trouvera des relations des fêtes de Beethoven à Bonn (10-13 août 1845), dans « les Débats », par J. Janin et par Berlioz (22 août et 3 sept. Cf. « Soirées de l'Orchestre », p. 171) dans « la Presse », par Elwart. (Cf. « Hist. de la Société des Concerts du Conservatoire », p. 131.)

(4) Selon Eug. de Mirecourt, « dans le grand salon de l'établissement thermal, M. Bénazet, directeur des bains et fermier des jeux, dépensa des sommes considérables pour l'exécution de l'œuvre de David ». (« F. David », 1854, p. 78, note).

J'ai écrit à Sylvain après sa première lettre, je lui ai donné rendez-vous à francfort, je vais lui écrire de nouveau dans cette ville pour le faire venir à Baden.

Le Moïse marche bien. j'ai terminé le grand chœur final sans paroles. j'en suis très content. j'espère qu'il sera facile d'y mettre la poésie. j'ai aussi allongé le chœur des hebreux en révolte ; et la marche dans le désert. tout cela est bien venu ; il ne reste plus que le grand air à terminer. mais pour cela il me faudrait absolument les paroles. Sylvain m'aide[ra] dans cette besogne.

J'ai reçu une lettre des Escudier me demandant encore deux mélodies pour compléter un album pour la somme de 1000 fr. Si vous jugez à propos d'accepter leur proposition, dites à Jourdan d'aller chercher dans mon tiroir à mélodies le *Souvenir d'amour*. *Amour, amour, ah ! tu n'es qu'un beau rêve : et joie et tristesse*, autre mélodie, commençant par : *comme aujourd'hui je suis joyeuse*.

Voilà pour les affaires. Maintenant je veux parler un peu d'affection à mon bon père. je suis bien fâché de vous avoir fait de la peine, en tardant si longtemps à vous écrire. C'est de la paresse tout simplement. Mais pas de la paresse du cœur. il est toujours bien actif à vous aimer. Vous le savez bien. c'est pour cela que votre fils voudrait bien recevoir un petit mot de vous. Cela lui ferait du bien et lui ferait attendre patiemment le jour du retour.

Adieu, cher père. Si [vous] voulez, malgré vos travaux, me dire un petit bonjour, écrivez-moi à Baden Baden poste restante.

Votre fils qui vous aime tendrement.

FÉLICIEN DAVID.

Baden 20 août 1845.

Mille amitiés aux amis Jourdan, Suquet...

Le Père Enfantin à David, Baden-Baden (1).

Paris, 27 août, jour du Procès (2).

Cher ami, nous avons réglé le dernier paiement que devaient faire les Escudier et pourtant je n'ai rien résolu encore, ni pour le voyage qu'ils proposent en Russie, ni pour le projet d'opéra qu'ils voudraient te faire faire, ni pour la prorogation du traité,

(1) Ms. 7616, f^{os} 87 v^o et 88.

(2) Anniversaire du procès des Saint-Simoniens (27 août 1832).

quant à la publication, ni même pour les deux dernières romances que pourtant je leur livrerai moyennant 1000 fr. comptant. Tu vois que je ne mène pas très vite tes affaires. C'est que je suis toujours furieusement occupé. — J'ai reçu ta bonne lettre de Baden, et quelques jours avant une de Sylvain, qui t'avait trouvé envolé de francfort et qui t'aura sans doute rejoint maintenant. Je vois avec plaisir que ton Moïse avance, car je désire toujours que tu sois prêt à le faire entendre cet automne à Vienne, pour revenir à Paris profiter de l'hiver. Alors il sera tout naturel que Sylvain t'ayant aidé pour tes concerts de Vienne il t'aide encore pour l'exploitation en France, de cette œuvre et qu'il l'édite plus tard. — Mettez-vous donc le plus tôt possible à écrire les parties et à faire les paroles par quelque bon Allemand, car voilà septembre qui approche et il faudrait en octobre, je crois, être à Vienne. Jusque la Baden est un agréable séjour. Je pense qu'on t'y donne ta voiture quand tu en as besoin et la table toujours. Benazet m'avait paru tout disposé à le faire, mais tu n'as parlé que des 1000 fr., qui, sans la table et la voiture, seraient mangés et envolés à la fin du mois. — J'aurais bien désiré savoir si tu avais été content de Meyer Beer à Bonn, autant qu'à Berlin, si Liszt avait été bien avec toi, si en général les musiciens que tu as vu dans cette grande foule t'avaient paru porter en eux un peu de feu sacré. racontes à Sylvain et il m'écrira ces détails. Je lui recommande de me donner beaucoup de détails intimes sur toi, qui me sont chers, mais que tu n'écris jamais, de peur de faire de trop grosses lettres.

Ces diables de Chemins de fer m'ont absorbé beaucoup plus que je ne le pensais et me tiennent surtout bien plus longtemps. Voici celui du Nord en règle, mais il faut y mettre celui de Lyon, et ensuite celui d'Avignon ; je suis déjà bien certain que ma symphonie me rapportera cette année autant et plus que la tienne. Mais tu sais que ce n'est pas tout et que nos symphonies mènent plus loin et bien mieux qu'à l'argent.

Je n'ai pas reçu de nouvelles de Dufour depuis bien longtemps. Arlès, qui a dû revenir aujourd'hui à Lyon de Zurich, compte aller bientôt en Angleterre et j'espère que Dufour viendra le rejoindre ici, au moment de son passage. Je pense que tu lui as écrit quelques fois depuis ton départ de Leipsik, et je prie Sylvain de t'y faire songer. En général, je le prie de prendre note des personnes auxquelles tu dois donner de tes nouvelles pour ces correspondances.

Suquet a été un peu indisposé. Maria s'est mis en tête un projet de cours de musique avec et chez M^{me} Banderali ; elle voudrait mettre cela sous le patronage de toi (composition) de Thalberg (piano), de Banderali (chant). Je croyais d'abord qu'elle avait là une idée un peu digérée mais j'ai vu que c'était une idée en l'air, impossible à avaler.

Louis a été aussi un peu souffrant il va beaucoup mieux et recommence ses travaux. Il a refait les paroles de deux de tes romances que les Escudier trouvaient trop croustilleuses pour les demoiselles. Ton quart de marine est décidément superbe. On a annoncé un concert pour les malheureux de Monville (1), pour samedi, au Conservatoire : *le Désert*, au nom des auteurs et des propriétaires de la partition, mais je n'ai pas encore vu l'affiche. Tu sens que j'avais consenti à cela. Je voudrais que ce fût la dernière exécution par privilège et que cela rentrât ensuite dans le domaine public par la publication immédiate de la partition.

Adieu, cher ami, je t'embrasse bien, ainsi que tous tes amis que je vois, y compris Adèle bien entendu. Amitiés à Sylvain que je bourre souvent, ce qui n'empêche pas que je sois très content de le savoir près de toi, et ce qui ne doit pas non plus l'empêcher de compter sur mon affection, au contraire. Toi, je t'embrasse, lui je le bourre, à chacun selon sa capacité, vous n'avez pas besoin du même régime ; aussi lui il m'écrit souvent, tandis que toi je ferai encadrer tes lettres comme choses rares et (2)

28 août 1845.

Cher ami, quoique je t'ai (*sic*) écrit hier, je recommence pour épargner le tems que nous ferait perdre la correspondance de Sylvain, si elle continuait comme elle a commencé. Il m'envoie une espèce de traité de prorogation pour la publication, et le motif qu'il donne à l'appui est si puéril qu'il me confond de surprise. Comment ! au moment où tu lui apprends que les cadeaux princiers s'adressent à *ta personne*, au moment où il apprend déjà que les concerts *rapportent fort peu en Allemagne*, au moment où lui-même s'oppose à ce que tu ailles *exploiter le Désert* en Russie, enfin au moment où il voit de ses propres oreilles, que ton Moïse est *presque achevé*, il pense à proroger la publication, dans la crainte que la partition du *Désert* n'arrive à Munich et à Vienne ! C'est prodigieux.

(1) Le village de Montville (Seine-Inférieure).

(2) Lettre (copie) inachevée.

J'ai une peur terrible qu'il ne se laisse aller à écrire ou à te faire écrire aux Escudier en réponse à la lettre de ceux-ci. Fais-moi le plaisir de ne pas succomber et de l'empêcher de succomber à la tentation. Vous n'avez rien à dire aux Escudier, puisqu'ils sont à Paris, et moi aussi.

Si l'ami Sylvain était l'homme à exploiter ta musique, il ne resterait pas en Allemagne un jour, car l'Allemagne n'est pas un lieu d'exploitation et voilà pourquoi les Escudier qui sont des industriels l'ont abandonnée sans conteste. En Allemagne, tu ne fais pas de l'exploitation, tu fais de la réputation et avant tout de la propagation. Tu es l'apôtre et Sylvain connaît encore moins ce métier-là que l'autre, puisqu'il y a plus de dispositions naturelles, puisqu'il t'aime et que tu l'aimes.

Supplie-le, de vouloir bien être ton secrétaire pour écrire à tes amis, aux personnes qui t'obligent et te témoignent affection, ce que tu dois leur écrire ; pour me tenir au courant de ta santé, de ton itinéraire, de tes travaux et aussi, cher Enfant de tes petits ou gros chagrins, de tes petits ou gros plaisirs, de ta vie qui m'est si chère ; — pour l'éviter les ennuis ou les fatigues des relations avec les Théâtres, les Musiciens, les Copistes, les exécutants, les offreurs de livrets ou de musique, les importuns de tous genres ; pour veiller avec son affection de frère à tout ce qui pourrait te nuire, te gêner, te froisser, rendre ton voyage pénible — et puis qu'il coupe, change, arrange un vers qui ne s'encadrerait pas dans ton chant ; qu'il t'en forge chaque fois que l'inspiration t'y poussera, qu'il t'aide à en copier, à ces arrangements de parties qui te fatiguent ; qu'il saisisse au vol les pensées musicales, lorsque toi-même tu les jettes et tu les laisserais peut-être perdre sans les retenir, s'il n'était pas là comme un registre intelligent et ami de ta pensée. Mais pour Dieu : qu'il s'arrête là et ne se mêle pas d'affaires ; il n'y entend rien, absolument rien et les gâterait plus qu'il ne les aiderait.

Il a eu le malheur de croire que c'était en qualité d'éditeur qu'il pouvait l'être utile et se faire sa place près de toi ; cette illusion est on ne peut pas plus fâcheuse, il n'y a pas un seul éditeur à Paris qui ne mangerait dix *hommes d'affaires de sa trempe*. Comment diable ne se contente-t-il pas d'être aimé de toi ? Il y a tant de gens qui voudraient avoir son lot. — Avec sa prétention s'il ne s'en défait pas, il nuira à tes affaires et par conséquent aux siennes. — Si au contraire, sans prétendre à être ton exploiteur, il se borne à veiller à ce que tu ne sois pas exploité ; s'il borne son ambition à faire en sorte que tu sois bien *édité*, bien *exécuté*.

loyalement *apprécié*, s'il est ton *bien* dévoué avec les *Editeurs*, les *Musiciens*, les *Journalistes*, si de plus il te garantit des reproches mérités que tu t'attires souvent par ta négligence à faire des visites, des lettres, des politesses, des générosités, auxquelles tu n'attaches pas assez d'importance, et qui te feraient du bien si on te les signalait, si on les faisait pour toi, alors l'ami Sylvain t'aura rendu les véritables, les seuls services qu'il peut te rendre. Il aura bien mérité aux yeux des vrais artistes, de tes vrais amis de moi surtout, et je dirai même de Dieu, car il aura contribué selon sa force au bien-être et à la gloire de mon cher enfant, que j'aime et que j'embrasse bien tendrement.

28 août St-Augustin.

Tu sais que c'est par mon père Augustin que *les sons* et *la couleur* sont entrés dans mon âme, et que ma mère, qui s'appelait Augustine, m'a nourri de toute la *chaleur* qu'elle avait dans la sienne. Tu sais aussi que le grand St Augustin a pétri ma tête et qu'il a fait de moitié avec un autre grand saint le *Te Deum* et enfin que le 28 août j'ai été condamné en 1832 et que le même jour je suis rentré à Paris en 1842.

Si Sylvain comprenait pourquoi je te dis tout cela, il voudrait que ce jour fût aussi un grand jour pour lui, et il commencerait à accepter et à comprendre sa *place* dans la hiérarchie religieuse dont tu es une des puissantes gloires, dont tu es l'harmonie.

F. David au P. Enfantin (1).

Cher Père,

J'ai communiqué votre lettre à Sylvain (2). Il en a été très attristé et moi aussi, pourquoi voulez-vous qu'il renonce aux projets d'éditeur, maintenant qu'il a abandonné ses affaires, en comptant sur la parole que je lui avais donnée de lui livrer le

(1) Ms. 7710.

(2) Sylvain Saint-Etienne répondit, dès le 1^{er} septembre, par une longue lettre. Enfantin répliqua, non moins longuement, le 8 septembre sur un ton tout paternel ; il conseillait à Sylvain Saint-Etienne de rester simplement l'ami de David : « Evitez-lui les ennuis, disait-il, calmez ses chagrins, travaillez avec lui, soignez-le, songez donc que pour une grande part vous me répondez de sa vie ; et vous voulez être son EDITEUR ! Encore une fois c'est piteux. »

L'« embêtant ami » de David n'en persista pas moins, et après avoir été le premier biographe de David, puis son compagnon de voyage et impresario, il devint son collaborateur et son éditeur à Paris. J'ai publié ses lettres relatives à David, dans le bulletin français de la S. I. M. (février-mars 1907).

Moïse ? Quant à la position que vous voudriez lui donner auprès de moi, je ne pense pas qu'elle soit réalisable. Sylvain a une famille dont il ne peut pas se séparer, et qu'il lui faut soutenir. je ne suis pas assez riche pour lui assurer une somme qui pût le faire vivre lui et sa famille. Je crois qu'il conviendrait de le laisser s'associant à quelque autre marchand de musique. il me serait très pénible de lui retirer ma promesse, après les sacrifices qu'il a faits pour moi. je ne vous parle pas de notre vieille amitié. je voudrais lui donner une preuve de mon affection dans cette circonstance et j'espère que vous ne me blâmerez pas de mon insistance.

Le *Moïse* se dessine bien, pour atténuer un peu la monotonie du sujet si grave, nous avons ajouté une romance plaintive chantée par une femme, à la suite des cris de révolte des hébreux. cela fera très bien. il ne me reste à terminer que l'air de *Moïse* et tout sera complet. je commencerai alors d'écrire la partition.

Vous avez eu les détails de la seance de Baden ; tout a bien maché. il n'y a eu qu'un concert, payé 2000 fr. J'attends l'arrivée du grand duc pour donner un concert à Carlsruhe. Nous allons retourner à Francfort, préparer ainsi quelques concerts.

j'ai été bien heureux du succès de votre symphonie. qui pourrait s'en réjouir plus que votre fils qui vous aime et que vous aimez tant.

a Dieu, chère père, je vous embrasse tendrement en attendant toujours avec impatience le jour de la réunion.

FÉLICIEN DAVID.

Mille amitiés aux amis, et amies que j'avais sous entendues et non oubliées dans ma lettre précédente.

j'ai reçu une lettre des Escudier, qui me proposent un opéra de M. Lucas. je ne puis accepter cela. il vaut mieux commencer par l'opéra de Scribe. d'ailleurs j'ai appris que ce poème avait été refusé par Halévy (1).

[Baden, début de septembre 1845]. (2)

(1) Il s'agit encore de « la Nonne sanglante ». Le livret de Scribe et Germain Delavigne fut successivement abandonné par Halévy par Berlioz, et par David. Il échut finalement à Gounod (1^{re} représentation à l'Opéra, le 18 octobre 1854).

(2) Extrait du « Mercure de France ».

VARIA

I

LA DERNIÈRE MALADIE DE GÖETHE

d'après des témoignages contemporains (1)

(15-22 MARS 1832)

Sur tous les sommets
Règne le repos ;
Dans tous les feuillages
Tu sens
Un souffle à peine ;
Les oiselets se taisent dans le bois ;
Attends un instant, bientôt
Tu reposeras aussi.

(Chant de nuit du voyageur.)

Quel était l'aspect physique de Goethe devenu vieux ? Il est assez difficile de le savoir, car les témoignages des contemporains à ce sujet sont très divergents : si par exemple l'écrivain polonais Kozmian déclare, en 1829, n'avoir jamais vu d'aussi beau vieillard que Goethe, l'archéologue Stackelberg, Saint-Marc Girardin et Cousin, qui furent à Weimar en 1829 et en 1830, ont esquissé du poète des portraits qui nous le montrent « abattu par l'âge ». Et sans doute les années avaient engourdi quelque peu ses membres, courbé légèrement son échine, dégarni sa bouche, épaissi son nez, ridé son visage et ses mains, creusé trois sillons sur son « front de Jupiter », blanchi ses cheveux encore abondants et très fins : mais d'autre part, l'éclat des yeux, la douceur ou le feu du regard prouvaient que l'esprit n'avait encore rien perdu de sa puissance, ni l'âme de sa sensibilité.

(1) Spécialement : Coudray, « Goethes drei letzte Lebenstage » (mars 1832) ; K.-W. Müller, « Goethes letzte litterarische Thatigkeit » (avril 1832) ; article de Soret dans la « Bibliothèque universelle » (avril 1832) ; article de Vogel dans le « Journal der praktischen Arzneykunde » (février 1833) et les journaux de l'époque.

Goethe ne souffrait d'aucune de ces infirmités, qui si souvent assombrissent la vieillesse. A quatre-vingt-trois ans, il avait encore bon pied et bon appétit ; couché à neuf heures du soir, il dormait d'un sommeil presque toujours paisible jusqu'à cinq ou six heures du matin ; ses sens s'étaient bien conservés, et l'ouïe seule était un peu dure, surtout par les temps pluvieux. En somme, il avait admirablement résisté aux fatigues et aux épreuves de la vie. « Demeuré jusqu'à ses derniers jours, dit Soret (1), observateur sagace et créateur fécond, il ne s'arrêtait dans son action intellectuelle que là où s'arrêtaient ses forces physiques, et elles étaient *tout* ce qu'elles pouvaient être à son âge. »

Après la grave congestion pulmonaire, qui au mois de novembre 1830 le conduisit aux portes du tombeau, Goethe avait complètement recouvré la santé. Pendant toute l'année 1831, il ne souffrit en effet que d'indispositions bénignes et il supporta même fort bien la saison froide qu'il redoutait et dont il disait en souriant « que l'on se prendrait en automne si l'on pouvait se faire une idée exacte des calamités de l'hiver. »

Et le printemps approchait, l'aimable printemps que le poète avait souvent chanté :

« O jours de volupté, revenez-vous déjà ? Le soleil me rend-il les bois et les collines ?

« Déjà les ruisselets coulent plus abondants. Et voici les prairies ! Et voici le vallon !

« O fraîcheur azurée ! ô ciel, ô montagnes ! Dans le lac foisonnent mille poissons dorés ;

« Dans les bois gazouillent des oiseaux bigarrés ; les forêts résonnent d'une harmonie céleste.

« Parmi les fleurs, sous la fraîche verdure, dérochant le nectar, les abeilles bourdonnent.

« Un doux frémissement s'élève dans les airs ! Emotion charmante ! Haleine assoupie !

« Plus puissant il devient un souffle qui s'éveille ; mais le voilà déjà perdu dans le buisson.

(1) Frédéric-Jacob Soret (1795-1865), d'origine genevoise, fut de 1822 à 1836 le précepteur du jeune prince Charles-Alexandre de Saxe-Weimar ; il fut le confident scientifique de Goethe pendant les dernières années de la vie de celui-ci.

« C'est dans mon cœur qu'il vient enfin. Muses, aidez-moi, de grâce, à porter le bonheur (1). »

Hélas ! après avoir traversé la « nuit de l'hiver triste et sauvage », Goethe devait mourir le jour même où l'aurore naissante annonçait le retour du printemps : par un singulier caprice de sa destinée, le poète de la vie expira en effet au moment où tout dans la nature renaissait à la vie.

Le jeudi 15 mars 1832, le docteur Vogel, qui depuis six ans était le médecin de Goethe, vint à neuf heures du matin dans la maison du *Frauenplan* — ce « temple », ce « palladium » de Weimar — rendre visite à son illustre client. Après avoir causé longuement avec lui, il le laissa de fort bonne humeur et, semblait-il, en excellente santé.

Entre onze heures et midi, Goethe reçut, comme tous les jeudis, la grande duchesse de Saxe-Weimar, Maria-Pavlowna et sa dame de compagnie, M^{lle} Mazelet : on parla des fouilles de Pompéi, des évènements les plus récents et enfin de la dernière révolution française. Encore sous l'impression du livre de Salvandy : *Seize mois, ou la révolution et les révolutionnaires* (2), dont elle venait d'achever la lecture, la grande duchesse promit à Goethe de lui envoyer cet ouvrage. Jamais le poète ne fut, paraît-il, « aussi brillant, aussi vif, aussi varié dans sa conversation ; elle fut si nourrie, si intéressante qu'elle se prolongea au-delà du terme habituel et que l'animation se fit encore sentir à l'heure du repas ».

A deux heures Goethe déjeuna. Il avait ce jour-là pour convives son vieil et fidèle ami J.-H. Meyer, directeur de l'Académie de dessin de Weimar, et le jeune comte d'Arnim, fils aîné de la célèbre Bettina. Après le repas, on regarda des dessins du peintre Carl Werner ; puis, quand ses hôtes furent partis, le vieillard reprit la lecture de l'ouvrage de Dumont : *Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières Assemblées législatives* ; enfin, il examina des pétrifications que lui avait apportées le candidat Rothe, précepteur de ses deux petits-fils (3).

En dépit des assertions de Vogel et d'Eckermann, il est peu probable que Goethe soit allé se promener dans l'après-midi : le temps n'avait d'ailleurs rien d'engageant, car il faisait froid et

(1) « Printemps précoce ».

(2) Révolution de 1830.

(3) Le fils unique de Goethe était mort à Rome en 1830 ; de son mariage avec Ottilie, comtesse de Pogwisch, il avait eu deux fils : Wather-Wolfgang (1818-1885), Maximilien-Wolfgang (1820-1883), et une fille, Alma, née en 1827 et morte à l'âge de seize ans.

le vent soufflait avec violence. Mieux valait donc rester chez soi, comme le fit Goethe ; mais il commit à plusieurs reprises l'imprudence de traverser l'antichambre glacée pour se rendre de son cabinet de travail au salon qui donnait sur la rue. Et parce qu'il éprouvait un sentiment de malaise et n'avait d'ailleurs nul appétit, il se coucha de très bonne heure dans l'espoir qu'un sommeil bienfaisant aurait raison de cette légère indisposition ; or, la nuit fut mauvaise : toux fréquente, courte et sèche ; frissons ; accès de fièvre ; douleurs au bas de la poitrine.

Et lorsque, au matin, le petit-fils aimé du poète, son « petit insecte », Wœlfchen, accourut tout joyeux pour embrasser son grand-père et déjeuner comme d'habitude avec lui, il le trouva encore couché et très souffrant.

On fit appeler aussitôt Vogel qui arriva vers huit heures.

Au premier examen, Vogel jugea l'état de son ami assez inquiétant : ce regard éteint, ces yeux d'ordinaire si vifs et maintenant sans éclat témoignaient d'un abattement profond ; les conjonctives des paupières inférieures, surtout celle de l'œil droit, avaient pris une teinte bleuâtre, presque livide ; la langue était un peu chargée, le pouls faible, la voix rauque, la respiration coupée par une toux sèche et par de profonds soupirs. La fièvre provoquait une soif ardente. De plus, le malade se plaignait d'avoir la tête lourde, les membres courbaturés, l'esprit rebelle à tout effort ; d'ailleurs, calme et résigné, il semblait se souvenir de ces paroles souvent répétées depuis quelques mois : « Quand on n'a plus le droit de vivre, il faut se contenter de vivre comme on peut. »

Vogel ordonna une solution d'acétate d'ammoniaque, du sel amer, et, pour boisson, de l'eau d'orge.

Dans la journée on put croire que l'amitié alarmée du médecin l'avait rendu pessimiste. Au reste, à sa seconde visite, il constata une amélioration sensible : le regard avait retrouvé sa vivacité et l'esprit sa gaieté ; la toux était moins fréquente. L'appétit cependant faisait encore défaut. Pour favoriser la sudation et combattre ainsi la fièvre légère qui persistait, Vogel fit prendre à son malade du soufre doré d'antimoine mélangé avec du sucre. Presque rassuré, il lui permit même de recevoir à six heures la visite de F.-W. Riemer (1), et les deux amis s'entretinrent assez

(1) Riemer avait été le précepteur du fils de Goethe.

longuement des questions de linguistique, sujet ordinaire de leurs conversations.

Enfin Goëthe écrivit dans son *Tagebuch* cette dernière note d'autant plus émouvante qu'elle ne laisse percer aucune inquiétude : « *Den ganzen Tag wegen Unwohlseins im Bette zugebracht.* » (Journée passée au lit pour cause de malaise).

En s'accroissant dans la journée du samedi, le mieux fit espérer une guérison prochaine.

Un peu de bouillon, puis du potage à la semoule ne provoquèrent aucun dégoût chez le malade. Toute fatigue cérébrale avait disparu et non seulement Goëthe se montrait enjoué dans sa conversation, mais il retrouva son admirable vigueur d'esprit pour dicter à son secrétaire John une longue et curieuse lettre destinée à Guillaume de Humboldt.

Répondant à une question de ce dernier, il expose « ses idées sur l'accord possible et même nécessaire entre l'originalité de la pensée et les emprunts qu'elle peut faire en dehors d'elle-même... C'était la théorie de son propre génie, de l'éducation qu'il lui avait donnée, de son développement continu, de son perfectionnement régulier poursuivi pendant près d'un siècle qu'il livrait ainsi dans une sorte de *testament philosophique, de dernière pensée* » (1).

Puis il parle à son correspondant du poëme de *Faust*, commencé soixante ans auparavant, et qu'il se félicite d'avoir enfin mené à terme.

La nuit ayant été excellente, le malade se sentit tout reposé, tout réconforté le dimanche matin. Vogel l'autorisa à boire du café et à manger une de ces pâtisseries légères dont il le savait particulièrement friand.

Après avoir ainsi déjeuné de fort bon appétit, Goëthe se leva et, s'il éprouvait encore quelque impression de faiblesse, il n'en avait pas moins l'esprit gai et dispos. En guise de remède, il demanda à boire du vin, ce qui lui fut accordé, et au repas de deux heures, il se régala de poisson et de viande rôtie.

Lorsque Vogel revint le soir, Goëthe, toujours très enjoué, sembla prendre à cœur de le rassurer complètement par son entrain, par sa merveilleuse liberté d'esprit : comme il attribuait l'amé-

(1) Caro, « Philosophie de Goëthe ».

lioration de son état aux effets du soufre doré d'antimoine, il loua ce remède en un long panégyrique du genre plaisant, puis, avide d'apprendre, il s'informa de l'origine de cette substance, de la manière dont on la préparait et de son emploi dans la thérapeutique.

Toutefois il ne reçut pas son ami Coudray, qui arrivant de voyage **était** accouru prendre de ses nouvelles (1).

Le lundi matin, Vogel eut l'agréable surprise de trouver Goethe debout, d'excellente humeur et ne se plaignant plus que d'une légère lassitude. Déjà il avait repris sa lecture dans l'ouvrage de Dumont. Il voulut que le médecin le mît au courant des événements survenus depuis le début de sa maladie. Puis il lui demanda l'autorisation de boire, comme il le faisait volontiers, **un verre de madère après son repas.**

Ainsi, jusque dans les moindres détails, la vie journalière reprenait son cours accoutumé.

Le soir, Vogel apporta la médaille que l'on venait de frapper à Berlin à l'occasion de l'épidémie de choléra, et ce fait seul prouve qu'il considérait le malade comme presque guéri. Sinon il eût certainement évité d'attirer son attention sur un sujet qui évoque de lugubres images et Goethe, en effet, ne s'affected nullement, car il examina la médaille avec intérêt et en fit même une critique fort spirituelle. Il se sentait tout à fait bien et se montrait particulièrement joyeux à l'idée que le jour suivant, il serait en état de reprendre ses occupations.

*Doch zwischen heut' und morgen
Liegt eine lange Frist.*

(Mais d'aujourd'hui à demain il y a un long espace de temps!)

Dans la nuit du lundi au mardi, Goethe, qui s'était endormi paisiblement, fut réveillé vers minuit par une sensation de froid qui des mains gagnait tout le reste du corps ; ce malaise fut bientôt aggravé par de l'oppression et par des douleurs lancinantes, qui, parties des extrémités, convergeaient vers la poitrine. En dépit de l'anxiété provoquée chez le malade par cette crise subite

(1) Coudray était l'intendant supérieur des bâtiments dans le grand-duché.

et violente, il défendit à son domestique Frédéric Krause de prévenir ses proches ou d'aller chercher Vogel, car, disait-il, « ce sont là des souffrances, mais il n'y a aucun danger. »

Quand le médecin vint, comme d'habitude, à huit heures et demie, il assista à un spectacle d'autant plus lamentable qu'il était inattendu. Sous l'étreinte de douleurs devenues intolérables, le vieillard, toujours si correct dans son attitude, si mesuré dans ses mouvements, s'abandonnait à une agitation fébrile : tantôt il se couchait sur son lit où constamment il changeait de position dans le vain espoir de trouver enfin quelque soulagement, tantôt il s'asseyait sur son fauteuil qu'il ne tardait pas à quitter. Dans la chambre chaude et bien close, il avait si froid que ses dents claquaient. Un « point », qui, comme une vrille, semblait lui percer la poitrine, lui arrachait des gémissements, parfois même des cris aigus. L'expression du visage, les traits défaits, les yeux troubles et enfoncés dans leurs orbites annonçaient une indicible angoisse. Le ventre était ballonné et le corps trempé d'une sueur glacée.

Il fallut recourir aux moyens rapides et énergiques. Grâce à de hautes doses de teinture éthérée de valériane et de liqueur ammoniacale anisée, prises alternativement dans une infusion de menthe et de fleurs de camomille, grâce à l'application de cataplasmes fortement sinapisés posés sur la poitrine, grâce enfin aux procédés externes employés pour rappeler la chaleur aux extrémités, Vogel réussit assez rapidement à atténuer les symptômes les plus alarmants. Une mouche de Milan finit par avoir raison du point douloureux qui persistait.

Pour combattre la soif dont se plaignait le malade, on lui donna une boisson tiède, faite d'extrait de cannelle, de sucre et de vin.

Aux souffrances aiguës succéda, comme cela arrive fréquemment, une sorte de lourd bien-être.

Enveloppé dans sa robe de chambre de drap blanc jaunâtre, les pieds dans des pantoufles de feutre et les jambes cachées dans une couverture, Goethe s'installa commodément dans le grand fauteuil placé au chevet de son lit, fauteuil qu'il ne devait plus quitter.

La journée se passa assez bien. Le malade eut encore la joie de signer — d'une main tremblante — l'acte officiel accordant un subside de 100 thalers à une artiste de Weimar, M^{lle} Angelica Facius, qui séjournait alors à Berlin. Et c'est ainsi, par un acte de bonne confraternité artistique, que se termina la belle car-

rière administrative du consciencieux fonctionnaire que fut Goëthe.

Pendant la nuit du mardi au mercredi, le malade sommeilla à diverses reprises. Vers le matin, une transpiration modérée de tout le corps amena quelque soulagement et parut rendre la respiration moins pénible. D'ailleurs le pouls très mauvais, dépressible et fuyant, battait 92 fois à la minute ; la langue était chargée de glaires couleur café au lait et la salive était gluante. L'état moral demeurait satisfaisant.

Il y avait, en somme, une faible apparence d'amélioration plutôt qu'un mieux récl. Aussi le médecin ne fut-il pas étonné en constatant qu'à partir de onze heures, l'état du malade empirait rapidement.

Vers deux heures se présentèrent des phénomènes inquiétants : prostration, transpiration abondante, pouls rapide et toujours dépressible, refroidissement des extrémités, et enfin de courtes syncopes et de légers râles dans la poitrine.

Des infusions de valériane et d'arnica avec du camphre eurent pour effet d'améliorer le pouls, de ramener un peu de chaleur aux mains et de modérer la transpiration.

Toutefois Goëthe conservait toute sa présence d'esprit. Il se fit même apporter un livre, — l'ouvrage de Salvandy que la grande-duchesse lui avait envoyé, — et s'il se contenta de le feuilleter, il exigea cependant qu'on le laissât sur la table à côté de lui, avec des flambeaux, de façon à pouvoir en commencer la lecture dès que les forces seraient revenus. Louise Seidler raconte qu'il prit le livre en disant plaisamment : « Nous voulons tout au moins le vénérer comme si c'était un mandarin. »

Il interrogea ensuite l'aîné de ses petits-fils, Walther, au sujet de la farce dramatique de Raupach, le *Bourgmestre mis sous scellés*.

Enfin, comme M^{me} de Vaudreuil, femme du marquis de Vaudreuil, représentant de la France à Weimar, lui faisait remettre son portrait dessiné en couleurs par le professeur Müller, d'Eisenach, il eut cette parole de grâce aimable et souriante : « Il faut louer l'artiste, qui n'a pas gâté ce que la nature a créé parfait. »

A neuf heures du soir, Vogel s'aperçut que le dénouement approchait : tout le corps s'était refroidi, les moments de lucidité s'espacèrent, le pouls se perdait, le visage prenait cette teinte plombée qui annonce la mort. Dans la bouche, des mucosités vis-

queuses s'accumulaient, gênaient le moribond, l'empêchaient de respirer. Mais le visage n'exprimait aucune angoisse et Goethe, la tête légèrement inclinée du côté gauche, répondait distinctement aux questions qu'on lui posait.

Vers onze heures il remarqua que des amis — entre autres Coudray — étaient restés dans la maison et il comprit qu'ils avaient l'intention d'y passer la nuit. Il voulut qu'on les renvoyât ; il exigea même que sa dévouée garde-malade, sa chère belle-fille Ottilie, allât se reposer et qu'on fit coucher Walther et Woelfchen, car, assura-t-il, « je ne suis pas gravement malade et je ne cours aucun danger ».

Il ne conserva donc auprès de lui que Frédéric qu'il engagea à s'étendre sur son propre lit, et le secrétaire John, auquel il dit : « Restez avec moi et veillez à ce que je ne tombe pas en avant si je m'endors. »

Vers minuit, il s'assoupit et sommeilla pendant environ trois quarts d'heure, mais des accès de toux le réveillèrent. A plusieurs reprises, il s'adressa à John en ces termes : « Demeurez-moi fidèlement attaché, car cela pourrait bien ne plus durer que quelques jours. »

Cette parole suffit-elle à prouver que Goethe ait eu conscience de la gravité de son état ? Nous ne le pensons pas.

Un contemporain prétend, il est vrai, que Goethe considérait le 22 mars comme un jour néfaste pour Weimar, parce que son ami Voigt était décédé dans cette ville le 22 mars 1819 et que le théâtre y avait brûlé le 22 mars 1825. Il n'en semble pas moins téméraire de supposer que le poète avait prévu qu'il mourrait précisément à cette date, et il vaut mieux s'en tenir aux déclarations de Soret : « Dans le cours de sa dernière maladie il n'a eu aucun fâcheux pressentiment » ; d'Eckermann : « Il ne semble pas avoir vu la mort approcher » ; de Müller : « Il n'a pas eu le moindre pressentiment de sa fin » ; de Vogel, dont le témoignage est ici presque irrécusable. Or Vogel affirme que Goethe a toujours eu la certitude qu'il se remettrait de cette crise suprême. N'étant atteint d'aucune de ces affections chroniques qui souvent imposent à l'esprit la préoccupation de la mort, n'éprouvant d'autre part aucune de ces souffrances aiguës qui brisent l'énergie vitale, il s'acheminait, doucement vers son dernier terme sans que rien l'avertît qu'il y était déjà arrivé.

Sans doute, si Goethe n'a point eu le douloureux avertissement de sa fin prochaine, « il l'a pressentie en supputant le nombre de ses années et à la vue des vides cruels qui se formaient autour de lui. » « Quand on a soixante-quinze ans, disait-il un jour, on ne peut pas manquer de penser quelquefois à la mort. » « Cette pensée, ajoutait-il, me laisse dans un calme parfait, car j'ai la ferme conviction que notre esprit est d'une essence absolument indestructible : il continue d'agir d'éternité en éternité ; il est comme le soleil qui ne disparaît que pour notre œil mortel. » Ce que Goethe redoutait, c'était la souffrance, la douleur « qui énerve l'homme, qui lui enlève sa force, sa virilité, le goût de l'action et de la pensée » ; mais il ne craignait pas la mort, cette mort que les anciens représentaient sous la gracieuse image d'un enfant qui renverse un flambeau, cette mort qui apaise et qui donne l'éternel repos :

*Warte nur, balde
Ruhest du auch.*

Le jeudi 22 mars, à six heures du matin, Goethe se leva de son fauteuil et se dirigea vers son cabinet de travail, qui était contigu à sa chambre à coucher. Il aperçut dans le cabinet Ottilie qui y avait passé la nuit :

— Eh ! eh ! ma petite fille, lui dit-il en souriant, tu es déjà descendue !

Et épuisé, il retourna à son fauteuil.

Vers neuf heures il demanda à boire. On lui offrit du vin mélangé avec de l'eau. Sans qu'on l'aidât, il se dressa sur son fauteuil, saisit le verre et le vida en trois coups.

Ranimé par ce breuvage, il voulut qu'on laissât pénétrer la lumière qui avait été interceptée. On leva donc les stores du cabinet de travail, mais la lumière, qui se fit brusquement, sembla le gêner, car il porta plusieurs fois sa main devant ses yeux comme pour les protéger, et il ne protesta pas quand on lui mit la visière dont il se servait le soir pour lire à la lampe.

Dans la chambre à coucher se trouvaient Ottilie, le secrétaire John et Frédéric ; dans la pièce à côté les deux petits-fils avec leur précepteur ; un peu plus loin le conseiller secret Müller, le conseiller aulique Riemer, Eckermann et Vogel. Le conseiller Meyer, le vieil ami de Goethe, n'avait pu venir parce qu'il était souffrant. Coudray se tenait sur le seuil de la chambre à coucher,

d'où il épiait avec une curiosité angoissée les signes avants-cou-reurs de la mort.

Le mourant s'informa de la date du jour.

— C'est le 22, lui dit-on.

— Ah ! répliqua-t-il, le printemps a donc commencé et cela va hâter ma guérison.

Ayant ensuite regardé avec une indicible tendresse Ottilie, il lui prit la main.

— Assieds-toi près de moi, ma chère fille, et donne-moi ta menotte (*Pfætchen*).

Ottilie s'assit sur le bord du lit à gauche du fauteuil. Il était dix heures.

Le mourant s'assoupit et semble avoir eu des rêves agréables qui évoquaient des couleurs et des tableaux :

— Voyez cette belle tête de femme... ces boucles blondes... ce merveilleux coloris... sur un fond sombre.

Un peu plus tard il s'adressa à Frédéric :

-- Donne-moi le carton de dessins qui est là.

Et comme Frédéric lui tendait un livre :

— Non pas le livre, dit-il, mais le carton.

On lui fit observer qu'il n'y avait pas de carton sur la table.

— Ce n'était donc, reprit-il, qu'une illusion.

Il demanda à manger ; on lui présenta quelques petits morceaux de volaille froide qu'il ne put garder. Puis il but du vin étendu d'eau, et en rendant le verre à Frédéric, il dit :

— J'espère que tu n'as pas mis de sucre dans le vin.

S'il faut en croire Müller, il se rappela à ce moment que Vogel avait l'habitude de déjeuner avec lui le samedi et il commanda pour ce jour-là un plat que le bon docteur appréciait.

Il aperçut du papier qui gisait sur le plancher, et comme si, à cette heure suprême, sa pensée se reportait sur le plus cher de ses amis :

— Pourquoi, dit-il, laisse-t-on traîner ainsi la correspondance de Schiller ?

Et c'est alors qu'il aurait, suivant la tradition, prononcé cette phrase banale dont deux mots, mis en évidence, ont pris une valeur qu'ils n'avaient certainement pas et sont devenus, en quelque sorte, la formule qui, dans sa concision, enserme toute la vie intellectuelle et morale de Goethe :

— Ouvrez donc le volet de la chambre à coucher afin qu'il entre plus de lumière (*mehn Licht*) ! (1)

Désormais la langue du mourant fut condamnée au silence, mais son esprit semble avoir conservé encore quelque vigueur.

Avec l'index de la main droite, Goethe traça des signes dans l'air, d'abord assez haut, puis plus bas à mesure que les forces diminuaient, et enfin sur la couverture même qui enveloppait ses genoux. Les assistants observaient avec une respectueuse piété ces gestes mystérieux, derniers témoignages d'une pensée qui s'éteignait : ils crurent distinguer la lettre W suivie de points d'exclamation ou de lettres qu'ils ne surent pas reconnaître.

Vers onze heures et demie, Goethe expira si doucement qu'Ottolie, qui tenait toujours sa main gauche, ne sentit aucune contraction et qu'elle crut que son beau-père s'était endormi, alors qu'il venait de mourir.

C'est ainsi que se termina sans lutte, sans agonie douloureuse, la vie du grand poète qui avait eu constamment le souci de l'ordre et de l'harmonie, le culte de la beauté et de la perfection. Ce fut une « mort classique et sacrée », selon la forte expression de Carlyle.

Et voici enfin ce que raconte Eckermann :

« Le lendemain du décès de Goethe, j'éprouvai un grand désir de voir encore une fois sa dépouille mortelle. Le fidèle serviteur Frédéric m'ouvrit la porte de la chambre où on l'avait placée. Etendu sur le dos, Goethe reposait comme s'il était endormi : une paix profonde régnait sur les traits de son noble visage. Le front puissant semblait contenir encore des pensées. J'aurais voulu prendre une boucle de ses cheveux, mais une sorte de respect pieux m'empêcha de la couper. Le corps était enveloppé dans un drap blanc et on avait placé tout autour des blocs de glace afin de le conserver aussi longtemps que possible.

« Frédéric écarta le drap et je m'étonnai de la magnificence divine de ses membres : la poitrine très puissante, large et bombée ; les bras et les cuisses pleins et musculeux ; les pieds élégants et de la forme la plus pure ; et dans tout le corps nulle trace d'obésité, d'amaigrissement ou de dépérissement. Un

(1) Vogel : « Plus de lumière ! telle fut, paraît-il, la dernière parole de Goethe, qu'il aurait prononcée pendant que j'avais quitté la chambre pour un instant. » Cette parole a été citée pour la première fois par Coudray, dans son « second » récit de la mort de Goethe.

homme parfait et de grande beauté gisait devant moi et l'enchantement que j'en éprouvai me fit oublier pendant quelques instants que l'esprit immortel avait quitté le corps mortel.

« Je plaçai ma main sur son cœur, — le silence était profond, — et je me détournai pour donner libre cours à mes larmes. »

(*Le Temps* du 4 février 1910).

L. WILLIAM CART.

II

LES COMMENTATEURS DE GÛTHE

On lit dans *le Temps* du 8 avril sous la signature de M. A. Bossert.

Un libraire de Leipzig, M. Friedrich Meyer, met en vente une Bibliothèque gœthienne, qu'il a mis de longues années à rassembler ; mais il ne veut la céder qu'en bloc, ne pouvant se faire à l'idée que ce précieux dépôt de renseignements et de souvenirs soit dispersé. Il en a dressé le catalogue, qui comprend 7.683 numéros, et qui s'arrête à l'année 1906. En ajoutant ce qui a paru depuis cette année, on peut bien dire qu'il existe actuellement 8.000 ouvrages sur Gœthe ; la vie d'un homme suffirait à peine pour les lire. Et la collection de M. Friedrich Meyer comprend en outre plusieurs milliers d'articles de journaux et de revues, qui ne sont pas mentionnés sur le catalogue.

Aucun écrivain, ni ancien, ni moderne, n'a été commenté autant que Gœthe, et tout n'est pas dit. Quand la dernière ligne de ses œuvres aura été expliquée et retournée en tous sens, on recommencera par la première. Un jour Gœthe, se rendant aux eaux de Carlsbad, traversa un village de la Thuringe, appelé Poessneck, et comme il observait tout et s'informait de tout, il apprend que les habitants de ce village sont occupés à construire une chaussée, à couvrir un ruisseau, bref, que ce sont des gens actifs et industriels. Il note cela dans son journal. Et voilà qu'un collaborateur du *Gœthe-Jahrbuch* se demande si le poète n'a pas trouvé là la scène d'*Hermann et Dorothee*, sauf à la transporter de la Thuringe sur les bords du Rhin.

Mais ce rapprochement sommaire n'a pas suffi à un autre admirateur de Gœthe. M. Charles-Julius Kullmann, un germa-

niste américain, ayant lu la note du *Gœthe-Jahrbuch*, s'est mis en route pour Poessneck, et poussant ses recherches avec méthode, il a visité tous les recoins du village, regardant les maisons, interrogeant les habitants, consultant même les archives. Finalement il a été étonné lui-même de l'étendue et de la précision de ses découvertes. Il y a à Poessneck, comme dans le poème, une auberge du Lion-d'Or ; il paraît même que c'était là que Goethe avait l'habitude de descendre. Il y a aussi une pharmacie de l'Ange ; ce n'est pas saint Michel qui est sur l'enseigne, mais un ange à figure de femme, il n'y a que le sexe de changé, mais assurément *the figure may well have attracted Gœthes attention*. Il y a eu enfin à Poessneck un riche négociant, tout semblable à celui qui « habite la belle maison verte », et ils avaient l'un et l'autre trois filles, et l'une d'elles s'appelait Mina ; il est vrai que Mina est la plus jeune dans le poème, et que, dans la réalité, elle était l'aînée ; mais ne faut-il pas abandonner quelque chose à la fantaisie du poète ?

Nous pourrions suivre M. Kullmann dans d'autres détails de sa recherche. Il nous ferait remarquer, par exemple, qu'une poterne conduisant aux jardins était percée dans le mur d'enceinte, comme dans le poème, et qu'un gros poirier se dressait sur une colline, le poirier sous lequel Hermann fait ses confidences à sa mère. Tout cela est consigné dans un volume imprimé à Baltimore, ayant pour titre : *Poessneck. The scene of Hermann and Dorothea*, et qu'on peut lire avec agrément, tout en se souvenant que Goethe désapprouvait ces sortes d'écrits et qu'il n'aimait pas qu'on jetât des regards trop curieux dans son laboratoire poétique.

III

LES MIETTES DE VICTOR HUGO EN VOYAGE

Poursuivant sa remarquable publication de l'œuvre complète de Victor Hugo dans l'édition nationale, M. Gustave Simon va nous donner : *En voyage, France et Belgique, Alpes et Pyrénées*.

Dans ce volume, l'inédit abonde. Victor Hugo voyageant multipliait notes et croquis sur ses albums de route, et les maximes, les pensées trouvées sur ces feuillets ont été ajoutées aux pages déjà connues. On y pourra lire des réflexions dans ce style :

16 octobre : Lyon. — Il est impossible de se figurer dans une situation qui soit plus pittoresque une ville qui le soit moins.

Un Etat est perdu quand les honnêtes gens ont tant de lâcheté et les gredins tant de courage.

Et des vers jetés au hasard, selon les sites aperçus, des idées de pièces qui ne furent point réalisées. Par exemple, lors d'un voyage en Espagne, en 1843 :

... Lorsque tombe la nuit,
L'homme met son manteau, la femme met sa mante.
La ville au loin s'emplit d'une rumeur charmante ;
On entend soupirer en de tendres ébats
Les guitares tout haut et les âmes tout bas.

Et cette strophe, datée de Saint-Sébastien, 30 juillet 1843 :

Et l'antique tilleul, sur cette antique église,
Comme pour l'embrasser, au souffle de la brise,
Penchait ses longs rameaux dorés par le ciel bleu,
Et j'avais le cœur plein de toutes les ivresses,
Car j'assistais, pensif, aux augustes caresses
Que la nature fait à Dieu.

Les croquis de montagnards pyrénéens abondent et aussi les dessins de maisons pris à Caunterets, dont le site l'enchantent... Et encore cette ébauche dramatique :

LE VIEUX CLÉLIO. — *Comédie.*

Je n'aurai plus jamais, c'est fini, soyons sage,
Cet enivrant bonheur de voir à mon passage
Une femme effeuiller une fleur dans ses doigts,
Et dans l'air de ma tête, et dans mon son de voix,
Dans mes gestes, mes chants, mes propos, dans la flamme
De mes yeux souriants et fiers, chercher mon âme.
(Il se trompe. Une femme est amoureuse de lui.
Sujet de la comédie.)

Le carnet de voyage de 1864 débute par ces vers sur le télégraphe :

On est dans le wagon ; on regarde, on écoute.
L'appareil électrique accompagne la route
Partout, dans les prés verts, dans le ravin obscur.
Ces longs cheveux de fer, alignés dans l'azur,
Font du ciel un papier de musique, et l'espace
Est plein d'une harmonie en tumulte, qui passe.
On entend des accords, des bruits ; d'où viennent-ils ?
Et les oiseaux, points noirs, perchés sur tous ces fils,
Sont les notes du chant mystérieux de l'ombre.

Le volume *France et Belgique* a paru en 1892, et l'édition d'*Alpes et Pyrénées* date de 1890. En réalité les voyages qu'y relate Victor Hugo datent de 1834, 1835, 1836, 1837, 1839 et 1843. Il s'est écoulé quarante-sept ans entre l'époque où les dernières lettres et les dernières notes d'album ont été écrites et la date où elles ont été livrées au public, cinq et sept années après la mort de Victor Hugo.

Le plus souvent, les récits de Victor Hugo étaient adressés, sous forme de correspondances, à sa femme et à Louis Boulanger, mais parfois les étapes étaient rapides et rapprochées. Victor Hugo n'avait pas le temps de s'enfermer quelques heures dans une auberge pour écrire des lettres ; il prenait alors de simples notes sur des albums, il avait évidemment l'intention de les rédiger et de les développer ultérieurement. Il n'en a pas eu le loisir. A sa mort, il laissa donc des lettres, des notes plus ou moins longues et des indications sommaires, soit dans ses carnets, soit sur des feuilles volantes, chargeant ses exécuteurs testamentaires du soin de les mettre en ordre pour la publication. Tous les voyages n'étaient pas contenus dans les deux volumes qui ont paru. Il y avait encore de nombreuses pages inédites. Mais Paul Meurice, seul exécuteur testamentaire survivant, avait pensé avec raison qu'elles ne fournissaient pas matière à un troisième volume. Aussi trouvent-elles tout naturellement leur place dans l'édition définitive que publie M. Gustave Simon.

Le voyage aux Pyrénées s'acheva dans des circonstances tragiques. Victor Hugo partit joyeux, annonçant ses projets à sa fille Léopoldine, mariée récemment à Charles Vacquerie et qui habitait le Havre. Il partait en effet le 18 juillet 1843. Il traversait la Touraine, exprimant le regret qu'on l'eût trop vantée à cause de ses peupliers. N'est-il pas amusant de l'entendre dire : « Le peuplier est comme l'alexandrin, une des formes classiques de l'ennui » ?

L'entrée à Bayonne, le 26 juillet, provoque chez lui une vive émotion. N'était-il pas venu là en 1811, quand il était tout petit, accompagné de sa mère et de ses frères, pour aller rejoindre en Espagne son père, le général Hugo, qui était aide de camp du roi et gouverneur d'Avila, de Ségovie et de Soria, à l'époque des grandes guerres ? Tous ces souvenirs lui remontaient à l'esprit et au cœur. Le 27 juillet, au moment d'entrer en Espagne, entre Bidart et Saint-Jean-de-Luz, il revoit la charrette à bœufs, encore un souvenir de son enfance. De Saint-Sébastien, le 31 juillet, il adresse ces mots à son gendre Charles Vacquerie :

J'espère que vous allez toujours bien au Havre et que ma petite Madame continue d'être une jolie Havraise, la plus heureuse du monde... enfin j'espère que le bon Dieu ne vous refuse là-bas rien de ce que je lui demande ici pour vous, santé, bonheur, prospérité et joie.

Et il poursuit avec sa fille la lettre commencée :

Il me semble que je ne change pas d'interlocuteur. Vous êtes un seul cœur dans deux âmes.

Il voit l'adorable petit port de Passages, et l'Espagne l'éblouit. Il écrit à Cauterets quelques-uns de ses beaux vers des *Contemplations*. Et cependant, le 4 septembre, Léopoldine se noyait en Seine, à Villequier, avec son mari. Ignorant cette fin tragique, Hugo revenait de Luz et de Gavarni et se trouvait à Rochefort le 9 septembre, après-midi. Il fallait dépenser quatre heures avant le départ de la diligence pour la Rochelle. Pour occuper le temps, Victor Hugo fit une longue course dans les marais, mais il était un peu las et entra dans un café, le café de l'Europe, qui était désert. Se plaçant sous un petit escalier en colimaçon, il demanda les journaux. Il en prit un au hasard. Il le lut et resta terrifié. Le drame de Villequier était raconté en quelques lignes. Il se leva comme un halluciné, sortit du café, n'ayant plus conscience de ce qu'il faisait et où il allait. Il marchait devant lui, au hasard, sans but. Il se trouva tout à coup près des remparts, et brisé, s'affaissa sur une pelouse, entendant autour de lui des jeunes filles qui chantaient. A six heures, la diligence partait. Soirée affreuse ; il arrivait à dix heures du soir, le 9, à la Rochelle. Il voulait repartir immédiatement. Pas de diligence. « Alors le lendemain matin ? demande-t-il. » On lui répond : « Le lendemain soir seulement, à huit heures. »

Il chercha un gîte ; aucune chambre nulle part. Enfin il eut pour sa nuit un grenier et pour lit une botte de paille ; mais ce n'était encore rien ; il y avait toute cette mortelle journée à passer à la Rochelle. Que faire ? car il voulait surtout fuir le monde ; il sortit, erra à travers la ville, gagna la campagne, marchant, marchant toujours. Enfin l'heure du départ sonna, il voyagea toute la nuit ; il entra le 11 à Saumur dans l'après-midi. Mais là, aucune diligence ne partait pour Paris avant dix heures du soir. Encore fallait-il s'assurer que toutes les places n'étaient pas retenues. Nouvelles courses, nouvelles démarches. Pas une place. Après bien des pourparlers, Victor Hugo parvint à se loger dans la diligence, mais on ne devait le conduire que jusqu'à Tours où

il arriva à quatre heures du matin, le 12. Là, pas de correspondance directe pour Paris. On était condamné à une nouvelle station jusqu'à ce que la diligence venant d'Angers passât ; et il était vraisemblable qu'elle serait au complet. Mais il y avait plusieurs bureaux de messageries. Victor Hugo parcourut la ville et découvrit enfin une diligence qui se rendait directement à Paris par le chemin de fer d'Orléans. Il repartit le 12 au petit jour, entra dans Orléans à trois heures de l'après-midi. Là, une heure d'arrêt. Enfin la diligence fut hissée, au moment du passage du train, sur un plancher roulant et fixée au wagon par des chaînes et des crampons de fer. A huit heures du soir elle pénétra dans la cour des messageries.

Ainsi Victor Hugo apprenait son malheur le 9 et pendant quatre jours devait subir cette horrible torture du voyage à petites journées, coupé d'arrêts interminables. Pendant l'une de ses haltes, à Saumur, il essaya de soulager sa douleur en écrivant à des amis, à M^{lle} Louise Bertin :

J'aimais cette pauvre enfant plus que les mots ne peuvent le dire. Vous vous rappelez comme elle était charmante. C'était la plus douce et la plus gracieuse femme.

Oh ! mon Dieu, que vous ai-je fait ? Elle était trop heureuse, elle avait tout : la beauté, l'esprit, la jeunesse, l'amour. Ce bonheur complet me faisait trembler : j'acceptais l'éloignement où j'étais d'elle afin qu'il lui manquât quelque chose... Oh ! mon pauvre ange, dire que je ne le verrai plus !

Ce deuil cruel devait surtout inspirer au poète le plus beau cri de la douleur, les admirables strophes qui comptent parmi les plus sublimes paroles humaines :

Maintenant, ô mon Dieu, que j'ai ce calme sombre...

On ne lira pas sans un vif intérêt ces détails pittoresques ou émouvants de la vie du grand Hugo.

POÉSIES

A Hégésippe Moreau

On t'a laissé mourir, ô délicat poète,
A l'âge des baisers, du rêve, et des amours ;
On t'a laissé mourir sans te porter secours,
Et puis on a pleuré sur ta lyre muette.

On a pleuré trop tard ta jeunesse inquiète,
Lorsqu'il fallait si peu pour prolonger tes jours.
Frêle oiseau du printemps surpris par la tempête
On t'a laissé mourir, mais ton nom vit toujours.

Que de lauriers pompeux sont fanés dans leur gloire,
Quand le « Myosotis » qui fleurit ta mémoire
Garde sur ton tombeau son parfum le plus pur !

Et quand nous t'avons lu, ta jeune poésie
Laisse dans notre cœur ce frais bouquet d'azur
Qu'allait cueillir ta Muse au bord de la Voulzie.

Avril 1910.

JULIEN LAPIERRE.

Clémence Isaure

A M^{lle} Fernande Ch.....

Cette Clémence Isaure en ces ruches d'un jour,
Où tous les doux parlers, abeilles bénévoles,
Remplissaient de leur miel les blondes alvéoles,
Donnait un baiser fin à plus d'un troubadour.

Je les entends encor les rumeurs de sa cour.
Je berce mon oreille à ces chansons mi-folles
Et mi-sages. Je danse aussi ces farandoles
Que conduit, tambourin ou flûte en main, l'Amour.

Ce que j'entends surtout c'est sa voix dans la vôtre,
Comme je vois ses yeux dans vos yeux inspirés
De Muse accomplissant les rites consacrés.

Je n'imagine pas cette belle dame autre
Ni plus que vous gracile en ces rythmes si doux
Et, troubadour, je quête un fin baiser de vous.

PH. PARDAILLAN.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, n° de janvier-mars 1910 :

I. — *Le Théâtre historique et le Romantisme (1818-1829)*, par Jules Marsan.

II. — *M^{me} de Staël et le Mysticisme*, par J. Billion.

III. — *A propos du manuscrit des « Natchez »*, par F. Baldensperger.

IV. — *Deux lettres inédites de Sainte-Beuve*.

V. — *La correspondance de Béranger annotée par Sainte-Beuve*.

VI. — *Une lettre de Chateaubriand à Bence Sparrow*.

L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES (n° de décembre 1909). — *Lettre inédite d'Alfred de Musset à Rachel*.

Dans une vente d'autographes faite par Noël Charavay le 10 février 1910, nous relevons des lettres de Balzac, Chateaubriand, Victor Hugo, Gérard de Nerval et d'Alfred de Musset, et les manuscrits suivants :

1° *Christine à Fontainebleau*, par Alexandre Dumas ;

2° *Fénelon*, par Lamartine ; 3° le plan d'un poème de Millevoye : *Clovis ou la fondation de la monarchie française* ; 4° *l'Ane et le Ruisseau, la Servante du Roi, un Rêve, Faustine*, par Alfred de Musset.

LE MERCURE DE FRANCE, n° du 15 février 1910. — *Les Palettes d'Eugène Delacroix et sa recherche de l'absolu du coloris*, par Emile Bernard. — Nos des 1^{er} et 16 avril : *La personnalité de Baudelaire et la critique biologique des « Fleurs du mal »*, par Gilbert Maire.

LA REVUE GÉNÉRALE, n° de mai 1910 : *Autour d'un Sous-Préfet (Henri de Latouche et George Sand)*, par Joseph Ageorges.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE FISCHBACHER. — *Lamartine, étude morale*, par E. Sugier, avec préface de M. Auguste Dorchain, 1 vol. in-18.

Je dirai de ce livre ce que je disais naguère du *Vigny* de M. Lauvrière : il est agréable à lire, les jugements portés sur l'homme et son œuvre sont en général assez justes, mais en soi cet ouvrage retarde de quinze ans. On n'y trouve aucune mention des travaux si considérables qui ont été entrepris et publiés dans ces quinze dernières années. Et cette lacune regrettable n'est compensée par aucun apport documentaire. Je sais bien que M. Sugier a voulu faire surtout une étude morale, mais cette étude n'aurait été que plus forte, si M. Sugier avait fait état des dernières découvertes sur la personnalité d'Elvire. La préface de M. Auguste Dorchain est d'un poète qui connaît Lamartine à fond et en parle à ravir.

CALMANN LÉVY. — *La vie sentimentale de Rachel*, d'après des lettres inédites, par Valentine Thomson, 1 vol. in-18.

Rachel est très étudiée depuis quelque temps, mais aucun des livres parus sur elle n'a obtenu le succès de celui-ci. D'abord, il est bien fait, d'après la méthode périobiographique dont nous parlions récemment, et puis M^{lle} Thomson a utilisé des lettres intimes du plus haut intérêt. On se rappelle que dans son ouvrage sur *Alfred de Musset*, M. Léon Séché a raconté que les Crémieux s'étaient brouillés avec Rachel à la suite du scandale provoqué par certaines indiscretions du docteur Véron. M^{lle} Thomson publie aujourd'hui la lettre de rupture de M^{me} Crémieux qui confirme le récit de M. Léon Séché. La voici, elle vaut la peine qu'on la reproduise intégralement :

Enghien, le 5 octobre 1844.

« Ma chère enfant, je suis navrée : ce soir, mon mari arrive de Paris où il a passé son après-midi en visites, il a recueilli de tous côtés la triste certitude que les bruits dont nous avons parlé prennent une effroyable consistance. Rachel, mon enfant, il n'y a plus à balancer ; il faut opter entre une rupture éclatante, seul moyen de couper court à tous les bruits, ou bien il faut tomber du faite. Mais non, celle

qui a été si haut, ne peut pas vouloir, quand il est encore temps, se laisser avilir ; elle ne peut pas vouloir perdre dans un jour une si belle renommée. Mon mari a vu aujourd'hui, d'une heure à quatre, les personnes les plus distinguées, les journalistes les plus honorables, le hourra est général ! Votre représentation de jeudi reçoit le tribut d'admiration qu'elle mérite, mais la froideur du public n'a d'autre cause que la nouvelle hautement donnée du triomphe de M. Véron. N'y cherchez pas d'autre motif, il n'y en a pas d'autre. Bien des grandes dames étaient venues de leur château pour assister à votre rentrée, les mains remplies de fleurs, mais dans la salle il n'était question que de votre chute dont on racontait jusqu'au moindre détail... les bouquets sont restés aux mains de celles qui n'ont pas voulu vous donner une marque d'estime et d'intérêt. Il faut rompre, mon enfant, rompre avec éclat. Si vous ne prenez pas ce grand parti, tous les jours vous recevrez des preuves plus sensibles de la force de l'opinion devant laquelle, si grand qu'on soit, il faut pourtant courber la tête. Rachel, je vous en supplie à mains jointes, ne sacrifiez pas une existence si magnifique à je ne sais quel entraînement fatal. Mariez-vous, si vous avez de l'amour : j'aimerais encore mieux que ce poétique nom de Rachel fût échangé contre un autre que d'entendre ce beau nom profané par des mots qui nous brisent le cœur. Que voulez-vous que fassent quelques voix amies dans tout ce tumulte ! Elles sont étouffées, hélas ! sous le poids de mille détails positifs, et l'on vous accuse. Chacun dit : elle est allée chez V[éron], elle y a passé des heures entières, elle a acheté, du dernier sacrifice, des lettres qu'elle avait écrites et qu'il menaçait de publier. Dimanche encore, elle s'est fait conduire par lui à Montmorency, elle est revenue la nuit avec lui dans sa voiture, enfin, que vous dirai-je ? Il faut trancher dans le vif, une demi-mesure n'est plus possible, il faut, ou ne plus voir M. V[éron], ou renoncer à l'amitié et à l'estime de tous les honnêtes gens. S'il est homme d'honneur, s'il ne se fait pas un jeu cruel de vous dégrader pour vous réduire plus facilement, il vous comprendra. Rachel, croyez-moi, seuls peut-être nous vous dirons toute la vérité, ne résistez pas à mes prières. Vous vous préparez un affreux avenir. Vous allez déchoir rapidement ; vous pleurerez des larmes amères. Vous retrouverez sans doute quelques amis, en petit nombre, qui comprendront votre position et en gémiront avec vous, mais, mon Dieu, vous si haut, vous l'objet chéri de l'estime et de l'admiration générale, vous, réduite à gémir, ou à braver la clameur publique ! Oh ! non, cela n'est pas possible. Serait-il vrai que vous ayez des craintes sur vos lettres ? mais, si vous le croyez capable d'en abuser, comment balancez-vous à lui fermer votre porte ? vos lettres seront et sont déjà facilement excusées, ce qui ne l'est pas, ce qui ne le sera pas, ce sont des relations plus longtemps continuées avec lui. Rachel, ma chère enfant, si mes prières ont quelque pouvoir sur vous, répondez-moi, et dites-moi que vous ferez ce que nous vous demandons. Si vous ne me répondez pas, je comprendrai votre silence, et, le cœur déchiré, je me tairai pour toujours. Mais non, vous ne voudrez pas être à Paris et à Londres la femme délaissée, que l'on va voir seulement comme actrice, au théâtre, pour son talent supérieur, vous qui avez été, jusqu'à ce

moment, l'enfant si pure et si charmante qu'appelaient avec bonheur dans les salons, dans les palais, les reines et les plus hauts personnages ; vous ne voudrez pas que les jeunes filles vous évitent, vous à qui les jeunes filles de la plus haute société donnent et demandent le titre de sœur.

« Rachel, mon enfant, vous êtes au bord de l'abîme. Reculez en arrière, il en est temps encore aujourd'hui, n'attendez pas à demain.

« J'ai mieux aimé vous écrire moi-même que de laisser la plume à mon mari, il est consterné ; il était loin de s'attendre à ce cri général. Lundi, à une heure, il ira prendre votre réponse. Puisse-t-elle nous permettre de publier que vous êtes toujours, comme nous le savons, la Rachel que nous aimons avec toute la tendresse de notre cœur. »

A cette lettre admirable Rachel ne fit aucune réponse, et tout fut fini — pendant quelques annés — entre elle et les Crémieux.

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. — *L'Aube romantique*. — *Jules de Rességuier et ses amis*, avec un portrait à l'eau-forte, par Paul Lafond, 1 vol. in-18.

Ce volume n'est en somme que la correspondance littéraire de Jules de Rességuier. Mais, quoiqu'il ne tienne pas les promesses de son titre, il n'en est pas moins assez intéressant. Les premières lettres surtout, celles qui embrassent la période comprise entre 1820 et 1830, les lettres de Soumet, Victor Hugo et Alfred de Vigny, pour ne citer que les plus importantes, complètent agréablement le récit que M. Léon Séché nous a fait du premier groupement romantique dans le *Cénacle de la Muse française*. Il est fâcheux seulement que M. Paul Lafond, au lieu de se borner à les publier, comme le reste, à la queue leu leu, ne les ait pas jugées dignes d'un commentaire. Il y en a dans le nombre qui méritaient d'être éclairées et qui resteront énigmatiques, dans certaines parties au moins, pour un très grand nombre de lecteurs.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

Dans notre prochain numéro il sera rendu compte des volumes suivants :

Le Romantisme et les Mœurs, par Louis Maigron, 1 vol. in-8°, chez H. Champion.

Emmanuel Chabrier, par René Martineau, 1 vol. in-18, chez Dorbon aîné.

L'effondrement du royaume de Naples (1860), par H. Remsen-Whitehouse, 1 vol. in-18, librairie Payot, à Lausanne.

Jean DE LA ROUXIÈRE.

Le Gérant : LÉON SÉCHÉ.

Le Chalet de Guttinguer ⁽¹⁾

VIRGINIE GUEUDRY

« Je suis dans le ravissement du Chalet de Guttinguer et de sa forêt. C'est vraiment magnifique. Toute la journée je regarde la mer qui est tout près de nous, comme le badaud regarde l'eau couler. Ce calme et cette tranquillité me font grand bien. Quelle belle chose, mon ami, que d'avoir encore au fond du cœur un petit coin intact qui s'ouvre à tout ce qui est grand ! »

(Lettre d'Alfred Tattet à Félix Arvers)
(Juillet 1837).

Si tous les chemins mènent à Rome, il n'y en avait que deux, en ce temps-là, qui menaient au Chalet. C'était la route de Paris à Honfleur par Pont-l'Évêque et Trouville, et la route de Paris à Honfleur par Rouen et Pont-Audemer. Guttinguer prenait celle-ci quand il s'arrêtait chez lui à Rouen (2), qu'il avait quelque affaire à y traiter avec Nicéas Periaux, son imprimeur, ou qu'il voulait montrer à quelqu'un de ses hôtes les ruines de l'abbaye de Jumièges qu'il a célébrée en vers et en prose dans un charmant petit volume (3). Ces jours-là, au lieu de passer par Pont-Aude-

(1) Ce chapitre complète ceux que j'ai consacrés à Guttinguer dans mes livres sur « Sainte-Beuve » et « Alfred de Musset ». Il fait partie de la « Jeunesse dorée sous Louis-Philippe » qui paraîtra au « Mercure de France » au mois de novembre prochain, à l'occasion du centenaire d'Alfred de Musset.

(2) Guttinguer eut longtemps une maison à Rouen, rue de Fontenelle, n° 35, et sa première femme possédait, près de cette ville, une propriété à Amfreville-la-Mi-Voie, où ils sont enterrés tous les deux.

(3) Quand parut ce petit livre sur « Jumièges » (1839), Charles Nodier écrivait à Guttinguer, le 23 octobre de cette année :

« Mon cher ami et maître,

« Ma fille me disputerait le plaisir de répondre à votre charmante lettre, si la pauvre femme n'était pas au lit à côté d'une marmotte qu'elle m'a donnée il y a trois jours. Elle me charge donc de vous remercier de votre délicieuse prose et de vos vers délicieux, en attendant qu'elle puisse le faire elle-même.

mer, il prenait à Rouen la voie fluviale, descendait la Seine en bateau jusqu'à Jumièges, et de Jumièges jusqu'au Havre, pour débarquer le lendemain, au son des cloches de Saint-Léonard ou de Sainte-Catherine, dans le vieux port d'Honfleur, si amusant, si pittoresque, avec la porte du seizième siècle de la *Lieutenance*, et les maisons, cuirassées d'ardoises, se soutenant l'une l'autre, comme gens en ribote, qui se détachaient en bleu foncé sur les gradins verdoyants de la côte de Grâce.

De là, sa voiture le conduisait au Chalet en quarante minutes par un chemin privé, ouvert en pleine forêt, qui s'embranché sur la route de Trouville, entre Vasouy et Criquebœuf, et qui n'a pas moins de dix-huit cents mètres de long.

Les invités de Guttinguer, venant de Paris, prenaient ordinairement la route d'Honfleur par Pont-l'Evêque et Trouville, comme étant la plus courte et la plus commode. Cela leur permettait de traverser l'admirable vallée de la Touques, de voir en passant les vieilles maisons de bois et les vieilles églises de Lisieux et de Pont-l'Evêque, et d'arriver directement au Chalet, en côtoyant la mer, de Trouville à Pennedepie, sans aller à Honfleur, dont ils faisaient ensuite un but de promenade.

Quand Alfred Tattet vint au Chalet, il y avait environ vingt ans qu'il était construit. Je crois même qu'il fut le premier et longtemps le seul à attirer les regards sur la côte. Guttinguer en avait

« J'ai à vous remercier pour mon compte de l'inappréciable cadeau que vous faites à mon amitié, en me dédiant vos belles inspirations de « Jumièges ». Je ne comptais plus, hélas ! sur tant de gloire, mort que je suis aux lettres humaines et enterré depuis trois ans dans la poudre des Dictionnaires : mais si je suis tout fier que la lyre me conserve quelque souvenir, je suis plus heureux encore de celui de l'amitié. C'est surtout à ce titre que votre beau sonnet m'a profondément touché. J'y voudrais bien quelques louanges de moins, mais dans la langue que vous parlez avec tant de grâce, les louanges ne tirent heureusement pas à conséquence.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa maîtresse et son roi,

dit la Fontaine. On ne peut trop louer aussi ses amis, et je suis fâché qu'il l'ait oublié, mais vos lecteurs s'en souviendront. Donnez-moi donc votre livre, mon cher Guttinguer, et que ce reflet de votre beau talent qui va briller sur mon nom le sauve du moins d'un entier oubli. On saura que vous m'aimiez, et c'est un titre à être aimé de tous ceux qui apprécient votre esprit et votre cœur.

« Tout à vous pour toujours.

« Charles Nodier,

« De l'Académie Française ».

(Lettre inédite).

rapporté le modèle de la Suisse (1), pays d'origine de son père (2), et l'avait élevé sur la partie de la forêt de Saint-Gatien qui lui était venue de sa première femme (3). Car Ulric, ainsi qu'il le dit dans son roman autobiographique d'*Arthur* — fut marié deux fois : d'abord avec Virginie Gueudry, fille de Jacques-André Gueudry, ancien marchand boucher à Duclair (Seine-Inférieure), qui fit une fortune considérable comme soumissionnaire des armées de la République et de l'Empire (4), et puis avec Alexandrine-Angélique Bouquet, qui fut longtemps sa femme de la main gauche avant d'être la mère légitime de son fils Gabriel (5).

(1) C'est, en effet, un chalet suisse entouré d'un large balcon-promenoir et recouvert d'un toit débordant qui garantit ce balcon de la pluie. Il se compose de quatre pièces en bas, qui, au temps de Guttinguer, servaient de salon, bureau-bibliothèque, salle à manger et salle de billard, et de quatre chambres de maîtres au premier étage. Les domestiques couchaient dans les mansardes. L'intérieur n'offre rien de remarquable, en dehors de la cheminée du salon qui est en marbre bleu et de style Empire.

(2) Le père de Guttinguer, Jean-Ulric, était originaire de Winfelden et fils de feu Daniel Guttinguer et d'Elisabeth Notzby. Son contrat de mariage nous apprend qu'il était marchand à Rouen lorsqu'il épousa, au mois d'avril 1785, Marie-Rose Filleul demeurant en cette ville, paroisse Saint-André-de-la-Ville, fille de Nicolas Filleul, marchand, demeurant à Joumy-en-Vexin, et de feue Marie-Catherine Catel. D'autre part, l'acte de décès de Marie-Rose Filleul (20 janvier 1829), nous dit qu'ils se marièrent à Paris le 27 février 1790 à la chapelle de l'ambassade de Hollande (située rue d'Anjou Saint-Honoré dans l'hôtel Nicolay qui fut ensuite la résidence de Moreau). La date de 1790 doit être fautive. Guttinguer était directeur du Comptoir d'Escompte de la Banque de France de Rouen, au moment du mariage de son fils. Il mourut à Amfreville-la-Mi-Voie, le 30 octobre 1825. (Arch. de l'état-civil de Rouen et d'Amfreville-la-Mi-Voie).

(3) La forêt de Touques, située tout entière sur le territoire de Saint-Gatien, faisait partie de la vicomté d'Auge. C'était un fief de la Couronne. Les ducs d'Orléans en étaient devenus propriétaires par la cession qui en fut faite — de la part de François I^{er}, roi de France, suivant acte reçu par M^{es} Philippe Palanquin et Nicolas Comtesse, notaires au Châtelet de Paris, ratifié par ledit François I^{er} au mois d'avril 1530 — à Louise de Bourbon, princesse de la Roche-sur-Yon comme ayant bail de Louis et Charles de Bourbon, ses enfants, en échange de terres et seigneuries de Leuze et Condé que cette princesse avait, sur la requête du Roi, cédées à l'empereur Charles-Quint pour l'acquit de sa rançon de deux millions d'écus.

Le 8 janvier 1793, en suite d'un cahier des charges en date du 27 novembre 1792, à la requête du mandataire spécial de Louis-Philippe-Joseph Egalité, la forêt de Touques fut adjugée à un sieur Jean-Baptiste Lakanal, demeurant à Paris, rue Montmartre, pour la somme de cinq millions deux cent mille livres. Le 31 janvier 1793, ledit sieur Lakanal revendit les 52/60^{mes} de la forêt à diverses personnes indivises, dont M. Gueudry pour trois soixantièmes. Ceux-ci administrèrent en commun la forêt pendant quelques années ; puis, chacun des acquéreurs devint propriétaire de son lot propre, à la suite de divers actes de partage.

(Renseignements puisés dans les titres de propriété du Chalet de Guttinguer).

(4) Gueudry mourut à Amfreville-la-Mi-Voie, le 18 septembre 1807. Il avait épousé une demoiselle Marie-Françoise Parent qui mourut à Rouen, le 1^{er} février 1799.

(5) Le mariage de Guttinguer avec Alexandrine-Angélique Bouquet fut célébré à la mairie d'Honfleur le 1^{er} juin 1835. Elle était née à Paris, le 15

On m'a certifié autour d'Honfleur que, des deux, la vraie femme de Guttinguer, fut la première, entendez par là qu'elle tint la plus grande place dans sa vie, quoi qu'ils n'eussent vécu que huit ans ensemble. Rien de plus naturel, et d'ailleurs ce n'eût été que justice. Outre que Virginie Gueudry était encore une enfant au moment de son mariage (le 21 février 1811), elle était jolie comme un cœur, orpheline de père et de mère par dessus le marché (1), et elle avait apporté en dot à Guttinguer près de quinze cent mille francs (2). C'est avec cela qu'il mena vingt ans durant une vie de sybarite. Il devait donc un beau cierge à Virginie. Et le fait est qu'au Chalet tout nous parle d'elle, comme jadis aux Lilas de Courcelles, et à la terrasse de Saint-Germain, tout nous parlait de l'autre, Ulric ayant voulu que chacune de ses femmes eût sa résidence propre, on pourrait dire sa petite chapelle. Et l'été dernier, en visitant le Chalet, sous la conduite de la bonne M^{me} Dubourg, mère du propriétaire actuel, je fus frappé d'une

décembre 1799, de Bouquet Etienne, décédé à Paris le 20 juin 1811, et de Marie-Aimée-Gertrude Bandier, décédée le 30 janvier 1809. Elle avait donc trente-six ans. L'acte de mariage dit qu'elle était domiciliée à Honfleur. La vérité, c'est qu'elle y vivait depuis des années maritalement avec Guttinguer qui avait loué une maison rue du Puits et ne régularisa sa situation que sur les instances du curé-doyen de la paroisse de Sainte-Catherine et d'un notaire qui lui servit de témoin. Deux ans et demi avant leur union, le 4 janvier 1833, ils eurent en ensemble un enfant qui fut déclaré à la mairie de Rouen sous le nom de Jules-Gabriel Bouquet — qui était celui de sa mère — et légitimé par leur acte de mariage.

(Renseignements fournis par M. Ch. Bréard, d'Honfleur).

(1) Elle habitait, au moment de son mariage, chez M. Eudeline, son tuteur, rue de Fontenelle, 32, à Rouen.

(2) Elle avait dix-huit ans, étant née à Rouen le 7 novembre 1792 ; Guttinguer en avait vingt-quatre, étant né dans cette ville le 31 janvier 1787. Aux termes de leur contrat de mariage, Jean-Ulric Guttinguer apporta en dot une somme de quarante mille francs « avancée par Monsieur son père sur sa succession ». Virginie Gueudry apporta tous ses droits sur la succession de son père, notamment la propriété de Saint-Gatien. A la mort de M^{me} Guttinguer, l'actif de sa succession s'élevait à 1.232.606 francs, sur lesquels son mari avait droit à un quart en toute propriété, soit 308.151 francs et à pareille somme en usufruit seulement. Pour lui fournir cette somme, il lui fut abandonné le 26 juillet 1832, (lors de l'émancipation de ses filles qui précéda son second mariage et par voie de liquidation), « en toute propriété » : 1^o la propriété de Saint-Gatien, dénommée les trois-soixantièmes de la forêt de Touques pour 200.000 francs ; la terre de Champeaux, près Vinoutiers (Orne), pour 75.000 francs ; 3^o et le reste à prendre sur la masse de la succession. Et « en usufruit » seulement : 1^o la terre de Quatre-Favrils (près Argentan), pour 278.500 francs, et le reste à prendre sur la masse de la succession.

A la mort de Guttinguer, arrivée à Paris, rue Frochot, 6, le 21 novembre 1866, la propriété de Saint-Gatien (le Chalet) fut vendue par ses héritiers et adjugée pour 280.100 francs, le 4 juin 1866, à M. Victor Dubourg.

(Renseignements fournis par M. Albert Dubourg).

chose, c'est qu'elle avait l'air d'ignorer, la seconde femme de Guttinguer, comme moi j'ignorais jusqu'ici la première.

Elle commença par me montrer, au premier étage, la chambre de Virginie et celles de ses deux filles. Et comme à ce mot je lui marquais de l'étonnement :

— Mais oui, Monsieur, ses deux filles. Guttinguer eut deux filles de Virginie Gueudry. L'aînée, prénommée Rose-Virginie (1), fut mariée à M. Herval de Vasouy, fils de l'ancien receveur des domaines du duc d'Orléans à Pont-l'Evêque. L'autre, Marcelle-Francine (2) épousa M. Moutier dont le petit-fils, M. d'Autemarre d'Ervillé habite encore tout près d'ici, sur la côte.

La chambre de Virginie, pour plus de calme, donnait, par derrière, sur les bois et communiquait avec celle de son mari par une petite porte dissimulée dans un angle. A côté s'ouvrait un petit oratoire qui n'existe plus. C'est là que matin et soir, pendant quelques années trop courtes, le mari, la femme et les enfants faisaient la prière en commun. — Ainsi l'avait voulu Virginie, qui était très pieuse, et Guttinguer, qui était protestant, l'avait laissée faire, par amour, et pour se conformer à l'engagement qu'il avait pris devant l'Eglise, le jour de leur mariage, « non seulement de ne point gêner sa future épouse dans l'exercice de la religion catholique romaine, mais encore de permettre que tous les enfants que Dieu leur enverrait fussent élevés dans cette même religion (3). »

Virginie n'avait donc pas été étrangère à la crise de mysticisme que Guttinguer traversa après l'avoir perdue.

Sa chambre à lui donnait également sur les bois et communiquait à son cabinet de travail, qui était au rez-de-chaussée, par un petit escalier tournant dont on voit encore la place au fond du cabinet de toilette

Mais les bois attirent la foudre. Une nuit, un orage terrible, dont on parle encore dans le pays, s'abattit sur le Chalet. Le ciel et la mer ne formaient qu'une nappe de feu, cependant que la foudre ébranlait la terre, et que le vent et la pluie faisaient rage.

Virginie qui était entrée en prières, au début de l'ouragan, eut une telle frayeur, qu'elle en fit une maladie dont elle mourut.

Les chambres des enfants s'ouvraient, par devant sur la mer. Toutes jeunes, elles purent l'admirer, en se réveillant, au fond de

(1) Née le 11 novembre 1811, elle fut mariée le 28 avril 1836.

(2) Née le 24 février 1814, elle fut mariée le 7 mai 1835.

(3) Extrait des registres de la paroisse Sainte-Magdeleine, de Rouen, pour l'année 1811, communiqué par l'archevêché.

leur alcôve, et je ne sais pas de spectacle au monde plus propre à élever l'esprit que la vue de l'immensité. Sans compter que le tableau n'était pas monotone et n'engendrait pas, comme tant d'autres la lassitude ou le spleen. Il était très varié, au contraire, et bien fait pour charmer à la fois l'esprit et les yeux. A droite et à gauche, au premier plan, de chaque côté d'une belle pelouse, s'élevaient des massifs d'hortensias bleus qui, avec les allées couvertes de rhododendrons, étaient l'orgueil de Guttinguer et la gloire du Chalet. Au bas de cette pelouse dévalaient doucement en suivant les plis de la côte, des jardins, des champs, des prairies, traversés de bouquets d'arbres, et par là-dessus, à trois kilomètres environ, une mer de deux lieues et demie de large, ayant comme limite le port du Havre et les hauteurs de Sainte-Adresse.

Les grands hortensias bleus sont morts, et c'est dommage, mais les allées de rhododendrons sont plus belles que jamais (1), et la perspective n'a pas sensiblement changé ; seul, le fond de la toile a subi quelques retouches du fait de l'agrandissement du Havre : il y a moins de voiles à l'horizon et plus de fumée sur la mer. La vapeur a tué les voiliers, ces grands oiseaux de la marine marchande.

Je comprends donc le ravissement d'Alfred Tattet devant ce tableau magnifique, et que Musset, Sainte-Beuve, Antoine de Latour, Dumas, Arvers et tous ceux, hommes et femmes (2), qui furent les hôtes du Chalet de 1825 à 1850, aient tressailli d'enthousiasme à cette vue.

Justement j'ai là, sous les yeux, le sonnet qu'Antoine de Latour (3) fit sur le Chalet quelques jours avant l'arrivée de Tattet.

(1) Ces allées de rhododendrons sont uniques au monde. Couvertes comme des tonnelles, elles forment un labyrinthe de deux hectares d'étendue, où ces arbres merveilleux s'enchevêtrent comme des lianes.

(2) Mme Victor Hugo vint au Chalet en 1835. Elle écrivait à Guttinguer le 15 juin 1839 :

« Comment n'êtes-vous pas dans votre forêt et dans votre maison d'où vous voyez la mer ? Vous me dites pourtant que vous allez vous y rendre. Jouissez donc de ce que vous possédez, si c'est possible ».

Et deux ans après :

« Cher Ulric, que je serais heureuse de pouvoir accepter votre invitation ! J'ai gardé un si doux souvenir du Chalet et de la paix qu'on y goûte. Mais Victor n'est pas libre et j'irai cette année encore à Saint-Prix. Buvez à ma santé un verre d'eau fraîche de la fontaine Virginie et tâchez de m'envoyer un bouquet de vos beaux hortensias bleus ».

(Lettres inédites tirées des papiers de Guttinguer).

(3) Antoine de Latour, dont je n'ai pas besoin de rappeler ici les titres littéraires, était précepteur du duc de Montpensier quand il fit la connaissance de Guttinguer. Il le servit de tout son pouvoir auprès du roi, de la reine et des princes, s'employa à le faire décorer par M. de Salvandy et entretenit avec l'auteur d'« Arthur » une correspondance régulière où il

Ce n'est pas un chef-d'œuvre, il s'en faut de beaucoup, mais tel qu'il est, c'est un document qui a tout de même son intérêt. Le voici :

Une blanche maison, et devant, un jardin
Où parmi ses enfants, le maître vient sourire,
Et feuilleter, assis sous l'odorant jasmin,
Quelque livre où souvent il regarde sans lire ;

Au tomber de la nuit, le murmure lointain
De ce grand Océan qui répond à la lyre.
Dieu répandit ces dons, Ulric, sur ton chemin,
Doux trésors d'un bonheur dont l'image m'attire.

Et c'est la vie, Ulric... jardin mystérieux
Où de l'abîme, hélas ! les esprits envieux
Dans la plus belle fleur cachent plus d'une épine ;

Mais où parfois du moins nous pouvons, sur le soir,
Aspirer la fraîcheur de cette mer divine
Qu'au fond de la pensée on entend sans la voir.

Il y a beaucoup à glaner pour l'histoire de la littérature de la première moitié du dix-neuvième siècle. De celles de ses lettres qui sont en ma possession j'extrais les passages suivants : « Le ciel continue à être serein de toute façon pour nos belles fêtes. Au milieu de toutes ces magnificences ma fête à moi et peut-être la vôtre aussi, c'est le volume de Victor (Hugo) que « les Débats » annoncent ce matin, « les Voix intérieures » : les aura-t-il toutes écoutées ? ». — « Pendant que nous nous enfonçons sous ces sombres aventures de l'imagination, le canon semble vouloir recommencer la poésie de l'Empire, non celle de Lormian ou d'Arnault, mais celle de Napoléon, le seul poète de son temps. Aurons-nous la guerre ou la paix ? mon ami, ni l'une ni l'autre, je le crains. L'Europe me rappelle en ce moment la scène des Deux Ours dans « l'Ours et le Pacha », mais lequel des deux est le véritable ours, et lequel a le plus peur de l'autre ? c'est ce que votre fils sait aussi bien que vous et moi. J'ai grand peur que vous n'ayez trop raison et que nous n'entrions dans l'ère de la barbarie. Cela vaut mieux que l'âge d'airain de la calomnie écrite. Après l'âge d'argent, l'âge de fer, etc., etc., il y a l'âge de la plume et c'est le pire... » (Lettre inédite du 20 octobre 1840).

— Ce Sainte-Beuve est un singulier homme. Tenez voici un lambeau de journal qui m'est tombé sous la main et où on le parodie assez drôlement.

— Lisez-vous le « Journal de Paris » ? Il vous attaquait l'autre matin de la même pierre que Sainte-Beuve. Il accusait Sainte-Beuve de vous avoir découverts, M. Vinet et vous. Vous verrez que le savant critique vous aura pris tous deux pour des contemporains de Ronsard !

— Ou j'étais ? à Dreux, et nous en arrivons, c'était bien triste. « Les Débats » d'hier nous ont donné tout le détail, mais l'impression solennelle de cette grande chose, il ne saurait nous la donner : l'accueil des populations était respectueux et tendre, toute la campagne était là. La douleur du Roi avait toute la grandeur de son caractère, celle des Princes était vive et touchante. Une pensée nous soulageait tous, c'est que la Reine n'était pas là : en serait-elle revenue ? Le cadre de cette grande scène eût été beau avec un rayon de soleil. L'hiver ajoutait à la tristesse de tous. Ce Saint-Denis des rois de Juillet est sur une hauteur qui domine la ville, et comme la dynastie même de ces rois, il remplace une vieille citadelle en ruines. Malheureusement, la chapelle est une déplorable

Hélas ! à cette époque (juillet 1837), M^{me} Guttinguer, première du nom, avait quitté depuis longtemps la terre (1) et son mari avait fini par la remplacer, mais son souvenir, de par ses filles, régnait toujours dans la forêt de Saint-Gatien. Il y a sous bois, à quatre cents mètres du Chalet, dans un endroit délicieux, une petite source qui coule éternellement sur un lit de cailloux de grès rouge. D'où le nom de Rouge-Fontaine qu'elle portait autrefois dans le pays. Guttinguer la débaptisa en l'honneur de sa femme et lui donna le nom de Virginie qu'elle a gardé. Naguère encore, on pouvait le lire sur un écriteau d'ardoise suspendu par lui au tronc du hêtre qui l'ombrage. Témoignage touchant que l'eau de cette source n'eut jamais pour Ulric le défaut de l'eau du Léthé.

Cependant, je remarque que dans ses premiers recueils de poésies où figurent tant de vers datés du Chalet, il n'y en a aucun en mémoire de Virginie. C'est à peine s'il y fait allusion dans la pièce charmante *l'Enfant malade* qu'il a dédiée à sa fille Rose-Virginie (2), et dans la romance des *Deux orphelins* qui contient ce joli couplet à l'adresse de ses filles :

Oui, doux objets de mes tendresses,
 Vous consolez mon souvenir ;
 Vos doux regards sont des caresses
 Vos yeux sont remplis d'avenir ;
 Votre bouche est pure et sincère
 Vos jeux aimables et touchants,
 Oui, mais hélas ! pauvres enfants !
 Hélas ! vous n'avez plus de mère !

Mais, en 1844, quand il réunit ses œuvres poétiques dans *les Deux âges du poète*, il éprouva le besoin de dire au public tout ce qu'il devait à sa première femme, et voici en quels termes il dédia ce livre à Virginie :

construction dans le goût moderne. Je n'ai point vu les caveaux, un petit nombre ont été admis, mais ceux qui en sortaient avaient versé bien des larmes. C'est là qu'a éclaté la douleur de ce pauvre père. Dieu veuille que nous y retournions bien tard, nous avons grand besoin de lui... » (Lettre inédite du 29 janvier 1839, à l'occasion des obsèques de la duchesse de Wurtemberg, fille de Louis-Philippe).

(1) Elle mourut à Rouen, rue Fontenelle, 35, le 13 mars 1819.

(2) « J'ai vu mourir, lui dit-il, la mort est bien amère ! » — Cette pièce est datée de la Mi-Voie, mai 1821. C'était celle que préférait Émile Deschamps. Rose-Virginie qu'il appelait Maria avait alors dix ans. A vingt ans elle faisait des vers qui ne manquaient pas d'une certaine grâce. J'en ai lu quelques-uns dans un album lui ayant appartenu, et sur lequel Sainte-Beuve et J.-J. Ampère écrivirent chacun une poésie imitée de Wordsworth et de Klopstock. Cet album qui est aujourd'hui en la possession de M. d'Erville contient également des vers inédits de Guttinguer à sa fille Francine, intitulés « Arrivée à Paris ».

SON NOM

DÉDICACE

Ton nom ne fut jamais prononcé dans mes vers !
 Ce fut respect, amour et piété, mon ange !
 J'ai craint de profaner des souvenirs si chers.
 Passagère en cet univers,
 Tu quittas un instant la céleste phalange,
 Pour semer de fleurs mon désert...
 Et puis tu disparus ! (mystère inexorable !)
 Pour me laisser sur terre à jamais misérable...
 Oui, malgré ces erreurs douces parfois, ces chants,
 Le malheur a suivi tous ces tristes penchants.
 De l'amour vertueux j'avais perdu les charmes,
 Mes liens se brisaient dans l'horreur, ou les larmes ;
 Ton nom seul survécut, mais si saint, si sacré,
 Si triste ! Je n'osais, j'ai gémi, j'ai pleuré :
 C'est un nom qu'on ne peut tracer que dans un temple,
 Je te l'élèverai, je veux qu'on l'y contemple !

Ecoute : il est au bois une source, au vallon,
 Au vallon que tu m'as donné. Là, soit ton nom !
 Là, je le suspendrai dans le jeune feuillage,
 Sur l'autel de gazon, terme de mon voyage ;
 Là, naîtront pour le dire, au milieu des senteurs,
 Balancés par les vents, les arbres et les fleurs :
 Attaché dans le marbre au hêtre séculaire,
 Il entendra souvent murmurer ma prière,
 Mes regrets éternels, les frissonnantes eaux.
 Cet autel, n'est-ce pas ? vaut mieux que des tombeaux !
 Point de mort, de débris portant le doute à l'âme,
 Un bocage sacré qu'éclaire un nom de femme,
 La solitude amie : au bruit lointain des mers,
 Les zéphyrns embaumés se mêlant dans les airs,
 Dans ces bruits solennels d'ineffable harmonie,
 Un doux nom qui s'entend, un seul nom : « Virginie ! »

Nous savons par le billet ci-dessus de M^{me} Victor Hugo que Guttinguer avait rempli son vœu, avant la publication de cette poésie. — Et M. d'Ervillé, son arrière-petit-fils possède un dessin au crayon représentant la petite église de la Mi-Voie et un coin de la propriété de Guttinguer, au bas duquel Ulric a écrit ces vers datés de janvier 1845 :

Témoin des jours choisis, doux et triste séjour
 Où tant d'heures jadis au bonheur sont écloses,
 Je ne vois plus en toi, regardant à l'entour,
 Que pierre et que cyprès où fleurissaient les roses,
 Que la mort et le deuil où rayonnait l'amour.

Je ne m'étonne donc pas que Guttinguer ait voulu être enterré à côté de sa première femme.

Cependant, du jour où la seconde lui donna un fils, il semble que cet enfant devint l'objet de toutes ses prédilections (1).

Il y a dans ses *Fables et Méditations*, immédiatement après la pièce de *l'Enfant malade*, une belle ode à *Gabriel* qui porte la date d'octobre 1835.

Benjamin ! Benjamin ! jeune fils d'un vieux père,
 Qu'au beau livre de Dieu ton histoire m'est chère !
 Que de fois je la lis, à présent que le Ciel
 M'a fait un Benjamin dans mon cher Gabriel !
 Qu'on trouve là du cœur un étonnant mystère,
 Un prodige où tout montre à bénir l'Éternel !
 Puis, quels fertiles pleurs, vieux Jacob, que les tiennes (2).
 Et que depuis longtemps, j'y viens mêler les miennes !
 Car vous en apportez avec vous, malgré vous,
 Pauvres enfants suivis du Dieu fort et jaloux.
 Symbole déchirant de nos douleurs amères,
 Tes peines, ô Jacob, racontent nos misères,
 A nous, pères souffrants et par l'âge affaiblis !
 Et d'abord il faudra quitter ce jeune fils,
 Qu'il aille en d'autres mains, aux terres étrangères !
 Qu'il passe le désert où sont tant d'ennemis.
 Oh ! qui le veillera comme moi, sur la route !
 Ma voix n'est-elle pas la seule qu'il écoute !
 Qui lui criera : Prends garde, ici, là !... pauvres yeux,
 Pour le suivre si loin, ah ! vous êtes trop vieux !
 Qui le ramènera, s'il soutient le voyage ?
 Me retrouvera-t-il, moi que dévore l'âge,
 Qui vais vite à vieillir, quand lui, sur le chemin,
 Joue et court, et me crie en me tirant la main :
 « Viens donc, père, viens donc ! viens aux jeux de la terre,
 « Avec moi ! marchons vite ! » O tristesse, ô misère !
 Que de vie et de joie en ces derniers enfans !
 Quel éclat sur ces fronts ! nous, que de cheveux blancs !
 O Jacob ! premiers jours si solennels du monde,
 Terre de Chanaan en prophètes féconde,
 Vous nous apprenez tout, et vous nous retracez
 Nos peines d'aujourd'hui dans nos malheurs passés !

Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les vers où Guttinguer se donne comme un vieillard. En 1835, il n'était pas si vieux qu'il avait l'air de le dire, il était encore très vert, malgré

(1) Guttinguer eut, en effet, des tendresses particulières pour son fils. Quand il mourut, il l'avantagea par testament de la quotité disponible (soit un quart) sur sa succession.

(2) Lamartine, lui aussi, a employé le mot « pleurs » au féminin. Mais pourquoi Guttinguer a-t-il employé « quels » au masculin ?

ses cinquante ans et il resta jeune de corps et d'esprit jusque dans l'extrême vieillesse (1), mais c'est un fait qu'il était revenu de tout et qu'il en parlait comme un sage, depuis qu'il avait épousé la mère de son fils Gabriel (2).

N'oublions pas, en effet, qu'*Arthur* (3) est de 1837 et que cette autobiographie de Guttinguer édifia tout le monde à son apparition, même Sainte-Beuve qui, entre son voyage au Chalet, en 1830, et la publication de ce livre, avait eu, lui aussi, sa crise de mysticisme et connu tous les orages du cœur. Je me trompe : il y avait deux jeunes hommes parmi les familiers de Guttinguer, que le roman d'*Arthur* laissa froids, c'est Alfred Tattet et Alfred de Musset, les deux inséparables. Mais le vieux pécheur ne désespérait pas de leur conversion. Il disait au premier, à Bury, au mois de septembre 1836 :

Un mot nous a frappés au Livre salutaire (4)
Que nous lisions hier : « A l'homme seul, sur terre,
« Le ciel a fait le don de savoir admirer ! »
Il en est un plus grand, Alfred, c'est d'adorer.

Sans doute, mais il était dans la destinée de Tattet de ne jamais adorer que les femmes et, ce qu'il y a de pis, les femmes des autres. Quant à Musset, malgré toutes les railleries avec lesquelles il semblait accueillir les sermons de Guttinguer, je ne suis pas éloigné de croire qu'il lui dut les éclairs religieux qui traversent ses beaux poèmes de *Rolla* et de *l'Espoir en Dieu*. En tout cas, Guttinguer, qui l'avait reçu au Chalet au mois de juillet 1829, vit un jour se réaliser le vœu qu'il formait alors pour lui. Il lui disait :

Ingrat ! J'allais prêcher ! Quelle inutile peine !
Le génie a sa voie, et son sort qui l'entraîne ;

(1) Paul Foucher lui écrivait le 2 mars 1860 :

« ... Si j'ai un moment dans ma vie « tourbillonnée » pour courir jusqu'à l'allée Frochot, croyez que je le saisirai bientôt. En attendant, si en vous promenant le mardi soir vous voulez bien « sans quitter votre paletot », monter mes quatre étages, vous savez si je serai heureux de vous voir et ma femme de vous connaître, ainsi que votre fils, si vous nous l'amenez.

« N'alléguez pas surtout l'excuse de votre âge, car vous êtes le plus jeune de nous tous ». (Lettre inédite).

(2) Sainte-Beuve écrivait en 1836 à Victor Pavie : « Guttinguer, marié à Saint-Germain, où il a acheté une maison, dévot, pratiquant et pourtant « malade » encore ». On sait ce que « malade » voulait dire sous la plume de l'auteur de « Volupté ».

(3) Sur le roman d'« Arthur », voir notre ouvrage sur « Sainte-Beuve », t. I.

(4) Guttinguer était un grand lecteur de la Bible, en sa qualité de protestant.

Son sentier inconnu, changeant, capricieux,
 Qui descend bien longtemps, pour remonter aux cieux .
 Je ferais à le suivre une stérile étude
 J'espère en ton ami si cher : « la solitude »,
 Qu'il te recueillera dans ses bras caressants,
 Que Dieu, pour revenir, te donnera le temps ;
 De toutes ses faveurs, hélas ! c'est la dernière !
 Puisse-t-il à tes yeux amener la lumière,
 Des fruits de la sagesse orner enfin ton front,
 Te donner à Racine, et t'ôter à Byron ! (1)

Le jour était proche où la colère de l'amour allait inspirer à Musset, dans le recueillement de la solitude, les plus beaux chants qui soient sortis de sa lyre, et le *donner*, poétiquement au moins, à l'illustre auteur de *Phèdre* et d'*Athalie*.

J'aurais été heureux de trouver au Chalet la trace du séjour qu'y firent Musset et Sainte-Beuve ; je ne l'ai aperçue nulle part, pas même sur le tronc de hêtre séculaire qui recouvre la fontaine Virginie. Pourtant, c'était l'habitude des poètes romantiques de graver leurs noms sur l'écorce des arbres. Chateaubriand et Lamartine l'ont fait plus d'une fois au cours de leurs pérégrinations. Ils entaillaient l'écorce avec la pointe de leur couteau, et les arbres meurtris, contrairement à ce que le temps fait ailleurs, accentuaient en vieillissant le relief de leur chiffre, afin qu'il durât autant qu'eux.

Tant il y a que, sans les vers de Guttinguer et ceux que lui dédia Musset, qui sont dans toutes les bouches, le souvenir des glorieux hôtes du Chalet serait effacé. Celui de Guttinguer lui-même y est-il beaucoup plus vivant ? A part les propriétaires actuels de cette maison historique, qui se souvient, dans le pays, de celui qui l'édifia et lui fit dans le monde littéraire une si grande renommée ? L'autre jour, à Honfleur, je fus scandalisé d'apprendre que son nom ne figurait pas sur une plaque de rue, et je le fus davantage encore, en visitant le petit musée, que les amis du *Vieux-Honfleur* ont installé sur le port, dans l'ancienne église désaffectée de Saint-Etienne, de ne pas voir son portrait à côté des bustes de Le Play et d'Albert Sorel.

On me dira que Guttinguer n'était pas d'Honfleur. Qu'importe ? Ceux qui font de telle cité leur patrie d'adoption, qui la célèbrent avec talent et contribuent ainsi à sa gloire, ont autant de droits, si non plus, à sa reconnaissance, que ceux à qui elle a donné le jour, souventes fois par hasard. Or, c'est précisément le cas d'Ulric

(1) « Fables et Méditations », 2^e édition, Paris, Joubert, 1837, p. 89.

Guttinguer. Du jour où il habita le Chalet, il se considéra comme citoyen d'Honfleur. Et nous avons vu qu'il y était domicilié lors de son second mariage. Il a chanté Honfleur sur tous les tons. La description qu'il nous en a laissée est même une de ses meilleures pages. Mais ce n'est pas tout : il attira dans cette petite cité des gens de lettres et des artistes qui se prirent d'admiration pour ses vieux monuments et ses vieilles rues et le popularisèrent par leurs ouvrages. Il me semble que cela vaut bien un bout d'inscription sur une plaque de marbre.

Que si l'on m'objectait encore que le nom de Guttinguer ne dit pas grand'chose aujourd'hui, je répondrais que c'est le sort de tous ceux qui n'eurent qu'un talent de second ordre, mais qu'il appartient malgré tout à l'histoire du Romantisme, où il eut sa part d'influence, et que celui-là ne saurait mourir tout entier qui, en 1843, le soir d'un banquet où il avait réuni Victor Hugo, Arvers, Ch. Nodier et Musset, s'écriait, tout glorieux de se rendre justice :

J'ai vu Trilby, dans sa jeunesse,
Plus diable que ceux qu'il faisait,
Et je le vois, dans sa vieillesse,
Plus ange que ceux qu'il créait.
J'ai vu naître le « Han d'Islande »
Où le journal savant et fier,
Toujours écumant sous la bande,
Cherchait l'ours aux ongles de fer
Et ne voyait pas la guiriande
D'Ethel et de son Ordener.

L'enfant de ce siècle sublime
A moi venait se confesser ;
Sur le sentimental abîme
J'ai pu l'entendre et l'embrasser.
J'ai, littérateur volontaire,
Entre l'« Emile » et l'« Antony »,
Chargé sur Monsieur de Voltaire.
J'ai combattu pour « Hernani » ;
A la littérature neuve
Je me suis voué, corps et cœur :

J'ai pris dans mes bras Sainte-Beuve,
Comme le grand consolateur.
Amoureux comme l'Allemagne,
Je mourais au temps de Werther ;
Quand j'ai lu les « Contes d'Espagne »,
Semblable au bouchon de champagne,
Comme lui je sautais en l'air.

Dans mes jours devenus plus graves
Viennent des vers plus sérieux,
Et je me trouve tout heureux
De vieillir avec les « Burgraves ».

Faisceau de poètes-amis,
Vous êtes ma seule couronne !
Il me semble que je rayonne,
Ainsi, quand je vous réunis,
Vos vers, qui charment ma mémoire,
Font mon auréole de gloire,
Mon culte, ma félicité.
Quand sur ces airs, j'ai bien chanté,
Heureux comme d'une Victoire
Sur leur aile aux cieux emporté
Ainsi ; quand je vous réunis,
Je vais commodément à la postérité (1).

Léon SÉCHÉ.

(1) « Les Lilas de 1843 », dans « les Deux âges du poète ».

LA JEUNESSE DORÉE

SOUS LOUIS-PHILIPPE

(DOCUMENTS INÉDITS)

ALFRED TATTET

I

Fils et petit-fils d'agents de change (1) qui avaient fait fortune rue de l'Echiquier, où il naquit le 19 novembre 1809, Alfred Tattet habitait, en 1830, rue Grange-Batelière, l'hôtel que son père avait acheté, sous la Restauration, du marquis de Lillers, ancien chambellan de Napoléon, lequel l'avait acheté de M. Bocher. C'est même à cette circonstance qu'Alfred Tattet dut sa liaison avec Charles et Alfred Bocher — leur père ayant continué d'habiter cet hôtel, après l'avoir vendu (2).

La rue Grange-Batelière n'avait pas alors la même configuration qu'aujourd'hui. Quand on y entrait par la rue du Faubourg-Montmartre, elle faisait un coude à la hauteur de la rue Rossini actuelle et débouchait, par un second crochet, au lieu et place de la rue Drouot, entre le boulevard Montmartre et le boulevard de Gand ! C'était un des principaux centres d'affaires et de plaisirs, depuis qu'on avait transporté l'Opéra, de la rue Richelieu à la rue Le Peletier, c'est-à-dire depuis l'assassinat du duc de Berry (3).

Le n° 1 de la rue Drouot, autrefois n° 1 de la rue Grange-Batelière, était occupé par l'hôtel de Gramont qui avait appartenu,

(1) Charles-Frédéric-Guillaume Tattet, grand-père d'Alfred, avait débuté à la banque Perregaux et reçu en don du premier Consul une charge d'agent de change le 10 juillet 1801. — Son fils, Pierre-Frédéric-Ferdinand, père d'Alfred, fut agent de change du 22 octobre 1817 au 17 septembre 1823. (« Note de M. Eugène Tattet »).

(2) « Mémoires de Charles Bocher », t. I, p. 98. — Cet hôtel était situé au n° 15, aujourd'hui n° 12.

(3) On sait que l'Opéra était situé alors sur l'emplacement du square Louvois actuel.

vers 1820, à M. Morel de Vindé, l'ami de M. et M^{me} Charles, et, quelques années après, à M. Fould, banquier (1).

Aux n^{os} 3 et 5 étaient l'hôtel de Choiseul, l'ancien ministre du roi Louis XV, qu'on avait affecté à la direction et à l'administration de l'Opéra.

Au n^o 2 était l'hôtel Delaage qui, après avoir été habité par Gabriel Delessert, futur préfet de police, et puis par Foucher-Borel, agent de Louis XVIII pendant l'émigration, devint le siège du Jockey-Club.

La Taglioni habita longtemps au n^o 4, et Viardot au n^o 13. — Enfin, au n^o 6, s'élevait l'hôtel d'Auguy, où fut donné, sous le Directoire, le bal fameux des Victimes, et qui, sous l'Empire, fut le Cercle des étrangers. C'était encore une maison de jeu sous la monarchie de Juillet ; or, comme Alfred Tattet demeurait presque en face, il arrivait souvent qu'en sortant de chez lui entre deux vins, les lions et les dandys, ses camarades, allaient s'y faire décaver.

Alfred Tattet avait d'abord recruté ses amis dans l'industrie et la finance. C'étaient les quatre frères Ternaux, Hippolyte et Alfred Mosselman, Feray, Sallandrouze-Lamornix, Edouard Manuel, les frères Bocher, etc. Mais il était si érudit et si lettré qu'il éprouva très vite le besoin de se créer des relations dans le monde des arts et des lettres. C'est Arvers, son condisciple de l'institution Massin, qui se chargea de le présenter à Alfred de Musset. Celui-ci le mit en rapports avec Guttinguer et Roger de Beauvoir, et puis vinrent à la ronde Achille Bouchet, Victor Roqueplan, Alfred Arago, Florimond Levot, Emile de Girardin, Romieu, Sainte-Beuve, d'Alton-Shée et son jeune collègue à la Chambre des Pairs, le comte Germain, qui, pour rendre plus attrayantes les réunions de la rue Grange-Batelière, ne trouva rien de mieux que d'y amener sa maîtresse, la sémillante Virginie Déjazet.

Et ici qu'on me permette d'ouvrir une parenthèse. Il y a trois ans, quand je publiai les lettres d'amour de Frétilton à Félix Arvers (2), j'ignorais ce détail, que m'apprirent depuis les *Mémoires de Charles Bocher*, et j'insinuai que Félix et Virginie avaient dû lier connaissance dans quelque maison où l'on faisait la fête. Je ne m'étais pas trompé. Seulement ce n'était ni au

(1) C'est même au bout du jardin de l'hôtel de Gramont que fut bâti l'Opéra de la rue Le Peletier. Une partie de ce jardin devint alors une double galerie de boutiques qui conduisait du boulevard à la nouvelle salle.

(2) Voir notre « Alfred de Musset », t. I, pp. 227 et sq.

Rocher de Cancale, ni au *Café de Paris*, c'était tout simplement chez Alfred Tattet. Je ne m'étonne donc plus qu'en 1834 ce dernier ait emmené Déjazet en Italie.

Les compagnons de plaisir de la rue Grange-Batelière, suivant en cela l'exemple de leur amphitryon, avaient pris de bonne heure l'habitude de se repasser leurs maîtresses et de mettre tout en commun, jusqu'à l'argent. Je ne vois guère qu'Alfred de Musset qui, sous ce rapport, ait toujours fait bande à part, encore qu'il ait eu plus d'une fois recours à la bourse de Tattet pour payer ses dettes de jeu. Il faut dire qu'il était capricieux comme une jolie femme et le moins régulier des hommes dans son commerce avec ses amis. Comme l'écrivait un jour Tattet, on ne le voyait « que dans les grandes joies ou dans les grandes douleurs », partant, quand il était heureux ou malheureux au jeu ou en amour. Mais il était si séduisant dans son élégance native, avec sa tête de Chérubin et son petit air cavalier, il savait être si aimable, quand il voulait s'en donner la peine, qu'il était toujours le bienvenu rue Grange-Batelière, à Bury ou à Margency (1). Ces jours-là, il était bien rare que la Muse ne lui soufflât quelques rimes nouvelles, et lorsque, après une chevauchée en forêt, M^{me} Tattet, la mère d'Alfred, tendait en souriant son album au jeune poète, elle était à peu près sûre qu'il y coucherait de jolis vers. Les stances désolées de *Tristesse* lui vinrent de la sorte, en descendant de cheval, et aussi le sonnet suivant que son frère ne voulut jamais faire entrer dans ses œuvres complètes, de peur d'accréditer sans doute la légende fâcheuse qui les lui avait inspirés :

Qu'un sot me calomnie, il ne m'importe guère,
Que sous le faux semblant d'un intérêt vulgaire,
Ceux mêmes dont hier j'aurai serré la main
Me proclament, ce soir, ivrogne et libertin,

Ils sont moins mes amis que le verre de vin
Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère ;
Mais vous, qui connaissez mon âme tout entière,
A qui je n'ai jamais rien tu, même un chagrin,

Est-ce à vous de me faire une telle injustice
Et m'avez-vous si vite à ce point oublié ?
Ah ! ce qui n'est qu'un mal n'en faites pas un vice.

(1) Bury était la maison de campagne de M. Tattet père ; Margency, le pavillon de chasse ou de rendez-vous du fils. On menait joyeuse vie dans l'une et l'autre. Bury existe encore : il est situé près d'Ernont, dans la vallée de Montmorency.

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
Laissez plutôt tomber quelque pleurs de pitié
Qu'à d'anciens souvenirs devrait votre amitié.

Ce qu'il y a de singulier dans ces vers poignants, c'est que Musset les composa pour M^{me} Jaubert, sa marraine ; d'où je conclus que M^{me} Tattet lui faisait les mêmes reproches. Elle ne l'en aimait pas moins d'ailleurs. Et comment ne l'aurait-elle pas aimé, après tout ce qu'elle savait de lui et tout ce qu'elle en avait entendu dire ? N'est-ce pas à Bury qu'il avait lu pour la première fois *la Coupe et les lèbres*, et cette fleur étincelante de jeunesse et de poésie ne l'avait-il pas ensuite épinglée à la boutonnière de son fils ? Cela remontait à 1832. Deux ans plus tard, quand il revint, le cœur saignant, de sa folle équipée de Venise, n'est-ce pas encore à Bury qu'il trouva le réconfort dont il avait si grand besoin ? Il avait tout brisé, tout mis en pièces chez lui, en y rentrant, les bibelots, les gravures et les livres. Alfred Tattet fut assez heureux pour le réconcilier alors avec l'art et la vie, en lui faisant accepter une belle épreuve de la *Sainte-Cécile* de Raphaël. Ce sont là des choses qui ne sauraient s'oublier de part ni d'autre. Aussi, longtemps après, à Bury encore, Musset s'écriait-il dans une heure d'allégresse :

Qu'il est doux d'être au monde, et quel bien que la vie !
Tu le disais, ce soir, par un beau jour d'été,
Tu le disais, ami, dans un site enchanté
Sur le plus vert coteau de ta forêt chérie.

Nos chevaux, au soleil, foulaiement l'herbe fleurie :
Et moi, silencieux, courant à ton côté
Je laissais au hasard flotter ma rêverie ;
Mais dans le fond du cœur je me suis répété :

— Oui, la vie est un bien, la joie est une ivresse ;
Il est doux d'en user sans crainte et sans soucis ;
Il est doux de fêter les dieux de sa jeunesse,

De couronner de fleurs son verre et sa maîtresse,
D'avoir vécu trente ans comme Dieu l'a permis,
Et, si jeunes encor, d'être de vieux amis.

Cependant, si Musset était l'ami dont Tattet se montrait le plus glorieux à juste titre, ce n'était pas celui qui était le plus près de son cœur. Et Musset le savait bien. « Ne m'appellez jamais illustre, lui écrivait-il un jour, vous me feriez regretter de ne pas l'être. Quand vous voudrez me faire un compliment, appelez-moi votre

ami... (1). » Mais l'ami préféré de Tattet se nommait Félix Arvers. Lui seul, depuis qu'ils s'étaient rencontrés sur les bancs de l'institution Massin, était dans ses secrets les plus intimes ; lui seul le tutoyait de tous les camarades ; lui seul avait l'oreille et la confiance de ses parents. C'est au point qu'ils lui avaient fait l'honneur de le demander comme parrain de leur fille.

Quand Alfred passait la frontière, et cela lui arrivait chaque fois qu'il enlevait une femme mariée, c'est Arvers qu'il chargeait de ses intérêts durant son absence. Il voyageait même, pour plus de sûreté, sous son nom et avec son passeport — ce qui faillit lui attirer un jour à Naples une histoire assez désagréable. Mais il n'était pas de ceux qu'on prend sans vert. Il avait un tel aplomb, il était si entraînant et si joyeux, qu'il se tirait de toutes les mauvaises passe. — « Vous, Arvers, allons donc ! J'étais à Massin avec lui, il me semble que je dois le connaître ! — N'empêche, Monsieur, que je suis son cousin-germain, voire même que nous nous appelons Félix tous deux ! » — Et pendant qu'il roulait dans la voiture d'Hippolyte Mosselman ; pendant que Ternaux, Sallandrouze et Dejean surveillaient les abords du palais de justice, Arvers faisait la navette entre la rue Grande-Batelière et Bury, et manœuvrait si bien qu'il conjurait les foudres paternelles. Et ne croyez pas qu'ils se désintéressaient, étant en puissance de femme, des choses et des gens qu'il laissait derrière lui. Il continuait de se tenir au courant de la vie parisienne. Il lisait tous les journaux et toutes les nouveautés littéraires, surtout celles qui étaient signées de noms connus, il s'amusait de tous les bruits du boulevard et du théâtre, car s'il n'était pas chiche de son encre, il avait dans Guttin-guer le correspondant le mieux informé de Paris. Et lorsqu'il revenait d'Allemagne, de Belgique ou d'Italie, avec ou sans la dame de ses pensées, qui restait, en effet, quelquefois en route, c'est tout juste si l'on ne tuait pas le veau gras à Bury, tant on était heureux de le revoir.

Cette vie désordonnée dura environ dix ans. Mais tout a une fin. Un beau jour, on apprit que Tattet se retirait du monde où l'on s'amuse. Il avait encore enlevé une femme mariée, mais cette fois pour de bon, j'entends pour en faire sa maîtresse légitime. Par malheur, la dame appartenait, au regard de la loi, à un Allemand de Francfort qui ne voulait point se prêter à la combinaison, au moyen du divorce. En sorte que, après une fugue de plusieurs mois, comme ils ne pouvaient vivre maritalement à Paris sans

1) Lettre du 17 août 1838.

risquer d'être appréhendés au corps, nos amoureux prirent le parti d'aller se cacher dans la forêt de Fontainebleau. Ce fut un gros événement sur le boulevard de Gand. On en parla longtemps chez Tortoni, au Café de Paris, au bal Mabille et chez les Frères-Provençaux. Mais il était pour l'heure si bien enjôlé, dominé, conquis, que rien n'en empêcha Tattet de donner suite à son projet de retraite. Et ce fut chez l'ami Guttinguer, dans sa maison des Lilas, à Courcelles, que tous les camarades se réunirent au mois de mai 1843 pour lui faire leurs adieux. On connaît le beau sonnet que Musset lui dédia à cette occasion :

Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir !
Adieu ; laissez les sots blâmer votre folie,
Quel que soit le chemin, quel que soit l'avenir,
Le seul guide en ce monde est la main d'une amie.

Vous me laissez pourtant bien seul, moi qui m'ennuie.
Mais qu'importe ? L'espoir de vous voir revenir
Me donnera, malgré les dégoûts de la vie,
Ce courage d'enfant qui consiste à vieillir.

Quelquefois seulement, près de votre maîtresse,
Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse
Mieux que l'épervier d'or dont mon casque est armé ;

Qui vous a tout de suite et librement aimé,
Dans la force et la fleur de la belle jeunesse,
Et qui dort maintenant à tout jamais fermé.

II

J'ai visité tout récemment, par une belle journée d'été, en compagnie de Georges d'Espèrès et d'Aristide Marie, le distingué biographe de Célestin Nanteuil, la maison dite la Madeleine, où Tattet passa les dernières années de sa vie. Elle est bâtie sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, du côté de Samois dont elle dépend, au penchant d'un coteau qui regarde la Seine, presque en face de la petite chartreuse de Valvins, où mourut Stéphane Mallarmé.

Cette maison qui fut à l'origine un simple pavillon de chasse, a une histoire assez intéressante.

Après avoir fait partie du domaine privé du roi Charles X et de la liste civile de Louis-Philippe, elle fut réunie au domaine de l'État par un décret du gouvernement provisoire du 18 avril 1848.

M^{me} Hamelin, l'ancienne merveilleuse du Directoire devenue la confidente de Chateaubriand, en fut locataire pendant qu'elle était aux gages de Montrond, cette âme damnée de « Paillasse-Talleyrand », comme elle disait. Berryer l'y visita plus d'une fois en se rendant à sa propriété d'Augerville, et elle y a écrit un certain nombre de lettres extrêmement piquantes que M. André Gayot a eu la bonne fortune de découvrir. M^{me} Hamelin se plaisait beaucoup à la Madeleine ; elle adorait ce coin de l'Ile-de-France et en parlait avec autant de charme et d'enthousiasme que M^{me} de Sévigné décrivant les Rochers :

« Cette nouvelle route, disait-elle le 19 octobre 1840, est une suite de Téniers, c'est la nature verte encore, mais ivre des vendanges ; la vapeur traverse tout, vit avec ces charmants cottages ; c'est un million de fois plus joli que tout ce que l'Angleterre offre de plus joli, surtout par la variété inouïe des aspects, et ce mot, variété n'existe pas dans l'empire britannique, mais ils font bien les traités et paraissent encore plus habiles que Paillasse-Talleyrand. Donc on arrive à Corbeil, on traverse à l'instant le dernier champ de bataille choisi par Napoléon pour défendre sa France, l'on admire cette admirable position, unique en France, dit-on, avec laquelle il pouvait reformer son armée, défier l'Europe, puis l'attaquer et la vaincre encore. Raguse donna quittance pour solde, et, ma foi, ce compte est bon pour eux.

« Après ce terrible spectacle des plaines d'Essonnes, vous traversez les belles futaies de Fontainebleau et vous voilà à la Madeleine, devant une matelotte ou des perdreaux...

« Nous avons ici un éclat, une fraîcheur, un air vivifiant qui sèche les larmes en caressant les joues. Les soirées surtout sont radieuses, tant la rivière, la lune, la futaie font assaut d'enchantements ! O belle Patrie ! toi seule étais digne du lumineux passage de Napoléon (1). »

Mise en vente par l'administration des Domaines, sous la présidence de Louis-Napoléon, la Madeleine fut adjugée, le 13 juin 1851, à Alfred Tattet, qui l'habitait depuis le départ de M^{me} Hamelin.

Je ne garantis pas que le paysage soit resté le même, en tout cas j'aperçois sur les coteaux des maisons blanches et rouges qui ne sont pas du temps, et la Madeleine n'avait certainement pas l'aspect bourgeois qu'elle présente aujourd'hui. Les deux ailes

(1) Communiqué par M. André Gayot.

dont on l'a flanquée et alourdie n'existaient pas. C'était un petit pavillon, de style dix-huitième siècle, composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage mansardé, dont la porte, du côté de la forêt, s'ouvrait au ras du sol, et dont les fenêtres, du côté de la Seine, donnaient sur un jardin à la française encadré de charmilles. Les communs et les écuries étaient dissimulés derrière un rideau d'arbres. Le principal, d'aucuns diraient l'unique agrément de cette maisonnette, était le voisinage de la forêt et le coup d'œil admirable dont on jouit sur la Seine. Elle arrive, à la hauteur de Samoreau, dans un tournant d'une courbe molle, s'attarde à caresser ses berges plates ou bien encore à respirer la fraîcheur que les grands bois répandent sur elle, et puis elle passe, avec un léger froufrou de robe trainante, entre la Madeleine et les hameaux épars de Vulaines et de Valvins, pour se perdre, au-dessous de Samoie, dans un bruit lointain de guinguettes ou de coups de filets plombés tombant sur l'eau.

C'est évidemment ce ravissant spectacle qui avait enchaîné Tattet à cette rive, car il aimait trop les arts pour ne pas aimer la nature. « Quelle belle chose, écrivait-il un jour, en contemplant la mer, de la terrasse du chalet de Guttinguer, que d'avoir encore au fond du cœur un petit coin intact qui s'ouvre à ce qui est grand ! » Mais il n'était pas homme à se contenter de la vue des choses, il voulait en jouir de toutes les façons, aussi son premier soin fut-il d'embellir l'intérieur de la Madeleine. Les murs étaient à peu près nus, quand il en devint propriétaire : il appela un peintre décorateur qu'il chargea de peindre sur les panneaux blanc et or de son petit salon, dans un encadrement de style Empire, les figures des neuf Muses, afin que, lorsqu'il leur plairait de venir le voir, Arvers, Guttinguer et Musset se crussent chez eux au milieu d'elles.

Mais ils n'attendirent pas qu'il fût installé à la Madeleine pour le visiter à Fontainebleau. Ils vinrent le voir souvent, dans les premiers temps surtout, pour l'habituer à sa vie nouvelle. Et si, à la longue, ils espacèrent un peu trop leurs visites, ce ne fut jamais par indifférence, oh ! non ; ils n'étaient pas de ceux qui laissent pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié. Mais Guttinguer n'était plus jeune, quoique toujours vert. Les quatre heures de chemin de fer qu'il y avait de Paris à Fontainebleau, aller et retour, avaient fini par l'importuner. Sans compter qu'il habitait plus souvent à Saint-Germain qu'à Paris. Et quant à Musset, il avait pour excuse que, lorsqu'il n'était pas au lit, son médecin

l'envoyait dans les Vosges. Nous avons même quelques lettres de lui, datées de cette époque, qui prouvent que, de loin comme de près, le souvenir de Tattet ne cessait de le poursuivre.

Oui, mon cher, lui écrivait-il de Mirecourt le 28 mai 1845, je suis dans les Vosges, et vous pouvez dire en songeant à moi : « Epinal, Vosges, Epinal », en toute vérité, car, grâce à l'amabilité du préfet et aux avances flatteuses des indigènes, je voltige de-ci et de-là, en attendant que l'eau de Plombières soit chaude. Je suis un papillon de mairies, une Joconde d'arrondissement, je dîne avec des principaux de collège et même des inspecteurs généraux, l'unique gendarme des bougs circonvoisins se découvre devant ma boutonnière, je suis fêté partout, on m'offre de la bière. Je ne sais pas encore ce qu'en pensent les dames, attendu qu'il n'y en a pas. Ça et là quelques potirons affectent bien la forme humaine, mais c'est une contrefaçon lorraine. J'ai vu à Lagny, près Paris, une assez jolie maîtresse de poste, et quelques volées de grisettes à Nancy (le hussard y respire).

Entre tous les pays que j'ai visités, la Champagne partout m'a ravi, ou du moins la moitié de la Champagne. Je ne sais qui l'a surnommée *pouilleuse*, mais c'était un grand géographe. La langue n'a point d'autre mot, il n'y a point d'équivalent, lorsqu'on regarde avec délices ces belles plaines de sable et de craie, cette nature *luxuriante* d'échalas, ces oriflammes de toiles de blanchisseuse, et ces habitations charmantes qui saluent le passant en attendant qu'elles tombent, ces clochers pleins d'urbanité qui semblent toujours prêts à ôter leurs toits pour vous faire accueil. Napoléon est inexcusable d'avoir piétiné sur ce beau pays avec ses escadrons crottés ; ce devait être le théâtre choisi par un romancier d'outre-mer pour une pastorale à la crème : deux amants persécutés, par exemple, se donnent un rendez-vous clandestin au milieu de cette contrée pittoresque. Où trouver un endroit propice pour se dérober aux yeux des jaloux ? Point d'arbres, pas un buisson à six lieues à la ronde ; les toiles de blanchisseuses sont à jour. La campagne est plate comme une écuelle ; avec une lorgnette de poche on voit depuis la cathédrale de Strasbourg jusqu'à Notre-Dame. Que faire ? Ils se couchent à plat ventre dans un sillon parfaitement chauve et se récitent un chapitre de Balzac. Voilà, je crois, une situation.

Sérieusement parlant, j'aurais mauvaise grâce à me moquer de ces braves gens qui me reçoivent à merveille. Je suis ici d'un calme incomparable, chose dont j'avais grand besoin. Si peu que je voie, je vois du nouveau. Ce ne sont pas, du moins, les mêmes bottines, les mêmes tailleurs, ce sont d'autres Buloz, des Gerdrez différents (1), des protes qui ne m'impriment pas, des créanciers à qui je ne dois rien. Ce spectacle innocent me rafraîchit beaucoup. Mon argent se réjouit de m'appartenir. Du reste, je suis d'une sagesse exemplaire.

Adieu, cher Alfred, présentez mes respects à Madame, d'abord, puis à M. le comte (2), à M^{lle} Jeanne (3) ; on me dit que je trouverai à

(1) Gerdrez était le caissier de la « Revue des Deux-Mondes ».

(2) Le comte Andréani, sans doute, qui fut légataire universel d'Alfred Tattet.

(3) Fille de Tattet.

Plombières (si j'y vais) plusieurs genres de sylphides. Si j'y découvre, par hasard, l'objet qui doit me fixer pour la vie, je vous en ferai part sous le sceau du secret avant que tout le monde le sache. Ecrivez-moi à Mirecourt.

A vous.

Alfred DE MUSSET (1).

Au mois de septembre suivant, Musset était de retour à Paris, et voici la nouvelle lettre qu'il adressait à Alfred Tattet.

Merci, mon cher ami, de votre exactitude et de votre obligeance. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit. Il est clair que la postérité vous bénira.

Pour ce qui est d'aller vous voir, je n'ose dire que le diable s'en mêle, cela y ressemble pourtant beaucoup. Je viens de finir un tout petit proverbe (2) pour le puissant Buloz, après quoi j'avais noté mes tablettes, *id est caput meum*, que j'irai galoper avec vous. Voilà maintenant que le mari de ma sœur (entre nous soit dit) arrive mercredi, or vous comprenez

Que ma présence en robe est ici nécessaire.

C'est cependant une chose comique que nous soyons toujours si près l'un de l'autre avec la meilleure envie de nous voir et que nos verres se cassent dès que nous voulons trinquer.

Je vais faire une nouvelle très courte pour Véron. Je comptais la faire à peu près chez vous. C'eût été facile, attendu que je travaille maintenant à la papa, comme une personne naturelle. Après avoir été une vache enragée, je suis un honnête bœuf dans son sillon. Mais foin ! comme dit Molière.

J'ai pensé que, ne pouvant partir d'ici cette semaine, je pourrais du moins partir l'autre. Encore foin ! car il est probable que je serai obligé alors d'aller aux répétitions de l'Odéon et de veiller à mon fiasco. Tout le monde dit que ce sera charmant, délicieux, etc., etc... Seul, contre tous, fort du passé, et ne doutant pas de l'avenir, je compte héroïquement sur les pommes cuites (3).

Ma petite *prima dona* a décidément une paire d'yeux magnifiques. Elle a dix-neuf ans. La connaissez-vous ? Elle a été célèbre sous son vrai nom de Planat, devenu Naptal par manière d'anagramme au théâtre Castellane. Que Dieu me préserve de ses yeux, car elle demeure dans ma propre maison, au-dessus de ma tête, c'est beaucoup trop près. Voyez un peu quelle niche du hasard.

Et donc, pourtant au milieu de tout cela, il faudra que je m'échappe d'une façon quelconque et que j'arrive chez vous la bride sur le cou, quand ce ne serait que pour vous demander à déjeuner, et m'en revenir. Vous me donnerez bien quatre œufs sur le plat et une poignée

(1) Cette lettre que nous a communiquée M. Eugène Tattet ne figure pas dans la « Correspondance d'Alfred de Musset » que nous avons publiée en 1907.

(2) « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ».

(3) On sait que Bouge avait eu l'idée de monter « le Caprice » et que, pour une cause ou pour une autre, ce projet n'aboutit pas.

de main. Ainsi je ferai une escapade. Je vous apporterai ce que vous me demandez. Le nom du dessinateur qui doit me dessiner m'est inconnu, attendu que M. Arsène Houssaye, qui m'a fait proposer la chose, a laissé le choix à ma disposition et que je l'ai remis à la sienne (1).

Adieu, cher ami, remerciez Madame de ce que vous m'avez dit d'aimable de sa part et veuillez me garder tous deux une petite place au coin de votre feu, que je ne veux céder à personne.

A vous.

Alfred DE MUSSET (2)

Mais le diable s'en mêlant, comme il disait, Musset n'occupa désormais que de loin en loin cette place, dont il paraissait si jaloux, au coin du feu de ses amis. D'abord, à quelque temps de là, pour un bon conseil qu'il prit assez mal, il eut une petite querelle avec Tattet, qui jeta du froid dans leurs rapports ; puis il tomba malade de nouveau, et, à peine remis, il fut accaparé par les répétitions du *Caprice* que Buloz s'était avisé de monter à la Comédie, non plus avec les beaux yeux de M^{lle} Naptal, mais, ce qui valait infiniment mieux, avec le talent et la grâce incomparables de M^{me} Allan, retour de Russie.

On sait que *le Caprice* alla aux nues (1), malgré les prévisions pessimistes de son auteur. Car, depuis la tentative avortée de Bocage à l'Odéon, Musset était resté convaincu que ce petit chef-d'œuvre ferait four au théâtre. On jugera de la surprise que lui causa son succès, en lisant la lettre que Paul de Musset écrivait à Tattet, quinze jours après la représentation :

12 décembre 1847.

Mon cher Alfred,

Mon frère vient d'être malade, et j'en suis convalescent. C'est ce qui nous a empêchés tous deux de vous écrire. Il va bien à présent et fait des projets de travail. Nous verrons s'il se tiendra parole à lui-même. Vous avez bien raison d'appeler alouette rôtie ce qui lui tombe du ciel en ce moment.

Le succès est complet et durera longtemps. On parle beaucoup de ce charmant petit acte. Tout Paris y passera. Ce garçon-là a un bonheur étonnant ; l'actrice est parfaite, et elle apporte au théâtre une grâce aussi nouvelle que la pièce même. Le hasard et les hommes sont

(1) Il s'agit du portrait de Musset qui parut dans « l'Artiste » sous la signature de Riffant.

(2) Cette lettre m'a été communiquée comme la précédente par M. Eugène Tattet.

(3) La première représentation du « Caprice » eut lieu le 27 novembre 1848. Sur la genèse de cette pièce, voir les « Lettres d'amour d'Alfred de Musset à Aimée d'Allon », librairie du « Mercure de France », 1910.

aux pieds de mon frère Il n'a qu'un ennemi, un seul, mais implacable.

Je comprends parfaitement ce qui a dû se passer dans votre discussion, quelle en a été la cause et comment votre impatience légitime et vos avis ont été reçus. « J'en ai sur moi copie », comme dit l'Intimé. Mais le personnage a oublié cela, je n'en doute pas, et il est actuellement charmant, et lui-même il répondra probablement un de ces jours à M^{me} Tattet (1).

Lorsque j'aurai le plaisir de vous voir à Paris, je vous dirai *aussi entre nous* les véritables motifs qui m'ont privé de l'agréable partie dont j'avais fait le projet de l'automne dernier. Vous ne les trouverez que trop bons. Mais je ne veux pas pour cela renoncer à aller à Fontainebleau. J'attends ma belle et je la trouverai.

Je vous plains de toute mon âme d'avoir la goutte et surtout de la suivre des yeux allant d'une jambe à l'autre. Quoique je ne connaisse point cette tristesse détestable, je m'en fais une idée peu agréable et je sympathise avec le patient. Au milieu de vos ennuis bien réels, vos Dieux lares, quoi que vous en disiez par modestie, sont bien précieux et vous en devez bien sentir le prix. Un petit intérieur tranquille et commode, une femme charmante, quelques amis auprès de vous, de jolis enfants, ne sont-ce pas là les mots qu'on trouve dans toutes les peintures du bonheur ? Il n'y a de trop que la goutte, mais elle se lassera d'habiter chez vous et s'en ira ailleurs.

Il faut que vous veniez à Paris, voir ce gentil *Caprice*. Mon frère avait envie, la veille de la première représentation, de vous envoyer une loge à Fontainebleau. Depuis que j'ai reçu votre lettre, je regrette bien plus qu'il n'ait pas exécuté cette bonne idée. Si vous venez, arrangeons-nous pour aller au théâtre ensemble. J'aurai du plaisir à voir comme vous jouirez de ce bijou ?

Le linceul de brouillard qui nous enveloppe n'engage pas beaucoup à chevaucher à travers la forêt ; c'est le tour des campagnards à venir voir leurs amis de la ville.

Tout à vous.

Paul DE MUSSET (2).

Ainsi Alfred Tattet n'avait pas été invité à la première représentation du *Caprice* ! Ne vous pressez pas d'en conclure que Musset houdait encore. Non, puisque son frère vient de nous dire qu'il avait eu envie, la veille, de lui envoyer une loge. Mais évidemment il s'était ravisé, de peur de le déranger pour un four.

(1) M^{me} Tattet, pour mettre fin à la brouille des deux amis, avait écrit une gentille lettre à Musset, qui lui avait répondu :

« Madame, je vous demande pardon d'avoir eu un petit accès de susceptibilité. Mais il m'est impossible de le regretter, puisqu'il m'a valu votre charmante et excellente lettre. Je vous supplie d'oublier ce que j'ai pu dire, mais veuillez croire que je n'oublierai pas ce que vous y avez répondu. » (« Lettre inédite »).

(2) Cette lettre a été publiée par M. J. Hanoteau, dans le supplément littéraire du « Gaulois », du 6 juillet 1910.

Et Tattet, qui connaissait son homme et ses préventions à ce sujet, avait été si peu froissé de ce qu'il aurait pu considérer comme un manque d'égards qu'en apprenant le succès du *Caprice* il avait félicité l'auteur de cette alouette qui lui tombait toute rôtie du ciel.

Ce ne devait pas être la dernière. Dans l'espace de quelques années, Musset vit, en effet, jouer au théâtre trois ou quatre de ses proverbes qui lui furent autant d'alouettes rôties. On pense bien que ses amis en eurent leur part. Il avait souffert trop longtemps de ne pouvoir leur rendre à son gré leurs politesses, pour ne pas se rattrapper à présent qu'il était riche, ou du moins qu'il gagnait de l'argent.

Les journaux de l'époque ne soufflent pas mot de certain dîner au *Café de Paris* où, sous couleur d'arroser ses nouveaux lauriers (on venait de jouer, dans les salons de Pleyel, *On ne saurait penser à tout*) (1), Musset mit les petits plats dans les grands. Mais Ulric Guttinguer, qui était de toutes les fêtes, nous a conservé dans ses *Mémoires* inédits le menu de ce dîner (2) et les noms des convives. Il y avait là, autour du poète des *Nuits*, la fleur des pois du boulevard de Gand, à savoir : Tattet, Guttinguer, Roger de Beauvoir, Félix Arvers, Chaudesaigues, Véron, d'Alton Shée, Roqueplan, Béquet, Mosselman et Alfred Arago. « Les douze apôtres ! » dit Ulric qui, pour notre édification, ajoute : « Il ne manquait que Belgiojoso, qui avait fui avec l'amour en Italie. »

On s'en aperçut au champagne, quand, après les toasts, Roger de Beauvoir, dont la voix grêle était couverte par la fumée du vin, se leva pour chanter un boléro andalou de la composition de Musset. Où Belgiojoso eût triomphé, Roger de Beauvoir ne réussit qu'à faire regretter le prince *beau et joyeux*. Cela n'empêcha pas les convives de reprendre chaque couplet en chœur.

Voici ce boléro, qui n'a été recueilli que dans les œuvres posthumes de Musset :

(1) Ce proverbe fut joué au profit des pauvres, le 3 mai 1849.

(2) Voici le menu de ce dîner.

Potage à la tortue
 Truite saumonée essence d'écrevisses
 Cailles désossées en caisse
 Faisan rôti bardé d'ortolans
 Petits pois à la française
 Sorbets au marasquin
 Fromages, et fruits de la saison
 Vins²
 Johannisberg glacé, Clos Vougeot, Chypre de la Commanderie,
 Champagne.

Nous venions de voir le taureau,
Trois garçons, trois fillettes.
Sur la pelouse, il faisait beau ;
Et nous dansions un boléro,
Au son des castagnettes :
Dites-moi, voisin,
Si j'ai bonne mine,
Et si ma basquine,
Va bien, ce matin.
Vous me trouvez la taille fine ?...
Ah ! ah !
Les filles de Cadix aiment assez cela.

Et nous dansions un boléro.
Un soir, c'était dimanche,
Vers nous s'en vint un hidalgo
Cousu d'or, la plume au chapeau,
Et le poing sur la hanche :
Si tu veux de moi,
Brune au doux sourire,
Tu n'as qu'à le dire,
Cet or est à toi.
— Passez votre chemin, beau sire...
Ah ! ah !
Les filles de Cadix n'entendent pas cela.

Et nous dansions un boléro,
Au pied de la colline.
Sur le chemin passa Diego,
Qui pour tout bien n'a qu'un manteau
Et qu'une mandoline :
La belle aux yeux doux,
Veux-tu qu'à l'église,
Demain, te conduise
Un amant jaloux ?
— Jaloux ! jaloux ! quelle sottise !
Ah ! ah !
Les filles de Cadix craignent ce défaut-là (1).

Le dîner finit sur cette chanson, mais on sait qu'il n'y a pas de belle fête sans lendemain. Avant de se séparer, les « douze apôtres » se donnèrent rendez-vous le dimanche suivant à Fontainebleau, et le jour venu personne ne se fit excuser. Or, voilà qu'au moment de se mettre à table, Guttinguer, qui était superstitieux

(1) Ce boléro a été publié pour la première fois dans « le Magasin de Librairie », de l'éditeur Charpentier, tome III, 9^e livraison, année 1859. La musique de Clapisson, membre de l'Institut, n'a pas été signalée par M. Maurice Clouart dans la « Bibliographie des œuvres d'Alfred de Musset ».

comme un Breton, quoique Normand, remarqua qu'on était treize, par la grâce de M^{me} Tattet, qui présidait, et dit tout haut, moitié riant, moitié sérieux :

— Mes amis, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer : quelqu'un de nous s'en ira cette année.

— Où ça ? oiseau de malheur ! demanda Roger de Beauvoir.

— C'est une idée, repartit Roqueplan, si l'on tirait le pays au sort !

— Pourvu que ce ne soit pas chez le diable ! s'écria Musset (1).

Un an après on enterrait Félix Arvers.

Depuis quelque temps il souffrait d'une maladie de la moëlle épinière, et, comme s'il avait eu le pressentiment de sa fin prochaine, Tattet lui écrivait à cette époque :

« J'apprends des morts de tous les côtés. Hier, c'était M^{me} Carron qui allait retrouver son homonyme ; c'était cette pauvre M^{me} Vallier, cette ancienne amie de la famille ; aujourd'hui c'est la mère de Sallandrouze et bien d'autres. Notre tour viendra bientôt sans doute, et c'est pour cela qu'il ne faut pas trop nous perdre de vue, et que je saisirai toutes les occasions qui se présenteront de te presser les mains et de te répéter que je t'aime du fond de mon cœur (2). »

Dans la bouche de Tattet, cette bouffée de sentiment était absolument sincère, et je ne sais rien de plus touchant que les témoignages d'affection qu'il prodigua à Félix Arvers durant les dernières semaines de sa vie. Tant il est vrai que chez les âmes bien nées la débauche n'enlame pas le fonds de tendresse.

La perte inopinée de cet ami si cher fit donc un grand vide dans l'existence de Tattet, mais il avait heureusement, pour s'en consoler et le remplir, de beaux enfants et une femme charmante.

Nous avons vu que la goutte, en le privant de l'usage de ses jambes, le retenait souvent à la maison. Il fut un temps où il aurait supporté malaisément cette infirmité. A présent qu'il avait trouvé dans sa femme une autre Sœur Marceline, il prenait son mal en patience.

« Mon pauvre vieux, mandait-il à Arvers au mois de septembre 1850, je ne suis plus heureux décidément que dans ma maisonnette que je ne quitterai guère plus, à ce que je vois. Fini des voyages et des déplacements !

(1) « Mémoires » inédits de Guttinguer. Ces Mémoires sont en ma possession.

(2) Lettre du 18 mai 1849.

« Cela n'est bon que lorsqu'on est jeune, curieux, avide d'émotions nouvelles et de romantiques aventures. A mon âge il faut rester dans le nid que l'on s'est fait et ne pas lâcher la proie pour l'ombre, comme le chien de la fable. »

Quand Tattet écrivait ces lignes, il n'avait guère que quarante ans, mais il était plus vieux que son âge, ayant brûlé, comme on dit, la chandelle par les deux bouts. La goutte, qui ne pardonne pas, lui fit expier durement ses excès de toute sorte. Il mourut dans d'atroces souffrances, le 4 novembre 1856, neuf ans jour pour jour après son père.

C'était le deuxième anneau qui se brisait dans la chaîne de vie de la Jeunesse dorée. Sept mois après, Alfred de Musset rompit le troisième. On connaît son mot. « Tattet m'appelle, je ne tarderai pas à le rejoindre. » Mais ils ne devaient pas reposer dans le même cimetière. Alfred de Musset repose dans la grande nécropole de Paris, qui, à certains jours, est aussi bruyante que le boulevard. Tattet est enseveli dans le petit cimetière de Samois. « Cache ta vie », dit le sage. Ce joyeux viveur s'est borné à cacher sa tombe, mais il ne pouvait choisir un endroit plus retiré et plus tranquille. On accède à ce petit cimetière, comme aux belles maisons de campagne, par une allée ombreuse qui invite à y entrer. C'est vraiment la maison du silence. On n'y entend tout le jour que le chant des oiseaux dans les cyprès, et l'herbe par endroits est si haute qu'elle assourdit le pas de ceux qui viennent prier.

La tombe d'Alfred Tattet est au bout de la première allée à droite au milieu d'un bosquet de fusains taillés aux ciseaux, d'où s'élançait une grande croix de pierre blanche. Autour de cette croix, disposées en forme d'étoile, se dressent cinq pierres tombales dont une plus petite recouvre le corps d'un enfant. Tattet dort au milieu des siens, comme un bon père de famille, et la façon dont son enfeu est entretenu prouve qu'il y a quelque part des âmes qui gardent pieusement son souvenir.

Léon SÉCHÉ.

Les Commencements de Trouville

Quant Tattet vint au Chalet en 1837, Trouville était alors un tout petit village de pêcheurs, et Deauville un vaste marécage. M. Jadin possède une petite peinture de son père représentant la rive gauche de la Touques à Trouville, où il n'y a qu'un appontement pour le yacht de M. d'Hautpoult. Et l'on peut voir, à la mairie de Trouville, un paysage de Charles Mozin, qui nous donne une idée exacte de ce qu'était cette localité, quand il la découvrit, vers 1827. Car c'est à Ch. Mozin que revient l'honneur de cette découverte. Isabey, Jadin, Decamps et Paul Huet ne vinrent qu'après lui, comme en témoignent quelques lettres de Paul Huet que j'ai sous les yeux.

Huet écrivait notamment, de Montivilliers, à M^{me} Richomme, le 10 août 1828 :

« ... Je suis allé passer une semaine à Touques et Trouville, environs de Honfleur ; le mauvais temps m'a empêché d'aller jusqu'à Dives où je voulais aller. A Trouville j'ai rencontré deux peintres, excellents garçons ; l'un, M. Mozin, était là avec sa mère, dame très aimable. J'ai laissé Jadin à Touques et suis venu passer à Trouville trois jours qui eussent été les plus agréables de mon voyage sans le mauvais temps. J'ai passé la mer hier et me voici maintenant dans le pays de Caux, non sur la route de Paris, mais en marche pour y revenir. J'ai laissé mes deux compagnons à Honfleur ; l'un d'eux qui n'avait pas voulu nous suivre, est tombé malade pendant notre absence qui, heureusement pour lui, n'a pas été longue, car il s'ennuyait beaucoup et était mal soigné. Comme j'espère qu'il va être quitte de son indisposition, j'attends Jadin à Fécamp pour revenir à Paris à pied avec lui. Mon bagage ne m'embarrassera pas, j'ai laissé tous mes effets à Honfleur, notre malade, pensant revenir en voiture, voudra bien s'en charger. S'il prenait une autre détermination, il les mettrait à la voiture. Je souhaite que le tout arrive sans accident, étant obligé de laisser les clefs dans les mains du conducteur.

« Me voilà donc trottant, un carton, une chemise sous le bras, les poches garnies de crayons. Je vais tâcher de rapporter, tout en marchant, quelques croquis de ce pays qui est très beau ; je crois que de Fécamp à Rouen la route est des plus insignifiantes.

« Je souhaite à Manuel (1) de voir la mer, c'est un poète, et les sensations qu'il éprouverait en voyant le perfide élément ne pourraient qu'animer sa verve et lui faire trouver quelques expressions neuves pour peindre ces masses d'eau se soulevant par l'on ne sait quel pouvoir, ouvrant un gouffre et le refermant par un choc violent qui semble saisir une proie.

« Que Manuel exprime cela et il sera poète ; celui qui pourra l'exprimer sur la toile sera un peintre.

« J'ai eu assez de bonheur, hier, la mer était très forte, tout le monde presque sur le vapeur était malade à qui mieux, et j'ai pu jouir du superbe spectacle d'une mer tourmentée sans éprouver les inconvénients de la voiture, je dois avouer qu'il était temps pour moi d'arriver... » (2).

C'est ainsi que voyageaient les peintres paysagistes de l'école de 1830 : ils allaient le plus souvent à pied pour mieux dévisager la nature qu'on peignait avant eux en chambre.

J'ai dit que le découvreur de Trouville fut Ch. Mozin, mais le véritable annonciateur de cette jolie plage, son Améric Vespuce, fut l'auteur des *Trois Mousquetaires*.

Paul Huet connaissait Dumas pour l'avoir rencontré chez Nodier et Victor Hugo. Un soir qu'il lui vantait les beautés de la vallée de la Touques, le romancier demanda au peintre quand il pourrait le présenter au « génie du lieu ».

— Vous êtes sûr de me retrouver là-bas au printemps prochain.

Or, voilà que par une belle après-midi du mois de mai, sans crier gare, un géant aux cheveux crépus se présente à l'auberge de Trouville, monté sur le dos d'un pêcheur. C'était Dumas qui venait de passer la rivière de la Touques à califourchon. Il riait à gorge déployée.

— Bonjour la mère, dit-il à l'aubergiste étonnée, je t'amène un nouveau client.

— D'abord, mon fieu, répondit la mère Oseraie, les poings sur les hanches tu sauras que je ne permets à personne de me tutoyer.

— Ça m'est égal, répliqua Dumas, pourvu que je trouve chez vous, madame, une bonne table et un bon lit.

(1) Emmanuel Richomme, neveu de Paul Huet, mourut, tout jeune, secrétaire de la Conférence des avocats.

(2) Lettre inédite communiquée par M. René Paul Huet.

— Vous aurez les deux, monsieur, à une condition, c'est que vous soyez peintre. Je ne loge ici que des artistes comme vous pourrez le voir à dîner

— Alors, donnez-moi une chambre : j'ai l'honneur d'être peintre en lettres pour vous servir.

— Peintre en lettres ! Comme ça se trouve ! Ils n'ont pas encore été fichus de me faire une enseigne !

— Je vous la ferai, moi, si je suis content de votre cuisine. Connaissez-vous Mozin ?

— Mozin, je crois bien, c'est moi qui lui ai trempé ici sa première soupe.

— Et Jadin ? et Paul Huet ?

— Encore mieux : ce sont pour l'heure mes pensionnaires, ils sont dans la vallée à peindre.

— Eh bien, ce sont mes camarades.

— Ah ! vous m'en direz tant !

Et prenant son trousseau de clefs, la mère Oseraie conduisit Dumas au premier, dans une grande chambre blanchie à la chaux, propre comme un sou neuf, où il n'y avait d'autre ornement qu'un portrait de Napoléon en couleur, accroché à la muraille et, sur la cheminée, un bouquet de mariée sous un globe.

— Merci de l'attention, fit Dumas sérieux. Et ça me coûtera combien ?

— Le même prix qu'aux autres : quarante sous par jour, déjeuner et dîner compris.

— Sans les extras ?

— Naturellement.

— Eh bien, nous ferons de l'extra ce soir, pour commencer. C'est moi qui régale ; seulement, si vous le voulez bien, c'est moi qui ferai le menu » (1).

Deux heures après, leurs études étant finies, Paul Huet et Jadin rentraient pour dîner. On juge de leur surprise en voyant Dumas installé comme chez lui à l'auberge, donnant des ordres et remplissant l'air de ses cris. Le repas qu'il avait commandé fut des plus joyeux. Cependant il faillit tourner au drame. On mangeait du poisson : Paul Huet, en riant, avala une arête qui, se plaçant de travers, menaçait de l'étrangler. On s'empresse autour de lui, on s'efforce, mais en vain, de le secourir ; à ce moment un indigène offre d'aller quérir à Touques une sorcière qui le délivrera sûrement en le couchant tout de son long par terre et en lui met-

(1) « Mémoires » inédits de Guttinguer. — Conté par Jadin.

tant le pied sur la gorge avec quelques paroles cabalistiques. Le remède pouvait être bon, malheureusement il y a une heure de marche de Trouville à Touques et de Touques à Trouville. Le patient avait le temps de mourir vingt fois avant l'arrivée de la sorcière. Il râlait déjà, quand, rendu furieux par ce qu'il venait d'entendre, il eut une telle révolte que l'arête passa.

Longtemps après, Alexandre Dumas, racontant dans un journal comment il avait *découvert* Trouville, en compagnie de son ami Paul Huet, rappela la scène de l'étranglement, sans souffler mot de la sorcière ni de l'accès de fureur salutaire qui avait fait passer l'arête. — Paul Huet, sensible à ce souvenir, remercie Dumas et lui remémore tous les détails qu'il avait oubliés. Dumas en prend texte pour reprendre la plume et déclare dans un autre feuillet qu'il s'est trompé : ce n'est pas avec une arête de sole, mais avec une arête de barbu que le peintre paysagiste avait failli s'étrangler à Trouville. — Le lendemain, un ami de Paul Huet accourt chez lui avec le journal et lui dit :

— Comment avez-vous pu écrire cela à Dumas ?

— Mais je n'ai rien écrit de pareil.

— Alors il faut réclamer et demander des explications !

— Plus souvent ! reprend Huet, vous ne connaissez pas Dumas, j'en aurais pour six mois de correspondance avec lui ; soyez tranquille, je le rattraperai.

A quelque temps de là, en effet, Paul Huet débouchant du Pont-Royal, voit un grand rassemblement devant la grille des Tuileries. Il fend la foule, arrive au premier rang et se trouve en face d'un superbe garde national dans un uniforme flambant neuf, mais tenant son fusil de travers. C'était Dumas qui, ayant reçu un billet de garde pour le château des Tuileries, s'était décidé enfin à répondre à l'appel. La foule regardait émerveillée les croix et les médailles de tout ordre qui constellaient la poitrine de ce garde de haute taille, au teint coloré et aux cheveux crépus. Apparemment, Dumas avait revêtu l'uniforme pour le plaisir d'étaler toutes ses décorations.

En apercevant au premier rang de ses admirateurs son ami Paul Huet qui souriait d'un air moqueur, en silence et les bras croisés, Dumas parut un peu troublé d'être surpris dans ce rôle. Il fit quelques pas vers lui, comme pour lui parler, Huet le laissa venir, et quand il fut à sa portée, il le prit par les épaules, le retourna vivement et s'écria en levant les bras en l'air : « Il n'en a pas par derrière ! »

La foule alors d'éclater de rire. Mais Dumas, qui n'était jamais en reste, riait déjà plus fort qu'elle. Il avait compris que c'était la réplique du rapin à la charge du romancier (1).

Et voilà pour les commencements de Trouville (2).

LÉON SÉCHÉ.

(1) Renseignements fournis par M. René-Paul Huet.

(2) Quelques jours après la publication de cet article dans « le Figaro » (3 septembre 1910) ce journal recevait de M. Raymond Chincholle communication de la lettre suivante trouvée par lui dans les papiers de son arrière-grand-père M. Guétier, ancien maire de Trouville.

A M. Guétier, propriétaire, à Trouville
(près Touques).

Paris, ce 3 juillet 1831.

Mon cher Guétier,

C'est au nom de notre ancienne amitié et de votre affection pour Georges que je vous prie de faire bon accueil à la personne qui vous remettra cette lettre. C'est M. Alexandre Dumas, l'un de nos jeunes auteurs qui relevent notre théâtre par des ouvrages où brillent des beautés d'un genre tout à fait inconnu sur notre scène, « Henri III, Christine à Fontainebleau, Napoléon » (de l'Odéon) et, en dernier lieu, « Antony », l'ont placé au premier rang.

Ce que je lui ai dit de Trouville l'engage à s'y établir quelque temps avec M^{me} Dumas. Veuillez donc lui procurer tous les agréments qui dépendent de vous et principalement un logis le plus agréable possible. Si monsieur votre beau-frère voulait lui louer un appartement dans son château, cela lui conviendrait à merveille. Au reste, je m'en rapporte sur cela à votre sentiment exquis de convenance et de bon goût. Pensez que notre poète aime le pittoresque.

Quant à moi, mon bon et cher ami, je suis malheureusement cloué à Paris, sans cela je serais parti avec lui, car je désire bien vivement vous revoir tous tant que vous êtes, qui avez conservé souvenir de Gustin. Dites à Georges que je ne cesse de l'aimer, que souvent je me rappelle toutes ses bontés et mêmes ses malices.

Adieu, je vous quitte, étant pressé par mes travaux littéraires qui m'absorbent d'autant que ce sont eux qui me font vivre.

Votre affectionné,

Augustin VATTEBAULT.

MÉRY

LETTRE INÉDITE A PITRE-CHEVALIER

On sait quel homme d'esprit fut Méry. La lettre suivante ne fera pas tort à sa réputation. Elle fut adressée à une date inconnue à Pitre-Chevalier qui dirigeait alors le *Musée des Familles*.

Mon cher ami,

Je me lève et je trouve votre billet.

Aujourd'hui, à midi, à la salle Herz, assemblée des auteurs dramatiques, on met en accusation un de nos agents. Je reçois le réquisitoire imprimé. Je n'ai jamais assisté à aucune séance, je n'ai jamais vu un intérieur de chambre de pairs, de sénat, de députés, d'académie, de club, de garde nationale ; je fais, par devoir, mon début aujourd'hui. Je vais assister à une réunion de fracs et de paletots. Il y a force majeure. Les débats seront orageux. Je n'ai jamais vu de débats orageux, et de tournois parlementaires. Le président se couvrira en signe de détresse, c'est le duc Job (1) qui préside. Je n'ai jamais vu le duc Job. On votera, je n'ai jamais vu voter, il faut que je vote ; on m'en fait une obligation. Ma table est encombrée de circulaires impératives. Voyez si votre déjeuner ne serait pas plus amusant ! Mon regret s'élève au désespoir.

Pourrez-vous me lire ? Les émotions paralysent ma main droite. J'ai deux mains gauches.

Avec mes amitiés.

MÉRY.

(*Communiqué par la famille de Pitre-Chevalier*).

(1) Alexandre Laya.

CORMENIN

LETTRE INÉDITE DE MAXIME DU CAMP

La biographie de Cormenin pourrait tenir, aux détails près, dans la lettre (inédite) suivante, adressée par Maxime du Camp à un inconnu, le 4 juillet 1869 :

Cher Monsieur,

Je suis fort heureux que ma *Police* ne vous ait point déplu ; j'ai été aussi vrai que possible tout en restant très modéré. Si les inspecteurs dormaient seulement deux jours de suite, on en verrait de belles et les côtelettes de votre ami seraient bien compromises.

Quant à M. de Cormenin, les deux seuls points sur lesquels j'attire votre attention sont ceux-ci :

Malgré les apparences de contradictions flagrantes, il a été assez logique et assez droit · voulant la souveraineté du Peuple, il s'est toujours incliné devant elle et n'a pas cru devoir refuser ses services à un gouvernement issu du système qu'il avait toujours préconisé. De plus il avait toujours été opposé à une chambre haute quelconque, héréditaire ou viagère, et il a prouvé qu'il tenait à son opinion, en refusant le Sénat lorsqu'il lui a été offert.

Louis-Philippe à son avènement lui offrit le ministère de l'Instruction publique, qu'il refusa ; seul, parmi les députés de cette époque, il donna sa démission parce que son mandat ne lui reconnaissait pas le droit de faire un roi. Après cela et à cause de cela on en fit ou le Dieu ou le Diable républicain. Il n'était pas républicain, il n'était rien qu'un sceptique, spectateur ironique des hommes et des choses, très concentré, dont la finesse d'esprit disparaissait, pour des yeux superficiels, derrière une sorte d'épaisseur native. On le croyait niais, on le disait naïf, on se trompait ; il *était en dedans*, portes et fenêtres fermées, et on ne l'apercevait pas. Sa puissance, son besoin de production, étaient inconcevables : trois jours avant sa mort, couché, mourant d'un cancer au foie, il écrivait sans arrêter. Il ne sortait pas sans avoir sur lui de petits carrés de papiers et un crayon : il se méfiait de sa mémoire

qui était très pauvre : dès qu'une idée lui venait, il se mettait sous une porte cochère et griffonnait. Au Conseil d'Etat il passait son temps à écrire : quatre jours avant sa mort il me disait : Je n'ai jamais été, je ne suis qu'un pamphlétaire et, s'exaltant, il me disait que le pamphlet est la plus belle des formes littéraires, qu'elle contient tout, pique la curiosité, attache l'esprit, excite le rire, fait penser : c'est la lance d'Achille qui blesse et guérit : car à côté du mal qu'il flagelle, le pamphlet sait porter remède.

Il m'a toujours soutenu qu'il n'était rentré au Conseil d'Etat que pour refaire *son droit administratif* ; je n'en crois rien. Pourquoi est-il rentré là et dans de telles circonstances après avoir libellé la Constitution de 1848 ? Je n'en sais rien ; ce n'est pas par amour de l'argent, quoiqu'il fût très avare et assez retors, car il laissait pendant 4, 5 et 6 ans son traitement sans aller le toucher. Il avait une timidité invincible, la discussion orale le déconcertait, la tribune le remplissait d'épouvante et à côté de cela il était têtue comme un troupeau de mulets. Il s'était fait nommer baron, puis vicomte et avait fait majorer son bien, et jamais il ne prit non pas un titre, mais seulement la particule. Sa modestie ressemblait tant à de la vanité qu'on pouvait s'y tromper. Ma grand'mère qui avait de l'esprit jusqu'au bout des ongles et qui ne l'aimait guère, disait de lui : « Il est fier comme un pet dans une culotte de soie ; il a toujours soin de se cacher sous le lustre ! » — Son cerveau était fait pour les hautes spéculations ; ses mœurs, toujours vieillottes et timides le poussaient aux occupations enfantines : un La Bruyère fabricant de joujoux, très égoïste, n'ayant aimé que son fils, quand celui-ci fut mort, très crédule, mais crédule à la façon des paysans qui ouvrent la bouche, lèvent les bras, s'exclament d'étonnement, mais n'en pensent pas moins à vous mettre dedans. — Sachant se maintenir, ayant été vilipendé, injurié, insulté et n'ayant jamais témoigné le moindre ressentiment.

Voilà bien du fatras ; pour vous, bien entendu. Je vous livre là toute ma pensée afin qu'elle puisse vous éclairer dans la connaissance de ce très singulier caractère. Rien de tout cela n'est à dire mais cela peut vous servir à serrer la vérité de plus près.

Vous savez, cher Monsieur, que je suis tout à vous.

MAXIME DU CAMP.

(Communiqué par M. J. Macqueron).

V A R I A

I

DU GŒTHE INÉDIT

Les femmes peuvent revendiquer avec fierté la confiance qu'elles inspiraient -- qui l'eût cru -- à l'ironique créateur de Méphistophélès, et je m'empresse d'ajouter qu'elles l'ont pleinement justifiée. Il y a une cinquantaine d'années, la pieuse ferveur d'une admiratrice de Goëthe nous transmettait intact le manuscrit original de son *Faust* ; aujourd'hui, c'est encore à une des gracieuses amies du poète que nous devons d'avoir retrouvé le texte primitif de *Wilhelm Meister*.

Ce manuscrit sera publié dans le courant de l'été, mais en attendant, je trouve dans la dernière livraison de la *Deutsche Rundschau* une étude sur une trouvaille due à un des plus compétents goéthéens allemands, M. Harry Mayne.

Le mérite de la découverte du *Ur-Meister* (le texte primitif) revient à M. Gustav Billeter, professeur au gymnase de Zurich, grand admirateur de Goëthe, et qui sait en faire apprécier les beautés à ses jeunes élèves. Au mois de décembre dernier, un de ses lycéens lui apporta un manuscrit, qui depuis des années était conservé par son père et qu'une tradition de famille attribuait à Goëthe. Les possesseurs de ce trésor désiraient savoir si vraiment il était de la main du créateur de Mignon. Le professeur remarqua sur la couverture cette inscription : *Manuscrit du livre de Goëthe, les Souffrances du jeune Werther*.

Un regard jeté sur le texte suffit pour démontrer que cette inscription ne se rapportait pas au texte ; l'écriture n'était pas non plus celle du poète. Enfin l'érudite professeur trouvait dans les premières pages un texte qu'il voyait pour la première fois. Il sourit avec scepticisme, mit le manuscrit de côté, et n'y pensa plus.

Ce ne fut que quelques semaines plus tard, vers la fin de janvier, que M. Billeter feuilleta de nouveau ces cahiers et cette fois

tomba sur des passages connus, et même découvrit ce titre : *Wilhelm Meisters theatralische Sendung*. (La mission théâtrale de Wilhelm Meister). Il eut la bonne idée de s'adresser à M. Mayne, professeur à Berne, qui reconnut sans peine qu'il était en présence d'une copie de la première version du célèbre roman.

Comment s'est-elle échouée à Zurich ? Le plus naturellement du monde.

Dès 1775, Lavater, qui habitait Zurich, avait parlé à Goëthe d'une femme qu'il tenait en très haute estime, M^{me} Barbara Schulthes, dont le mari était un fabricant de Schœnonhof. Goëthe entama avec cette dame une correspondance qui dura plusieurs années.

Lorsqu'il vint à Zurich, il fit sa connaissance, et « Frau Bæbe », comme il l'appelait, devint une des plus chères et fidèles amies du poète. Elle est ce que Goëthe appelle « une nature » et Lavater « une femme virile » et « toujours égale ». Il est certain qu'en décrivant dans *Wilhelm Meister la Schœne-Gute* (la Belle et Bonne), il pensait certainement à Frau Schulthes.

Il lui écrivait souvent d'Italie, et bientôt le *vous* se mua en *tu*. A son retour de Rome, il fit un détour, alors considérable, pour la revoir. Ils passèrent à Constance huit heureuses journées.

Goëthe n'était pas allé à Zurich, afin d'éviter de rencontrer Lavater, car au cours de son voyage en Italie, il avait beaucoup modifié sa manière d'envisager le grand phrénologue. Lors de son troisième voyage en Suisse, Goëthe revit M^{me} Schulthes, et il n'échappa point à la perspicacité de la pieuse et austère amie de Lavater que le grand poète était sous l'influence païenne de la Rome antique, et que ses sentiments chrétiens s'étaient évaporés sous le souffle de la Renaissance et de l'art.

Elle constate avec un sentiment douloureux que désormais ils suivront deux routes opposées. Ce n'est pas elle, « la toujours égale », qui a rompu les relations avec le poète ; jamais elle ne s'est permis une récrimination et jamais elle ne l'a oublié.

Goëthe lui envoyait non seulement des œuvres déjà parues, mais encore ses manuscrits inédits, ses poésies, son *Tasse*, et enfin son *Wilhelm Meisters theatralische Sendung*. Dans une lettre datée de 1783, Goëthe prie sa mère de faire parvenir à M^{me} Schulthes le manuscrit du quatrième livre de *Wilhelm Meister*, qu'elle-même venait de recevoir.

Frau Bæbe ne se contenta pas de dévorer le précieux manuscrit qu'elle devait renvoyer promptement à Weimar ; elle le copia

avec l'aide de sa fille aînée, très proprement, sur du papier de petit format dont elle se servait pour sa correspondance avec Goëthe. M. Mayne a vu d'ailleurs dans le journal intime de la fille de M^{me} Schulthes avec quelle régularité s'opéraient les envois de Weimar, quel enthousiasme ils provoquaient chez les lectrices et avec quel zèle on copiait ces pages, où frémissait encore la plume du maître.

Nous devons beaucoup de reconnaissance à ces deux clercs de bonne volonté, car le manuscrit original est perdu, tandis que cette fidèle copie a été retrouvée après un sommeil de cent vingt-cinq ans. Ce n'était pas un travail qu'on pouvait bâcler en peu de temps, car le manuscrit ne compte pas moins de 600 pages. Il est vrai qu'il s'y est glissé quelques locutions de suisse allemand, que M. Mayne, à qui l'on a confié l'édition de ce manuscrit, saura éliminer.

On a toujours considéré le *Wilhelm Meister* comme l'œuvre la plus intime de Goëthe. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis qu'il écrivit les premières pages de la *Theatralische Sendung* jusqu'au jour où il mit la dernière main au roman que nous connaissons sous le nom de *Wanderjahren*.

Goëthe jeune homme et Goëthe vieillard se reflètent dans cette œuvre, qui, comme *Faust*, porte la marque des différentes phases de son développement. Elle ne s'épanche pas d'un jet comme *Werther* et est très complexe dans ses tendances, son inspiration et son écriture. Goëthe s'en est rendu compte quand il déclare ce roman une de ses « *inkalkulabelsten Produktionen* », dont lui-même a perdu la clef.

Dès le mois de juillet 1777, Knebel écrit à ses amis que Goëthe « lui a lu son nouvel ouvrage, *Wilhelm Meisters theatralische Sendung*, qui est très fin ». Cinq ans plus tard, Goëthe fait savoir à M^{me} von Stein qu'il a terminé les six premiers livres de son roman qui formeront la première partie. Ce sont ces six livres que M^{me} Schulthes a copiés et qu'on vient de retrouver.

Le poète se proposait d'ajouter encore six livres à son roman, mais dès le septième, il s'arrêta et le plan de la suite qu'il refit en 1785 ne nous est pas parvenu.

C'est que dans l'intervalle était survenu son voyage en Italie. La grâce latine avait touché l'admirateur passionné de l'art gothique et son âme et son génie s'étaient transformés. Il ne voyait plus rien sous le même angle qu'auparavant, il avait passé du monde nébuleux des Niebelungen au clair soleil de la Méditerranée et Vénus Aphrodite lui avait jeté sa ceinture.

Ce n'est qu'en 1791 qu'il reprend son *Wilhelm Meister*, et au lieu simplement de le continuer, se met à le refaire depuis le commencement, en se conformant aux conseils de Schiller, à qui il déclare solennellement qu'il n'est plus en réalité que l'éditeur de cet ouvrage, écrit vingt ans auparavant. C'est alors qu'il en modifie le titre et substitue à *Theatralische Sendung, Wilhelm Meisters Lehrjahre*, nom sous lequel ce roman est universellement connu.

Cependant, la grande différence des deux versions réside moins dans les idées que dans l'écriture. Herder, dans une lettre adressée à la comtesse Baudissin, en 1795, écrit : « Dans son *Wilhelm Meister* primitif, nous apprenions à connaître le jeune héros dès son enfance, nous nous intéressions à lui jusque dans ses égarements. Maintenant, le poète lui a donné une autre forme, nous voyons d'emblée poindre le héros, là où nous ne voudrions pas le voir, et nous ne pouvons plus nous expliquer ses égarements que par la raison. Il ne nous intéresse plus assez pour gagner nos sympathies. J'ai fait cette remarque à Gœthe, mais il a maintenu son nouveau point de vue. »

Lorsque la mère de Gœthe reçut le premier volume de la seconde version de *Wilhelm Meister*, elle lui écrivit :

« Cher fils, mes meilleurs remerciements pour ton *Wilhelm*. Quelle grande joie il m'a donnée ! Je me suis sentie de trente années plus jeune. Je t'ai vu, toi et tes camarades, sur l'estrade, haute de trois marches, préparant le théâtre de marionnettes. J'ai vu l'ainé des Moor donnant le fouet à Elise Bethmann (une aïeule du chancelier actuel, M. de Bethmann-Hollweg), et d'autres incidents de ce genre. »

Dans le *Meister* de la première version, cet élément autobiographique est encore plus évident. Le récit des représentations du théâtre de marionnettes est beaucoup plus saisissant et empreint de plus de fraîcheur. Ainsi, dans la version primitive, la sœur de Wilhelm, qui dans la seconde est rejetée à l'arrière-plan, porte le nom d'Amélie, pseudonyme transparent de la sœur du poète, Cornélie. Gœthe a élevé ainsi à la mémoire de sa sœur chérie, la vraie compagne de son développement poétique, un monument qu'on chercherait en vain dans ses autres œuvres.

Amélie grandit à côté de Wilhelm et déjà dans le deuxième livre se marie avec Werner, qui rappelle par bien des traits Schlosser, l'époux de Cornélie. Dans le quatrième chapitre du deuxième livre de la première version, elle nous apparaît tout à fait avec le

visage de Cornélie. Nous assistons à une longue promenade de la famille Werner et de Wilhelm, où l'on parle des premiers essais poétiques du jeune homme. L'auteur les présente comme des balbutiements enfantins dont il se moque, mais Amélie proteste et rappelle qu'autrefois elle a copié ses poésies, et qu'ils ont élaboré ensemble le plan de ses pièces, qu'elle était amoureuse des héros qu'il créait et récitait par cœur les plus beaux passages de ses poésies, tout comme le faisait Cornélie pour les œuvres de Goethe.

En somme la version primitive nous réserve des surprises. La fameuse romance de Mignon a été modifiée et cette fois la nouvelle rédaction est préférable. Entre les deux versions le poète a vu l'Italie et la réalité n'étant pas absolument conforme à sa vision intuitive, il a rectifié les images enfantées par son imagination en leur donnant plus d'exactitude.

En effet les oranges d'or brillent avec plus d'éclat dans le *dunklen Laub* (le feuillage sombre), ainsi que nous le voyons dans la seconde version, que dans le *grünen Laub* (feuillage vert) que portait la première. De même, Goethe trouve plus exact *hoch der Lorbeer steht* (le laurier se tient droit) que *froh der Lorbeer steht* (le laurier se tient gai) du texte primitif.

La copie de M^{me} Schulthes nous permet de corriger une faute qui s'est introduite dans la seconde version et qui a toujours choqué les délicats. Mignon, comme on sait, termine sa première trophe par :

Dahin ! dahin !

Möcht' ich mit dir, o mein Geliebter, ziehn.

(Là-bas, là-bas, j'aimerais aller avec toi, ô mon amant !)

Ce mot *amant* ne se retrouve pas dans les autres strophes, où Mignon appelle Wilhelm : « O père ! O mon protecteur ! », et ne cadre pas avec la réserve de son caractère, et le soin jaloux qu'elle met à dissimuler son amour pour lui. Or, dans le texte primitif, ce mot *Geliebter* ne se trouve pas, mais nous y lisons *Gebierter* (maître) ; l'altération est due sans doute à une coquille d'imprimerie.

Lorsque Heine s'est demandé un jour s'il ferait bien d'apporter quelques changements dans la rédaction de ses *Reisebilder*, il a tout de suite décidé qu'il n'y devait pas toucher, car toute œuvre qui porte le poids de quelques années a déjà conquis par cela même son droit à l'inviolabilité.

Gœthe lui-même fait une remarque analogue dans *Werther*, où il dit en substance que l'auteur qui retouche ses anciennes œuvres les altère nécessairement. Néanmoins il a retouché et souvent même refait la plupart de ses œuvres, *Götz*, *Werther*, *Faust*, *Iphigénie*, *le Tasse*. Ainsi Mommsen a toujours préféré la scène de la prison de *Faust* primitif à celle que nous connaissons maintenant.

Il n'en est pas de même avec les deux *Wilhelm Meister* ; ces deux romans forment chacun un ouvrage presque indépendant, le premier fragmentaire, le second complet, ayant l'un comme l'autre son charme spécial, son intérêt propre. Faisons des vœux pour que M. Mayne ne nous fasse pas attendre trop longtemps la publication de la copie de *Frau Bæbe*, qui fera les délices de plus d'un fervent de Gœthe non seulement en Allemagne, mais dans le monde entier. — *Michel Delines*.

(*Le Temps* du 26 juin 1910).

II

DU MUSSET INÉDIT

Il y avait une fois dans Paris une vieille dame aux yeux doux. Ses mains, épaissies par les ans, traçaient dans l'air de ces gestes onctueux à la manière des ecclésiastiques, et quand, assise derrière sa table où les journaux s'entassaient sur les livres et les papiers tout couverts d'écritures, elle vous regardait, on eût dit, descendue pour vous du cadre familial, la bonne aïeule du temps de Louis-Philippe.

Cette aïeule n'était autre que M^{me} Martellet, née Adèle Colin, laquelle fut la dévouée gouvernante d'Alfred de Musset pendant les dix dernières années de la vie du poète.

Lorsque je l'ai connue — c'était en 1902 — elle habitait à Paris tout proche du palais de l'Élysée, mais donnant sur une cour demi-sombre, un discret appartement au premier étage du numéro 7 de la rue de Duras. Ah ! cet appartement, cette grande chambre surtout ! Là, c'était le temple, le tabernacle, la relique ! Tout y parlait de Musset, — et pour un jeune homme que de rêves il y avait dans ce nom !

Aux murs de cette vaste pièce servant à M^{me} Martellet de cabinet de travail étaient pendus divers dessins crayonnés par Musset.

N'est-ce pas là Georges Sand ? et là, et là encore ? — Une esquisse faite à Trianon... Une prisonnière au quartier des femmes à Sainte-Pélagie... Un songe... Et chacun de ces croquis donnait lieu à des rappels de souvenirs. Aussi dans la pièce close, meublée de l'acajou de Carmosine (1) le soir arrivait toujours que l'on était encore là, les oreilles grandes ouvertes, écoutant ces Mémoires parlés.

Tantôt c'était une éclaircie sur George Sand, sur ses voyages en Italie, sur Chopin, son amour et son désespoir. Pour quelles raisons et avec quelles larmes il écrivit sa douloureuse *Marche funèbre*. Tantôt c'était Musset se réfugiant un matin au cimetière de Venise, Ulric Guttinguer, M^{me} Mennessier-Nodier, Victor Hugo, Arsène Houssaye, le prince Napoléon, tout cela comme dans un kaléidoscope magique. C'était encore Nadar, des vers anglais faits par l'auteur d'*A quoi rêvent les jeunes filles*, une lecture aux Tuileries, l'histoire de bien des poèmes. C'étaient aussi les anecdotes sur Louise Colet, les *Châtiments*, l'*Adieu*, *Suzon*. C'étaient enfin les fièvres, la maladie et la mort de l'inoubliable chantre des *Nuits*. Mais c'était surtout la lecture des pages inédites d'Alfred de Musset. Il y en avait là tout un recueil. Des lettres, des ébauches, des projets, des variantes. Et, dans une chemise spéciale, pieusement touchées, les feuilles aux bords jaunis déjà, sur lesquelles M^{me} Martellet écrivit sous la dictée du poète expirant les dernières strophes de cet enfant du siècle.

Je me souviens encore de certaine soirée de juin, où dans la splendeur d'un crépuscule long à s'éteindre, je feuilletai pour la première fois ces pages inédites. N'est-il pas du plus bel accent, ce simple *Paysage*, ce sous-bois entrevu, mystérieux, dicté par le poète peu de semaines avant sa mort.

L'ouragan nuit et jour sur une eau désolée
Bat cette âpre forêt qui pend échevelée.
De loin elle ressemble à ces grands éperviers
Qu'on voit se balancer au vent sur les graviers.

Jamais en aucun temps, jamais bois plus funèbres
N'ont sur une eau plus morte épaissi leurs ténèbres.
Rien ne bouge à l'entour si ce n'est, par instant,
Des hérons voyageurs qui pêchent dans l'étang !

Certes, notre utilitarisme peut dédaigner ces rêveries. Cependant si l'époque mussetiste subit un excès parce que les littéra-

(1) Ce fut, en effet, seulement après le triomphe de « Carmosine » que Musset acheta le mobilier qui se trouvait chez son ancienne gouvernante.

leurs de ce temps s'imposaient un « entraînement à la souffrance », si Graziella pleure d'une douleur exagérée, si Rolla n'est pas si désespéré qu'il le suppose, si de tous les yeux de ces Lucie, de ces Pepa, de ces Barberine, coulent certaines larmes artificielles, n'exagérons pas le contraire, et sous prétexte de ricaner d'une folie mystique, n'allons pas tuer la poésie comme le disait Musset dans ces beaux vers inédits (1) :

Pourquoi la Poésie est-elle morte en France ?
 On dit que le Public vit dans l'indifférence,
 Que le siècle est distrait, que tout meurt aujourd'hui !
 Bonaparte à Wagram était distrait, je pense,
 Il avait cependant son Ossian avec lui !
 Depuis quand l'action nuit-elle à la pensée ?
 Depuis quand a-t-on vu que le génie humain
 Na va plus au combat comme le vieux Tyrtée
 Son glaive à la ceinture et sa lyre à la main ?
 De quoi se plaignent donc le poète et l'artiste ?
 Tant que l'humanité se meut, son âme existe
 Aussi bien que son corps. — C'était votre métier,
 Rêveurs, de la comprendre au lieu de la nier.
 C'est à vous de frapper les entrailles d'Adam,
 De chercher où le cœur lui soulève le flanc,
 De fendre d'un regard cette mine profonde,
 Et de vous écrier avec l'esprit du feu : —
 Ceci nous appartient, et le reste à Dieu !

Serait-ce par hasard que le siècle et ses hommes,
 Messieurs les écrivains, sont trop petits pour vous ? —
 Ce siècle, c'est le nôtre, — il est ce que nous sommes.
 L'Europe, c'est la France, et la France, c'est nous !

Il est à côté de cela un autre Musset qu'il est intéressant de connaître. C'est Musset patriote, Musset gentilhomme de France. L'auteur de *Nous l'avons eu, votre Rhin allemand*, et du *3 mai, une fête de roi*. C'est ce Musset-là que nous retrouvons dans une pièce de vers inachevée et inédite que nous citerons encore :

Le 3 mai, une fête de roi

Ce fut un triste jour. Les soldats de l'Empire
 Comme des peupliers se penchaient sans rien dire.
 Le bon roi regardait comme en ordre ils marchaient...
 Tel, un pâtre, héritier de la harpe d'un barde,
 En la voyant d'ivoire, il l'a prise et la garde...
 Les pleurs dans leurs yeux se séchaient.

(1) Tous les originaux de ces poésies m'ont été donnés par Mme Martellet, écrits de sa main.

Dans la froide Russie aux éternelles neiges
 C'était d'un autre pas que marchaient ces cortèges
 Où l'homme au manteau gris leur servait de drapeau,
 Et du grand horizon sortait sa large tête.
 Et tous ne demandaient pour marcher à la fête
 Qu'à voir le coin de son chapeau.

A ses âpres penses leur vie était trempée,
 Son sceptre était de fer, mais c'était une épée.
 La Seine est trop petite à qui passa le Rhin,
 Et du Temple de Gloire hérite Madeleine (1):
 Amis, les aigles noirs de la Colonne reine
 Vont fermer leurs ailes d'airain.

Ah ! c'est qu'à ce grand peuple, il fallait sa grande âme,
 C'est que du dur caillou pour que sorte la flamme
 Il faut l'éperon d'or ou l'ongle du coursier. —
 Maintenant dans leur cœur tout est désert et vide,
 C'est que tout grand-vaisseau veut l'aquilon pour guide,
 Toute main ferme, un gant d'acier.

Ces vers n'ajoutent rien, il est vrai, à la gloire du poète. Toutefois, n'ayant jamais été corrigés, ils offrent un aperçu de la méthode de travail d'Alfred de Musset.

Eugène PHILIPPE.

(Extrait du *Journal de Genève*).

III

AUX JEUDIS DE « M^{me} VIARDOT »

La mort de l'inoubliable artiste Pauline Viardot donne de l'actualité aux *Souvenirs* de M^{me} Ardov, une romancière russe qui assista en 1875 à une des soirées musicales du jeudi de M^{me} Viardot.

M^{me} Ardov, fille du compositeur de musique justement renommé Blaremborg, toute jeune encore, et désireuse de se faire une place dans les lettres russes, fit en Russie la connaissance de M^{me} Hérette-Viardot, qui la présenta à sa mère. Lorsque M^{lle} Blaremborg vint à Paris, elle reçut rue de Douai le plus sympathique accueil.

On sait combien à cette époque les jeudis de M^{me} Viardot étaient recherchés. L'élite du monde littéraire et artistique s'y rencontrait.

(1) L'Eglise de la Madeleine actuelle était, sous l'Empire le Temple de Gloire.

Dès huit heures du soir, M^{me} Hérette-Viardot amena sa jeune protégée chez sa mère. Il n'y avait encore au salon que deux personnes, une gracieuse jeune fille, M^{lle} Viardot, debout près du piano, qui examinait une partition avec un jeune homme brun aux moustaches noires, qui n'était autre que le distingué directeur actuel du Conservatoire, M. Fauré.

Le salon était meublé dans un style très sévère, pas de bibelots encombrants, beaucoup d'espace. Le mobilier laqué blanc et recouvert de soie claire était appliqué contre les murs. A gauche du piano deux marches conduisaient dans une galerie de tableaux qui recevait le jour du plafond. Là étaient placés l'orgue et un petit nombre de tableaux de grande valeur, entre autres un excellent portrait de Tourguenef dû au pinceau de Kharlamof, le meilleur peut-être qu'on possède du grand écrivain russe. Une cloison mobile séparait le salon du cabinet de travail de M. Louis Viardot.

Au bout d'une demi-heure, sur l'escalier qui conduisait au premier étage retentirent des pas rapides et légers. La porte du salon s'ouvrit et une dame vêtue d'une robe de tulle noir s'avança au devant de la visiteuse. Comme elle marchait très vite dans sa précipitation son pied se prit dans un pli du tapis, elle chancela et tomba sur un genou :

— De prime abord, à vos pieds ! dit-elle en riant à la jeune fille.

Et avant que M. Fauré et M^{lle} Viardot aient eu le temps de la relever, d'un mouvement jeune et souple elle reprit son équilibre et tendit les deux mains à sa nouvelle amie.

M^{lle} Blaremborg était déjà conquise par la grâce, la souplesse et la vie intense qui rayonnaient dans la créatrice de *Fides*, et d'emblée elle saisit toute la séduction qui émanait de la grande artiste sans qu'elle eût le prestige de la beauté, ce qui subjuguait tous ceux qui l'approchaient. Le nez, le front, les cheveux de Pauline Viardot étaient très beaux et lui donnaient un profit de camée; elle avait de ravissantes et mignonnes oreilles, les mains et le buste parfaits de forme. L'ensemble de sa personne était si séduisant que cette femme de cinquante-huit ans reléguait au second plan l'éclat de jeunesse de ses filles et d'autres jolies femmes présentes.

Le salon se remplissait d'invités : Saint-Saëns, Sarasate, Gounod... Mais du commencement à la fin de la soirée, toute l'attention se concentra sur la maîtresse de la maison.

Le concert n'avait pas encore commencé lorsque apparut dans le cadre de la porte Ivan Tourguenef et à ses côtés un homme de

haute taille, trapu, le visage large et coloré, avec de longues moustaches retombantes et de petits yeux clairs, qui perçaient comme des vrilles. C'était Flaubert.

Dès que l'auteur de *Madame Bovary* eut présenté ses hommages à la maîtresse de céans, le concert commença. Pourtant Flaubert et Tourguenef entrèrent dans le cabinet de M. Viardot, où se trouvaient déjà Henri Martin, Renan et d'autres. Pour prendre patience pendant la musique, ils firent une partie de cartes. La cloison de communication des deux pièces, retirée, permettait aux joueurs de whist de voir et d'entendre tout ce qui se passait au salon, confortablement assis dans des fauteuils.

Flaubert resta debout sous le linteau de la porte, regardant les assistants, mais surtout une jeune Russe, élève de M^{me} Viardot, « son béguin », à ce que prétendait Tourguenef.

Ce soir-là, M^{me} Viardot ne prenait part au concert qu'à titre d'accompagnatrice, ne voulant plus chanter en public, pas même chez elle. Mais à une autre de ses réceptions, elle céda aux instances de ses invités et chanta la célèbre scène de lady Macbeth.

Saint-Saëns se mit au piano. M^{me} Viardot s'avança au milieu du salon. Sa voix, d'abord un peu sourde, domina bientôt tous les auditeurs, enveloppés par le charme indéfinissable de ses notes chaudes et vibrantes, saisis par ce jeu incomparable où la chanteuse et la tragédienne se confondaient dans l'artiste géniale.

Pas une nuance de cette âme altière, dévorée par le remords, n'échappait à l'interprète, et lorsque baissant la voix, dans un pianissimo tendre et caressant, où s'exhalait la plainte, la terreur et les tourments, M^{me} Viardot frottant ses belles mains prononça les fameuses paroles : « Tous les parfums de l'Arabie ne purifieront pas cette petite main ». la salle entière tressaillit d'un frisson d'horreur et d'admiration.

Ces effets puissants étaient obtenus sans geste théâtral, avec beaucoup de mesure, une diction admirable où chaque mot était nettement prononcé, et l'inspiration, la conception personnelle du rôle et le jeu plein d'âme s'ajoutaient à la perfection du chant.

Après la scène de lady Macbeth, M^{me} Viardot chanta *le Roi des aulnes*, de Schumann, toujours avec l'accompagnement de Saint-Saëns. L'impression était saisissante ; on assistait aux moindres péripéties de ce drame dans la forêt ; on entendait la voix contournée du père, le murmure angoissé, les plaintes et les supplications de l'enfant et les paroles insinuantes et perfides du roi des aulnes qui devenaient tout à coup impérieuses et menaçantes.

Il était impossible de croire que c'était la voix d'une femme de cinquante-huit ans, qui, ainsi qu'elle le disait elle-même, n'avait conservé qu'un octave, et réussissait encore à exprimer des sentiments si dramatiques avec tant de jeunesse et de flamme.

Et comme pour montrer toute la variété de son talent, qualité que vantait toujours Tourguenef, M^{me} Viardot chanta se soir-là en espagnol, avec un ténor de l'Opéra, un duo comique sur les amours d'un nègre et d'une négresse. Et en effet la gaieté sincère, l'engouement coquet qu'elle prêtait à la moricaude amoureuse, permettaient de mesurer toute l'étendue et la diversité de ce talent unique, qui donnait à tout ce qu'il interprétait une empreinte individuelle défiant toute rivalité.

Tourguenef surtout ne tarissait pas en éloges. L'auteur de *Pères et Enfants* était presque un débutant dans les lettres quand il fit la connaissance de la famille Viardot. Le jour où il entendit pour la première fois la grande artiste, il fut saisi par la puissance de son talent. Ce fut un événement capital dans sa vie. Il en parlait encore avec enthousiasme dans les derniers jours de sa longue carrière.

Il aimait à rappeler que l'impression qu'il avait ressentie était partagée non seulement par le public tout entier, mais par les acteurs et les choristes. Les pompiers eux-mêmes, dans les coulisses, restaient bouche bée sous le charme de cette voix troublante :

« Qui n'a pas entendu, qui n'a pas vu M^{me} Viardot en Orphée, Iphigénie, Fidelio, Desdemona, Norma, Rosine... ne peut pas comprendre l'enthousiasme qui électrisait la salle entière lorsque Pauline Garcia paraissait sur les planches. »

Nul ne pouvait résister à cette voix. Même la mère de Tourguenef, qui était, comme on sait, un vrai tyran dont le despotisme fit beaucoup souffrir le grand romancier, dut rendre hommage à sa séduction.

M^{me} Viardot donna un concert à Moscou en 1846 et M^{me} Tourguenef, qui avait déjà connaissance des relations qui existaient entre son fils et la famille Viardot, ne les approuvait point du tout. Cependant elle résolut d'entendre la cantatrice.

C'était une matinée. Au retour du concert, M^{me} Tourguenef fut très mécontente en voyant qu'Ivan n'était pas rentré pour le dîner. Elle fut maussade pendant toute la durée du repas et ne prononça pas une parole. Vers la fin du dîner, elle donna un coup violent de son couteau sur la table, et comme en se parlant à elle-même, s'écria :

— Il faut avouer pourtant que cette maudite bohémienne chante fort bien !

De son côté, M^{me} Viardot appréciait profondément le génie de Tourguenef et exerça une grande influence sur son travail. A Bougival, où la famille Viardot et Tourguenef passaient l'été, M^{lle} Blaremborg a vu souvent l'écrivain russe consulter la grande artiste sur son roman, les *Terres vierges*, qu'il composait à cette époque. Il lui lisait chaque chapitre dès qu'il était terminé. Elle comprenait fort bien le russe et même le prononçait purement quand elle chantait des romances russes, mais n'aimait pas à le parler.

— Pas une ligne de Tourguenef n'a été donnée à imprimer avant qu'il me l'ait lue, dit-elle un jour à M^{lle} Blaremborg. Les Russes ne savent pas que c'est grâce à moi que Tourguenef continue encore à travailler.

En disant cela M^{me} Viardot n'exagérait pas. Quiconque voyait de près cette artiste de génie comprenait qu'elle devait exercer une influence stimulante sur la nature impressionnable de Tourguenef. Son intelligence, son goût artistique, son aptitude à saisir d'emblée l'essentiel et à écarter tout ce qui est secondaire, sa vaste instruction -- elle possédait en perfection l'espagnol, l'italien, l'anglais et l'allemand -- et enfin son énergie et son amour du travail joints à une volonté inébranlable ne manquaient pas, aux heures de découragement dans la création artistique que connaissait parfois Tourguenef, de le remonter et de l'inspirer.

Tourguenef se trouva au milieu de la famille Viardot lancé en plein dans le courant artistique français. N'est-ce pas à cette influence que l'auteur d'*Eaux printanières* a dû d'être le seul d'entre les romanciers russes qui ait réussi à mouler ses œuvres dans cette forme sobre, exquise, classique par sa pureté, dont on n'avait trouvé jusqu'ici les modèles que dans la littérature française.

Il n'y a pas longtemps, le Conseil municipal a décidé qu'un buste de Tourguenef, offert à la ville de Paris par le statuaire russe M. Arovson, ornera la maison qui a remplacé le coquet hôtel Viardot de la rue de Douai, où Tourguenef a écrit plusieurs de ses romans et entre autres *Terres vierges*, dont *le Temps* a eu la primeur.

Et longtemps encore le grand écrivain russe sourira à Berlioz au square Vintimille et rappellera aux passants que c'est là que, pendant près d'un quart de siècle, tout ce que Paris avait d'hom-

mes illustres dans les lettres et les arts venait le jeudi rendre hommage à la femme de génie, la cantatrice et tragédienne sublime Pauline Viardot, que nulle ne fera jamais oublier.

(*Le Temps* du 24 septembre 1910).

IV

SUR LA MORT DE M^{me} DE GIRARDIN

Le Temps du 5 juillet 1910 a publié la correspondance suivante :
Le Temps a parlé ces jours-ci du livre que M. Léon Séché vient de consacrer à Delphine Gay.

A propos de ce livre, M. Emile Faguet adresse à M. Léon Séché la lettre suivante :

Paris, le 2 juillet 1910.

Cher ami,

Merci de votre envoi de « Delphine ». Renseignez-moi donc sur une omission, assurément volontaire de votre part.

Pourquoi pas un mot — ce me semble — de la légende (car ce doit être une légende) de la mort de Mme de Girardin, se tuant par désespoir d'amour pour un acteur du temps dont j'ai du reste oublié le nom ? Cette légende a couru beaucoup de 1855 à 1860. Y en a-t-il traces quelque part, traces imprimées ou écrites ? Enfin en savez-vous quelque chose ?

Tout à vous très cordialement.

EM. FAGUET.

P.-S. — Dans les vers, du reste détestables, de Desbordes-Valmore, on pourrait, mais en sollicitant un peu trop le texte, entrevoir une allusion à cela :

Elle meurt presque reine, hélas ! et presque heureuse !
Colombe aux plumes d'or, femme aux tendres couleurs
Elle meurt tout à coup, « d'elle-même peureuse »,
« Et douce, elle s'enferme au linceul de ses fleurs ».

Et ces derniers vers, parmi tant d'autres ridicules, « seraient beaux », s'ils étaient, en effet, une référence à son suicide ; mais ils sont trop discrets pour qu'on soit sûr.

Encore à vous,

EM. FAGUET.

Voici la réponse de M. Léon Séché :

Paris, 3 juillet 1910.

Mon cher ami,

Je connaissais la légende dont vous me parlez, et si je n'en ai pas dit un mot dans mon livre, c'est que je savais comment elle fut lancée et qu'elle est fausse. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'elle ait paru dans un journal.

Mme de Girardin est morte d'un cancer, comme, avant elle, sa sœur Mme O'Donnell, et Mme Allan, son interprète et son amie.

Quant aux vers de Mme Desbordes-Valmore qui ont attiré votre attention, n'y voyez pas autre chose qu'une allusion aux récents triomphes de Delphine au théâtre. Elle est morte, en effet, « presque reine » et « d'elle-même peureuse ». Vous savez bien que « la joie fait peur ».

Croyez à mes sentiments affectueux et dévoués.

Léon SÉCHÉ.

V

EN L'HONNEUR DE LAMARTINE

Le 7 juillet dernier, le jour même où l'on inaugurerait aux Champs Elysées le magnifique bas-relief en marbre blanc à la gloire d'Alfred de Musset, la société lamartinienne que préside M. Chéramy donnait une très belle fête dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne en l'honneur de l'illustre poète des *Méditations*.

Cette fête fut très réussie. D'abord la vaste salle était aux trois quarts pleine et sur l'estrade à droite et à gauche du président on remarquait : MM. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire des Beaux-Arts, Paul Deschanel, Raymond Poincaré, Michel, chef du cabinet du ministre de l'Instruction publique, le secrétaire du préfet de la Seine, Léon Séché, le baron Carra de Vaux, Aug. Dorchain, G. Audigier, le baron de Nanteuil, le président de la société des poètes français, Georges Maurisson, secrétaire général de la société des Lamartiniens, etc., etc.

Les principaux théâtres étaient représentés à cette belle manifestation : le Théâtre Français par M^{mes} Bartet, Madeleine Roch, Dussane et Mounet-Sully ; l'Opéra par M. Delmas ; le Théâtre Sarah-Bernhardt par M. Brémond — qui se firent entendre dans les meilleures pages de Lamartine, à savoir : *le Lac*, *la Réponse à Némésis*, *à Elvire*, *un nom*, *l'isolement*, *le Chien (de Jocelyn)*, *les Pensées des morts*, *le Soir*, *le Rossignol*, *le Vallon*,

La musique de la Garde Républicaine exécuta la *Marseillaise* pour commencer, et le *Chant des Girondins* pour finir.

Après une éloquente allocution de M. Chéramy et la lecture du rapport de la société fait par M. Maurisson, secrétaire général, M. D. Jardin-Beaumetz prit la parole et fit l'éloge du grand poète et du grand orateur en des termes qui soulevèrent à plusieurs reprises les applaudissements de l'auditoire. Puis M. Auguste Dorchain fit une conférence malheureusement trop longue où il raconta la vie de Lamartine que tout le monde connaît.

Voici le discours de M. Chéramy :

MONSIEUR LE SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT,

MESDAMES, MESSIEURS,

Lamartine est mort le 28 février 1869, il y a quarante et un ans, il y a presque un demi-siècle. Depuis cette époque lointaine, — et la chose paraît à peine croyable — après des obsèques très modestes, à part la célébration de son centenaire à Mâcon et l'érection sans grand bruit d'une statue au square Lamartine, aucun hommage officiel et public ne lui a jamais été rendu.

M. le Sous-Secrétaire d'Etat des Beaux-Arts et notre ami Auguste Dorchain vous rappelleront dans un instant ce que fut Lamartine, — le poète immortel et jamais surpassé des *Méditations*, des *Harmonies*, de *Jocelyn*, de la chute d'un Ange, des *Recueils* poétiques — le grand prosateur du *Voyage en Orient*, des *Girondins*, de l'*Histoire de la Restauration des Confidences* et de *Raphaël* — l'admirable orateur de 1848 — le grand citoyen qui, au péril de sa vie, a épargné à la France la honte du drapeau rouge, qui, pendant les tristes journées de juin 1848, passait à cheval calme et stoïque, devant les barricades, essayant par ses exhortations de ramener les insurgés et prodiguant, au milieu des balles qui sifflaient autour de lui, des paroles d'apaisement, de concorde et de réconciliation.

C'est que la Nature n'avait pas seulement donné à Lamartine le génie d'un poète, la beauté d'un dieu, le courage d'un héros. Elle lui avait donné par surcroît une grande âme. On trouvera dans sa vie des erreurs, des illusions, peut-être quelques écarts d'amour-propre ; on ne trouvera pas une compromission, encore moins rien qui ressemble à une bassesse, à une lâcheté. Il était au-dessus de toutes les corruptions et, un jour, devant une calomnie d'un poète médiocre, il a eu le droit de s'écrier fièrement :

...Mon âme est un feu qui brûle, et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir !

Lorsqu'une Nation a eu la gloire de posséder un si magnifique spécimen d'Humanité, il semble qu'elle ne saurait l'entourer de trop de marques de reconnaissance et d'admiration. Il n'en fut rien. Et, depuis quarante ans, Lamartine que dix départements avaient envoyé jadis siéger à la Constituante, Lamartine semblait oublié.

Hélas ! Les Français, comme les Athéniens, ont parfois de ces défaillances et de ces aberrations.

La société des Lamartiniens, qui s'est donné pour tâche d'honorer la mémoire du grand homme et de propager sa renommée, a voulu réparer cette injustice et effacer cette ingratitude. Elle a voulu que Lamartine fût glorifié, non dans un cénacle fermé, mais dans une solennelle assemblée, ouverte à tous, dans ce temple auguste de la Sorbonne, en présence des Pouvoirs publics, avec la collaboration de tous les grands Corps de l'Etat.

On sait quelle République idéale Lamartine avait entrevue et rêvé de fonder en 1848. Il appartenait au Gouvernement de la République de donner à cette fête une solennelle et officielle consécration. Nous remercions M. le Président de la République d'avoir bien voulu s'y faire représenter. Nous remercions M. le Sous-Secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, M. Dujardin-Beaumetz, qu'on retrouve dans toutes les grandes manifestations de l'Art et de la Pensée, qui vient précisément de commander au statuaire Coutan, membre de l'Institut, un monument de Lamartine, destiné à faire pendant au Palais-Royal à celui de Victor-Hugo, nous remercions M. Dujardin-Beaumetz d'être venu nous présider. Nous remercions M. le Ministre de l'Instruction publique, les Ambassades d'Italie, de Turquie, de Grèce, de la République Argentine, de la République d'Haïti, M. le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur, le Sénat, la Chambre des Députés, le Conseil municipal, le Conseil général, M. le Préfet de la Seine, M. le Préfet de Police, M. le Vice-Recteur de l'Académie de Paris, le Collège de France, M. le Doyen de la Faculté des Lettres, la Société des Gens de lettres, la Société des Poètes français, l'Association des Etudiants de Paris, la Fédération des Etudiants de France, l'Académie de Mâcon, la Société Victor-Hugo, l'Université des Annales, la Société de la Maison de Balzac, le Lycée Lamartine, les Mussétistes, nous les remercions d'avoir marqué leur sympathie en nous envoyant des délégués.

Quant à l'Académie française si dignement représentée par M. Paul Deschanel et M. Raymond Poincaré, elle vient fêter ici le Grand Poète qui lui appartient jadis et qui fut une de ses plus grandes illustrations.

Que l'Académie française et l'Institut de France reçoivent ici l'hommage de notre gratitude !

Merci, au nom de Lamartine, à toutes les personnes, écrivains, artistes, journalistes, membres de la famille, qui ont répondu à notre appel. merci aux jeunes poètes, à cette jeunesse enthousiaste qui est l'espoir de la Patrie et qui peut prendre Lamartine comme un guide d'honneur et d'élévation morale.

Merci enfin, et c'est par là que je termine, aux nobles artistes que vous allez entendre et qui viennent ici glorifier le Grand Poète et le Grand Citoyen.

Merci à Madame Bartet la Divine, l'impeccable artiste, à M. Mounet-Sully, notre incomparable tragédien. Rappelés dans quelques minutes à la Comédie Française, ils ont tenu à venir rendre hommage à Lamartine. Merci à M. Brémont, le noble et vaillant artiste, à M^{lle} Madeleine Roch, l'espoir de la Comédie Française, la future sociétaire, à M^{lle} Dussane, la fine diseuse et la fine lettrée, à M^{lle} Nobya, une future étoile du Chant, à M. Delmas, l'honneur de notre Académie Nationale de Musique, qui a reculé ses vacances pour venir chanter devant vous ; merci aux deux brillants élèves de l'éminent artiste Diémer, MM. Robert Schmitz et Henri Gille, proclamés, il y a deux jours, premier et second prix du Conservatoire, qui exécuteront les Préludes que Liszt a composés d'après la Méditation de Lamartine. Merci à M. Parès, au chef éminent de la musique de la Garde Républicaine et à ses dignes collaborateurs.

Remercions enfin le sympathique poète René Fauchois, l'auteur acclamé de Beethoven, qui viendra réciter un beau poème composé par son ami, M. Léo Larguier, en l'honneur de Lamartine.

MESDAMES, MESSIEURS.

Tous ces vaillants artistes vont apparaître devant vous dans tout l'éclat de leur talent, grandi encore et comme magnifié, si j'ose dire, par la conscience de la noble tâche qu'ils viennent remplir aujourd'hui. Car pour eux comme pour nous tous, ce sera un grand souvenir, oui, je le dis très haut, un grand souvenir que d'avoir fêté et glorifié un de ces génies, un de ces Rois de la Pensée, qui honorent non seulement leur temps et leur patrie, mais tous les temps et l'Humanité tout entière,

VI

LE MONUMENT DE JUSTE OLIVIER A LAUSANNE

Le monument érigé par souscription à Juste Olivier a été inauguré solennellement à Lausanne, le 3 juillet dernier.

Ce monument représente un rocher décoré de fleurs des Alpes et surmonté du buste du poète.

De la base au sommet du rocher monte en écharpe une ronde joyeuse d'enfants au visage souriant, aux membres potelés, qui symbolisent fort gracieusement quelques-unes des plus heureuses inspirations de Juste Olivier. Ce monument fait grand honneur au sculpteur lausannois M. Raphaël Lugeon.

Plusieurs discours furent prononcés, notamment par M. Camille Decoppet, président de l'Association Juste Olivier, par le syndic de Lausanne, et par M. Charles Burnier, professeur à l'Université de cette ville.

Voici le discours de M. Burnier :

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Université de Lausanne, héritière de notre ancienne Académie, m'a chargé d'apporter son hommage au poète, au professeur Juste Olivier. Le monument gracieux et vrai que nous inaugurons aujourd'hui serait à sa place aussi bien sous l'ombrage des vieux arbres de la Cité studieuse que dans ce jardin, au centre de la ville animée et moderne. Nous ne regrettons pas cependant qu'il ait été érigé un peu loin de nos auditoires et nous nous en félicitons, au contraire, parce que, ici même, il frappera les yeux d'un plus grand nombre de passants, et que ceux-ci seront amenés à se demander qui était donc ce Juste Olivier.

La question vaut la peine d'être posée, et la réponse est facile à donner : Juste Olivier a été l'un des hommes les plus richement doués et les plus complets qu'ait produits notre race ; il a possédé l'esprit et exprimé l'idéal du citoyen vaudois ; il a vécu sa vie tout entière : sa vie rustique, sa vie intellectuelle, sa vie morale ; il a éprouvé toutes ses aspirations nobles et généreuses ; il a aimé passionnément le sol natal, la patrie suisse et la liberté. — Voilà ce que nous pourrons dire aux curieux qui s'informeront et nous ne le ferons pas sans fierté.

Il est bon, quand tout se transforme autour de nous, quand le présent fiévreux se rue à l'avenir, quand l'ignorance, l'oubli ou un mépris stupide tendent à effacer le passé, de rappeler à un peuple son histoire et les noms de ceux qui l'ont honoré et servi. Juste Olivier lui-même nous en a donné l'exemple.

Né en 1807, peu après les crises terribles des révolutions française et helvétique, aurore sanglante de notre indépendance cantonale ; arrivé à l'âge d'homme à la veille de 1830 et pénétré, comme tous les bons esprits de cette époque, des aspirations les plus largement libérales ; fils de ses œuvres, mais issu d'une bonne et vieille souche campagnarde, il savait qu'une nation et qu'un pays ne se font pas en un jour, que dans les vivants les morts se perpétuent, et que la plus sottise des infatuations est de croire que le monde a commencé avec nous.

Il étudia donc les origines du canton de Vaud, pour apprendre à se connaître lui-même, et, persuadé que la poésie n'est pas l'ennemie de l'histoire, qu'elle l'éclaire, au contraire, et l'anime, il fit appel aux poètes vaudois, ses frères :

Amis, ah ! c'est à vous de porter la lumière
 Dans ce passé qui dort sans âme et sans couleurs,
 Et de le réveiller de sa froide poussière !

De son côté, il se mit à la tâche avec une véritable passion qui vibre encore dans ses vers :

Combien de fois j'ai cru, fouillant les vieux châteaux,
 De nos aïeux muets retrouver les annales.
 Et, sous les pans tombés de nos gothiques salles,
 D'un obscur parchemin déterrer les lambeaux !
 Interrogeant de l'œil les pierres effacées,
 Il me semblait aussi que, du fond des tombeaux,
 Sortait une réponse enfin à mes pensées...

Juste Olivier fut un peu déçu du résultat de ses recherches, il nous l'avoue. Il fut bien obligé de reconnaître

... Que le malheur pesa longtemps sur nous,
 Avec son doigt de fer qui brise la pensée.

Cette triste constatation ne lui rendit pas moins chère son humble petite patrie vaudoise. Ayant trouvé notre passé, en général, peu glorieux, il ne s'en écriait que plus fort :

Je veux avec amour en nourrir la mémoire.

xxx

De ce sentiment sont sortis les deux gros volumes en prose du *Canton de Vaud*, œuvre unique en son genre, « pleine de défauts », en l'a assez répété, mais aussi « pleine de flamme et de jeunesse ». Mon honorable collègue, Monsieur le professeur Jean Bonnard, dans son discours à l'inauguration du monument d'Eysins, a raconté comment ce beau livre, où Juste Olivier avait mis « tout son patriotisme et tout son cœur, faillit, par un injuste retour, exercer sur sa carrière une influence néfaste ». Certains professeurs de l'Académie l'avaient trouvé, en effet, trop peu méthodique, trop peu scientifique. Monnard prit sa défense : « Quelques-unes des fautes de M. Olivier, écrivit-il, sont de celles qu'il n'est pas donné à tout le monde de faire ; ce n'est que d'assez haut que l'on fait de pareilles chutes ; il y a là abus de talent, mais non pas absence de talent... » Quelques jours plus tard, Olivier était nommé professeur ordinaire d'histoire à l'Académie. Son *Canton de Vaud* était réhabilité.

Les témoignages recueillis par Eugène Rambert pour l'excellente notice biographique qu'il a consacrée à Juste Olivier sont unanimes : « Tous tendent à établir qu'avant Vinet aucun professeur ne remua et ne fit remuer autour de lui autant d'idées nouvelles.. Il communiquait le feu sacré à tous ceux qui avaient le sens et le goût de l'histoire ». Le savant et discret Herminjard, qui devait vouer sa vie à la publication de la *Correspondance des réformateurs*, écrivait en particulier ceci à Rambert : « Lorsque notre cher Olivier commença son cours libre, en novembre 1833 (si je ne fais erreur), ce fut un enchantement. Tout de suite on comprit la beauté et la poésie de l'histoire. La salle était toujours pleine, la même où Sainte-Beuve entendit Vinet... Je ne crains pas d'affirmer que les treize années d'enseignement d'Olivier ont contribué dans une large mesure à raviver chez les étudiants l'activité littéraire. On s'en aperçut immédiatement à *Zofingue*... »

Nous pouvons encore aujourd'hui juger de la valeur de Juste Olivier comme historien par son volume d'*Etudes d'histoire nationale*. Ces études sont consacrées au major Davel, au séjour de Voltaire à Lausanne et à la Révolution helvétique. Elles sont toutes les trois de premier ordre : « Chacun de ces ouvrages, nous dit l'auteur, forme un tout à lui seul ; mais ils sont liés comme tableaux successifs de la vie du même peuple, à trois époques différentes : celle du major Davel, qui termine le mouvement

religieux et annonce le mouvement révolutionnaire ; celle de Voltaire ou du dix-huitième siècle proprement dit ; celle enfin de la Révolution... »

La critique et l'érudition modernes ont relevé quelques erreurs de détail dans ces études ; elles n'en restent pas moins d'une vérité essentielle et profonde, faite d'intuition, de pénétration et de poésie. L'admirable et mystique figure du major Davel revit dans la première avec une intensité extraordinaire. Il semble qu'Olivier ait personnellement connu Davel tant il a su descendre jusqu'au fond de son individualité et de sa conscience. On devine comme une parenté intellectuelle et morale entre ces deux âmes vaudoises. Olivier sent tout ce que Davel a dû sentir, et Davel ne peut pas avoir senti autrement.

En un tout autre genre, Olivier a parfaitement saisi et rendu le divertissant épisode du séjour de Voltaire dans la petite ville aristocratique et riche en bons acteurs de société qu'était alors Lausanne. Le tableau qu'il nous en a laissé a été maintes fois repris ; on n'y a guère ajouté.

Enfin l'histoire de la Révolution helvétique a, pour la première fois, exposé le point de vue équitable, le point de vue vaudois dans cette douloureuse question de la chute de l'ancienne Confédération. Ce n'est point ici le lieu ni le moment de rouvrir un débat insolvable, de rechercher quels sont les auteurs responsables des catastrophes de l'année 1798, mais c'est l'occasion d'insister sur le patriotisme suisse de Juste Olivier.

Il n'aimait pas seulement sa petite patrie vaudoise ; il aimait aussi sa plus grande patrie suisse de toute la puissance de son cœur. Vous entendrez chanter tout à l'heure ses strophes immortelles :

Il est ami une terre sacrée
Où tous ses fils veulent au moins mourir...

Cette terre sacrée, c'est celle de la légende plus sûre que l'histoire, c'est celle du Grütli, celle où

La liberté, depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent nos sapins.

Mais encore, pour le poète qui, respectueux du passé et fidèle aux traditions, tournait cependant plus volontiers ses yeux vers

l'avenir, cette terre est-elle surtout celle de la jeune Helvétie, de la Suisse régénérée et se proposant un idéal toujours plus élevé .

Jeune Helvétie, à toi notre espérance !
A toi nos cœurs, notre amour et nos bras...
Si le rocher qui borde tes campagnes
Réduit ta part du lot universel,
Tu peux encore, ô terre des montagnes !
Grandir, mais du côté du ciel.

Tel me paraît être. Mesdames et Messieurs,, l'enseignement suprême que Juste Olivier a tiré de l'histoire de son pays. Il en a vu la faiblesse et la grandeur, l'obscurité et la gloire, les chutes et les relèvements, et toutes ces vicissitudes n'ont été pour lui qu'autant de raisons de l'aimer davantage. Il s'est rendu compte aussi de la modestie de notre rôle dans le monde, mais il l'a relevé magnifiquement : Vivons de notre vie et regardons en haut.

POÉSIES

SONNET

A Madame Hélène Picard

Oh ! pouvoir être aimée un soir, un divin soir,
Par un blond Titien qui me tiendrait captive
Dans un coin de Florence et sous son manteau noir !...

Je voudrais être un soir ce Titien vainqueur
Dont vous rêvez l'amour sous un ciel d'Italie ;
Et qui, votre désir pardonnant ma folie,
Vous garderait longtemps captive sur son cœur.

Car en lisant vos vers, ému par leur douceur,
Je vous ai devinée amoureuse et jolie.
Et j'ai si bien compris votre mélancolie,
Que ma pensée intime a fait de vous ma sœur.

O Muse harmonieuse aux accents romanesques,
Au seuil d'un temple antique aux immortelles « *Fresques* » (1)
Je vous évoque, blanche, en un soir vapoureux....

Une rose à vos doigts, vous chantez en délire,
Et la lune attentive à votre ardente lyre
Nimbe le laurier d'or qui ceint vos longs cheveux.

Julien LAPIERRE.

(Bourg-St-Andéol)

Sourire de Femme

A M^{me}.....

La femme qui nous offre un peu de son sourire
Offre un peu de sa bouche, un peu de son regard,
A cueillir en passant et comme par hasard,
Donc comme un peu de ciel — et d'elle, on pourrait dire :

(1) « Les Fresques », titre d'un volume de poésies de M^{me} Hélène Picard.

Un peu du ciel si pur qui dans ses yeux se mire,
Et comme une intangible, une impalpable part
De ce charme divin, son pudique rempart,
Emané de la fleur de chair que l'on admire.

Tout cela, n'est-ce pas, à mes yeux, à mon cœur,
— Peut-être ce sourire est-il un peu moqueur ? —
Se trouve offert avec ce rayon de votre âme ?

Sur ce rai de la lèvre et des yeux, savez-vous,
— Sur ce rai lumineux comme une belle flamme, —
Que l'amour a parfois pu se mettre à genoux ?

Ph. PARDAILLAN.

Le Feu de Bois

J'aime à rêver, le soir, devant un feu de bois,
Écoutant sa chanson qui me berce et m'inspire,
Et suivant les ébats des bluettes qui virent,
Ainsi qu'en un ballet ou comme en un tournoi.

Un grillon fait vibrer sa note accoutumée.
Tour à tour se cherchant, se fuyant, s'enlaçant,
Avec légèreté, les flammes vont dansant :
Je me crois au pays des troublantes almées.

Parfois, flancs burinés par le feu qui la mord,
La bûche est un haut roc crevassé, qui domine
D'autres rocs éboulés au fond d'une ravine :
Je sais, ô Roncevaux ! comment Roland est mort.

Le brasier rouge était, hier, champ de bataille
Où des points d'or chargeaient tels que des cuirassiers,
Où des milliers d'éclairs jaillissaient des aciers,
Où la bombe éclatait et crachait sa mitraille.

Par des brèches s'ouvrant dans de croulants remparts
Des flammes surgissaient. C'étaient autant de lances
Que pointaient hardiment, pour l'œuvre de défense,
Des héros assiégés, cernés de toutes parts.

Ce soir, j'ai du sapin. Le feu joyeux pétille,
Bavarde, chante, rit, valse sur les chenets,
Et tout à coup crépite en lançant des bouquets
Dont les fleurettes d'or dans les airs s'éparpillent.

Mais que vois-je briller ? Serait-ce donc qu'un nain,
Guerrier de Lilliput, pour mieux faire ripaille,
Se serait déchargé de sa cote de maille ?
C'est, à demi brûlée, une pomme de pin.

Mais si, feu de poète, en moi tu fais éclore
Toute une floraison de rêves merveilleux,
Tu sais toucher mon cœur en me parlant de gueux,
D'âtres noirs et glacés, sans flamme qui les dore,

De vieillards grelottants, de spectres en haillons,
Qui vent dans la forêt casser des branches mortes,
De l'aumône des bois, qu'avec peine ils rapportent,
Des bois qui sont aussi l'abri des oisillons.

Ton lumineux sourire éclaire les ténèbres,
Et ta douce chaleur, semeuse de santé,
N'alourdit pas le front dans un air empesté,
Comme le feu malsain de la houille funèbre.

Aussi, j'aime à rêver, ô bon feu ! devant toi,
Écoutant ta chanson qui me berce et m'inspire,
Et suivant les ébats des bluettes qui virent
Ainsi qu'en un ballet ou comme en un tournoi.

Paul PIONIS.

Février 1910.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

LA REVUE DE BELGIQUE (n° de mai) : *Le jeune homme de Marceline*, par G. Vrancken.

LE RÉPUBLICAIN DU LOIR ET CHER du 20 juin : Fête à Blois en l'honneur d'Alfred de Musset.

LE GAULOIS DU DIMANCHE du 24 juillet : *Deux sonnets autographes de Musset à l'Exposition de la Bibliothèque nationale*, par F. Cadet de Cassicourt. — N° du 31 juillet : Poésies inédites de Maurice de Guérin. — *Maurice de Guérin au val de l'Arguenon*, par M. Le Goffic.

LES JOURNAUX DE PARIS des 31 juillet et de la première semaine d'août : *Le centenaire de la naissance de Maurice de Guérin*.

LE FIGARO des 3 et 10 septembre : *Le Chalet de Guttinguer*, par Léon Séché.

LA REVUE du 15 août : *Les amis de M^{me} de Girardin* d'après le livre de M. Léon Séché, par Emile Faguet. — Du 1^{er} septembre : *Baudelaire* d'après le livre de MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut, par Emile Faguet. — Du 1^{er} Octobre : *Le Romantisme dépravateur*, par le même.

LA REVUE DES DEUX MONDES du 15 septembre : *Alfred de Vigny et Brizeux*, par Ernest Dupuy.

LA NOUVELLE REVUE du 15 septembre : *Alfred Le Poittevin*, par Henri Grégoire (documents inédits).

LE CORRESPONDANT du 10 septembre : Le père d'Alfred de Musset, par Maurice Dumoulin.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE L. CARTERET. — *Un imagier romantique. Célestin Nanteuil, peintre, aquafortiste et lithographe, suivi d'une étude bibliographique et d'un catalogue, orné d'un portrait gravé à l'eau-forte et de 80 reproductions*, 1 vol. grand in-8°, par Aristide Marie.

On lit en tête de ce très beau volume les lignes suivantes :

« Au cimetière de Bourron, qui est aussi celui de Marlotte, en ce modeste enclos mortuaire que nul curieux n'explore et qu'aucun pèlerin ne visite, s'efface, sous l'envahissement des lierres et des arbustes sauvages, une tombe ignorée et d'aspect anonyme, où l'on hésite à reconnaître une sépulture. Ce n'est qu'en se baissant avec peine et en enfonçant la tête au-dessous des rameaux denses et retombants d'un sophora, qu'on parvient à discerner, sur une maigre plaque de marbre posée verticalement cette épitaphe :

CÉLESTIN NANTEUIL
NÉ A ROME EN 1813
MORT A MARLOTTE
LE 4 SEPTEMBRE 1873

Ce mausolée de solitude et d'abandon symbolise d'ailleurs à merveille le destin du mort qu'il renferme. Qui, en effet, se souvient aujourd'hui de lui, à l'exception de quelques rares amateurs, bibliophiles fervents ou collectionneurs délicats que ravissent encore ses vignettes et ses eaux-fortes, si caractéristiques d'un art et d'une époque ?... »

Ainsi parle M. Aristide Marie, mais il faut croire que la bibliophilie et les collections des amateurs ont du bon, puisque ce sont elles qui nous valent aujourd'hui ce livre magnifique. Souhaitons qu'un autre collectionneur aussi averti et d'autant de goût que M. Marie nous donne, à son exemple, et dans un avenir prochain un ouvrage digne de celui-ci sur les Devéria ou les Johannot. Car sans être ignorés du grand public, ils ont trop produit pour cela,

on n'a tout de même encore qu'une faible idée de leur œuvre, et il n'est que temps de la faire connaître. J'ajoute que ce serait justice, car ces lithographes et ces graveurs romantiques ont contribué pour une large part au succès de l'école littéraire de 1830. Et aujourd'hui encore si tels ouvrages de Victor Hugo, ses premières éditions de *Notre-Dame de Paris*, par exemple, sont si recherchés des amateurs, c'est presque uniquement à cause des dessins qui les illustrent.

Célestin Nanteuil semblait avoir été prédestiné à illustrer les livres romantiques, tant ses compositions et son style s'harmonisent et font corps avec eux. Vena l'un des derniers, puisqu'il n'apparut dans les cénacles, chez Jehan du Seigneur et Victor Hugo que vers 1830, il comprit mieux que ses rivaux ce qu'il y avait de particulier dans le génie, l'âme et la façon de voir des écrivains romantiques, et rien n'égale à présent ses eaux-fortes étranges, fantastiques et mystérieuses aux yeux des connaisseurs. Les Johannot ne le surpassent que par la fécondité. Mais Célestin Nanteuil ne fut pas seulement un merveilleux aquafortiste ; ce fut aussi un lithographe de premier ordre, et l'on sait comme les dessinateurs du temps entendaient le dessin sur pierre. « Moins énergique que l'eau-forte et plus transparente que l'aqua-teinte, dit M. Aristide Marie, moins sèche que les *bois* et plus expressive que les *aciers*, la lithographie, avec son flou velouté de crayon gras, est bien le commentaire qui sied le mieux aux vagues fantaisies poétiques ou musicales, l'illustration vaporeuse qui convient surtout à la ballade ou à la romance. » Et Nanteuil qui finit par s'adonner exclusivement à ce procédé, grâce à sa collaboration avec le musicien Hippolyte Monpou, y conquist en peu de temps une incomparable virtuosité. Je sais des collectionneurs qui font une chasse enragée aux romances de Monpou illustrées par Célestin Nanteuil.

Grâces soient donc rendues à M. Aristide Marie pour le très beau livre qu'il vient de consacrer à cet illustrateur romantique, et encore une fois puisse son exemple être suivi par d'autres historiographes amoureux des *Devéria* et des *Johannot* !

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION. — *Maurice de Guérin*, d'après des documents inédits par Abel Lefranc, 1 vol. in-8°.

Voici un livre qui est venu juste à point pour donner de l'éclat au centenaire de Maurice de Guérin. C'est un bon livre, en effet,

et M. Abel Lefranc a achevé de nous faire connaître l'âme délicate et profonde du poète artiste à qui nous devons le *Centaure*. Il n'y a rien de tel que la correspondance pour nous découvrir les dessous des vraies natures. Mais M. Abel Lefranc ne s'est pas contenté de publier les pages inédites en vers et en prose qui lui avaient été confiées par des mains pieuses. Il s'en est servi pour éclairer d'un jour nouveau la vie si courte et si pleine de Maurice de Guérin, et ce faisant il nous l'a montré dans des parties que nous ne connaissions pas. Il devrait à présent nous donner une bonne édition de ses œuvres complètes. Elles sont éparses en trop de volumes et valent la peine d'être réunies, ses poésies surtout qui ont tant d'originalité et tant de charme. En voici une, par exemple, que j'ai trouvée, au moment des fêtes du centenaire, dans le *Gaulois du dimanche*. Elle est adressée à Raymond de Rivières qui fut le condisciple de Maurice au collège Stanislas :

A UN AMI DE COLLÈGE

Parmi les souvenirs que je serre en mon âme
 Très précieusement, comme une bonne femme
 Qui choisit tous les ans en la saison des fruits
 Ceux au plus doux parfum, au plus beau coloris,
 Et puis s'en va ranger au fond de son armoire
 Tout ce petit trésor dont elle se fait gloire,
 Afin de parfumer l'armoire et la maison
 Et d'avoir du dessert dans la triste saison ;
 Parmi ces souvenirs, dis-je, fruits de ma vie,
 Précieuse récolte en mon âme enfouie,
 Pour l'hiver de mes jours, Raymond, il en est un
 Délicieux à voir et tout plein de parfum,
 Tout frais quoiqu'il soit vieux et qui remplit de joie
 Mon âme qui sur tous l'affectionne et le choie.
 Ce débris le plus doux de la belle saison,
 Ce souvenir aimé de prédilection,
 C'est celui qui me dit comment entre nos âmes
 La divine amitié fila ses belles trames,
 Nous liant aux deux bouts si délicatement
 L'un à l'autre, Raymond, qu'au moindre mouvement,
 Au plus petit émoi de l'un de nous, l'autre âme
 S'émeut à l'autre bout de la soyeuse trame.
 C'est tout comme d'hier au moment où j'écris :
 Sur la fin de novembre, en dix-huit cent vingt-six,
 Tu quittais le collège où se serait perdue
 Ta jeune âme si frêle, et tu vins à la rue
 Notre-Dame-des-Champs, où l'immense Paris
 Expire avec ses flots de maisons et de bruits ;

Rue aux paisibles murs, où l'on voit croître l'herbe
Aux fentes des pavés, car le monde superbe,
Soulevant le limon comme les vastes eaux,
N'y fait point de la boue avec ses grands chevaux
Et roule ailleurs. — Au bout de ce quartier paisible,
Comme une anse à l'écart de l'Océan terrible,
Se rencontre un hôtel qui fut celui, je crois,
Du Cardinal Fleury, ministre d'autrefois.
De nos jours, cet hôtel est collège, et l'enfance
Y songe peu sans doute au ministre de France.
C'est là que je te vis arriver tout petit,
Un matin de novembre, et ton frère me dit,
Te tenant par la main : « Maurice, je confie
Aux soins de votre cœur cet enfant : je vous prie
D'avoir sollicitude à mon petit Raymond ;
Car vous êtes ancien déjà dans la maison. »
Ainsi tu fus placé dessous mon patronage
Et moi j'étais ravi (remarquant ton jeune âge,
Ton jeune âge charmant, et la naïveté
De ton regard encor plein de timidité,
Mais où l'âme déjà lançait mainte étincelle)
De tenir si gentil pupille sous mon aile.
Nous fûmes là trois ans et je voyais grandir
Rapidement ton âme et lui voyais venir
De ces fleurs, de ces fruits qui ne se trouvent guère
Aux plantes qui n'ont pas longue racine en terre,
Comme sont les enfants, et c'était mon bonheur
De regarder ainsi cette petite sœur,
Cette âme dont mon âme était alors gardienne,
Monter et s'élaner fortement à la mienne.
Quand je partis, déjà nous étions de niveau,
Tu n'étais plus enfant, tu n'étais plus roseau,
Mais ton âme poussant sa croissance hardie
Montait dans la pensive et sérieuse vie.
Je partis, j'étendis mon aile pour l'essor,
Comme en quittant son nid un oiseau déjà fort
Qui, tout fier de l'émail de ses plumes nouvelles
Et sentant bien qu'il a de la vigueur aux ailes,
Veut savoir ce que c'est enfin que le ciel bleu,
Les ondes, le soleil, les nuages, le jeu
Des quatre vents du ciel, et la volupté pure
Qu'on doit prendre à voler sur toute la nature.
Je l'ai vu, je l'ai su. Me voici maintenant
De retour au logis, moins alerte, traînant
L'aile et tirant le pied comme dit La Fontaine,
Confus et tout brisé de ma course lointaine.
Je n'ai plus de souci qu'à me faire un repos
Qui puisse ramener le sommeil dans mes os.
Je panse en gémissant mes blessures, j'essuie
Mon plumage chargé de poussière et de pluie.

Je travaille à ma couche et tâche à la couvrir
 Contre les vents du ciel, la tempête à venir,
 Et comme un oiseleur qui le soir noue et tresse
 Les mailles d'un filet, j'ourdis dans ma sagesse
 Un réseau pour reprendre et tenir sous ma loi
 Une pensée au vol léger, qui loin de moi
 S'en va pour se poser en haut d'une montagne
 Et me revient après éplorée en Bretagne.
 Bientôt tout souvenir alors sera lié,
 Je leur veux à chacun nouer un fil au pied,
 Hors à celui, Raymond, qui sans cesse voyage
 De Bretagne à Toulouse en léger équipage,
 Faisant cent et cent fois la route en un seul jour
 Et toujours enchanté du voyage au retour.

La Chênaie, mai 1833.

N'est-il pas vrai que cette pièce de vers vaut la peine d'être recueillie ?

EDITION DE LA REVUE « LA PROVINCE » (Le Havre). —
Pensée en fleur, par Dominique Caillé, 1 vol. in-8°.

Dominique Caillé vient de réunir sous ce titre emprunté à un vers de Charles Mousselet ses poésies du printemps et de l'arrière-saison. On dirait d'un bouquet cueilli le même jour. Savez-vous pourquoi ? Vous allez me répondre sans doute que les derniers vers sont aussi jeunes que les premiers. Je vous l'accorde, mais ce n'est pas cela seulement qui crée l'illusion. Ce qui fait l'unité de ton et d'âme, si je puis dire, de ce recueil, c'est qu'il a été entièrement inspiré par l'amour du pays natal. Vous pouvez l'ouvrir à n'importe quelle page il y est parlé de Nantes et du pays nantais que personne ne connaît aussi bien que Dominique Caillé. Il faut dire aussi qu'il y a passé toute sa vie et qu'il a fait partie d'un petit cénacle aujourd'hui dispersé par la mort. Ce petit cénacle qui remonte aux derniers jours de l'Empire s'était formé dans le salon de M^{me} Riom, qui signait Louise d'Isole et je ne sais plus de quel nom encore, des vers qui n'avaient rien d'une femme. Autour d'elle étaient venus se grouper par rang d'âge et de talent Émile Péhant, le poète de *Jeanne la Flamme* et de *Jeanne de Belleville*, Robinot-Bertrand, Emile Grimaud et Joseph Rousse, qui tous regardaient Péhant comme leur maître. Dominique Caillé, beaucoup plus jeune, fut l'Éliacin de ce petit cénacle et profita des leçons qui s'en dégageaient. Bien que ses vers ne soient pas datés, et il a eu tort d'oublier ce petit détail, car il a son importance au

point de vue biographique tout au moins, il y en a certainement dans la *Pensée en fleur* qui sont du temps où il servait la messe dans la petite chapelle du boulevard Delorme à Nantes. Et ce ne sont pas les plus mauvais, tant s'en faut. Mais la Muse de Dominique Caillé est sans prétention. Elle n'enfle pas la voix et n'aspire pas après les hauts sommets. Elle aime les coteaux modérés comme celle de Sainte-Beuve et côtoie aussi d'assez près la prose. Un exemple : Je le prendrai dans un charmant sonnet :

MARIAGE

Le vieux temple avait mis ses ornements de fête,
Le chœur par les bouquets était tout embaumé,
Des guirlandes de buis se croisaient à son faite,
Les vitraux peints brillaient sous un rayon de mai.

Devant le maître autel où la messe était prête,
Le flambeau nuptial scintillait allumé ;
Et, fraîche et rose, en blanc et des fleurs sur la tête,
La bien-aimée était auprès du bien-aimé.

L'orgue entonnait son doux et céleste cantique ;
Les parents, les amis priaient. L'église antique
S'emplissait de parfums et de joyeux frou-frous ;

Et l'air indifférent, mais l'âme au fond jalouse,
Je songeais que j'avais, près de la jeune épouse
Rêvé d'avoir un jour la place de l'époux.

Eh bien, mon cher Dominique, permettez à un vieil ami de vous le dire tout bas à l'oreille, ce qui vous a manqué pour renouveler votre fonds poétique, et l'agrandir, et l'enrichir, ç'a été de n'avoir pas réalisé votre rêve. Avec les qualités que la nature et l'éducation vous avait données, je vois d'ici les beaux fruits que vous auriez cueillis dans votre petit jardin — nantais — si vous aviez été marié à la femme de vos rêves ! Ce que je vous dis là, je l'ai entendu dire à M^{me} Riom qui vous aimait beaucoup. Elle aussi regrettait pour vous que votre arbre n'eût pas été greffé par l'amour, quand vous aviez vingt-cinq ans. Mais à chacun sa destinée. Cela ne vous a pas empêché d'aimer beaucoup votre pays et de le chanter sur une corde discrètement émue.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *La Bible dans Victor Hugo*, par Claudius Grillet, 1 vol. in-8°, broché.

Dans quelle très large mesure les lectures sacrées de Victor Hugo ont enrichi de sujets pittoresques et de formules neuves son épopée, son lyrisme et sa rhétorique ; comment ses préférences littéraires se déplacent de David à Salomon, et d'Isaïe à St-Jean, selon les états successifs de sa sensibilité ; comment, au surplus, les fortunes diverses de son biblisme littéraire sont solidaires de ses variations psychologiques, voilà de quoi nous entretient, en substance l'auteur de la *Bible dans Victor Hugo*.

Cet ouvrage est le fruit de très longues années de recherches qui ont porté sur les manuscrits mêmes du poète. Il est divisé en deux parties très distinctes : l'une, d'observation, où sont réunies les pièces justificatives (colonnes de concordance entre le texte de la Bible et celui de Hugo) ; l'autre, de synthèse, où sont formulées les lois de l'évolution biblique de V. Hugo : documents biographiques et conclusions critiques s'y suivent et s'y répondent dans un parallélisme constant.

Cette étude, purement objective, a été entreprise avec le souci constant d'y appliquer la méthode des sciences positives. Elle a abouti à des découvertes inattendues. Se fût-on douté que Job ait collaboré au lyrisme exploré de *A Villequier* et de *A Olympio* ?

Incidemment — et pour l'influence indirecte que la Bible exerça sur Hugo à travers Lamartine — l'auteur est amené à étudier le biblisme des *Méditations* et des *Harmonies*. Et ce n'est pas une des pages les moins curieuses de cette étude sur *la Bible dans Victor Hugo* que celle où l'on nous révèle une large part d'érudition biblique dans le lyrisme de Lamartine et jusque dans le profane *Vallon*.

LIBRAIRIE CHAMPION. — *Le Romantisme et les Mœurs essai d'étude historique et sociale*, d'après des documents inédits, par Louis Maignon, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, 1 vol. in-8.

« Il ne faudrait point, dit l'auteur de cet ouvrage, que son titre fit illusion. Ce n'est pas une histoire de l'influence romantique sur la société française : elle aurait exigé plusieurs volumes. On n'a pu que donner un aperçu du sujet, en présentant sous un certain ordre quelques faits, et quelques documents dont on se trouvait disposé et qui sont pour la plupart inédits,

« La plus stricte impartialité, il est sans doute superflu d'en avertir, a été notre préoccupation de tous les instants.

Qu'il soit arrivé au romantisme d'exercer sur les mœurs une action bienfaisante, nous sommes si éloigné d'y contredire qu'au contraire nous l'avons indiqué avec toute la netteté possible, chaque fois que s'en est présentée l'occasion. Malheureusement l'occasion a été rare, et c'est à l'analogie d'influences d'une toute autre sorte que notre étude a dû presque nécessairement se restreindre. La raison en est simple : nous n'avons guère trouvé que des influences de cette dernière espèce dans les documents qu'il nous a été donné d'examiner. Sans doute encore, il en est de la vertu comme des honnêtes femmes : elle ne fait point parler d'elle et elle n'en parle pas elle-même volontiers. Toujours est-il que ce livre pourrait bien avoir pris, malgré nous, l'air d'une monographie. C'est dire qu'il a des lacunes. De mieux informés ou de plus heureux se donneront le plaisir de les combler... »

Nous sommes loin, comme on le voit de la thèse retentissante que soutint il y a quelques années tel professeur de philosophie contre le Romantisme. M. Louis Maigron n'hésite pas à reconnaître qu'il y a du pour et du contre dans la question qu'il envisage d'une façon assez impartiale. Je lui reprocherai pourtant comme à son prédécesseur d'avoir plus accordé au second romantisme qu'au premier, à celui qui sortit de la Révolution de 1830 qu'à celui qui sortit de la Restauration. George Sand, Flaubert, Baudelaire et les camarades ne sont pas tout le romantisme ; ils en sont l'exaspération, j'allais dire la charge.

Comme l'a très bien dit le directeur de cette Revue, toutes les écoles littéraires ont eu leurs enfants perdus et leurs exagérations, et ce que M. Maigron nous raconte de Baudelaire et du Baudelairisme ne prouve absolument rien. Les *Fleurs du mal* auraient tout aussi bien pu pousser sur le fumier classique que sur le fumier romantique, toute question d'art mise de côté. Et quand même il serait prouvé que le Romantisme est une école de dépravation de la morale et du goût — ce que je conteste absolument — il n'en resterait pas moins vrai pour moi que le grand coupable, le principal auteur de cette dépravation fut la société dont le Romantisme fut l'expression fidèle. Je soutiens, en effet, que la littérature a moins d'influence sur les mœurs que les mœurs sur la littérature. Cela soit dit sans vouloir diminuer le mérite du travail de M. Maigron qui est réel.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN. — *Romantisme et Religion*, par André Joussain, 1 vol in-16 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 2 fr. 50.

L'auteur qui s'est autrefois réclamé du romantisme, étudie les tendances religieuses de la philosophie, de l'art et de la littérature romantiques. Il regarde le romantisme comme un effort, le plus souvent inconscient, pour constituer la morale et la religion de l'avenir, hypothèse qu'il rattache, dans sa conclusion, aux principes généraux de sa philosophie.

Ayant opposé, par une série d'analyses psychologiques, l'esprit classique et l'esprit romantique, il montre ces deux esprits toujours à l'œuvre, le premier dans les théories sociologiques contemporaines et dans la philosophie universitaire, le second dans la philosophie de M. Bergson, dans les théories pragmatistes et dans les controverses religieuses du modernisme. A ce propos, M. André Joussain montre la confusion d'idées sur laquelle repose la morale sociologique, et réfute les modernes détracteurs du romantisme en dénonçant les malentendus qui ont donné naissance aux querelles littéraires du moment présent. Il aboutit ainsi à une définition du classicisme et du romantisme dont il vérifie l'exactitude par l'évolution de la littérature européenne du xvi^e siècle à nos jours.

Ce livre, qui renouvelle la critique sur le romantisme, ne s'adresse pas seulement aux esprits attentifs aux questions religieuses, mais encore aux psychologues et aux historiens de la littérature.

LIBRAIRIE ACADEMIQUE PERRIN. — *Armand de Chateaubriand, correspondant des Princes entre la France et l'Angleterre (1768-1800)* d'après des documents inédits, par E. Herpin, 1 vol. in-8 orné de gravures, prix 5 fr.

On ne connaissait guère Armand de Chateaubriand que par les pages admirables que son illustre cousin lui a consacrées dans les *Mémoires d'outre-tombe*. M. E. Herpin qui connaît le pays malouin mieux qu'aucun autre vient de projeter la lumière à flots sur le rôle joué par Armand de Chateaubriand pendant l'émigration et sur les circonstances qui amenèrent son arrestation et sa mort. Il a consulté pour cela non seulement les bulletins de police en minutes et en copies qui se trouvent aux archi-

ves nationales, mais encore les Dossiers Noël Prigent qui sont si précieux, et surtout le livre des rapports dressés par Armand de Chateaubriand qui sont au British Museum, sans parler des papiers de Puisaye qui sont au même dépôt, et du journal et correspondance d'Armand de Chateaubriand qui sont dans les archives de la famille. C'est dire avec quelle conscience a été écrit cet ouvrage. On peut donc le tenir pour définitif.

Comme le dit judicieusement M. Herpin dans son avant-propos, la Correspondance des Princes est une des pages les plus curieuses et les plus émouvantes de notre histoire, et ce qui la rend plus précieuse ici, c'est qu'elle n'avait pas encore été explorée. Pourquoi ? parce que, au moment du drame de la Fosse-Hingant, les minutes de la Correspondance étaient aux mains de Marc Desilles, trésorier de la conjuration organisée par le marquis de la Rouërie et que ces minutes purent être sauvées. Pour sauver sa tête, Noël Prigent, colonel de la Correspondance, en dévoila tous les secrets. Fouché condensa, dans un rapport destiné à Napoléon, les copieuses révélations du traître.

Ce livre d'histoire est un véritable roman, passionnant comme tout ce qui sort de la Révolution, inséparable désormais de la vie chevaleresque qu'il raconte. Et il est écrit par un Breton qui parle avec amour de sa chère petite patrie.

« Pour faire revivre un héros, dit M. Herpin, il ne suffit pas d'analyser sa vie politique ; il faut pénétrer dans son foyer domestique et écouter battre son cœur. »

M. Herpin a eu la bonne fortune d'être aidé dans sa tâche par le petit-fils et la petite-fille de l'*Ami des Vagues*, le comte Henri et la comtesse Marie de Chateaubriand. Ils ont bien voulu lui communiquer les lettres d'Armand, empreintes d'une exquise délicatesse et d'une tristesse profonde, ainsi que le précieux journal dans lequel il notait, chaque jour, pour sa femme — sa chère Jenny — les plus menus incidents de son émouvante épopée.

Et ce sont tous ces souvenirs et tous ces papiers qui ont permis à M. Herpin de nous faire un portrait ressemblant de l'héroïque cousin de René.

LIBRAIRIE CHARPENTIER (EUGÈNE FASQUELLE). — *Trois amis de Chateaubriand*, par André Beaunier, 1 vol in-18.

Les trois amies dont il est question dans ce volume sont Pauline de Beaumont, M^{me} Récamier et Hortense Allart de Méritens : le

commencement, le milieu et la fin de la vie amoureuse de Chateaubriand. C'est dire l'intérêt de ce livre auquel on ne peut reprocher qu'une chose, c'est d'être écrit de seconde main. Tout le chapitre d'Hortense Allart est inspiré, pour ne pas dire plus, du livre bourré de documents que M. Léon Séché a consacré à cette héroïne. Encore M. André Beaunier a-t-il oublié, sur un point principal, de rendre à César ce qui lui appartient, nous voulons parler de la découverte de M. Léon Séché relative au rôle joué par M^{me} Boni de Castellane dans la vie de Chateaubriand. Tout le monde se demandait quelle était cette Mme de C. . . dont parle Sainte-Beuve en ses *Lundis*, pour laquelle M^{me} Récamier était partie brusquement pour Rome en 1823. M. Léon Séché, après une enquête minutieuse, établit que c'était M^{me} de Castellane, femme du futur maréchal de France, et l'imprima, pour que nul n'en ignore, au bas d'une page de son livre sur Hortense Allart de Méritens. Or, quelque temps après, le baron de Frénilly confirmait son dire dans ses *Souvenirs* publiés par M. Chuquet à la librairie Plon. Ce fut un véritable coup de théâtre dans le monde littéraire, et ceux qui la veille taxaient M. Léon Séché de légèreté furent obligés de rendre hommage à sa perspicacité. Cependant M. André Beaunier n'a pas cru devoir, dans son livre, lui payer son petit tribut, il s'est contenté de citer la page du baron de Frénilly où M^{me} de Castellane est démasquée. Qu'il ne trouve pas mauvais que je mette ici les choses au point. *Suum cuique*. Sous le bénéfice de cette critique il ne m'en coûte pas de reconnaître que M. Beaunier a écrit un livre fort agréable et qui aura certainement beaucoup de succès auprès des lecteurs qui se soucient peu du document et des pièces d'archives.

S. LATTÈS ET C^e A TURIN. — *Projet de Bibliographie lamartinienne française-italienne*, par Camille Monnet, préface de Charles Thuriot, 1 vol. in-8°.

Ce n'est pas la première fois que l'on essaie de dresser la bibliographie des œuvres de Lamartine. Georges Vicaire, dans son *Manuel des Ouvrages du XIX^e siècle*, nous en a donné une qui, pour être très incomplète, n'en rend pas moins de grands services à ceux qui étudient le poète des *Méditations* et des *Harmonies*. Celle que nous présente aujourd'hui M. Camille Monnet comble plus d'une lacune dans la bibliographie de Georges Vicaire, qui du reste date déjà de quelques années, mais elle est loin d'enre-

gistrer tous les travaux qui ont été publiés sur Lamartine, quelque soin qu'y ait apporté son auteur. On la consultera quand même avec fruit. Et M. Charles Thuriet l'a fait précéder d'une lettre avant-propos qui vaut surtout par les souvenirs personnels qu'elle évoque sur le château de Maisod, situé près la petite ville de Moirans, sur M. de Champvans, son ancien propriétaire, et sur le château de Miquy, ancienne propriété de la famille de Lamartine.

C'est ainsi du reste que s'écrit jour à jour l'histoire des hommes qui ont marqué sur la terre et des œuvres qu'ils y ont laissées.

Pour écrire une Bibliographie complète et *ne varietur* des œuvres de Lamartine, il convient d'attendre que soit mise à jour toute sa correspondance, sans parler de celle de ses amis. Il faudra aussi dépouiller tous les journaux et toutes les revues de 1819 à 1860. Chaque jour, en effet, on y fait de nouvelles découvertes, et j'en sais quelques-unes de la plus haute importance pour l'histoire littéraire du grand poète. En attendant, remercions les travailleurs qui, comme M. Monnet, apportent de nouvelles pierres à l'édifice en construction.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Les Jardins de l'Histoire*, par Emile Gebhardt, de l'Académie française, 1 vol. in-16. Prix : 3 fr. 50.

Voici le second livre d'une série qui promet d'être des plus intéressantes. Ce titre pittoresque et fleuri indique bien la manière de l'auteur, sa curiosité vive, gourmande et narquoise, la part que cet historien, d'ailleurs très averti des exigences de la critique, entendait bien laisser à l'imagination et à la sensibilité dans les études historiques, et certes dans ces plates-bandes on n'y rencontre pas que des fleurs délicates et douces.

M. Gebhardt lui-même semble avoir voulu classer ses esquisses suivant leur tonalité générale.

« Pour le moment, dit-il, la plate-bande est assez touffue et j'y ai cueilli un assez beau bouquet de fleurs de crime ; » et ailleurs : « une série de scélératesses où l'élément passionnel, le trait romanesque et pathétique dominant, donne plus d'agréments au lecteur. »

Ne trouve-t-on pas là comme une indication, un aveu de son goût décidé pour toutes les formes du terrible et de l'atroce.

Les Editeurs ont précieusement colligé et rassemblé cette singulière série de fleurs de crime.

Le titre seul des chapitres indique qu'on nous transporte loin des tableaux délicats de l'Italie mystique.

C'est : Le songe de Brutus, Drames byzantins, Odyssée sanglante, Un évêque satanique au XIV^e siècle, Un écrivain de proie, Les grands brigands vénitiens, Les procès pour sorcellerie au XVI^e et XVII^e siècle. Toutes ces fleurs empoisonnées et sanglantes n'ont pas été réunies arbitrairement sous le titre « Jardins de l'histoire ». S'il nous en souvient bien, ce titre avait été choisi par M. Gebhardt lui-même pour toute la série d'articles qu'il publia dans le *Temps*.

Les Editeurs annoncent que d'autres séries suivront, moins ténébreuses et plus sereines ; nous croyons pouvoir prédire que cette première série remportera plus promptement la faveur du public qui goûte peut-être plus cette poésie du crime que des pages plus éloquentes et plus tendres.

IMPRIMERIE LAFOSSE, A ABBEVILLE. — *A la mémoire de M. Ernest Prarond (1821-1909)*, par Alcuis Leduc, 1 vol. in-8°.

M. Alcuis Leduc qui fut l'ami intime du regretté poète abbevillois a eu la pieuse pensée de réunir dans ce volume les principaux articles de journaux et de revues qui furent publiés au lendemain de la mort d'Ernest Prarond, ainsi que les paroles d'adieu qui furent prononcées sur sa tombe. Les anciens appelaient ce genre de publication un tombeau. Ils avaient raison. C'est une autre tombe, en effet, que ces reliques du souvenir. Et elle a cet avantage d'être plus durable que celle où sont déposés nos ossements, condamnés, malgré toutes les concessions perpétuelles, à disparaître un jour.

Tous les amis d'Ernest Prarond voudront posséder ce joli volume imprimé sur papier de hollande et contenant ses dispositions testamentaires et son *Curriculum vitæ*.

LIBRAIRIE PAYOT, A LAUSANNE. — *L'effondrement du royaume de Naples*, par H. Remsen Whitehouse, 1 vol. in-16.

On a beaucoup écrit sur la conquête de Naples par Garibaldi, mais personne encore ne nous avait fait un récit exact et fidèle des

événements qui mirent fin au règne des Bourbons d'Italie. Il appartenait à M. Remsen Whitehouse qui fut pendant des années conseiller d'Ambassade à Rome de faire la part de l'histoire et de la légende garibaldienne dans l'effondrement du royaume de Naples.

François II, le dernier souverain de la Sicile, aurait pu sauver son trône en donnant à son peuple une constitution libérale. Il le pouvait d'autant mieux, que Victor-Emmanuel lui tendait la main et lui proposait une alliance, inquiet qu'il était des bruits qui représentaient la France comme disposée à rétablir le trône de Murat. « Si vous laissez s'écouler quelques mois, lui écrivait un jour le roi du Piémont, sans donner votre assentiment à mon amicale suggestion, Votre Majesté connaîtra ce que peuvent contenir d'amertume ces mots terribles : « Trop tard... »

François II ne voulut rien entendre. Il avait, à son avènement, lancé une proclamation où il portait aux nues la sagesse de son père. Au lieu de faire à l'esprit libéral qui soufflait partout, les concessions nécessaires, il commit la faute de réprimer les manifestations réformistes, si bien que lord Malmesbury écrivait au commencement de l'année 1860 : « Terrible état de choses à Naples ; la tyrannie du roi actuel dépasse de beaucoup celle de son père et l'exaspération est si grande qu'une révolution peut éclater d'un moment à l'autre ».

Il ne croyait pas dire si vrai. Quelque temps après Garibaldi arriva avec ses chemises rouges. Il débarqua à Marsala, un soir de mai, reçut quelques renforts, dispersa quelques troupes et marcha sur Palerme. Deux mois plus tard il était à Messine, maître de l'île tout entière ; puis il passait le détroit et se jetait, avec ses bandes de volontaires qui ressemblaient plus à des brigands qu'à des soldats, sur la Calabre qu'il enlevait en quelques jours presque sans coup férir.

Jamais on n'avait vu chose pareille. Pendant des semaines et des mois on ne parlait que de villes prises, de défections de régiments entiers ou d'armées en fuite ! La seule vue de Garibaldi soulevait l'enthousiasme des populations. François II, délaissé, n'osait prendre aucune mesure et ne se fiait à personne. Il finit cependant par proclamer une constitution et par s'entourer d'hommes ayant la confiance du peuple, mais comme le lui avait dit Victor-Emmanuel, c'était trop tard. Tout ce qu'il pouvait faire — et ce qu'il fit — c'était de se renfermer dans Gaète et de s'y défendre en désespéré, pour sauver son honneur.

M. Remsen Whitehouse ne s'est pas contenté de raconter les actes des deux souverains Bourbons, il a fortement documenté son livre, sans nuire pour cela à l'intérêt et à la marche du récit qui est sobre et vif, dramatique et vivant.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

Le Directeur-Gérant : LÉON SÉCHÉ.

Le Centenaire d'Alfred de Musset

CONFÉRENCE

faite par M. Léon Séché

au Théâtre de la Renaissance, à Nantes

le 9 décembre 1910

Mesdames, Messieurs,

Il y a cent ans, naissait à Paris, dans une vieille maison du quartier des Ecoles, un enfant qui, sans être « un enfant sublime », devait être l'Enfant du Siècle. — Une gloire vaut l'autre.

Cet enfant qui, par Musset-Pathay, son père, descendait à la fois de la fille de Cassandre Salviati, la maîtresse idéale de Ronsard, et d'une cousine de Joachim du Bellay, fut, comme la plupart des poètes de son temps — et de tous les temps — le portrait vivant de sa mère, née Guyot-Desherbiers.

Et ici je vous demande la permission de vous dire en quelques mots ce que les grands poètes romantiques durent à leurs mères — afin de bien marquer entre eux les différences.

Elles étaient, toutes, filles du dix-huitième siècle finissant, ce qui ne veut pas dire qu'elles furent les filles spirituelles de Voltaire ou de Rousseau. J'en sais même une — et c'est la mère de Lamartine — qui ne lut l'*Emile* et la *Nouvelle Héloïse* que dans les exemplaires de son fils, alors âgé de seize ans. Encore trouvait-elle ces livres si dangereux, qu'elle profita de ce qu'il était à Paris pour les jeter au feu. Mais c'est un fait que leur religion à toutes, en dépit de leurs sentiments, était plus ou moins teintée de philosophie. Seulement, comme elles n'appartenaient pas à la

même classe de la société, elles n'élevèrent pas leurs fils de la même façon.

La mère de Lamartine, par exemple, qui était fille d'une sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans, se ressentit toujours du milieu princier où elle avait passé ses premières années. Mariée à un gentilhomme campagnard qui avait plus de quartiers de noblesse que de fortune, elle ne pouvait se faire à l'idée que son fils — en qui elle avait mis toutes ses espérances — n'occuperait un jour qu'une position médiocre. Elle voyait grand et rêvait pour lui les plus hautes destinées. Aussi lui donna-t-elle une éducation en rapport avec ses goûts et son ambition personnels. Chrétienne, comme on l'était avant l'apparition du *Génie du Christianisme*, elle le nourrit d'abord du lait de son âme, s'efforçant d'éveiller son imagination par des lectures attrayantes et saines, même un peu au-dessus de son âge ; elle le garda jusqu'à dix ans sous son aile pour le préserver de toutes les souillures. Il grandit ainsi, comme un jeune sauvageon, parmi les vigneronnes et les laboureurs qu'il a si bien chantés dans *Jocelyn*. Puis elle le confia à des prêtres qui, l'avant devinée, eurent le bon esprit de ne pas contrarier sa vocation. Enfin, lorsque, ses études finies, elle lui donna définitivement la volée, elle ne s'alarma point de ce qu'autour d'elle on appelait ses désordres. Faisait-il des dettes de jeu — et c'était son principal défaut — elle trouvait toujours de quoi les payer au fond de quelque bas de laine ; et quant à ses fredaines amoureuses, du moment que sa santé physique et morale n'en souffrait pas trop, elle les excusait aux yeux de son mari, plus enclin à sévir, en disant comme nos pères en pareil cas : « Ne faut-il pas que jeunesse se passe ? »

Qu'on en pense ce qu'on voudra, je suis bien forcé de reconnaître que la méthode avait du bon, puisqu'elle a formé une des plus belles âmes qui se soient épanouies sous le ciel de la France.

La mère d'Alfred de Vigny qui avait eu pour précepteur un prêtre janséniste, son oncle, éleva son fils pour le roi mais dans des sentiments républicains. De là les manières réservées, le masque froid et sévère, le caractère stoïque et aussi le fatalisme outré des doctrines philosophiques du poète de *Moïse* et des *Destinées*. Mais on a bien raison de dire qu'il ne faut pas se fier à l'eau qui dort. Sous les apparences tranquilles de ce visage séraphique se cachait une âme de feu qui, vers la trente-cinquième année se laissa emporter par les passions de l'amour.

Sa mère avait eu beau le mettre en garde contre les femmes de théâtre, au moment où il entra dans les escadrons des gendarmes rouges, il tomba aux reits de la pire d'entre elles, — et il ne fallut rien moins que le sentiment de l'honneur qui chez lui primait tous les autres pour lui rendre au bout de cinq ans le sentiment du devoir.

Vous connaissez la mère de Victor Hugo. Cette Nantaise au front têtue, à l'âme sèche, au cœur dur, qui ne fut « Vendéenne », c'est-à-dire royaliste et catholique que dans la mesure de ses intérêts, ne devait pas jouir des triomphes de son fils ; mais elle vécut assez pour le plier jusqu'à vingt ans à sa forte discipline, pour lui imposer toutes ses volontés, et lui enseigner l'ordre et l'économie dont il fut par la suite un si parfait modèle. On sait le mot dont il l'a peinte : « Ma mère était... ma mère ». Pour lui c'était tout dire, et c'est tout dire aussi pour nous. Ils furent dignes l'un de l'autre. Passons.

Avec la mère de Sainte-Beuve nous tombons en pleine bourgeoisie. Elle était d'origine anglaise et alliait en elle le sang des vieux marins de Boulogne et des marchands d'Outre-Manche. Elle éleva son fils pour elle et rien que pour elle, comme une femme qui ne voit pas plus loin que l'intérieur de sa maison. Ayant eu le malheur de perdre son mari pendant sa grossesse, elle voulut que son fils le remplaçât près d'elle, et voici comment elle s'y prit. Elle commença par le traiter comme une fille pour le garder plus longtemps sous ses jupons. Aucuns jeux au dehors, pas de camarades, rien que sa compagnie et celle d'une tante berceuse. C'est entre ces deux femmes, qui n'étaient plus jeunes et n'étaient pas gaies, que s'écoula l'enfance du futur auteur des *Lundis*. Il ne faut donc pas s'étonner s'il fut sérieux avant l'âge. Pourtant à quatorze ans, comme il n'avait plus rien à apprendre à Boulogne, et qu'il donnait les plus belles promesses, sa mère se résigna à le mettre en pension à Paris. Il y resta jusqu'à dix-neuf ans, mais dès qu'il eut ses diplômes en poche, elle entendit rentrer en possession de ses droits sur lui. Elle vint s'établir à Paris afin qu'il y retrouvât son premier foyer. Et dès lors elle le traita comme un grand homme, voire comme le maître de la maison. C'est au point qu'au lieu de l'appeler par son petit nom, elle ne l'appelait jamais que Sainte-Beuve, comme elle eût fait pour son mari. Et lui qui ne demandait qu'à s'émanciper, il se laissa si bien chambrer par sa mère, il s'habitua si vite à la vie bourgeoise et réglée qu'elle lui faisait, que pendant longtemps il

n'osait découcher. sachant que, lorsqu'il rentrerait le lendemain, il y aurait « bourrasque ». Ce n'est qu'en 1830, sous prétexte d'éviter les corvées de la garde nationale, qu'il prit une chambre dans un hôtel meublé. Ce jour-là, sa mère fut tellement bouleversée qu'elle dit à l'hôtesse :

« Ah ! Madame, j'aimerais mieux avoir donné le jour à un maçon ! »

Il n'y eut jamais bourrasque chez la mère d'Alfred de Musset — bien qu'il découchât souvent — pour cette excellente raison qu'elle n'y monta jamais la garde. L'homme de la nature qu'était l'admirateur de Jean-Jacques, son mari, avait complètement déteint sur elle. Tant qu'il vécut, elle se reposa sur lui du soin de conduire sa maison, et les choses allèrent à peu près ; lui parti, au lieu de saisir le gouvernail d'une main ferme, elle laissa la barque aller à la dérive, et c'est miracle qu'elle n'ait pas sombré dans la tourmente. On sait quelle fut sa responsabilité dans le drame de Venise, et que le soir du jour où George Sand se présenta rue de Grenelle pour enlever Alfred, la pauvre femme cédant aux larmes de l'un et aux prières de l'autre, eut la faiblesse de descendre dans la rue et de mettre elle-même son fils dans la voiture de « la sirène ».

Alfred avait vingt-trois ans alors. Seize ans plus tard, en 1849, sa mère recommençait à peu près la même scène avec une autre femme qu'elle savait être aimée de lui. M^{me} Allan de la Comédie-Française étant venue un soir prendre des nouvelles du poète qui avait disparu depuis quatre jours à la suite d'un orage terrible, rencontra devant sa porte M^{me} de Musset, morte d'inquiétude, qui, après lui avoir demandé pardon, entra dans sa voiture, et, les mains enlacées dans les siennes, lui cria à plusieurs reprises : « Sauvez-le, je vous le confie, sauvez-le ! »

Le sauver de quoi, me direz-vous ? Assurément ce n'était pas de l'amour, puisqu'elle la suppliait de lui rester fidèle. — Non, c'était de ses écarts et du pire de tous, du vice invétéré qui faisait le deuil des siens et son malheur à lui, — en un mot, de l'ivresse.

Ah ! Mesdames et Messieurs, ne lui jetons pas la pierre : il y avait certainement dans son cas beaucoup d'atavisme. En 1906, étant allé visiter auprès de Vendôme le manoir de la Bonnaventure où Musset aurait pu naître puisqu'il appartenait à sa famille depuis le seizième siècle, j'appris des vieilles gens du pays que l'oncle d'Alfred y avait laissé la réputation d'un libertin et d'un ivrogne. Peut-être qu'en cherchant bien on en trouverait plus

d'un autre dans la lignée des châtelains de la Bonnaventure, car de tout temps ce manoir fut un lieu de plaisirs. Et nous savons que les Salviati menèrent à Florence, sous les Médicis, une vie de débauche. Or, rien ne se perd dans la nature, et le sang, comme un fleuve de vie et de mort, charrie dans les veines de ceux qui en sont issus, jusqu'aux plus lointaines générations, toutes les immondices qu'on y a jetées.

Alfred de Musset s'en rendait parfaitement compte, quand il s'écriait :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter son premier clou sous sa mamelle gauche !
Le cœur de l'homme vierge est un vase profond,
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

Ce qui prouve, d'ailleurs, que le vice de Musset était héréditaire, c'est le fait qu'à peine âgé de dix-sept ans, étant en villégiature au Mans chez son oncle Desherbiers, il écrivait à Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo :

« Je n'ai plus le courage de rien penser. Si je me trouvais dans ce moment-ci à Paris, j'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch et la bière, et je me sentirais soulagé. On endort bien un malade avec de l'opium, quoiqu'on sache que le sommeil lui doive être mortel. J'en agirais de même avec mon âme. »

Remarquez que ce jeune blanc-bec venait de remporter au Concours général le second prix de philosophie avec une composition où il traitait les pyrthoniens de sophistes.

Dix ans après, au cours d'un souper improvisé chez Rachel, Musset disait encore, en apercevant une bouteille d'absinthe qu'on allait enlever de dessus la table : « Un instant, c'est mon affaire ! »

D'où l'on peut conclure qu'il en buvait depuis longtemps. S'ensuit-il qu'il était incorrigible ? Je ne le pense pas. Le proverbe dit bien : Qui a bu boira, mais là comme ailleurs il y a des exceptions à la règle. Rappelez-vous l'histoire de Cambronne. Il est vrai que Cambronne y allait de sa tête, mais combien de buveurs endurcis ont brisé à jamais leur verre, sans que leur vie ait été en jeu ? Toutes les maladies de l'âme sont guérissables. Le difficile est de trouver le médecin. Tout à l'heure je vous parlais de Lamartine. Lui aussi jusqu'à vingt-six ans fut affligé d'un

vice terrible. Il ne buvait pas, mais il jouait. Cela ne vaut guère mieux. Or, un jour, sans qu'il y prît garde, les cartes lui tombèrent des mains, et il oublia de les ramasser. Qui donc avait fait ce miracle ? C'était l'amour. Oui, Lamartine eut la chance, que n'eut pas Musset, de rencontrer à temps une admirable créature, belle de corps et d'âme, qui en traversant sa vie la renouvela de fond en comble. Cette femme, Mesdames et Messieurs, laissez-moi la saluer au passage, puisque aussi bien elle était de chez nous. C'est à Julie Bouchaud des Hérettes que nous sommes redevables des plus belles *Méditations* notamment du *Lac* et du *Crucifix*, et elle y a gagné d'être immortalisée sous le nom d'Elvire.

Lamartine disait une fois, précisément à propos d'Alfred de Musset : « Il y a deux éducations pour tout homme jeune qui entre bien doué dans la vie : l'éducation de sa mère et l'éducation de la première femme qu'il aime après sa mère. Heureux celui qui aime plus haut que lui à son premier soupir de tendresse : notre premier maître de philosophie, c'est un chaste amour. »

Eh bien, Alfred de Musset ne connut pas ce premier maître de philosophie, lui qui pourtant était si bien doué. Cette double éducation du cœur, ce chaste amour lui firent cruellement défaut. Il ne fut guère plus heureux dans sa mère que dans sa première maîtresse. Dans l'une il ne trouva pas le frein nécessaire, ni dans l'autre la flamme idéale qui élève et qui purifie. Et ce fut la cause de sa chute profonde. Si à la place de George Sand il avait rencontré une autre Julie Bouchaud des Hérettes, qui peut dire ce qu'il serait devenu et ce qu'il nous aurait donné ? Sans doute il n'aurait pas écrit la *Confession d'un Enfant du siècle*. Sans doute il n'aurait pas fait les *Nuits*. Mais était-ce bien là sa veine naturelle ? Le sourire et l'esprit ne lui vont-ils pas mieux que les sanglots et les larmes ? En tout cas, les *Contes d'Espagne et d'Italie* et le *Spectacle dans un fauteuil* qui sont antérieurs au drame de Venise, témoignent assez haut qu'il était capable d'autres chansons. Et nous pouvons mesurer, à la passion qu'il eut pour George Sand, l'influence heureuse et salutaire qu'elle aurait exercée sur lui, si au lieu de l'encrier qu'elle avait sous le sein gauche, elle avait eu pour son « gamin d'Alfred » un vrai cœur de femme et de mère.

On peut donc dire que c'est elle qui le perdit, et que ce fut pour se consoler de sa trahison qu'il noya son cœur dans l'absinthe.

Il l'avait tellement dans la peau, pour me servir d'une expression populaire, qu'au mois de janvier 1835, quand tout était fini

entre eux, il lui adressait encore les vers suivants que son frère n'a pas jugé à propos de recueillir dans ses œuvres :

Porte ta vie ailleurs, ô toi qui fus ma vie,
Porte ailleurs ce trésor que j'avais pour tout bien.
Va chercher d'autres lieux, toi qui fus ma patrie.
Va fleurir au soleil, ô ma belle chérie !
Fais riche un autre cœur et souviens-toi du mien !

Laisse mon souvenir te suivre loin de France,
Qu'il parte sur ton cœur, pauvre bouquet fané.
Lorsque tu l'as cueilli, j'ai connu l'Espérance,
Je croyais au bonheur, et toute ma souffrance
Est de l'avoir perdu, sans te l'avoir donné !

Pauvre garçon ! les occasions ne lui manquèrent pas pourtant, je ne dis pas de recommencer sa vie, puisqu'il n'avait que vingt-cinq ans alors, mais de retrouver le bonheur qu'il croyait avoir perdu. --- Sans parler d' Aimée d'Aiton qui se donna à lui deux ans plus tard dans toute la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, que de femmes auraient été heureuses d'associer leur vie à la sienne pour lui rendre la paix du cœur ! Il était si beau, si fringant, si séduisant avec ses grands yeux francs et clairs, sa bouche rose légèrement boudeuse et ses cheveux blonds relevés en coup de vent sur l'oreille ! Il était si aimable quand il voulait en prendre la peine ! si spirituel et si amusant quand il était de bonne humeur ! il tournait si joliment sur ses talons quand on l'ennuyait ou qu'une idée folle lui passait par la tête, que plus d'une grande dame se serait damnée pour le sauver !... Mais quand on a contracté tout jeune de mauvaises habitudes, il est bien difficile de s'en défaire. Et Musset se connaissait si bien, qu'il disait un jour à la duchesse de Castries qui voulait le marier :

-- Portez le bon Dieu ailleurs, chère madame, et laissez-moi vivre avec le diable ! »

Mais le diable lui-même le faisait quelquefois poser sous les traits d'une jolie femme, et comme il n'aimait pas plus attendre que le Roi-Soleil, il se multipliait, il faisait flèche de tout bois pour arriver à ses fins.

Sachant que la plupart des femmes se laissent prendre par l'oreille, il commençait par jouer un petit air de musique à celle qu'il voulait conquérir. C'était un rondeau, les stances pimpantes du Petit Moinillon, ou quelque sonnet dans le goût de celui-ci :

Se voir le plus possible et s'aimer seulement
 Sans ruse ni détours, sans honte ni mensonge,
 Sans qu'un désir vous trompe ou qu'un remords vous ronge,
 Vivre à deux, et donner son cœur à tout moment !

Respecter sa pensée aussi loin qu'on y plonge,
 Faire de son amour un jour au lieu d'un songe,
 Et dans cette clarté respirer librement. —
 Ainsi respirait Laure et chantait son amant.

Vous dont chaque pas touche à la grâce suprême,
 C'est vous, la tête en fleurs, qu'on croirait sans souci,
 C'est vous qui me disiez qu'il faut aimer ainsi.

Et c'est moi, vieil enfant du doute et du blasphème,
 Qui vous écoute, et pense, et vous réponds ceci :
 Oui, l'on vit autrement, mais c'est ainsi qu'on aime !

Evidemment de tels vers étaient de nature à toucher au bon endroit celle qui les recevait. Cependant ils ne portaient pas toujours. Dans ce cas notre homme avait recours à un moyen infail-
 lible. Il se jetait aux pieds de la femme, il lui disait que, seule, elle
 pouvait le sauver du vice qu'on lui reprochait et dont il rougis-
 sait lui-même. Et il était si pressant, il paraissait si sincère, qu'il
 aurait fallu avoir un cœur de marbre pour lui résister. Mais à
 peine avait-il fait le tour de la personne aimée et dressé l'inven-
 taire de ses charmes, que la vie avec lui devenait un purgatoire,
 pour ne pas dire un enfer. Un rien l'irritait et le mettait hors de
 lui, il était jaloux de tout, des siens comme des autres, d'une chi-
 mère ou d'une ombre, il brisait tout ce qui lui tombait sous la
 main et disparaissait ensuite pendant des semaines.

Ecoutez plutôt ce que M^{me} Allan écrivait à M^{me} Samson-Tous-
 saint quelque temps après être devenue sa maîtresse :

« Je suis aimée et même adorée, plus encore maintenant qu'au
 commencement ; mais il y a des points par lesquels nous nous
 touchons si rudement qu'il y a douleur pour tous deux, et douleur
 si insupportable que, dans ces moments-là, ni l'un ni l'autre ne
 peuvent plier. S'il se montrait toujours du côté que j'aime, il n'y
 aurait rien de si doux ni de si beau. Mais malheureusement il y
 a *l'autre lui*, auquel je sens que je ne m'habituerai jamais. Déjà
 deux fois j'ai brisé ou voulu briser ce lien qui par instants n'est
 plus possible. Ce sont des désespoirs auxquels je ne sais pas résis-
 ter, des attaques de nerfs qui amènent des transports au cerveau,
 des hallucinations et des délires. Ma présence, ma main dans les

siennes, un mot d'affection font disparaître tout cela comme par enchantement. Puis ce sont des repentirs tout aussi exaltés, des joies de me recouvrer, des reconnaissances qui m'émeuvent et qui me font de nouveau rentrer dans la voie que j'ai voulu quitter. Quelle tête à l'envers, ma chère amie, l'amour le grise aussi bien qu'autre chose. Par moments l'ivresse en est sublime, mais que d'autres instants où elle n'est pas tenable. C'est un labeur que de se laisser aimer par lui... Je n'ai jamais vu de contrastes plus frappants que les deux êtres enfermés dans ce seul individu. L'un bon, doux, tendre, enthousiaste, plein d'esprit, de bon sens, naïf (chose étonnante), naïf comme un enfant, bonhomme, simple, sans prétention, modeste, sensible, exalté, pleurant d'un rien venu du cœur, artiste exquis en tous genres, sentant et exprimant tout ce qui est beau dans le plus beau langage, musique, peinture, littérature, théâtre.

« Retournez la page et prenez le contre-pied, vous avez affaire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible, violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méfiant jusqu'à l'insulte, aveuglément entêté, personnel et égoïste autant que possible, blasphémant tout, et s'exaltant autant dans le mal que dans le bien. Lorsqu'une fois il a enfourché ce cheval du diable, il faut qu'il aille jusqu'à ce qu'il se rompe le cou. L'excès, voilà sa nature, soit en beau, soit en laid. Dans ce dernier cas, cela ne se termine jamais que par une maladie qui a le privilège de le rendre à la raison et de lui faire sentir ses torts. Je ne sais comment il a pu y résister jusqu'ici et comment il n'est pas mort cent mille fois. »

Que dites-vous de ce portrait ? Notez que M^{me} Allan était une femme très noble qui n'eut jamais, à ma connaissance, d'autre intrigue que celle-là — encore est-ce moi qui l'ai révélée par la publication de ses lettres à la fille de l'acteur Samson. C'est elle qui rendit à Musset le service inappréciable de porter à la scène non seulement le *Caprice* qu'elle avait joué d'abord en Russie, mais encore la plupart des proverbes qui constituaient son *Théâtre dans un fauteuil*. Et quand elle se donna, ce fut librement, par un penchant irrésistible, mais aussi, comme elle l'écrivait, avec une profonde tristesse. Après ce qu'elle vient de nous raconter on peut se faire une idée de ce que Musset fut pour les autres.

Je n'en sais que deux qui, tout en ayant beaucoup de goût pour lui, ne voulurent pas se laisser faire. C'est Rachel et la princesse Belgiojoso. Il s'en vengea comme vous l'allez voir.

Rachel n'était pas une vertu, tant s'en faut. Elle disait un jour à M^{me} Samson-Toussaint de qui je le tiens, qu'elle ne se souvenait pas d'avoir été vierge. Elle n'en était que plus à plaindre, et c'était une raison de plus, si l'âme avait été chez elle à la hauteur du génie, pour qu'elle essayât de se refaire une virginité. Mais il faut croire que la caque sent toujours le hareng, car la célébrité ne fit que déchaîner ses mauvaises passions, et la grande Rachel fut, comme on dit dans la basoche, au plus offrant enchérisseur.

Musset qui l'avait payée d'avance en articles de revue fut invité une fois à aller passer deux ou trois jours chez elle dans la vallée de Montmorency. Les mauvaises langues rapportent qu'il laissa au pied du lit de Roxane une paire de pantoufles dans lesquelles il ne fut jamais admis à remettre les pieds. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir essayé vingt fois de travailler pour elle, il ne réussit qu'à faire de la bouillie pour les chats, et qu'il y eut entre eux à un certain moment un échange de lettres aigres-douces dont celle-ci nous donnera le ton.

Musset écrivait au mois de novembre 1842 à M^{me} Jaubert, sa marraine :

« En fait de nouvelles, deux choses seulement. Je suis brouillé avec Rachel, voici pourquoi. Il y a quelques jours, sortant des Français pendant que monsieur son père était allé chercher un fiacre, elle donnait le bras à un plumitif quelconque. Sur quoi Buloz s'approche et lui dit :

« — Comment ! vous donnez le bras à ces gens-là ?

« — Bah ! répond-elle, quand j'ai assez des gens, je sais le moyen de m'en débarrasser.

« Là-dessus elle cite mon nom et se vante tout bonnement que, si je ne viens plus chez elle, c'est qu'elle me l'a donné à entendre.

« Votre très humble serviteur de filleul, à qui ce propos a été soigneusement rapporté par ses meilleurs amis, n'a pas jugé bon de le supporter, ni de laisser dire qu'on le mettait à la porte. Il a pris la liberté d'écrire à la Princesse, très poliment, qu'elle en avait menti, qu'aucun motif ne l'autorisait à tenir un propos semblable et qu'il en était fort étonné. La Princesse ne s'est point montrée au-dessous de son sexe et de sa position. — Elle a répondu par un long poulet où elle nie formellement ce qu'elle avait dit devant trois personnes, mais en même temps elle ne manque pas de se trouver fort offensée, non pas de ce qu'on la soupçonne du propos tenu, mais de ce qu'il se trouvait dans ma lettre les paroles

suivantes : « Permettez-moi de vous dire, Mademoiselle, *une chose que vous ignorez peut-être* : c'est qu'il est rare qu'un homme bien élevé dise ou fasse quelque chose d'assez inconvenant pour qu'on lui défende sa porte, etc.

« Il paraît que ce « que vous ignorez peut-être » n'a pas pu se digérer aisément. Et comme elle ne manque pas, pour son âge, d'une certaine manière d'être, elle m'a répondu que cette phrase n'était pas bien réfléchi pour un homme bien élevé, etc.

« C'est-à-dire tout bonnement que nous nous sommes dit des injures, toujours très poliment, comme vous voyez. Sur ce, j'ai beaucoup réfléchi à ce que j'avais à faire et, après mûres réflexions j'ai découvert et résolu que je ne ferais rien du tout. Qu'en pensez-vous ?

« Vous me direz peut-être que j'ai tort ; mais c'est que vous ne connaissez peut-être pas l'avantage du « rien du tout ». Je m'en suis quelquefois servi, et je puis vous assurer qu'on peut le comparer dans certaines circonstances à « la puissance du *droit de présence* » et même à l'à-propos que vous estimez avec tant de raison.

« Certainement j'aurais dû m'excuser sans honte et tout en ayant l'air de me radoucir, demander le bout du doigt en signe de pardon. Mais je préfère de beaucoup le « rien du tout. »

En vérité, l'on n'est pas plus spirituel la plume à la main. — Rachel ne sut jamais — et c'est dommage, car il est probable qu'elle serait revenue à de meilleurs sentiments envers lui — que Musset avait écrit ces vers pour elle :

Si ta bouche ne doit rien dire
De ces vers désormais sans prix ;
Si je n'ai, pour être compris,
Ni tes larmes, ni ton sourire ;

Si dans ta voix, si dans tes traits
Ne vit plus le feu qui m'anime ;
Si le noble cœur de Monime
Ne doit plus savoir mes secrets ;

Si la triste lettre est signée ;
Si les gardiens d'un vieux tombeau
Laisent leur prêtresse indignée
Sortir, emportant son flambeau ;

Cette langue de ma pensée,
 Que tu connais, que tu soutiens,
 Ne sera jamais prononcée
 Par d'autres accents que les tiens.

Périsse plutôt ma mémoire
 Et mon beau rêve ambitieux !
 Mon génie était dans ta gloire,
 Mon courage était dans tes yeux.

Voilà pour Rachel. Passons à la princesse Belgiojoso.

Elle était née Christine de Trivulce et descendait de ce Trivulzio qui fut maréchal de France au temps des guerres d'Italie et gouverneur de Milan pour le roi François I^{er}. Mariée à seize ans au prince « beau et joyeux » comme on disait en jouant sur son nom, elle ne fut sa femme que très peu de temps, révoltée qu'elle fut de son inconduite, et elle n'avait plus avec lui que des rapports de politesse, quand elle vint habiter Paris, en 1831, à la suite de l'insurrection des Romagnes qu'elle avait fomentée et qui lui avait valu la proscription. Car il y avait en elle une patriote ardente, et l'on raconte qu'elle ne fut pas étrangère à la levée d'armes qui délivra, en 1859, l'Italie du joug de l'Autriche. Comme elle était très belle, en dépit de sa pâleur cadavérique, elle fut tout de suite très entourée, très courtisée, et, suivant l'usage, on lui prêta des amants à la douzaine. Ce qu'il y a de certain, c'est que Listz fut pendant quelque temps son professeur de piano, et que Mignet fut durant des années son professeur d'histoire. L'histoire avait fini par avoir le pas sur la musique dans le cœur de la belle Christine. Peut-être la poésie aurait-elle délogé à son tour l'histoire, si Alfred de Musset s'était présenté plus tôt, mais Mignet était très ancré, quand notre dandy commença de tourner autour de la Princesse, et il ne tenait pas du tout à lui céder sa place. Cependant Christine, qui était très coquette et très curieuse de sa nature, n'aurait pas été fâchée de savoir ce qu'il y avait dans la boîte à malices du poète de *Mardoche* et de *Namouna*. Aussi, après toutes sortes de marches et de contre-marches de part et d'autre, invita-t-elle un beau jour Musset à la venir voir dans une propriété qu'elle avait louée aux portes de Versailles. — Et Mignet ? demanderez-vous. Ah ! Mignet, c'est bien simple : comme l'histoire était devenue un peu jalouse, on avait profité de l'été pour l'envoyer en vacances. Voilà donc Musset installé chez la princesse. Vous pensez peut-être que les choses vont aller toutes seules, et que le premier soir

l'amour comptera un vainqueur de plus. Pas du tout. Au lieu d'un vainqueur ce fut un blessé qui se mit au lit. Et quand je dis blessé, je ne me sers pas d'une figure de rhétorique. A peine arrivé, Alfred qui avait pris son invitation pour une invitation à la valse, avait voulu faire valser la princesse. Mais celle-ci pour mieux se défendre, s'était sauvée dans le jardin, et tout en courant après elle autour des arbres, notre amoureux s'était fait une entorse. Une autre l'aurait pris dans ses bras et lui aurait donné le baiser que la fille d'un roi, qui la valait bien, donna à un poète qui ne le valait certainement pas. Christine que l'histoire retenait toujours ne put se décider à faire ce sacrifice à la poésie et se contenta, durant la convalescence du blessé, de jeter de l'huile sur le feu dont il brûlait.

C'en était trop, de l'avis même de la marraine à qui le filleul s'était empressé de conter sa mésaventure. Et quelque temps après on pouvait lire dans la *Revue des Deux-Mondes* les vers suivants :

SUR UNE MORTE

Elle était belle, si la Nuit
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit,
Immobile peut être belle.

Elle était bonne, s'il suffit
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit,
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

Elle pensait, si le vain bruit
D'une voix douce et cadencée,
Comme le ruisseau qui gémit,
Peut faire croire à la pensée.

Elle priait, si deux beaux yeux,
Tantôt s'attachant à la terre,
Tantôt se levant vers les cieux,
Peuvent s'appeler la prière.

Elle aurait souri, si la fleur
Qui ne s'est point épanouie
Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur
Du vent qui passe et qui l'oublie.

Elle aurait pleuré, si sa main
Sur son cœur froidement posée

Eût jamais dans l'argile humain
Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé, si l'orgueil
Pareil à la lampe inutile
Qu'on allume près d'un cercueil,
N'eût veillé sur son cœur stérile.

Elle est morte et n'a point vécu.
Elle faisait semblant de vivre.
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

Après avoir savouré cette espèce d'oraison funèbre, la Princesse qui ce jour-là ne s'était pas regardée dans son miroir, parut très étonnée et dit : « Cette pauvre Rachel, je ne savais pas qu'elle était morte ! »

Mais quelques jours plus tard, une amie lui ayant rapporté que Rachel s'était écriée en parlant d'elle : « Ah ! cette fois il ne l'a pas ratée » ! — elle dit à M^{me} Jaubert :

— Puisqu'il paraît que je suis morte, M. de Musset ne m'en voudra pas de ne plus lui donner signe de vie. »

Et elle garda pendant sept ans le silence. Mais au moment où elle allait quitter la France pour aller faire de l'histoire en Italie, elle profita de la représentation de *Louison* pour décocher à Musset cette flèche de Parthe :

« Je ne puis résister, lui mandait-elle, au besoin de vous dire que vous venez de faire un petit chef-d'œuvre. Votre *Louison* est adorable de grâce et de sensibilité. Vous pensez et sentez comme Shakespeare et parlez comme Marivaux ; c'est un étrange amalgame, dont l'effet est saisissant.

« Vous ne vous souvenez peut-être plus que j'existe, n'importe. Vous avez pris un bon moyen pour perpétuer votre souvenir, même dans l'esprit des plus oublieux.

« Je vous remercie pour les quelques instants plus qu'agréables que je vous dois. »

Cette allusion discrète et malicieuse aux vers « sur une morte » fit un certain effet sur la marraine qui demanda à son fioux ce qu'il en pensait.

— J'en pense, lui répondit-il, que cette femme ne changera jamais de peau.

— Alors c'est comme vous, répliqua M^{me} Jaubert.

Mais il est temps que je vous présente la marraine d'Alfred de Musset.

Et d'abord n'allez pas croire qu'elle l'avait tenu sur les fonts baptismaux. Non. Quand il vint au monde elle avait sept ans à peine et leurs familles ne se connaissaient pas. Elle n'était donc sa marraine que de nom. C'est lui qui l'avait baptisée ainsi un jour qu'elle l'avait surnommé « le Prince Phosphore de cœur volant ! »

Elle était la cousine germaine d'Aimée d'Alton, qui fut l'adorée poupette de Musset, et la sœur de d'Alton-Shée qui, étant pair de France, trouva le moyen de s'illustrer en inventant le cancan au bal Musard.

C'était une petite femme pas plus haute que ça, avec une main si mignonne que, posée à plat sur le front de son filleul, elle n'en couvrait même pas la moitié, — et un pied si petit, que ses amies se disputaient ses pantoufles pour en faire des objets d'étagère. Musset qui en avait tenu dans sa main de toutes les pointures ne savait quelle révérence faire à ce peton de mandarinette. Quand il lui écrivait des foiles il terminait quelquefois ses lettres par cette formule de politesse : « Je donne à votre pied gauche une poignée de main. »

Caroline d'Alton était-elle jolie ? Non, elle était plutôt pire, comme on disait de Marie Dorval, mais elle avait un esprit du diable et des réparties qui auraient désarçonné le meilleur cavalier.

Mariée à quinze ans à M. Jaubert, magistrat sérieux qui en avait quarante, elle lui avait dit le matin de leurs noces : Il est bien entendu, n'est-ce pas ? que je vous prends pour remplacer mon père, et le soir elle l'avait envoyé coucher au grenier, en lui disant à travers la porte : « Bonne nuit, mon ami ! »

Cela ne l'avait pas empêchée d'ailleurs de lui donner quelque temps après une jolie petite fille qui, disait-on, lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Vous savez bien qu'il y a des grâces d'état pour certaines personnes.

C'est par son frère qu'elle fut mise en rapports avec Alfred de Musset. Ils se convinrent dès le premier jour. car, en plus de leurs affinités naturelles, ils avaient des goûts communs. Ils raffo-

laient par exemple de la musique, et c'est chez M^{me} Jaubert que Musset entendit pour la première fois Pauline Garcia.

J'ai tenu dans mes mains l'original de la première lettre du filleul à sa marraine. Elle est du mois d'août 1835. La voici. N'oubliez pas qu'il avait alors vingt-cinq ans.

« Dieu soit béni ! vous m'écrivez une lettre absurde ! vous avez donc aussi, Madame, vos bons moments comme nous autres ; oui, j'en atteste le ciel ! quand vous avez écrit, votre fenêtre était ouverte, vos rosiers se dandinaient au vent — vous étiez décoiffée, — ou mal coiffée. — vous étiez sous quelque impression joyeuse de la chauve-souris qui, quoi qu'en dise M. Serres, est le chef-d'œuvre de la création. Et il y avait infailliblement à côté de vous des cirons qui dormaient dans un rayon de soleil. (Par parenthèse, les cirons sont les plus heureux êtres de la terre : ils ne vivent qu'un jour et ils le passent à valser).

« Votre lettre est absurde et, par conséquent charmante. Plus souvent que j'irai délayer mes benêts de vers sur vos petites idées fraîches comme des roses ! n'en déplaît à ma Muse, il ne sera point rimailé sur votre charmante pensée du soir et du matin.

— Mais ! ! ! d'après ce que vous me dites, comptez bien que dorénavant je n'irai vous voir que le matin.

« Il faut que je vous compare à quelque chose, pour vous dire une fois pour toutes que personne n'a le quart autant d'esprit que vous, sans compter que vous êtes jolie comme un ange.

Voyons. Je vous compare à une perle fine (quel vent il fait ! c'est insupportable, ma lampe est toute exaspérée). Il y a bien de vous dans une perle : — d'abord elles vivent dans l'eau : — ensuite Heine n'at-il pas dit quelque part que la poésie est la maladie de l'homme, comme la perle est la maladie du pauvre animal appelé huître ? Oui, les perles sont des larmes devenues bijoux, vrais symboles de la poésie. Mais, bon ! je vous insulte de vous comparer à la poésie. Vous valez bien mieux que nos muses. (A propos de Muse, Delphine Gay vient de mettre dans *les Débats*, à propos des vingt-cinq fusils une complainte à la Fualdès).

My voilà. Je vous compare à Titania, reine des fées. Vous amusez-vous déjà ? Je viens de Montmorency. J'ai perdu mes gants dans le lac d'Enghien et mon mouchoir à Andilly. (Quel tapage les chats font dans la cour !) Adieu, Madame. Je vous écris sans trop savoir si ma lettre arrivera : je ne sais pas bien l'adresse.

La première fois que vous sentirez sous votre bonnet lilas une petite divagation prête d'éclorre, écrivez-le-moi, je vous en supplie.

« Votre dévoué,

« Alfred DE MUSSET. »

Et pour compléter cette folie, entre la formule de politesse et la signature, il avait fait un dessin à la plume où il s'était représenté en habit à queue de merue, chemise à jabot, escarpins aux pieds et chapeau à la main, offrant, la bouche en cœur sous un nez démesurément long, ses respectueux hommages à une petite Colombine -- genre Willette -- assise dans un fauteuil d'enfant, et laissant paraître le bout de son pied sous sa robe, tandis qu'un grand escrogriffe, debout derrière lui, assistait impassible à la scène.

Cette épître d'une humeur extravagante nous donne, avec le dessin dont elle est illustrée, une idée exacte des rapports tout particuliers que Musset entretenait avec M^{me} Jaubert. Il lui écrivait dans le même temps qu'elle avait trouvé le vrai nom du sentiment qui les unissait, en l'appelant « un sentiment sans nom ». Ce n'était, en effet, ni de l'amitié, ni de l'amour, mais quelque chose de plus et de moins, dont l'équivalent est assez difficile à définir. Cette marraine unique était tout à la fois pour ce filleul unique aussi, une amie, une sœur et une mère ; mais plus souvent une sœur, parce que les sœurs, arrivées à un certain âge, s'arrogent le droit de tout dire à leurs frères. Et celle-là ne se gênait pas pour faire des réprimandes bien senties à son fioux. Ces réprimandes portaient en général sur deux articles : la paresse et — l'ivresse. Quand elle lui reprochait sa paresse, il courbait la tête et se défendait mal, comme un homme qui sent que son procès est perdu d'avance ; mais quand elle s'avisait de lui faire honte de son penchant à l'ivrognerie, oh ! alors il se fâchait tout rouge, et voici le sonnet qu'il lui adressa un jour en manière de justification :

Qu'un sot me calomnie, il ne m'importe guère.
Que sous le faux semblant d'un intérêt vulgaire
Ceux-mêmes dont hier j'aurai serré la main
Me proclament, ce soir, ivrogne et libertin.

Ils sont moins mes amis que le verre de vin
Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère ;

Mais vous, qui connaissez mon âme tout entière,
A qui je n'ai jamais rien tu, même un chagrin.

Est-ce à vous de me faire une telle injustice,
Et m'avez-vous si vite à ce point oublié ?
Ah ! ce qui n'est qu'un mal n'en faites pas un vice.

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié
Qu'à d'anciens souvenirs devrait votre amitié.

Cette fois la marraine se le tint pour dit, et à partir de ce jour-là elle mit une double sourdine à sa clochette d'alarme.

Je terminerai, Mesdames et Messieurs, par quelques mots sur le patriote, j'allais dire sur le chauvin, qui dormait dans le cœur de ce poète-dandy.

Car, s'il n'aimait pas la politique — et il s'en vantait, et je n'ai pas le courage de lui en faire un reproche — Musset était trop Français de caractère, de langue et d'accent, pour ne pas vibrer au son du clairon, pour ne pas ressentir à l'occasion l'insulte faite au drapeau. Il eut même une fois un beau cri de colère.

C'était en 1841, pendant la coalition parlementaire qui faillit nous mettre aux prises avec l'Angleterre et la Prusse. Le poète Becker avait envoyé, en manière de défi, sa chanson du *Rhin allemand* à Lamartine -- et celui-ci, qui planait comme un beau cygne au-dessus de toutes les querelles, lui avait répondu par la *Marseillaise de la paix* qui sera peut-être un jour le chant de victoire des Etats-Unis d'Europe, mais que beaucoup dans le moment jugèrent hors de saison.

Tout en admirant donc le large souffle humanitaire de la poésie de Lamartine, Alfred de Musset regretta, après l'avoir lue dans la *Revue des Deux-Mondes*, que l'Orphée de la France n'eût pas relevé fièrement le gant que lui avait jeté le mauvais Tyrtée de la Prusse. Il s'enferma dans sa chambre, en proie à une agitation extraordinaire, et le soir même il portait à M^{me} de Girardin qui la publia dans *la Presse* quelques jours après, la chanson cavalière, insolente et vengeresse que vous me permettrez de vous redire ici :

LE RHIN ALLEMAND

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand :
Il a tenu dans notre verre,
Un couplet qu'on s'en va chantant

Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germanes,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines ?
Où donc est-il tombé ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire ;
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée ;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Etiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand ;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement ;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

C'est ainsi que sonnait au drapeau, quand besoin était, celui
qui fut et qui demeure le poète de la jeunesse et de l'amour.

La Jeunesse Dorée sous Louis-Philippe ⁽¹⁾

§ I. — MUSARD

I

Musard, qui fut pendant trente ans le dieu de la danse, avait eu des commencements des plus modestes. Il avait débuté comme violon dans l'orchestre de divers bals publics, et il est probable qu'il serait mort obscur, si l'idée ne lui était venue de s'expatrier. L'Angleterre l'attirait. Il gagna Londres et, après quelques fausses manœuvres, il fit la connaissance d'un musicien qui était sur le point d'obtenir l'entreprise des bals de la cour. Il s'associa avec lui et, comme entrée de jeu, lui apporta ses premières compositions dansantes. Elles eurent tout de suite une très grande vogue. Cependant Musard avait la nostalgie du plancher parisien. Au bout d'un certain temps il déclara à son associé qu'il n'y pouvait plus tenir, et rompant son traité avec lui, il revint à Paris où la direction du théâtre des Variétés lui confia sans hésitation le bâton de chef d'orchestre de ses bals. Sa fortune était faite. Entre temps il avait épousé de la main gauche cette excentrique Elisa Parker qui, avec la dotation du roi de Hollande, son protecteur d'un jour, mena un train d'enfer à Paris sous le nom de M^{me} Musard, et finit chez le docteur Blanche.

Musard révolutionna la danse aux Variétés en y introduisant ou plutôt en y acclimatant le cancan, dont l'inventeur ne fut pas, comme on le croit généralement milord Arsouille, mais le jeune pair de France d'Alton-Shée qui avait fait son apprentissage de danseur et d'amoureux à la cour de Charles X, en qualité de page.

Car on dansait ferme à la cour de Charles X, et la duchesse de Berry n'avait pas attendu le règne de Musard pour lever la jambe.

D'abord, dans les belles années du Romantisme, genre troubadour, c'était à qui, dans la haute société parisienne, dans le

(1) Les pages suivantes sont extraites du livre de M. Léon Séché qui vient de paraître sous ce titre au « Mercure de France ».

monde des arts et la colonie étrangère, aurait donné les bals costumés les plus brillants, et l'exemple venait du pavillon de Marsan. La chronique du règne de Charles X nous a conservé le programme et le compte-rendu des bals du comte d'Apponyi, ambassadeur d'Autriche, qui faillit s'attirer une vilaine affaire avec Oudinot, en donnant l'ordre à son valet de chambre d'annoncer, à l'un de ces bals, par son nom de soldat, celui que la victoire avait fait duc de Reggio...

On n'a pas oublié non plus le joli bal paré et travesti que M^{lle} Mars donna chez elle pendant le carnaval de l'année 1829. L'Olympe y était parodié de manière à rendre jaloux les futurs auteurs de *la Belle-Hélène*. C'est ainsi qu'Isabey était costumé en Jupiter, tenant à la main un foudre en chiendent ; Romieu, en Hébé, la tête couronnée de raisins de Corinthe et le dos chargé d'une fontaine de marchand de coco ; M. de la Valette, en Mercure, costume de postillon ; Cournano, en Neptune, costume d'une ouvreuse d'huîtres ; Bidault, en Hercule ; Vatout, en Diane ; Marin, en Zéphyr ; Béquet, des *Débats*, en abbé coquet ; Firmin, de la Comédie, en berger de trumeau ; Carmouche, en Alsacienne ; Mazères, en Rochester de *la Jeunesse de Henri V* ; Etienne, en domino fait avec des affiches de spectacle ; Amable de Girardin, en Mars, casque de pompier et queue à la prussienne ; Scherer, en Amour, costume exact de l'Opéra en 1750 ; Bertin, fils du directeur des *Débats*, en Ecossais, etc., etc.

Mais les bals les plus célèbres de l'année 1829 furent encore ceux que la duchesse de Berry donna les 13 et 27 janvier. Celui du 13, surtout, est resté fameux par un incident héroï-comique dont toute la presse glosa le lendemain.

Et donc, il y avait foule, ce soir-là, chez la duchesse. Le roi avait voulu y paraître, le duc d'Orléans aussi, et le duc de Nemours et le prince de Joinville y étaient venus costumés en Tartares. On dansait à la musique de Tolbecque : un quadrille basque succédait à un quadrille tartare, et celui-ci à un quadrille napolitain. L'entrain général était admirable. Tout à coup, au beau milieu d'une contre-danse, un brouhaha se fait entendre dans un salon voisin de celui où se tenait la duchesse de Berry, et le bruit se répand qu'un intrus s'est glissé dans le bal. On s'informe, on regarde, on montre au doigt un monsieur brodé d'or comme une gentilhomme, qui dansait un quadrille avec la fille d'un maréchal de France. Et tout le monde de crier à la ronde : « Quelle audace ! »

Immédiatement, un dignitaire de la maison de Madame s'approche du danseur et l'invite à faire une prudente retraite. Mais le danseur n'a pas l'air de comprendre ; il reste en place, balançant, traversant, faisant la queue du chat et le dos-à-dos. Cela devenait de l'impertinence. On se met à murmurer ; la duchesse de Berry arrive, flanquée d'un officier de sa maison auquel elle dit tout haut, sur un ton de commandement :

— Monsieur, ayez la bonté de finir la contredanse avec M^{lle} Suchet (1).

Puis, se tournant vers le pauvre diable, cause de cet esclandre :

— Quant à vous, Monsieur, sortez, votre place n'est pas ici !

Là-dessus, notre homme balbutie quelques mots, ses genoux fléchissent, et, au lieu de sortir, le voilà qui tombe en attaque de nerfs. On l'emporte, on le soigne, il revient à lui, on le met dehors, et le bal, un instant suspendu, reprend comme de plus belle.

Or, savez-vous quel était cet homme ? Un huissier... Oh ! mais, pas un de ces huissiers audienciers, à verge et à exploits, dont on préfère voir les talons que le bout des pieds ; non un huissier de la chambre du roi. — Le malheureux avait accompagné Sa Majesté au bal ; le roi une fois parti, l'envie lui avait pris de danser, et il avait fort galamment offert à la fille du maréchal Suchet de faire un quadrille avec elle.

« La drôle de chose que l'étiquette ! disait le lendemain *le Figaro*. Molière, valet de chambre, tapissier du roi, ne pouvait s'asseoir à la table des officiers de la maison de Louis XIV, et la maîtresse de Caderousse montait dans les carrosses de Sa Majesté C'est trop juste ! »

Trois semaines après, la duchesse de Berry donnait un second bal, plus brillant encore que le premier. Le roi y assistait avec toute la famille royale. Il y avait trois orchestres et plus de mille personnes. Ce bal, dont la composition et les costumes étaient d'une élégance, d'une richesse inouïes (2), ne donna lieu à aucune crise de nerfs, à aucun cancan de cour, mais il nous a valu un

(1) M^{lle} Suchet épousa plus tard le Comte de la Redorte, fils du général de ce nom. Sa mère, née Clary, femme du Maréchal, était la sœur de la reine de Suède et la belle-sœur de Bernadotte.

(2) On en jugera par la composition du quadrille de Madame : « Costumes persans », S. A. R. la princesse Louise d'Orléans ; S. A. R. la princesse Marie d'Orléans, trois sultanes du Shah. — « Dames de la suite des sultanes, costumes bleu et jaune, » M^{mes} la duchesse de Rozan, la duchesse d'Istrie, la comtesse de Vogüé, la comtesse d'Avanay. — « Dames en costume rouge et jaune, » M^{mes} la duchesse de Noailles, M^{lle} Suchet, M^{me} la marquise Oudinot, M^{lle} de Beauvilliers. — « Quatre pages aussi

document des plus intéressants. C'est une lettre écrite le 4 février 1829 par le baron Louis de Vignet, qui fut l'un des trois grands amis de Lamartine. Il était alors chargé d'affaires du roi de Sardaigne à Paris, et, comme tel, avait été l'invité au bal de la duchesse de Berry.

« ... C'était la perfection du genre, écrivait Louis de Vignet à sa sœur qui habitait la Savoie ; tu en auras vu la description dans les journaux, mais tu ne lis pas les journaux et tu fais bien. Enfin, c'était très beau. Il y avait à peu près douze cents personnes, en costumes de fantaisie, en habit de cour ou en uniforme : de belles dames en habits turcs, grecs ou persans, des *Circassiennes* qui prenaient leurs aises, enchantées de n'être gardées par personne, car les maris ne gardent guère leurs femmes un jour de bal, surtout lorsqu'elles dansent dans un quatrième salon, et que les pauvres hères sont retenus par la foule dans le premier, de manière à ne pouvoir faire un pas. Ils avaient d'ailleurs à penser aux 3.000 francs qu'il leur faudrait payer à *M. Herbault*, pour le costume de leurs élégantes moitiés. Tu sais de reste ce que c'est que *M. Herbault* : c'est un homme *admirable*, l'homme de l'époque, qui traverse depuis quelques années tous les ministères divers, avec le même Paris, et sans que sa gloire ni sa fortune aient en rien souffert. Vingt carrosses se pressent dans la cour, on se dispute l'honneur d'arriver plus tôt auprès de lui ; c'est lui qui décide des plumes, des rubans, de cette infinité de jolies choses enfin, qui, tournées, serrées ou étendues, exaltées en forme de giraffe, ou abaissées en Bériz, constituent le monde des bérets et des chapeaux et de la toilette, ce monde où les femmes aiment à vivre. Ce n'est point *M^{me} Herbault*, c'est *M. Herbault* ; on dit qu'il a un goût ravissant. Je t'y mènerai quand tu viendras » (1).

Ce *M. Herbault* que le baron de Vignet vient de nous exhumer d'une façon si inattendue, était sous la Restauration, ce que *M^{me} Eloffe* fut sous Marie-Antoinette, et ce que *MM. Doucet* et *Paquin* sont sous la troisième République : le fournisseur attitré des élégantes du grand monde. Rien de beau, je ne dis pas de

en costume persan, » *Mlles* de Vence, de Pastorot, de Wall, de Bendleckam.
- « Six gardes du Shah. » *MM.* le vicomte de Noailles, le marquis de Bérizy, le vicomte de Saint-Aldegonde, le comte de Chanaleilles, le marquis de Crussol, le vicomte de Koruzarette.

Et l'ordre de la marche du quadrille était le suivant : deux gardes deux pages, deux autres pages, les trois sultanes, les quatre dames jaunes, les quatre dames rouges, les quatre autres gardes.

(1) Lettre inédite communiquée par le marquis de Vignet de Vendeuil.

chic, car le mot n'était pas encore créé, rien de beau ne se portait qui ne sortît de chez lui, ou, un peu plus tard, de chez M^{me} Burnier, sa meilleure élève. Herbault, comme les grands couturiers d'aujourd'hui, se tenait au courant des succès littéraires de l'époque et les exploitait avec autant de goût que de savoir-faire. C'est ainsi qu'en 1823, lorsque Lamartine publia *la Mort de Socrate*, il mit à la mode des robes de couleur *manteau de Socrate* (gris un peu foncé), en même temps que M^{me} Mure, la grande modiste de la rue Menard, faisait des chapeaux à la *Robelina* avec deux feuilles de ciguë « en signe de force d'esprit ». Et depuis la guerre de l'indépendance de la Grèce, M. Herbault — comme on vient de le voir — employait surtout des étoffes orientales, turques, grecques ou persanes.

Son règne durait encore sous Louis-Philippe, comme le prouve la note suivante que je trouve dans *la Mode* du 7 juin 1834 :

« On avait faussement annoncé qu'Herbault s'était retiré du commerce. De ses magasins de la rue Neuve-Saint-Augustin, Herbault dicte toujours ses lois aux magasins secondaires, et il a conservé sa haute et nombreuse clientèle. »

On connaît d'ailleurs le vers de Musset (dans *Une bonne fortune*, qui date de 1835) :

Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette.

Ainsi, disait Delille, dans son poème de *l'Imagination* (1806) :

Ainsi, de la parure aimable souveraine,
Par la Mode du moins la France est toujours reine.
Et jusqu'au fond du Nord portant nos goûts divers
Le mannequin despote asservit l'univers.

Il en est encore de même aujourd'hui ; il n'y a de changé que le *mannequin* qui ne s'exporte plus, depuis que les chemins de fer ont supprimé les distances. On l'a remplacé par le *patron* et le *modèle* que les couturières et les modistes de Berlin, Rome, Madrid, Saint-Petersbourg, viennent chercher elles-mêmes, plusieurs fois l'an, dans les ateliers de la rue de la Paix et des environs. Et cette course à la mode, quelque vaine qu'elle soit, vaut bien qu'on la décore du titre de « course au flambeau », puisqu'elle transmet à l'Europe entière et même aux deux Amériques un peu de cette flamme insaisissable qui est, à proprement parler, l'esprit de Paris.

II

J'ai dit que Musard avait révolutionné la danse aux Variétés. Jusqu'en 1831, date de son entrée au théâtre, la Jeunesse dorée se contentait du menuet de l'ancien régime et des entrechats du Directoire.

« Parmi nous, dit d'Alton-Shée, les uns avaient déjà pratiqué à la Chaumière la danse débraillée des étudiants ; les jeunes officiers imitaient le fic-flac des prévôts de régiment à la guinguette ; d'autres, fidèles à leur costume, simulaient les bonds et les attitudes brutales des *malins* se trémoussant à la barrière ; avec le sang-froid de l'habitude, la Curée et sa compagne exécutaient les gestes éhontés, les poses lubriques de la *chahut*. Ajoutez à ces éléments l'excitation du travestissement, de l'ivresse, les rires, les applaudissements frénétiques des spectateurs émerveillés : telle fut la naissance du *cancan*, qui devint la danse nationale des Français.

« La valse allemande, tendre, avec sa promenade cœur à cœur, ses plaisirs promis plutôt que donnés, son chaste abandon, m'a toujours semblé, par excellence, la danse amoureuse des fiancés.

« Le *fandango*, celle des amants.

« Le *cancan*, c'est le caprice à la française, sensuel et railleur, lascif et goguenard, se moquant de lui-même ; grâce bouffonne, ardeur grotesque : on s'enlace, on se poudre, un rapprochement érotique est interrompu par une gambade et un tour de roue ; la tête renversée, la bouche entr'ouverte, Margot pâmée sous le regard de son danseur lui adresse un pied de nez auquel il répond en la bénissant. Dans un galop final, on se mêle, on se rue, on renverse ou l'on tombe (1) ».

Du jour où le cancan fit son apparition aux Variétés, la Jeunesse dorée, Tattet et Roger de Beauvoir en tête, se rua chez Musard, et la jeunesse des écoles suivit.

En 1832, pour aller à un bal masqué de ce théâtre, Decamps eut l'idée d'inscrire le chiffre 45 sur l'épaule des camarades costumés fantastiquement comme on le faisait alors. « Nous serons, dit-il, la confrérie des 45, histoire de se reconnaître ! » Jadin fut improvisé grand-maître de l'ordre et le conféra pendant le bal à plusieurs camarades. Les armoiries représentaient un 45 dans un

(1) « Mémoires du Vicomte d'Aulnis, » p. 189.

petit cadre noir de forme ronde. Ils furent 15 ou 20, dont Decamps, son frère Alexandre, Jadin, Fau, Dumas, Flers, Jamar, Ribot, Boissard et Royer. Ceci explique le chiffre 45 qu'on voit inscrit sur les murs de bien des tableaux de Decamps. Il fallait être un « bon bougre » pour être des 45. Jadin et Decamps étaient très sévères pour admettre un nouveau compagnon dans la confrérie (1).

Jadin était, comme d'Alton-Shée, un vrai diable à quatre. Maxime du Camp dit quelque part qu'il valait à lui seul une compagnie d'archers écossais. C'est lui qui eut l'idée un jour d'amener au bal des Variétés une femme enveloppée pour tout vêtement d'un cachemire Ternaux. Ce genre de cachemire était en ce temps-là fort à la mode, et Henri Ternaux et son frère Woldemar, qui n'avaient qu'à allonger le bras pour s'en procurer chez leur oncle, en couvraient leurs maîtresses et celles de leurs camarades. Voilà donc l'amie de Jadin introduite en ce costume sommaire au théâtre des Variétés. En quelques minutes Alfred Tattet, Roger de Beauvoir, d'Alton-Shée, Ternaux et deux ou trois autres font le cercle autour d'elle ; les quadrilles se forment et dès que l'orchestre attaque la mesure du cancan, la donzelle se débarrasse de son châle et se montre dans sa triomphante nudité. On juge de l'effet produit par cette apparition sur toute la salle. « Los aux dames ! gloire à Vénus ! » criaient les Jeunes-France. En vain les sergents de ville accourus de tous les côtés voulurent mettre fin à ce scandale. Ils durent battre en retraite devant la volée de coups de poing qui s'abattit sur eux, et la danseuse profita du désordre pour disparaître au bras de Jadin, enveloppée à nouveau de son cachemire.

Tout cela, comme bien on pense, ne faisait qu'accroître la renommée des bals des Variétés. Elle était telle, vers 1836, que, sous la poussée de l'opinion, les portes de l'Opéra durent s'ouvrir devant Musard.

Jusque-là les bals masqués et costumés de l'Opéra n'étaient *masqués* que pour les dames et *costumés* pour personne. Une tentative genre Musard y avait été faite et n'avait pas réussi.

Mira, le fermier général des bals en habits noirs, avait inventé, pensant les rendre plus attrayants, les bals avec tombolas, lots d'argenterie, cachemires et tableaux de grands maîtres, mais la Jeunesse dorée, sourde à toutes ces avances, continuait d'aller

(1) Renseignements fournis par M. Jadin, fils du peintre.

danser aux Variétés ou à Valentino. Enfin un jour il arracha à l'autorité la permission de donner un bal dansant et costumé. Ce fut une orgie, un délire. Pendant ce bal, Musard, le grand Musard, fut deux fois porté en triomphe autour de la salle : d'abord après la contredanse dite de la *chaise cassée* ; ensuite en l'honneur du *cancan*. C'était l'usage à l'Opéra de briser à l'orchestre une chaise en morceaux, ou de remplacer ce fracas par un coup de pistolet. Musard fit mieux, il substitua au pistolet un mortier qui imitait le bruit du tonnerre. A la première décharge de ce mortier, la salle, enivrée par l'odeur de la poudre, devint folle, on criait, on hurlait, on trépignait, on levait les jambes en l'air. Ce fut bien autre chose encore lorsque, de son bâton magique, Musard mit en branle le galop infernal du cancan, dansé, gesticulé, hurlé par quatre mille pieds, quatre mille bras et deux mille bouches. Cette fois, la salle se rua, comme une vague électrisée, vers le chef d'orchestre qu'elle enleva de son pupitre, et c'est miracle qu'il n'ait pas été étouffé dans cette apothéose.

A partir de ce moment Musard eut partie gagnée à l'Opéra (1). On ne jura que par lui et la Taglioni, qui depuis des mois mettait toutes les têtes à l'envers dans son fameux ballet de *la Sylphide*, jusqu'à ce que Fanny Elssler l'eût fait oublier dans *la Cachucha*. Car il faut toujours à un artiste un rôle dont il soit l'incarnation vivante : à Duprez, *Guillaume Tell* ; à Falcon, *la Juive* ; à Taglioni, *la Sylphide* ; à Grisi, *Norma* ; à Elssler, *la Cachucha*. Mais il n'y avait pas de déesse alors qui valût celle de la danse. On venait de tous les points du globe pour voir danser à Paris la Taglioni, la première, au dire de Roger de Beauvoir (2), qui ait su rendre les poses chastes et décentes ; son salon de la rue Grange-Batelière était envahi, chaque soir, par une foule d'admirateurs au nombre desquels se faisaient remarquer Alfred de Musset, Delacroix, Méry, Dumas, Auber, etc., et quand elle paraissait en scène, tout le monde, hommes et femmes, se pâmail.

Comment donc se fait-il qu'elle ait été éclipsée, un jour, au

(1) Le règne de Musard, vulgarisateur du cancan, dura à l'Opéra, de 1839 à 1849.

(2) « L'Opéra » p. 85. — En 1834, date de son apogée, les femmes portaient la capote Taglioni que Mme Rousselet avait nommée ainsi à cause de sa légèreté, de sa transparence nuageuse, vrai vêtement de sylphide, en tulle illusion à coulisses larges et calotte plissée. Sur la calotte était un nœud en taffetas rose et glacé : le même ruban passait dans les coulisses ; au bord de la passe était un long demi-voile en tulle illusion, brodé en bas d'une grecque en soie rose et bordé par un ourlet, de chaque côté des joues étaient de courtes mancinis en petites roses (« la Mode »).

point que Roger de Beauvoir lui-même ait écrit de sa rivale : « Fanny Elssler, c'était la gitana de nos rêves ; nous ne songions qu'à lui envoyer des castagnettes d'Espagne au lieu des siennes, mais des castagnettes de reine, avec des cordons d'émeraudes et de rubis (1) ? » C'est qu'on se lasse de tout, même de la perfection, et que la Taglioni, à force de tirer sur la corde, finit par la casser. L'étranger la tentait, quand je dis l'étranger j'entends l'argent. Véron ne cessait de crier qu'elle lui coûtait trop cher. Un jour elle s'engagea à Londres, à raison de 6.000 francs par représentation. Ce fut sa perte. Quand elle revint, en 1844, pour danser sa grande scène de *l'Ombre*, on trouva qu'elle n'était plus que l'ombre d'elle-même — ce qui donna lieu à plus d'un méchant calembour. Seul, Alfred de Musset se montra galant. Sollicité d'écrire quelque chose sur l'album de Marie Taglioni, il improvisa ces vers :

Si vous ne voulez plus danser,
Si vous ne faites que passer
Sur ce grand théâtre si sombre,
Ne courez pas après votre ombre,
Et tâchez de nous la laisser.

Hélas ! c'était une épitaphe. La Taglioni avait vécu. A ce moment se levait une autre étoile dans le ciel de la danse, qui allait faire pâlir celle de Fanny Elssler elle-même. Cette étoile, c'était la *reine Pomaré*.

§ II. -- LA REINE POMARÉ

I

Elle était Normande, comme la Dame aux camélias, et d'Alençon, comme la *Vieille fille* de Balzac. Elle s'appelait Héloïse-Marie Sergent et était née de parents pauvres qui, d'après une légende que je n'ai pu vérifier, auraient eu certaines attaches à la famille du maréchal Oudinot.

Elle n'était pas belle, mais plus jolie que laide à ce que raconte Céleste Mogador, qui en était un peu jalouse (2).

Elle pouvait avoir cinq pieds. Sa taille était courte, sa poitrine bombée, ses épaules un peu hautes, mais elle portait fièrement la tête. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, elle se coiffait avec des

(1) « L'Opéra », p. 85.

(2) « Mémoires de la comtesse de Chabریان », t. II.

bandeaux plats, et ses sourcils en accent circonflexe se rejoignaient au milieu d'un front bas — ce qui lui donnait un air dur. Avec cela de grands yeux noirs au regard vague, un nez à la Roxelane et une bouche dédaigneuse et sensuelle. C'était plus qu'il n'en fallait pour attirer l'attention ; dès qu'elle souriait, sa figure prenait un charme irrésistible.

On ne sait rien sur sa jeunesse. Venue à Paris, comme tant d'autres, en quête d'une position sociale elle eut le malheur d'y rencontrer un homme de son pays qui la débaucha et la jeta ensuite sur le pavé. Elle se mit alors à fréquenter la Grande-Chaumière, Valentino, Mabilles, Idalie, tous les endroits plus ou moins mal famés où l'on dansait. Comme elle dansait bien, on la remarqua. Céleste Mogador lui fit plus d'une fois vis-à-vis dans les quadrilles. Quand éclata l'affaire Pritchard, un débardeur lui ayant trouvé quelque ressemblance avec la reine Pomaré, on lui donna ce surnom qui lui resta. Et c'est ainsi qu'elle devint célèbre du jour au lendemain par la grâce d'un sobriquet et le fait du hasard. Mais il faut lui rendre cette justice que, de l'heure où elle se sentit portée sur les ailes de la renommée, elle se piqua d'honneur et se surpassa comme danseuse.

Les journaux de 1844 sont pleins d'elle et la célèbrent sur tous les tons.

« La lionne du jour, écrivait M. de Boigne dans le *Constitutionnel* du 9 juin, la tigresse qui s'est appropriée la vogue passée de Caroline et Mousqueton, la reine Pomaré doit exécuter la polka ! On fait cercle, on se presse, on se coudoie, pour voir polker la reine Pomaré. D'où vient à cette intéressante polkiste ce royal sobriquet ? Peu importe ; elle danse au milieu des bravos et des trépignements. Ses abandons de tête ne sont pas toujours d'un goût irréprochable ; ses airs penchés seraient peut-être blâmés par le classique et sévère Cellarius ; mais chez M. Mabilles on apprécie beaucoup la désinvolture et les grâces un peu risquées. Après la polka viennent les valse et les contre-danses dites mabilles. Chacune a sa petite part de succès, mais tous les honneurs de la soirée sont pour la reine Pomaré. Quelques rivales anonymes voudraient en vain la détrôner, sa royauté repose sur le talent, elle est inattaquable. »

Et de quoi était fait son talent ? C'est assez difficile à définir. Si l'on s'en rapporte à Théophile Gautier qui lui consacra presque tout un feuilleton (1), elle devait une partie de son succès à son

(1) « La Presse, » du 26 août 1844

arrangement. Comme toutes les vraies comédiennes elle savait faire valoir ses avantages physiques. Elle apportait dans sa toilette un goût sauvage qui justifiait le surnom qu'on lui avait donné. Elle était habituellement vêtue de blanc et de noir, les poignets chargés de bracelets bizarres, le col entouré de bijoux fantastiques. Et ce qui achevait de la distinguer entre toutes, c'est qu'elle ne faisait jamais vis-à-vis. Elle dansait seule, et quand elle dansait, les polkistes les plus effrénés s'arrêtaient et admiraient en silence. Sa danse était, en effet, très remarquable. Sans avoir aucune instruction chorégraphique, elle composait des pas, inventait des attitudes et des temps qui n'étaient pas dénués de grâce et d'originalité. En un mot, sa polka tenait du cancan ; aussi, dans la bohème l'avait-on baptisée Kankanka (1). Elle avait tout ce qui manquait aux danseuses de profession, mais il lui manquait tout ce qu'avaient ces dernières. Et elle en avait parfaitement conscience. Aussi, dit Théophile Gautier, était-elle travaillée d'une sourde ambition. Sachant que la gloire est fugitive et qu'il ne reste rien d'un pas dessiné sur le sable, son plus cher désir était « de monter une seule fois sur un théâtre, de fixer la chose et de disparaître ».

Hélas ! il était dans sa destinée de disparaître sans laisser dans l'art chorégraphique la marque, le dessin de son pas. Elle avait beau réunir à la fois la précision de Fanny Elssler, la grâce de Marie Taglioni, l'agacerie mutine de M^{me} de Montessu, — posséder ce qui ne se trouvait en aucune d'elles ; de la désinvolture sans affectation, de la lascivité sans impudeur, — mettre dans son jeu de la passion vraie, sentie, communicative, elle ne fut jamais qu'une étoile de bal public ; elle a emporté son secret avec elle, et si son nom demeure attaché à l'histoire de Mabelle, on peut dire qu'autant en emporté le vent.

Cela n'empêcha pas d'ailleurs, Théodore de Banville de la mettre, en beaux vers, au-dessus de toutes ses rivales :

Amour des bas-reliefs, ô muses et bacchantes
 Qui sur l'Ida nocturne, au bruit d'un tambourin,
 Les fronts échevelés en tresses provocantes,
 Dansiez en agitant vos crotales d'airain !

Vous, plus belles déjà que ces filles du Pinde,
 Bavadères d'ébène aux bras purs et nerveux,
 Qui bondissez sans bruit sur les tapis de l'Inde,
 Avec des sequins d'or passés dans vos cheveux !

(1) « Le Charivari, » du 2 mars 1844.

Elsler, Taglioni, Carlotta, sœurs divines,
Aux corselets de guêpe, aux regards de houri,
Qui fouliez, en quittant le carton des collines,
Le splendide outremer d'un ciel de Cicéri !

O reines du ballet, toutes les trois si belles
Qu'un Homère ébloui fera nymphes d'un jour,
Ce n'est plus vous la danse, allons, coupez vos ailes,
Eteignez vos regards ; ce n'est plus vous l'amour.

C'est notre Pomaré dont la danse fantasque,
Avec ses tordions frissonnants et penchés,
Aiguillonne à présent comme un tambour de basque
Les rapides lutteurs à sa robe attachés.

Quand sa vive polka frémit dans la cadence,
Ses plus chauds amoureux se battraient pour mieux voir.
Ses pieds tourbillonnants entraînés par la danse,
Et tous se donneraient pour les baiser le soir

II

Parmi les adorateurs de la reine Pomaré, le plus heureux, suivant la chronique, et s'il faut en croire Alfred Tattet, fut celui que les journaux appelaient « le préfet le plus gai de France » et que, moi, je ne saurais mieux comparer qu'à Janvier de la Motte d'hilarante mémoire. J'ai nommé Auguste Romieu.

Avant d'entrer dans l'Administration, ce diable d'homme, qui était fils d'un général de l'Empire (1), avait fait un peu de tout, du théâtre et du journalisme. Ayant eu la bonne fortune d'avoir pour camarades au lycée Henri IV, Nisard, Lesourd, Mazères, Alfred de Wailly, Mentalivet, il vit, à la faveur de leur amitié, toutes les portes s'ouvrir devant lui. En 1824, il fit représenter avec Mazères au théâtre de Madame (le Gymnase d'aujourd'hui) un vaudeville intitulé *le Bureau de loterie*. Peu de temps après nous le voyons figurer dans tous les bals parés et costumés de la duchesse de Berry. Cela ne voulait pas dire qu'il fût ultra. Il l'était même si peu qu'en 1829, à l'occasion des ordonnances, il rédigea avec Béquet et le docteur Véron le numéro fameux du *Figaro* qui parut le 19 août encadré de noir et fut saisi par la police. On y lisait entre autres choses : « Au lieu d'illuminations à une *solemnité prochaine* (la fête du roi), toutes les maisons

(1) Il était né à Paris, le 17 septembre 1800.

devraient être tendues en noir. » Et encore : « M. Roux, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, doit incessamment opérer de la cataracte un *auguste personnage* (M. de Polignac).

Cela n'était pas bien méchant — et nous en avons lu d'autres, quarante ans plus tard, dans *la Lanterne* de Rochefort, — mais, en 1829, c'était audacieux tout de même, et les libéraux, après la victoire, tinrent compte de ce geste à Auguste Romieu.

Après avoir guerroyé quelque temps au *Messenger* du docteur Véron, il fut nommé sous-préfet de Quimperlé. Pour un homme teinté de littérature, ce poste de début, malgré son éloignement de Paris n'était pas sans agrément. Romieu arrivait à Quimperlé au moment où Brizeux attirait avec son petit volume de *Marie* l'attention du monde lettré sur la Bretagne. Il en profita pour étudier les mœurs du pays, et quelque temps après il envoyait à *la Revue de Paris* (1) un article sur *les Luttés* que je n'ai vu signalé dans aucune bibliographie bretonne et qui vaudrait la peine d'être recueilli par un celtisant. Il commençait ainsi :

« ... Nos soldats rentrent tous au village, lestes, propres, intelligents et fiers. Deux mois de messe et de charrue les replacent à l'état baptismal ; tout est oublié, même leurs droits d'homme. D'homme moral ou politique, veux-je dire. Mais leurs droits d'homme physique et robuste ceux-là il les gardent, et la révolution de Juillet les a moins satisfaits pour leur avoir rendu le drapeau tricolore, que pour avoir levé l'interdiction dont le clergé frappait les luttés, comme tous les autres plaisirs populaires. Et en vérité on ne se figure pas la tristesse où l'observance des devoirs religieux avait conduit, sous la Restauration, nos malheureux cultivateurs. Le hasard m'a fait passer, trois dimanches de suite, au milieu du bourg de Landivan, et le spleen me gagnait à voir de jeunes hommes silencieux, adossés aux murs de la place, et cherchant pour toute joie quelques rayons d'un soleil terne jusqu'à l'heure des vêpres. Il m'était alors impossible de ne pas songer à l'opulente et gaie Normandie, à ces belles vallées d'Eure et d'Auge, où le plaisir commence à la fin du travail. Et au lieu de ces fraîches filles aux grands bonnets de dentelle, au lieu de ces garçons bien taillés, avec leur large veste de drap, riant, sautant, spirituels, goguenards, amoureux, c'étaient de pâles figures, enveloppées de grosse toile bise, des têtes de sauvages endormis. Du silence, de l'immobilité, voilà un jour de fête...

(1) N° du 11 mars 1832.

« Il faut pour aimer la Basse-Bretagne, aimer les beaux sites, l'océan, les rochers, les forêts, la nature heurtée, les mœurs à part, la vie de chroniques ; et j'aime la Basse-Bretagne, je l'aime avec passion parce que Paris, Vienne, Milan, Berlin, Londres, Pétersbourg, tout cela se ressemble, et que la Basse-Bretagne ne ressemble à rien. Et puis j'entends ici une langue qui peut m'être utile. Que je parle anglais, allemand, italien dans un lieu public, je serai compris par un passant. Nous voilà deux : nous parlons bas-breton, à Venise, à Canton, à Amsterdam, à Madrid ; qui nous comprendra ?

« J'arrive aux luttes. Vienne un voyageur de Paris ; que sa calèche se brise à Bannalec, entre Quimperlé et Quimper ; qu'il soit heureusement forcé de demander l'hospitalité à l'aimable juge de paix du lieu, et que ce soit un jour de luttes ; oh ! mais que le voyageur soit un homme fort, non quelque républicain à idées rudes, à systèmes posés, mais un curieux des exceptions actuelles qui s'est nourri de Froissard tout à la fois et d'Homère... Homère le voilà ! c'est une page de l'*Odyssée* qui va se traduire ici. Approche, voyageur ; vois-tu ces six mille hommes, jeunes, vieux, enfants, femmes, électeurs membres de conseils municipaux ; c'est le peuple français, à qui ses droits sont bien connus, pour qui l'on réclame le suffrage universel comme chose sans laquelle il ne saurait vivre ? Vois-tu cet homme qui met son chapeau devant ses yeux, et qui brandit un large fouet de poste ? celui-là va être logique bien autrement que nos publicistes. Ses coups sont impartiaux ; il frappe, taille, blesse, écorche une joue, arrache un œil : personne ne dit mot ; la foule s'écarte, se renverse, se roule et s'escalade ; le cercle s'agrandit : la lutte sera belle, et si le fouet n'avait pas fait son jeu, personne ne verrait ; or il faut voir : vive le fouet ! Allez essayer le fouet à une fête des Champs-Élysées et vous me direz ensuite si c'est le même peuple français qui habite le département de la Seine et celui du Finistère. Quand sera-t-il possible de trouver six mois pour s'occuper exclusivement de l'Ouest ?

« Ces luttes sont importantes. Une vaste prairie sert ordinairement d'arène. Au milieu se couchent les juges du camp : le maire de la commune, un notaire, quelque lutteur émérite et les croquants de l'endroit. Les gages sont là près d'eux ; c'est un mouton, un mouchoir, ou de l'argent réparti en petites sommes. Vous croiriez voir une cour d'assises, à la gravité de l'introduction. Le tam

bour se tient prêt ; on entend un roulement : la lutte va commencer. Quel silence ! »

Suit la description de la lutte au fouet. N'est-il pas vrai que cette page écrite de verve est d'un homme qui a lu, qui sait voir et qui sait rendre ? Mais elle trahit avant tout le Parisien amusé par le pittoresque et la nouveauté des choses qu'il a sous les yeux. Et tout le long de son récit le sous-préfet de Quimperlé se souvient qu'il est de Paris. Lisez plutôt cette digression finale :

« Qui n'a pas reçu dans la vie de ces nouvelles inattendues dont le bonheur vous terrasse ? Quel jeune homme, après des nuits ruineuses, n'a pas battu de fous entrechats dans une mansarde, en décachetant la lettre paternelle qui lui envoyait prématurément un mandat sur le banquier ? Avez-vous perdu le souvenir du coup lancé à votre jeune âme par la première lettre de femme que vous avez reçue, parfumée ou non, avec ou sans orthographe portée par un chasseur ou par une fruitière ? N'oubliez pas non plus le double louis retrouvé dans votre commode au milieu de chemises, de cols et de protêts, par un jour de partie fine où votre bourse était à sec... Quelle joie ! Ces divers sentiments, il est impossible de ne pas les éprouver en écoutant Mathurin (le barde bas-breton) lorsque de Paris on tombe à Quimperlé, pour peu qu'on ait d'imagination et qu'on soit entré à la salle Favart. »

Pour peu !... Romieu était modeste : il suffit d'avoir lu son *Ere des Césars* et son *Spectre rouge* pour savoir qu'il n'était pas dépourvu d'imagination. Quant à la salle Favart, personne ne la connaissait mieux que lui. Je ne m'étonne donc pas qu'il ne soit resté que trois ans à Quimperlé. Qu'y aurait-il fait plus longtemps ? Véron le comprit si bien qu'il le fit nommer, en 1833, préfet de Périgueux. Il y demeura onze ans. C'était un peu long pour un boulevardier de sa trempe, d'autant qu'en ce temps-là il n'y avait pas de chemins de fer. Mais comme il était doublé d'un parfait gourmand, il se rabattit sur la table, qui est très bonne en Périgord. Enfin on l'envoya à Chaumont. Il y était, en 1844, quand il enleva la reine Pomaré. On sait ce que parler veut dire : enlèvement a ici le sens de conquête. Romieu n'eut qu'à ouvrir la bouche, pour que la reine Pomaré se déclarât vaincue. Il avait si belle tournure, il était si spirituel et tournait si joliment le couplet ! Ses amis seuls lui connaissaient ce talent qu'il convient d'ajouter aux autres. Mais le jour où la presse répandit le bruit qu'il était l'auteur de la chanson qui courait tout Paris, sur la

reine Pomaré — la vraie — il n'y eut qu'une voix sur le boulevard, c'est qu'il était digne de remplacer à l'Hôtel-de-Ville de Paris Rambuteau, surnommé par Tattet le Grand-Butor, parce qu'il l'avait fait descendre de la garde nationale à cheval dans la garde nationale à pied — pour lui avoir pris sa maîtresse. Voici cette chanson :

GUITARE POLYNÉSIIENNE

Air du *Fou de Tolède*

Elle aimait trop l'anglais, c'est ce qui l'a tuée.

(Orientale taïtienne).

La Pomaré, sur le pont du navire
Le Basilic,
 De ses deux poings cogne en guise de lyre
 Les mâts du brick.
 Rien n'amortit de sa douleur touchante
 Le contre-coup
 Et jour et nuit la pauvre reine chante :
 « Buvons un coup ! »

Oh ! si j'avais mon roi dans ma cabine,
 Qu'avec plaisir
 Pour me calmer, je lui romprais l'échine !
 Mais vain désir !
 Le commodore est là seul qui me guette :
 Vieux cantaloup !
 J'en suis réduite à casser mon assiette.
 Buvons un coup !

J'avais des chefs sans bottes ni moustaches,
 Gens assez laids ;
 J'avais des bœufs, des cochons gras, des vaches
 Et des Anglais
 Des bois dont l'ombre à mon âme sensible
 Plaisait beaucoup ;
 J'ai tout perdu, jusqu'à ma vieille Bible...
 Buvons un coup !

Sur les gazons et les grèves désertes
 Après dîner,
 J'allais, avec les midschipmen alertes
 Folichonner.
 Mon adoré me suivait à la piste
 A pas de loup.
 Ce souvenir rend mon âme si triste !
 Buvons un coup !

Sais-je, mon Dieu, si ta face est hargneuse,
 Ton nez camard,
 Ton ventre épais et ta jambe cagneuse,
 O mon Pritchard !
 Mais je sais trop que ton œil louche et tendre
 Me suit partout,
 Puisqu'un moyen, un seul, peut m'en défendre :
 Buvons un coup !

Tout pâle un jour, pour la plage lointaine
 Il s'est sauvé,
 Me laissant là, comme une Madeleine
 Sur le pavé.
 Au saint apôtre on voulait, comme traître,
 Serrer le cou.
 J'en tremble encore... hélas ! pour me remettre
 Buvons un coup !

Songe, a-t-il dit, songe aux leçons du prêche,
 Ce sont mes vœux.
 Puis il partit emportant une mèche
 De mes cheveux.
 Je l'arrêtais par de douces paroles ;
 Lui tout à coup
 Dit, en jurant : « Les Français sont des drôles.
 Buvons un coup ! »

Pour égayer mes douloureux sourires,
 O digne Anglais !
 Il m'a promis qu'avec vingt gros navires
 Pleins de boulets
 Il reviendrait chasser Bruat l'infâme ;
 J'y tiens beaucoup.
 Mais d'ici là, que faire ? pauvre femme !
 Buvons un coup !

Et cet *Essai de poésie polynésienne* était signé : *Un marin de la station.*

Le ministère ne pouvait pas évidemment laisser moisir à Chaulmont le fonctionnaire qui venait de s'illustrer par ces couplets spirituels. Il ne pouvait pas non plus, sans dépasser la mesure, le nommer à la place de Rambuteau. Romieu fut donc envoyé à Tours.

On ne dit pas ce que pensa de cet avancement la reine Pomaré — celle de Mabile, — mais elle ne semble pas en avoir profité beaucoup ! Je crois même qu'elle perdit sensiblement au change, et que Romieu obligé de s'observer davantage, l'oublia peu à peu

sur les bords de la Loire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les événements politiques ne tardèrent pas à troubler leur position réciproque. La Révolution de 1848, en révoquant Romieu, ébranla fortement le crédit de la reine Pomaré. On dansait encore à Mabilles, mais plus avec le même entrain ; il arriva même un moment où l'on ne dansa plus du tout (1).

Cependant l'empire releva les affaires de Romieu. Comme il était de ceux qui avaient fait une propagande enragée pour le prince Louis-Napoléon, il fut nommé, en 1852, directeur des Beaux-Arts ! Mais la guerre de Crimée lui ayant pris son fils, il mourut de chagrin peu de temps après.

Quant à la reine Pomaré, elle eut le sort de presque toutes les reines de son espèce. Après avoir été la coqueluche de Paris elle retomba dans l'obscurité d'où elle était sortie, et elle finit dans la misère.

§ III. — LA PRÉSIDENTE

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ?
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en torsant ses cheveux ?
Regrettez-vous le temps où les Nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux ?

(A. DE MUSSET. — *Rolla*.)

En ce temps-là, je parle de l'année 1843 ou 44, Roger de Beauvoir, « jeune seigneur du moyen-âge », habitait à l'extrémité de l'île Saint-Louis dans l'hôtel Pimodan, un appartement princier qu'il avait aménagé luxueusement, avec la pensée d'y renouveler les exploits amoureux du duc de Lauzun.

C'était Fernand Boissard qui lui avait indiqué ce beau logis. J'ai à peine besoin de vous présenter Boissard. Tout Paris, con-

(1) Guttinguer écrivait alors :

« En France, la danse a, comme la chanson, suivi les phases de la politique et l'esprit des temps. Elle fut « menuet » sous Louis XIV, « bourrée » sous Louis XV, « ronde » et « carmagnole » sous Robespierre, « sauteuse » sous le Directoire, « gavotte » et « ballet » sous l'Empire, rien sous la Restauration qu'un repos animé, « cotillon » à la veille de 1830. Nous en sommes à la polka plus ou moins échevelée. — Qu'est-ce qui nous attend ? La « pavillonne » peut-être ou la « régente » ? Qui vivra dansera. (Pensées, opinions et souvenirs d'un campagnard, » 1 vol. in-18, chez Darvin et Fontaine, 1848.)

naissait sous Louis-Philippe, ce peintre « au teint blanc et vermeil », ami de Decamps, de Jadin et d'Isabey, qui cultivait en même temps la musique et la poésie, et dont Théophile Gautier, comme s'il avait voulu nous expliquer pourquoi il n'était arrivé à rien, nous a dit qu'il s'épuisait en enthousiasme (1). Boissard habitait depuis quelques années la partie de l'hôtel Pimodan, contenant le grand salon Louis XIV, aux boiseries rehaussées d'or, à la corniche en encorbellement décorée de peintures du genre mythologique, à la vaste cheminée de marbre sérancolin, qui faisait l'admiration de Théo. L'auteur de *Mademoiselle de Maupin* connaissait, en effet, depuis longtemps Boissard, pour l'avoir rencontré chez Musard et dans les ateliers. C'est même dans son salon Louis XIV qu'il avait vu pour la première fois Baudelaire. Celui-ci, qui jouait alors au fashionable et au gentilhomme de lettres, avait loué également à l'hôtel Pimodan « un logement exigü, aux murailles très hautes, composé de plusieurs petites pièces sans attribution spéciale, dont les fenêtres laissaient voir la verte et large rivière ; » et il y avait entassé toutes sortes de meubles anciens, plus ou moins rares, qu'il avait achetés à grand prix chez un brocanteur du rez-de-chaussée.

Car tel était l'hôtel Pimodan, qu'on y trouvait de tout jusqu'à de la brocante, quand Roger de Beauvoir en devint locataire. Ce beau logis n'en était du reste pas plus gai pour cela. Mais avec sa turbulence, son faste et ses amitiés tapageuses, Roger y apporta la vie qui y manquait.

Le quai d'Anjou était peut-être encore plus désert qu'aujourd'hui, mais du balcon de l'hôtel Pimodan, la vue était délicieuse. En face on avait devant soi le merveilleux hôtel La Valette, qui déjà menaçait ruines. A droite, dans le bouquet charmant des peupliers de l'île Louviers, se profilait le côté de l' Arsenal affecté au logement de Charles Nodier. A gauche on découvrait toute la ligne des ponts jusqu'aux Tuileries. Et si rien ne troublait ordinairement le silence de cet endroit paisible, de temps à autre cependant l'école de natation, qui était installée sur la Seine entre le pont Marie et l'Hôtel-de-Ville, et que fréquentait la jeunesse du quartier latin, remplissait l'air de cris joyeux.

Justement, un jour que Roger de Beauvoir, après un bon déjeuner, prenait l'air au balcon de l'hôtel Pimodan avec Musset, Arvers, Arago, Tattet, Guttinguer et Mosselman, leur attention

(1) Th. de Banville, « Mes Souvenirs, » 1882.

fut attirée par trois jeunes femmes, trois Naiades, qui sortaient du bain et s'en venaient en toilette légère le long du quai d'Anjou. L'une d'elles, celle du milieu, qui était la plus grande, avait sur la tête une toque vénitienne rouge d'où s'échappait un flot de cheveux chatain doré qui lui tombait sur les épaules.

— Ah ! les belles filles ! dit tout haut Alfred de Musset.

— Si nous leur disions de monter ! dit Mosselman.

— C'est une idée ! répliqua Roger de Beauvoir.

On leur fit signe, elles répondirent de fort bonne grâce ; une minute après, car elles n'étaient pas

.... de ces bégueules

Qui ne sauraient aller au Prado toutes seules,

une minute après, elles entraient dans le salon où chacun leur fit fête. Et c'est ainsi que la jolie toque vénitienne rouge, autrement dit Apollonie-Aglaré Sabatier, devint la maîtresse d'Hippolyte Mosselman (1).

I

Il y a des familles qui semblent avoir été vouées à la beauté. Celle de Mosselman est de ce nombre. Le père d'Hippolyte avait eu de son mariage avec Marie-Joseph Tacqué deux garçons et deux filles, dont l'une fut la belle M^{me} Fontenilliat, belle-mère du duc Pasquier et de Casimir Périer, premier du nom, et l'autre, la comtesse Le Hon, femme du ministre de Belgique à Paris, que, sous Louis-Philippe et Napoléon III, on appelait couramment « l'Iris aux yeux bleus » et « l'ambassadrice aux cheveux d'or (2) ».

Issu de sang plébéien, Mosselman avait débuté à Paris par un coup de maître. Il tenait une petite maison de banque à Bruxelles, quand eut lieu la faillite du baron Récamer. Il acheta son hôtel de la rue du Mont-Blanc, où avait été élevée M^{me} de Staël, si bien

(1) « Mémoires » inédits de Guttinguer.

(2) Le comte Charles-Joseph Le Hon était né à Tournai en 1792. Elu vers 1820 membre des États-Généraux des Pays-Bas, il fut nommé bourgmestre de Tournai et puis, en 1831, ministre de Belgique à Paris. En cette qualité, il parvint à faire admettre par Louis Philippe la candidature de Léopold de Saxe-Cobourg au trône, et plus tard il négocia le mariage du nouveau roi avec la princesse Louise d'Orléans. Il garda ses fonctions à Paris pendant douze ans, puis il rentra en Belgique et siégea à la Chambre des représentants jusqu'en 1856. Elevé au rang de ministre d'Etat, il alla se fixer à Paris, où il mourut en 1868.

que la belle comtesse Le Hon naquit, grandit et se maria dans le cadre même de la belle Juliette.

L'hôtel Récamier n'était pas très vaste, mais il avait fort grand air depuis que l'architecte Berthaut l'avait transformé. Dans la cour de nombreux reverbères ; sur le perron des tapis tues, des abustes rares et des fleurs. « L'appartement comprenait le vestibule, deux salons à droite, la chambre à coucher de M^{me} Récamier, la salle de bain et le boudoir, ces deux dernières pièces à gauche. La chambre à coucher était de grandes proportions. Les murs presque entièrement recouverts de hautes et larges glaces d'un seul morceau. Entre les glaces et les grandes portes en marqueterie fort artistement travaillées, une boiserie blanche avec filets bruns, relevés d'ornements en bronze. Face aux fenêtres, la cloison du fond était presque tout entière formée d'une glace. Le lit de la déesse était tout blanc et recouvert des plus fins tissus de l'Inde ; le bois du lit, d'une belle forme antique était aussi orné de bronze. Des vases élégants étaient placés sur les deux marches de l'estrade qui le supportait. En arrière, deux très hauts candélabres, chacun de six à huit branches. Les rideaux du lit étaient blancs. Le fond se composait d'un lourd rideau violet de damas qui tombait à gros plis : il était relevé sur les côtés pour laisser libre la glace du mur, si bien que M^{me} Récamier étant au lit se voyait réflétée de la tête aux pieds (1). »

Je passe sur la salle de bain et le boudoir dont le luxe était à l'avenant.

Ce milieu n'était certes pas pour donner des idées de modestie à M^{me} Mathilde Mosselman. Aussi, quand elle devint la comtesse Le Hon, fit-elle l'admiration, l'éblouissement de Paris, plus encore par son élégance et la somptuosité de son train de maison que par sa beauté sans égale. Pendant vingt ans c'est elle qui donna le ton à la mode. C'est elle aussi qui fut la première à mettre en valeur les meubles et objets d'art du règne de Louis XVI qui ont acquis depuis, grâce aux livres des frères de Goncourt, des prix si élevés dans les ventes. J'ajoute que, par ses mœurs plus que légères et notamment par sa liaison publique avec le duc de Morny elle défraya longtemps la chronique scandaleuse. *La Mode*

(1) J'emprunte cette description aux lettres de Jean-Frédéric Reichardt, ancien maître de chapelle de Frédéric II, qui vint à Paris en 1802 et fut invité à l'une des fêtes du banquier Récamier. L'hôtel Récamier, sis rue du Mont-Blanc, n° 7 (aujourd'hui Chaussée d'Antin) était estimé 360 000 fr., et son mobilier 50 000 fr. Après avoir servi de bureaux à la Compagnie des chemins de fer Lyon, il fut détruit par le percement de la rue Meyerbeer.

de 1837, qui était depuis la révolution de Juillet un journal d'opposition, parlant d'un bal masqué des Tuileries, disait que M^{me} Le Hon y serait costumée en *Vénus de Médicis*, et M. Le Hon, en *Georges Dandin*.

Dès lors rien de plus naturel que les frères de « l'ambassadrice aux cheveux d'or » aient imité son genre de vie et l'aient menée large et joyeuse.

Alfred, qui fut attaché à la légation de Belgique, a laissé dans le monde où l'on s'amuse la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit.

Hippolyte, qui fut surtout un homme de turf, s'est rendu fameux par ses chevaux et par ses maîtresses. Avant d'être l'amant d'Apollonie-Aglacé Sabatier, il avait eu une amie que les camarades n'appelaient que « la Dame », du nom qu'il avait donné à une de ses juments. Après la Présidente il eut M^{me} Lelong, que connaissait tout Paris. Après M^{me} Lelong, il eut une marchande d'amour italienne qui le servit si bien, qu'il en mourut à cinquante-sept ans (1). Mas la plus célèbre des quatre, celle qu'il aima le plus longtemps et lui fit le plus d'honneur, fut certainement M^{me} Sabatier.

Née à Strashourg en 1821 (2), elle avait cinq ans de plus que lui, et vingt-deux ans environ quand il la prit à ses gages. C'était une fille superbe, grande et bien proportionnée. Elle avait un beau front, des yeux rieurs, une bouche mutine, un teint d'une fraîcheur exquise, et son corps semblait avoir été fait pour servir de modèle à un statuaire amoureux des formes pures. Aussi Clésinger qui avait eu l'occasion de la voir à demi-nue dans un bal costumé chez Roger le Beauvoir, obtint-il la permission, après un siège plus ou moins long, de la mouler des pieds à la tête pour en faire *la Femme piquée par un serpent* qui causa tant de scandale au Salon de 1848.

Trois ans après, Gustave Ricard l'exposait encore au Salon sous le nom de *la Femme au chien*. Ce portrait — qui passe pour le chef-d'œuvre de peintre marseillais — excita une telle admiration dans le public, qu'Edmond About, l'ayant retrouvé à l'Exposition universelle de 1855, en fit cet éloge :

« Le portrait de M^{me} Sabatier, qui a fondé la réputation de Ricard au Salon de 1851, est une de ces œuvres provocantes qui arrêtent les gens au passage et les forcent d'admirer. Je me rap-

(1) Il était né à Paris en 1816.

(2) Son vrai nom était Savatier.

pelle que lorsqu'il fut exposé pour la première fois, j'étais à l'Ecole normale. Je m'échappais avec quelques amis, des cours de Saint-Marc Girardin, pour venir voir M^{me} Sabatier avec son petit chien sur les genoux. Puis nous regagnions à toutes jambes la grande salle de la Sorbonne, heureux de rapporter dans nos yeux le souvenir d'une si radieuse beauté. Il s'est passé depuis ce temps quatre énormes années et le portrait a plus gagné que perdu (1). »

C'était aussi l'avis de Théophile Gautier, qui, du jour où il vit cette Apollonie à l'hôtel Pimodan, s'attacha à ses pas comme à ceux d'une reine de beauté.

J'aime ton nom d'Apollonie,
Echo grec du sacré vallon,
Qui dans sa robuste harmonie
Te baptise sœur d'Apollon.

Sur la lyre au plectre d'ivoire,
Ce nom splendide et souverain,
Beau comme l'amour et la gloire
Prend des résonnances d'airain.

Classique, il fait plonger les Elfes
Au fond de leur lac allemand,
Et seule la Pythie à Delphes
Pourrait le porter dignement.

Quand, relevant sa robe antique,
Elle s'assoit au trépied d'or,
Et dans sa pose fatidique
Attend le dieu qui tarde encor.

Ces vers sont tirés du recueil des *Emaux et Camées*.

A cette époque, M^{me} Sabatier habitait déjà, rue Frochot, l'appartement agencé et meublé avec goût que lui avait loué Hippolyte Mosselman, mais elle n'y recevait guère encore que les amis de son ami, dont Alfred Tattet, qui lui avait apporté de Naples le joli petit chien illustré par le pinceau de Ricard. Ce n'est qu'un peu plus tard, quand la renommée se fut emparée d'elle, qu'elle entrebâilla la porte de son salon aux artistes et aux poètes, encore eut-elle soin de les choisir parmi ceux dont le nom pouvait lui faire une auréole. On v vit ainsi entrer l'un après l'autre Théophile Gautier, Musset, Beaudelaire, Dumas, Flaubert,

(1) « Voyage à travers l'Exposition des Beaux-Arts en 1855 ».

Feydeau, Maxime du Camp, Reyer, Préault, Ricard, Clésinger et jusqu'à Meissonier qui, séduit comme tout le monde par les charmes de la maîtresse de céans, en fit le ravissant portrait en pied que la gravure a vulgarisé depuis. — J'oublie à dessein les frères de Goncourt qui, selon leur habitude, n'allèrent chez M^{me} Sabatier que pour voir, écouter et prendre des notes. Ouvrez leur *Journal* à la page 191 de l'année 1864, vous y trouverez les lignes suivantes :

« Passé la soirée avec M^{me} Sabatier, la fameuse présidente, au merveilleux corps moulé par Clésinger dans sa Bacchante. Une grosse nature avec un entrain trivial, bas, populaire. On pourrait la définir, cette belle femme à l'antique, un peu canaille : une vivandière de faunes. »

Le portrait, certes, n'est point flatté ; était-il ressemblant ? peut-être en 1864, lorsque M^{me} Sabatier s'était épaissie et laissée choir dans le « Mac à Roull », comme disait Flaubert. Mais tant qu'elle resta avec Mosselman, jusqu'en 1857 au moins, date de son petit roman avec Baudelaire, on peut dire qu'elle n'avait rien d'une vivandière et qu'elle était digne des hommages que lui rendaient ses familiers.

Flaubert, qui avait le parler gras et n'était pas d'une tendresse excessive envers les femmes, disait d'elle, en 1859 : « C'est une excellente et surtout une saine créature » (1). Et Théophile Gautier l'appelait « la belle et honnête dame », sans doute en souvenir de Brantôme. A l'entendre, « elle se montrait supérieure aux autres femmes, d'abord en ce qu'elle était mieux faite que la plupart d'entre elles, ensuite, parce que, contrairement aux habitudes des personnes de son sexe, elle n'exigeait point qu'on lui fit la cour, et permettait aux hommes de parler devant elle des choses les plus sérieuses et les plus abstraites (2). » C'est même pour cela qu'il l'avait nommée la présidente. Et le fait est que le dimanche, quand ses invités se réunissaient autour d'elle à table, dans la salle à manger tendue de rouge sombre et ornée de faïences et de tableaux, à la voir présider, calme et souriante, à la conversation débridée qui s'engageait devant elle, on l'eût prise pour quelque M^{me} Geoffrin recevant ses philosophes ou même pour une autre reine de Navarre s'amusant, en joyeuse compagnie, des contes de son *Heptaméron*. Car on parlait moins de choses abstraites que de choses légères et scabreuses, surtout

(1) Corresp. de Flaubert, 3^e série, n. 165. Lettre à Feydeau

(2) Ernest Feydeau, « Théophile Gautier », 1874.

quand Gautier était là Théo ne fréquentait que les salons où il avait son franc-parler et prenait plaisir à tenir devant n'importe qui des propos de corps de garde. La plupart de ses lettres sont émaillées de mots orduriers, mais je n'en connais pas de plus licencieuses que celles qu'il écrivit d'Italie à la présidente. Or, étant donné qu'elles sont du commencement de leurs relations, on se demande ce que doivent être celles de la fin. Il n'y en a qu'une, à ma connaissance, qui soit tout simplement drôle, la voici :

« Chère Présidente,

« Si tu es curieuse de voir la Rachel au Théâtre Italien avec *Bajazet* en musique — *great and combined exhibition!* voici deux places. Prends ta sœur (1) en descendant : il y a tuerie à la location et les bourgeois s'étouffent au bureau ; il y aura des tripes de bottiers en chambre et de sénateurs jusqu'à mi-jambe sous le péristyle. Relève un peu ta jupe en passant. Ernesta te salue et moi je me prosterne devant tes chaussettes ».

« Théophile GAUTIER. »

« P. S. — Tu peux vendre ton billet 20.000 fr. c'est le prix » (2).

Ce billet n'est pas daté, et je serais bien en peine de dire à quelle année il remonte, attendu que Rachel joua trois fois au Théâtre italien dans des représentations à bénéfice, de 1849 à 1855, et que je n'ai trouvé dans les journaux du temps aucune mention de celle où *Bajazet* fut joué en musique. Mais on connaît la date des lettres d'Italie : elles sont de la fin de 1850, et l'on jugera de leur dévergondage par les courts extraits que je vais donner de l'une d'elles. Le reste dépasse en audace tout ce qui nous choque dans Rabelais, et notamment son fameux calembour sur Beaumont-le-Vicomte.

Et donc, après avoir traversé Genève, le Valois et le Milanais et Venise, Théophile Gautier arriva à Rome, au mois d'octobre 1850, d'où il écrivit le 19 à M^{me} Sabatier :

« Présidente de mon cœur,

« Cette lettre ordurière destinée à remplacer les saloperies dominicales s'est bien fait attendre, mais c'est la faute de l'ordure et non celle de l'auteur !... »

(1) Lettre inédite, communiquée par M. J. Macqueron.

(2) C'est elle qui disait un jour à Baudelaire : « Etes-vous toujours amoureux de ma sœur et lui écrivez-vous toujours de superbes lettres ? »

Nous voilà déjà fixés sur la nature des conversations qui se tenaient rue Frochot, le dimanche.

« L'histoire de la mère de Beatrix Cenci, à qui l'on ne pouvait couper la tête parce que ses tétons, gros comme des bombes, l'empêchaient d'appuyer son cou sur le billot et qui m'avait toujours paru singulière, se comprend parfaitement ici (à Rome), ce n'est pas la grande tétasse avalée et brimballante de Rubens, le grand baquet de colle à la flamande qui tremble à chaque mouvement, le Niagara de viande qui ruisselle du haut de la poitrine sur les montagnes du ventre, et dans les vallées du p..., comme on voit dans les bacchanales de Jordaens : ce sont deux nouveaux mondes que l'on porte devant soi, un second c... appliqué sur l'estomac, deux immenses terrines vues du côté bombé, un capitole et un palatin de chair humaine. L'autre soir nous avons été visiter une jeune beauté qui, après quelques façons et s'être assurée que nous n'étions pas des mouchards, a ôté sa robe et s'est décerclée pour nous permettre de patiner ses charmes à cru. La gorge a fait explosion dans la chambre, défoncé le plancher, débordé dans la Via Condotti, roulé par le Corso jusqu'à la place de Venise, et nous a laissés ensevelis sous un déluge de lys et de roses (style Dupaty).

« On vient de nous donner l'adresse d'une femme mariée rue des Quatre-Fontaines, 48, près de l'Obélisque de Monte-Cavallo... Elle demeure au premier piano (ce nom n'a aucun rapport avec Erard et signifie étage) et s'appelle Nana.

« Son mari sort tous les jours de midi à trois heures et alors les forestiers arrivent, et Nana qui est, dit-on, la plus belle femme de Rome, se met nue comme un plat d'argent, un mur d'église, un discours d'académicien (1) et montre son c... à la société qui est libre de la retourner. Ce... coûte de 5 à 10 francs, selon qu'on se contente de regarder ou que l'on consomme réellement. Le mari rentre à trois heures ; la Nana remet sa chemise et vaque aux soins du ménage en femme honnête. Cette aimable industrie a procuré au marlou une maison et quelques rentes. Nous l'irons voir et je vous en donnerai une description détaillée.

« On nous parle de Naples et d'une certaine via Capuana qui n'est qu'un b... d'une lieue de long. Mais n'anticipons pas sur les ordures et gardons quelques porqueries pour la bonne bouche.

« Pardonnez-moi, chère Présidente, cette interminable lettre (2) et

(1) Emprunté au poème de « Namouna », de Musset.

(2) Cette lettre a été publiée « inextenso » il y a quelques années dans une plaquette de 39 pages in-16, ayant comme titre : « Lettre I de Th. Gautier I à la Présidente I (voyage en Italie I 1850 I achevé d'imprimer I à très petit nombre I pour quelques curieux seulement I au Château de la Misère I l'an I 1000.800.80.10 ». — Cette plaquette, très rare et qui se vend de 20 à 30 fr. chez les bouquinistes, ne se trouve même pas à « l'enfer » de la Bibl. nat.

sachez-moi gré des efforts que j'ai faits pour ne pas blesser votre pudeur. J'espère dans ces sujets indéliçats n'avoir jamais oublié que le latin dans les mots brave l'honnêteté, mais que la lectrice française ne veut pas être respectée. Bientôt je pourrai reprendre au banquet dominical ma place et laisser la plume pour la langue...

« Le cochon imaginaire ou le salop sans le savoir. »

« Théophile G... »

Voilà pour la partie *chaste* de cette lettre d'Italie. Comment un homme qui se respecte osa-t-il écrire ces lignes, et comment une femme qui, sans être une vertu, n'était pas une fille, put-elle les lire et n'en être pas écœurée ? C'est une question que je ne me charge pas de résoudre. Evidemment Gautier et la Présidente s'étaient trompés de siècle, ils auraient dû vivre au temps de Rabelais, alors que les mots propres n'étaient jamais sales et que le langage poissard n'était pas ordurier !... Cela est d'autant plus curieux, en ce qui concerne tout au moins M^{me} Sabatier, qu'il lui était réservé d'entendre un peu plus tard des paroles toute différentes sortir de la bouche d'un poète qui passa longtemps pour être impudique et fut condamné comme tel.

Oui, pendant cinq ans, de 1854 à 1857, Baudelaire, car c'est de lui qu'il s'agit, adressa à M^{me} Sabatier des lettres et des vers remplis d'un amour idéal et mystique, en ayant soin de déguiser son écriture de peur d'être reconnu, raillé et éconduit. Et pendant ce long espace de temps, il continuait de fréquenter chez elle, d'assister aux « porqueries » du dimanche, sans que rien, dans son attitude ou dans son langage, trahît un seul jour la flamme ardente dont il brûlait pour elle.

Ce n'est que lorsqu'il eut acquis, lui aussi, assez de gloire pour se faire aimer qu'il osa jeter le masque et dire hautement : C'est moi !

« Vraiment, Madame, lui écrivait-il au début de cette intrigue, je vous demande mille pardons pour cette imbécile rimaillerie anonyme, qui sent horriblement l'enfantillage, mais qu'y faire ? Je suis égoïste comme les enfants et les malades. Je pense aux personnes aimées quand je souffre. Généralement je pense à vous en vers et quand les vers sont faits, je ne sais pas résister à l'envie de les faire voir à la personne qui en est l'objet — En même temps je me cache, comme quelqu'un qui a une peur extrême du ridicule. — N'y a-t-il pas quelque chose d'essentiellement comique dans l'amour ? — particulièrement pour ceux qui n'en sont pas atteints ? (1) »

(1) Ch. Baudelaire, « Lettres », 1841-1866, p. 47.

Or, « cette imbécile rimaille anonyme » savez-vous ce que c'était ? C'étaient les dix plus belles pièces des *Fleurs du mal* (1) dont celle-ci nous donnera le ton :

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin t'a soudain refléuri ?

— Nous mettons notre orgueil à chanter ses louanges ;
Rien ne vaut la douceur de son autorité ;
Sa chair spirituelle a le parfum des anges,
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit : « Je suis belle, et j'ordonne
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau.
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone. »

Cela n'empêchait pas, d'ailleurs, Baudelaire de cultiver à fond la Vénus noire (2) et de faire la cour à d'autres filles tout aussi perdues qu'elle, car Baudelaire était un sensuel qui, pour se dégriser des vapeurs du haschich, éprouvait de temps à autre le besoin de prendre un bain de luxure. Alors il livrait son corps aux morsures des bêtes dont parle l'Apocalypse, mais comme son esprit, malgré tout, ne cessait de penser à « la très belle », il composait dans ces moments-là pour elle des vers qui se ressentaient de son état.

... Je voudrais une nuit
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne,
Comme un lâche, ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse.

(1) Ces dix pièces de vers occupaient, dans l'édition originale des « *Fleurs du mal* », les pages 84 à 105.

(2) Jeanne Duval.

Et, vertigineuse douceur !
 A travers ces lèvres nouvelles,
 Plus éclatantes et plus belles,
 T'infuser mon venin, ma sœur !

Qu'est-ce donc qui l'avait séduit en « la très chère ? » Ce ne pouvait être que la beauté qui purifie l'âme aux yeux des artistes. N'oublions pas que les grands romantiques ont toujours eu un faible pour les belles pécheresses et la noble ambition de les relever par l'amour à leurs propres yeux. N'est-ce pas Alfred de Vigny qui pendant deux ans fila l'amour pur aux pieds de Marie Dorval ? Que si Victor Hugo prit d'assaut Juliette Drouet, cela tenait, me disait Meurice, à ce qu'en amour il était « un monstre ». Vous entendez ce qu'il voulait dire. Mais au fond du cœur d'Hugo, comme au fond du cœur de Vigny, il y avait le désir, la ferme volonté de jouer près de l'adorée le rôle d'Eloa qui se damne en voulant sauver Satan !

Baudelaire fut-il deviné ? Oui, puisque nous savons que la sœur de M^{me} Sabatier lui demanda une fois s'il était toujours amoureux d'elle. Mais soit qu'elle prit plaisir à la correspondance anonyme du poète (1), soit qu'elle attendit que ce verbe inaccoutumé ait suffisamment agi en elle, « la très bonne » garda devant lui sa figure de sphynx. Et il ne fallut rien moins que les poursuites intentées contre *les Fleurs du Mal* pour délier la langue à leur auteur et le faire sortir de son adoration muette. Ce jour-là — le 18 août 1857 — Baudelaire écrivit pour la première fois, avec sa vraie écriture, à « la très belle, à la très bonne, à la très chère ». Il lui disait que deux des pièces qu'il avait composées pour elle (*Tout entière* et *A côté qui est trop gaie*) étaient spécialement visées dans l'assignation qu'il avait reçue, et il la priait « très ardemment » de garder désormais pour elle tout ce qu'il pourrait lui confier : « Vous êtes, ajouta-t-il, ma compagnie ordinaire et

(1) Et comment aurait-elle été insensible à des déclarations comme celles-ci :

— « Vous êtes pour moi non seulement la plus attrayante des femmes, de toutes les femmes, mais encore la plus chère et la plus précieuse des superstitions... » (Lettre du 8 mai 1854).

— « Vous avez été, sans aucun doute, tellement abreuvée, saturée de flatteries, qu'une seule chose peut vous flatter désormais, c'est d'apprendre que vous faites le bien, même sans le savoir, même en dormant, simplement en vivant... » (Lettre du 7 décembre 1854).

— « Quand je fais quelque grande sottise, je me dis : « Mon Dieu ! si elle le savait ! quand je fais quelque chose de bien, je me dit : Voilà qui me rapproche d'elle en esprit... » (Lettre du 18 août 1857). (« Charles Baudelaire », par Jacques Crepet, p. 118.

mon secret. C'est cette intimité où je me donne la réplique depuis si longtemps, qui m'a donné l'audace de ce ton familier. » A cette lettre était joint un exemplaire des *Fleurs du Mal* qu'il avait fait relier à son intention

Cette fois, M^{me} Sabatier se sentit touchée jusqu'au fond de son être. Non seulement elle se multiplia pour conjurer les foudres de la Justice qui menaçaient son adorateur, mais elle se donna à lui tout entière dans un élan où il entraînait autant de fierté que de reconnaissance.

Et c'est ici que les choses se compliquent et tournent au mystère. A peine Baudelaire avait-il communiqué avec elle sous les espèces de la chair frémissante et pâmée ; à peine lui avait-elle écrit : « Il me semble que je suis à toi depuis le premier jour où je t'ai vu. Tu en feras ce que tu voudras, mais je suis à toi de corps, d'esprit et de cœur », que Baudelaire se ressaisit et ne voulut plus remonter dans le lit de cette maîtresse d'un jour. Pourquoi ? Fut-ce la peur d'être dévoré par cette Apollonie ou d'être trahi trop tôt par elle ? Les baisers qu'elle lui donna lui firent-ils regretter ceux de la Vénus noire ? Eut-il honte de tromper un ami qu'il était « heureux de trouver aimable et digne de plaire » ? Je crois qu'il y avait de tout cela, plus ou moins dosé, dans ce cas singulier. Méditons la lettre qu'il écrivait à M^{me} Sabatier, le 31 août 1857 :

« J'ai détruit le torrent d'enfantillage amassé sur ma table. Je ne t'ai pas trouvée assez grave pour vous, chère bien-aimée. Je reprends vos deux lettres, et j'y fais une nouvelle réponse.

« Il me faut, pour cela, un peu de courage, car j'ai abominablement mal aux nerfs, à en crier, et je me suis réveillé avec l'inexplicable malaise moral que j'ai emporté hier soir de chez vous...

« Je t'engage à bien cacher cette lettre, malheureuse ! *Sais-tu réellement ce que tu dis ?* Il y a des gens pour mettre en prison ceux qui ne payent pas leurs lettres de change : mais les serments de l'amitié et de l'amour, personne n'en punit la violation.

« Aussi je t'ai dit hier : vous m'oublierez, vous me trahirez : celui qui vous amuse vous ennuiera. Et j'ajoute aujourd'hui : celui-là seul souffrira qui, comme un imbécile, prend au sérieux les choses de l'âme. Vous voyez, ma belle chérie, que j'ai d'*odieux* préjugés à l'endroit des femmes. *Bref, je n'ai pas la foi* ; vous avez l'âme belle, mais, en somme, c'est une âme féminine.

« Voyez comme en peu de jours, notre situation a été bouleversée. D'abord, nous sommes tous les deux possédés de la peur d'affliger un honnête homme qui a le bonheur d'être toujours amoureux. Ensuite nous avons peur de notre propre ouvrage parce que nous savons (moi surtout) qu'il y a des nœuds difficiles à délier.

« Et enfin, il y a quelques jours, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, ce qui est si inviolable. Te voilà femme, maintenant. Et si, par malheur pour moi, j'acquiers le droit d'être jaloux ! Ah ! quelle horreur, seulement d'y penser ! Mais avec une personne telle que vous dont les yeux sont pleins de sourires et de grâces pour tout le monde, on doit souffrir le martyre !

« La seconde lettre porte un cachet d'une solennité qui me plairait, si j'étais bien sûr que vous la comprenez : *Never meet or never part !* Cela veut dire positivement qu'il vaudrait bien mieux ne s'être jamais connu, mais que, quand on s'est connu on ne doit pas se quitter : sur une lettre d'adieux ce cachet serait plaisant.

« Enfin, arrive ce qui pourra ! je suis un peu fataliste ; mais ce que je sais bien, c'est que j'ai horreur de la passion, — parce que je la connais, avec toutes ses ignominies. Et voilà que l'image bien-aimée, qui dominait toutes les aventures de la vie, devient trop séduisante.

« Je n'ose pas trop relire cette lettre ; je serais peut-être obligé de la modifier ; car je crains de vous affliger. Il me semble que j'ai dû laisser percer quelque chose de la vilaine partie de mon caractère...

« Adieu, chère bien-aimée. Je vous en veux un peu d'être trop charmante. Songez donc que, quand j'emporte le parfum de vos bras et de vos cheveux, j'emporte aussi le désir d'y revénir. Et alors quelle insupportable obsession !

« CHARLES (1). »

Tout Baudelaire est dans cette lettre extraordinaire. On a dit qu'il était un peu fou. A première vue ce document humain semble, en effet, entaché de folie, en le méditant, on s'aperçoit qu'il est plein le raison. Evidemment c'était la première fois de sa vie que Baudelaire adressait ses hommages à une déesse. Jusque-là il n'avait guère aimé que des filles, noires ou blanches, qui le soulageaient quand sa bête en avait besoin. Mais quoi ! cette déesse qu'il avait adorée cinq ans en silence, ne voilà-t-il pas qu'elle s'avisait d'être femme, et quelle femme ! belle, bonne, spirituelle, amoureuse, ayant un protecteur qui ne lui refusait rien et une petite cour comme en ont seulement les femmes d'élite. S'il avait eu du tempérament, il est probable qu'il en eût joui tout à son aise et sans scrupules, étant donné qu'elle avait l'air de tout oublier pour lui. Comme il n'avait pas de tempérament, que c'était un sensuel mystique dont toute la capacité d'aimer était affaire d'imagination je comprends qu'il ait eu peur des conséquences. Elles étaient de deux sortes. D'une part, il courait le risque de compromettre cette femme aux yeux de son amant officiel ; de l'autre, il était à peu près sûr d'être obligé de

(1) « Charles Baudelaire », par J. Crépet, p. 121.

lui rendre les armes — ce qui est le comble de l'humiliation pour un amoureux.

M^{me} Sabatier le comprit-elle ? Ses billets en réponse que nous avons sous les yeux trahissent plus de dépit que de chagrin. La conduite de Baudelaire lui parut étrange et sa lettre d'excuses un peu subtile « pour une lourdaude de sa trempe ». Cependant, s'il est vrai qu'on reconnaît le maçon au pied du mur, il est probable qu'elle savait déjà à quoi s'en tenir sur ses moyens physiques. En tout cas, elle prit assez vite son parti de cette situation quelque peu ridicule. Mais elle resta son amie quand même, la preuve en est que, neuf ans plus tard, lorsqu'on ramena Baudelaire de Bruxelles, paralysé du côté droit et pouvant parler à peine, elle le visita presque tous les jours.

Quant à Mosselman, comme il avait non pas le *bonheur*, mais le malheur d'être encore amoureux, du jour où il s'aperçut que le cœur d'Apollonie ne lui appartenait plus, il lui tira sa révérence et s'en alla se consoler chez M^{me} Lelong dont il fit, peu de temps après et par reconnaissance, une marchande de nouveautés genre « Croix de ma mère. »

Léon SÉCHÉ.

LETTRES INÉDITES

du Comte de Marcellus à M. Henri de Bonald

Le comte de Marcellus était le père du ministre plénipotentiaire à qui nous sommes redevables de la Vénus de Milo et qui fut l'ami et le confident de Chateaubriand et de Lamartine.

M. Henri de Bonald était le fils de l'illustre philosophe, et le grand oncle du vicomte de Bonald, auteur d'un beau livre récent sur *Chapelier* (1), qui a bien voulu nous communiquer ces lettres.

I

A Monsieur Henri de Bonald, au Monna, près Milhau, Aveyron.

Beauséjour, près la Réole, 1^{er} Décembre 1820.

Vous me félicitez, Monsieur, et je reçois vos félicitations, mais je les rapporte seulement au bonheur qui m'est conservé de siéger au côté de Monsieur votre père (2) Je ne saurais me plaindre — puisque j'ai encore à partager les sollicitudes et les fatigues de mon illustre ami. Il ne fallait rien moins, Monsieur, pour me consoler de ma sentence, et pour me résigner à cette nouvelle carrière de travaux et de douleurs. *Labor et dolor*. Ma réélection m'a affecté au point d'altérer ma santé. Arrivé au port, il faut donc encore se lancer dans la pleine mer et renoncer à un repos dont je ne sais plus quand il me sera permis de jouir ! Je ne saurais cependant en vouloir aux suffrages qui ont prononcé ma condamnation, tant ils me sont honorables. Ils me consolent, au contraire, du mal qu'ils me font. De tels suffrages, le vôtre, Monsieur, et votre approbation indulgente, voilà le digne objet de mon ambition, et je suis sûr de l'atteindre en continuant de suivre les nobles traces de celui dont vous êtes le fils, le disciple et l'émule, dont je suis le collègue, l'admirateur et l'ami. Il va bientôt se séparer de vous, et je vais profiter de vos regrets, puisque je le retrouverai dans quelques jours sur ce banc législatif dont j'espérais avoir pris congé pour jamais. Je partage votre joie, Monsieur, et j'accepte vos bons augures. Oui, la Providence se déclare pour nous

(1) 1 vol. in-8° chez Emile Paul.

(2) Le comte de Marcellus avait été envoyé en 1815 à la Chambre des députés.

par une communauté de miracles. C'en est un que ces admirables élections. Sachons enfin en profiter, et pour protéger le berceau de l'enfant de la France et de l'Europe, appelons et fêtons parmi nous la Religion et la Monarchie qui semblaient prêts à abandonner notre patrie infortunée. Vous êtes trop indulgent pour mon *Nunc dimittis*, Monsieur, vous qui

Etes à d'autres biens chez vous accoutumé.

C'est bien à vous à louer les vers et la prose qui ne se font pas au Monna, ou par les habitans du Monna ! Pourquoi ce lieu dont notre ami M. Marignié (1) m'a tant parlé, et où je suis si souvent en idée, est-il si éloigné de Marcellus (2) ? Ou pourquoi nos longues et fatigantes sessions m'empêchent-elles d'aller chercher cet Aveyron, cette Durbie dont les eaux sont moins abondantes, mais bien autrement illustres que celles de la Garonne ? Mais si le repos m'est enfin donné, *si qua fata aspera rumpans*, j'irai prendre part au bonheur de mon noble et vertueux ami, le voir entouré de sa redoutable famille, et connaître celui que, dès son vivant, il a fait héritier de ses talens et de ses vertus.

Recevez, Monsieur, l'hommage des sentimens profonds d'estime, d'attachement et de respect que mon cœur a voués au fils comme au père.

LE COMTE DE MARCELLUS.

Je vous crois auprès de Monsieur votre père, prêt à quitter le Monna ; et c'est là que je vous adresse ma lettre. Je vais partir aussi ; et en attendant le bonheur de le voir à Paris, je vous prie de lui dire pour nous les choses les plus aimables.

II

Au Vicomte de Bonald

Marcellus, près Marmande, 7 Septembre 1822.

Voilà déjà près d'un mois que je vous ai quitté, mon cher et bon ami, et je ne vous ai pas encore écrit. J'ai voulu vous laisser arriver dans vos pénates, et être sûr que ma lettre vous y trouve. Vous deviez faire plusieurs voyages ; je vous ai même laissé incertain sur la manière dont vous feriez celui de La Flèche et de Milhaud. Je pense que vous avez cédé à votre cœur et à celui de Madame votre fille, et que vous serez allé prendre à La Flèche votre cher petit-fils pour le lui amener. Aussi, comme vous aurez été reçu ! Pour nous, mon ami, nous avons fait un voyage très prompt, mais fatigant. Partis à 2 heures le mardi de Paris, nous étions à Bordeaux le vendredi à

(1) Marignié (Jean-Etienne-François de), littérateur, né à Sère en Languedoc vers 1755, grand ami de M. de Bonald et de Mme Charles, l'Elvire de Lamartine, mort en 1830.

(2) Le château de Marcellus est situé près de Marmande (Lot-et-Garonne).

9 heures du soir. Je sais que vous êtes venu nous chercher où nous n'étions plus, que vous avez continué vos charitables soins à mon malheureux portier. Que je vous en remercie, mon vertueux collègue ! Que je vous remercie aussi de votre charité pour moi dans ce pénible moment ! Vous m'avez trouvé faible, j'en suis sûr. Mais je ne pouvois cacher l'état de mon âme. Je sens très vivement, j'en conviens, et je suis faible contre mon cœur, j'en conviens encore. Mais cet ami, doit-il s'en fâcher ? N'en doit-il pas conclure que je sens vivement l'amitié qu'il m'inspire, et le prix de celle qu'il veut bien m'accorder.

Nous avons, cette année comme les précédentes, été honorés de la visite du saint archevêque de Bordeaux, qui m'a bien parlé de vous, de M. l'abbé de Bonald

Multa super Priamo cogitans, super Hectora multa

Il m'a chargé de vous envoyer mille tendres et honorables souvenirs. Je veux en même temps vous envoyer les vers annuels que je lui paie en tribut par l'organe des jeunes séminaristes de Bazas. En 1822 ce sont des stances. J'ai voulu au moins varier le rythme. Faites-les lire de ma part à M^{rs} de Bonald fils, en leur offrant à tous, ainsi qu'à leur digne et vertueuse mère, l'hommage respectueux de mes sentiments.

Il s'en faut bien, très cher ami, que nous soyions tranquilles sur le compte de Charles. Il est plus malade qu'à Paris. Vous jugez de ma sollicitude ; vous les partagez. Ma confiance dans le souverain médecin me rassure et me soutient.

Vous avez vu que mon Diplomate (1) était arrivé à Paris quand nous sommes partis. Peut-être aura-t-il eu le bonheur de vous y voir. Je ne lui dirois pas : *nec invidéo*. Il a des succès ; il est heureux ; on est content de lui. Voilà des consolations, et je les apprécie.

Adieu, cher collègue et bon ami. Jouissez de votre repos, de vos loisirs, de votre famille si digne de vous. Pensez un peu à moi. Ma femme vous dit mille choses aimables, ainsi que Constance qui a écrit mes stances pour vous. Nous avons eu de vos nouvelles par M. de Faget, mon voisin, qui est venu nous voir, il y a deux jours, et m'a dit avoir voyagé avec vous de Paris à Amiens.

Adieu ; je vous aime, révère, admire et embrasse de bien bon cœur.

LE COMTE DE MARCELLUS.

III

A Henri de Bonald

Marcellus, 8 Octobre 1822.

Qu'on est indulgent et bon pour moi au Monna, mon cher Monsieur ! et ce n'est pas seulement aujourd'hui que je l'éprouve. Votre charmante lettre en est cependant pour moi un nouveau témoignage. Vous

(1) Son fils.

avez hérité des bontés dont m'honore votre cher et illustre père, comme vous lui avez volé sa plume. Combien je me félicite de cette manière d'hériter qui me fait jouir deux fois et en même temps d'une propriété si précieuse ! Quoi, mon cher monsieur, ce n'est pas assez de lire ma prose et mes vers, vous avez aussi voulu chanter ma musique, toute sauvage qu'elle est. Votre voix et votre violon ont sans doute le don de *render simili alle più dotte cetri*

Le rustiche sampogne.

Et voilà pourquoi des chants bons tout au plus pour l'ignare *Sérac* ont pu être écoutés sur les bords savans de la Dourbie. Oui, je sais que vous êtes un fort habile musicien. La modestie paternelle de Monsieur de Bonald n'a pu me le cacher. Je suis bien bon, convenez-en de parler de sa modestie. Il a bien assez de vertus sans lui donner celles qui lui manquent, car très certainement, et je m'en suis souvent aperçu sans toutefois pouvoir l'en blâmer, quand il parle de vous, il n'est rien moins que modeste. Vous êtes le seul de ses ouvrages dont il ose s'enorgueillir : il faut cependant vous associer M. l'abbé Maurice, et l'élégant traducteur des *Bucoliques*, et la tendre mère au jeune élève de La Flèche. Mais aussi, n'êtes-vous pas ses chefs-d'œuvre ? Que sont même auprès de vous la *Législation primitive*, les *Recherches philosophiques*, etc., etc. ? C'est donc sans modestie que M. de Bonald m'a parlé de votre talent sur le violon, et voilà qu'il m'a donné plus envie encore de vous connaître. Je râcle, et du violon, et de la basse, mais je ne serais pas digne de vous accompagner un duo de Viotti. J'aime comme vous Haydn, Mozart, mais j'ai moins de raison que vous de les aimer : ils sont trop au-dessus de ma portée. J'ajoute que j'aime au moins autant qu'eux Soccherini. Je ne suis guère plus rossiniste que vous, quoique souvent la mélodie de l'auteur de *Tancrède* me ravisse ; mais je suis gluckiste, sacchiniste, et je tombe à genoux devant le *Stabat* de Pergolèse. Quand pourrai-je vous entendre, mon cher Monsieur ? Ah ! sans doute, vous auriez joui sur les flots paisibles de la Tamise, dans les prairies de Twickenham, dans la grotte de Pope, lieux enchantés.

Qu'il me seroit agréable de les revoir avec vous ! et que je serois bien reçu de mon Diplomate, si je lui amenois un tel hôte ! Mis à part le bonheur de le voir dans sa gloire, quoique ma faible tête tourne de le savoir en telle position (1), j'aimerois mieux visiter avec vous le Tibre que la Tamise, et la capitale de la Vérité que celle de l'Erreur. Mais est-ce à un malheureux esclave de la chaîne législative à former de tels projets ? Au lieu de visiter la patrie de Virgile et du Tasse, d'y admirer les peintures de Raphaël et du Corrège, d'y entendre les doux accords de Durante et de Marcello, je ne dois m'occuper que du budget, du Règlement et de la Charte.

Heureux cependant et glorieux d'avoir pour compagnon de voyage dans ces terres arides le noble père de celui avec qui j'aimerais tant à voyager dans de plus doux climats !

(1) Le fils du Comte de Marcellus étoit alors secrétaire d'ambassade auprès de Chateaubriand, à Londres.

Vous daignez, mon cher Monsieur, vous intéresser à l'état de mon fils Charles. Cet état est toujours bien triste. Il nous semble pourtant qu'il y a un peu de mieux. Le médecin le juge ainsi. Veuillez le dire à votre cher et bon père à qui j'écrirai bientôt pour le féliciter de tout ce qu'il a fait de beau dans sa capitale. Adieu ; conservez-moi indulgence, amitié et souvenir. Je vous offre en récompense l'hommage d'affection et de respect d'un cœur tout à vous.

LE COMTE DE MARCELLUS.

IV

A Henri de Bonald

Ce 16 juin 1831.

Votre lettre du 5 m'arrive, mon cher ami. J'espérois mieux. D'après votre dernière lettre de Florence, dans laquelle vous m'annonciez votre départ, d'après ce que m'a écrit depuis votre cher et illustre père qui me dit que vous allez rendre à sa famille votre jeune compagnon de voyage, je pensois que vous rentriez dans votre pays, et j'aimais à me dire qu'après avoir quitté les bords de l'Adige, du Tibre et du Pô, vous iriez revoir les rives de la Seine, et que pour retrouver le doux rivage de la Dourbie, vous viendriez peut-être visiter ceux du Sérac. Je m'attendais donc presque à votre apparition au milieu de nous. Mais hélas ! nous ne sommes dans le temps, ni des jouissances, ni même des douces chimères. Vous ne paraissez point ; et au lieu de vous, je reçois une lettre bien aimable sans doute, mais qui ne me dédommage point...

Vous courez de merveille en merveille, de lac en lac. Vous avez vu le lac de Côme, et sans doute celui de *Guardia* que vous aurez salué par ce vers de Virgile :

Luctibus et fremitu assurgens, senace, marino.

A propos de Virgile, après avoir visité sa tombe, irez-vous voir son berceau

Près du lac enchanteur où le cygne se joue ?

Que de belles choses vous voyez sans moi ! Et moi, *inter flumina nota*, je me promène seul, livré à de tristes pensées, à de plus tristes prévoyances.

Je ne vois point ici d'objets nouveaux. Mais de doux souvenirs, plus encore des regrets amers m'attachent à ceux que je revois sans cesse... Cependant, mon ami, le croiriez-vous ? j'aime mieux cette vie, que la vie que je menois dans cette ville dont la seule pensée me fait frémir, lorsque j'avais sur les épaules un si lourd fardeau. Je n'en regrette que votre société et celle de votre admirable père. Mais ces regrets empoisonnent toute la douceur de mes loisirs. Le croiriez-vous encore ? Je me surprends souvent à redouter ce que nous espérons du moins ce que nous souhaitons tous avec tant d'ardeur, dans la crainte de

voir finir ce doux propos qui me charme. Ah ! s'il pouvait durer encore après l'accomplissement de nos vœux... J'ai des nouvelles fréquentes de mon illustre ami. Il vit tranquille dans sa retraite. Sa dernière lettre était du 1^{er} de ce mois. Je vois, cher ami, que vous n'avez pas reçu celle que je vous ai écrite à Florence sous la fausse adresse que vous m'ayiez donnée. J'espère cependant qu'elle aura fini par vous arriver. Je vous adresse celle-ci à Soleure, ainsi que vous m'y invitez. Vous y verrez sans doute notre illustre et vertueux ami, M. de Haller. Offrez-lui mon tendre hommage. Combien de fois j'ai été tenté de le prier de m'arrêter un logement près de chez lui ! Mais réfléchissant sur ma position patriarcale, sur ce que mon pays me demande, sur ce que Dieu veut de moi, j'ai repoussé cette pensée, comme une tentation et je reste dans cette barque si agitée, malgré le *nudum remigio latus* ; j'y reste, dussé-je être englouti par la tempête. Non, mon cher ami, jamais ce voyage tant désiré n'aura lieu pour moi. J'en perds l'espérance, et même le désir. J'ai passé l'âge des illusions ; ce vague de la jeunesse, il y a longtemps qu'il n'est plus pour moi. Je vois aujourd'hui sans émotion les bois, les prés fleuris ; j'écoute froidement le rossignol, *frigidus proccordia sanguis*. Que ferais-je en Italie ? C'est à un tout autre et bien plus important voyage qu'il faut que je pense... Jouissez de la merveilleuse contrée qu'il vous est donné de parcourir. Jouissez-en, cher ami, en pensant à moi quelquefois. Nous sommes ici tous réunis, parlant souvent de vous en famille. Ma fille ne vous oublie point. Son mari nous l'a laissée et est allé voir ses parents. Ma belle-fille attend le moment de sa délivrance. Adieu ; je vous aime et vous embrasse de bien bon cœur.

V

A Henri de Bonald

Marcellus, ce 8 octobre 1831.

Votre lettre du 29 septembre vient de m'arriver, mon cher ami. J'ose dire que j'espérois mieux quelque aimable qu'elle soit. Votre long silence nous faisait penser que vous voyagiez, et peut-être déjà en France, et que, pour vous rendre au Monna, vous vous dirigeriez vers les rives de la Garonne. Un certain chapelet déposé à Marmande et qui est arrivé ici à son adresse, adresse dont nous avons reconnu l'écriture, est venu encore ajouter à nos espérances. Mais, hélas ! tout s'est expliqué. Le chapelet a été remis à Paris à Constance qui l'a envoyé à Marmande avec d'autres objets pour nous. Au lieu de terminer vos longs pèlerinages, vous restez au milieu des bois loin de votre patrie, occupé à y soigner vos rhumatismes et à vous rendre plus lesté et plus dispos pour vous livrer peut-être à de nouvelles erreurs. Votre lettre est venue détruire mes espérances et dissiper toutes mes illusions. Je désire, mon cher ami, que les douches vous réussissent mieux qu'à moi. Car j'ai été, comme vous, du nombre de ceux dont parle notre ami Horace, et

Qui caput et stomachum supponere fontibus audent.

Mais jamais je n'en ai éprouvé ni guérison, ni même soulagement. L'érysipèle de votre cher et excellent père m'a donné quelques sollicitudes. J'aurois voulu être près de lui pour le soigner et savoir de ses nouvelles. Mais il m'a rassuré lui-même. Son excellente santé a triomphé de ces petits maux ; et il en est à peu près délivré aujourd'hui. C'est ce qu'il a eu soin de nous apprendre dans les charmantes lettres qu'il nous écrit avec une exactitude dont nous sommes fiers et bien reconnaissants. L'article de la *Gazette* dont vous me parlez contribua aussi à me rassurer, car il n'avoit pas besoin d'être signé. Je reconnus l'auteur à l'instant. Le sujet, la manière dont il étoit traité, les faits racontés et que M. votre père m'avait confiés dans quelques-uns de nos entretiens, son nom cité sans éloge (ce qui trahissoit l'anonyme) enfin quelques jeux de mots à sa manière (prise en considération, etc) : le moyen de ne pas le reconnoître ? — Je n'ai point traité de si hauts sujets : *non omnia possumus omnes*. Mais j'ai écrit dans l'*Ami de la Religion* (n° du 16 juillet dernier), les détails touchans de la mort de M. Ed. Gérard (cet aimable poète, ancien rédacteur de la *Ruche d'Aquitaine*) et de son abjuration (il étoit protestant), faite presque au lit de la mort. Je voudrois, mon ami, que cet article vous tombât sous la main, et qu'il fût lu de l'excellent et admirable M. de Haller auquel il ne seroit pas indifférent. Quand vous reverrez ce défenseur infatigable de la vérité, parlez-lui de moi, et offrez-lui l'hommage de mon bien respectueux attachement. Mes loisirs sont employés bien moins utilement que les siens et les vôtres. Je n'ai plus le courage d'écrire, ni même d'étudier. Mon âge (la vie que j'ai menée, ce que j'ai vu, ce que j'ai souffert m'ont rendu vieux peut-être avant le temps *inferni libris et curis*) tout ce qui se passe, tout ce qui menace, tout en un mot, me décourage, et sert à me détacher d'un monde si misérable et qu'il faudra bientôt quitter. Je tâche de m'occuper de l'autre et des moyens d'y être plus heureux.

Vous, mon cher ami, vous accumulez voyages, connaissances, études. Vous enrichissez votre mémoire et votre esprit des plus belles langues de l'Europe. Vous écrivez, et préparez un tome aux admirables *pensées* de votre illustre père. De l'Anglais vous passez à l'Italien ; de l'Italien à l'Allemand. Vous lisez le Dante, Milton, Klopstock... Je suis tenté de dire ici : « Quel nom que ce Klopstock ! » Je sais pourtant qu'il est plus doux à lire qu'il n'en a l'air. Mais il est si difficile qu'on assure qu'il ne s'entendait pas lui-même. Mon ami, de tels écrivains ne sent pas de mon école en littérature. Ce que je connais des auteurs allemands, sans savoir leur langue, me les fait regarder comme des écrivains de mauvais goût. Je le dis quelquefois, mais avec plus de réserve des Anglais hélas ! même des Italiens, bien supérieurs cependant à mes yeux. C'est nous (les poètes du siècle de Louis XIV) qui avons su le plus approcher de la perfection des grands modèles de l'antiquité, et cela en les étudiant sans cesse, et en disant avec Pope :

To copy nature, is to copy thens.

Adieu, mon cher ami. Je vous quitte à regret, mais le papier me manque. Ma femme vous dit mille choses aimables et vous remercie

du chapelet... Lodoïs et sa femme sont à Naples depuis le 26. *Felices ! nunc ego resto.*. Adieu , tout à vous.

P. S. — Dans un petit voyage que je viens de faire, j'ai vu M^{me} de Blanche qui m'a parlé de vous. Elle réclame une brochure qu'elle vous a prêtée à Soleure, contenant, je crois, certaines pièces intéressantes du commencement de la révolution. Vous savez mieux que moi ce qu'elle veut dire, mais je fais sa commission.

(A suivre).

La Mort d'Edmond Géraud

Voici en quels termes le comte de Marcellus parla des derniers moments d'Edmond Géraud dans l'*Ami de la Religion* du 16 juillet 1831 :

« On ne trouve que dans la véritable religion la véritable vie ; car, dit Fénelon (1), *l'aliment de l'âme est la vérité* ; et Platon avait dit (2) : *La vérité est le premier bien des dieux et des hommes*. Ceux qui s'éloignent d'elle s'approchent de la mort : *Qui elongant se à te peribunt*. Hélas ! la France n'a que trop justifié et accompli cet oracle. Tous les cœurs en ont la conviction intime, et tendent, par un instinct que les chrétiens appellent la grâce, vers la vérité, bien suprême et *vie des intelligences*, comme parle un sage et profond écrivain (3). C'est ce que vient de prouver d'une manière bien touchante un homme que ses rares qualités, son noble caractère et ses talents rendaient également cher à sa famille, aux honnêtes gens et aux amis des lettres. M. Edmond Géraud vient de mourir : il était né et a vécu protestant ; il est mort catholique. Les détails de cette conversion sont touchans ; ils rappellent de la manière la plus frappante cet autre oracle : *Le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle*. M. Géraud s'était choisi une compagne catholique, et avait consenti, en se mariant, à la clause expresse qui assuroit la catholicité des

(1) « Réflexions pour les jours du mois, 16^e jour. »

(2) « De legibus », IV, 5.

(3) M. de Bonald, « Démonstration philosophique », etc., page 309.

enfans : sans le savoir, c'était pour lui qu'il stipuloit. En effet, sa jeune fille, âgée de neuf ans, mais éclairée par la grâce avant l'âge de la raison, gémissait de voir son père séparé de sa communion. Souvent, lorsque, priant en sa présence, elle récitait le symbole des Apôtres, elle s'arrêtoit à ces mots : *Je crois l'Eglise catholique*, et témoignait à son bon père sa douleur de ce qu'il ne pouvoit pas les prononcer avec elle. Il lui répondoit : *Sois tranquille, chère enfant ; je n'en suis pas éloigné. Si jamais je suis malade, je me fais catholique*. Hélas ! ce moment n'est arrivé que trop tôt pour sa famille. M. Géraud tombe malade, il y a près d'un mois ; sa femme, au milieu de ses trop justes alarmes, n'oubliant pas qu'il lui avoit dit souvent vouloir mourir catholique, n'osoit cependant pas lui en parler. Elle choisit pour médiatrice sa fille qui fut appelée ainsi à remplir le ministère des anges. Cette aimable enfant approche en pleurant du lit de son père, lui rappelle sa promesse, en ajoutant que le matin même, à la messe, elle a demandé à Dieu sa conversion. Le cœur paternel s'émeut ; les combats intérieurs l'agitent. Au milieu de cet orage précurseur du calme, il s'écrie : *Laissez-moi quelques instans, ma fille ; vous reviendrez plus tard*. L'après-midi, comme l'aimable enfant rentrait dans la chambre du malade, il l'appelle et lui dit : *Ma fille, je me reproche d'avoir mal récompensé votre courage, quand ce matin vous m'avez parlé avec tant de candeur. Eh bien ! je veux moi-même annoncer à votre mère que ma résolution est définitivement prise, que je vais faire abjuration*. Le soir, d'anciens magistrats, des hommes de lettres, qui formaient la société habituelle de M. Géraud, s'étant réunis chez lui, il leur annonça lui-même sa résolution, et en développa les motifs avec cette chaleur d'âme qui faisait son caractère, et qui rend ses écrits si attachans. Il avoit toute sa vie étudié la religion ; et la conviction, fruit de ses méditations et de ses recherches, étoit depuis longtemps dans son âme, et y attendoit le moment de la grâce. Il déclara donc qu'il abjuroit le protestantisme avec connoissance de cause, sans rien craindre de ce qu'on pourroit dire ou penser ; qu'il étoit convaincu que la vérité étoit dans la croyance catholique, et qu'elle n'étoit que là. Un ami lui proposa alors d'appeler M. l'Archevêque de Bordeaux pour recevoir son abjuration. *Non*, répondit-il, *je demande le curé de la paroisse. Il me semble avoir lu que, lorsqu'il est digne de notre confiance, il est plus simple et plus naturel de s'adresser à lui*. C'est donc entre les mains de son pasteur, desservant de la paroisse de campagne qu'il habitoit près

de Bordeaux, que M. Edmond Géraud fit, le 14 mai dernier, son abjuration et sa profession de foi, telle qu'elle est dans le rituel du diocèse. Il en prononça les paroles avec un accent de conviction et de piété qui raffermirait la foi des assistans, et fit couler leurs larmes. Le nouveau converti, qui pleuroit aussi, mais de joie, déclara croire sans aucune restriction tous les articles de la foi catholique, et se soumettre entièrement aux commandemens de Dieu et de l'Eglise. Le mal ayant fait des progrès rapides, M. Géraud mourut le 21 mai dans les sentiments de la plus vive piété, bénissant Dieu, et ne se lassant pas de lui témoigner sa reconnoissance pour le bienfait inestimable de sa conversion. Tels sont les grands spectacles que la religion, dans ces temps d'épreuve et de douleur, présente encore au monde. Telles sont les consolations que la foi ménage aux âmes fidèles ; les sujets de méditations qu'elle offre à ceux qui savent réfléchir dans leur cœur, *qui recogitant corde*. M. Edmond Géraud n'est plus ; mais sa noble conduite, sa fin touchante, parlent plus éloquemment que n'auroient pu faire ses écrits... *Defunctus adhuc loquitur.* »

Cet article n'était pas signé, et la Direction l'avait fait suivre de la note suivante : « Nous devons cet article tout entier à l'aimable obligation d'un homme fort distingué qui a voulu rester inconnu, mais qui est lui-même un littérateur plein de goût et un excellent chrétien. »

V A R I A

LE MONUMENT D'ERNEST PRAROND

Plus heureux que bien d'autres, Ernest Prarond n'aura pas attendu longtemps son monument. On l'a inauguré le dimanche 30 octobre, à Abbeville, au milieu d'une foule considérable composée en grande partie des anciens administrés du poète. On sait qu'il fut quelques années maire de sa ville natale.

A cette occasion, des discours ont été prononcés par le Préfet de la Somme, le vice-président de la Société d'émulation d'Abbeville, le directeur de l'Académie d'Amiens, le conservateur de la Bibliothèque et des Musées d'Abbeville, le président de l'Association des anciens élèves du collège et le maire de cette ancienne et glorieuse cité. Nous reproduisons ici les discours du préfet et du maire.

Discours de M. le Préfet

MADAME, MESSIEURS,

Le bon citoyen, dont un éminent artiste, votre compatriote, a fait revivre les traits avec une saisissante ressemblance, a rempli avec sa conscience scrupuleuse la première magistrature municipale, le mandat de **Conseiller Général et diverses fonctions électives**.

A ce titre, il était tout naturel que l'Administration préfectorale ne se désintéressât pas de la cérémonie d'aujourd'hui, et je remercie **M. le Maire d'Abbeville de m'avoir convié à la présider**.

Les charges publiques qu'il a remplies, M. Prarond ne les avait pas ambitionnées ; comme le disait M. Bignon sur sa tombe, elles ne **cadraient ni avec ses goûts ni avec son caractère**.

C'est une raison de plus pour ses concitoyens et pour nous, de lui **savoir gré de les avoir acceptées**.

Il a donné ainsi de sa conception du devoir social un témoignage **qui peut être offert en exemple**.

Les fonctions électives présentent pour beaucoup un attrait légitime ; il est des hommes actifs et énergiques qui, se sentant trompés pour la lutte, sollicitent volontiers le mandat de représenter leurs concitoyens dans les assemblées délibérantes ; le choc, parfois violent

des idées, les discussions même ardentes, les conflits passionnés des intérêts matériels ou moraux les attirèrent vers les orages de la vie publique.

D'autres, au contraire, préférèrent aux agitations du forum les méditations silencieuses du cabinet, le calme des études scientifiques ou littéraires.

A ces âmes, repliées sur elles-mêmes, il faut un puissant effort, un profond sentiment du devoir, pour les amener à répondre à l'appel de leurs concitoyens leur demandant de prendre, aux heures difficiles, leur part de la manœuvre et de mettre la main au gouvernail.

Certes, il dut en coûter à Ernest Prarond, de quitter pour la gestion des affaires municipales ou départementales, l'exquise intimité familiale de sa maison de la rue du Lillier, sa bibliothèque si amoureusement composée, ses notes, ses documents patiemment amassés pour contribuer à l'érection de ces impérissables monuments d'histoire locale élevés à sa ville natale et au Ponthieu.

Il n'hésita pas cependant à faire à ses concitoyens le sacrifice de ses goûts, et il apporta dans l'exercice des mandats qui lui furent confiés, la même recherche du bien, la même scrupuleuse conscience que celles qui ont constamment inspiré ses productions historiques et littéraires.

Et par là, Messieurs, il a donné aux indifférents et aux sceptiques, qui montrent un fâcheux dédain des affaires publiques, un exemple digne d'être retenu.

Mais, si Ernest Prarond s'est acquis ainsi des titres à la reconnaissance publique, c'est surtout par son amour passionné pour sa ville natale qu'il vivra dans la mémoire de ses concitoyens, que les générations Abbevilloises lui garderont un souvenir ému.

Il l'aimait tant, sa chère capitale du Ponthieu, si riche d'hommes et de monuments ; avec quelle joie il en évoquait les gloires, ressuscitant l'esprit des temps passés, cherchant et découvrant sous la poussière de ses archives, tout ce qui rattachait à son origine, à ses mœurs, à son génie.

Ses travaux archéologiques, pour immenses qu'ils aient été, ne l'absorbèrent pas tout entier.

Dans le jardin de sa vie il fit une place, et non des moindres, à la fleur de la poésie.

Quel témoignage plus flatteur que celui que lui a rendu l'un des maîtres de la littérature contemporaine : Anatole France, dans cette phrase lapidaire :

« C'est un poète rare, à l'âme grande et à l'esprit charmant » !

Ce fut aussi un modeste, il ne prétendait pas à l'immortalité.

La flore, écrivait-il dans un sonnet désabusé, en parlant de son œuvre poétique. « La flore pouvait-elle espérer le ciel bleu d'un trop long avenir ?... »

Il se fût rangé volontiers lui-même au nombre de ces *poeta minores* qui, n'ont pas l'éclat du génie, mais n'en charment pas moins les esprits cultivés par l'harmonie du rythme et la délicatesse des pensées.

Chez M. Prarond, l'homme de famille complétait l'Administrateur, l'Historien et le Poète.

Qu'il me soit permis de saluer ici la compagne de son foyer, dont l'affection toujours en éveil a été le charme intime de sa vie.

Par une pensée vraiment touchante, il l'a associée au don magnifique de tous ses livres à la bibliothèque d'Abbeville, en signalant que c'est elle qui en a dressé les catalogues.

Concitoyens d'Abbeville, gardez fidèlement ce buste ; il dit une belle vie qui, tout entière, vous a été consacrée.

Si elle est vraie, la parole du poète :

« Les morts ne sont pas morts pour ceux qu'ils ont aimés ».

La mémoire d'Ernest Prarond vivra de longues années dans le souvenir de ses compatriotes reconnaissants.

Discours de M. Bignon

Maire d'Abbeville

MADAME, MESSIEURS,

Après les orateurs que vous venez d'entendre je n'essaierai pas de retracer la carrière de M. Ernest Prarond.

Grâce au ciseau de notre éminent compatriote, M. Emmanuel Fontaine, qui a si bien reproduit les traits de celui qui, il y a moins d'une année, vivait encore au milieu de nous, nous la revoyons cette belle physionomie, si fine, si distinguée, presque inoubliable.

Pour les générations qui viendront après nous, ce buste perpétuera la mémoire de l'un des plus nobles et des plus laborieux enfants d'Abbeville ; il restera comme ces portraits de famille que l'on regarde toujours avec un affectueux respect, et que l'on montre avec un légitime orgueil.

Pour honorer la mémoire de M. Ernest Prarond, le Conseil Municipal et la Société d'Emulation ont voulu, dans une commune pensée, élever au milieu de ce parc, dans ce cadre charmant, un monument à l'homme public, à l'écrivain, au poète, à l'historien dont l'existence tout entière s'est écoulée dans sa ville natale qu'il adorait et dont le passé vivait dans son esprit comme dans son cœur.

Par sa naissance, par sa famille, par ses traditions, M. Ernest Prarond appartenait à la ville d'Abbeville, et lorsque l'estime et la confiance de ses concitoyens l'ont appelé au Conseil municipal, à la Mairie, et au Conseil général, il a accepté les charges de ces fonctions parce qu'il considérait que c'était son devoir.

Il aurait pu prétendre aux plus hautes fonctions électives, mais son âme de poète, son esprit indépendant se pliaient mal aux exigences terre-à-terre et souvent pleines d'amertume de la vie publique. Comme le sage, il redoutait le bruit, l'agitation et les intrigues de la place publique ; il s'écartait de toutes ces vulgarités, qui sont à la portée de tous. Et alors il revenait avec passion à ses études, aux travaux qui, au début de sa jeunesse, avaient captivé son esprit, qui ont fait le charme de son existence et l'ont absorbé jusqu'à la tombe. C'est dans le domaine intellectuel qu'il a pris surtout la part la plus active ; c'est dans le monde des lettres qu'il avait acquis un renom et une place très enviable à côté des grands écrivains du siècle dernier.

La ville d'Abbeville, fidèle à sa devise, *Semper fidelis*, prouve une fois de plus aujourd'hui qu'elle sait honorer ses meilleurs enfants, et c'est avec une satisfaction bien profonde que je vois inaugurer, pendant mon passage à l'Hôtel de Ville, ce monument qui perpétuera le souvenir de l'écrivain qui a été en même temps le bienfaiteur de notre cité.

MADAME,

Au nom de mes concitoyens, je dépose à vos pieds mes plus respectueux hommages. Entourée de toute votre famille, de vos beaux-frères, MM. Arthur Prarond et de Fontenay, qui, au soir de la vie, contemplent avec joie cette glorification, vous assistez à l'apothéose de celui dont vous avez été la noble compagne, presque la collaboratrice. Vous recueillez aujourd'hui les rayons de sa gloire. Je me souviens qu'au mois de juin je vous écrivais de Vichy que j'avais la certitude que le monument serait inauguré en octobre ; mes prévisions se sont réalisées. Je vous disais que ce jour-là les larmes qui monteraient de votre cœur à vos yeux seraient des larmes de douce fierté, des larmes consolantes.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Je vous remercie au nom de mes concitoyens d'avoir accepté la présidence de cette cérémonie et d'être venu à Abbeville apporter à la mémoire de M. Ernest Prarond un hommage mérité. Il nous est d'autant plus précieux qu'il n'a aucun caractère politique, puisque M. Prarond s'était détaché depuis bien longtemps des affaires publiques et vivait dans la retraite. Votre hommage s'élève donc uniquement vers le bienfaiteur de notre cité.

L'Académie d'Amiens et la société des antiquaires de Picardie ont tenu à se joindre à nous et à témoigner leur gratitude envers leur bienfaiteur, en même temps que leur admiration pour celui qui a été pendant de si longues années le membre correspondant de ces deux compagnies.

La Société des Amis des Arts, représentée par son président, l'éminent chirurgien le Dr Peugniez, a voulu apporter ici son tribut d'hommages à la mémoire de notre concitoyen.

Au nom de la ville, au nom du Conseil municipal, je remercie les trois sociétés savantes d'Amiens et leurs distingués représentants ; je vous remercie, Mesdames et Messieurs, d'avoir répondu à notre appel ; votre présence au pied du monument de M. Ernest Prarond lui donne une réelle consécration. Cette cérémonie, si grande dans sa simplicité, laissera dans nos cœurs un souvenir inoubliable.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

LE FIGARO du 7 novembre. — *La Vie littéraire : Delphine Gay*, d'après le livre de M. Léon Séché, par Marcel Ballot. — N° du 12 novembre : *Les Epreuves de J.-J. Rousseau*, par Michel Aubé.

LE GAULOIS du 13 novembre (*la Quinzaine illustrée*) : *Trois amis d'Alfred de Musset*, lettres d'Alfred Tattet à Félix Arvers et à Ulric Guttinguer publiées par Léon Séché. — N° du 7 décembre : *Sur quatre lettres inédites d'Alfred de Musset*, par Léon Séché.

LA NOUVELLE REVUE du 10 novembre : *Lamennais et les femmes*, par Pierre Harispe.

LE MERCURE DE FRANCE du 15 novembre : *Joseph de Maistre et Alfred de Vigny*, par Fernand Baldensperger. — N° du 1^{er} décembre : *Les origines de la sentimentalité moderne : Un bâtard du romantisme*, Jean de Tinant.

LA CONFÉRENCE DE M. LÉON SÉCHÉ SUR ALFRED DE MUSSET

On lit dans le *Phare de la Loire* du 11 décembre :

« A propos du centenaire de la naissance d'Alfred de Musset, la Municipalité (de Nantes) avait demandé à M. Léon Séché de venir faire à la Renaissance une conférence sur l'auteur des *Nuits*. — Plus que tout autre, notre distingué concitoyen était désigné pour parler, et bien parler, d'Alfred de Musset. Il lui a consacré déjà plusieurs ouvrages des plus documentés, et c'est lui qui, l'an passé, publia la correspondance du poète avec Aimée d'Alton.

La conférence de M. Léon Séché avait attiré à la Renaissance une salle comble (3.000 personnes). Elle a remporté un vif succès.

Suit l'analyse de cette conférence, à la suite de laquelle M. Dessonnes et Madeleine Roch, de la Comédie Française, dirent admirablement la *Nuit d'Octobre*.

LE TEMPS du 7 décembre : *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, d'après le livre de M. Léon Séché, par Paul Souday.

LE LISEUR.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE. — *Les Jours d'audace*, drame en cinq actes et huit tableaux, par Emile Blémont, illustrations de Dunki, 1 vol. grand in-8°.

On lit en tête de cette pièce :

« Il y a près de vingt ans que furent composés *les Jours d'audace*, dont l'idée originale avait été suggérée par le *Journal du canonnier Bricard*, publié au commencement de 1891.

« Joseph Bricard se trouvait canonnier dans la section Saint-Merry, à Paris, quand, le 11 juillet 1792, on déclara la Patrie en danger. Ainsi que la plupart de ses camarades, il s'offrait pour être envoyé à la frontière ; et leur compagnie entra tout de suite, comme artillerie détachée, au 5^e bataillon des Volontaires parisiens. Le 20 septembre ils étaient à Valmy.

« Ce point de départ adopté, la pièce fut écrite d'enthousiasme, rapidement, avec la conviction naïve qu'elle pourrait servir au relèvement du pays dans une nouvelle période militante, et avec le fervent espoir qu'elle serait jouée lors du centenaire de la première victoire remportée par la France républicaine. Mais les cinq actes, improvisés de façon trop hâtive durent être entièrement remaniés et ne furent prêts qu'en 1893. »

Jules Claretie après avoir lu la pièce fut d'avis qu'elle aurait un plein succès à la Porte-Saint-Martin. Malheureusement le directeur de ce théâtre n'avait pas confiance dans les grandes machines révolutionnaires ; et le directeur du Châtelet auquel Blémont offrit son « ours » n'en voulut pas davantage, si bien que l'auteur, un peu découragé — et il y avait de quoi, remit son drame sous clefs en attendant les évènements.

Mais les évènements ne vinrent pas, et il ne fallut rien moins que la publication des *Discours de Danton* faite récemment par la Société de l'Histoire de la Révolution française, pour décider l'auteur des *Jours d'audace* à faire imprimer son drame.

Je me hâte de dire qu'il a bien fait. C'est une œuvre forte, enthousiaste et très vivante et qui justifie pleinement l'opinion de Jules Claretie. Commencé le 14 juillet 1792, ce drame patriotique se termine le 20 septembre de la même année sur le tableau de la bataille de Valmy. Un grand souffle l'anime d'un bout à l'autre.

J'ajoute pour ceux qui auraient envie de le lire qu'il a été magistralement illustré par Dunki et que Lemerre, l'éditeur, en a fait un livre superbe.

LIBRAIRIE LOUIS CONARD. — *Œuvres complètes de Gustave Flaubert. Par les Champs et par les Grèves*, 1 vol. in-8°. — *Œuvres de jeunesse inédites*, 1 vol. in-8°.

La librairie Conard continue la publication des Œuvres complètes de Flaubert. Les deux derniers volumes sont tout particulièrement intéressants. *Par les Champs et par les Grèves* s'est enrichi d'une partie inédite, intitulée *Pyénées et Corse*. C'est le récit du voyage que Flaubert entreprit à 19 ans sous la conduite du docteur Cloquet. En outre, le texte de l'édition originale a subi de notables augmentations. Cette édition avait été publiée d'après un manuscrit primitif que Flaubert devait remanier. Quand l'œuvre fut à ses yeux définitive, il en fit exécuter deux copies absolument identiques, qui sont demeurées ignorées jusqu'à ce jour. L'une d'elles appartient à M^{me} Caroline Franklin-Grout : l'autre est déposée à la Bibliothèque de l'Institut : En voici la dédicace, qui résume la genèse de l'ouvrage.

A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT

OFFERT PAR L'UN DES AUTEURS

MAXIME DU CAMP

Les chapitres impairs ont été écrits par Gustave Flaubert ;

Les chapitres pairs, par Maxime du Camp.

Avril 1883

ANJOU

BRETAGNE 1847

NORMANDIE

C'est le texte de cette rédaction que la librairie Conard livre aujourd'hui au public. On jugera de son intérêt par un fragment des sommaires, composés par Flaubert, des douze chapitres. Voici donc ce que l'illustre voyageur écrivait de la ville d'Ancenis, en 1847 :

« ANCENIS est ce qu'on appelle une affreuse petite ville, mal pavée, tortueuse, avec des maisons grises et pauvres, comme les petites villes du Languedoc, mais son dénuement lui donne un chic étrange : personne dans les rues. — L'Hôtel de la Marine. femme de 40 ans, grosse, gracieuse ; la grand'mère, les deux petites filles ; les MM. de la table d'hôte, s'ennuyant fort du pays et convoitant les délices de la capitale. — Jolie vue sur la Loire, une des plus belles du fleuve à coup sûr. — L'église est d'un nu rare et d'une ineptie curieuse : trois pyramides au pied d'une croix de la mission bardées du haut en bas de cœurs percés de flèches ; baldaquins en marbre ; ornements d'un goût déplorable. — Le château n'a plus que ses murs extérieurs garnis de créneaux et les deux grosses tours d'entrée dont l'une porte encore un boulet de pierre. L'intérieur est délabré, occupé par un jardin potager ; la concierge nous y promène avec ses enfants. Des ravenelles, des ronces, les belles plantes vivaces, les belles feuilles vertes se cramponnent partout, pendent dans les coins ; la vue du haut du donjon est singulièrement contrariée par l'aspect du pont suspendu. — Atroce charge de la pierre druidique dans la plaine druidique. — Plaisanterie de mon honorable ami sur la pierre branlante. »

Il n'y a pas à dire : Flaubert, comme Hugo, voyait gros mais juste. Cette description d'Ancenis, datée de 1847, me fait l'effet, toute sommaire qu'elle soit, d'une photographie, à moi dont les

souvenirs ne remontent pas plus haut que 1857. Je me souviens parfaitement d'avoir connu Ancenis dans cet état de saleté, de pauvreté et de délabrement. Une seule rue était à peu près propre, la rue de Charost. Les autres n'étaient que des cloaques où le ruisseau courait au milieu et où le pied glissait à chaque pas sur des pavés usés, disjoints et pleins de trous. Pas de devanture aux boutiques, sauf deux ou trois auprès des vieilles halles en bois de l'ancienne baronnie. La rue du Pontereau qu'on n'aurait pas dû débaptiser, à cause du petit pont qui lui avait donné son nom et du souvenir historique qui y était attaché (1), était bordée jusqu'à l'hôpital, de petites maisons basses ayant l'aspect de chaumières, où les jardiniers faisaient passer leurs vaches quand elles rentraient des champs. Aucun souci de l'hygiène et de la salubrité publiques. Trois puits communs fournissaient l'eau aux habitants : le puits ferré, le puits du marché du dimanche, et le puits de l'hospice. Pas d'égouts. Toutes les immondices s'en allaient à ciel ouvert à la Loire dont on buvait l'eau tout de même, quand les puits venaient à manquer. Comme éclairage, du printemps à l'automne, on avait la lune, et l'hiver quelques lampions fumeux qui se balançaient au milieu des carrefours. La mairie était installée tant bien que mal dans une maison de l'ancienne place Baronne (encore une place qu'on n'aurait pas dû débaptiser) que le curé Urien avait donnée à la ville. La sous-préfecture était sur le champ de foire au milieu des cochons. C'est même cette particularité qui fut la cause première des transformations et des embellissements d'Ancenis. Le sous-préfet, en 1860, s'appelait Bertrand-Geslin. C'était le fils d'un ancien maire de Nantes. Très fier de son naturel et très orgueilleux de son titre, il lui parut indigne de lui d'habiter parmi les cochons, et il fit si bien qu'il décida le département à lui bâtir un magnifique hôtel au bas du Pontereau. On aurait pu lui dire que là il habiterait parmi les vaches, mais ce n'était tout de même pas si répugnant. Or, pendant que l'on bâtissait la sous-préfecture, le maire, comprenant enfin que la ville ne pouvait pas vivre éternellement dans la saleté, faisait vendre tous les communs pour démolir les vieilles halles et en reconstruire de nouvelles sur un plan qui comportait également la réfection de la Mairie. Ce n'est pas tout. En même temps il faisait bâtir un asile pour les enfants des deux sexes, une école de filles, des maisons d'octroi, sans parler du cimetière

(1) Louis XIV traversant Ancenis donna une lettre de Pontereau.

qu'on transportait en dehors de la ville. Bref pendant quatre ou cinq ans la ville d'Ancenis ne fut qu'un vaste chantier. Et l'on mit des plaques indicatives à tous les coins de rue, et des numéros, s'il vous plaît, à toutes les maisons. Dans l'intervalle le château était devenu la propriété des Ursulines qui, encouragées par ce qui se passait autour d'elles, appelèrent à leur tour les maçons. Malheureusement elles ne se contentèrent pas d'édifier, elles éventrèrent un vieux mur crénelé, contigu au donjon, pour élever une vilaine petite chapelle, et, chose plus révoltante encore, elles ouvrirent une mine dans le rocher de schiste qui porte le château, pour en tirer les pierres de construction des halles et de la Mairie. J'ai vu cela de mes yeux, et, tout enfant que j'étais alors, j'en étais scandalisé. Mais les bonnes sœurs et les gens de la Mairie trouvaient cela tout naturel. C'était si commode : on avait la carrière sous la main ! Ah ! si Flaubert était passé par là dans le moment, quel cri de colère il aurait poussé !

Depuis lors Ancenis n'a cessé de s'embellir et de s'assainir. C'est aujourd'hui une des plus jolies petites villes de l'ouest. Elle serait demain la plus jolie si le Conseil municipal comprenait tous ses devoirs. Tant qu'elle manquait des ressources nécessaires, la ville ne pouvait pas songer à racheter le château de ses anciens barons ; mais à présent qu'elle est millionnaire, de par les libéralités d'un de ses enfants, qu'attend-elle pour rentrer en possession des glorieuses murailles qui furent son berceau ? Déjà, en ces dernières années, deux ou trois villes de Bretagne et d'Anjou lui ont donné l'exemple. Fougères et Saumur se sont imposé de lourds sacrifices pour acquérir leurs anciens châteaux-forts. Nantes, après des négociations interminables, vient d'arracher des mains de l'Etat les clefs de la citadelle de la duchesse Anne. Pourquoi, encore une fois, la ville d'Ancenis ne suivrait-elle pas ces exemples ? L'expropriation de son château lui serait d'autant plus facile que le prix de vente aux Ursulines pourrait lui servir de base. Quelle belle occasion pour elle de transporter les services municipaux dans l'ancien logis du maréchal de Rieux et de transformer la mairie actuelle en un musée-bibliothèque dont elle a tous les éléments sous la main ? Il semble que l'architecte Chénantais l'ait destinée à cette fin, cette mairie, avec son peristyle à colonnes qui appelle des statues, et sa grande salle des fêtes où les tableaux feraient si bien en place !

Je soumets cette idée à qui de droit, tout en regrettant de n'avoir pas voix au chapitre pour en faire demain une réalité !

L. S.

CAMBRIDGE. UNIVERSITY PRESS. — Stewart et Tilley : *The Romantic Movement in French Literature*, 1 vol. in-18.

M^{mes} Stewart et Tilley, professeurs à l'Université de Cambridge ont rendu à leurs étudiants un signalé service en rassemblant les textes, préfaces, manifestes des grands romantiques — et même des autres. Leur livre précieux est, de plus, une indication. Il répond à certaines critiques peu objectives qui se sont produites en France récemment. Il y répond dans sa préface, et cette réponse, comme il fallait s'y attendre de la part de deux savants étrangers, n'est ni injuste ni passionnée. Les auteurs se sont servis pour leur ouvrage des travaux de MM. Léon Séché, Jules Marsan, Des Granges, Maurice Maindron (*Le roman historique*). Les textes sont tous très soigneusement annotés. Des notes explicatives précèdent les différents morceaux choisis. Le romantisme est une de nos périodes littéraires qui figurent au programme des études des universités étrangères. Et l'on trouve dans ce livre utile des pages de Madame de Staël, de Lamartine, de Hugo, de St-Beuve, etc.

Jean MOREL.

Lecteur français à Ste-Johns-Collège, Cambridge.

LIBRAIRIE PLON ET NOURRIT : *Souvenirs d'un médecin de Paris*, par le Dr Poumiès de la Siboutie, publiés par M^{mes} A. Branche et L. Dagoury, ses filles, 1 vol. in-8°.

Il y a bien du fatras et des choses sans intérêt dans ce livre de souvenirs, cependant on peut y glaner par ci par là des anecdotes intéressantes pour l'histoire de la première moitié du XIX^e siècle.

Sur la réception d'Alfred de Vigny à l'Académie Française, on lit, par exemple, à la page 281 :

« Le 19 janvier 1846, j'assistai à la séance de réception d'Alfred de Vigny à l'Académie-Française. Son discours, quoique con-

tenant de très bonnes choses, fut prononcé d'une voix sourde, sans animation, et eut peu de succès. Tous les honneurs de la séance furent pour le comte Molé, dont la réponse, il faut bien le dire, était une critique fine, spirituelle, un peu passionnée, des ouvrages de M. de Vigny et de son romantisme exagéré...

« M. de Féletz, avec lequel je dînai le même jour, me dit que, lorsque, selon l'usage, le discours de M. Molé fut communiqué à Alfred de Vigny, en présence de la commission, il n'y trouva rien à redire. Son amour-propre, qu'on dit excessif, lui fit-il illusion sur la portée de cette espèce de réquisitoire de M. Molé ? On ne sait. Toujours est-il qu'il se présenta à l'Académie le front haut, les lèvres souriantes, ne doutant pas du succès qui l'attendait. Depuis, il a compris qu'il avait le droit de se fâcher, et il s'est fâché tout rouge... »

Sur la folie de Villemain (p. 282) :

« Il est bien établi maintenant que lorsque M. Villemain quitta le ministère de l'instruction publique sous prétexte d'aliénation mentale, il avait seulement le délire d'une affection aiguë. Cependant M. Leuret, médecin de Bicêtre, y fut trompé, et il traita M. Villemain en véritable aliéné, agissant sur lui par contrainte et par intimidation. Cette affection aiguë ne dura que quelques jours. Le docteur Leuret, sans avoir égard aux observations très sensées du malade, le faisait prendre par quatre hommes robustes pour le soumettre au traitement qu'il avait ordonné. Dans sa convalescence, M. Villemain fit appeler l'abbé Serres, de Saint-Thomas d'Aquin, et lui dit : « Monsieur l'abbé, mes croyances religieuses sont les vôtres, avec la pratique de moins et l'indifférence de plus. J'ai compté sur vous pour changer cela. La bonne volonté ne me manque pas. Suffira-t-elle ? »

L'abbé Serres qui m'a conté le propos, m'a dit plus tard qu'il s'était confessé. »

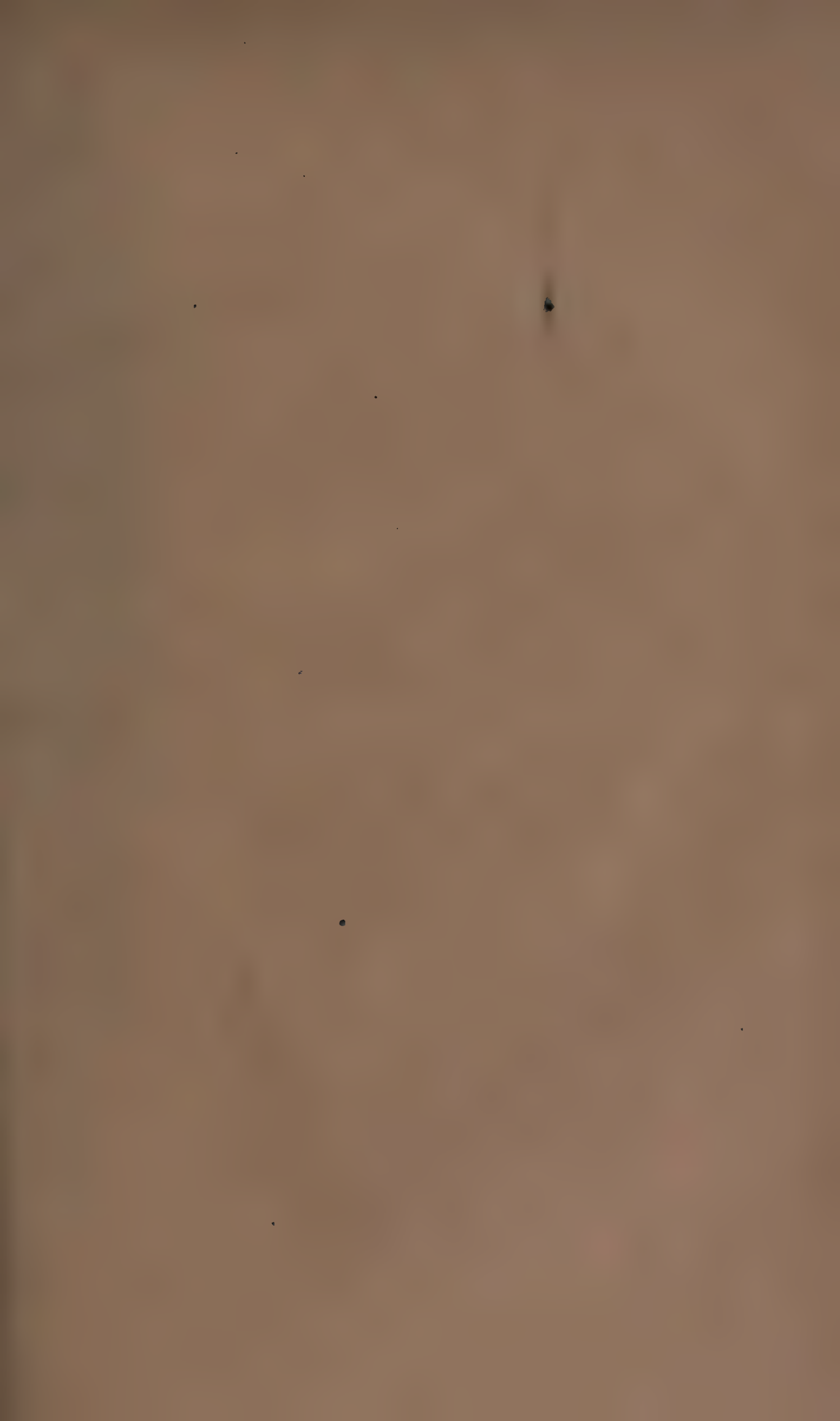
Sur le purisme de Charles Nodier, p. 287 :

Charles Nodier que bien à tort M. Villemain appelait une guenille, était puriste à un tel point que, comme le maréchal de Beauveau, il se mettait à son bureau pour lire le moindre billet.

La plume à la main, il corrigeait soigneusement les fautes qui s'y trouvaient : il prétendait que chaque mot de notre langue avait un sens précis et différent de tout autre, qu'il n'était pas permis à un homme lettré de se servir indifféremment de l'un ou de l'autre. Un jour, fâché contre Brifaut, il lui reprocha, en termes un peu acerbes, d'avoir oublié trop vite qu'il avait puissamment contribué à le faire entrer à l'Académie-Française : « Je n'avais pas besoin que tu me le rappelles, dit Brifaut. — *lasses* », s'écria Nodier, en lui tournant le dos.

Le Directeur-Gérant : LÉON SÉCHÉ.

ROUXIÈRE (JEAN DE LA). — Bibliographie	78, 158, 238, 306
SÉCHÉ (LÉON). — Lamartine et M ^{me} de Girardin	1
Hégésippe Moreau	81
« Le manuscrit de ma mère » : le mariage de La-	
martine. — Les lettres d'Elvire	143
Balzac et M ^{me} de Girardin	161
Le Chalet de Guttinguer	241
La Jeunesse dorée sous Louis Philippe, Alfred	
Tattet	255
Les commencements de Trouville	271
Conférence sur Alfred de Musset	320
Musard	340
La reine Pomaré	348
La Présidente	357
TAVERNY. — Les derniers jours de Rachel.	152
TROUBAT (JULES). — Lettre sur la morale, à propos des Lettres	
d'amour d'Alfred de Musset à Aimée	
d'Alton	72
WRANCKEN. — Une Comédie de Henri de Latouche : « La Reine	
d'Espagne »	56





University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

